

COMPRENDRE
L'AÏKIDO

OLIVIER GAURIN

COMPRENDRE
L'AÏKIDO

BUDO ÉDITIONS
123 Noisy-sur-École, France

© Les Éditions de l'Éveil, 2001
tous droits réservés

Directeur de collection : Thierry Plée — Textes : Olivier Gaurin — Correcteur : Stéphanie Dejoux —
Conception : Spirit of the Wind — Imprimerie et brochage : Nouvelle Imprimerie Laballery.

1-2000-NIL-07/01

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

ISBN 2-84617-018-5

REMERCIEMENTS

*En souvenir des paroles émouvantes et passionnantes
qui me furent offertes par Mukai Sensei,
et pour ce qu'elle m'a apporté en aikido,
je lui dédie ce livre.*

Et puis, mes remerciements :

À mes parents qui me soutinrent et m'encouragèrent. À mes amis de France et du Japon, aikidokas ou non, d'autrefois ou d'aujourd'hui, à chacun d'entre eux avec la plus grande gratitude.

À Philippe Soulez, de l'université de Paris VIII, qui m'avait demandé un jour d'écrire une telle étude sur l'aikido. Je n'y étais pas parvenu, c'est chose faite désormais.

Aux *uchi-deshi* de l'Aïkikai avec lesquels j'ai eu le privilège de pouvoir m'entraîner et qui m'ont tant donné à comprendre par leur sérieux technique et leur bonté un peu fruste.

Aux différents maîtres de l'Aïkikai (plus d'une vingtaine à ce jour) qui m'ont permis à travers leur enseignement de pénétrer un peu de leur vision, de leur façon de vivre l'aikido : des gens extraordinaires, simples pourtant, qui me guidèrent eux aussi, chacun à leur façon. Qu'ils sachent ainsi chacun qu'ils sont dans mon cœur aussi sincèrement que le sont ces mots¹.

À maître Christian Tissier et à maître Seishiro Endo, qui furent depuis longtemps, parallèlement, mes mentors attentionnés et patients de l'Aïkikai, l'un en France et le second au Japon.

Par là même, je tiens à remercier par l'intermédiaire de ce livre et avec une mention particulière Dôshû Moriteru Ueshiba qui fut le tenant discret de ma présence japonaise pendant plus de dix années.

Ce livre est un remerciement posthume également aux *sensei* du Hombu Dôjô aujourd'hui disparus. Je pense avec une pointe d'émotion à maître Osawa père dont j'appréciais les cours au plus haut point. Je pense aussi à

1. J'ai ici une pensée particulière pour Takanori Kuribayashi et Etsuji Horii (tous deux aujourd'hui Shihan 6^e dan de l'Aïkikai de Tokyo) que j'ai eu le privilège de voir évoluer vers la maîtrise avec modestie et brio et qui me démontrèrent par leur entraînement le sens de la voie : tant la voie de l'effort silencieux et soutenu, que la voie de réalisation découlant de cet effort-là.

maître Yamaguchi qui laissa dans mon expérience de l'aïkido un modèle indéracinable de probité et de justesse, dans sa façon prodigieuse de l'enseigner. Je pense également au très courtois maître Hichihashi qui nous quitta dernièrement. Des *sensei* dont la disparition me peina tout en me grandissant par ce vide qu'ils laissèrent, vide qui fut "virtualisé" depuis par une immense soif de « mettre en acte »... ces « ici » qu'ils nous désignaient.

Enfin, et avec tout mon cœur, je présente mes remerciements par ce livre à feu Kisshômaru Ueshiba qui, sans doute sans que je puisse le lui rendre alors à sa juste valeur, m'offrit si régulièrement, lors de ses cours du matin à l'Aïkikai, des encouragements inespérés, au sens de l'entraînement de cet aïkido, que je n'arrivais pourtant pas bien à percevoir à l'époque.

Merci à Stéphanie Dejoux qui corrigea l'orthographe de ce manuscrit, au concepteur et imprimeur qui le façonnèrent. Merci du fond du cœur à Pascal Durchon, pour son aide et son talent de passeur de connaissance, lui qui par ses conseils, points de vue ou remarques, par sa grande érudition et ses qualités humaines, contribua à la correction ou au développement de ce texte. Merci grandement aussi à Gérard Catan, Jean-Pierre Chabrier et Denis Thomas pour avoir chacun, par leur avis concernant aussi le manuscrit de ce texte, participé aux enrichissements indispensables et à la finalisation de cet ouvrage.

Merci enfin à mon éditeur, qui crut en cet ouvrage, et lui donna vie.

Enfin j'ai volontairement cité, au titre de purs remerciements, les noms de nombreuses personnes, nombreux pratiquants, ou maîtres dont les propos sont retranscrits dans ce texte. Je ne mentionne pas toujours leurs titres, grades ou qualités. À mon avis, ce qui a été repris ici ponctuellement de leur propos a plus de poids dans le contexte de cet essai que tous les grades ou historiques du monde, raison de cette absence. De plus il aurait été trop lourd pour le texte de figer à chaque fois chacun d'eux dans un grade ou une fonction. En toute honnêteté et simplicité : merci donc à eux pour nous apporter aujourd'hui la pertinence de quelques clefs du sens de ce texte.

O.G.

PRÉFACE

Olivier Gaurin nous livre avec intelligence et finesse un témoignage de pratiquant passionné.

Amoureux des mots et horloger de la sémantique, son sens de l'analyse évoque et désigne avec une démarche très cartésienne ses soubresauts de l'intérieur, ses certitudes et ses doutes, somme totale d'une pratique assidue de l'art de la sensation et du cœur, du non-dit et du non-faire.

L'exercice est difficile car il nécessite des racines solides et une vision positive de sa propre culture ainsi qu'un ancrage puissant et clairvoyant, non béat, dans celle que l'on est allé chercher.

Pour avoir vécu 12 ans au Japon, côtoyé les plus grands maîtres de l'aïkido, s'être intéressé à tous les aspects culturels de son pays d'adoption jusqu'à intégrer une famille japonaise, pour avoir conservé sa fraîcheur de débutant, Olivier Gaurin est autorisé à nous livrer ses réflexions.

D'aucuns trouverons ses jugements quelques fois un peu péremptaires, mais ils sont le reflet sincère de l'expérience et de la certitude d'un acquis présenté avec la naïveté de l'homme juste.

Je ne doute pas que ce témoignage enrichisse notre projet commun et alimente nos réflexions.

Christian Tissier,
Paris, février 2000.



Lecture -
- trajet

Tel un message griffonné, flottant au grés des courants, un livre comme celui-ci n'est jamais abouti, ne sera jamais parfait.

01

BRAISE

AVANT-PROPOS

*Un jour, tout était calme, et la mer Pacifique
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique.
Un navire y passait majestueusement.
Il a vu la bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme drapée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.*

Alfred de Vigny, La bouteille à la mer (extrait).

C'est en revenant du Japon, après une douzaine d'année de vie japonaise et d'entraînement, qu'a émergé l'idée de l'écriture de ce livre, de cette « bouteille à la mer ».

Tel ce message griffonné, flottant au gré des courants, un livre comme celui-ci n'est jamais abouti, ne sera jamais parfait, son histoire à lui aussi ne fait que commencer dès ce jour où « il partira » comme un enfant sevré. Ce livre à ce titre n'est qu'une manifestation ponctuelle (an 2000) et se veut message simple, tentative à la fois de rassemblement et d'ouverture sur les mondes de l'aïkido que j'ai eu le privilège d'approcher... ou ceux qui viendront à lui. Il n'est assurément pas exempt de défauts ni de sentences empreintes de candeur, parfois décousu comme un bouquet d'*ikebana* de débutant, mais si ces « lacunes » peuvent faire base à une réflexion qui pourrait devenir, pourquoi pas, « extra-personnelle », donc déterritorialisée, il aura certainement atteint un but inventif de passage et de devenir². J'en ai l'espoir, comme j'espère avoir un peu progressé sur la voie en y réfléchissant, en écrivant, en en discutant avec des pratiquants si divers et

2. Alors que je finissais ce manuscrit parut aux éditions Seuil (février 2000) un livre de philosophie sur « l'esthétique de l'éphémère » qui s'intitulait « *Le passeur de temps* » et qui parle de « passagerete ». Surpris, je l'achetai et découvris un vaste panorama d'étude sur le temps politique, le temps social ou le temps esthétique pour l'Homme dans une trame de pensée très proche de celle que j'avais découverte à travers l'aïkido.

Hasard ou déterminisme ? Puisqu'il n'y avait pas d'antagonisme mais de grandes similitudes de réaction par rapport à ces concepts, je décidai d'en inclure certains passages. Je pense qu'il aurait été malhonnête de ne pas en parler ici et de faire la sourde oreille à cette belle étude. Le mot « passeur » est à la mode, passage de siècle oblige. Henry d'Orléan n'a-t-il pas intitulé lui aussi récemment son ouvrage « *Le passeur de miroir* »...

aussi avec des amoureux de la réflexion, en le mettant donc peu à peu en forme grâce à l'aide et aux critiques attentionnés de ces proches, souvent nommés dans le texte lui-même ou évoqués dans certains chapitres, qui ont contribué à sa construction, qui sont en fait les véritables « auteurs et tuteurs » de ce texte. Au départ de l'écriture de cet essai, on m'a fait reproche souvent (France, ah France !) de ne pas m'appuyer sur des auteurs connus, sur une bibliographie construite, sur une trame de pensée claire et répertoriale. J'ai donc finalement, vous venez déjà de l'apercevoir, enrichi cet ouvrage de ses sources majeures, de quelques passages référencés, de quelques noms, anecdotes ou rappels qui pourront ainsi donner au lecteur un contexte de pensée plurielle « à naviguer »³.

Ces sources, ces fils de trame, seront ainsi mes « dauphins d'étrave ». Cependant si ce « décors vivant » peut permettre une lecture plus aisée, elle a aussi le désavantage de cadrer le discours sur ces mêmes bonds et rebonds. Il en résulte plus de partis pris et finalement un peu moins de spontanéité. Je vous prie d'excuser le manque de fraîcheur qui pourrait en être ressenti.

3. Pour ce qu'il en est des anecdotes ou ce que je peux rapporter ici des paroles des maîtres que j'ai pu côtoyer, je reconnais qu'elles ne sont pas foison. J'avais la possibilité, c'est vrai, d'écrire comme le fit Pierre Delormes à son retour du Japon (« *Dojo* »), un recueil d'anecdotes plus croustillantes les unes que les autres sur ma vie japonaise. En douze ans de Japon, elles ne manquent pas en effet. Je n'ai pas opté pour ce choix. Et ceci pour la raison majeure que ces paroles sont trop souvent subjectives dans leur interprétation par le voyageur occidental débarquant alors au Japon. Ceci est dû je pense à la langue japonaise elle-même qui donne dans ses silences plus de sens que dans ses mots. J'ai donc préféré l'exercice de réflexion résultant à l'exercice de connotation anecdotique.



BRADY

LIRE, ÉCRIRE...

« Un jour un cultivateur de thé invita Rikyû à prendre le thé. Au comble de la joie lorsque celui-ci accepta, le cultivateur le conduisit dans la salle de thé et le servit lui-même. Mais dans son excitation sa main tremblait, et il accomplit le service avec maladresse, faisant choir la cuillère et basculer le fouet par terre. Les autres invités, disciples de Rikyû, critiquèrent en ricanant cette manière de faire, mais Rikyû en fut affecté et déclara : C'était parfait.

Sur le chemin du retour, l'un des disciples demanda à Rikyû : « Pourquoi avez-vous été si impressionné par un service aussi désastreux ? » Rikyû répondit : « Cet homme ne m'a pas invité dans l'intention de faire étalage de son habileté. Il désirait me servir du thé de tout son cœur. Il a mis toute sa personne dans ses gestes, sans se préoccuper de commettre des erreurs. C'est cette sincérité qui m'a frappé ».

(Cité par Soshitsu Sen dans « Vie du thé, Esprit du thé »)

J'étais 3^e dan depuis deux ans lorsque je pus enfin partir au Japon pour trois mois. Tout en travaillant à l'époque à Paris comme pigiste pour la télévision, comme portier dans une boîte de nuit parisienne, comme assistant décorateur lorsque je le pouvais, je venais de terminer un court cycle universitaire à l'institut polytechnique de philosophie de saint Denis, je n'étais pas encore vraiment « installé » dans la vie. Et si j'étais « libre », il est vrai de dire que j'étais aussi ignorant que libre.

À cette époque, à 27 ans, je voulais découvrir « au moins une fois dans ma vie », comme d'un rêve ancien déjà, de mes propres yeux, la source (j'y reviendrais sur cette notion de source). Non pas « la vérité », celle qu'on peut entendre ou dire, car, comme le disait Lacan : dire la vérité, « toute la dire, on y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel ». Il ne s'agissait donc pas de chercher une vérité à entendre, une vérité qui puisse ensuite se dire, mais une vision directement immergée de cet art que je pratiquais depuis l'adolescence en France. Ce n'était pas

un manque de confiance en l'aïkido ou en quiconque qui m'y poussait, c'était une curiosité de longue date pour le Japon, pour ses différences, pour sa culture, ses arts et son aikido.

Dans des circonstances assez ubuesques, Matsui Masami, un designer alors très en vogue au Japon, que j'avais connu en France quelques années auparavant et qui était devenu lors de ses venues à Paris un ami, m'a proposé sur place son soutien total pour l'obtention d'un visa culturel, d'un travail à mi-temps et d'un petit appartement alors que j'avais déjà plié bagages pour rentrer en France, et téléphoné à Paris pour dire que je serai là dans quelques jours. Après une hésitation très embarrassée, j'acceptai cette sollicitude, je décidai de rester au Japon et de ne pas prendre l'avion du retour. Ma vie s'est ensuite et peu à peu, au fil des ans et de façon assez naturelle, incluse dans les cloisonnements de la société japonaise...

Une décennie est passée avant que je ne revienne en France fin 1997.

Là-bas, au Japon, j'allais m'entraîner le plus assidûment possible à l'Aïkikaiï (le centre mondial). Ce n'est pas toujours aussi facile qu'on le croit une fois « qu'on reste ».

Quelques années plus tard, Yamaguchi Sensei (maître) me fit comprendre qu'il était temps de repasser mon 3^e dan, puisque mon grade français n'était pas enregistré au Japon. Je le repassais donc.

Mon intérêt était cosmopolite en aikido et si pour moi et par affinité, certaines grandes figures de l'Aïkikaiï me semblaient plus proches de l'aïkido qui émergeait peu à peu de moi, je crois que c'est l'Aïkikaiï et ses *sensei* (les maîtres) eux-mêmes que j'appréciais avant tout. L'Aïkikaiï avait en effet la particularité d'offrir un large panel d'enseignement et un grand potentiel d'exploitation en tant que structure d'enseignement.

Enfin, je passais en décembre 1993 mon 4^e dan. Ce quatrième dan très tardif avait à mes yeux une grande valeur symbolique dans la mesure où mon premier « choc » en aikido fut la Découverte de Christian Tissier en France alors qu'il venait de rentrer du Japon (1976 si je me souviens bien). À cette époque, il était 4^e dan lui aussi de cet aikido qu'il ramenait du Japon et cet aikido était si flamboyant qu'il était bien au-delà d'un simple modèle, l'équivalent d'une véritable gageure, souvent par trop incompréhensible dans ses ramifications techniques pour le débutant que j'étais à l'époque.

Ce 4^e dan « à passer », puisque par les voies insondables du destin je le passais au Japon, était donc le cap d'un affranchissement par rapport à cette image idéalisée que j'avais de lui. Non pas une façon de montrer

que moi aussi j'y étais parvenu à cet idéal, à ce flamboiement, mais une façon de lui rendre, indirectement et sans qu'il ne le sût jamais sans doute à ce jour, témoignage qu'un éclosion, personnel et surtout digne, avait fait jour grâce aux bases de vie qu'il m'avait insufflé à travers son enseignement de l'aïkido.

J'avais une vie tranquille au Japon, je pratiquais à l'Aïkikai, j'étais directeur de restaurant à Tokyo, j'enseignais même de façon bonhomme et sympathique l'aïkido le Dimanche au club de Zushi (Zushi : 60 km au Sud de Tokyo, dont je salue ici les membres) où j'habitais (j'habitais à Hayama exactement). L'aïkido ainsi s'incluait peu à peu en moi comme une trame de vie toujours plus présente.

Il y eut dans le temps qui passe inéluctablement les décès de maître Osawa, celui de maître Yamaguchi, récemment celui de Kisshômaru Ueshiba, le précédent Doshu (le gardien de la voie), et il y a peu celui de maître Ishihashi, qui me peinèrent beaucoup. La genèse de l'aïkido poursuivait pourtant, dans son cycle des vies se superposant et s'effaçant tour à tour, son chemin : Que restait-il d'eux en moi, en nous tous à l'Aïkikai ou ailleurs, de ce qu'ils nous avaient offert à comprendre, à travailler ?

Tel que pour un bateleur de rue, le destin devait m'imposer de reprendre la route, de reprendre mon « bâton de pèlerin », de poursuivre la voie et laisser s'activer toute cette somme de « savoir » dont nous leur sommes redevables, en semant aussi, indirectement, par cette marche en avant, un peu de la poussière de lumière accumulée sur le chemin.

Peu après en effet et pour des raisons purement professionnelles on me demanda de revenir en France. C'était une histoire de belle-famille, il était difficile de refuser très longtemps : le bateleur que je suis, retrouva la contradictoire et bien française culture de la raison, culture de l'appétit systématique au savoir facile⁴ et des... « parlottes ».

En pratiquant de nouveau à Paris, dans les stages et au fil des discussions avec d'autres pratiquants, s'est dégagée l'idée d'un témoignage sur les liens serrés entre l'aïkido du Japon et celui qui se pratique ici, puis sur une certaine approche de la vie en corrélation avec la pratique de l'aïkido d'une façon plus globale. Peut-être, et cet essai est là pour cela : faut-il en effet et parfois relancer les pistes vers lesquelles les divers *sensei* (maître), enseignants ou élèves que j'eus le privilège de côtoyer avaient, Christian également avec tant de brio en France et en Europe, essayé de nous diriger...

4. Ce que Jacques Lacarrière nomme : « cette mentalité d'amphibien diplômés ».

Mais où en était l'aïkido ?

L'aïkido s'était certes et depuis plusieurs décennies, tel un large océan, développé de façon exponentielle à travers le monde (1 200 000 pratiquants dans le monde d'après les chiffres de l'Aïkikaï au 25 mai 1999) mais, revenu en France, mon pays, je n'en reconnaissais pas les passages dans son esprit, les repères. Je voyais des routes, je ne voyais pas de paysage.

L'aïkido a 50 ans en France, indirectement plus de 1 000 ans au Japon, pourtant c'est la France en tant que territoire qui compte le plus de pratiquant au monde. L'enrichissement de l'aïkido peut-il émerger seulement de son pays d'origine ? Les États-Unis ainsi, par leur dynamisme un peu « *bata-bata* » (« dans tous les sens », « n'importe comment » en japonais, expression qu'affectionnait maître Yamaguchi), nous montrent que cela n'est plus guère possible. Mais le sens de l'*ai-ki* dans tout cela ? Boris Cyrulnik, neurologue, zoologiste, psychiatre et éthologue⁵, que je citerai plusieurs fois dans cet ouvrage dit à ce titre : « La déritualisation d'une culture, la perte de sens sont infiniment plus mortelles que le froid ou la faim ». Cette perte de sens de l'aïkido que je redécouvrais en France en effet faisait pour moi et dans une intuition diffuse : barrage, aporie et désolation dans le paysage.

Ces déséquilibres peuvent-ils donc engendrer l'équilibre ? Quelles sont donc les dérives inhérentes à un « déséquilibre » de ce type ? En France, je retrouvai une habileté physique certaine, une foison d'imbrications techniques, de brillantes « justifications » romanesques ou à l'inverse une tendance très sportives, presque compétitives de l'aïkido, mais pas bien son sens de l'épanouissement (tous ces visages un peu tristes, désabusés ou mauvais, cette constante d'une certaine « lassitude » à l'entraînement, d'une certaine « fatigue » à l'investissement personnel, même ponctuel, souvent aussi de pauvres prétentions pourtant exacerbé...), ou du moins pas le sens de l'aïkido que les *sensei* approchés lors de cette période japonaise, ou les Japonais que j'avais côtoyés, m'avaient fait ressentir. Il y a donc du bon ici et du bon... partout. « Bon » dans le sens de « remarquable », et ce qui a été fait en France par exemple en aïkido en un si petit laps de temps est vraiment remarquable... et indéniablement remarqué.

5. Éthologie : science comparative des comportements animaux, matière à ne pas confondre avec certaines images animalières employées à titre de relief à notre texte ou à nos propos → ex : « le lion et la girafe » ou aux images (métaphores) du tigre. Ces différents plans du texte ne sont donc pas à activer « au premier degré » mais à comprendre à titre de représentations diverses. Par contre, il est vrai que l'expérimentation des problématiques du regard chez la mante religieuse, dont nous parlerons, peut, elle, être clairement mise en pratique. L'expérience m'a montré maintes fois que cette activation directe était plus que viable en aïkido.

Différences culturelles, différences de conceptions, différences géographiques ou historiques ? Comme Bergson qui écrit dans « les deux sources... » que « Socrate identifie la pratique du bien avec la connaissance qu'on en a », je fus et suis moi-même encore persuadé que le sens d'une pratique n'est pas indépendant de sa forme, de l'entraînement qui est demandé, de la manière d'enseigner et de pratiquer l'acte « d'apprendre ». Et en écrivant cela, je ne désire pas y mettre un lien de cause à effet ceci ou cela, ou à sens unique, mais plus simplement... montrer qu'il y a un lien et que ce lien quel qu'il soit est très important. Je suis persuadé que, davantage que les mots, c'est la façon de s'entraîner (à ce « SENS » particulier de l'Aïki-do) qui montre de manière claire un degré de maturation, de construction et de bonheur de chacun en l'aïkido. Or comme l'a écrit Rémy Chauvin (voir bibliographie) : « le développement d'une compréhension de la réponse à donner précède l'usage du signal chez les hommes ». Ce qui tendrait à montrer qu'une immersion au sein de la compréhension de l'aïkido s'impose à nous avant d'en pouvoir approcher avec talent les signaux correspondants, avant d'en pouvoir activer les effets. Sachant effectivement, comme on m'en a déjà fait la remarque, que cela ne se montre pas forcément joué d'avance pour tous⁶, je voudrais néanmoins animer par cet ouvrage les propos de Rémy Chauvin, car je pense que nous atteindrons plus facilement au résultat, ou du moins avec un plus grand bonheur grâce à un plongeon préalable dans l'atmosphère du sens. J'eus moi-même, et il y a de cela maintenant plus de vingt ans, le désir immense de trouver un livre qui m'aurait immergé dans une vision crédible, une compréhension licite et déployante, à la fois introductive et plus profonde de cet art... en vain, je dois le dire.

Ce sens de l'aïkido, cette essence, inventée par Ô Sensei, poursuivie par tant d'autres, me laissa un goût amer lorsque je suivis ou allai voir à droite et à gauche, par-ci et par-là, de nouveau, des cours en France : Oui, effectivement, il y avait un challenge à relever par l'intermédiaire de ce livre-essai : « Qui pourrait essayer de faire comprendre ou ressentir cette essence, en échappant surtout aux stéréotypes de ses conditions culturelles et sociales de fonctionnement, d'éducation, de travail de la

6. Certaines personnes ont du mal à lire, d'autres du mal à conceptualiser, d'autres encore, malgré leur compréhension théorique, n'arrivent que très difficilement à lier le mental et le corps. Et puis naturellement, il y a un refus de remettre en question des années et des années de pratique dominante. On pourrait, de fait, faire ici étalage d'une longue liste des raisons personnelles de chacun qui pourraient en apparence réfuter cette idée, qu'une immersion dans le pétrin du sens favorisera l'exploitation pratique de ce sens ...

technique, ou d'histoire ? »... Bouteille à la mer... Et puis comment ? Et surtout, surtout, ce qui nous préoccupe ici : avec quels mots ?

Bouteille à la mer... C'est ce dont parlait aussi Franck Noël dans son beau livre poétique il y a quelques années : « Fragment de dialogue à deux inconnues » : « Et comment le dire ? Quel langage pour quel message ? »... Bouteille à la mer...

1	2	3	4	5	6	7	8	9	0	A	B	C	D	E			
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0	D	E						
FUJI											E-30	E-60	E-120	E-195	E-210	E-240	E-300

• Protect video cassette.
 • In order to save recording please remove the cassette.
 • NOTICE: The re-recording of other video cassettes or material may be contrary to copyright laws.

D HINWEISE
 • Bitte die Kassette vor Hitze, Staub, Feuchtigkeit und magnetischen Störfeldern schützen.
 • Um Aufnahmen zu sichern, bitte die Lische herausziehen.
 • ANMERKUNG: Das Aufzeichnen anderer Videokassetten oder Materialien kann gegen die Urheberrechte verstoßen.

F ATTENTION
 • Ne pas exposer la cassette à la chaleur, à la poussière, à l'humidité ou à un champ magnétique.
 • Pour conserver l'enregistrement, enlevez l'about plastique.
 • NOTA: L'enregistrement des programmes TV ou autre peut être contraire aux lois.

E ATENCIÓN
 • Proteja la cinta de video del calor, el polvo, la humedad y los campos magnéticos.
 • Para guardar la grabación, por favor rompa la pestaña de protección.
 • NOTA: La copia de otra cinta o de otro material puede infringir las leyes relativas a derechos de autor.

P PRECAUÇÕES
 • Proteger a cassette de video do calor, poeiras, humidade e campos magnéticos.
 • Para guardar a gravação, retire a patilha de segurança.
 • AVISO: A gravação de outras cassettes de video pode violar os direitos de autor.

I ATTENZIONE
 • Proteggere la videocassetta da calore, polvere, umidità e da campi magnetici.
 • Per proteggere la registrazione rimuovere l'apposita protezione magnetica.
 • ATTENZIONE: La registrazione delle videocassette o altro materiale potrebbe essere contrario alle leggi sul diritto d'autore.

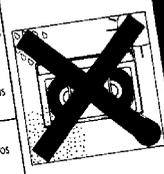
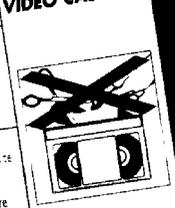
N WAARSCHUWING
 • Bescherm de videotape tegen hitte, stof, vocht en magnetische ruisvelden.
 • Om de opname veilig te stellen, beveiligingspatil verwijderen.
 • LET OP: Het overnemen van andere videocassettes of materiaal kan in strijd zijn met de auteursrechten.

RU ВНИМАНИЕ
 • Охранить видео-кассету от перегрева, пыли, сырости и магнитных полей.
 • Для сохранения записи надо выломать язычок обеспечения.
 • ПРИМЕЧАНИЕ: Запись других видеокассет или материалов может противоречить Законам об авторских правах.

HU FIGYELMEZTETÉS
 • A kazettát hőről, portól, nedvességtől és mágneses hatástól védjük.
 • A felvétel védelme érdekében kérjük vegye ki a kitörhető lemezkét.
 • MEGJEGYZÉS: Más videokazetták és anyagok felvétele ellentétes lehet a szerzői jogokról alkotott törvényvel.

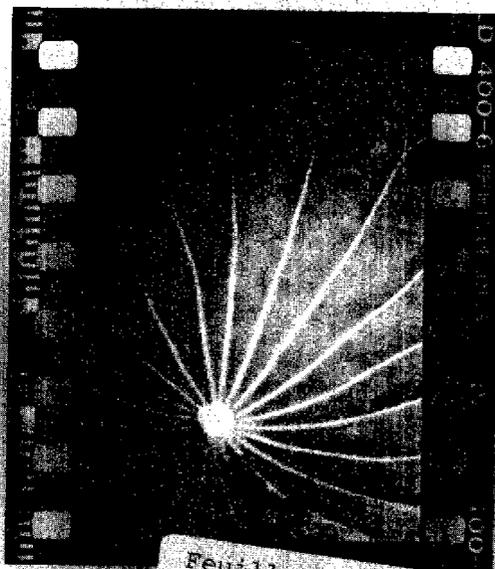
CS UPOZORNĚNÍ
 • Chráněte videokazety proti teplotě, prachu, vlhkosti a magnetickému lomu.
 • Pro ochranu nahrávky prosím odstraňte vylomovací pojetku.
 • POZNÁMKA: Nahrávání dalších videokazet nebo materiálu může být v rozporu s autorským právem.

PL UWAGA
 • Chronić kasete wideo przed przegrzaniem, zakurzeniem, wilgocią i wysokim polem magnetycznym.
 • Żeby zapisać nagranie, proszę usunąć zabezpieczenie.
 • UWAGA: Nagrywanie innych kaset, a także do materiału może być niezgodne z Prawa Autorskie.



Fuji Magnetics GmbH
 Fujistraße 1
 D-47533 Kleve/Germany
 www.fuji-magnetics.com





Feuille de lotus
à Kamakura

*N'investissons pas dans la pierre, investissons dans la
feuille de lotus, investissons dans l'éclosion
raisonnable de la vie.*

03

BRIDES

QUELLE ORIGINALITÉ EN AÏKIDO ?

«... Et puis un singe a dit : « si nous descendions de nous-même ? » Et il y eut l'homme. »

*(Auteur inconnu cité dans « Lamarckisme »
par F. Favre)*

S'il y a pour l'aïkido des « chocs culturels » à subir et à surmonter dans ses échanges avec le monde ou son importation en l'occident, vers nous en fait, c'est à la base de ce choc, au moment de cette incompréhension de contact physique, contact à la fois passionnel et tendre, à la fois extrêmement fort par ses différences et ensorcelant dans son approche d'exotisme, qu'il faudrait s'exprimer, donc essayer de lier les connaissances ou essayer de lier un dialogue de mots entre ces connaissances. aïkido japonais/Réflexion occidentale : y a-t-il une relation de concorde plus aisée (« bon-heur ») à émettre entre ces deux mondes à partir d'une position de raisonnement typiquement occidentale, surtout si elle veut rester rattachée à des origines, qui sont, elles, japonaises ? Si c'est le sens qui est l'origine de cette « confrontation » des approches culturelles, alors c'est par le sens que nous pouvons, nous, moi, hommes et femmes français emplis de révolution, de pédagogie, de logique, de folie égotiste aussi, commencer l'apprentissage, recentrer notre pratique et enfin savoir pourquoi nous pratiquons et vers quoi, en tant qu'êtres humains engagés dans un lent processus historique d'apprentissage, nous pourrions tendre par cette pratique.

Cette approche, c'est vrai, paraît bien ambitieuse, paraît sans doute très intellectualiste et donc pour certains... déplacée. Tout est affaire de proportion (la grenouille au fond d'un puits pense que son petit bout ciel

7. En fait pour les Japonais, la proposition s'inverse jusqu'à la jouissance à l'idée de « devenir enfin un être humain » grâce à une praxis (je crois que rien ne peut faire plus plaisir à un japonais que de s'entendre dire qu'on est devenu un être humain grâce à lui ou grâce à sa pratique). La phrase pourrait alors s'écrire : «...savoir pourquoi nous pratiquons et s'engager dans un lent processus historique d'apprentissage vers le statut d'être humain ».

est immense, dit-on au Japon). Je ne crois pas pourtant faire œuvre ici d'intellectualisme stérile. Car il ne s'agit pas du tout de chercher, il s'agit de trouver, de poser des questions qui trouvent ; et surtout de montrer qu'on peut dire enfin sans fausse honte : « Oui, essayons, c'est possible pour chacun d'entre nous de... passer le sulfureux barrage du sens ! »

Voilà la trame transversale de ce livre. Voilà le but que s'était fixé cette réflexion sur « l'aïkido à l'épreuve de la pensée philosophique occidentale ». « Épreuve », d'« éprouver », dans le sens de « connexion à une possibilité de souffrance », « pouvoir de résister à... » Et « pensée philosophique » parce que je n'ai que rarement découvert des exemples d'essais récents, de pensée crédible sur les arts martiaux, et encore moins sur l'aïkido, à part ceux qui ressassent les stéréotypes courants (ou le contraire des stéréotypes : l'originalité egotique). Pourtant il y a là matière à dire⁸, à étudier et à découvrir par ce caractère très particulier des rapports humains dans le cadre de ces confrontations directes ou indirectes. Maurice Merleau Ponty, comme le rappelle S. Agacinski, disait : « l'absolu philosophique ne réside nulle part, il n'est donc jamais ailleurs, il est à défendre en chaque événement ». Donc, sans peur et sans reproche, assumant pourtant tous les risques de mal-jugements que

8. Là encore « dire », « écrire » semble si facile, semble pour le profane, déconnecté de la technique plurielle, déconnecté de la confusion de la pratique (et de son art), déconnecté même du temps social de ce monde qui l'entoure, neutre en quelque sorte et donc objectif a priori. Et cette neutralité (bien qu'évidemment toujours engagée) reste par excellence l'avantage supposé du mot d'encre posé sur le papier. Car le mot d'encre, par son tranquillité isolement du monde, parle enfin sans être contredit. Pourvu qu'il soit clair, bien écrit et succinct, il paraît donc toujours, sans trop de visagété effectivement, sans accent et sans intonation, fixé par l'imprimeur, plus juste : enfin lapidaire. Il en est ainsi et par exemple de cette idée presque politique du « maître Souverain » en aikido. Ce laconisme-ci n'est pas neuf, il est sans doute même an-historique et humainement commun, et, c'est vrai de surcroît : typiquement japonais. Mais comment poser aujourd'hui un tel système comme base de travail forcément saine, comparativement au travail d'ensemble, fort décousu c'est vrai, des structures fédérales par exemple ? À qui peut profiter un tel système sinon et encore principalement à de petits suzerains ou à leurs avatars emplis d'appétences ? Le discours se veut juste et effectivement traditionnel sans doute, mais il tourne en rond, et autour du pot (moi, j'appelle cela : vouloir devenir potier à la place du potier sans le montrer : Brutus n'est pas loin). Il élude même la problématique panoramique de l'enseignement. Le système de dissidence prévisible ici est cette fois le système mutin et délibéré de... l'immanence (qui réside uniquement dans les qualités de l'être agissant) : n'est-ce pas comme si, voulant décrire les avantages d'un nouveau modèle de voiture de sport, le journaliste spécialisé disait : « toutes les qualités de cette voiture sont là - Tenue de route : notre essayeur tient bien ses trajectoires en courbe - Performances : sans forcer, notre essayeur a réussi 4 secondes pour atteindre 100 km/h - Sécurité : notre essayeur à 10 et 10 à chaque œil, il vient de passer un body-check complet sans problème - Freinage : notre essayeur freine très bien, juste à l'arrivée dans la corde en courbe, ou pile poil dans les stands, au centimètre près, c'est impressionnant de précision - etc. Pour conclure : l'essayeur est celui qui saura les qualités de cette voiture, faites-lui confiance ! »

Ah oui, merci... mais la voiture dans tout cela ? Est-ce qu'on en sait plus sur la voiture, ses caractéristiques, son potentiel ? Est-ce seulement qu'on sait si elle reste collée à la route ou si elle joue les savonnettes, si elle grimpe aux arbres ou ne fait que pédaler dans la semoule, si elle est sécurisante ou s'apparente à un corbillard à roulette, facile à conduire ou épuisante, si elle freine

comporte un tel essai de passage : allons-y.

Il ne s'agit pas pour cet essai d'essayer de convaincre, ou inversement de chercher à briser des rêves d'aïkido, de Japon, ou de maîtrise. Il n'y a en effet pas d'apologie d'une nouvelle morale à en attendre. Ce serait même vraisemblablement une erreur d'en inventer une à partir de cet essai. Il s'agit avant tout pour ce livre de donner envie aux pratiquants actuels ou futurs de vivre enfin leur aikido au travers d'un sens, sans complexes et grâce à une ligne de pensée crédible, de s'épanouir en lui, de ne pas s'ennuyer dans sa pratique, de ne pas s'endormir sur cette pratique, de ne pas finir par limiter sa pratique à une routine lancinante, une pratique de pétrification ou une pratique aride purement sportive de performances, et trahir son sens par une pratique finalement externe à ses trames de fonctionnement⁹.

En bref, n'investissons pas dans la pierre, investissons dans la feuille de lotus¹⁰, investissons dans l'éclosion raisonnable de la vie.

Il ne s'agit pas non plus de reprendre les schémas de conceptualisation typiquement japonais que Saotome Sensei (maître), par exemple, et ses élèves occidentaux fouillent et essaient de développer depuis des années avec brio. Pour justifier ici cette prise de position différentielle, la langue

monstrueusement bien ou atomiquement mal ? Est-ce que l'on sait finalement si on pourra la piloter un jour cette fichue voiture ? Et surtout : avec quelles sensations alors ? Et l'aïkido ? Où sont donc les valeurs étalons, le sens, les sensations à trouver, l'avenir de la progression ? Peu importe que l'on décide de prendre comme mesure de référence un mètre vingt ou quatre-vingts centimètres ou même un bout de ficelle pour mesurer une longueur. Mais on ne peut décemment pas dire : « le mètre vingt du maître est toujours le mètre ». d'autant plus si l'on ignore même (ou si le maître n'enseigne pas) ce qu'est un mètre, ou dissuade même, par crainte, ses élèves de se procurer des mètres, ou d'aller découvrir les unités de mesure au musée des sciences, qu'est par exemple l'Aïkikai pour l'aïkido, ou à ses expositions itinérantes (les stages par exemple : j'en connais même qui dénigrent ouvertement ce « musée des sciences et des techniques », cette source, faut-il qu'ils en connaissent ou trop bien ou trop mal l'importance...). Qui croire dès lors dans ces « mots d'encre » ? Que croire ? Un texte, son sens, son intention, ses errances, ses images ? Le personnage de l'auteur ou ce qu'il dit ? Ce qu'il écrit ou ce qu'il en est ? Ce qu'il fait, ce qu'il désire faire ou ce qu'il dit de faire ? Et ainsi pour tous les auteurs, sans m'excluer de cette parenté bien sûr aujourd'hui. Il n'est donc pas si facile de dire juste, car la matière du « dire » est plurielle, rebelle, ambiguë, coupante et traître au lecteur comme, finalement, à l'auteur, et cela sur un très long terme. L'histoire de la littérature en temps de crise ou de guerre, par exemple extrême, nous en donne assez d'exemples frappants. Reste donc une seule solution : décrire des calibres, retrouver ou rappeler ces étalonnages indispensables, ces unités de bases d'une pratique ; ce qui personnellement me préoccupe bien davantage dans l'enseignement que les problèmes de fédérations, les effets de style ou de personnes (ou à l'inverse leur contre-réactions œdipiennes camouflées en grands moments pathétiques de vérités (traditionalisme, efficacité, « grade-issisme », etc.).

9. Peut-être aussi, sera-t-il possible par son intermédiaire de lancer d'autres thèmes de réflexions sur la finalité de notre pratique (extension du concept aux rapports ethniques ou internationaux par exemple). Je le souhaite, je l'espère, comme d'une tentative de recentrage salutaire et possible pour tous... Car, contrairement peut-être à ce que l'on pourrait croire lors de cette lecture, c'est réellement d'essai de conceptualisation et de méthode dont il s'agit et non de démonstration ou d'explication.

japonaise et donc la culture qui se tisse au sein de cette langue serait alors ici nécessaire dans une étude qui se veut délibérément interne à la « japonité fondamentale » de l'aïkido. Étude que peu de pratiquants occidentaux mais également japonais, en fait, peuvent se permettre d'entreprendre ou de suivre (moi y compris d'ailleurs). Cela ne remet pas en cause la validité de ces études que je trouve hautement pertinentes dans leurs explications historiques et métaphysiques. Disons que je voudrais me placer sur un autre plan, plus cartographique : celui d'une conceptualisation elle-même occidentale et « mature », libérée non de ses origines mais du discours obscur et un peu abstrait de ces origines et de leur temps. Car en effet l'aïkido se doit d'évoluer vers son futur sans pour autant balayer d'un geste facile les efforts constructifs du passé¹¹.

Ce livre est l'expression, par des mots qui se veulent les plus précis possibles, de « L'étape n°1 de l'entraînement » : un premier tome en quelque sorte, avec l'idée que les autres tomes, c'est le lecteur qui les écrira par les gestes de sa pratique quotidienne sur le tapis. On pourrait définir cette première et nécessaire étape de la pratique par des questions source concernant l'aïkido.

- Comment peut-on dévisager de façon essentielle les points clefs, l'originalité cette fois, de notre pratique ?

- Comment pouvoir engendrer « de la vie » dans et par notre pratique, par l'activation de ces points ?

Ainsi ce livre va reprendre la connaissance que nous avons des choses par ses débuts, les sens du corps et donc, très vite, le sens des mots. Car parler, l'enseignement, l'usage des mots, est du ressort d'un livre ou d'une discussion s'il ne l'est pas de la pratique sur le tapis. L'usage des mots est du ressort de l'enseignement s'il ne l'est pas de l'apprentissage. L'usage des mots enfin est du ressort du sens (d'une direction), s'il ne l'est pas de la compréhension interne ou d'une plénitude de la pratique.

10. Le lotus est une plante sans tige née du limon, dont les fleurs creuses exhalent vers le ciel un parfum suave. Le lotus, ou la « fleur de l'eau » des Mayas, « la fleur d'or » des taoïstes, a toujours été une plante hautement symbolique. En effet elle avait le pouvoir de création en Égypte antique, était l'attribut des immortels pour les bouddhistes et les taoïstes ; elle est symbole de compassion en Inde, de connaissance au Tibet, d'aspiration à la pureté en Chine, etc., On retrouve ainsi des représentations du Lotus dans beaucoup de documents iconographiques de la révélation à travers le monde, la plus connue étant celle du noble Bouddha représenté assis sur une feuille de lotus.

11. De même, ce livre ne veut pas produire ce que Boris Cyrulnik appelle de « l'inquiétante l'étrangeté » ni produire ce que ce chercheur appelle aussi du « tout pareil ». Il se veut avant tout inventif dans le sens ou son angle de regard se veut ici découverte ou redécouverte, au choix du lecteur (renaissance ici encore). Il ne se veut pas étranger à la pratique, à notre pratique, mais petit souffle sur la braise de celle-là pour faire repartir un feu qui est en nous tous.

Comme se souvient maître Tamura en rappelant les propos de Morihei Ueshiba : « *Kototama* ! » : l'âme est dans le verbe ¹² » (magazine Karaté-Bushido, février 2000, p. 29). Est-elle vraiment dans le verbe ? se demanderont les septiques. Peu importe la langue ou les moyens employés, le français ne sera ici qu'un exemple, difficile, peut-être, mais significatif des articulations possibles, remarquées. N'importe qui dans son propre pays, avec de la volonté, peut entamer la même étude sur une autre langue, et sans doute avec des résultats différents bien sûr hormis les universaux ici décrits, ce qui rend bien l'intérêt d'une telle étude. Même au Japon une réelle étude sémiotique des mots employés dans le contexte de l'aïkido se révèle très instructive sur l'orientation que prend l'aïkido par rapport à ce que la poésie religieuse et quasiment « chamanique » de Ô Sensei (le Fondateur) avait élaborée (bien qu'un peu récurrent, l'enseignement de Sasaki Sensei à l'Aïkikai en est l'exemple).

Ce livre possède donc d'emblée un niveau de décryptage (souvent étymologique) de la langue française qui servira d'exemple réactif. Il s'agit du message dans la bouteille à la mer. Ce livre possède en second lieu un niveau de confrontation du sens de l'aïkido par rapport à ce décryptage. Cette confrontation se voulant non plus exemple ou explication rationnelle mais éclosion d'un sens/essence, c'est ce qu'on pourrait appeler « la trouvaille », le témoignage lui-même d'une expérience de croisement révélateur : celle que je peux avoir eu à travers ma pratique, ma culture aussi, en France et puis bien entendu au Japon. Il s'agit cette fois de l'acte de confrontation de la bouteille, de son message avec le monde dont il s'agit.

Puisse-t-il, ce livre, libérer l'aïkido de son carcan de méconnaissances, de ses dévers trop théorique ou de ses détournements de fond perturbateurs ou de ses dérapages techniques inutiles. Puisse-t-il (est-ce aussi un vœu pieux ?), unifier les aikidokas qui « ignoraient » ces quelques sens phares, ces indices réellement humains de la pratique, et donc universaux de la pratique, autour d'un thème de travail ne dépendant pas d'une forme particulière, d'un *sensei*, d'une école ou d'un style, et cela sans sectarismes superflus. Puisse-t-il donner l'envie

12. Cette formulation n'est pas nouvelle. Elle est l'une des sources des traditions humaines puisqu'on la retrouve un peu partout dans le monde et par exemple dans pratiquement toutes les religions. En Égypte ancienne déjà le hiéroglyphe du « nom » est la superposition du dessin de la bouche humaine sur une onde d'énergie, exprimant, comme l'explique Christian Jacq, que « les Égyptiens affirmaient que connaître le nom d'une chose ou d'un être revenait à connaître leur véritable nature ».

d'apprendre toujours davantage, l'envie d'effacer de fait une aporie complètement imaginaire de la raison d'être de l'entraînement (par exemple). Puisse-t-il enfin, ce livre, et pour parler d'une façon un peu dure : faire éviter l'impasse du folklore pour « gogos » des démonstrateurs de jouissance de tous bords (que nous sommes le plus souvent), ou de l'élitisme castrateur des enseignants... de la domination.

L'unification de l'aïkido ne pourra se faire qu'à travers son sens transversal, intentionnel, courageux et fondamentalement créatif, celui de la pratique elle-même qui, par l'activité charismatique de Ô Sensei fut mis en forme, et non à travers un sens applicatif évidemment évolutif et personnel, sens qui n'est, lui, vertical cette fois, qu'une recherche « érectile » tout à fait ponctuelle, dépendante de l'évolution même du monde, dépendante de l'évolution de la personnalité, et de l'évolution des niveaux de chacun (on retrouve d'ailleurs ici cette notion de croix fondatrice dont parlait Ô Sensei (le Fondateur) à propos de l'union de « Mizu », la mère, l'aspect féminin et bon de la réalisation et « Izu » le père, l'aspect masculin, l'aspect sévère de la création).



Le cirque géol.
de la technique

*Le pratiquant peut voir et peut savoir qu'il existe des portes,
des défilés dans le "cirque géologique" de la technique et que
ces portes ne sont pas closes, ces défilés ne sont pas clos.*

04

BR&ES

OUVRIR LES PORTES

« Entendre → écouter → étudier → comprendre
 → imiter → corriger → s'entraîner → corriger
 → refléter → corriger → emmagasiner → corriger
 → sortir → assister → piloter → devenir → se détacher
 → transmettre → accompagner → s'effacer
 → entendre »...

Est-ce que cela fonctionne bien comme cela ? »

« *Kototama !* » : l'âme est dans le verbe »...

Et pourtant : « L'idéal serait de montrer sans expliquer. [...] Il y aurait (alors) des « fautes » selon le dogme ou le « canon » de la discipline ou du style mais il y aurait du vécu, c'est-à-dire des expériences répétées dans le temps. Et seul le vécu est engrangé dans la mémoire à long terme. [...] En fait on n'apprend jamais vraiment « grand-chose ». Du moins pas de la façon dont on l'imagine. » (Henry Plée dans « Budo International »).

L'aïkido aussi se fourvoie facilement dans des impasses, celle du corps, celle du sens, celle de l'intention, celle des appréciations « culturelles » ou encore celle de l'illusion. Il est sans doute vrai de dire que sa particularité de ne pas mettre en confrontation directe, réelle, ses techniques dans un cadre combatif « cru » en est la cause principale. Certes, la lucidité de son art est difficile, sa pratique sensée est difficile, son honnêteté est difficile. Pourtant ces impasses n'en sont que pour ceux qui n'ouvrent pas les portes du savoir intrinsèque à l'aïkido, aux arts martiaux en général, et restent à galoper dans le ranch barré des illusions de leur éducation. Qu'est-ce qu'une parole pourrait venir ici essayer d'étayer, essayer enfin de toucher, d'ouvrir ? Certainement pas seulement une compréhension intellectuelle de la pratique qui restera à coup sûr (et dans la pratique) lettre à cautionner. Cette parole vient plutôt chercher à montrer que le pratiquant peut voir et qu'il peut savoir qu'il existe des portes, des défilés dans le « cirque géologique » de la technique au milieu duquel il se trouve prisonnier et que ces portes ne sont pas closes, ou que ces défilés ne sont

pas clos. Il y a là une grande invitation au voyage. La parole vient ici donner des clefs, un trousseau de clefs (clef, carte, guide... : peu importe le terme ici) en fait qui permettra au pratiquant d'ouvrir ces portes (de décoder ces passages), quelques portes fondamentales de son art. Pourquoi vouloir ouvrir ces portes ? Parce que l'aïkido d'aujourd'hui ne doit pas tourner inlassablement en rond comme un poisson dans son aquarium, ne doit pas rester prisonnier de certains mots ou concepts qui furent dès l'origine de son importation en occident détournés dans leurs traductions, dans leurs sens ou dans leurs significations profondes, façonnant en cela un aikido de routine ou de formatage typé malheureusement « populiste » ou « championniste » ou encore « protectionniste ». Parce que l'aïkido, ce n'est pas seulement « ne pas faire de compétition, chacun à sa mesure, et tout va bien comme cela ». Parce que cette non-confrontation au réel de la martialité cache autre chose de plus grand, non une impasse cette fois mais un mur à « passer », des portes à ouvrir pour pouvoir découvrir ces paysages fantastiques vers lesquels le corps et donc l'être (cet « Être » qu'on aime tant en occident) doit, devrait, s'élancer sans crainte ni complexe dans l'avenir¹³.

Dans les faits, l'aïkido comme un grand nombre d'arts martiaux formalisés furent (presque) toujours à l'origine des pratiques soit aristocratiques soit religieuses¹⁴. Dans les deux cas, aristocratie guerrière ou religion, c'étaient des hommes de pouvoir « performants » ou des lettrés qui en furent les édificateurs. Cet élitisme n'était pas malsain en soi, il fut simplement un fait social. Il s'avère que jusqu'à aujourd'hui, l'histoire fit que les plis sociaux furent démantelés, réorganisés, partagés à grand renfort d'idéaux et souvent de terreur¹⁵. Mais ces derniers temps et dans beaucoup de domaines des sciences humaines, on revient sur ces

13. Certes, j'ai employé par exemple le terme « populiste » et je sais qu'il heurtera nombre de lecteurs. Mais ce n'est pas eux, en tant que personne intègre, qu'il vient « heurter » et cela je le sais aussi. Ce que vient heurter ce mot, c'est le complexe typiquement français de démocratie ou d'égalité qu'on a inculqué à cette personne par exemple. Ce que vient heurter ce mot, ce n'est pas un manque d'intelligence, ce sont avant tout des strates politiques, sociales et situationnelles par lesquelles on veut faire croire que tout est à la portée de chacun s'il rêve ou copie des « modèles statuifiés ». Le terme vient ici montrer du Zola et du Victor Hugo à la fois, dans les formes de pensées des arts martiaux actuels, non dans ce que ces traits littéraires eurent pourtant de géniaux, mais dans ce que leurs témoignages qu'une misérabilité humaine (de fond) venait débusquer la responsabilité du travail de chacun dans la réalisation du malheur de tous.

14. Hormis le Nin-po par exemple (prérogative de certains villageois au Japon), la capoiëra (issue des esclaves noirs expatriés de force vers le Brésil (esclaves qui furent peut-être rois chez eux, allez savoir...), le sambo (inventé par les Russes dans les guerres de tranchées du début du siècle) ou les arts de close-combats récents (Israël, etc.).

15. Rousseau et la révolution française n'en sont pas le moindre exemple, pardonnez du peu. L'idéologie en ce sens se montre davantage comme une justification raisonnée que comme un élément de sagesse humaine.

notions historiques de démocratie ou d'égalité, avec une légère amertume, un sale goût d'échec là aussi dans les mots. Car la même histoire a démontré en tous lieux, ou presque, les impasses de notions diverses comme celles-là, donnant des résultats simplistes dans leurs effets (Rousseau a bien fait progresser le monde mais sûrement pas aux endroits de la connaissance ou de la politique qu'il espérait).

Les arts martiaux, l'aïkido lui-même, étaient au départ enseignés à une élite ; n'y allait pas qui voulait, ne s'entraînait pas qui voulait. Ou alors il fallait vraiment vouloir beaucoup, « au prix de tout », de sa vie souvent, dirai-je, puisqu'au Japon, et encore aujourd'hui, ce système fonctionne en certains Dojo (on y joue plus sa vie physique, certes, mais une certaine idée sociale de ce qu'elle devrait être). Le niveau culturel en était ainsi très prononcé, le niveau idéologique aussi, pratiquement toujours aussi terriblement orienté militariste ou religieux. Pourtant, et en deçà de cet aspect peu « égalitaire », les arts martiaux et leur apprentissage furent toujours une « activité sublimale » qui permettait à des gens de « petite condition » de sortir honorablement du rang, de refaire leur vie, leur « sang » (descendance), ou de devenir quelqu'un, de briser enfin les chaînes sociales qui les reliaient au monde « d'en bas »¹⁶.

Ainsi il ne faudrait pas renoncer à cette vision élitiste des arts martiaux, ne pas l'évacuer comme une simple « tare historique » et dépassée dans les égouts du jugement, mais comprendre qu'au-delà d'une simple vision d'un élitisme social ou pratique, il s'agit, au sein des arts martiaux, plus particulièrement d'un réel élitisme de puissance : de puissance de volonté, de vision et de travail (du « courage » en fait, de la volonté de « cœur » : interne pour la volonté, externe pour le travail). Donc un moyen extraordinaire de former des hommes en tant que « Personne », en les faisant passer « par-dessus » leur condition sociale, en les faisant passer par-dessus leur paresse physique et éthique à rester « ce que le social leur fait croire qu'ils sont ». Ce ne sont plus les moyens

16. Toyotomi Hideyoshi, l'un des plus fameux *shōgun* japonais (1536-1598), qui fut l'un des trois grands fondateurs du Japon moderne (avec Oda Nobunaga et Ieyasu Tokugawa), naquit ainsi, lui, dans le petit village de Nakamura d'un père de condition simple qui se fit appeler après de vagues états de services militaires « Kinoshita » : « sous l'arbre », de ce que l'on en sait (déjà un honneur de pouvoir se faire nommer puisque l'homme commun et à l'époque n'avait pas de nom mais des appellations de fonction (« le forgeron ») ou des « surnoms » (du genre « Papa »). Ainsi pouvoir se faire appeler même seulement « Ki-no-shita », une sorte de « Dupont » japonais, entraînait enfin une possibilité viable de... descendance !). Ce père apparemment « soldat », tout au moins un « pied léger » (un « Ashigaru » en japonais comme le souligne D. Elisseff de laquelle je tire ces sources) issu d'une famille humble, n'empêcha pas le petit « Kinoshita Junior » de devenir... le grand, le fameux, l'extraordinaire et célèbre Toyotomi Hideyoshi ! Son histoire est en cela l'un des exemples japonais le plus remarquable et le plus intéressant de ce « devenir Quelqu'un à partir de rien » dont nous parlons ici.

de guerre (martialité primaire) qui sont seulement en jeu ici, ce sont les moyens de s'affirmer dans des trajectoires de vies, politiques, sociales, territoriales, personnelles ou autres. L'histoire ici ne fait pas obstacle, elle fait virages pour un et donc des pistes nouvelles pour d'autres.

Les arts martiaux rendus aux masses populaires (le fameux « domaine publique » ou même « la secte de tel ou tel groupe »), par contre, ne deviendront sans doute jamais de grands arts (au niveau individuel) en tant que tel, ou plutôt finiront de l'être dans leur sens essentiellement créatif (Judo par exemple), parce que tout simplement le « populos » ne pourra jamais trouver le temps de les étudier qu'en tant que forme abécédaire (le roman est loin...), ou de les vivre autrement que comme des « refouloirs » sociaux. L'art martial populaire est avant toute chose une tentative de mise en justification pratique de la pensée commune « sur le terrain de la confrontation », il ne résout rien car il reprend sans cesse les schémas politiques courants et inconscients de débutants qu'il s'inculque à lui-même.

Cette appropriation des masses populaires est une autre forme de la guerre de piétaille alors, guerre de masse, guerre de confrontation frontale aussi (les Grecs en furent les précurseurs en Europe), de laquelle émergeraient (ou survivaient) parfois et évidemment des... Héros. Mais parlons-en des Héros, de ce culte populaire du modèle-réussite : « Le culte du héros, c'est la répudiation de soi, écrit le Docteur W. Dyer, [...] Si vous les élevez (vos modèles) à la dignité de héros, si vous les portez au pinacle, vous vous conduisez en extériorisés parce que vous faites de quelqu'un d'autre le garant de votre harmonie intérieure. [...] Soyez votre propre héros. [...] Aduler des héros vous confirme dans la piètre opinion que vous vous faites de vous-même et vous pouvez ainsi couper à la tâche consistant à vous réformer. Si c'est par héros interposé que vous êtes heureux ou malheureux, il n'y a aucune raison pour que vous assumiez cette responsabilité. ». Les faits montrent que Dyer n'est pas loin de la vérité même si on peut s'insurger sur la virulence disproportionnée des termes employés. En tout état de cause, ces « *hērôs* » (en grec), ces « demi-dieux » (oui, à la mesure du difficile, de l'inabordable de cette sorte d'héroïsme désiré par tous (→ puissance cette fois quasi surnaturelle), viennent détruire l'art d'être soi en prenant en charge les affects de chacun, pour des comptes rendus imaginaires ou imaginés (travail et volonté compris bien entendu). L'art martial de piétaille¹⁷ (= pied léger), à la différence de l'art martial « aristocratique », nivelle par le bas comme un bulldozer fou¹⁸.

Je ne voudrais pas mettre ici de connotation sur-politique dans cette approche, ni m'étendre sur le sujet social, car elle est déjà, cette connotation, au sein des arts martiaux eux-mêmes, très présente et parfois si évidente qu'elle devrait sauter aux yeux de tous les pratiquants. Le « oh... mais ça grouille ! » par exemple est là pour démontrer que le commun des mortels ne s'y trompe d'ailleurs pas. Par contre je voudrais indiquer que le grand challenge de l'aïkido par exemple ne se situe « pas là et pourtant bien là » : dans la gangue de l'animalité faite Homme, en cet endroit qui va faire évoluer les pratiquants pour faire évoluer l'art qu'ils pratiquent. Le niveau social et donc culturel de genèse est, quoiqu'on en dise ou dédise, un niveau d'appréhension des choses et des événements. C'est avec ce niveau d'appréhension qu'on va réfléchir, qu'on va renvoyer au monde une image de l'art avec son corps, avec l'acte de faire, avec son éducation et avec sa personnalité. « Kotodama », l'âme est bien aussi dans le verbe.

Le corps, l'éducation et la personnalité sont liés, se construisent l'un l'autre, certes : Mais comment donc se soustraire à l'écrabouillement désolant du social, de façon saine, sans devenir pour autant un asocial, un ascète, un modèle ou au pire un reclus ? Étudier, travailler, persévérer sont en ce sens, et sans doute, les seules réponses possibles à moins d'être un Homme de talent : un génie (ce qui n'exclut pas dans ce cas ce que je viens de dire d'ailleurs : étudier ici encore, travailler ici encore et persévérer ici encore). Il ne s'agit pas de rabaisser un art ou sa pratique au niveau de compréhension du plus simple ou de la majorité mais d'élever le niveau de compréhension et de pratique de chacun ou de cette majorité vers cet art. « Élitisme de classe » pourrait-on effectivement penser... Non, il s'agit de Noblesse ici et d'une noblesse justement qui a peu à voir avec une royauté quelle qu'elle soit sinon la royauté de l'être sur lui-même. C'est-à-dire une noblesse et dignité personnelles se conjuguant avec les origines du mot noblesse qui sont des origines de

17. Ce que j'ai appelé ici « la piétaille », c'est-à-dire une pensée des apparences et des opinions « conformes », sublimera bien sûr ici les origines... mais pour se défendre d'en ramifier (à propos) les branches ou les cultiver. Car la peur est là (à la différence d'une situation de guerre aristocratique), et cette peur reste, collée littéralement, au désir lourdement ambigu de devenir un Héros pour les autres malgré un manque de crédibilité évident... ou une réflexion manquant cruellement de profondeur.

18. Un niveau social élémentaire, plat, d'appréhension de l'aïkido par exemple ne va pas ici détruire son essence bien sûr. L'essence reste toujours « cachée » quelque part : on dit en Chine : « On peut changer la ville mais on ne peut pas changer le puits ». Mais ce niveau social « pauvre » va en laminer littéralement le complexe, le profond du sens par incompréhension et par « oubli » (le tumulus informe qui en résultera sera raison d'oubli : comme un tabou, il prendra en charge notre mémoire). « Incompréhension et oubli », le duo allant de paire et cela volontairement.

générosité et de gentillesse : « La nouvelle qu'il faut annoncer, c'est : Grâce à l'aïkido, chacun va enfin pouvoir, avec des efforts certes important, avec des « sacrifices » certes importants, devenir noble, devenir *gentle*... ! » Vous comprendrez que le mot est un peu tôt, que l'aïkido actuel français ou international est loin de cela, qu'il s'engage même sur une voie si opposée à celle-là : entre directivisme, populisme et appropriation. Cela, c'est vrai, j'en ai compassion et peine...

Pensée de matelot, qui, lui assis en équilibre sur le Beupré, élance dans une grande parabole vers l'océan une bouteille, avec un papier huilé enroulé dedans, message prisonnier de cette transparence aujourd'hui bouchée, griffonnée maladroitement de ces mots : « comment nous donner cette chance de construire mutuellement « cette » prophétie de bon heur dans l'acte de vivre ? »

Celui ou celle donc qui s'entête à ne pas étudier, celui là est perdu, c'est certain, s'enlise jusqu'à disparaître à l'art. Il devient une machinerie artistique (peut-être une machinerie combattante d'ailleurs), puis un jour une machinerie tout court, puis un objet inanimé, puis un objet rebus, puis rien : un vieux truc encombrant qui bouge pour rien, mannequin Don Quichotte qui agite ses bras décharnés et ses armes rouillées, les pieds pris dans le béton de ses illusions... Et non un artiste ; il est une machinerie donc qui se périmerà très vite comme toute machinerie ou mécanique de robot qui n'évolue plus. Ce danger du robot est le danger de la démocratie qui ne se dépasse pas en arts martiaux le danger « du plus grand nombre », en deux mots : « LA PARESSE » (aussi la paresse intellectuelle bien sûr) et « la FACILITE » ; tout comme « le despotisme » est le danger de l'élitisme social.

La boxe française ou la « savate » sont sans doute les meilleurs contre-exemples de ce paradoxe puisque ces arts sont toujours auréolés de leur haute « noblesse » (du moins en France), d'un côté aristocratique, en ayant pourtant une histoire vraiment très populaire. Il serait bon que les pratiquants d'aïkido prennent un si bon exemple pour appréhender leur art. Ils ont en la matière un beau paradigme à essayer d'imiter, du moins en France ici encore puisqu'au Japon, la lignée « martial-Aristocrate » reste assez vivante, même pour l'homme du peuple¹⁹.

Il y a donc des portes à ouvrir pour « hisser » l'homme au-delà de sa médiocrité sociale ou intellectuelle. Et, ici encore, comme nous le verrons dans d'autres domaines : il est possible d'ouvrir ces portes sans être pour cela un « Conte Henry-Paul-Louis-Emmanuel Le Grand Veneur de Westhoffelnn de Monpensieux du Jarnillac par Firenze del Iniago »,

ou même dans un autre genre (et moins simplement) : un grand Baron lettré de la Sorbonne ! Mais comment ouvrir des portes si on ne les voit pas, si on ne sait pas où elles se trouvent dans ce « mur de Chine » qui nous entoure, si large et gigantesque des arts martiaux, si on n'en possède pas les clefs, les « mots de passe », la manière d'ouvrir ?

Oui, ces paroles au long de cet essai vont tenter d'explicitier à quelqu'un, le lecteur, le pratiquant, l'enseignant, ce qu'est ce mur, pourquoi il est là, présent en nous tous, ce que sont ces portes, comment peuvent s'activer ces clefs. Mais c'est au pratiquant ensuite de passer la porte, les portes, pas au livre, pas seulement à l'auteur, qui eux aussi poursuivent leur chemin. C'est au pratiquant de s'entraîner lentement vers des passages possibles. C'est au pratiquant de façonner lentement son corps avec une rigueur pleine de souplesse (souplesse du corps ↔ souplesse de l'esprit. « La souplesse est le chemin de la puissance – Apprenez donc son exquise utilité » dit-on en *jūjutsu*), et une pureté d'intention juste, qui amènera celui-ci un jour à vivre sa pratique de l'intérieur comme une formidable actualisation de ses potentiels personnels²⁰.

L'aïkido travaille sur un long terme de la guerre et l'aporie même de la guerre, et non sur du court terme de « la victoire ». L'aïkido tente de retravailler (et véritablement) au corps à corps le concept même de « combat ou non-combat », et non d'abandonner son pratiquant dans le

19. Lorsqu'on se fait arrêter par la police au Japon et qu'on vous demande ce que vous faites dans l'île, si vous répondez que vous étudiez les arts martiaux, le regard des policiers change tout de suite, surtout si vous êtes gradés, vous êtes un peu « des leurs ». Et ce phénomène se retrouve avec n'importe quel japonais, bien que les arts martiaux soient vus le plus souvent (l'aïkido de surcroît), comme un... phénomène. C'est-à-dire que l'aïkido-ka est vu comme le joueur de biniou en France, il fait un « truc » un peu vieillot et mystérieux, sans plus vraiment de signification → mais un « truc » de guerrier, de samourai à la base, pauvre peut-être mais d'aristocrate, donc → honorable !

20. Henry Plée disait dans ses chroniques (interview à Budo International) : « Le cerveau "supérieur" intelligent, qui raisonne, ne peut absolument pas donner d'ordres, ni d'indications aux cerveaux du dessous qui, eux, "font". Mais pourtant ce cerveau "supérieur" (néo-cortex), peut insuffler des directions de travail, il peut apaiser des doutes, analyser des intuitions, faire décider aussi d'une direction de travail ou d'une autre, établir, lui et lui seul, une éthique. Personnellement je pense qu'il faut actualiser ainsi la pratique par des décisions constantes et à un certain degré mental de travail, surtout dans un premier temps. De ces décisions originelles ou correctives, de leur sévérité et sérénité sans doute, vont dépendre un grand nombre d'attitudes ou de trajectoires, et puis surtout une nouvelle relation sensée et pertinente à l'art, une nouvelle relation sensée au partenaire, à la technique, à un "attaquant", et finalement à autrui dans les relations que l'on peut avoir avec lui dans le monde de tous les jours même. Effectivement, l'aïkido n'a pas de compétition pour prouver une "validité" qu'il ne revendique d'ailleurs pas ("pourquoi cela ?" encore une porte à ouvrir... mais qui répond pertinemment et jamais à ce genre de question ? qui a le courage d'ouvrir ce genre de porte à la critique ?). Oui, l'aïkido apparemment n'a pas de lieu de confrontation au réel du combat. Mais tout ceci aussi est un leurre grossier du temps et non une réalité de profondeur ».

sein de son propre tourbillon de confusion multi-mental. L'aïkido semble à ce jour être « LA » technique par excellence d'un concept de non violence dont beaucoup se targuent d'exposer les intérêts potentiels sans pouvoir soutenir cet intérêt d'une technique réellement applicable à petite comme à grande échelle.

Faut-il poser noir sur blanc tout cela ? C'est vrai que Ô Sensei (le Fondateur) écrivit un poème qui disait²¹ :

« <i>Aiki towa</i>	L'Aïki
<i>Fude ya Kuchi niwa</i>	Ni par le pinceau ni par la parole
<i>Tsukusarezu</i>	Ne se pourra trouver
<i>Kotobure Sezuni</i>	C'est sans faire de grands discours
<i>Satori okonae</i>	Que la compréhension viendra »

(Cité par John Stevens)

La parole est ici niée alors que le « *ai* » de aïkido est un caractère de parole (« *kuchi* » : la bouche) placé sous celui de la réunion (« *kai* » : les hommes réunis sous un toit). Les hommes dans ce caractère « *ai* » se réunissent donc sous l'augure d'un thème et discutent : ils s'ajustent, ils s'assortissent²². Il y a ici désir de mise en cœur, nous y reviendrons. Ô Sensei (le Fondateur) aurait pu choisir effectivement le caractère de la rencontre seule (le haut du caractère employé pour le « *ai* » d'aïkido, « l'association », qu'on prononce généralement « *kai* », et dont nous venons de parler) ; ou plus encore celui de l'amour, pour le « *ai* » de aïkido, puisqu'il se prononce de la même façon tout en s'écrivant différemment. On aurait eu alors un autre sens. Étymologiquement parlant ce sens aurait été : celui de la main qui va se saisir du cœur, sur lequel vient s'activer une autre main qui agit sur ces deux-là (étymologie antique du caractère par J.-C. Martin). C'est ici « l'idée d'une assistance mutuelle » pour J. Stevens. Les Hommes n'étaient-ils pas prêts pour

21. Henry Plée dit lui aussi : « Et ce qu'on apprend en art martial ne passe pas du tout par l'entendement ou la parole ». Il répète et dans ce sens il a raison : « les paroles ne sont de rien dans la pratique ». Peut-être, mais personnellement, je pense aussi que le sens ici n'est pas un « sens unique » mais multidirectionnel, croisé sur différents « temps » de la pratique. Mieux, ce sens est un tissage vaste et complexe sur différents plans de la personnalité de chacun. Or ce tissage est un paramétrage actif, réactualisable sans cesse, et non un simple « faire » sans réflexion (Miroir).

22. Le caractère « AI » vient de la racine verbale « AU » en japonais. Le sens de cette racine donne quatre sens principaux : 1) s'ajuster à, être conforme à, 2) coïncider, s'accorder avec, 3) s'assortir, aller avec, 4) être correct (opératrion, heure, etc.), avoir le compte (sources dans le Dictionnaire Standart Japonais-Français de la librairie Tashukan).

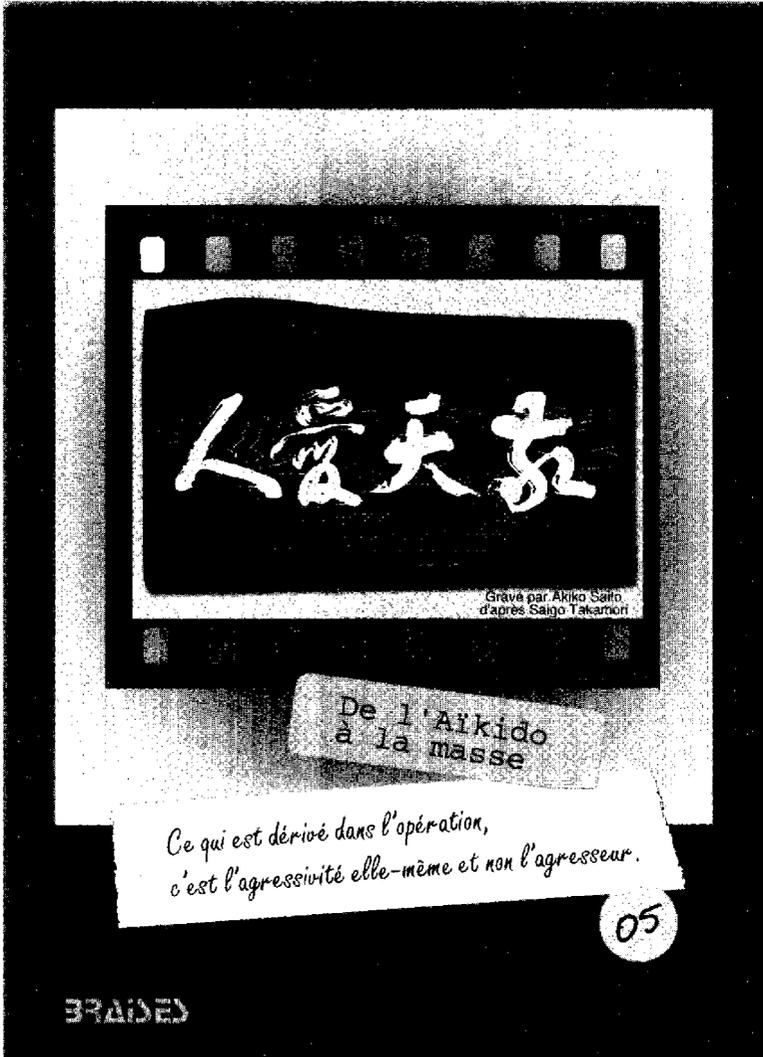
appréhender le caractère de cet « Amour total » qui, associé avec le « *ki* » et le « *dô* », aurait donné un *ai-ki-dô* par lequel le « Ai-Amour », la « manifestation la plus pure de l'Amour » (traduction de J. Stevens), en eut été le fondement ? John Stevens rappelle à propos de Ô Sensei (le Fondateur) que l'Aïki impliquait pour lui cette « assistance mutuelle » : « ce qui conduit notre Morihei Ueshiba à établir un parallèle avec Aïki (« *ai* » = ici Amour), « la manifestation la plus pure de l'amour ».

Les paroles, comme notre raison, sont de beaucoup pour ce qu'il en est de l'intention de la pratique, pour ce qu'il en est de l'apprentissage et de l'induction de forme (intelligible), d'affect (émotionnel) et de fond (nerveux), pour ce qu'il en est de ce « corps à corps avec le combat » (et non de celui avec l'adversaire), pour ce qu'il en est de notre progression d'Homme en tant que conscience active du monde, des mondes, de notre extraction volontaire d'idées et de stéréotypes nauséux ou profondément négatifs du « laisser-aller égotique » (malgré leurs apparences pro-héroïques). Ce laisser-aller ou cette malveillance qui font antithèses de ce livre et de l'identité particulière, profonde oh combien, de l'art de l'aïkido ou d'autres arts martiaux qu'on nomme « *bu-dô* » : « la Martialité faite Art ». Des *budô* qui pourtant, lentement, peu à peu donc et pertinemment, comme par hasard : « oublie » leur véritable dessein.

Olivier Gaurin,
Paris, 16 mars 2001

CHAPITRE I

LE SENS FONDAMENTAL



DE L'AIKIDO À LA MASSE

« L'écriture n'a pas d'autre but : le vent, même quand nous ne bougeons pas. »

(Gilles Deleuze)

En photo ci-contre le Kei-Ten-Ai-Jin (Ten wo tattobi, Hito wo aisu) : littéralement « Dévotion et altruisme » de Saigo Takamori²³ que je préfère neutraliser un peu dans la forme, le rendre anhistorique, traduire donc par : « A la mesure de votre compassion, de votre amour pour autrui, viendra votre révélation du monde »

Entrons dans la tornade alors du sujet et d'une façon directe : L'aïkido n'est pas une discipline de self défense. En effet, son but ne consiste pas à SE défendre, ni à détruire²⁴, à sa réception, une forme agressive pour s'en garder, ni ne consiste à s'en protéger en construisant des barrières pragmatiques ou des dérivations de forces constituées de parades, d'oppositions ou d'intimidations, voir de combinaisons de ces différentes techniques. En fait, ce n'est pas une discipline tournée sur soi

23. Saigo Takamori (1827-1877) fut la dernière figure réactionnaire et emblématique de « l'ère des samurai ». Samurai du domaine de Satsuma (Sud du Japon), il devint après l'intrusion des Américains, Anglais et Français sur le territoire japonais et après ses victoires sur le shoguna Tokugawa le commandant en chef de l'armée du nouveau gouvernement impérial de Meiji. Il entra finalement en rébellion contre l'Empereur (Seinan Senso) suite à la décision de désarmement de l'arsenal de Kagoshima et à la dissolution de la caste des Samurai. Ses forces armées furent anéanties et lui-même acculé au suicide. Il fut réhabilité par l'Empereur en 1891 et une statue de bronze érigé à Ueno (Tokyo) en son honneur où elle trône encore. Malgré sa défaite, on peut dire je crois que Saigo Takamori fut et reste le symbole de l'indépendance japonaise raisonnée mais absolue, tout à fait romanesque, face aux forces d'intrusion occidentales dans une perspective de fidélité à l'Empereur (« Kei-Ten » → que l'on traduit par « respect envers le ciel » peut signifier dans sa formule aussi bien le respect aux dieux, le respect aux forces « cosmiques », que le respect à l'Empereur (l'Empereur : « Tenno » l'envoyé du ciel). Saigo Takamori est aussi la figure de représentation caractéristique d'une entité autonome (le Japon féodal en l'occurrence) au moment de sa confrontation avec une ingérence de forces extérieures agressives fonctionnant sur des modes opératoires hypercontraignants.

24. Étymologiquement : « défendre » = « repousser », « écarter », « mettre une opposition ou un obstacle », donc : « protéger », « interdire ».

(« self » en anglais, « auto » en français), raison pour laquelle nous dénions d'emblée ici son appartenance au monde de ce qu'on appelle couramment la « self defense », de « l'autodéfense » en français ou plus couramment : la défense de soi.

L'aïkido vise en fait la disparition dans l'espace et le temps de l'énergie agressive et non la disparition physique de son porteur, fut-il soi-même le pratiquant.

Il est très important d'absorber dans la réflexion de notre pratique ce concept à la fois novateur et fondateur de l'aïkido, et de sa différence avec la plupart des autres arts martiaux (ou ce qu'ils sont devenus). Car il s'agit à proprement parler en aïkido d'une sorte « d'annulation d'impasse » ou plutôt « de l'ouverture d'un passage », de « dérivation », par lequel s'effectuera l'épuisement des énergies agressives. Ceci par une technique globalement dynamique d'interpénétration dirigée, de canalisation vers une sorte de « masse neutre » (au sens électrique du terme) ²⁵.

Ainsi, prenons l'exemple d'une maison en pleine campagne : si elle ne possède pas de paratonnerre, un orage virulent qui passe au-dessus d'elle peut d'un seul coup de foudre détruire non seulement son système électrique, mais également la maison elle-même. Si au contraire elle possède un paratonnerre, l'énergie extraordinaire de la foudre va percuter celui-ci par attirance de conditions (conductibilité, forme, hauteur, etc.). Cette énergie « phénomène » va être dérivée par le circuit approprié du système paratonnerre vers la terre ou elle s'engloutira et se dilapidera.

L'orage passe ensuite, ou continue de libérer son énergie électrique jusqu'à s'épuiser.

Si l'on considère maintenant et par transposition dans cette petite histoire que :

- La maison c'est celui qui se fait attaquer,
- Le paratonnerre ²⁶ et son circuit de canalisation c'est sa connaissance/ expérience de l'aïkido,

25. Techniquement parlant et pour reprendre cette idée de « masse électrique », en considérant que ce n'est ici qu'une comparaison, l'être de l'aïkido joue ce rôle d'un circuit de masse dans le contexte dynamique d'une attaque comme un circuit de masse joue un rôle de déphasage salutaire dans le contexte dynamique d'un réseau électrique : c'est ce circuit particulier qui, bien qu'il n'ait pas de fonction électrique active en temps normal, accepte une surcharge sur son propre parcours, isolant ainsi le circuit principal, pour pouvoir transférer cette surcharge à un potentiel dilapidatoire qui se trouve être généralement : la terre.

- L'orage est l'agresseur,
- La foudre l'attaque,
- L'énergie de la foudre les composantes dynamiques de l'attaque,
- La terre est de même le tatami ou le sol,

et l'on comprend en quoi cette comparaison peut faire saisir mieux que toute démonstration théorique ou pratique ce principe fondamental de l'aïkido que personne pourtant ne parvient à expliciter jamais (ou mal).

L'être de l'aïkido prend donc à son compte, physiquement, cette surcharge destructrice et la canalise à travers son propre circuit vers un « trou noir » externe, indéfinissable en capacité d'absorption : une terre.

Il y a donc par homologie cette équivalence :

« L'orage, le court-circuit, la surtension » = « la colère, l'agressivité, la violence ».

Nous retiendrons de cet homomorphisme cette remarque : de l'opération « Maison-Orage-Foudre-Paratonnerre » décrite ci-dessus, le circuit de masse sort inchangé, le circuit dynamique principal (l'attaquant) n'est pas détruit ni l'énergie de surcharge en quoi que ce soit arrêtée ou contrôlée (nous reviendrons plus loin sur l'usage délicat de ce mot « contrôle »). Il y a certes dérive, mais il n'y a pas contrôle. La masse orageuse, une fois déchargée, est elle-même passée et continue les transformations liées à son devenir climatique (ou « devenir humain » si nous poursuivons notre homologie).

Par contre, cette surcharge (l'agressivité) s'est engouffrée dans un processus de « déphasage » par rapport à son « porteur » (l'attaquant), et a disparu de lui à ce niveau des circonstances qui ont pu, certes, un moment, préoccuper les acteurs de cet événement (les habitants de la maison dans le premier cas, l'agressé dans le deuxième cas).

Ce n'est donc pas l'être porteur d'agressivité et du désir de vaincre qui doit être « stoppé, intimidé ou blessé », ni même « dissuadé » « contrôlé » ou « tué », au contraire : dans cette opération, l'être porteur s'en sort indemne, et même grandi, anobli si l'on peut dire puisque : « libéré de sa propre volonté de détruire et de vaincre ».

Cet agresseur « devient », donc, parce que sa violence s'est précipitée soudain hors de lui, a bifurqué vers un néant, le laissant lui seul en avant,

26. On a là avec ce paratonnerre un symbole singulier car le paratonnerre est un symbole de connotation phallique, certes mais ambivalent, absolument neutre. En effet, sorti de terre, il est l'objet humain pénétrant du ciel mais aussi l'objet complètement pénétré par le ciel. D'où l'un des intérêts de cette image.

et enfin acteur de lui-même, libre enfin « d'être » simplement (même si cette liberté expulse encore de la colère). Ce mot « simplement » ici ne tente pas de circonscrire la violence en tant que phénomène neutre. Car cette violence-là est, et le livre de René Girard fait référence en la matière (« La violence et le sacré »), de la violence réelle, bien qu'elle soit quasiment rituelle, puisqu'elle passe par des circuits humains ou même « animaux » très particuliers, propres à inclure le phénomène de l'agressivité dans des strates inconscientes de sociabilité très profondes (archaïques mêmes) en nous.

L'attaquant se métamorphose effectivement et à cette condition d'un passage actualisé de sa violence en un être devenu lui-même, enfin expressif, et souvent respectueux car soudainement pris en compte, alors qu'il se voulait auparavant un ennemi (littéralement : *in-amare* ↔ « privé d'amour »). Ce qui est dérivé dans cette opération, c'est l'agressivité elle-même et non l'agresseur. L'agressivité retourne à sa place qui devait rester une place purement énergétique à caractère dilapidatoire, pratiquement dépersonnalisée, une unique accumulation d'énergie en dynamique d'éclatement (explosion ou implosion peu importe ici), en recherche d'expansion aveugle, en recherche d'une quelconque direction « cible » (pratiquement toujours un déclencheur de violence devenu ainsi le bouc émissaire de cette violence).

« L'être de l'aïkido ²⁷ », ce « philanthrope éclairé », ou ce que les Amérindiens auraient appelé dans leur façon imagée de nommer quelqu'un : « le Passeur d'Orages », considéré en action sur le tapis, pour parvenir à ce but de dilapidation de la foudre anonyme, va donc chercher un entraînement propre à lui donner le panel physique et éthique nécessaire à la réalisation de ce genre d'opération. Ainsi et quoi qu'on en dise, toute la problématique de la vie se pose ici dans le placement constant de nos énergies internes, dans leurs rapports d'alliances, ou de mésalliances, avec des énergies qui leur sont historiquement, géographiquement, culturellement, ou moralement, extérieures.

Cet échange permanent détermine d'ailleurs nos traces dans le monde. Le sens du « paratonnerre » tel que nous l'avons décrit, consiste à essayer de poser un fil conducteur constructif et apaisant dans cette décharge

27. N.B. : J'emploierai le terme : « l'être de l'aïkido » dans ce texte pour ne pas employer le terme « d'aïkidoka » (pratiquant d'aïkido), terme qui, lui, se référerait plutôt à la seule action d'entraînement de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) sur « le tapis » du « dojo ». Cet « être de l'aïkido » devient dans cette intention volontaire le pratiquant à l'entraînement, certes, mais aussi cette femme ou cet homme dans sa vie de tous les jours et dans ses activités les plus générales qui soient.

relationnelle de confrontation entre « ma maison et le monde » (voir note précédente sur Saigo Takamori).

Que l'on postule alors pour un modèle mystique ou que l'on reste sur des lignes typiquement profanes, ce fil, cette ligne, représente la volonté d'axer le comportement humain de manière fondamentale. Cela parce que grâce à cet axe nous retrouvons, pompeusement parlant, notre place de passeur intermédiaire entre les « énergies du ciel » et les « énergies de la terre », ou, pour le dire plus prosaïquement : entre ce qui s'exprime à nous de toute part et, finalement... ce que nous sommes tous si dérisoirement à titre individuel. Ce dérisoire, nous voulons pourtant l'exprimer à tout prix, même si c'est le plus souvent « envers et contre tous ». Or, activer le « paratonnerre », c'est libérer l'Homme de cet « envers et contre tous » en lui donnant un moyen de faire passer ce qui le contre, le percute ou le traverse avec le minimum de dommages, et cela pour l'introduire dans le monde de nouvelles alliances justement.



Qui dit que le
revolver est faux?

"Un rien imperceptible et tout est déplacé ..."

(Montherlan)

06

33433

PARAMÉTRAGE, HYPOTHÈSES ET THÉORÈMES

« L'espace représente une des fonctions biologiques essentielles des êtres vivants. »

Boris Cyrulik

Sans vouloir par trop entrer dans le détail, ce qui s'avérerait fastidieux à la lecture, le premier problème et le plus important que rencontre « l'être de l'aïkido » dans le cadre de sa pratique est celui du paramétrage des « théorèmes » de cette pratique.

Il doit découvrir ce paramétrage afin de trouver des hypothèses de départ d'un « travail » propre à balayer un panorama réactif le plus large possible face à n'importe quel type d'énergie agressive :

Dans l'ensemble des circonstances, l'un des éléments de base de ce panorama réactif est l'espace dans lequel se joue l'entraînement à l'art, voire l'art lui-même. Cet espace peut être défini par un espace géographique à trois dimensions classique (x - y - z, c'est-à-dire : largeur + longueur + hauteur) ²⁸. À cet espace géographique à trois dimensions, s'ajoute :

- Une quatrième dimension relative et mouvante de temps par rapport à une distance (« *ma-ai* » en japonais, bien connu des pratiquants d'arts martiaux) qui lui est associée.

- Et enfin ce que nous nommerons ici une cinquième dimension d'instantanéité, d'ubiquité, cinquième dimension qu'on pourrait qualifier de « dimension réactive ». C'est ici une sorte d'espace (« sorte d'espace », certes, mais bien réel lui aussi) sillonné de particules d'informations, informations contraires mais pourtant en liaison (interdépendance). Cette dimension est à ce titre une « Supra-

28. Bien sûr l'ensemble des dojos et leurs aires de tatamis à travers le monde représentent cet espace tridimensionnel de façon symbolique et pratique. Mais en fait cet ensemble n'est absolument pas exhaustif hormis le cadre d'un entraînement puisqu'il EST, cet espace, le monde géophysique, voir même un monde virtuel de géographie mental (imagination paranoïaque : ne riez pas...).

dimension », une dimension qu'on est tenté de qualifier généralement de dimension « quantique » du mouvement. Pourquoi est-ce que l'on emploie pompeusement le terme de « dimension quantique » sinon parce qu'il s'agit bien d'un espace où le caractère à la fois ondulatoire (haut-bas, gauche-droite, avant-arrière (un potentiel de direction dynamique) et le caractère corpusculaire de particules d'énergies se manifestent (placement physique et « réel » des intentions, parfois infime : « Un rien imperceptible et tout est déplacé... » répondait Mariana à Alvaro dans « Le maître de Santiago » de Montherlan).

Bien que cette voie soit désormais assez sûre, ce montage imagé d'un support quantique des mouvements, s'il est attirant par son aspect relatif et hypnotiseur, laisse à désirer. D'une part puisque nous sommes assez éloignés du monde particulaire ou corpusculaire qui en détermine l'appellation. D'autre part parce qu'il serait bien difficile, malgré la tentation, d'en établir ici une théorie qui puisse servir, à l'heure actuelle, à quelque chose de « rigoureux » étant donné un manque de définitions tout à fait évident.

Une chose paraît certaine : cette énigmatique cinquième dimension est le chaînon manquant de notre connaissance au monde²⁹. En fait cette dimension semble englober une vaste trame de liens entre les opposés du monde. Ce qu'on appelle couramment « spiritualité » est d'ailleurs vraisemblablement une partie intégrante (ou généralisatrice ?) de cette dimension.

Comme le suggère le journaliste Michael Drosnin : « La science moderne confirme les quatre premières dimensions mais n'a pas de définition de la cinquième. Le verset 5 du premier chapitre de la création définit pourtant la cinquième dimension en ces termes : « Une profondeur de commencement/Une profondeur de la fin, Une profondeur du Bon/Une profondeur du Mal, une profondeur de l'Haut-dessus/Une profondeur d'En-bas, une profondeur de l'Est/Une profondeur de l'Ouest/Une profondeur du Nord/Une profondeur du Sud ».

On peut sur ce type de « modèle »³⁰ tenter à l'heure actuelle de prédéfinir cette cinquième dimension par ce genre de formule : c'est une dimension de liaison ou de fonctionnement « entre » les données extrêmes et opposées en général. Et nous pouvons suggérer que cette dimension est l'expression de l'indétermination d'interdépendance... constitutive de la réalité³¹.

29. Et cela non seulement dans le monde de l'aïkido mais également dans le monde en général.

30. Ce pourrait être un modèle différent bien sûr, tibétain par exemple, ou un autre encore.

Travailler dans cet espace implique donc, même sans en connaître mieux les définitions, d'être confronté avec des extrêmes, et ainsi devenir une sorte de funambule de la médiation instantanée entre différents plans³².

Dans ce sens, l'autre caractéristique « quantique » du mouvement, c'est que l'observateur externe est presque toujours entrave ou alors cloisonnement au principe de l'expérience (cloisonnement parfois positif, il est vrai, évitant alors le « n'importe quoi », la violence ou l'anarchie³³).

Le maître par contre, lui, cet enseignant qui est passé, après le niveau de la forme, au niveau de l'expérimentation elle-même du sens, devient l'un des seuls expérimentateur neutre possible. Car l'Observateur-maitre ne se veut plus alors regard externe mais cadre d'expérimentation, bornage. Lui, c'est la « boîte » de l'expérience. Il y a toujours entrave vers un plan extérieur au cadre, mais liberté au sein du cadre lui-même. En ce point, plus le cadre, la « boîte », du maître sera large et plus le pratiquant élargira aussi au fil du temps sa pratique et surtout son expérimentation « périlleuse »³⁴.

L'expérience peut en cela devenir un jour ou l'autre (et enfin) « nature », le cadre une fois « tombé », la « boîte » enfin ouverte, les périls, tous les périls une fois traversés (le péril de soi, le péril d'autrui, le péril du social, n'étant ici pas les moindres)³⁵.

Pourquoi parler de ces 5 dimensions³⁶ ici (dimensions de volume spatial, dimension de temps, dimension des interdépendances) ? Dès le départ de l'attaque parce que ce sont elles qui vont former un cadre

31. Carl Gustave Jung écrit, lui, « qu'il n'est d'énergie que là où existe une tension entre des contraires : [...] ce n'est que du heurt des contrastes que jaillit la flamme de la vie. » *Psychologie de l'inconscient* (p 100).

32. Krishnamurti disait que l'énergie est l'expression du faux. Et cette formulation devient pertinente entre autre si l'énergie est ainsi une manifestation physique d'un échange « ENTRE » des phénomènes contraires ou en décalage et non plus « SUR » des phénomènes contraires ou en décalage.

33. L'anarchie est liée à la problématique de l'interdit dans l'objet de la culture, car, comme le dit très bien Boris Cyrulnik : « La libération des interdits libère la violence de ceux à qui la culture n'a pas donné la possibilité d'apprendre à aimer. »

34. Au départ et en latin, le mot « péril » (*periculum*) signifiait « expérience », « épreuve » puisqu'il extrapolait lui-même le grec « *peira* », « l'épreuve », « l'essai », venant lui-même du grec « *peiren* » qui indiquait l'idée de « transpercer », de « traverser » (le nom de l'os du « péroné » ou la préposition « par » (ainsi : « par-mi », « par-fois », « par-tout », « par-di », « par-bleu » ou « parce que », « par-dessus », etc.) viennent de cette même racine « traverser ».

35. Exemple de traversée → « *Shi-han* » (5^e dan = « l'expert » : « ex-pert », littéralement « celui qui est passé à l'extérieur (« ex- ») de tous les périls (« -pert »), qui a vécu tous les périls ». Le maître peut dire alors à cet élève : « Tu es libre, tu as connu et traversé tous les périls. Si je peux te donner encore de l'entraînement, je n'ai plus rien à te donner de l'art que tu ne puisses ré-inventer maintenant par toi-même afin de le retrouver... Ouvre ta voile et navigue maintenant ».

d'action « paysage ». C'est à l'intérieur de ce cadre que va se débattre le problème fondamental de l'exploitation par les cinq sens des différentes dynamiques (les types de « foudres »), propres à être « canalisées » au sein des mouvements d'aïkido (circuits et supports de décharges). Or c'est à travers une agressivité aveugle, les composantes de cette intention absolue de nuire à la fois brutale, directe, et à la fois particulière dans son essence, qu'une entité vivante (l'attaquant), qui croit s'identifier elle-même à ces forces, vient remplir cet espace à 5 dimensions, dans une focalisation de destruction, qui désigne un être cible unique comme : « SA victime » ou « SON ennemi ». À partir de ce point tout l'espace de la « cible », de « l'objet-proie », se voit « implorer » par l'attaquant qui lui fonce dessus (nous parlerons plus loin de l'attaque et du regard focalisateur de la mante religieuse). Ainsi, il est clair par expérience pour toute personne qui est un jour devenue ce genre de « victime », qu'à l'instant précis où l'ennemi fond sur lui, tout l'espace se rétrécit d'un coup sur son propre centre devenu effectivement aussi gros que le noyau d'un atome (c'est la paralysie de l'animal surpris ou aux abois)³⁷.

L'espace, sa captation par l'ennemi ou par le pratiquant, va donc jouer un rôle considérable au sein de l'art. De la sorte, « l'être-cible » de cette attaque doit organiser au sein de cet espace une réponse soit :

- en forme de tentative de barrage (ou contrôle, ou surcharge),
- en forme de fuite,

36. Au titre de leur généralité, ces directions dynamiques « aberrantes » nées de la 5^e dimension engendrées par une attaque ou une intention d'attaque ou de déplacement, nous y revenons et peu importe leur niveau d'importance, sont de véritables particules mathématiques engendrées tout d'abord par des pertes (éclatement) de positions, souvent des points d'acte de « non retour sur l'instant » (barrages), engendrant ensuite généralement... les mouvements eux-mêmes (diffraction ; cela n'est pas toujours visible et donc peu aisé à démontrer de façon pratique).

37. De même lors d'une attaque réussie en « *shômen* » (de haut en bas sur la tête) par exemple : on a l'impression de ne pouvoir, quoiqu'on fasse, même en sachant ce qui va arriver, rien faire pour échapper à cet inéluctable de l'attaque (En Kendo [l'escrime japonaise en armure] on le ressent encore mieux). Je me souviens ainsi d'un documentaire animalier dans lequel un zèbre traversant à guet une rivière peu profonde avec le reste du troupeau se fait attaquer par un crocodile. Le troupeau passe, le zèbre, attaqué, choqué, reste sur place, se débat maladroitement, échappe à la mâchoire qui ne parvient pas à agripper la croupe énorme...mâchoire qui revient à la charge encore une fois, deux fois, trois fois sans que le zèbre ne bronche. Et on voit le zèbre se retrouver debout, de l'eau jusqu'à moitié du corps, absolument immobile et toujours seul au milieu de la rivière tandis que la mâchoire du crocodile finit par lui arracher à vif un vrai pavé de steak du postérieur. Le zèbre aurait pu s'élancer, s'enfuir, se débattre vraiment mais non : il restait paralysé, incapable de bouger. Finalement, alors que le crocodile ne parvient pas à agripper davantage le corps luisant pour l'entraîner ou l'entamer encore, le zèbre fait lentement demi-tour vers la berge première, et sort de l'eau au pas, vivant mais tout à fait halluciné, tout autant halluciné du moins que le spectateur qui ne comprend pas que le zèbre soit encore vivant et ait pu rester ainsi immobile aussi longtemps au milieu de l'eau alors que le crocodile était en train pratiquement... de le dévorer vivant (pour les âmes sensibles : le zèbre retrouva un nouveau troupeau, se fit adopter et gémit de sa blessure, merci).

- en forme de soumission
- en forme d'engloutissement (dérivation partielle ou totale)...

Tandis que le gladiateur choisira souvent la technique de barrage, que le lièvre choisira le plus souvent la technique de fuite et tel oiseau la soumission en feignant la blessure ou la mort, « L'être de l'aïkido » choisira de préférence l'engloutissement guidé de l'événement. C'est aussi de survie dont il s'agit ici pour lui. Cette opération d'engloutissement de l'attaque (du « vecteur agressif et focalisé sur la cible que l'on devient »), généralement non violente, bien que sécuritaire au maximum de son intention, n'a qu'un but tout à fait pratique : « faire de la place là où l'espace « n'a soudain plus d'espace » justement, cette implosion de l'espace contraignant toute tentative d'action ou de réaction... vers un échec ».

En effet, il faudrait³⁸ pouvoir bouger, pouvoir réagir sans se « laisser prendre » complètement. Et cela même si ce sauvetage d'une petite « place », d'un petit « passage », cette faille dans le rocher, sorte de « bouffée d'oxygène » de l'instant débordé, de cette petite opportunité de mouvement indispensable à la réaction, dépend d'un artifice parfois presque uniquement virtuel, psychologique par exemple, ou théâtral : ce sont alors un mot (une question), un regard, un geste sans aucun rapport avec la venue de ce débordement : un balayage simulé, un sourire peut-être ou alors un « Kiai » surprenant (je me souviens encore d'un Kiai fameux de maître Saotome qui figea un gymnase entier lors d'un stage près de Paris il y a de cela plus de quinze ans maintenant).

Dans cette technique de distraction d'un espace inondé par la haine, le débordement agressif sera un instant perturbé, en totale diffraction. C'est suffisant : « L'être de l'aïkido » en profitera de suite pour laisser s'engouffrer sans limite cette inondation de forces à travers lui, tandis que lui, justement, ne sera déjà plus directement dans la trajectoire de ces forces.

Il s'agit donc bien pour ce « passeur d'orage », de capter dans un premier temps, et au bon moment de surcroît, avec un « parasitage »

38. Remarque : le lecteur ici pourrait me reprocher ces « il faudrait », ces jugements hâtifs en apparence. Je ne lui ferais alors conte que de cette histoire :

« Soshi Chuangtsé se promenait un jour au bord d'une rivière avec un ami :

- Comme les poissons se plaisent dans l'eau ! s'écria Soshi.

Son ami lui dit :

- Vous n'êtes pas un poisson : comment savez-vous que les poissons se plaisent dans l'eau ?

- Vous n'êtes pas moi-même ? répliqua Soshi. Comment savez-vous que je ne sais pas que les poissons se plaisent dans l'eau ? » (Cité par O. Kakuzo dans « *Le livre du thé* »).

minimum, un ensemble dynamique (le corps qui se croit ennemi et qui attaque) dans sa globalité dimensionnelle exacerbée d'une part, et dans son mouvement focalisé et meurtrier de l'autre.



La cueillette

Une cueillette ne consiste donc pas seulement à couper, à faucher, mais consiste aussi à choisir avec pertinence puis à rassembler avec art.

07

LA CUEILLETTE

« La meilleure façon de combattre le mal, c'est de développer un progrès énergétique dans le bien »

(Ancien dicton chinois)

Que signifie ce préambule un peu fastidieux ?

Cela signifie qu'au départ, comme hypothèse de travail, et pour l'être de l'aïkido, la première approche de l'attaque doit être une approche d'acceptation, d'ouverture. Cela ne signifie pourtant pas du tout que cette approche est passive et forcément lente (nous y reviendrons elle peut très bien solliciter, ce n'est ici qu'une question de gestion du « temps »). Bien au contraire, elle est extrêmement active, voire extrêmement tonique, déployante. « Accepter » est à prendre ici dans son sens originel qui est en fait : « accueillir », le mot accueillir venant lui-même directement du mot « cueillir ». En grec, le mot « leigeir » voulait dire rassembler, ce qui donna le « legere » latin dont le sens de « cueillir » se regroupait avec celui de « choisir » et de « rassembler ».

Une cueillette ne consiste donc pas seulement à couper, à faucher, mais consiste aussi à choisir avec pertinence puis à rassembler avec art. Il y a une notion multitâche de qualité dans ce mot. Ce qu'il s'agit de « cueillir », ce sont déjà les caractéristiques essentielles d'une attaque : son danger d'une part avec les risques et les contraintes qui lui sont associés, et surtout : ses composantes directionnelles d'intensités. Cette « cueillette » doit être la plus propre, la plus pure possible, puisque c'est elle qui va déterminer la suite des processus d'exploitation de ces informations... et au commencement de l'agression le départ d'installation des techniques appropriées destinées à l'absorber. Cet « espace technique », comme on pourrait le nommer, est le garant premier d'une recherche de dérivation.

Pour atteindre cette pureté, et à moins d'une décision de « brouillage » volontaire comme celles dont nous parlions au précédent chapitre, aucune interférence directe ne devrait, pour bien faire, entrer en conflit avec l'attaque elle-même, ses directions ou ses intentions si tout est fait

à temps. L'attaque, elle, reste donc libre, exempt d'un besoin de stratégie à réévaluer, d'une tactique à changer (« Prendre intact, le plus intact possible était l'objectif véritable de la stratégie » rappelle très bien S.B. Griffith dans son avant-propos à « L'art de la guerre » de Sun Tzu³⁹). Cela n'est possible que si l'attaque est certaine de vaincre, donc si elle sait que sa stratégie est libre de tout barrage, et cela dès le départ et pratiquement jusqu'à son but.

On retrouve ici la première caractéristique de l'aïkido en général et la raison d'être d'ailleurs de cette caractéristique : il n'y a a priori pas de garde mais une notion active de « contact/absence » dans l'espace : tout démarre, fondamentalement, par « *mu-kamae* », sans garde !

Ce « *mu* » n'est pas propre en particulier à l'aïkido, c'est en effet plus de cinq mille ans avant notre ère que le concept en tant que tel apparut dans les dialogues entre Shiva et Devi du « Vigyana Bhairava tantra » : « L'amour, c'est être totalement ouvert, vulnérable » (B. Shree Rajneesh). Ce fut pourtant et sans doute curieusement à Confucius qu'on en doit l'une des premières définitions : « Les quatre choses dont le maître était exempt : il était sans idée (privilegiée), sans nécessité (prédéterminée), sans position (arrêtée) et sans moi (particulier) » (cité par F. Julien dans « Un sage est sans idée »). « *Mu* », c'est aussi une vieille technique de combat au Japon, découlant sans aucun doute de cette forme de pensée⁴⁰. Yagyū MUNEMORI (1571-1646) parle déjà de la technique de « *mu* » dans ses ouvrages. Il existe ainsi des techniques de « *mu-tô* » (« *mu* » = vide, « *tô* » = le sabre (M. Musashi appelle cette technique le « Uko-Muko » : prendre garde sans prendre de garde, dans le traité de l'eau des 5 anneaux), c'est à dire d'escrime « sans sabre », ou plus exactement de travail sur un partenaire armé d'un sabre alors que l'on en est soi-même dépourvu. Dans ce type d'approche, il est dit clairement que : « C'est une technique qui permet de se servir de n'importe quoi. [...] par exemple, si quelqu'un attaque avec un long sabre, on doit pouvoir le vaincre avec un simple éventail ou une canne de bambou. C'est là le fondement du *mu-tô*. Le but fondamental de l'entraînement du *mu-tô* est de perfectionner le *ma-ai* (« *ma* » c'est la distance de séparation ; « *ai* » c'est la rencontre. Le *ma-ai* est donc la distance, l'espace, le plan ou le

39. A mettre en opposition avec la stratégie de la terre brûlée ou du remplacement de population.

40. Le « confucianisme et taoïsme », pourtant antonymes, entrelacés comme un chavirement perpétuel au Japon, laissent parfois perplexe dans leur déroulement historique et politique, symptôme de cette particularité qu'à ce pays plus de brasser du savoir pour le « régurgiter » sous une forme « régulière mais autre » que d'analyser de façon claire leurs implications dans les phénomènes.

point de contact virtuel ou concret, entre deux adversaires au combat). [...] Et lorsque l'on discerne le *ma-ai* de danger, on réagit convenablement. [...] On ne peut pas utiliser cette technique si l'on ne peut pas franchir la distance à partir de laquelle l'adversaire peut nous couper en deux. » Michel Serres en parle lui aussi de ce risque « *mu* » lorsqu'il écrit dans « Tiers-instruit » que : « Seul découvre celui qui a joué le jeu le plus risqué, le plus absurde, le plus mortel, jeu à qui perd toujours finit par gagner dans un autre monde – celui des choses elles-mêmes. [...] La création résiste à la mort, en réinventant la vie : cela se nomme résurrection. » De même le concept de « *mu* » a une origine profonde au niveau culturel, historique dans le Japon et la mentalité japonaise. Il est l'effet d'une vieille réaction par laquelle comme le dit Ruth Benedict : « La conception japonaise de la vaillance exclut tout type de récupération. Même les dispositifs de sécurité installés sur nos B.29 (Ruth était américaine) et sur nos avions de combat faisaient crier l'ennemi à la « couardise ». La presse et la radio (guerre du Pacifique) ne cessaient de tympaniser les esprits sur ce thème. Pour eux, Japonais, on n'avait du mérite que si l'on acceptait d'être le jouet de la vie et de la mort ; prendre des précautions était indigne ». C'est aussi ce qu'elle nomme la « Théorie de non-réutilisation ».

« *Mu* » est donc une attitude de suppression de « garde » tout en effectuant un travail actif sur la dangerosité potentielle du partenaire⁴¹. L'attitude de « *mu-kamae* » n'est pas un abandon, c'est une ouverture au risque suprême de la vie et de la mort (on peut relativiser bien sûr), au risque de ne plus rien avoir à cacher. Deleuze avait retrouvé dans sa philosophie le « *mu* » japonais sans en connaître le concept martial, il disait : « Le grand secret, c'est quand on n'a plus rien à cacher, et que personne alors ne peut vous saisir. Secret partout, rien à dire. [...] Ton secret, on le voit toujours sur ton visage et dans ton œil. Perds le visage. Deviens capable d'aimer sans souvenir, sans fantasme et sans interprétation, sans faire le point. Qu'il y ait seulement des flux, qui tantôt tarissent, se glacent ou débordent, tantôt se conjuguent ou s'écartent ».

Pourquoi « *mu-kamae* », la garde de non-garde est-elle le commencement de la technique de dérivation en aikido ?

En supprimant la garde on supprime de fait une orientation dirigiste

⁴¹. Par exemple les mains, leurs positions, leur travail ou leur mouvance est à rattacher à l'image des antennes d'un insecte ou des moustaches d'un chat.

de l'attaque par l'absence d'une soi-disant préparation à la « défense ». Ainsi, on ne se place pas d'emblée dans une situation conflictuelle⁴² mais dans une situation d'accueil dans l'espace et dans le temps. Cela certes et apparemment au péril de la vie, mais cette « lacune » de stratégie n'en est pas une : l'absence de garde engendre une neutralité d'ouverture physique et mentale maximum, donc un potentiel d'adaptation, à toute attaque par exemple, lui aussi maximum (à condition bien sûr de ne pas être en retard sur l'événement → libre, soit, mais sans que cela ne se voit : concentré).

Le péril de la vie subsiste donc bien, ce péril ne subsiste réellement que pour les distraits, les maladroits ou les idéalistes, voir, dans un tout autre registre, pour les sages⁴³. Ce « risque maximum » de départ, engendre donc une nouvelle condition chez « l'être d'aïkido » : il se doit d'être réceptif, c'est évident ; entraîner régulièrement et au mieux cette réceptivité, soit ; mais plus encore et enfin : il doit être concentré, extrêmement et perpétuellement vigilant sur le risque que sa propre « ouverture » lui fait prendre à tout instant : Ô Sensei (le fondateur) déclarant à ses *deshi* : «...à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, je vous autorise à m'attaquer... ». Ce n'était pas là du jeu ni de l'orgueil, c'était de la remise en question en cette même problématique. Or cette concentration de l'instant est à rapprocher d'une forme de méditation permanente puisque le fait de vouloir rendre une forme de conscience active en l'Homme est justement la raison d'être de toute forme de méditation.

On peut découvrir qu'il y a donc en ce point de départ, déjà, une gestion délicate de différents paramètres à mettre en œuvre pour « l'être d'aïkido » devant une intention agressive. Généralement cette gestion des paramètres est laissée en marge de la pratique, de l'entraînement. Pourtant c'est elle qui pourra préserver en tant que référent principal, la source profonde de l'échange qui va avoir lieu dans le cadre dimensionnel dont nous parlions précédemment.

De la sorte, la suite des opérations, la suite de notre étude, va présenter une difficulté beaucoup moins tenue que cette approche « *mu* » de début qui détermine tout.

Inversement, sans une attaque profonde, claire, honnête, sincère (peu importe sa vitesse), rien n'existe en tant qu'aïkido, rien n'a même besoin

42. Contrairement à ce que l'on pense généralement une position de défense est aussi une position conflictuelle (ainsi d'une garde de défense).

43. Pour des raisons d'ailleurs fortes différentes de celles de ces derniers. J'y reviendrai.

d'exister vraiment : ce pourquoi, lors d'un entraînement, ce manque ou ce défaut peut (va...) entraîner des dérives difficiles à supporter si l'on a pas une bonne dose d'humour, voire un humble détachement... ou beaucoup de persévérance.



MARMORÉEN

Marmoréen :
un Kimochi 08
de marbre

Malgré les apparences, décider d'attaquer avec
profondeur et dureté de coeur, dans une attitude fonceuse,
typiquement marmoréenne. (en cadre)

L'ATTAQUE, CETTE INCONNUE

Il vaut mieux chercher anguille sous roche que dans une botte de foin.

Pierre Dac

Un partenaire qui n'est pas suivi ou juste dans son attaque enlève à l'acte d'Aïki son sens profond, et cela même à l'entraînement : car chercher coûte que coûte à annihiler une énergie qui n'existe pas réellement revient de fait à créer de toutes pièces une énergie contraire voulant démontrer qu'on peut faire de l'aïkido sans se soucier de l'agresseur et de la forme de son agressivité. En gros le « passeur d'orage » se fait ici forceur, attiseur d'orage, exploitant de violence (mais effectivement, « il fait » des mouvements).

C'est sûrement très efficace et peut-être impressionnant, parfois beau, voire cinématogénique. Mais finalement cette façon de vouloir imprimer un mouvement d'autodéfense ou de constriction à tout prix sur le partenaire parce qu'on l'a décidé est l'exact contraire du propos de « l'être de l'aïkido » tel qu'il peut se définir. D'où une ambiguïté qui met mal à l'aise plus d'un pratiquant (du débutant au plus haut gradé, ne nous leurrions pas) ⁴⁴.

Mais quel est donc le fond de l'aïkido ? Quel est le but de l'aïkido ? C'est surtout en fonction de ces deux questions que l'on peut rendre compte d'une qualité des familles d'arts martiaux ou familles d'aïkido, si valorisation il y a à mettre en œuvre en la matière. Une chose est

44. On retrouve ici deux grandes familles d'aïkido : celle des pratiquants qui doivent réussir un mouvement décidé à l'avance quelles que soient les conditions d'attaque et celle des pratiquants qui adaptent leur mouvement aux conditions de réalisation d'une situation particulière d'agression. Il est vrai, je crois, de dire que la majorité des débutants que nous fûmes, furent « éduqués » dans le cadre de cette première famille (nous le verrons au chapitre suivant). Il est vrai également de dire que tout un chacun pense que c'est la seule façon d'envisager l'apprentissage de l'aïkido, l'apprentissage des bases. Il est pourtant vrai de dire que cette façon de penser ou de faire penser l'apprentissage comme ne pouvant être qu'abécédaire et dirigiste à l'égard du partenaire est tout à fait superlative, voire même elle peut devenir une forme de duperie. Car cette approche n'est qu'un moyen, qu'une forme d'entraînement possible parmi d'autres qui fonctionnent aussi très bien, sinon mieux à long terme.

certaine cependant : si un moyen d'étude devient un but en soi, le danger est grand de perdre petit à petit le sens de ce que l'on fait. Un navire à terre n'est rien qu'un plaisir des yeux, plaisir fantasmagique, littéraire, plaisir imaginatif ou romanesque, entrain d'une préparation peut-être, mais pas plaisir de naviguer. Même si c'est le meilleur navire du monde, il ne reste qu'une ouverture imaginative de l'esprit.

Le navire est construit pour naviguer. La technique est construite pour naviguer.

Il y a donc une subtilité particulière, un rapport à créer envers la mouvance d'attaque de son partenaire, dans l'emploi du sens et de la puissance en aikido : je me souviens des cours de Shibata Sensei à l'Aïkikai. A part les « bûcherons », comme nous appelions les insensitifs nerveux, baraqués comme des canadiens des forêts, tout le monde à l'époque avait peur de lui, ou du moins beaucoup de monde avait peur de « passer au milieu », de faire « l'attaquant » (celui qui subit le mouvement (*uke*). La première fois que cela m'arriva et malgré les apparences, j'avais décidé d'attaquer avec froideur et dureté de cœur, dans une attitude fourbie (du verbe « fourbir » (« fourbir ses armes »), ne pas confondre avec « fourbe »), polie, une attitude typiquement marmoréenne (de marbre). Bref, sans aucun sentiment, je m'étais élancé. C'est-à-dire avec un kimochi (un sentiment) vivant, certes, mais glacé et anguleux effectivement comme le marbre. Rien ne se passa pourtant qu'un mouvement extrêmement tonique mais très coulé et très agréable. Évidemment, ce n'était pas de la dentelle de Bruges et ça remuait dru. Mais pourtant, il n'y avait pas de heurts ou de barrage disproportionné à l'attaque, pas de contradictions dans les directions. Tout le temps que Shibata Sensei resta à l'Aïkikai (il partit ensuite enseigner aux États-Unis), les craintes de nombre de pratiquants équivalaient mon plaisir à l'attaquer : Puissance ne signifie donc pas absence de sensibilité.

Le réel malaise en aikido n'apparaîtra que lorsqu'une disproportion flagrante de violence explosera comme une quérulence⁴⁵ par rapport à une attaque (quelle qu'elle soit d'ailleurs).

C'est aussi immanquablement le même type de malaise qui transpire de l'aikido en démonstration puisque démontrer signifie alors que l'on est plus en état de méditation mais en état d'ébriété volontariste, publicitaire, « publi-incitative »... et en fait sous chantage

45. Quérulence : Tendence pathologique à rechercher les querelles et à revendiquer, d'une manière hors de proportion avec la cause, la réparation d'un préjudice subi, réel ou imaginaire (définition du Robert).

nerveux par rapport à un « résultat » dont l'imaginaire grossier est induit en grande partie par le public (→ querulence ici encore).

Il faut en effet en démonstration « faire de l'effet » à tout prix, avoir des résultats visibles, concrets, tangibles, **DES RÉSULTATS QU'ON VOIT !** Même de loin, surtout de loin, parce que c'est pour « UN PUBLIC, LE PUBLIC * » : « Il faudrait faire un « quelque chose d'impressionnant », de marquant, pour vendre, pour faire adhérer, pour racoler. Le démonstrateur doit impressionner. Parce que les gens d'aujourd'hui sont blasés, et cela surtout quelles que soient les conditions d'approche par rapport au sens de l'aïkido (on retrouve ici l'aporie de l'Olympisme, et sa raison d'être à la fois).

Car une attaque, c'est avant tout le résultat d'un assemblage instantané et dynamique de très nombreux paramètres. Une bonne attaque ? Que c'est difficile ! Demandez donc aux lions, tigres, loups, ours, dauphins, orques, requins, cigales de mer⁴⁷, cobras, éperviers, aigles, scorpions, scolopendres et autres prédateurs spécialisé, tous armés comme des machines à tuer : combien de fois échouent-ils lorsqu'ils chassent seuls ? combien de fois repartent-ils bredouilles ? L'échec ? quatre fois sur cinq (moyenne de chasse des loups (... en meute !), neuf fois sur dix, dix-neuf fois sur vingt, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent dans des conditions normales ? Et si les conditions se dégradent (hiver, sécheresse, migration des troupeaux, superpositions de prédateurs, territoire bafoué, etc.) ?

Ainsi, en démonstration, cet assemblage déjà précaire se fait artifice. Une démonstration, c'est avant tout le résultat d'une demande de démonstration, c'est-à-dire un hommage au peuple qui savoure là un travail gymnique, un « risque » aussi qu'il croit prit pour lui, à sa place. Un risque, oui, mais, le plus souvent, on est loin du risque des attaques

46. Christian Tissier, vraisemblablement le seul réel spécialiste français des grandes démonstrations, me disait récemment : « Ce n'est vraiment pas facile d'effectuer une démonstration devant dix mille personnes, dans un espace immense. Être bon ne suffit pas, ce qu'il faut, c'est de la présence. Qui a cette présence en aikido ? D'ailleurs le public ne comprend pas, ne voit pas grand-chose à ce qui se passe. Je me souviens, une année à Bercy j'avais fait une démonstration de bâton vraiment pointue au niveau technique, tout y était, c'était vraiment fort, malgré la puissance et la vitesse, ça passait au millimètre près, tout était exactement dans le temps. Pourtant le public ne réagissait pas à cette performance, il s'est mis en délire quand j'ai raté une technique et qu'instinctivement, j'ai saisi son bâton et projeté mon partenaire (à l'époque Pascal Guillemin) dans un *yokomen* désespérément fracassant. Tu sais, ça tient à peu de chose : ce n'est pas la technique qui compte, c'est ce que le public va ressentir de ce que tu fais ou ne fais pas ».

47. Cigale de mer : la squille, fameux « Shako » des restaurants japonais de sushi, un petit crustacé (entre 3 à vingt centimètres) qui a la particularité de détenir le record du monde de vitesse de projection des pattes avant (terminées chez lui par un dard acéré (les non moins fameux « Shako no tsume » des mêmes restaurants), ce dard transperçant alors sa proie de part en part).

de fauves. Une démonstration ça doit friser le rêve. Le risque vient seulement d'attaques répertoriées dans l'agenda d'une chorégraphie martiale que le public ne connaît pas (ou qu'il connaît de façon totalement superficielle), ce qui fait la différence avec une chasse, avec un combat (voir en cinémathèque le très ancien film : « Les chasses du Conte Zarrof »). Le peuple dit : « voilà de l'art ceci ou voilà de l'art cela... », car il finit par reconnaître au moins des formes et des écoles dans ce fatras, « taekwondo », « karaté », « Japon », « Chine », « Viet-Nam », « lui le champion machin », « l'autre le maître truc »... Des « formes », ce qui fait la différence avec des attaques. Ne reste bien entendu pour l'attaquant qu'à utiliser au mieux cet assemblage de paramètres dans le cadre du répertoire fixé (« *kata* », la matrice, en japonais).

En cas de transcendance du « *kata* », on touche ici non plus seulement au difficile, mais véritablement au splendide, au brillant, à la gloire et à l'étoile... mais aussi... à la piste aux étoiles. En effet, c'est le cirque, on dit d'ailleurs « festival d'arts martiaux » désormais, le terme ne peut tromper (« festival », de « festif » = la « grande fête populaire »). Il s'agit bien du cirque romain qui, dans un éclat de rire, un mépris souverain ou dans un saisissement admiratif, jouit, juge et s'amuse...

Pouce en l'air, pouce en terre : et « l'être de l'aïkido » de se transformer en gladiateur au milieu des autres gladiateurs : Casseurs de bois-ka, Bruce Lee de service et moines « Shaolin » de passage. On doit faire mieux en démonstration, encore et toujours mieux : c'est « le capitalisme du mieux en mieux du résultat ». On devrait faire mieux que dans les films. Or, lorsque l'on sait comment les films sont tournés : les combats accélérés, les claques qui ne claquent pas, les coups qui n'arrivent pas, les claps nombreux par contre, l'acteur qui doit déjà tout y accentuer pour « marquer » la pellicule de son visage, de ses mimiques et de ses gestes !

Alors, sans moquerie, vraiment : honneur à ces héros, hommes minuscules au centre des stades couverts, qui impressionnent encore les foules sur une seule et éphémère prise de vue. Mais je ne me moque pas ici du démonstrateur, car c'est déclencher un affreux dilemme pour l'être de l'aïkido que de vouloir impressionner le monde : une attaque aussi anti-naturelle en apparence que *shômen-uchi* (de haut en bas sur la tête), au milieu d'un stade de vingt mille personnes goguenardes en train de boire du coca-cola et de manger des pop-corn au caramel, finalement, comment pourrait-ce être impressionnant ?

De fait on en arrive vite à utiliser des sabres, couteaux, bâtons courts

ou longs, parce que... après tout... ces « extensions du corps », comme les appelait Kisshômaru Ueshiba, par définition, ça se voit de plus loin, on pense que ça agrandit l'Homme, la présence des Hommes...

Alors que l'aïkido ne se démontre pas il faudrait le démontrer, alors que l'aïkido est un art pratiquement invisible, il faudrait le faire voir, alors que l'aïkido se veut discret, le peuple veut voir et demande sans pitié le travail « résultant » de « performeurs ». Là se tient tapie la problématique de la démonstration⁴⁸. En tant que réponse à une demande de performance, la démonstration se tient uniquement dans une volonté de « faire des mouvements » qui finit par prendre « l'attaquant » (celui qui subit le mouvement (*uke*) pour un pur objet de valorisation.

L'aïkido s'inverse alors en ce point. Au pire, le « passeur d'orage » devient « appeleur d'orage », grand sorcier de la pluie et marchand d'illusions. Le plus souvent (et je dis bien : à part quelques rares exceptions), l'attaque est son faire-valoir. Comment le démonstrateur pourrait-il donc prendre le risque de laisser s'engendrer des attaques crédibles ? D'une façon ou d'une autre, il manipule de la sorte tout un environnement, partenaires et public compris. Le tout est qu'il en ait conscience, qu'il ne s'éblouisse pas lui-même au-delà du ponctuel, et ses élèves surtout également... Sans qu'il s'en rende compte souvent, le démonstrateur comme son attaquant sont des prisonniers, rarement des héros. Ils sont en effet tous les deux prisonniers du désir de faire mieux que bien. Mais le mieux étant l'ennemi du bien, et le bien trop souvent en compétition avec le juste ou l'à propos...

Une bonne attaque ne sera pas impressionnante. Parce que de l'extérieur, elle ne sera pas vraiment compréhensible dans ses ramifications de temps, d'espace ou d'opportunité. L'attaque est de plus

48. On retrouve à l'Aïkikai l'expression de cette ambiguïté et son mode de résolution naturel puisque le panel des enseignements des cours d'une semaine complète donne des tendances d'aïkido très différents dans leurs styles, suivant les heures de cours et les enseignants qui y sont associés, permettant ainsi de brasser sans fausse pudeur, et sans échelle spécifique de valeur, de très différents types d'aïkido. Le jeudi après-midi (cours de 15 h 00) est ainsi et sans doute depuis très longtemps (anciennement cours de maître Chiba je crois puis celui de maître Shibata) le cours des « tornades blanches » comme je les appelais en souriant. C'est-à-dire le cours « body-musclé-quérulence » de la semaine (actuellement donné par maître Yokota que je salue ici). Il est louable de comprendre alors que cette tolérance à la contradiction ainsi obtenue entre « cours de sensibilisation » et « cours de démonstrativité » permettra aux élèves de trouver un équilibre personnel l'amenant à inventer « SON style d'aïkido », entre ces extrêmes, sans en ignorer pourtant les fondements propres ou les limites d'activation, elles permettent de plus à l'Aïkikai de garder une option crédible vers une « réalité » sociale de martialité démonstrativement forte, ce qui est généralement demandé par les profanes (c'est-à-dire par la doxa = le peuple majoritaire ici encore).

et presque toujours en avance dans cet enchevêtrement calculé mais sec de construction. Donc l'attaque est en dehors du temps, sauf et sans doute uniquement pour ce qui concerne le temps de sa « victime ».

Lorsque j'écris ici « en avance », cela ne signifie pas qu'une attaque réussie est rapide, cela signifie qu'elle arrive exactement « avant », un instant, moins peut-être, juste avant qu'il soit encore possible de s'organiser pour y échapper. Là se tient le sens profond mais invisible d'une bonne attaque : non pas sa vitesse mais son irremédiabilité⁴⁹. Une attaque réussie n'est pas vraiment impressionnante, finalement, non pas parce qu'elle arrive vite ou fort, mais parce qu'elle arrive à point, c'est tout. Et cet « à point » est toujours complètement déroutant pour sa victime. L'attaque est à la fois proportionnelle aux circonstances (espace, temps, déplacements, climat, éléments naturels, leurres, vitesse, nécessité, forme physique, etc.), proportionnelle à son but (couper, perforer, écraser, traverser, maintenir, assommer, agripper, repousser, etc.) et proportionnelle à ce qu'elle a visé (exemple : un fourmilier n'attaque pas une termitière comme une mygale attaque une grenouille).

Curieusement, et de façon tout à fait ambiguë, on ne parle jamais d'une éthique de l'attaque en aikido. Pourtant, pour moi, cette éthique existe dans la mesure où une attaque devient vite une construction volontaire (cet assemblage dont nous parlions) qui est le support indispensable d'un travail, en l'occurrence celui du partenaire. Par expérience, je suis intimement persuadé qu'il n'y a pas de bon aikido sans bonne attaque. Ce qui veut dire qu'à la mesure de la qualité d'aikido que vous voulez pratiquer, l'exigence de bonnes attaques deviendra fatalement de plus en plus intransigeante (et cela... dès l'entrée du partenaire dans votre « *ma-ai* », votre sphère géographico-temporelle d'intégrité).

Arrivés alors en un point où les attaques de vos partenaires seront pratiquement parfaites, ou du moins cohérentes, vous retrouverez à chaque technique la même dynamique, rapide ou lente peu importe, que celle d'une réelle attaque de fauve. Donc, indirectement, sans même vous en être rendu compte, vous retrouverez de réelles conditions de concentration, de vigilance, de construction, de concordance, dans un entraînement non plus masturbateur et chimérique, mais cette fois hautement relationnel, profond et authentique.

49. « Plus rapide que la lumière : c'est l'esprit » dit-on au Japon. Une attaque doit aller aussi vite qu'une idée en mouvement, c'est-à-dire que personne ne peut savoir quand elle va vite.





Dojo: un plateau
de cinéma ?

*On y voit des acteurs, un metteur en scène,
et surtout : une pièce, sa technique de repré-
-sentation et ses histoires de coulisses.*

09

LA TÊTE ET LES JAMBES : APPRENDRE

« Un homme apprend à faire du patin à glace en tombant et en se ridiculisant. En fait, l'homme progresse en toute chose en se ridiculisant avec résolution. »

Georges Bernard Shaw

Dans le cadre d'une « mise en apprentissage », à partir d'une décision « de s'en remettre à un enseignement », le sujet de l'aïkido devra pouvoir modeler sa motricité corporelle au sein d'un sens compréhensible. Le sujet débutant se trouvera donc confronté, le jour de ce démarrage, à un travail de « réhabilitation », comme s'il fallait réapprendre à marcher, à regarder, tomber ou finalement à bouger, il s'agira là d'un pur travail de réinsertion psychomoteur, proche de celui d'un enfant qui apprend à marcher.

Un cadre figé et élémentaire d'entraînement doit, pour cette raison, s'imposer à ce corps pour donner à moyen terme, à celui-ci, les capacités d'adaptation et d'exploitation maxima de ce sens. Dans une certaine mesure, une mesure structurellement décidée par autrui cette fois, et telle celle d'un « bébé-godzila », l'expression du corps doit devenir l'expression d'un nouveau rapport de confrontation au monde, au sol, à l'espace.

Mais en gros : ce n'est pas parce que vous décidez de bien jouer au tennis et que vous comprenez « ce qu'il faudrait faire » que le corps se met à le faire tout de suite : très loin de là sinon nous serions tous déjà en finale de Roland Garros ou de l'Open d'Australie. Il y a donc de bonnes raisons de supprimer cette « compréhension du sens intelligible, raisonnable et raisonné » au bénéfice d'une compréhension interne du corps par lui-même, purement transpiratoire, quasiment sportive, animale en fait (attention : « quasiment sportive » ne voulant pas forcément dire « purement sportive », d'où le terme « transpiratoire » ici employé).

Sans en comprendre le véritable challenge, c'est le corps par cette tentative d'entraînement qui va dans un premier temps pouvoir engranger du savoir⁵⁰.

La structure enseignante, ayant décidé d'une gamme d'attitudes, de bases et d'hypothèses de « travail », de référents d'attaques et de mouvements « standards » afin d'entraîner les corps à se modeler dans cette perspective d'action, le pratiquant va être cerné dès son entrée dans le monde de l'aïkido par de la technique⁵¹. Cela se nomme couramment « les bases », cela se veut « le fondamental » de la pratique en soi, et servira de support à tout ce long apprentissage. En ce point une organisation générale, technique, pédagogique, politique et sociale va venir concrétiser vraiment un projet d'ensemble « aïkido » autour du pratiquant. Afin de pouvoir « travailler » sur ce projet, concret cette fois, et non plus théorique ou empirique, l'organisation des « êtres de l'aïkido » va créer et imposer une scène protocolaire de représentation, une théâtralité. Dans ce cadre et au niveau personnel de chacun, c'est l'entraînement qui va être dans un premier temps rigoureusement codifié : on sépare les rôles et on positionne au sein de cet entraînement l'agresseur en personne, stylisé par des « attaques types » (ou qui essayent de l'être). Mais c'est d'un agresseur symbolique⁵² surtout dont il va s'agir puisqu'il est bien agresseur mais qu'il n'a aucune raison réellement concrète⁵³ d'être agressif de cette façon sinon celle de faire « travailler l'apprenti » sur des intensités et des directions d'attaques.

Puisque ce livre n'a pas vocation d'analyse sociologique de l'aïkido, restons-en à son aspect d'activité physique : car en effet, nous voilà en présence d'un drôle de tandem, bancal au possible : un attaquant qui « travaille » lui aussi (nous y reviendrons) pour son ennemi devenu son « partenaire » et un « être de l'aïkido » qui se débrouille avec ce pis-aller normalisé sur un espace géographique réduit, avec des paramètres eux aussi pour la plupart diminués, stéréotypés, pétrifiés ou établis. Là se tient l'aïkido dans sa représentation magique : on y voit un théâtre ou

50. La tête, la compréhension cartésienne, ne pourra seulement que valider empiriquement cette progression, composera au besoin, retrouvera parfois un certain pouvoir décisionnel, méditatif et relatif, émotif parfois, seulement le moment « voulu », c'est-à-dire dicté par la progression du corps, et non en principe l'inverse.

51. Il faut par exemple savoir que l'élaboration de cette tâche devint l'œuvre laborieuse de feu Kisshōmaru Ueshiba tout au long de sa vie : il croyait « devoir » rédiger une sorte de bible corporelle de l'aïkido sans ternir le génie de l'aïkido afin de pouvoir organiser cet enseignement vers un public plus large, universel. On peut dire aujourd'hui je crois qu'il était bon visionnaire.

52. Le symbolique ce n'est pas de l'abstrait, c'est une représentation groupée et très concrète, quoique différente, d'un « autre chose » souvent éclipsé par la force même du symbole engendré. Le symbolique est une représentation analogique. évocatrice et remplaçante.

53. Les raisons peuvent être aussi des raisons non concrètes mais pourtant des raisons de « détournement » bien réelles de problèmes affectifs d'ordre personnels : « complexe de Rambo », jalousie, renfermement sur soi, ressentiment, rancœurs diverses, ou même : névrose grave (qui concerne les troubles émotionnels : neurasthénie, angoisses, phobies, dépression,

une salle de cinéma (le dojo), un tournage en fait, une scène (le tapis), des acteurs (deux par deux), un metteur de scène (l'enseignant), et surtout : une pièce, sa technique de représentation et ses histoires de coulisses.

Toute cette codification artificielle tient paradoxalement le rôle d'un terrain d'apprentissage, d'un lieu de vérité et aussi à divers titres d'un lieu de maîtrise.

Au même point paradoxal, est intervenu en son temps le génie profond de Ô Sensei (Le fondateur) et de ses successeurs : avec une intuition (ce que l'on appelle le « Kan » au Japon, une sorte de tension créative intuitive et impersonnelle), une réflexion et une expérience hallucinante, ils ont compris que tout ce qui pouvait, au pire, devenir une mascarade d'attaques et de mouvements normalisés suite à la perte de la nécessité du combat personnel à notre époque, toute cette suite de catégorisation et de simulacres, aussi proches du réel que possibles, aussi violents qu'on le pourrait, ne pouvaient pas donner l'assurance de rester dans le domaine du vivant, de supprimer ce « au péril de la vie » dont nous parlions (il s'agit moins ici d'un problème de vie ou de mort que d'un phénomène de perte de ce soi qui nous empêtre tous).

L'artifice de toute cette codification tuait le naturel des combinaisons de circonstance martiales mais créait d'autres phénomènes par dérivation : de la « grandeur » et de la conscience chez le pratiquant. Ils ont compris que cette assurance d'un pragmatisme primaire n'était pas primordiale, qu'il y avait effectivement un autre plan à retrouver ou à découvrir pour l'Homme.

Car ce n'était plus dans l'acte de se protéger que se situait le défi de la martialité, c'était dans l'invisibilité de sa technique pédagogique d'épanouissement humain, ce que, sans doute, Ô Sensei appelait

etc.). Le sujet est conscient de ses troubles mais ne parvient pas à s'en débarrasser), psychoses délirantes (qui concernent les « idées fixes » : manies, démence, aliénation, schizophrénie, paranoïa, etc. Le sujet n'est pas conscient de ses troubles et pense que ce sont les autres qui ne sont pas « normaux »).

Henry Plée avec une lucidité et une franchise étonnante en dit deux mots dans sa chronique de janvier 1999 (« Karaté-Bushido »). Il rappelle que : « Parmi les désinformations concernant le *budô*, il en est une qu'il est inconvenant d'aborder, c'est que certains maîtres, et bien entendu certains champions, sortirent du lot... parce qu'ils étaient atteints de troubles mentaux favorables au combat. Et cet effet pervers est très logique [...] ». Pour des arts sans confrontation directe comme l'aïkido en plus, le verdict d'Henry Plée est sans appel : « Que le *bu-jutsu* sélectionne et favorise les hommes atteints de psychose peut s'expliquer d'une manière logique, notamment en ce qui concerne les *budô*, sans assauts ni compétitions, où, faute de « moments de vérité », il est facile de s'illusionner ». Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet car là, ce serait plutôt un livre de psychiatrie du genre : « pouvoir de la guerre et troubles mentaux », qu'il faudrait écrire. Mais au moins, bravo à lui pour avoir osé l'écrire, une telle honnêteté est rare.

« Amour » : En quelque sorte, il s'agissait, il s'agit en fait, par la particularité de ce code d'action, de parvenir au général d'une pratique d'éclosion de l'être en tant qu'étant⁵⁴.

L'entraînement, en ce sens ainsi standardisé, n'était plus seulement un simulacre, loin de là, il était la tentative méthodologique d'apprentissage du phénomène de ce que l'on traduisit plus tard, à tort sans doute, et effectivement par « Attitude d'Amour »⁵⁵. Cet apprentissage étant un apprentissage naturel de la pensée par la sensation et non le contraire. C'est ici que naît le quiproquo fondamental de l'aïkido : de quel « amour⁵⁶ » entend-on parler sinon de celui qui inciterait tout être humain à se lier avec le monde dans une sorte « d'instabilité chronique d'aventurier » comme le disait François Châtelet ?

Si l'on résume ces six points et en reprenant le schéma global, on retrouve dans le processus de formation tant du pratiquant que de l'aïkido lui-même ces différentes étapes :

- Une méthode d'entraînement.
- Une compréhension sportive et interne du corps qui découle de cet entraînement.

- Une polarisation de l'aïkido par de la technique codifiée.

Puis :

- Une organisation générale, technique, pédagogique, réellement politique et micro-sociale (le dojo ; ou méta-sociale : fédérations par exemple) qui va venir actualiser vraiment autour du pratiquant ce projet d'ensemble précédemment décrit par les trois pôles : « méthode — compréhension — concrétisation ».

- Un « Lieu de Vérité » qui est ainsi recréé paradoxalement par tout ce catéchisme théâtral.

- Une théâtralité qui vient donc, par la particularité de son code

54. Non pas ici une progression uniquement verticale, ce que peu de gens ont compris, mais aussi une progression horizontale : l'être doit se retrouver tel qu'il est, sans tensions, et non pas forcément devenir « mieux que... » (→ «Amour sans tension — pas une relation, un état ; pas ce que vous faites, ce qui en résulte » (B. Shree Rajneesh).

55. De là est né vraisemblablement cette dérivation mystique, presque « hippy » de « l'Amour » en aïkido, nouveau concept en terme d'arts martiaux à vrai dire, qui parut sûrement bien abracadabrante à nombre d'anciens et encore à beaucoup de nos pratiquants d'aujourd'hui : « quoi ? Une technique de combat qui se dit « attitude d'amour » ? »

56. Mignonne petite histoire de la Grèce antique, racontée par feu François Châtelet à ce propos : « Invention jadis eut un fils, Expédient qui, comme lui, n'était point un immortel. Lors du banquet célébrant la naissance d'Aphrodite, celui-ci eut l'insigne honneur d'être invité : séduit par l'assemblée divine à laquelle il était convié, bouleversé par la grâce qui lui était faite, il but plus que de raison et s'enivra. Il s'enivra tant qu'après le repas il dut aller se reposer dans le jardin. Or, une mendicante, Pauvreté, quêtait : Elle vit Expédient et se glissa auprès de lui. De leurs embrassements naquit un enfant qu'on nomma alors... Amour ».

d'action, actualiser une pratique diffuse du jeu de rôle : des « éclosions » divers de l'être. Souvent émerge de cette théâtralité le rôle du « Noble », ou celui du « Tragique » ou du « Comique » ou encore du « Bouffon », mais aussi un autre que Lacan, d'où est tiré cette source, n'avait pas cité : un rôle de Sage⁵⁷.

Il y a donc bien de l'universel dans cette démarche, du « divin » (est-ce le bon mot ?) et surtout, surtout : un acte profondément révolutionnaire de l'acte de vivre.

57. Mais attention ici : le rôle du sage est différent du rôle du Saint dont parle aussi Lacan, en cela que le sage n'est pas prisonnier, lui, d'un rôle « qui le prend pour cause de son désir » ou du désir de « ce que la structure impose » : être Saint (« Saint » → sain ?).



Le grand Nô

*Par la sorte et indirectement, tout le traité
de Zéami sur le théâtre Nô pouvait très bien
être transposé sur l'Aikido.*

10

L'AIKIDO, QU'EST-CE QUE C'EST ?

« Tel promenait son ennui pour le faire changer d'air. Il changeait d'air et non pas d'ennui »

(Robert Sabatier, Le livre de la déraison souriante)

Il n'y a apparemment aucun « amour-objet⁵⁸ », aucune religion ni philosophies intellectualisable et nécessaires à trouver à la base de l'entraînement en aikido, aucune « sainteté » à en attendre (sauf de vouloir les y mettre bien entendu). Il n'y aurait tout simplement qu'un ensemble d'attitudes, de mouvements physiques (et mentaux), qui engendrent à terme une dissolution, un passage-épuisement des énergies agressives par guidage vers un point d'inutilité pour elles, un trou noir de l'épuisement des forces⁵⁹.

Les traducteurs du japonais en français n'ont pas amélioré la situation d'une identité quelque peu inique attribuée lors de la découverte de l'aïkido par le monde occidental : on traduit simplement « *ai* » par « Amour », ou avec une simplification bondissante par « harmonie ». Montaigne revu par Jean Bergeret nous susurre déjà en correction ici : « Pour tant qu'à sauts et qu'à gambades, je me remémore que, de l'adultère de Zeus et d'Aphrodite, naquit le dieu de la crainte Deimos, le dieu de la terreur son frère Phobos⁶⁰ et surtout leur sœur la petite déesse... Harmonie.

Et voilà, en ces temps héroïques du début de l'aïkido français et par la suite aussi d'ailleurs : tout allait bien, personne ne s'est posé plus de questions, même si ce malaise certain du sens n'allait qu'empirant au fil des années pour devenir vraiment gordien aujourd'hui, c'est dire : assez inextricable.

Plus personne en effet ne se sent à l'heure actuelle le courage de se

58. « *Bhairava* (= « aller au delà ») veut dire qu'on est amour et non pas qu'on aime » (S. Shantideva et M. Witnizer).

59. De cette inutilité apparente de la philosophie théorique en aikido, paradoxalement, est né vraisemblablement la légende philosophique de ce que l'on pourrait appeler : « l'aïkido en 10 leçons » (« Plus on s'est trompé dans la vie, plus on donne des leçons », disait Deleuze).

60. « A l'*Eros* s'oppose *Phobos* (la crainte, la phobie) ; mais psychologiquement, le contraire de l'amour est la volonté de puissance » (C.G.Jung).

demander ou de demander, surtout après des années et des années de pratique ou d'enseignement même : « mais, quoi, ce n'était que ça finalement, l'aïkido, un délire mystique et dépassé d'un petit homme à barbichette dont on garde la photo accrochée sur le mur. Un barbichu très, très fort en « Arts Martiaux qui parlaient d'Amour »... Délire qu'il faudrait imiter ? ».

« Anéantissement des forces agressives ? » : on a donc traduit un peu facilement en fait ce concept par ces mots inverses et abstraits de : « amour, union, harmonie » tout en mélangeant tout ça dans un grand sac, alors qu'il s'agissait dans un premier temps indispensable à l'étude de quelque recherche fondamentale beaucoup plus importante (et déjà fort complète en soi), très concrète d'ailleurs contrairement à ce qu'on nous fait croire : une recherche de CONCORDANCE !

Personne n'a jamais à ma connaissance employé ce mot pour désigner le « *ai* » de aïkido. Du moins je ne l'ai pour ma part en 25 ans de pratique jamais entendu de la bouche d'aucun pratiquant français, d'aucun enseignant français. C'est certainement une lacune qu'il serait constructif de combler à ce jour... puisque le mot existe et fait preuve. Car avec ce mot de « CONCORDANCE », simplement, tout s'explique pour nous, français, tout s'explique de l'Aïki (pour simplifier : « *ai* = concorde, « *ki* » = énergie) et de ses « ambitions ».

C'est en parcourant en fait la traduction du traité de théâtre Nô de Zéami, « La tradition secrète du Nô » ou « Fushi Kaden » (par R. Sieffert chez Gallimard) que je l'ai découvert.

C'était de théâtre peut-être dont parlait Zeami, de jeu de scène, d'espace de savoir, d'espace d'intuition, d'expérimentation d'une sensibilité, d'un rendu d'acteur, d'expression et de communication d'humanité. Mais ce théâtre-là, il parlait avant tout du problème, à tous niveaux, de la confrontation de l'être avec son rapport au monde, de la confrontation de l'être avec les représentations du monde et vice versa : de l'inclusion de mondes (au pluriel) en convergence à l'être.

Le dojo (salle d'entraînement) lui-même, à sa base, en son sens profond, n'est-il pas lui aussi une scène et avant toute chose un lieu d'expérimentation humaine « grandeur nature » des rapports humains comme nous venons de le voir ? Le dojo n'est-il pas ce lieu privilégié où se passe une sorte d'auto-initiation dans le cadre d'un entraînement technique commun et particulier à la fois ? Et cet entraînement ne se veut-il pas effectivement comme une représentation formelle d'une progression, d'un jeu de rôles, d'une transposition des rapports humains

un peu comme ces jeux d'échec géant où, dans certains pays et à l'occasion de certaines manifestations, les pièces sont jouées par des hommes et des femmes grandeurs natures, parfois même dans leur propre rôle social ou approchant, sur un damier aussi large qu'un court de tennis, un jeu en temps réel et en taille réel du monde en action ? À quoi peut bien servir un théâtre où un dojo s'ils ne servent pas ainsi de transposition active et réflexive à notre initiation à la vie d'Homme confronté à la problématique de ses rapports avec *les mondes* ?

Par la sorte et indirectement, tout ce traité sur le théâtre Nô pouvait très bien être transposé dans l'aïkido. C'était donc pour moi lors de sa découverte une grande leçon, une transposition extraordinairement concrète du concept d'Aïki que j'avais cherché en vain depuis si longtemps.

Zeami avait écrit ce traité : « *Fushi Kaden* » (Transmission de la fleur de l'art du comédien) dans les années 1400. Morihei Ueshiba était mort en 1969.

« Quel rapport ? » me direz-vous.

Une certaine forme de lignes de pensée humainement et historiquement vivantes se croisant ou se décroisant se faisait jour en fait. Cela me plaisait de penser qu'il n'y avait pas pure invention d'un homme mais retrouvailles et long processus de maturation à travers les générations d'hommes et de femmes, les événements dans cette élaboration de l'aïkido à travers les chemins tortueux de la culture (en l'occurrence japonaise à la base) et à travers le monde désormais et le temps.

Il ne fallait pas en effet que Ô Sensei monopolise, capte à lui seul le sens de l'Aïki, même si c'était lui qui avait dénommé ce nouvel art, cela limitait ce sens, cela bornait l'image aussi d'Ô Sensei dans mon esprit à celle d'un génie inaccessible, cela empêchait ce sens d'être viable pour tous et pour moi de même. Cette idée trop visible d'une appartenance ne me plaisait donc pas dans sa visibilité trop lisible, et je pensais qu'elle n'aurait pas non plus été du goût de Ô Sensei de la sorte s'il avait vécu jusqu'à nos jours et s'il avait suivi du regard nos cours d'aïkido comme il le faisait dans son « dojo de l'enfer ». Il y avait quelque chose à « appréhender » de cette idée, quelque chose à retrouver : elle, oui elle, cette idée⁶¹, mais dans quelle authenticité de visage ?

Je me souviens, je venais de repasser après quelques années au Japon mon 3^e dan à l'Aïkikai et j'avais écrit dans mon rapport de passage, à la

61. Idée : « ... l'idée est l'envers de la chose et c'est à considérer cet envers comme l'endroit authentique qu'invite la philosophie » (François Châtelet).

question : « quel est l'esprit, le cœur de l'aïkido ? », sur deux pages si mes souvenirs sont exacts, quelque chose qui concluait par : «... donc seul Ô Sensei a jamais pu le connaître, cet esprit, ce cœur... et pourrait répondre aujourd'hui à cette question ⁶² ».

Scandale !

Ce n'était pas vraiment de l'impertinence que d'écrire cela au comité des grades de l'Aïkikaiï, c'était du désespoir. J'avais en moi le désespoir de ne pas comprendre ce qu'on pouvait dire sur un esprit qui n'était à mon sens de l'époque que l'esprit d'un homme transposé, moulé sur un ensemble de techniques. Cette transposition ne s'articulait pas pour moi avec un concept clair, avec un but à allouer à l'aïkido... alors qu'on me demandait justement d'expliquer ce but. Où était l'alliance ? Il fallait, face à ce désespoir et comme le dit très bien C. Millot s'en échapper par « les fissures du sens afin que l'échappée soit belle ».

Mais on peut dire que la question était tout simplement mal posée. C'était ce mot « esprit », d'une part, qui m'empêchait de comprendre. Et cela tout simplement parce que la culture japonaise ne fait pas de la logique un thème directeur de sa pensée. Les images sont fortes dans cette langue, des images comme « l'esprit » qu'on m'avait d'ailleurs, ce qui n'arrangea rien au contraire, sur-traduit au bureau du Hombu Dôjô pour plus de précision en anglais : the « spirit of aïkido ».

À part peut-être une dualité entre l'esprit et le corps, à part un sens de l'âme ou d'un « fond » (le cœur), cela ne veut rien dire pour une tête cartésienne, « l'esprit », alors je suis resté avec cet « esprit » en travers la gorge pendant d'autres longues années sans pouvoir comprendre ce que l'on pouvait comprendre par « esprit ».

En France c'est un peu la même chose, les mots sont a priori des moyens de communication, mais on s'aperçoit bien souvent qu'ils bloquent des passages de concept, des passages d'information ou d'histoire par leur pouvoir culturel de concrétion ou par les pouvoirs liés à la coagulation historique des mots entre eux dans la pratique courante, leur pouvoir épaississant de camouflage à l'extrême, finalement.

Sylviane Gacinski citant Michel Foucault vient étayer cette particularité de la langue, des langues : « Ainsi, comme l'écrit Foucault, l'homme « loge sa pensée dans les plis d'un langage tellement plus vieux que lui qu'il n'en peut maîtriser les significations ranimées pourtant par

62. En fait et à ce moment-là plusieurs pratiquants français qui étaient à l'Aïkikaiï avaient répondu à ma perplexité par cette réflexion : « pourquoi tu t'emmerdes ? tu copies deux trois extraits du livre de Doshu (« *L'esprit de l'aïkido* » par Kisshômaru Ueshiba à l'époque en version anglaise (« *aikidô no kokoro* » en japonais) et le voilà fait ton rapport de 3^e dan... »

l'insistance de sa parole ». Plus loin dans son texte elle dit : « Il existe par exemple une forte viscosité des formes linguistiques, qui fait se figer la pensée dans de vieilles formules en croyant exprimer des vérités nouvelles ». Cette « viscosité » va donc dans les deux sens : du passé d'un sens « oublié » au « nouveau » d'un sens « découvert », et vice-versa : d'une utilisation actuelle d'un mot vers un passé de signification complètement perdu.

Seul dans ces directions, ce que l'on nomme « le gai savoir » put sortir jamais l'information de sa gangue de tristesse gluante. Lacan disait ainsi : « À l'opposé de la tristesse il y a le gay⁶³ sçavoir lequel est, lui, une vertu. [...] La vertu que je désigne du gay sçavoir en est l'exemple, de manifester en quoi elle consiste : non pas comprendre, piquer dans le sens, mais le raser d'aussi près qu'il se peut sans qu'il fasse glu pour cette vertu [...] ».

Il y a, sans ce gai savoir, une fixation indirecte mais fatale sur des vocables phares. Cette fixation les tue, ou du moins tue peu à peu leur emploi. Ainsi du mot « amour », « esprit » ou « cœur. » L'information une fois figée, les autres informations qui en découlent, le contexte même, viennent se coller littéralement sur ce point fixe pour se figer à leur tour contre lui comme des anticorps sur une bactérie étrangère à une entité biologique.

Cette concrétion du sens signe la perte ou le tabou du mot, de ce mot (ex : « gai » et « gay ») : il y a ici et à la fois la mort du poète et celle des mots, mais plus encore la mort de l'âme humaine qui est en jeu.

Ainsi de l'aïkido en France : cet aïkido a stagné lors de sa naissance sur le problème de sa conceptualisation et de son histoire. Car les mots, « l'image-imaginaire » de cette histoire étaient figés, par trop loin de nous, de notre culture, directement appropriatifs. Du coup et à l'inverse, aujourd'hui, on évite de parler « d'esprit de l'aïkido », « d'amour » ou même du « *ki* ».

D'autre part, cette question était mal posée puisqu'elle ne précisait pas de contexte temporel... « Où la réponse ? » si l'on ne sait pas : « où la question ? ».

63. Le mot « gai » vient d'une racine gothique des anciens troubadours provençaux émettant une notion de liberté impétueuse, de gaité et de débridement. Le « gay » anglo-saxon de même origine donna, lui, dans les années 1930 et en argot, un retour imprévu au sens par l'intermédiaire du monde carcéral : « gay » étendit alors son sens à : « homosexuel » (« aux mœurs débridées »). Quand au « Gay Savoir », il fait effectivement et surtout en histoire de la littérature rappel au savoir ancien des troubadours (en provençal : le gai saber). Et cela conjointement au gay sçavoir nietzschéen qui exprime une certaine science du monde plus humaine (l'écriture du XIX^e siècle du mot « sçavoir » étant en quelque sorte, à tort ou à raison, erronée puisque dérivante du latin « scire » → sciens → sciences, alors que le mot savoir dérive en fait, lui, du mot latin « sapere »).

CHAPITRE II

DE L'HISTOIRE AU SENS



Revenons-y
à cette histoire

C'est de ce type de rencontre que s'est construit "notre Aikido" à tous, l'Aikido de Ô Senseï ou autrefois le Daito-Ryu de Takeda Sokaku: par des "rencontres particulières".

11

COMME D'UN JEU, REVENONS-Y À CETTE HISTOIRE :

*Swindon : Que dira l'histoire ?
Burgoyne : L'histoire, Monsieur, dira des
mensonges, comme toujours.*

Georges Bernard Shaw

Kisshômaru Ueshiba, le fils du fondateur, raconte qu'alors « que le petit Morihei fut le témoin impuissant de l'agression de son père, roué de coup par une bande de villageois brutaux pour de simples divergences politiques, le petit garçon se fit le serment de tout mettre en œuvre pour devenir fort, sans jamais renoncer, quel qu'en soit le prix de souffrance et de temps ».

Ainsi donc, après avoir été dès son plus jeune âge (avant l'âge de dix ans) élève de maîtres d'arts martiaux prestigieux (maître Tokusaburo Tozawa (*jûjutsu* école « Kito »), maître Nakai (*jûjutsu* école « Yagyû »), Morihei Ueshiba devint dès 1909 une sorte de disciple « politique » de Kumagusu Minakata⁶⁴, lui-même insatiable lettré révolutionnaire, aux idéaux internationalistes, écologiques et aventureux du Japon du début du siècle. Ô Sensei, imprégné sans doute de ces idéaux, fit par la suite connaissance du guerrier Takeda Sokaku en 1915, dans une auberge « d'Engaru » où ce dernier enseignait son art de combat... dit l'Histoire.

Morihei Ueshiba était né à Tanabe dans la région de Kumano (quelques trois cents kilomètres au Sud d'Osaka), qui est la « Montagne Sainte » du Japon, le 16 décembre 1883 (calendrier lunaire traditionnel). Il avait donc au moment de cette rencontre 32 ans.

Le Japon venait de sortir de l'ère Meiji et de sa première guerre extérieure depuis son ouverture au monde, Morihei Ueshiba de ses ambitions de grand marchand (il avait tenté de s'établir à Tokyo en 1901),

64. « À partir de 1909, Morihei Ueshiba put bénéficier de l'influence bénéfique de Kumagusu Minakata (1867-1941), un philosophe excentrique qui vivait à Tanabe. Le polymathe (?) Kumagusu avait vécu en occident pendant seize ans. Il s'était fait la réputation d'un savant de classe internationale dans les sciences naturelles, le folklore et les religions. Il est considéré aujourd'hui comme le père du mouvement écologiste japonais » (John Stevens).

de sa carrière de grand soldat en Mandchourie (1904-1905), et de son surnom de « Roi de Shirataki » (-1912). Puisqu'il fut l'un des chef-pionnier de la colonisation de Hokkaido (les Russes étaient bien trop près, à portée de canon dans le Nord), où il rencontra effectivement pour la première fois Takeda Sokaku.

Tout cela, c'était le brassage logique du grand tournant japonais d'il y a une centaine d'années. Le pays venait de passer en moins de deux générations d'une structure féodale⁶⁵ administrative à celle de la civilisation des lumières.

Cette grande mouvance tourbillonnante, encore floue, du passage des êtres dans le remaniement brutal de l'histoire laissait à des « héros » comme Takeda Sokaku un esprit d'entreprise et une capacité de « vitalité sauvage » encore très prononcée.

Takeda Sokaku, si l'on en croit les chroniques biographiques, était donc l'un des derniers et très célèbre bretteurs moyenâgeux de ce début de XX^e siècle, et cela bien que déjà à l'époque la chevalerie de castes ait été théoriquement balayée dans les oubliettes japonaises de ce début de siècle. Ô Sensei était lui-même, mis à part son poste de conseiller municipal de Shirataki, au jour de cette rencontre, licencié en tant qu'enseignant d'art martiaux (de l'école Yagyū) et devint sur le coup de cette rencontre l'élève assidu de Takeda Sokaku et de son « école » qui se nommait, elle, « Daito-ryū Aiki-jūjutsu ».

À cette époque et encore de nos jours au Japon, le terme : « une école » (« ryū »), était à prendre comme : « un savoir », « une façon ». Ainsi « l'école » de Takeda Sokaku n'était ni un dojo physique, ni un rassemblement d'élèves : c'était lui en personne.

De la même façon, maître Noro en France a créé son ryū, le Ki-no-Michi (la voie du ki). De cette façon de bourgeonnement, maître Noro a pu éclaircir et diversifier son enseignement, sa pratique, l'expérience humaine par rapport à ce qu'il en ressentait, et cela avec honnêteté, en restant fidèle à ses racines, loin des querelles de clochers des arrivistes, ce qui n'est pas rien.

On dit que Takeda Sensei (maître) en eut jusqu'à 30 000, des élèves, dont une vingtaine seulement reçurent un certificat d'enseignement de sa voie (30 000 élèves, en calculant bêtement : cela ferait environ un par jour tout au long de sa vie si l'on considère que Takeda Sokaku mourut

65. « Féodale » n'étant pas du tout à prendre ici dans un sens ancestral, moyenâgeux ou scolaire : rappelons-nous que les villes du Japon par exemple et dès le début de l'ère des Tokugawa étaient sans doute beaucoup plus hautement civilisées que les nôtres au niveau architectural et social : Edo ainsi fut sans doute la plus organisée et la plus impressionnante ville de l'histoire de l'humanité du XVII^e et XVIII^e siècles.

à plus de 80 ans). Ceci montre bien cette idée d'une école « courant », à caractère purement récurrent, plutôt que d'une école « dojo établi et nominal » comme on pourrait à tort le penser.

Son « école » en fait, c'était bien lui, Takeda Sokaku lui-même, son savoir technique, son expérience plurielle et sa puissance quasi « divine » que les textes décrivent comme ayant été absolument prodigieuses et ce jusqu'à la fin de sa vie.

Le « Daito-ryû », son « école » donc, avait une longue histoire derrière lui puisqu'elle remontait sans doute au XII^e de nos siècles (années 1100). C'était alors un art secret appartenant à l'histoire des générations successives du clan des Takeda qui l'enseignait de façon professionnelle à l'élite du clan des seigneurs Aizu. Cet art de combat se faisait appeler en ce temps lointain : « Oshiki-Uchi » (qui fut aussi, indirectement, à l'origine des techniques de Judo), ou « O-Dome ». Entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, apparemment sans que l'on sache aujourd'hui trop comment, cet « art » fut désigné sous le nom de « Aiki-in-no-yo-ho », que les chroniques traduisent sous le nom de « Aïki du yin et du yang ». Des croisements techniques, à cette époque, eurent certainement lieu avec les écoles d'escrimes « Mizoguchi-ryû » et de stratégie de « Koshu-ryû » qui étaient également enseignées au clan des Aizu par leur maître d'arme Saigo Tanomo, héritier du savoir des Takeda. Il est à noter que le clan des Aizu fut le dernier à se soulever, sans succès, dernier bastion de la caste des samourais en révolte contre le pouvoir législatif pour défendre l'ancien régime impérial, ce qui sonna tragiquement, par une répression impitoyable, sa disparition (fin du XIX^e siècle). Tanomo le maître d'arme resta d'une façon miraculeuse, l'ultime survivant de ce monde perdu.

Lorsque notre Takeda Sokaku (1860-1943) devint à la fin du siècle dernier (jusqu'en 1898) l'un des disciples du maître Tanomo, il était déjà un bretteur exceptionnel, illettré, certes, mais licencié des écoles de « Ono-ha Ittoryu » (escrime), de « Jijishin-kage-ryû » (escrime) et de « Hozoin-ryû » (lance). C'était lui aussi un professionnel ne vivant que pour, et par les armes : un cruel en quelque sorte. C'était un survivant de ces anciennes générations de guerriers froids et acéré, genre « Terminator japonais » façon vieille école.

Takeda Sokaku poursuivit la tâche et brassa lui-même, grâce à sa propre expérience d'autres écoles ou de ses combats et défis qu'il lançait, les techniques de combat que toute cette histoire des générations successive lui avait transmises.

Il nomma son « école » le « Daito-ryû Aiki-jûjutsu ».

émérgence officielle au monde. L'art dont il était le « fondateur » venait ainsi de faire sa réelle entrée chez les Hommes. Voilà que s'ouvrait enfin pour Ô Sensei (le Fondateur) et ses disciples le siècle de son *ryû*, le siècle du Shikumi : « le dessein universel », le siècle « d'Amour »... l'éclosion.

Seulement voilà : les mots (rappelons-nous que l'idéogramme « ai » en japonais vient des racines « parler » et « se rencontrer ») et les images ont éclaté le jour du décès de Ô Sensei (le Fondateur).

En effet, de ce jour-là, l'arborescence historique de l'aïkido reprenait sa route, ses divisions, suivant en cela son cours. Chaque disciple emporta avec lui dans ses poches au sortir de ces funérailles, hormis sa tristesse devant cette disparition, et chacun avec sa personnalité et ses capacités, des pans entiers de l'aïkido de Ô Sensei (le Fondateur), des bribes géantes de génie. L'aïkido se partagea donc pour continuer à bourgeonner.

Je me souviens ainsi par exemple avec une émotion tout à fait particulière de la seule rencontre que je pus faire jamais avec Terry Dobson, un américain, sorte de grizzly jovial, aujourd'hui décédé : il fut en son temps le premier *uchi-deshi* étranger (si je ne me trompe pas) de Ô Sensei (le Fondateur). Je dois dire ici ma reconnaissance profonde à Christian Tissier pour l'avoir invité à faire cours ce jour-là, ce qui devint notre bonheur quasi-exclusif. Cette rencontre se passa à Paris, avant son retour aux États-Unis et ce devait être dans les années quatre-vingt. Je me souviens de ce cours qu'il donna à Vincennes où pour notre plus grande joie, une brîbe de génie effectivement, une brîbe d'or intense, illumina un entraînement en aïkido que je croyais auparavant uniquement dynamique et froidement efficace.

C'est de ce type de « rencontres » providentielles que s'est construit « notre » aïkido à tous, quel que soit son niveau, l'aïkido de Ô Sensei (le Fondateur) ou autrefois le « Daito-ryû Aiki-jûjutsu » de Takeda Sokaku : par des « rencontres particulières », des « déclîcs en ligne » comme on le dirait aujourd'hui.

Chaque disciple du terrible Takeda Sokaku fonda donc un *ryû*.

Seul explosa vraiment de façon exponentielle, un jour sur le toit d'un grand magasin de Tokyo (la fameuse démonstration publique) et de tous ces *ryû*, celui du clan Ueshiba⁶⁶. À la mort de son patriarche, tous ses

66. Pour être honnête il faut dire ici que la discipline du « Hapkido » coréenne vient elle aussi d'un disciple de Takeda Sensei, maître Yong Sul Choi qui, exilé au Japon dès 1910, étudia peu ou prou, dit-on, près de trente années avec Takeda Sokaku, jusqu'à son retour en Corée après la seconde guerre mondiale et fonda alors son art qui prit nom en 1951.

Les croisements et superpositions de couches de savoir et d'expérience se poursuivirent en fait par la transmission du « Daito-ryû Aiki-jûjutsu » à Morihei Ueshiba et par les aventures de la vie pour le moins tumultueuse de ce dernier. Entre autres on se doit de parler ici brièvement de l'influence de la religion pacifique Omoto-kyo (« l'enseignement de la grande origine ») pour laquelle Ô Sensei (le Fondateur) eut une sorte d'envoûtement dans les années vingt. On peut ainsi évoquer cette aventure étrange en Chine et en Mongolie (1924), cette sorte de « marche pour la paix », avec le révérend Deguchi Onisaburo dans le rôle du Moïse des temps modernes (créateur de cette secte avec sa femme Nao — une femme-médium et chamane, issue de la campagne profonde — qui se vivaient comme des réincarnations de Bouddha).

Jusqu'au moment où, dit l'histoire et les biographes (son fils par exemple, Kisshômaru, qui le fait parler), Morihei Ueshiba se trouva lui aussi en pleurant de joie illuminé, après un éprouvant combat d'esquives contre un kendoka qui se déroula à Kyoto. Il eut, là, dans le jardin, et alors qu'il s'épongeait le front et se remettait de cette épreuve, la révélation « qu'il était de l'univers, que le soleil, la lune et les étoiles étaient des amis intimes de sa vie et que rien de ce monde matériel ne pouvait plus l'attacher » : l'heureux homme avait 42 ans (1925).

Il enseigna alors à Tokyo les arts martiaux. Puis vint la seconde guerre mondiale pendant laquelle il continua son enseignement du *budô* dans les grandes académies militaires et son dojo de Ushigome (celui qu'on appela : « le dojo de l'enfer » tant l'entraînement y était dense). En 1942 cependant il quitta la capitale pour Iwama, laissant son enseignement du dojo de Tokyo à la charge de son fils Kisshômaru. C'est à la même époque que la dénomination « aikido » fut pour la première fois et de façon officielle employée.

Il fallut une dizaine d'année, jusqu'aux années 50 (la création de la « Fondation de l'aïkido » date de 1948, époque également où l'enseignement des arts martiaux fut à nouveau autorisé par l'occupant américain), pour qu'une certaine codification de l'art de l'aïkido prenne forme.

Si le souvenir de Takeda Sensei (maître) était présent dans l'esprit pacifié de la famille Ueshiba et de leur dojo, le « Daito-ryû Aiki-jûjutsu » commençait déjà à être loin, le XI^e siècle du clan Aizu aussi, quant à Zeami...

La première démonstration publique de Ô Sensei et de son art d'élite eut lieu en automne 1955 à Tokyo. Le monde secret de l'aïkido faisait

élèves les plus enferrés dans cet enseignement du *budô* éclatèrent ce *ryû* en d'autres *ryû* ou branches, plus personnalisés, souvent volontairement orientées.

De ces différentes écoles et mis à part l'Aïkikai de Tokyo du clan fondateur à wakamatsu-cho, seuls trois ou quatre courants demeurent majoritaires aujourd'hui. On cite généralement l'aïkido « Yoshinkan » de Shioda Sensei (l'aïkido « Originel » (?), l'aïkido « Shinshin Toitsu » de Tohei Sensei plutôt orienté vers l'expression du « *ki* » (« l'énergie »), l'aïkido « Tomiki » de Tomiki Sensei dans lequel la compétition a trouvé une place reniée ailleurs et enfin le célèbre « Yoseikan budô », compilé par Mochizuki Sensei et dans lequel on retrouve un peu de tous les *budô* mêlés vers une orientation plus « *jutsu* » (technique... réelle (?)) de la pratique.

Qui a raison ? Qui a tort ? Le sens, uniquement le sens peut donner raison de vivre à ces pratiques.

*Ce que j'essaye de donner comme point de départ de la méthode dans ce livre, c'est que seul le fond, le contenu profond de toute cette construction historique de l'aïkido a un sens, et que notre aikido ne peut se bâtir sans doute que sur un sens. Car si le contexte historique compte, les formes ne comptent pas vraiment*⁶⁷.

*Personne ne saurait dire d'ailleurs à quoi ressemblera l'aïkido dans trois, quatre ou cinq cents ans. Ce que l'on peut dire par contre c'est ce vers quoi il tend, ou au contraire devrait par bonheur tendre, par rapport à notre propre époque. C'est d'une actualisation du concept dont nous avons besoin, pas d'un archéologisme de bazar ou d'un plongeon stupide au temps des ninja*⁶⁸ *ou celui des Samourai (qui se représente bien d'ailleurs l'étrange monde romantico-cruel de la féodalité japonaise de la période Kamakura par exemple ou celle impitoyable mais plus bureaucratique-réactionnaire des Tokugawa jusqu'à l'ère Meiji ?).*

Ainsi, sans passer par le même chemin des livres sur la vie de Ô Sensei (le Fondateur) ou des dires sur l'aïkido qui me menaient toujours soit sur un folklore d'Épinal japonisant, soit sur un serpent contextuel qui se mordait la queue (les mots, toujours les mêmes mots : « Amour », « *ki* », « la Voie », etc., qui, comme un tas de mélasse pesant, collait le sens des concepts les uns aux autres sans me laisser la possibilité de trouver l'essence du discours pratique de l'aïkido lui-même), je cherchais le sens de l'aïkido.

67. Bien entendu il y a aussi dans ce livre une idée de construction. Mais c'est plutôt de regroupement de matériaux dont il faudrait parler. La construction proprement dite, c'est au pratiquant de s'atteler à son élaboration.

68. Le « plongeon » serait anachronique dans le cadre de la pratique de l'aïkido, pas pour ceux qui étudient l'art du *ninpô* (l'art des ninjas) et pour lesquels j'ai le plus grand respect. L'aïkido n'est pas du *tai-jutsu* (« combat de corps »), c'est tout.

Mis à part l'entraînement qui me satisfaisait corporellement parlant par son caractère gymnique/ludique/martial, mais peu par son caractère énigmatique (il est frustrant de savoir qu'il y a un « secret » si on en connaît pas le contenu ou qu'on doute de son existence), il fallut que je tombe sur Zeami pour saisir que « l'esprit » dont l'Aïkikai me demandait explication et rapport devait se traduire mieux pour moi par l'idée de « sens », que le sens était : 1. le sens de l'entraînement, 2. le sens de l'aïkido lui-même, 3. l'imbrication de ces sens les uns dans les autres.

Voilà pourquoi et pendant de si longues années d'entraînement cette idée de focalisation de la découverte de l'aïkido par le barbichu petit vieillard souriant Ueshiba, paix à son âme, ne me plaisait pas (et ne plaît pas non plus à nombre de pratiquants de ce que j'ai pu constater ici) : par cette « possession » terrible du sens de l'histoire, il bloquait chez nous l'expression du sens tout court. Ce rejet était incompréhension. Je ne parvenais pas à transférer une quelconque utilité de sa découverte à mon monde, à notre monde.

Je retrouvais cette gêne, au début ou à la fin d'un cours, dans le salut « au portrait du fondateur » qui n'avait, en France tout du moins, plus aucun sens (ou au contraire un sens purement « adulateur »), par ces « *O negai shimasu* » (invitations) de début de cours ou ces « *Arigatô gozaimashita* » (remerciements) de fin. Pourtant c'est bien une ligne qu'on salue en saluant le portrait de Ô Sensei (le Fondateur), à moins qu'on ne salue plus grand encore : le *kamiza* (l'autel des « esprits divins »), une ligne symbolique de connaissance et de transformation du sens de la guerre sur près d'un millénaire. C'est la mise en phase de cette ligne avec notre propre entraînement/enseignement (personnel) qu'on salue en fait⁶⁹. Saluer, c'est tout simplement respecter une responsabilité que l'ancien savoir de Ô Sensei nous a permis aujourd'hui de découvrir et surtout de faire vivre. Saluer c'est se dire qu'on est pas venu là pour rien, pour passer le temps mais pour étudier dans une direction, celle de l'Aïki. Ce n'est pas ainsi un portrait-souvenir que l'on salue, c'est soi-même par rapport à ce que ce portrait implique dans notre démarche, c'est notre lien avec ce portrait, avec l'étude du fondateur, lien qui s'est noué par notre venue sur le tapis. Saluer, c'est se responsabiliser en acte et consciemment par rapport au monde extérieur et intérieur : mise en phase !

De même de crier son désir de requérir l'aide d'autrui en appelant cet « *Ô negaishimasu* » ou son désir de le remercier de cette aide en clamant : « *Arigatô gozaimashita* » : ici encore il y a mise en phase d'un respect multi-directionnel⁷⁰ !

Ainsi et je le dis sans complexes : cela me plut de découvrir que Ô Sensei (oui, le papy sur la photo) n'avait pas « inventé » l'aïkido mais avait magnifiquement pu inclure et par là gerber conceptuellement aussi bien que pratiquement (par un panorama technique donc) l'art de transformer tout acte de destruction en acte de pacification. C'était beaucoup plus grand que d'inventer un nouvel art de self défense, plus grand que d'inventer un art se limitant à un ensemble de techniques martiales, fussent-elles esthétiquement géniales. Là était pour moi le véritable génie !

Mais il fallait encore comprendre au passage de l'an 2000, comment ce génie du sens, doublé d'un génie des actes, pouvait se « transvaser » grâce à cette pratique de l'entraînement dite « aikido » d'un type aussi extraordinaire que Ô Sensei (le Fondateur) (pardonnez-moi l'expression) à un petit homme de peine comme moi ? Il n'y avait là pas seulement un challenge personnel. En effet s'il était vrai que Ô Sensei (le Fondateur) avait voulu universaliser l'aïkido, il était évident qu'il était erroné de le prendre, lui un quasi divin, effectivement comme modèle. Comment même l'imaginer, pensez : Takeda Sensei (maître) avait formé partiellement ou complètement près de 30 000 élèves et il en restait un, le pépé Ueshiba, vaporisé dans son nuage doré, qui ait pu faire quelque chose de cet enseignement ? C'était tout le contraire d'une expansion : Il était impossible de reprendre cette trame. Comment, quel lien, quel fil conducteur (et réalisable par tous) pouvait-il subsister entre maître Ueshiba, sa réalité d'homme exceptionnel d'autrefois et nous, nous d'aujourd'hui qui pratiquons « SON » aikido avec « NOS » mots ?

Ne demeurait alors de cette question et mis à part les techniques

69. Ce n'est pas la seule mise en phase : nous devrions pratiquer dans une confiance presque absolue en l'aïkido lui-même, son talent caché, sa profondeur inhérente, c'est-à-dire que nous devrions penser que l'aïkido est là tout autour de nous comme les ondes incessantes de l'émission d'une station de radio. Le pratiquant est celui qui cherche la station, il est comme l'auditeur qui cherche sur son poste de radio la bonne fréquence, la musique, pure, sans grésillement, sans déformation. La technique est cette radio, cet appareillage un peu lourdéau que le pratiquant manipule pourtant au fils des ans avec la volonté de trouver enfin la bonne fréquence. Et on la trouve. La guerre des styles est ainsi une fausse guerre. Les ondes de la station « aikido » sont là et bien là, tout autour de nous, nous traversant sans cesse. C'est parce qu'elle est là, cette énergie ondulatoire, si près, si pleine et pourtant si précise qu'on ne la trouve pas si facilement. Il est tentant alors de lui en substituer une autre, plus grossière, plus criarde, plus voyante. Ceux qui ne la trouvent pas, ne sont simplement pas encore sur sa fréquence. Là encore n'est-ce pas de concordance dont il s'agit ? d'une concordance avec le Milieu cette fois ? Lorsque l'on passe ainsi un grade, ne faudrait-il pas alors se demander : « suis-je sur la bonne fréquence ? » « suis-je en phase ? » plutôt que se demander si l'on a été bon ou pas ?

70. On préfère applaudir (« applaudir » ↔ confirmer ou infirmer → donc juger avec éclat) en France et de ce que j'ai vu à certains stages plutôt que de dire merci. Les jeux du cirque ne sont pas loin dans cette perspective où l'on ne sait plus dire « merci » mais seulement « vie ! » ou « mort ! ».

proprement dites, de toute cette gangue mystico-culturelle, que cet énigmatique mot « Amour » rabâché par Ô Sensei (le Fondateur), concrétion des concrétions, nœud gordien s'il en est, de la voie de l'Aïki. À ce mot s'attachait dans un inextricable foutoir ésotérique⁷¹ le discours même du fondateur : « *ki* », « *misogi* » (purification), « famille humaine », « âme universelle », « cristallisation de la sagesse », « jour de la victoire éclairée », et j'en passe et des meilleures...

Pour dissoudre tout cela et arriver à reprendre pied sur la berge de la réalité, pour dissoudre la « secte » de ce nouveau « temple de japonaiseries martiales » et trouver (ou retrouver) un véritable sens « universel » et actuel, à l'aïkido, il fallait décortiquer son contenu.

Cette dissection n'avait rien à voir, ou peu en tout cas, avec un problème de techniques d'entraînements, de techniques d'aïkido. Au contraire, cette dissection avait pour unique but de mettre à jour une essence de l'action, une raison de l'action, une raison de s'entraîner et de... devenir. Il s'agissait de mettre à jour le sens de cet entraînement, la ligne de poursuite de l'acte civilisateur de l'aïkido tel qu'elle fut labourée et hersée par Ô Sensei (le Fondateur) (et ses descendants) et surtout tenter de répondre à cette unique et lancinante question :

« Mais enfin quoi : qu'est-ce que l'aïkido ? »

En ce sens, à cette condition d'une réponse « lisible » globalement pour

⁷¹1. Ce que j'appelle « foutoir ésotérique » ici pourrait être nommé « imagerie artistique », à l'encontre de ces noms très typés des anciennes *geisha*, fabuleux exemple de préhension du sens par la langue sur le monde des Hommes : « *Rakue* » : « Plaisir fortuné », « *Asae* » : « Aube heureuse », « *Akichi* » : « Amour béni », « *Kotabushi* » : « Longueur des jours », « *Kohana* » : « enfant-fleur », « *Tamakichi* » : « Joyau de la Fortune », « *Katsuko* » : « Enfant de la chance », « *Asakichi* » : « Joyeux lever de soleil », « *Hanakochi* » : « Fleur de la Béatitude », « *Katsukichi* » : « Glorieuse victoire », « *Chiyotsuru* » : « Vivre comme une cigogne pour mille années » ou « *Wakurusa* » : « Herbe tendre du printemps ». Comment en effet ne pas tomber raide amoureux de quelqu'un qui s'appelle « herbe tendre du printemps » ? → cité par L. Hearn dans ses esquisses japonaises. On s'aperçoit ici que le vocabulaire ésotérique de Ô Sensei (le Fondateur) est aussi ésotérique que moi et cet essai. C'est-à-dire qu'il ne l'est pas du tout autant qu'on peut l'imaginer en occident. Loin d'être un ésotérisme mystérieux il est tout bonnement de la langue (en l'occurrence japonaise et en dérivation Shintoïste) en pure action de signification, de CODAGE (langue « d'amour-piège » pour les *geisha*, langue « de la nature des Esprits » pour Ô Sensei (le Fondateur). C'est la langue qui donne un caractère apparemment ésotérique et mystique (→ *kokoro*, le « cœur ») au discours de Ô Sensei (le Fondateur) et non Ô Sensei (le Fondateur) en tant lui-même que créateur d'une forme autre d'expression particulière. Le mystérieux ne vient pas ici des images mystérieuses mais de la caractéristique type topologiquement chiffrée du message donné. Pour des japonais « normaux », non versé dans les arcanes religieuses, le problème du chiffrage est le même que pour nous : quasi incompréhensible (ce que l'on ignore bien souvent. Je me souviens ainsi avoir emmené une japonaise à un cours de l'Aïkikâ et à la sortie elle m'a demandé : « Il est japonais le professeur, il parlait japonais ?... non, parce que je comprenais rien à ce qu'il disait ! » (il s'agissait de feu maître Yamaguchi). Le chiffre des mots est ici grille ou filtre, tamis à l'approche de la connaissance et en cela particularité créative et personnelle en soi, pas langage des dieux. Lacan

tous, il était vrai enfin que l'aïkido avait une chance de révolutionner le monde par la divulgation d'une technique de paix ni idéaliste, ni trompeuse, mais purement énergétique, et à caractère pratique.

Par ce concept de CONCORDANCE, l'aïkido pouvait espérer répondre à cette question qui brûle la langue de tous les aikidokas (pratiquants) que j'ai pu connaître. Par ce concept de CONCORDANCE, l'aïkido pouvait espérer révolutionner peu à peu l'Homme, pouvait espérer créer une chance pour sauver l'âme des Hommes, ou du moins et pour éviter de devenir emphatique : leur liberté d'être⁷².

disait : « En fait, c'est de ce que tout signifiant, du phonème à la phrase, puisse servir de message chiffré (personnel, disait la radio pendant la guerre) qu'il se dégage comme objet et qu'on découvre que c'est lui qui fait que dans le monde, le monde de l'être parlant, il y a de l'un, c'est-à-dire de l'élément [...] ». L'élément, l'être donc en tant qu'Un, se dégage par le chiffre, par son code mais ce code en lui-même n'a pas à être interprété comme une révélation. C'est ce que le code cache qui est révélation ! Le « message personnel » qui grésillait à la radio en 1944 dans les caves parisiennes de la résistance, dans les chaumières de France et de Navarre n'est rien tant que son décodage ne révèle pas la teneur de son information et de son destinataire. Ainsi de ce fameux message : «... le piano à queue est dégonflé... » de Daniel Prévost par exemple n'a absolument aucun sens tant que l'on s'extasie sur le message lui-même. Il ne commence à prendre du sens que lorsque quelqu'un sait à qui il s'adresse et pourquoi. Ou même que, plus simplement tel message renvoi par ordre de référence à tel autre qui n'a rien à voir au niveau du sens avec lui : «... la clef à molette se trouve dans le réfrigérateur, demandez au pianiste... » Où se tient donc le message de Ô Sensei (le Fondateur) : dans sa poésie mystique inspirée du shintoïsme où dans le sens de son message, transposé éventuellement en d'autres termes ? Le « foutoir » dont j'ai parlé n'est donc pas ce que dit Ô Sensei (le Fondateur), certainement pas, c'est ce discours creux qu'en disent ceux qui parlent du message sans en connaître le code, sans en avoir cherché le sens ou sans en chercher sur le tapis le code d'activation physique (puisque a priori toute forme de pensée ne peut se justifier « légitime » que par une activation pratique et efficiente de ses principes). Ainsi les anciens élèves de Ô Sensei (le Fondateur) ont bien en main une masse importante de message, mais qu'en faire lorsqu'ils sont, ces messages, restés lettres mortes au décodage nécessaire à leur compréhension ? Tout le monde peut se dire maître mais tout le monde ne s'appelle pas Champolion !

72. Je comprenais enfin les mots discrets de certains de ces groupes pacifistes et universalistes comme il y en a, gravitant autour du milieu de l'aïkido au Japon : Ces mots étaient l'expression d'une vague, le point haut d'une culture de guerre historiquement nationale, légiféré (comme le rappelle Michel Serres : « par définition, la guerre est un état de droit ») et traditionnelle qui avait finalement et à petite échelle réussi à dépasser théoriquement par le concept de CONCORDANCE, et pratiquement par la mise en forme d'un apprentissage technique donné, la problématique première et apparemment irrésolue de la haine, du mépris, de la désespérance, de l'opportunisme et du désarroi humain.

J'étais si heureux de pouvoir comprendre cela enfin, tant intellectuellement que physiquement. J'aurais aimé alors pouvoir repasser une fois encore mon troisième dan à l'Aïkikai pour simplement pouvoir le coucher sur un nouveau rapport, comme réponse tardive à cette question : « *The spirit of aikido ?* ».



Déco. de
boulanger

12

Comme les éléments de ces devantures "à l'ancienne" de nom-
breuses boulangeries parisiennes : ces tableaux sont peints
à l'envers dans la mesure où le 1er plan sera la première
couche une fois le tableau fini ... et ainsi de suite ...

ALORS : « CONCORDANCE » ?

*« Si vous devez ainsi
Vous en aller au hasard
Je vais vous donner
Mon âme comme compagne
Pour vous montrer le chemin »*

(« Le dit de Heichû »)

« CONCORDANCE » en français vient du mot « cœur », il signifie : « mettre les cœurs ensembles », on remarquera ainsi les mots ou expressions très proches de celui-ci en français : « d'accord, concorde, corde³, s'encorder, accorder nos violons... » Car c'est bien de cela dont il

³ « CORDE » : ce mot devrait nous ravir, nous, mammifères. S. Jay Gould fait remonter la lignée génétique humaine à la découverte étonnante du « Pikaia Gracilens », minuscule fossile très bien conservé, qu'on crut au début du siècle de l'ordre des vers annélide et qui est en fait plus vraisemblablement de la famille des « Chordé ». Cette petite bestiole allongé, à la forme élégante et effectivement gracile, un peu aplati et large, à « musculature » croisée, et en forme de palette à queue de flèche et au corps terminée (tête ? Peut-on parler ici de tête ?) par une sorte de terminaison bifide, « possède une notochorde, sorte de baguette rigide dorsale ou "corde", un organe caractéristique qui a donné son nom à notre phylum (les chordés) ("phylum" = la "souche") ». S. Jay Gould précise en note de bas de page dans « la vie est belle », que « le phylum (ou lignée phylogénétique ("phylogénétique" = émergence de "tribus vivantes")) des chordés comprend trois embranchements : les Urocordés (...); les Céphalocordés (...) et les Vertébrés. Tous ces organismes possèdent, au moins durant une partie de leur vie, une corde dorsale (chez les vertébrés, elle serait à l'origine de la colonne vertébrale) ». C. Morris et Whittington déclaraient en 1979 à ce propos : « Cet organisme (le Pikaia) du Cambrien moyen (~ 570 millions d'années), (...) représente un moment capital dans l'histoire du phylum (la "souche") auquel tous les vertébrés, y compris l'homme, appartiennent ». Cette notion de corde a donc un sens éminemment intéressant dans notre propos et à divers titres puisqu'ici, et sans vouloir faire une extrapolation métaphysique qui serait évidemment mal venue, on s'aperçoit que toute la charpente évolutive de l'homme émergea de cette particularité : il est, et en son corps, fondamentalement, un être « cordé ». On retrouve ici un autre élément assez curieux des très anciennes pratiques tantriques qui disait à propos de « l'attitude » : qu'il fallait « se tenir droit ». C'était l'un des moyens d'atteindre à l'unité de l'étant : « Se concentrer sur le fil d'argent qui passe par votre colonne vertébrale, sur cette énergie fondatrice et créatrice qui parcourt ce fil et ressentir que ce fil et cette énergie s'enfoncent au plus profond de la terre pour s'élever toute droite et à l'infini vers l'immensité du ciel en passant à travers soi-même comme à travers un relais intense de toutes les énergies cosmiques : alors vous atteindrez l'Un ». Dans la religion musulmane de même ce fil d'argent (la colonne vertébrale) est l'élément porteur de l'âme humaine.

Merci petit Pikaia d'avoir bien voulu laissé une trace assez longtemps pour nous donner ce fil d'argent...

s'agit : dans le cadre d'une attaque, il faudrait dans l'instant de l'impact accorder les violons, ou plutôt pour employer une image : la trompette et la guitare par exemple, afin de pouvoir jouer un morceau, même avec des partitions différentes, épuiser un morceau dans ce qu'il a de sublime au niveau énergétique, surtout avec des partitions différentes⁷⁴.

Dans le cadre d'un cours, de même, ce sera l'enseignant qui donnera le « la », c'est-à-dire non pas la pièce à jouer mais le ton à donner à cet enseignement, et cela de façon pratique. Il s'agit ici d'une vibration d'étude à accorder et non d'un son de tel ou tel type à produire.

Ainsi donc le support enclitique du mot *ai-ki-dô* : « AI », sera mieux traduit certainement par « concordance » que par « union » ou « amour » ou encore « harmonie » puisque ce n'est pas un assemblage amical quelconque d'instruments ou de techniques qu'on recherche mais la concordance, la mise en cœur (en chœur ?), un résultat par lequel ensuite il sera possible de communiquer (caractère calligraphique japonais de « *kuchi* » = la bouche), c'est-à-dire la possibilité de faire jouer sur un même ton deux instruments ou styles dynamiques fondamentalement différents sur des partitions elles aussi différentes malgré une même pièce musicale : En clair, un être qui « hait », et qui attaque donc, et un autre... qui ne cherche fondamentalement pas à s'en défendre.

Quand à la notion d'harmonie qui serait la suite logique du concept de concordance, je ne pense pas qu'elle fasse partie du propos développeur de cet essai tant que le concept de concordance, lui, ne sera pas, déjà, absorbé, « digéré » et donc atteint, près à être créateur d'autres concepts comme celui-là ou un autre.

Ce concept d'harmonie qui fut aimablement souligné par Pascal Durchon lors d'une précédente discussion découlant de la lecture d'un premier manuscrit de ce livre se définit lui-même comme un résultat « agréable », humainement plaisant (à l'oreille par exemple). Mais au risque de choquer certains dont Pascal lui-même (je lui demande de pardonner cette liberté que j'explicité dans la note numéro 75), je ne pense pas à l'heure actuelle que l'agréable, le « plaisir » d'une « harmonie »⁷⁵ soit un but louable à essayer de mettre en pratique dans le cadre de l'aïkido. L'agréable en aïkido est dans un premier temps

74. Jigoro Kano, le fondateur du judo, vénérable lettré qui définit le judo dans sa forme originelle, s'était lui-même approché de très près de cette notion lorsqu'il avait dit, phrase qui resta dans les annales du judo : « poussez lorsqu'il tire et tirez lorsqu'il pousse... » La formule était malheureusement simple et trop sujette à interprétation : la divulgation à grande échelle du judo la fit déborder largement de ce précepte.

« ailleurs », dans l'exercice, dans la joie de « création », dans la progression du corps, dans l'entraînement en tant qu'activité ludique, et cela sans forcément passer par un concept d'harmonie. Le plaisir doit « passer » lui aussi pour faire place à de la plénitude de l'acte.

Comme je viens de le souligner, en disant cela, je ne dis pas qu'il n'y a pas pour moi d'agréable en aikido ⁷⁶, au contraire, l'extension de « l'agréable en aikido » est véritablement géante dans cette sorte de « routine à l'entraînement » dont parle K. Ueshiba (voir note précédente), extensible de plus à tous les aspects de la vie. Ce que je veux dire, c'est que, effectivement, l'agréable est, contrairement à la concordance, un écoulement émergeant « de surcroît » et non un but à atteindre. Il est outil de passage. Il est en fait « la cerise sur le gâteau » avant dégustation, juste une cerise invisible, imprévisible et autonome d'un entraînement à « l'image » (Godard le cinéaste dit : « pas une image juste, juste une image »). Voilà pourquoi je préfère ne pas m'y tenir, ni mettre en avant un concept « d'harmonie » trop éloigné d'un processus de réalisation, et par trop subjectif à chacun.

⁷⁵. Il faudrait expliciter en effet cet « agréable de l'harmonie » qui la définit elle-même. Non seulement j'en suis incapable dans le cadre de cet ouvrage, sinon en faisant référence à un « principe de plaisir » tout à fait freudien qui ne me convient pas par son caractère butoir et trialiste (plaisir/mort/réalité) ou plus simplement dualiste (« Eros et Thanatos », principe de vie et principe de mort) et de toutes manières interprétant (le psychanalyste devient sans s'en rendre compte et pratiquement toujours un « sous-psychanalyste »), mais en plus je cherche une ouverture quant la psychanalyse viendrait à vouloir exploiter un sens de l'interprétation. Il y a bien entendu un sens de l'ouverture dans l'acte du psychanalyste aussi, ce qui pourrait ici nous intéresser : mais cet acte est moins lié à un devenir qu'à une « production » à exploiter. Comme le dit très bien Serge Leclaire à propos de l'inconscient : « Tout concourt à refermer ce qui a été ouvert. [...] Mais le travail spécifique de l'analyste, c'est d'essayer, en toute occasion, de supporter, de produire quelque chose de l'ordre de cette ouverture ». Deleuze écrit dans ses « Dialogues » que « le manque (l'un des fondements de la psychanalyse, n'est-il pas ?) renvoie à une positivité du désir, et pas à une négativité du manque ». Il y a en son point de vue la découverte d'une vision différente du monde. D'un côté une position d'invention positive (une entrée, certes, mais aussi une « sortie » comme il le dit par ailleurs (→ passage) et de l'autre une position d'ouverture gérée par du ressentiment finalement sans débouché propre («... la psychanalyse a tout fait, sauf des sorties »). Je préfère donc à tout prendre la position lacanienne dans le sens où elle invente du devenir créatif au « réel des faits », des mots, au lieu de produire « quelque chose de l'ordre de cette ouverture » (« Est-ce donc quand je ne suis plus rien que je deviens vraiment un Homme ? ». C'est là, nous dit J. Lacan, « c'est là que commence la suite de l'histoire : l'au delà du principe de plaisir » (Serge Leclaire encore, dans « démasquer le réel »). Le cas de « l'homme au loup » est pour Lacan le meilleur exemple d'un ratage réussi de la psychanalyse. « Encore semblait-il que ce ratage, ratage du cas, soit de peu auprès de sa réussite : celle qui établit le réel des faits », précise-t-il. Toute la philosophie moderne, contemporaine, enchaîna sur le paradigme de cette « découverte » du ratage institutionnel de la psychanalyse pour trouver une nouvelle vision, beaucoup plus constructive des théories freudiennes : des sorties, enfin des sorties... Par ou les sorties : par la découverte d'un réel « philosophal » auparavant nié comme tel. Il n'y a donc pas ici rienement hérétique de la psychanalyse mais en fait découverte d'un intérêt philosophique étranger à son but. Affaire de terme peut-être, de spécialistes sans doute... Pour ma part et dans le cadre de cet essai, c'est cette « suite » de l'histoire qui au mieux m'intéresse,

Cherchons la concorde, avec une vision de plus en plus large du monde, tout en prenant garde (se concentrer ici encore) bien évidemment aux fourberies ou dangers potentiels en présence, alors, sans y réfléchir trop, sans forcer le passage, surviendra sans doute l'harmonie quelle qu'elle soit (en fait : de la plénitude, ce qui est légèrement différent, comme nous le disions). Et si l'on est accordé sans atteindre l'harmonie, cela veut peut-être dire que cette harmonie-là n'est pas celle qu'on escomptait (vouloir imposer son harmonie, même avec une « technique », est-ce possible ?), voire que la concorde était faussée. C'est la raison pour laquelle je pense personnellement que la recherche d'harmonie est une recherche dangereuse en soi, elle peut trop facilement faire croire à elle-même lorsqu'elle n'existe que par des critères de décision personnelle, des critères subjectifs. Dans ce cas de « décision », et alors, au risque de se répéter, est-ce vraiment de l'harmonie ? On en trouve l'exemple sur le tapis : qui pense seulement un instant qu'il n'est pas harmonieux en pratiquant ? Et pourtant, y a-t-il harmonie pour cela ? Oui puisque tout fonctionne. Non puisque

pas l'ouverture en tant que but ressassé d'une faute toujours originelle (la pomme, toujours et encore quelque part la pomme en travers du gosier !) : produire ou inventer ? Je ne m'étendrai pas davantage donc et ici sur ce point.

Pour en revenir au plaisir : Comme le mentionne Ruth Benedicte : « pour eux (les Japonais) l'idée que la recherche du plaisir est un but digne de ce nom dans l'existence est une doctrine surprenante et immorale ». Il n'y a donc pas a priori de recherche de plaisir dans le fond de sens de l'aïkido ou de sa pratique au niveau de sa source de sens. Mais plus encore je crois par expérience que chercher l'agréable pour l'agréable détruit l'agréable parce qu'il y perd de lucidité créative et par renforcement et « arrangement » bancal de son symptôme, celui qui, justement veut produire du plaisir. Le principe de plaisir devient alors semblable à un principe de jouissance forcée, « déguisé » (Lacan parlait de « jouis-sens »), qui engendre sans en avoir l'air et par sa non-résolution la raison même de son besoin. Deleuze explicite bien le pourquoi de cette source d'engendrement perpétuel : « C'est quand on continue à rapporter le désir au plaisir, à un plaisir à obtenir, qu'on s'aperçoit du même coup qu'il manque essentiellement quelque chose. À point que, pour rompre ces alliances toutes faites entre plaisir-déplaisir-manque, nous sommes forcés de passer par de bizarres artifices, avec beaucoup d'ambiguïté ». « Quoi nous en sauvera ? » aurait alors demandé Lacan s'il eut été à notre place.

C'est le Dalai Lama lors d'une conférence à Paris en septembre 2000 qui formula par des mots ce que Yamaguchi Sensei par exemple essayait de nous faire ressentir dans ses cours par rapport à cette notion de plaisir dans notre pratique. Il expliqua comment la notion de plaisir, ce rebond circulaire et perpétuel entre plaisir et désir pouvait être passé outre en débouchant sur une autre notion, celle de plénitude. C'est par cette notion de plénitude que l'on peut dépasser le stade du plaisir/désir. Le plaisir en aïkido deviendra alors dans le cadre de la pratique même un objectif suranné, étonnement étroit comparé à une plénitude de travail. Cette révélation mit fin pour moi au débat assez stérile sur la recherche de plaisir en aïkido.

76. « C'est un bonheur que de voir des pratiquants prendre un réel plaisir dans leur travail. Beaucoup s'entraînent depuis cinq, dix ans ou plus, en suivant un rythme qui leur est propre et en ayant fait de l'aïkido une routine quotidienne. Ils viennent au dōjō, s'entraînent sans plus de façon, projettent et se laissent projeter, suivent les consignes simplement et partent lorsque le cours est terminé. Les grades ne semblent pas être leur préoccupation majeure et leur comportement démontre le plaisir qu'ils trouvent dans la pratique. Ce sont les meilleurs pratiquants d'aïkido. » (« *L'esprit de l'aïkido* », par K. Ueshiba).

l'agréable n'est pas forcément partagé. C'est bien cette notion diffuse « d'agréable », ajoutée de plus au concept d'harmonie, qui gêne dans cette approche.

Je voudrais ici rappeler en cela que ce concept d'harmonie tient d'autres rôles, principalement dans le social lui-même. Comme le souligne très bien le très récent ouvrage de Sylviane Agacinski : «... l'exigence d'équilibre ou d'harmonie à maintenir se fait jour à nouveau à travers ce souci moderne de conservation qui n'a rien à voir avec le vieux conservatisme politique mais qui s'inquiète de ce qu'il faut préserver, de ce qui mérite de durer, autant que de ce qui doit changer ». On voit bien là une tâche à la volonté de garder, de retrouver sans cesse un équilibre harmonique au monde, tâche qui voudrait « trier » de la vie, canaliser des savoirs. Cette opération est inquiétante et retourne notre problématique sur elle-même : — En fonction de quoi ? — De l'harmonie ! — De l'harmonie de quoi ? Et surtout : — En fonction de l'harmonie conceptuelle de qui ? —...»

Même si peut-être, comme le dit Pascal Durchon en forme de double axiome :

1. La concordance est possibilité de rencontre. Et l'harmonie la rencontre elle-même.

Et :

1 bis. La technique le moyen d'accorder. Et la pratique le moyen de rencontrer une complémentarité nécessaire à l'Homme.

Il s'avère extrêmement périlleux de croire qu'il puisse y avoir crescendo aussi clair entre ces différents plans, voir même lien de cause à effet direct dans un seul sens, dans un seul plan. Car dans ce cas, l'utilisation des mots vient très vite faire butoir à ces plans⁷⁸. De même et par exemple, comme celle d'harmonie, la notion de « complémentarité » m'apparaît ici aussi tout à fait inadéquate dans son approche, je préfère, et de beaucoup, au risque d'affoler les mots qui ne manquent pas ici, parler à nouveau de proportionnalité⁷⁹.

Or la « proportionnalité, par exemple, comme le dit C. Millot à propos du désir fétiche de l'enfant Mishima à devenir plus tard ce même type de « vidangeurs de terre nocturne »⁸⁰, c'est « vouloir « être comme ». La

⁷⁷. De même pour l'amour : il serait aisé (de cette façon) de dire que celui qui VEUT aimer... aime. Pour ma part je ne le crois pas car ce qu'il aime alors en ce sens, c'est son désir d'aimer (ou d'être aimé), de « servir » ou d'être « servi », et non ce qu'il dit « aimer ». Le désir d'harmonie se place sur le même type de raisonnement.

⁷⁸. Ce qui signifierait que tout s'arrête là.

⁷⁹. Voir, plus techniquement parlant de « rapport différentiel », de « multifactorialité », de « d'épigenèse interactionnelle », de « métonymie », de « confrontation maieutique à effets interactifs ».

proportionnalité, c'est de l'identification parallèle⁸¹. La proportionnalité n'a pas de fonction en tant qu'objet préhensible (voir répréhensible), elle est le flux d'intensités qui cherche une réelle et pure « mise en phase » avec d'autres intensités⁸². La proportionnalité a à voir directement avec la 5^e dimension, et non justement avec une valeur positive ou négative que l'on peut simplement « coter ».

En effet, cette concordance dont j'essaye ici de débroussailler le concept, comme l'harmonie si l'on en parle, n'est pas en aikido (thème de cet ouvrage), une recherche de complémentarité, fut-elle immanente au monde, à reconstruire. À mon sens, l'être de l'aikido cherche plutôt dans sa technique, à l'intérieur de ses mouvements ou ses déplacements à faire passer réellement « quelque chose » à travers lui, à travers son « volume », à décomposer, laisser « pourrir » volontairement ou le laisser se révéler (« décantation active », « dépolluer » en fait seraient les mots), et restituer ce « quelque chose »... sous une autre forme, puisque débarrassée de la violence ; violence qui disparaît ainsi d'un coup (d'une façon aussi surprenante qu'une désintégration instantanée), ou qui se gangrène d'elle-même et se détache comme une pourriture naturelle de l'être attaquant.

Les mouvements de l'aikido peuvent se référer aux déplacements des leucocytes dans le corps humain (les globules blancs) : Avec autant de complexité et de précision, mais avec une simplicité apparente, sans directions précises autres que celles d'une circulation apparemment aléatoire, ils doivent, à partir d'un panel d'informations dépourvu de jugements de valeur, trier le grain de l'ivraie et absorber l'ivraie afin de renforcer le grain et de ce fait épanouir celui-ci⁸³.

Dire qu'il y a une complémentarité à atteindre voudrait dire ici qu'un équilibre se fait. Je crois plutôt qu'il faille créer un déséquilibre proportionnel aux composantes d'énergies qui permettra à la violence de se dissoudre en passant à travers ce déséquilibre. Il ne s'agit pas d'accepter cette violence comme une composante nécessaire à la complémentarité du monde mais d'accepter cette violence comme une

80. Que celui qu'il croise un jour sur son chemin avec ses joues rouges et ses deux seaux de lie.

81. Perverse, socialement parlant, dans le cas de Mishima, ce qui signifie ici qu'elle n'a pas de valeur définie (bien ou mal) autre qu'une valeur d'activation « de quelque chose qui se fait » par rapport à « quelque chose d'autre qui est arrivé »

82. Parfois même sur d'autres plans qui n'ont rien à voir avec elle et pas forcément dans un rapport fixe à son objet → elle devient alors catalyseur.

83. La seule différence que l'on pourrait reprocher à cette image, c'est que les leucocytes détruisent en les digérant cette ivraie tandis que l'être de l'aikido, volontairement, par sa technique particulière de triage, de « tamis », garde seulement les grains ou fait éjecter de ceux-ci la carapace de l'ivraie qui les cache et les étouffe.

« foudre » que l'on doit guider vers sa disparition (de façon proportionnelle au risque induit), laissant sauve les supports involontaires de cette foudre : c'est-à-dire ce qui était cette partie de l'attaquant en tant « qu'une personne », et ce qui était la personne attaquée.

Faire de l'aïkido, ce n'est pas laisser la liberté à l'agressivité d'aller où elle veut. Ce n'est pas chercher le complémentaire à la violence et ainsi créer un statu quo différent d'équilibre, c'est faire des « croche-pieds » (c'est une image) très discrets mais efficaces à la violence pour qu'elle chute dans le gouffre de sa propre énergie abandonnant ainsi son porteur soudain dénudé de cette vindicte.

Par expérimentation personnelle de cette pratique et là encore, à quelque niveau qu'on le place, je ne crois pas à l'utopie de ce concept fondamental. Par contre je reconnais la difficulté circonstancielle de la tâche, ce qui fait croire souvent à une utopie romanesque.

Donc : ce serait mal saisir le sens de cet essai et retomber dans les stéréotypes, que de croire que « concordance » signifie, dans un thème volontariste, positiviste : actualisation de la complémentarité et finalement « harmonie ». Au contraire, la piste ici évoquée, que l'on peut réellement mettre en pratique sans grandes difficultés dans les mouvements simples si l'on essaye et avec une technique de base nécessaire, est celle qui montre que la concordance est physiquement la création simultanée et en la même place d'une étoile rayonnante et d'un trou noir, « vivants » en perpétuel synchronisme ondulatoire (parfois une étoile, l'instant suivant un trou noir, parfois la montagne, parfois sa faille, etc.). Il y a découverte pour l'agresseur d'un cirque montagnoux qui entoure/détoure sa position (au lieu d'un paysage libre) avec un débouché, un défilé, un passage vers lequel le pratiquant doit faire passer cette agressivité, guider son désir de voyage (Curieusement, c'est un acte profondément actuel et multi-plans. Comme le dit Sylviane Gacinski : « La conscience moderne est celle du passage et du passager »).

Dans le cadre de cette création vivante, celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) laisse l'énergie globale de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*tori*) s'engouffrer sans que celle-ci ne parvienne jamais à saisir, agripper un sens autre que celui d'un passage libre d'accès. « L'attaquant », celui qui subit le mouvement (*tori*) ne peut en effet « attraper » celui qu'il attaque (*shite*) à l'endroit où il est, puisqu'il ne sait jamais s'il l'atteint réellement à un moment ou à un autre, s'il atteint la fin du défilé ou non (moment qui peut durer, ou

instantanément se transformer). Il n'y a donc pas passage aveugle ici, sauf pour l'attaquant et au départ.

La valeur défensive du délire agressif de celui qui attaque et subit le mouvement (*uke*), ne peut passer que là où celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) émet ou montre un nouveau « défilé », un nouveau « goulet », un « passage » à son agressivité vers... autre chose qui n'est jamais lui (technique et méthode indispensable donc). Et non seulement où l'être agressif croit vouloir absolument passer (se cogner la tête contre les murs) ⁸⁴.

En ce sens le réel et plus difficile exercice pratique que peut rencontrer l'être de l'aïkido dans sa martialité n'est pas centré sur l'attaquant qu'il guide ou l'attaqué qu'il peut être, mais sur un sujet attaqué qu'on doit protéger sans être soi-même l'attaqué (une bande de voyou attaque une petite mémé au coin de la rue devant vous : stéréotype embarrassant !). En ce plan l'aïkido n'apporte des réponses techniques qu'à doses homéopathiques au niveau de la compréhension et devient vraiment un travail de long terme qui se repose sur la gestion de l'instant, la gestion de l'espace décentré et la gestion des inductions ; et non vraiment sur la gestion de canaux agressifs physiques et directs : « Comment faire passer en aïkido une attaque qui ne passe pas à travers soi mais qui vise un autre dont on dépend indirectement ? »

J'ai eu plusieurs fois et de façon pratique ce doute profond sur la valeur tangible de l'aïkido dans ces cas, et les policiers, les gardes du corps ou les intervenants « pacificateurs » d'une confrontation retrouvent ce doute également ⁸⁵. Je me suis aperçu que ce doute s'effaçait souvent spontanément dans la réalité d'une confrontation externe à soi par l'aptitude à absorber et à détourner à travers soi une énorme quantité d'énergie agressive. Cette capacité, dont la notion et la valeur sont un peu diffuses pour beaucoup certainement, se forme en fait peu à peu chez l'être de l'aïkido par une pratique simple, sincère et lucide. Curieusement, il n'y a en effet pas de technique particulière (en ces cas) qui soit donnée en aïkido ⁸⁶. Pourtant il y a au sein de l'entraînement une

84. La technique de Ikkyo (contrôle du corps de l'attaquant par l'intermédiaire du coude du partenaire) ainsi sera toujours Ikkyo. Le passage en Ikkyo sera à actualiser avec le contexte donné par l'attaque et non à minorer pour laisser une liberté destructrice libre telle qu'elle veut être dans son délire imaginaire. Passage ainsi n'est pas offre d'anarchie, passage doit être transformation par un processus d'égarement dirigé qui débouchera sur de nouvelles voies d'expansion, de nouvelles voies de réalisations (ah, si les politiques pouvaient entendre ce message !).

85. En fait le problème véritable est celui de la « masse » et non du moyen (comment se fige-t-elle, cette masse dilapidatoire de violence ?).

émergence lente d'acuité particulière et d'absorption active qui permet souvent de faire transférer l'effet de l'agression sur soi en des termes qui deviennent alors directs.

Bien sûr, ce genre d'expérience se présente rarement dans des cas réels et il est difficile de savoir avec certitude si l'on sera capables un jour de protéger quelqu'un grâce à l'aïkido. Ce sera même et peut-être un échec dramatique, mais il est certain que l'être de l'aïkido a pour lui et dans des cas extrêmes une grande capacité d'intervention et de placement par rapport aux circonstances.

C'est en fait l'empêchement de se placer au sein d'un contexte agressif, et lui seul sans doute, qui peut faire échouer la tentative (surnombre, inhibition, espace réduit, mauvaise gestion du temps, etc.). Je le crois pour les quelques expériences que j'ai pu en avoir (entre autre en discothèque où les situations de conflits sont souvent défavorables et particulièrement critiques (alcool, drogue, bandes, groupes de conflits, armes, espace « serré », escalier, foule compacte, etc.). Comme je crois que le corps dans son placement par rapport aux événements dicte des messages très performants d'interpositions dérivantes qui peuvent à eux seuls débloquer des situations apparemment explosives ou irrémédiables, ou les faire se réaliser sur d'autres supports ou en d'autres termes moins périlleux pour tous.

À froid, l'échec est certes et cependant toujours à redouter mais dans l'action, je ne crois pas que l'on pense à un échec, on fait « ce qui vient », « quand ça vient » et... sans vraiment savoir pourquoi ni se souvenir de rien de construit d'ailleurs. C'est là que se place l'Aïki, dans ce qui vient et dans le moment de ce qui vient. À ce titre l'aïkido n'est pas faiblesse mais audace, apport fondamental au corps, à sa réactivité et à sa faculté d'être au bon endroit au bon moment⁸⁷ sans le soutien véritable de l'être qu'il porte et qui ne réfléchit alors plus. S. Shantideva et M. Witnizer disent : « L'audace, le courage de tenter l'expérience, voilà ce qu'il faut »⁸⁸.

Le mouvement d'aïkido a donc un rôle technique de tamis « volumétrique et dynamique » réversible, canalisateur et multiforme,

86. On fait bien des randori (jeu libre d'attaques et de « défenses ») à deux, trois ou quatre, parfois même plus mais le contexte est le même : l'agressé est celui qui pratique en tant qu'attaqué (*shite*).

87. IMAGE : Par son effet ondulatoire et donc temporisateur (voilà pour la « mécanique » du « tri »), l'énergie globale, ainsi, finit par passer et rebondir à travers l'étoile qui l'irradie tandis que la violence s'engouffre dans les trous noirs pour disparaître (*kokyū-bō* [exercice visant à abandonner la force musculaire au profit des forces de placements] à genoux ou debout en est vraiment le merveilleux exemple).

actif sur plusieurs plans se croisant et se mélangeant sans cesse (Étoile : yin et yang, *ômote* (direct) et *ura* (indirect), « créatif énergétique »/« absorbeur énergétique » par exemple).

En lui se tient une certaine forme de complémentarité du monde, certes, mais pas en son but qui n'est qu'un but de passage transformateur de ces complémentarités.

Peut-être y aura-t-il « harmonie » une fois le mouvement effectué... Peut-être pas. Quelle importance pour lui qui n'est qu'un passeur⁸⁹ ? Le but ici n'est pas l'orgueil ou le plaisir de réussir un mouvement. S'il y a plaisir, c'est uniquement, pour celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*), dans l'acte inventif d'avoir réussi, au péril de sa vie, de son orgueil aussi, non pas un mouvement justement, mais d'avoir réussi à libérer un barrage à la relation, aux corps, à une violence unilatérale et souvent inepte (« inepte » : « qui n'est pas approprié »), sans juger ni de celle-là, ni de celui-ci. L'être de l'aïkido s'efforce d'être un conducteur sur la voie (« *dô* »), pas un barrage de police ou un bandit de grand chemin. Le partenaire, ce « véhicule au mouvement », quel que soit son âge, n'est jamais neuf, il a son histoire, il a ses problèmes, ses forces et ses faiblesses. Or, conduire un véhicule en panne, prêt à exploser à tout moment (salaire de la peur), ou aux quatre pneus crevés, pour l'être de l'aïkido, est le plus souvent un défi délicat, difficile même. Il devra en fait localiser la panne, tenter de réparer le véhicule dans un premier temps et vérifier alors les modalités de fonctionnement de cet « engin » avant de pouvoir prendre la route avec lui, de s'élancer sur la voie avec lui. De même, l'enseignant n'a pas de complexe à avoir, à ne pas réussir une technique, surtout s'il montre un mouvement avec un débutant ou avec quelqu'un qui est sclérosé mentalement ou physiquement (avec un attaquant véritable, en dehors du cadre de la pratique par exemple, il est rare qu'il y ai ce type de défi d'orgueil, même s'il n'a jamais fait d'aïkido. Car dans l'attaque, le don de soi, colère ou violence, est alors presque complet). Il n'y a pas, dans le cas de ce « défi », à dominer une sclérose, il

88. Jamais un art martial en « *DÔ* » (la voie) ne pourra revendiquer la suppression d'une peur fondamentale. En cela l'aïkido lui-même ne peut que repousser lui aussi par l'entraînement ce type de limite ou faire se détourner à bon escient là encore l'être de ce gouffre. La personnalité de l'individu change, se fait sans doute peu à peu plus courageuse, moins sensible à la souffrance ou à la peur. Mais elle n'est pas soumise à proprement parler à un conditionnement aveugle, mécanique, à tuer ou à réagir. L'être, même reconstruit, reste donc lui-même, pendant longtemps, avant de se détacher de ses faiblesses, voire de ses diverses lâchetés d'origines.

89. Christophe Champclaux, dans l'avant propos des « *Enseignements du Fondateur* » chez G. Trédaniel, parle de la sorte de John Stevens : « John Stevens est lui-même un passeur sur le chemin de la voie » (p. 9).

y a à essayer de la dissoudre. Le « défi » s'évacuera de lui-même alors, si la dissolution est réussie.

L'enseignant devrait par contre ressentir son malaise à tricher pour réussir une technique. Parce qu'il n'y a rien à « réussir ». Il y a à débloquer, il y a à libérer. En cas effectif de libération de ce barrage, l'attaquant ne sera en effet bientôt plus celui-là qui hait ou méprise, ou plutôt il sera déjà ailleurs de tout ce brouillard, même s'il reste là : un nouveau lui-même, un ami peut-être, un être respecté et respectueux, donc « enfin libre ! » (si l'on veut devenir romanesque), un illustre inconnu à découvrir peut-être (pourquoi pas ?). Il est alors quelqu'un d'autre qui vient de se « découvrir » peu à peu avec nous.

L'invention magistrale se tient là, non dans la réussite d'un mouvement, d'une démonstration de force ou d'habileté sur quelqu'un, mais dans la réussite d'une intention d'ouverture à autrui qui le libère. On n'y arrive de plus en plus, au fil du temps, de l'expérience, mais pas toujours, c'est vrai, puisque parfois l'écoute, l'ouverture a besoin d'être si spécifique à autrui qu'elle est décalée, inadaptée, voire carrément déroutée ou rejetée dans sa modalité (par exemple : faire de l'aïkido avec un pratiquant de karaté très protecteur et fixé très bas sur ses jambes est ainsi très difficile puisque les dynamiques deviennent vite dangereuses et contradictoires : l'attaquant ne sort pas de lui-même pour attaquer, ne « donne » rien, pas la plus petite dose de lui sinon des « piques » d'*atemi* (de coups de pieds ou de poings) qu'il « jette » dans l'espace comme un caméléon jette sa langue, ne sort pas finalement de sa sphère de protection personnelle... il n'y a donc plus vraiment de sujet simple, ni clair, à l'étude possible (risque de la confusion), plus de sujet au mouvement d'écoute ou d'aïkido « facilement » possible. Le risque alors est grand de vouloir devenir soi-même un « destructeur », un dominateur (vexé), un démonstrateur d'efficacité, un « Terminator blindé »... en appel à cette coque défensive terriblement concentrée. L'écoute demande pourtant le rabat de son propre orgueil, le rabat de son propre blindage, absolument, même si notre expérience de l'instant montre ainsi ses failles et ses limites (bonheur de la lucidité). N'oublions pas non plus que le temps lui aussi est un facteur important : tout ne se fait pas en un jour, toute limite sera agrandie un jour, un autre jour : cet agrandissement est permis par la répétition des mouvements d'étude et leurs extensions à différents types du travail, différents types de partenaires ou différents types de constructions pratiques.

Bien entendu et de son point de vue personnel, l'être de l'aïkido, en

tant qu'Homme, peut quand même et à tout prix vouloir « de l'harmonie ». Cette volonté définit alors et invariablement les limites de ce qu'il veut, de ce qu'il impose à « l'attaquant » (celui qui subit le mouvement [*uke*]). Il ne fait donc pas de l'Aïki, il n'est même plus acteur, passeur, mais tenant d'une volonté de maîtrise, de domination : il devient l'harmoniste laborieux qui a besoin, à l'origine de sa réflexion, de la comparaison d'évangiles pour établir une concordance : domination du sujet → domination d'un objet → casuistique !

De toute manière, avant même que le mouvement ne débute, il y avait déjà harmonie⁹⁰.

Seul le vide absolu pourrait prétendre au manque d'harmonie : celui-là, il n'en a plus besoin de l'harmonie, il n'y a plus rien, donc plus d'harmonie non plus. Le « trou noir » dont nous parlons, ainsi, n'est pas harmonie, il est autre chose : il est appel d'un vide, pas forcément absolu. « L'étoile rayonnante », comme j'ai appelé cette image, n'est pas non plus vraiment harmonie puisqu'elle rayonne. Elle possède en elle et à ce titre non pas une action d'équilibre mais une action

90. Le chaos également est une forme d'harmonie puisque dans cette instabilité absolue des forces, dans leur confusion, probabilités et désordre, il y a encore des forces en inter-réaction qui se développent, se joignent, s'interconnectent, un assemblage en devenir (qui pourrait être vu comme agréable pour certains : la musique « punk », l'anarchie politique, l'éruption dévastatrice d'un volcan, etc.). On confond souvent ainsi « instabilité », « dissipation d'énergie » (instable = dissipateur ; stable = pas de dissipation), « structures stationnaires de non-équilibre », « irréversibilité », « finalisme », « déterminisme », « entropie » ou encore « phénomènes d'ordre ». Sans rentrer dans les détails, le déséquilibre du chaos ici aussi vise un équilibre : soit par non-équilibre stable, donc non-équilibre ordonné, voire équilibre statistique ; soit par probabilité (encore) d'expression, par un « possible » du mouvement ou sa prise de direction.

Harmonie du chaos ?

Le sujet est vaste. Mais on peut en dire brièvement ici que cette question est l'exacte écho de LA question scientifique de la physique actuelle, celle que pose Ilya Prigogine par exemple : « Pourquoi l'entropie existe-t-elle ? » (« Entropie », emprunt à l'allemand « Entropie », en grec : « énergie », « changement de disposition », « tourner en soi-même » → loi de croissance d'un déséquilibre par superposition à une loi autre de déséquilibre plus grande encore. L'entropie est l'amplification d'une erreur mineure au sein d'un système complexe qui va générer de façon exponentielle d'autres erreurs en superposition pour finir par perturber le système dans son entier. On retrouve ce problème en informatique lorsque, par exemple, une erreur de programmation d'une seule lettre va finir, alors qu'apparemment « tout marchait bien », même au début, va finir par générer tant d'erreur en cascades de plus en plus grandes ou importantes dans le système général lui-même que le système va à un moment ou à un autre ne plus pouvoir fonctionner du tout comme on l'entendait) Une très vieille dualité ici se fait jour comme le pense à juste titre Prigogine : la dualité entre les notions de trajectoire et celle de probabilité, entre sciences exactes et sciences humaines, entre physique classique et physique quantique, entre connaissance du simple et connaissance du complexe, entre l'être et le devenir, entre la vérité et l'illusion, entre sociétés « chaudes » (changeantes) et sociétés « froides » (traditionnelles), entre l'intelligible et le sensible, entre le déterminisme et le hasard, entre... etc. Pourtant et au sein de cette dualité émerge depuis peu dans les sciences l'idée d'une corrélation qui montrerait non une dualité de fait mais l'effet trompeur tout à fait culturel et historique (le Dieu des Hommes est ici non la cause de ce dualisme mais le déclencheur indirect de la tromperie) d'un lien d'unité qu'on intitulerait : « unification des interactions ». Ce lien est bien ici une complémentarité dans la mesure où notre vocabulaire et nos connaissances n'ont pas

de transformation de cet équilibre et donc fondamentalement, elle aussi, un pouvoir de déséquilibre, créateur il est vrai cette fois.

Pourquoi vouloir recréer de main d'homme ce qui existe déjà, cet équilibre global du monde, cette harmonie perpétuelle et changeante ? Pour se protéger (les Dieux des Hommes... « Mais qu'est-ce qu'ils font ceux-là ? » me diriez-vous...) ? De quoi ? D'une certaine forme de mort ? Comment prôner « l'harmonie » si soit même, déjà, l'on ne se sent pas assez harmonieux avec le monde pour ainsi croire qu'il faille la recréer ? Pense-t-on donc que l'on est si important pour lui, pour elle ? Ce qui gêne en fait dans l'harmonie du monde et la raison pour laquelle on s'évertue depuis la naissance de l'humanité à essayer d'en recréer les décors, comme en aikido d'ailleurs, c'est qu'elle ne correspond pas à ce que nos désirs en attendent, pas qu'elle soit ou non, puisqu'elle est avec ou sans notre présence et nos désirs, de toute façon. Il y a là détournement et non pas activation. Ainsi, même dans la plus grande

encore pu ou voulu en tirer des schèmes « exprimables » plus précis (cela ne saurait tarder...). Comme le dit Giorgio Israel : « La question est en fait ouverte : l'évolution des sciences ne nous apporte pas encore de réponse claire ».

Qu'est-ce qui nous intéresse là-dedans pour l'aikido et l'harmonie ?

On s'aperçoit avec les progrès de la science que « pour les systèmes chaotiques, la seule description qui inclut l'approche vers l'équilibre est la description statistique » (Prigogine). Mais cela indique que l'appréciation d'un équilibre au sein du chaos est possible. Cela ne vous rappelle rien ? Description statistique », en gros, c'est si proche de cet autre vocable : « circonstanciel » employé par Ô Sensei (le Fondateur) que la tête nous en tourne (ou devrait !) : Prigogine nous mâche le travail de traduction sans pourtant connaître un mot de japonais : « Pour les systèmes instables, les lois de la nature expriment ce qui est possible et non ce qui est « certain ». Il y a donc bien une façon de « voir » le visible harmonique du chaos. Cette cohérence, Prigogine la perçoit de façon « nouvelle », et non pas duelle, comme celle de l'équilibre : « J'aime dire que la matière à l'équilibre est aveugle, chaque molécule ne « percevant » que les premières molécules qui l'entourent (cristaux). Par contraste, le non-équilibre conduit la matière à « voir » (fluides). Une nouvelle cohérence émerge alors. [...] Ces structures montrent le rôle créateur fondamental des phénomènes irréversibles, donc de la flèche du temps ». Comment ne pas rapprocher ces propos des nôtres en ce domaine de l'aikido qui nous intéresse. On s'aperçoit alors d'un phénomène étrange et presque hallucinant : les propos de Ô Sensei (le Fondateur) avaient pour l'occident incrédule qui ne voyait dans ses poèmes « martiaux » qu'un panaché d'illuminations pacifiques et guerrières à la fois... au moins cinquante ans d'avance sur la physique moderne. (il est vrai pour adoucir nos propos que le taoïsme plusieurs fois millénaire n'est pas étranger à cette affaire : la métaphysique «... des taoïstes en Orient, pour lesquels le chaos toujours changeant est l'essence du monde » (Marie Farge dans « Chaos et déterminisme »).

Le texte cache le texte, les paroles cachent les paroles, le visage cache le visage, la langue cache le sens comme l'orgueil de la culture cache parfois la lucidité : chaos ici de la connaissance. Dommage que peu, finalement, de ceux qui ont côtoyé Ô Sensei (le Fondateur) pendant sa vie aient perçu le message ou aient eu la capacité créative de percevoir le message au point de pouvoir le traduire plus efficacement. Comme le dit Henry Plée : « s'identifier totalement à son maître est une preuve d'un manque de créativité » (interview dans Budo International). Mais à leur décharge, c'est au travers des mouvements que le message passa en eux, preuve ici que l'entraînement : ce n'est pas rien ; et que la « compréhension » : ce n'est pas toujours ou pas forcément grand-chose à elle toute seule telle qu'on se l'imagine (« ai-je l'air de contredire mon introduction ? »).

des violences il y a harmonie (La violence appelle la violence comme le dit R. Girard. Elle est ce par quoi aussi la violence perd sa raison d'être une gratuité. Elle est aussi une forme d'expression d'un ciment social dans laquelle la victime de « fin de chaîne » de la violence est le garant de la cohésion d'un groupe → bouc émissaire libérateur (« le mousse dévoré par les membres de l'équipage ») ⁹¹. On retrouve le même type de libération de la violence au sein de certains concerts musicaux.

Mais pourtant, la violence devrait au contraire venir s'engouffrer pour réapparaître, de l'autre côté de ce trou, épuisée de ce qu'elle était et non magnifiée comme ici. Parce que la violence est une manifestation d'une escalade, d'un malaise irrésolvable par la violence justement et non un acte libérateur.

En ce sens nouveau alors qui n'est plus complémentaire, il y a enfin création humaine, réellement « INVENTION », réelle « JOUISSANCE », enfin « PLÉNITUDE » de l'instant (sans doute la seule possible pour l'Homme), à travers la technique et donc, indirectement, échappatoire magistral à la Maîtrise, à la domination qui lui tient lieu d'effet, et à la violence qui est son corollaire. « L'harmonie » vient donc comme un éclosion, une fois cette opération de concordance effectuée. Et une harmonie différenciable seulement si cette opération s'effectue, parce qu'il n'y a plus alors de raisons de discordance et non pas parce qu'une « complémentarité » (qui ne résout rien que dans des formes de domination déguisées) est atteinte.

Le concert n'est peut-être pas « beau », ça à l'air d'être du « n'importe quoi », l'harmonie en tant qu'agréable n'est peut-être pas classique, mais la face arrière, oubliée, du concert a un sens ⁹².

C'est un peu comme les éléments de ces devantures « à l'ancienne » de nombreuses boulangeries parisiennes : on y découvre des vitres peintes incluses dans ces décors de façades (encore aujourd'hui le procédé est si répandu qu'on passe devant sans s'en apercevoir). Contrairement aux méthodes classiques de la peinture, ces tableaux sont peints « à l'envers » : le premier plan sera la première couche de peinture sur la vitre

91. Réécoutons Dvorak, ses symphonies lourdes et tranchantes, parfois raides et indestructibles comme un aikido de chêne millénaire, un comble harmonique de la violence qui écrase tout notre petit être de bambou sur son passage. Cet écrasement signe la jubilation du groupe à en être partie → harmonie.

Pourquoi donc tant d'harmonie dans tant de violence ? Parce qu'il y a complémentarité, cohésion, participation complémentaire.

92. Maître Yasuno enseignant récemment dans un stage en France et pour lequel le regard porté par certains élèves faisait état d'un côté inesthétique, confus, incompréhensible, brouillon. C'est là le même effet, les apparences sont trompeuses : la face arrière de sa technique est ainsi emplie de sens.

et ainsi de suite. C'est-à-dire que l'artiste a peint sur une vitre un paysage avec un moulin, une plaine, des épis de blé ou que sais-je encore. Mais lorsqu'il a peint c'était sur la face avant, celle qui était devant lui. Pourtant et une fois la vitre terminée c'est l'autre côté, inverse, qui deviendra visible et exposé au public de la rue. Le peintre peint donc en premier ce qui apparaîtra en détail de premier plan, oui, mais de l'autre côté de la vitre (alors que dans l'absolu d'un tableau classique, il commencerait plutôt par le fond qu'il peindra en premier pour finir sur les détails de premier plan. Enfin, en général, parce qu'il y a d'autres méthodes). Si l'on démontait de la façade et retournerait cette vitre alors, on s'apercevrait que le paysage avec le moulin ne représente plus rien : plus de motif, juste un aplat, peut-être multicolore, mais un aplat informe. C'est devenu là aussi un « n'importe quoi ».

Cet effet ambivalent de la découverte d'un réel a été utilisé aussi par Picasso qui s'est joué ainsi de la réalité de création, dynamique cette fois, de la peinture sur une face avant/face arrière d'un traçage au pinceau sur une vitre, ce qui indique bien ici son intérêt (voir le film documentaire « Picasso » par Picasso)⁹³.

Ainsi, les raisons qui pourraient pousser le concert vers le chaos sont les mêmes que celles qui sont jouées au départ d'un mouvement ; mais pas à la fin, lorsqu'après le mouvement, après le processus, un résultat différent apparaît, lui cette fois ponctuellement irréversible (« instabilité → probabilité → irréversibilité » dit Prigogine qui ajoute : « les notions de trajectoire ou de fonction d'onde deviennent des cas particuliers valables pour les systèmes stables »).

Il y a bien une volonté en aikido, ce n'est pas ainsi un art du laissé aller, mais cette volonté ne peut pas être claire à celui qui ne comprend pas la réversibilité de l'image en création et l'irréversibilité du fait accompli. Et si le concert n'est pas finalité, ni l'écoute d'un public non plus sur cette « face » là, c'est le passage d'un affect en devenir de dépollution qui l'est, en devenir de révélation « d'autre chose ».

93. La couverture du livre de Prigogine (voir bibliographie) illustre très bien aussi cette ambivalence de la vision : on y voit sur l'édition en livre de format « poche » chez Flammarion (Collection Champs) un « bi chinois » de l'époque « Han », c'est une représentation du ciel, en jade vraisemblablement, qui ressemble à une sorte de collier plat (un tore) taillé dans la masse : Au centre un trou parfait. Autour de ce trou la matière plate. Et en périphérie une circonférence irrégulière, dentelée par endroit et non circulaire, se déployant par section en spirale, un peu comme ces figures de géométrie aléatoires fractales en expansion. Le ciel ici est vu non comme une voûte avec nous à l'intérieur mais comme un trou avec de la matière autour, matière elle-même en pleine expansion chaotique.

« Tombée de la branche
 Une fleur y est retournée
 C'était un papillon ! »

A. Moritake (1473-1549)

Le tableau de la vitrine du boulanger, le mouvement, la pratique dans son ensemble doit un jour se « retourner comme une chaussette », s'étendre comme l'image d'un ciel de bi chinois, pour vivre, donc transcender sa propre image. D'où cette notion ponctuelle, constante mais sans cesse actualisable de « passeur d'orage ». Et non image d'un « potier météorologique » qui managerait et façonnerait dans des modèles volumétriques virtuels, seulement et tant bien que mal, des informations énergétiques pour tenter de les modéliser (« modeler ») ; fut-il, ce potier, talentueux.

Contrairement aux pistes de la proportionnalité ou celle de la concordance, cette piste de « l'harmonie » donc n'est pas une piste que je poursuivrai plus avant dans cet essai, parce que je préfère m'en remettre, pour ce qui concerne l'harmonie à la pluralité d'éclolement DES concordances, et donc en son sein à l'immanence de l'harmonie globale du monde, des mondes ; une harmonie qui ne nous préoccupe pas vraiment, donc.

Tant que nous sommes sur cette terre, pourquoi ne pas rester humains, c'est-à-dire volontaires et lucides sur notre pouvoir de réflexion (si l'on veut « réfléchir », alors il est inventif de devenir peu à peu ce miroir sans face cette fois, celui qui peut « être franchi » et donc transformateur) ?

N'est-ce pas notre rôle, notre tâche d'expérimenter par l'aïkido par exemple, au plus profond d'elle-même, ce type d'humanité en gestation ? ». Je pense que c'était profondément le propos de Ô Sensei.



Le tigre
l'attaquant

L'être de l'Aïkido est celui qui, par sa technique, avec la vigilance nécessaire, se permet de pousser la porte de la cage et de laisser sortir le tigre.

13

LE PASSEUR D'ORAGE

« C'est parce que nous n'avons plus rien à cacher que nous ne pouvons plus être saisis. Devenir soi-même imperceptible, avoir défait l'amour pour devenir capable d'aimer ».

Gille Deleuze et Félix Guattari

« Défaire l'amour », c'est ouvrir l'amour, le déplier, le défroisser au monde. Peut-être faut-il expliciter ici, de même et en ce point, en quoi le « passeur d'orage » est un agent de la concordance. Le passeur est agent de la concordance parce qu'il défait une impasse, il fait passage à « l'agressivité » d'autrui. Le mot « agressivité », ici employé avec des guillemets, à un sens éminemment large. Il se peut même que cette agressivité ne soit pas apparemment violente physiquement mais violence latente, fourbe ou même insidieuse. Le passeur alors doit créer de la concordance de passage, une alliance à cette forme de violence, à ces formes autres aussi, donc en être lucide (« lucide » : de « lumière » ; être lucide, c'est avant tout « faire luire », « rendre lumineux », ce qui n'est pas toujours simple lorsqu'on étend le principe au-delà de la pratique pure [social, relationnel, commercial, etc.]).

La concorde, la mise en cœur, au titre d'opération créative « sur l'espace et le temps » d'une décision commune de passage, est l'opération qui déclenche un voyage par sa capacité à mettre en accord, et comme d'une base de travail claire, des intentions enfin contingentes et intermédiaires. Deleuze dit de son travail monumental d'écriture avec Félix Guattari : « On ne travaille pas ensemble, on travaille entre les deux ».

La concordance se réalise par cette ouverture, l'appel presque, au niveau du passage. Il n'y a pas complémentarité ici non plus : le passeur n'est pas l'agent « complémentaire » de la violence, il est agent de son actualisation, de sa mise à plat et donc de sa libération. Il la guide. C'est d'une « défilade » engagée dont il s'agit. Il est celui qui dit : « Oui, pars, divise-toi en parts. Tes pareils risquent de te condamner comme un frère

séparé. Tu étais unique et référé, tu vas devenir plusieurs, et parfois incohérent, comme l'univers, qui, au début, éclata, dit-on, à grand bruit. Pars, et alors tout commence, au moins ton explosion en mondes à part. Tout commence par ce rien. » Et qui le prévient : «... Car il n'y a pas d'apprentissage sans exposition, souvent dangereuse à l'autre. Je ne saurai jamais plus qui je suis, où je suis, d'où je viens, où je vais, par où passer. Je m'expose à autrui, aux étrangetés » (Michel Serres).

Le passeur est le guide, la main du guide qui prend le risque de montrer, accueillir et introduire le voyageur dans un passage libérateur, le passeur étant la forme personnalisée de ce passage dans le cadre de sa technique. À *chacun* son « morceau » de passage commun, un plan de passage possible à définir (→ à chacun son style donc). Le passeur ouvre une porte à une agressivité qui ne trouvait désespérément pas de place, pas d'échappatoire à sa propre intention sinon en essayant de briser ou détourner l'espace butoir auquel il se croyait confronté, ne faisant en cela que le renforcer (Morale classique du pénitencier : des barreaux de plus en plus gros (...nombreux) pour une bête de plus en plus dangereuse... jusqu'à ce qu'on se décide à la « piquer »).

En cela, et c'est très important à comprendre, il y a concordance dans cette action entre l'intention de la violence et l'ouverture volontaire d'un paysage libérateur à cette violence. La violence ne peut pas se dire autrement que comme un effet de sclérose, les barreaux, le fait de se sentir en cage, de se débattre en soi : c'est ici que se tient le butoir à l'échange vers l'autre. Mais c'est ce qui active cette violence, ce qui crée ces barreaux, qui devra être révélé par cet autre qui... concorde.

Revenons à quelques définitions du passeur :

- Un « passeur » est quelqu'un qui induit le passage d'un cours d'eau sur un bac, c'est un batelier (de « bateau » cette fois, du vieil anglais « *bat* » → *boat*).

- Un « passeur » est quelqu'un qui induit le passage d'un ballon, dans les jeux d'équipes par exemple.

- Un « passeur » est quelqu'un qui induit le passage d'une marchandise illicite, c'est alors un trafiquant (de « trafic », sans doute avec l'idée de transvaser littéralement de la « lie » (« trafic » de « *faex* », « *faecis* » en latin vulgaire : mot qui donna « fèces », la merde en clair), à moins que le mot vienne de : « faire passer de main en main », « *transfricare* » : « tripoter »).

- Un « passeur » enfin est quelqu'un qui induit le passage d'un défilé, d'un col, d'une frontière, c'est un guide.

Dans tous ces sens, il y a actualisation d'un dépassement par rapport à un acte auparavant « bloqué » (barrage ou interdiction). Il y a ouverture d'une « solution » à ce blocage.

En aikido, le « passeur d'orage », ce passeur-là tel qu'il est défini par cet essai, est l'Homme, de même, qui offre un passage, un déblocage à la violence. En ce sens et sans religiosité superflue c'est un être profondément tantrique : il ne fait pas mur supplémentaire à un affect, à une émotion, ni détournement comme on le croit souvent. Il les laisse au contraire se déployer, le mot n'est pas vain, le plus « naturellement » possible jusqu'à leur épuisement et leur désintégration interne.

Image : Le passeur est celui qui finalement entrouvre la cage du tigre, une cage que le tigre avait lui-même construit dans son imagination (territoire ouvert) ou que son milieu lui avait imposé (territoire fermé). Mais dans un cas comme dans l'autre, le tigre semble ignorer que la cage a une porte en fait, et que cette porte n'est pas fermée à clef. Il tourne en rond, se jette sur les barreaux, crie, feule, hurle et grogne, lacère de ses griffes le vide extérieur en essayant de s'étirer à travers ces barreaux, happe au passage tous ceux qui tenteraient de s'en approcher et bondit et rebondit sans cesse sur les barreaux, qui ne sont le plus souvent que les barreaux de son imagination.

L'être de l'aïkido est celui qui, par sa technique, avec la vigilance nécessaire, se permet de pousser la porte de la cage et de laisser sortir le tigre. C'est pour cette raison que les techniques d'aïkido sont à la fois pleines et vides, étoiles et trous noirs : le tigre sauvage, libre, signifie qu'il n'y a a priori plus de limite à sa dangerosité⁹⁴.

Le tigre en cet instant a plusieurs choix : passer à l'extérieur de sa cage et partir... ou rester. Le passeur ici ne doit pas se faire obstacle, mais ouverture claire et vigilante.

Si le tigre reste dans la cage malgré tout, cela ne pose pas de problème sinon un problème de temps : doit-on (doit-il, le tigre ou le passeur) refermer la porte de la cage (« Titi-et-sa-cage » devant le monde de Gros Minet : l'une des problématiques essentielles de la vie) ?

S'il sort, le tigre va dans l'instant de sa sortie se surprendre lui-même

94. Quelle peur innommable, quel effrayement viscéral de n'être plus soudainement séparé du tigre par quelques barreaux, quelque grillage robuste ou quelque vitre blindée, mais par quelques mètres vides, moins peut-être... d'être dans SON volume d'espace sans rien entre lui et soi !

par sa violence confrontée à sa liberté, vouloir tout ravager sur cet instant de libération ou saisir ce nouvel espace libre dans son sens pourtant et momentanément in-sécurisant⁹⁵. Le passeur, le maître par exemple, ici aussi à un rôle à tenir, celui qui montre la viabilité d'un nouveau territoire à reconstruire, non pas de fuite vaine, mais de liberté.

Très vite, ainsi, l'appel du monde fera partir le tigre vers les étendues sauvages : sa violence en ce point, la violence inhérente à sa condition de reclus s'évapore pour donner place à une activité réelle de tigre : se ressourcer, se retrouver.

L'élève en aikido est donc un sujet de la même technique initiatique, et non pas sujet d'une maîtrise au sens propre ; au même titre, dans son entraînement, que le tigre à libérer de sa cage ou l'attaquant de sa violence.

La suite n'intéresse pas outre mesure le « passeur » : il se doit de refuser une nouvelle prise de domination, de maîtrise réelle sur la vie du tigre, celle du tigre quel qu'il soit dans une cage quelle qu'elle soit.

En cela le « passeur » n'est pas un pédagogue.

Ainsi et de même, le maître en aikido doit, au moment d'atteinte de la liberté du pratiquant, le laisser seul à nouveau, « malheureusement » seul avec sa liberté (nous y reviendrons) ; peut-être jusqu'au moment où cette liberté, fatalement, s'actualisera et où les rapports de ce tigre au monde, du monde au tigre, changeront.

Si par contre, cette liberté à pour effet de reconstruire une nouvelle cage ou réserve imaginaire (un « Thoiry » vide de brousse pour le tigre mais aussi pour le maître), il est impératif que l'être de l'aïkido, ou le « maître » en ce cas, retrouve alors instantanément son rôle de passeur. Et ce jusqu'à ce que le tigre puisse « s'assumer » un jour de manière autonome dans SA liberté de mouvement.

La cage du tigre est un territoire potentiellement ouvert. Le passeur, lui, le sait. En ce sens : seul le tigre, le visiteur et le gardien du zoo ne le savent pas, s'entêtent inconsciemment à ne pas le savoir !

95. Le gros chat sort de son appartement et soudain se fait tout petit, se fait suprêmement délicat dans sa marche, se baisse sur ses hanches et roule des épaules avec une « légèreté » hésitante tout à fait étrange. Il faut voir au moins une fois dans sa vie cette façon qu'il a d'aborder l'inconnu, cette prudence au gain de la « liberté ».





Bonjour, James,
James Bond !

L'être de l'Aïkido n'est pas James... James Bond,
le "007". Il est : Zéro... Zéro Bond, le "000".

14

LE TIGRE... ET LA FERMIÈRE

« Nous voici, à notre tour, les derniers, au faite de la puissance, à la limite même de commettre la faute.

Allons-nous quitter le paradis ?

Je dois dire à mes petits-enfants que je me souviens encore d'une enfance dans une campagne calme qui donnait à suffisance des fruits délicieux.

Choisir : l'empire ou la terre ? Celle-ci a gagné jusqu'à aujourd'hui. »

(Michel Serres)

« Nous n'héritons pas la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants »

(Proverbe africain aimablement communiqué par Gérard Bernard de « La maison de l'Olifant » à Paris)

La concordance du non-agir (voire du « non-faire » dont nous parlions plus haut), se situe dans l'instant où le tigre veut repousser sauvagement la cage (l'inhibition est aussi une forme de sauvagerie, sur soi cette fois) et lorsqu'au même instant le passeur montre la porte ouverte de cette cage. Le jour se fait alors pour lui. Jean Cocteau disait : « Reste et sauve-toi dans tes ténèbres. Inspecte-les. Expulse-les au grand jour. » Il y a ici appel d'un vide, d'une liberté instantanée et absolue que l'on pourrait qualifier de point « zéro » de l'action (les ténèbres). Le tigre peut refuser dans un premier temps cette ouverture, mais cela n'est effectivement qu'une question de temps. Il pénétrera dans ce vide à condition que ce vide soit désigné par une maîtrise claire d'ouverture (un vrai vide et non un semblant de vide). L'être de l'aïkido maîtrise ici la liberté du tigre au niveau intemporel, il se doit par la création d'un 000, (triple zéro) maîtriser la situation et non la clore habilement.

Comme l'écrit O. Kakuzo, « celui qui pourrait faire de soi-même un vide où les autres pourraient librement pénétrer deviendrait maître de toutes les situations ». En ce sens « la complémentarité », si l'on veut absolument parler d'elle, se transforme en proportionnalité et trouve

son essence dans une opération de soustraction et non dans une opération d'addition parce qu'il ne s'agit pas d'effectuer une opération par rapport à une complétude à obtenir mais par rapport à une ouverture à trouver, un vide actif.

Que les éminents mathématiciens qui liront cet ouvrage pardonnent cette image simpliste mais « l'opération aikido » pourrait se définir comme :

$$(+ \text{ porte} - \text{ porte}) = 0 ; \text{ et non pas comme : } (+ \text{ cage} + \text{ porte}) = 100$$

Pourquoi pas comme une addition ? Parce qu'un « 100 » résultat ferait ici barrage dans la mesure où il définit de l'extérieur ce qui serait un état a priori « complet » du tigre. Or, cet ordre, s'il est décidé par le passeur, devient presque toujours l'ordre d'un passeur trafiquant, puisque c'est le passeur qui attribue la « valeur » à « ses » marchandises de transit (la violence ou les besoins du tigre). Dans le cas inverse, le « zéro » (et donc l'opération soustractive) fait ouverture dans la mesure où il définit un passage dans lequel le tigre peut se faufiler sans jugement de valeur par rapport au passeur⁹⁶. En clair :

Une force violente de potentiel « 33 » demande une volonté d'ouverture proportionnelle de « 33 » et non un complément de potentiel de « 77 » pour se trouver devant une position d'ouverture.

Ainsi dans le cadre de la pratique sur une heure par exemple, il y a une condition à mettre en œuvre pour progresser dans le futur : il faudrait

96. On remarque (il faut lire chaque terme doucement pour bien le comprendre) :

- Qu'une complémentarité d'addition serait du type :

$$(+ 20 + 80) = 100 ; (+ 33 + 77) = 100 ; (+ 50 + 50) = 100...$$

- Qu'une proportionnalité de soustraction serait plutôt :

$$(+100 - 100) = 0 ; (+ 20 - 20) = 0 ; (+ 33 - 33) = 0 ...$$

- Qu'une complémentarité de soustraction faussée, c'est-à-dire une soustraction réalisant un résultat d'addition par effet de débordement (c'est le cas du « passeur trafiquant », ce qui est différent du maître. Celui-là, le trafiquant, monnaie le passage avec plus value. Le voyageur se voit lesté ou délesté de « + » ou « - » quelque chose). Dans ce cas, l'opération serait :

$$(+100 - 80) = + 20 ; (+ 20 - 77) = - 57 ; (+ 50 - 100) = - 50 ...$$

Par rapport à ces trois différents « modèles » d'addition, de soustraction et de soustraction débordante, on s'aperçoit que :

$$0 = (+ 33 - 33)... \text{ est différent de : } (+ 33 - 77) \text{ (premier cas évoqué)}$$

$$0 = (+100 - 100) ... \text{ est différent de : } (+ 100 - 80) \text{ (deuxième cas évoqué)}$$

On s'aperçoit aussi que :

$$0 = (+ 100 - 100) = (+ 40 - 40) = (+ 20 - 20) = (+ 33 - 33) ...$$

Les deux termes doivent être égaux dans leur énergie et non complémentaires pour atteindre l'ouverture.

Ceci n'est pas une démonstration, c'est là encore une image.

non pas limiter sa pratique à un « 33 » parce qu'on pense qu'on ne peut pas aller au-delà d'un « 33 » ou qu'il faudrait être doux et travailler sans heurt avec le partenaire (donc ne pas le malmenier d'aucune façon pour rester pur). Mais essayer, par une décision personnellement volontariste, de faire en sorte qu'au cours de l'heure, une concordance d'intention soit créée afin de faire monter la tension de la pratique en crescendo : « 33 » puis « 34 » puis « 40 » puis « 60 » (« 200 » pourquoi pas ?), etc. Il faudrait absolument chercher cette « limite de l'heure en présence potentielle » avec ce partenaire (autre raison de travailler une heure avec le même partenaire). Et cela dans les instants et les mouvements qui se suivent.

Pour cela il est évident qu'il doit y avoir accord latent, perçu, du processus par les deux partenaires, ou alors subtil apport du « décideur » (en général le plus gradé), pour engendrer ce crescendo (ou non, si par exemple et déjà les bases de travail ne sont pas assez claires pour exploiter ce créneau de travail, ce qui peut arriver malheureusement → retour aux bases quasi obligatoire et instantané). Si le partenaire se laisse porter alors par cette connivence, il trouvera le bonheur de se dépasser dans son aikido ou dans ses attaques. Dans le cas contraire, s'il refuse la connivence, il se révoltera contre son partenaire, en régressant peu à peu, en se pétrifiant dans ses croyances de « SON » aikido... indubitablement.

La gente féminine pense souvent qu'un aikido doux et coulé est la voie de l'aikido, de la concordance. C'est absolument faux dans le cadre de l'entraînement. Il ne s'agit pas en effet d'une problématique de douceur ou de brutalité, le problème est ailleurs. Il s'agit de chercher à aller toujours un peu plus loin que « la limite du jour avec ce partenaire-là » même si cette limite engendre des heurts. Il ne faudrait pas confondre ainsi maladresse (due à un débordement) et inaptitude. Sans cette très importante forme de pratique, le travail de fond ne se fait jamais bien et la douceur reste un « critère » de réussite là où elle n'est que faiblesse ou pire : tranquillité auto-hypnotisante, sécurité illusoire, mollesse de guimauve ou abandon de la voie.

Travailler avec une femme (ou un homme) physiquement ou psychologiquement beaucoup moins « solide » que soi est ainsi très difficile. Parce qu'on doit exercer et exacerber sa capacité à ressentir cette limite et, sans brutalité ressentie ni raideur, tout en restant dans un cadre technique viable et réaliste, la faire monter en puissance (« Puissance de travail et de volonté », j'y reviens). Cette montée en puissance doit se faire sans décourager l'intention de cette (ou du)

partenaire par ce qui pourrait passer pour un petit « viol » de son intégrité. « Viol » car elle peut considérer qu'on use de sa faiblesse relative. Elle se sait plus fragile, donc elle se sait en situation d'insécurité consciente, ou : moins à même de pouvoir s'extérioriser dans sa pratique (pour se protéger le plus souvent).

En ce sens le travail avec un partenaire plus faible est très intéressant bien qu'on le juge le plus souvent, ne nous en cachons pas, avilissant. Mais ce même travail est intéressant à condition (et à l'inverse) que ce partenaire se laisse aller à sa propre puissance sans réserve disproportionnée ou limite volontairement sous évaluée à fin de tranquillité, comme nous venons de le dire. Ce facteur montre la difficulté.

Un partenaire qui progresse nous fait progresser. Un partenaire qui dort ou qui se protège exagérément nous fait régresser.

Pour en revenir à notre propos : ce « pousser » du tigre doit venir non pas se compléter avec un « tirer » du passeur qui donnerait un « 100 » mais avec un « ouvert » proportionnel à son intention de passer la porte qui donne du « zéro ». Le tigre doit sortir de sa cage, doit « sortir » de lui-même.

Le passeur est, excusez du peu, le déchet sublime de l'opération, l'agent « zéro » qui produit du « zéro ». Le passeur est celui qui, comme le disait Ô Sensei (le Fondateur) : « ramasse le socque de bois de Aïte (la « geta⁹⁷ » de celui qui l'avait attaqué) après que celui-ci ait chuté, en disant :

« Ca va ? J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal en trébuchant... Ah, tenez, vous avez perdu votre geta... » avant de passer son chemin, comme s'il ne s'était rien passé de très important (propos de Ô Sensei (le Fondateur) rapportés un Samedi matin pendant un de ses cours à l'Aïkikai par Sasaki Sensei (maître).

Carlos Castaneda disait : « Comme aucune chose n'est plus importante qu'une autre, il va jusqu'au bout de ses actions comme si cela comptait à ses yeux. Sa folie contrôlée lui fait dire que ce qu'il fait compte et le fait agir comme si cela comptait, bien qu'il sache qu'il n'en est rien. Aussi, l'action accomplie, il s'éloigne en paix. Qu'elle ait été bonne ou mauvaise, qu'elle ait eu un résultat ou non, cela ne le concerne pas »⁹⁸.

L'être de l'aïkido n'est pas James... James Bond, le « 007 » ; Il est : Zéro... Zéro Bond, le « 000 ».

97. Geta : socque de bois japonaise.

Comme dans l'histoire de la fermière. Celle-ci voit sortir, d'un hélicoptère qui s'est posé dans son champ, un homme qui se présente à elle, tout propre sur lui, plutôt « beau gosse un peu rétro », élancé, habillé d'un smoking et nœud papillon et qui lui annonce :

- James... James Bond.

Et la fermière d'essuyer sa main, de la tendre à James, et de dire :

- Ray... Ray – monde.

La fermière effectue un Aïki remarquable en empêchant James de rester sur son seul rôle fermé « d'agent de sa majestée en descente d'hélicoptère, agent secret bien entendu mais très important pour la survie du monde occidental » qui nomme ainsi sa cage, et donc ses barreaux.

Ici encore il y a construction, par la réponse de la fermière, d'une ouverture : plus James bond moins Raymonde = 0 = « communiquons sur cette base neutre votre venue ». Tous deux deviennent sujets. Tous deux sont soudain importants et SUR le même plan sujet, ou mieux à l'endroit de cet « entre-plan » sujet qui leur est devenu commun, alors qu'a priori rien ne devait les mettre en relation jamais par ce plan-là.

Alors que : [James Bond plus « inconnue complémentaire »], cette opération unilatérale n'égale finalement que : « James Bond agent secret » qui équivaut à « tigre dans sa cage ». La fermière n'est plus alors « passeur » dans ce cas, elle est... objet d'utilisation, objet de valorisation de James, objet dérisoire qui le montre, lui, un « plus quelque chose » en comparaison, et non pas un « zéro d'engagement neutre à la relation ». Et comme, dans l'autre cas soustraction de « James moins Raymonde = 0 » on peut nommer ce « zéro » quand même ici : cet agent « 000 » n'est pas un Dieu non plus, ni le vide lui-même. Raymonde ici ne se prend pas pour Dieu ni pour rien, elle se donne rôle du sujet de ce dont James peut avoir besoin (sinon « pourquoi serait-il descendu d'hélicoptère devant elle dans cette grande esbrouffade ? » c'est en gros la question qu'elle pourrait se poser).

Cette virginité de l'acte est indispensable, on devrait toujours, à chaque instant de la pratique, de l'entraînement, tendre vers elle. En cela on dit au Japon qu'on doit rester un éternel débutant : pour essayer d'échapper sans cesse ainsi aux « Maîtrises » et surtout à la pire des maîtrises : celle de soi, illusoire, sur l'ordre, le mouvement d'autrui (ou sur un « soi-

98. « A separate Reality : Further Conversations with Don Juan », Pocket Books, New-York, 1972, citée par W. Dyer.

même » différent de ce que l'on croit, ce qui est la même chose). Il ne s'agit pas d'une nouvelle maîtrise à « trouver » mais d'une nouvelle et permanente intention dynamique de libération à inventer. Sinon effectivement, le passeur, l'être de l'aïkido n'est plus agent de libération mais agent d'une éternelle maîtrise sur le tigre, celui-ci ne se libérant donc pas « de l'objet », où plutôt passant d'une forme de domination « objet » à une autre.

Bien entendu il n'y a pas de perfection du « zéro » facile à atteindre en la demeure. Les « ratés » d'un mouvement, les charlatanismes d'intention, notre propre « théâtralité de l'acte » ou nos « enseignements » sur le tapis sont là pour le démontrer. Il y a un effort permanent d'étude à faire, par contre, pour donner à notre pratique proportionnelle du « zéro référentiel » une chance de se réaliser, et cela comme thème de travail et d'évolution.

En effet, le tigre peut très bien déborder le passeur, se retourner soudain contre lui, l'affoler, le blesser ou l'estropier, le « manger tout cru » avant de repartir une fois sorti de sa cage, ne laissant derrière lui qu'une charogne éventrée et infâme. Là encore cependant le « zéro » est atteint par la réelle disparition du passeur (abandon, fuite, blessure, coma ou mort). La charogne n'en était pas une, ce qui reste c'était juste une enveloppe, un habit de l'être mis au rebut après utilisation, comme le dirait Bouddha. L'opération « plus porte moins porte = 0 » est donc fiable là encore puisque le passage a quand même eu lieu.

Indice important, littéraire, et extrême : « Premier de cordée » de Frizon Roche : Après une ascension difficile, un alpiniste et son guide sont bloqués par l'angoisse, la peur et l'inhibition de l'alpiniste et les mauvaises conditions climatiques. Peu avant le sommet, le guide dévisse de la paroi abrupte, se retrouve suspendu dans le vide, à l'alpiniste qui n'en peut plus de le retenir (j'écris cela de mémoire...). Le guide finit par trancher l'élingue avec un couteau et chute pour s'écraser finalement deux cents mètres plus bas. Le passeur meurt donc, se sacrifie, mais le voyageur dans un dernier effort finit au sommet, y retournera même plus tard, seul cette fois... Donc à la fois libéré du guide, du souvenir du guide et de lui-même dans ce souvenir (et finalement de la montagne). Il est de la sorte « passé »...

Il est clair que ce risque, le risque de « perte totale de la vie » demeure toujours. C'est un risque, non pas forcément ce qui est souhaité, mais ce qui peut arriver lors d'une ultime ouverture, moins bien gérée que les précédentes. Ce « perte de la vie » n'est donc pas un but en soi, c'est un

« risque utilisé » en soi, risque absolu face à l'engagement d'ouverture. La technique, l'expérience ici, sera là en principe pour formater ce risque et non pas pour l'activer de façon aveugle. Le guide d'ailleurs, et en ce sens, commet une erreur d'appréciation, il est prisonnier d'un temps (horaire et climatique) et d'un affect psychologique (celui de l'alpiniste, le sien aussi) qu'il n'a pas assez bien jaugé. Ce manque de jugement signe finalement sa perte relative. Il y a un moment où revenir en arrière est impossible, physiquement impossible. L'art consiste à créer l'ouverture totale toujours en deçà ou au-delà de ce moment. Il doit y avoir un décalage entre le temps de l'ouverture et le temps de l'événement pour que le passeur ne risque pas de tomber lui-même dedans, mais en reste détaché. Ne pas rester planté là devant le tigre libéré en quelque sorte. Sinon, le « 000 »... devient au porteur de « 000 ». L'utilisateur en ce cas est rattrapé par le « zéro » comme le lanceur de boomerang inconscient qui se fait faucher par le retour de celui-ci, comme le guide se laisse rattraper par la montagne.

Il est donc des cas irrémédiables, mais en apparence seulement.

L'alpiniste de Frizon Roche n'était ainsi pas « prêt », comme n'était pas « prêt » le guide non plus pour le mener. L'échec qui en découle est causé avant tout par la non-temporisation de l'événement, le manque de réflexion, pas par la faiblesse du concept d'ouverture défini ici (comme l'écrit Sylviane Gacinski : « La plus grande beauté est pourtant appelée à mourir : elle n'en a pas moins existence et valeur »). Ni par la seule puissance du risque « d'ouverture provoquée » face à la vie.

« Manœuvrer » le regard plein de braise d'un fauve dans son état de libération n'est pas simple effectivement et demande un grand courage et de solides références intuitives et techniques⁹⁹, but entre autre de la pratique sans cesse répétée, retravaillée, avec différents paramétrages. C'est l'un des buts de l'entraînement. L'idée d'un sacrifice est, il est vrai, inhérente au passeur : il sacrifie sur un moment donné quelque chose « de lui-même » (ne serait-ce que du temps pour faire passer). Le tout de la technique consiste pour lui à garder au sein de la concordance l'idée que le « zéro », l'ouverture, est un outil de gestion d'une crise et non un but à vivre en soi. Il doit vivre, et surtout survivre, ce passeur et ne pas mourir sinon comment pourrait-il continuer à faire « passer » ? à faire vie ? Le seul but en soi pour le passeur, c'est de pouvoir lui aussi rebondir

⁹⁹ Hata Mutsugoro, le Cousteau japonais des animaux sauvages, connu pour sa faculté de côtoyer les animaux comme si lui même en était un, s'est ainsi fait sectionné un doigt récemment par un lion avec lequel il « jouait ».

sur ces « zéro », sur les actes d'ouvertures qu'il invente, et lui aussi, de son côté, crever son propre miroir, ne pas se satisfaire d'un pauvre événement de réussite (ouvrir la cage). Car survivre, comme le dit Michel Serres (« A visage différent », 1997 chez Hermann), en dit plus, en sait plus que la vie. Il n'y a donc pas ici de morale du sacrifice ou d'une rémission probable (une rémission : un « pardon », une « grâce » à recevoir ou à donner, terme d'ailleurs hautement périlleux de par sa connotation chrétienne) à promouvoir comme on pourrait a priori le penser, mais une méthode « d'intention d'abandon proportionnel » ou encore une méthode d'utilisation et donc de sublimation des faiblesses (lignes de fuites).

Cette méthode vient viser d'ailleurs un double affect. Elle donne à travailler aussi bien pour celui qui passe, le voyageur, que pour le « passeur ». Ainsi, si une énergie d'attaque de « + 500 » demande alors une proportionnalité d'ouverture de « - 500 » et que le passeur sait dans l'instant qu'il n'est pas capable de fournir ce « - 500 », comment pourrait-il s'engager vers l'opération qui mène au « zéro » ? Il peut essayer. C'est aussi une forme d'entraînement : comment compenser une déroute ?

À l'Aïkikaï, je me souviens ainsi des rares fois où j'eus la chance de pouvoir m'entraîner une heure d'affilée avec Fujita Sensei (maître) lors, souvent, des cours matinaux du précédent Doshu (le maître-gardien de la voie). Peu de pratiquants à part quelques masochistes éclairés (je pense entre autre à Jean Christophe Driot (qui vit toujours au Japon à ce jour), à Bruno Zanotti (enseignant maintenant dans le Nord de la France), à Philippe Granger (enseignant aujourd'hui dans la région de Bordeaux), que j'ai vu se frotter eux aussi aux différents « rhinocéros » de l'Aïkikaï) se précipitent pour l'inviter dans ces cas-là. Et pour cause : cette heure passée dans ses pattes est une sorte d'enfer à « + 3000 ». De plus et comme il est « cassé », invalide presque malgré sa puissance importante, ou tout au moins bloqué dans son corps et ses articulations par tant de souffrances ou de blessures passées, peu mobile de surcroît malgré une assise impressionnante, on a l'impression de ne rien pouvoir en faire de ce « + 3000 » là.

De toute façon, notre « - 3000 » idéal n'allait pas au-delà d'un petit « -60 » ou d'un « - 80 » à l'époque...

Malgré les souffrances physiques que cela allait infailliblement entraîner, j'aimais beaucoup l'inviter. Je n'étais plus alors passeur, j'étais « repassé ». Il n'y avait en effet pas grand choix de travail ni dans la position d'*uke*, ni dans la position de celui qui est attaqué et fait le

mouvement (*shite*) : il fallait surtout « tenir »... et essayer de contenir le rhinocéros, essayer de « rester en vie ».

Cela fait du bien ainsi de se faire replier sur un travail des positions de survie aussi indispensables... L'entraînement alors devient : «... pas de blessure surtout, se garder... ne pas le fâcher, ne pas le décevoir, ne pas fuir... Essayer de le faire transpirer, donner, le faire bouger, le surprendre par une présence, par une constance... Se recentrer sur la technique, ne pas se plaindre, ne pas s'arrêter, respirer, souffler, ne pas faire « la victime », ne pas faire « le blessé », se concentrer... Lui rentrer dedans, l'intéresser, essayer de l'ouvrir, même d'un milliardième de millimètre essayer de l'ouvrir, même sans y parvenir essayer et essayer encore : « Comment allez-vous, *sensei* ? ¹⁰⁰ »

Crever le miroir : oui... Mais ignorer le polissage de la réflexion ?

Le niveau de chacun ici est en jeu, autre raison de l'entraînement, des « dan » peut-être aussi : l'entraînement permet de progresser, c'est-à-dire de repousser au fil du temps et de l'expérience sa propre capacité à gérer ces types d'énergie « + » et « - » (non pas « complémentaires », je le répète au risque de lasser, mais proportionnelles).

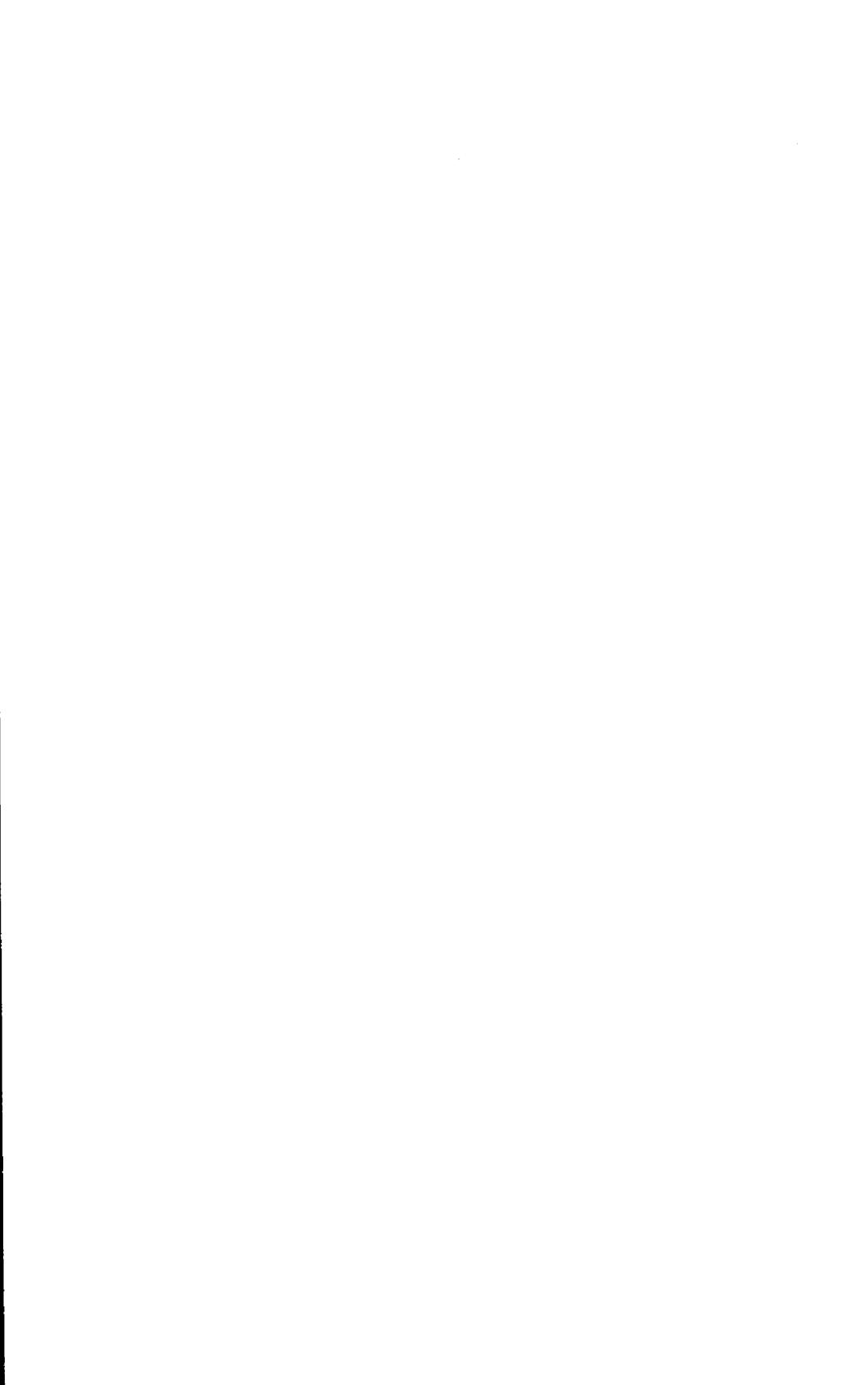
Le passeur qui ne peut pas donner du « 500 » doit alors temporiser, réfléchir autre chose que son rêve, son fantasme d'aïkido, disperser ou commencer par reconstruire dans une autre répartition plus favorable au « passage » le « + 500 » de l'attaquant. La technique de base ici encore le permet, comme le « coup de génie » (une fois n'est-ce pas, rarement deux...), comme les mots « attends », « non », « ça suffit », « excuse-moi », « regarde » « vous n'avez pas le droit » ou même « pitié... » dans une bagarre de rue ou à la guerre, comme les brouillages, les leurres dont nous avons déjà parlé dans le cadre de la pratique, comme la notion d'*atemi* dont nous reparlerons, etc. Il ne s'agit pas dans cette temporisation de faire un tour de passe-passe par amour de l'art ou du théâtre, il s'agit de « préparer » le voyageur à un passage tactique possible pour lui ET pour le passeur « à travers le miroir des apparences ». Car le voyage ne peut se faire qu'à deux, qu'entre deux. Les actions sont décalées comme nous venons de le dire, ce qui montre bien cette position d'un passage « entre... ».

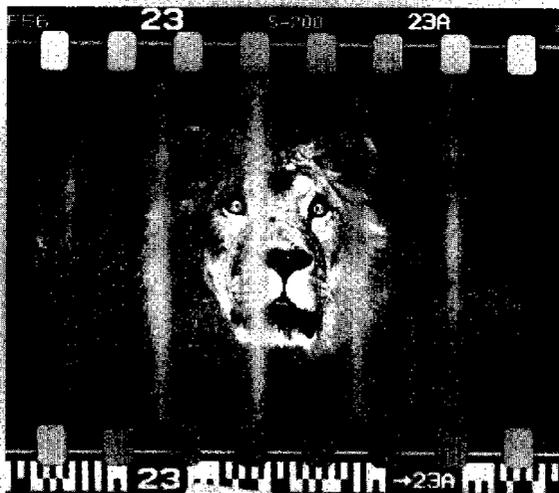
100. Je voudrais le remercier ici d'être venu s'entraîner, d'être alors venu « s'offrir » encore dans une position de partenaire, ce qui est tellement rare malheureusement chez les *sensei* (maître) anciens ou expérimentés.

Il y a toujours une « épaisseur » au miroir. Plus vous vous rapprochez de lui plus vous découvrez cette épaisseur. Plus fin, en épaisseur, sera le miroir et plus fin sera ce décalage. Certes, mais si vous posez un doigt sur ce miroir, le doigt ne touche pas le miroir, son reflet est décalé, est décalé de l'épaisseur de la vitre qui supporte la vraie surface miroitante qui elle est derrière (comme la peinture vitrifiée de la vitrine du boulanger). Or ce décalage « écran » est transparent comme est transparent cet « entre » dont nous parlons ici : invisible bien que décelable, il existe¹⁰¹.

101. Dans les temps anciens, au Japon ou ailleurs, les miroirs étaient faits de matière pleine (eau, le premier miroir des Hommes, puis argent, bronze, alliages...). Dans les périodes artisanales donc, leur surface était directement métallique dans leur masse et polies, si bien polie que cet « entre » n'existait pas. Le doigt alors posé sur le miroir touchait le miroir, oxydait même le miroir irrémédiablement par leur acidité (raison pour laquelle on ne touche pas non plus volontairement avec ses doigts la lame d'un sabre japonais).

Nous tenons là une image assez paradoxale et paradigmatique du différentiel de rapport au monde des anciens et des modernes, de l'intelligible et du sensible.





Voyage

*Le fauve, après une hésitation, jette un oeil prudent,
et se faufilera à nouveau libre et au loin dans les
herbes du monde.*

15

BRIDES

VOYAGE AU PAYS DES HOMMES ?

« Il faudrait avoir un lieu de Lune et d'eau dans l'esprit avant de commencer le combat »

(Yagyū Munemori' « Heihō Kaden Shō »)

Lorsque les pisteurs, en savane, dans leur Jeep, vont à la recherche, à la rencontre des fauves, et qu'ils tombent sur l'un d'eux, les journalistes qui font le reportage, inquiets, transpirant à grosses gouttes d'angoisse, leur demandent presque toujours :

- Mais... ce n'est pas... euh... dangereux, comme ça, d'être à moins de soixante mètres d'une telle bête sauvage, en liberté, dans cette jeep décapotée et sans pare-brise ?

- Nous dans la voiture, baragouine en général le chauffeur, le guide local qui ne parle qu'un mauvais anglais, pas danger mais surtout pas descendre.

La technique en aikido, c'est la voiture, un outil de démultiplication du « zéro ». Ce « zéro » grandit en apparence, dans sa globalité, donc en taille, mais c'est toujours un « zéro ». Il est plus « absorbant », mais c'est toujours un « zéro », plus grand dans son tracé mais c'est toujours un « zéro »... neutre.

Plus la technique sera aboutie, et plus le passeur ressemblera à un « éléphant-jeep » globalement intégré dans la savane. Un objet d'inertie, certes, mais pacifique et surtout : déterritorialisé pour le fauve. Il est un passant, juste un passant « d'un monde d'éléphant » et non une proie, une victime ou un autre fauve « preneur de territoire », autre fauve, lui, qu'il faudra par conséquent et pour celui-ci évincer et absolument vaincre (→ victoire : « avoir le gain de sa cause »)¹⁰².

On retrouve cette faculté d'intégration inertielle dans la pratique elle-même : on devient lourd, physiquement, fatiguant pour le partenaire lorsqu'on progresse. Mais l'ouverture n'est pas lourdeur, elle est chargée

¹⁰². Autre technique de canalisation de la violence, elle aussi très proche : donner, à propos, un poisson au chat, un os à ronger au chien, un bout de carcasse au tigre (là encore proportionnalité bien que le résultat soit tout à fait ponctuel).

de sens, concentrée. C'est LE sens qui fait poids et non réellement l'intention du corps, l'intention du pratiquant. Il s'agit non pas de devenir lourd, même par volonté, comme je l'ai entendu souvent dans certains cours (c'est une aberration de sens), ce qui sans aucun doute active une grande ornière dans la pratique (on finit par devenir au fil des ans aussi raide et bloqué des épaules qu'un tronc d'arbre puisqu'en général on compense par la raideur du haut (les épaules) ce qu'on n'a pas dans le bas (les jambes), comme la majorité des vieux pratiquants en France... ou certains « Papy » de l'Aïkikai d'ailleurs)¹⁰³.

En fait, il s'agit de se donner lors de l'entraînement la capacité physique de pouvoir se faire léger au contraire, léger parce que le plus disponible possible dans son rôle de passeur d'événement, dans son rôle de « danger personnalisé, vivant et fluide ». La disponibilité crée indirectement ce poids du sens, de l'image instantanée, du mouvement, des déplacements du corps. C'est-à-dire des faisceaux vivants d'ouvertures mobiles. La nouvelle faiblesse ressentit alors par le pratiquant n'en est pas une car elle va se muer peu à peu en vision, en vision intuitive et corporelle de ce sens et donc, sans même qu'il ne le réalise lui-même : en poids pour les autres par une capacité (disponibilité) extraordinaire de placement.

Celui qui est attaqué n'est alors jamais à la « bonne » place pour « l'attaquant » (celui qui subit le mouvement : *uke*). Ce dernier ne peut s'appuyer sur rien de tangible pour pouvoir lui-même « donner », « rendre » du poids : ce qui donne en fait cette impression de « charge » et de lenteur à celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*). Le passeur, avec adresse et sûreté se positionne constamment à l'endroit où l'effort est minimum pour lui lorsque « l'attaquant » reste dans une dynamique où il se tient constamment, malgré lui et ses besoins d'attaques, à l'endroit où l'effort est maximum.

Il n'y a donc pas volonté de poids, il n'y a donc pas de volonté de lourdeur à désirer. On ne doit pas en effet devenir balourd. La « légèreté faite placement » vient dans les faits construire au fil des entraînements

103. Je me souviens d'un stage ancien, avant que je ne parte au Japon où j'avais eu la chance de travailler avec Frank Noël qui vivait alors au Japon et qui était venu spécialement pour ce stage. J'avais été excessivement surpris par sa légèreté d'*uke* (de partenaire). Cette surprise était d'autant plus grande qu'une indescriptible sensation de plaisir se mêlait à un très lourd sentiment de vide dans mes actes, à une curieuse constatation qu'il était partout où je me plaçais, comme s'il me cernait de toute part sans que je ne parvienne à seulement le « ferrer » sur mes pauvres techniques. Le vide qu'il imprimait à notre entraînement était en quelque sorte d'une lourdeur vide et paradoxale. C'est seulement après de nombreuses années d'entraînement au Japon que je compris ce paradoxe du léger et du lourd, tout à fait contraire à ce que l'on enseigne généralement en France.

un caractère à la fois inertiel et vif, doux et dangereux, ce qu'autrui nomme ou ressent de façon abusive comme étant : du « poids » ou de la nonchalance. L'entraînement physique, sueur et peine, laborieux, trouve ici aussi son importance et sa signification « d'indispensable » à l'entraînement. C'est ce que je rapproche de l'image d'un magma en fusion. La légèreté peut alors commencer à se faire vitesse et devenir acérée. Le poids peut alors commencer à se faire danger dans son calme apparent, rester pourtant bouillonnant à cœur, prêt à vous péter à la figure. Deleuze disait : « Écrire doit produire de la vitesse. Ça ne veut pas dire écrire rapidement. [...] cette vitesse absolue n'est pas un effet, c'est un produit. [...] Cette vitesse absolue, qui nous fait tout percevoir en même temps, peut être le caractère de la lenteur ou même de l'immobilité. Immanence ». Elle peut être aussi vitesse pure. Ce qu'il dit : c'est que vitesse et lenteurs sont une seule et même chose. Il le répète ailleurs, en parlant justement des lutteurs de Sumô : la vitesse et la lenteur « ont en commun de pousser par le milieu, d'être toujours entre ; elles ont en commun l'imperceptible, comme l'énorme lenteur de gros lutteur japonais, et tout d'un coup, un geste décisif si rapide qu'on ne l'a pas vu. La vitesse n'a aucun privilège sur la lenteur : les deux tordent les nerfs, ou plutôt les dressent et leur donnent la maîtrise ». En fait et de la même façon, ce qui fait le « poids » ici n'est pas la volonté de s'alourdir par rapport au mouvement du partenaire (lorsque l'on est « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) principalement), c'est de « faire Jeep mobile et intégrable » dans sa libération, c'est de laisser passer du poids ENTRE le lourd et le léger : c'est le tigre qui se libère, le passeur qui se libère aussi par cette libération, le sens de ce passage également une fois ces deux-là passés. Cette libération donne de la « masse intègre en action » et non de la lourdeur. Oui, vu de l'extérieur, cela ressemble principalement à un « poids » (j'ai ici envie de mettre dix mille guillemets), mais c'est un « poids » seulement du sens, « d'un passage possible ou non », d'un danger possible ou non. Qu'une erreur se produise, qu'une faiblesse se fasse jour, qu'une provocation vienne le titiller et le danger s'active, dans l'instant, avec une vivacité surprenante.

Le passeur, quant à lui, ne montre d'ailleurs pas la porte de la cage tout en l'obstruant partiellement pour se protéger du tigre, ou ne se cache pas derrière pour enfermer par son action un nouvel espace de « protection » (à l'extérieur de ces mêmes barreaux d'ailleurs) : il est celui qui ouvre les deux mains, le corps, son image, en montrant un espace vide¹⁰⁴ et léger en ce corps (l'espace créé est vide et non le corps : intégration). Espace

que le tigre peut désormais atteindre, peut franchir sans avoir à en payer un prix, à travers lequel il peut « passer » librement (crever le miroir : *mu-kamae*). Le fauve, après une hésitation, jette un œil prudent... et se faufile à nouveau libre et au loin dans les herbes du monde.

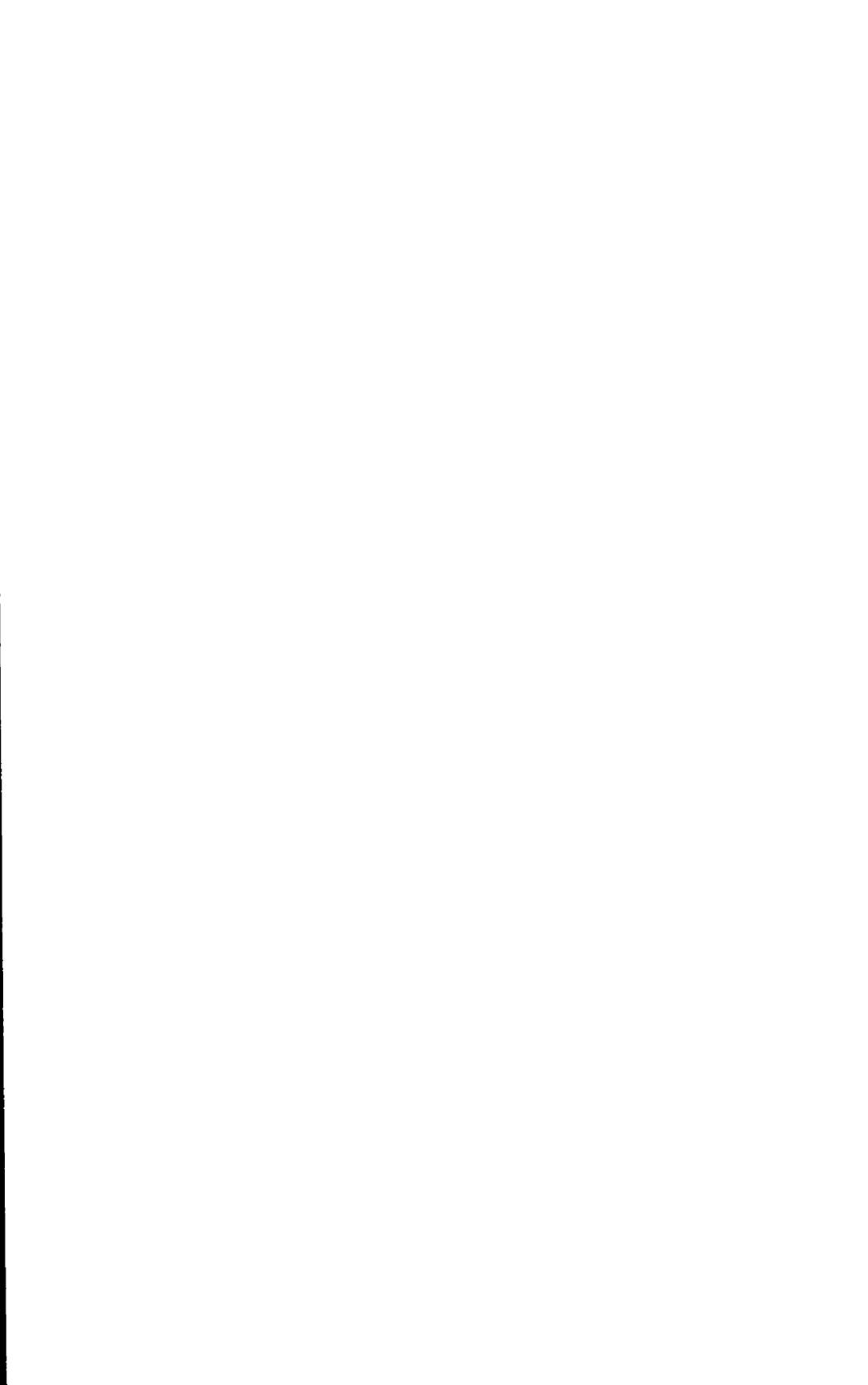
De même les vieux pratiquants d'aïkido ou ceux qui ont « de l'expérience », pensent souvent qu'une position lourde, stable, est une position forte. Peut-être, mais quel est son pouvoir de mobilité ? Quel est son pouvoir de disponibilité ? Quel est son pouvoir d'activation ou de « désactivation » instantanées d'un danger ? Quel est enfin et pour finir son pouvoir de libération des potentiels physiques du corps ? Où se tient donc le véritable regard de sa lourdeur ?

Bien sûr qu'il est difficile de pratiquer avec quelqu'un qui veut se faire lourd volontairement, aussi raide et mobile qu'un baobab desséché. Mais qui pense que les dés sont pipés par celui-là ? Car ils sont pipés alors volontairement, il faut le dire. Continuer à vouloir passer un mouvement dans ces conditions et avec ce partenaire est très souvent semblable à vouloir jouer au poker avec un tricheur professionnel en se disant que vraiment, non, ce soir, on « n'a pas la main ».

Soyons lucides, rendez lucides, même ceux qui se font lourds pour se sentir en plus grande sécurité, ou qui veulent plus prosaïquement « se reposer » à l'entraînement où « vous apprendre... ». Car ceux-là, et il faut le dire aussi, ceux-là en trichant font régresser tout le monde. Comme le disait récemment Patrick Bénézi à quelques jeunes gradés après un cours : « Si je ne veux pas « donner », si je ne veux pas que tu passes un mouvement, dis-toi bien que tu ne le passeras pas... mais alors, moi non plus, je ne pourrai pas passer mon mouvement car tu useras de tous les tours pour ne rien me donner comme matière de travail, ou pour contrarier mon mouvement. L'impasse de l'Aïki aboutit là, dans cette malhonnêteté de fond ou plutôt dans cette confusion de sens entre : contrer, donner, résister, se faire lourd ou léger, coopérer et subir ».

La libération du passeur est donc dépendante de celle du mouvement du tigre pendant l'instant de l'événement. C'est peut-être ce qu'il faudrait conclure de ce passage. En ce sens le passeur n'est pas complémentaire du tigre, il est dépendant du tigre. Et sa faculté proportionnelle, de se joindre à l'intention viscérale du tigre à activer sa sauvagerie (son danger potentiellement activé), est là pour libérer le tigre de cette sauvagerie qui n'a de raison, que parce que l'état de prisonnier du tigre n'est pas naturel, n'est pas conforme à son besoin de liberté... pour être.

104. Vide mais pas creux !





Le Bouddha
pense

*Ce qui veut dire en clair que la spiritualité
à moins à faire avec une forme de religion qu'avec
l'éthique ou la philosophie en général.*

16

BRIDES

CHAPITRE III

LA THÉORIE

LA MISE À PLAT

« J'ai demandé : Qui est le guide pour me conduire vers l'ami ? »

Il répondit : « C'est à toi de faire le premier pas, et c'est à nous de te conduire ».

(« Le livre du dedans », Djalâl-ud-Din Rûmî)

L'aïkido est une forme d'éducation par le corps, d'un rapport au monde. C'est une éducation physique au sens plein du terme, méditative et, bien que le mot soit rarement le bienvenu en France ou en occident, spirituelle. Car il ne faut pas renier cette dimension, originaire et parente du Bouddhisme (dont nous parlions à l'instant), ou du Shintoïsme japonais (il fut en effet une époque, période du Ryobu-Shinto, où les deux religions étaient entremêlées). C'est à l'intérieur de cette dimension spirituelle de guide que s'est développée la notion stoïque d'abandon propre à l'aïkido, alors que généralement les arts martiaux développent davantage comme principe fondateur des notions de domination ou de contrôle, suivant en cela les schémas et stéréotypes sociaux de l'histoire des mammifères, et a fortiori ceux de l'humanité.

Le tigre est libre, croit l'être, mais que se passe-t-il de « sa sauvagerie » ?

Plus prosaïquement énoncée et d'ailleurs, cette question aberrante qui revient comme une satanée ritournelle reste bien : « Mais finalement, en dernier recours, quel est l'art martial le plus fort ? Qui est le plus fort ? le « dominant d'un lieu du monde » ? d'une pratique ?

Sans craindre de paraître ici puéril, et en reprenant cette base de réflexion, cette question reviendrait par exemple à demander : « Quel est dans le règne animal¹⁰⁵ celui qui est l'animal dominant : le « Roi des Animaux » ? En bon mammifère moyen (et mâle le plus souvent), on pense de suite au tigre lui-même, au lion plus couramment, voir même à l'éléphant dont nous parlions (et rarement la tigresse, la lionne ou l'éléphante. Il y aurait pourtant de bonnes raisons). Ce pourrait cependant aussi bien être le scorpion ou le verre de terre. Parce que tout dépendra du critère de jugement emprunté. Ainsi : quel est le critère de

« réussite » adopté pour étayer ce choix du « Roi des animaux » ? un critère de poids ? de force ? d'espèce ? de nombre ? d'adaptabilité à un certain milieu ? d'une forme d'intelligence ? d'intuition ? d'habileté sexuelle ? de « savoir-faire » historique à la survie ? de force centripète charismatique ? de mutation des gènes d'une espèce à travers le temps ou de leur pérennité ? La question est-elle mal posée ?¹⁰⁵

Il est clair que dans le monde animal ou végétal, les rapports dominant/dominé forment les tissus des liens vitaux, aussi bien en ce qui concerne l'histoire de l'évolution¹⁰⁷, qu'en ce qui concerne les rapports entre espèces ou familles, ou à l'intérieur d'une communauté « homogène ». L'acte de reproduction joue à « courte » (certains papillons = 1 jour) comme à « longue » échéance (panda = bientôt disparu : le temps ici devient infini), et dans ce rapport, sa survie et par là même l'existence de son espèce « hôte ».

Le critère du territoire vient de suite à l'esprit justement, puisque le plus grand territoire dans lequel une espèce donnée est implantée, circule, peut survivre (transforme aussi par sa présence, exemple : les castors), correspond à une étendue physique d'extension, donc de domination sur le milieu et ses ressources alimentaires (on dit

105. On pourrait choisir ici le règne écologique dans ses systèmes d'interdépendance et non le règne animal qui à lui seul ne peut survivre. (c'est la photosynthèse qui permet à la base la survie du monde animal à travers ses rapports à la chaîne alimentaire et non un quelconque agent de domination qui n'est qu'un facteur sociologique humanisé). Cela simplifierait tout et tout de suite quant à la réponse à cette question de la domination. Celle-ci deviendrait alors : « Comment un facteur individuel d'expansion peut-il devenir un critère de réussite ou d'échec ? ». Le facteur déterminant se trouve être alors la place de chacun au sein d'une chaîne alimentaire territoriale dont il ne peut déroger les règles de dépendance à long terme. Sachant, comme le dit Clive Ponting : « qu'il existe une règle de fer : plus un animal occupe une situation élevée dans la chaîne alimentaire, plus il sera rare. »

106. Nombriilisme : Stephen Jay Gould, géologue et biologiste de l'université de Harvard, ne dit-il pas : « Il faut en finir avec cette tradition chauvine qui désigne notre époque géologique comme l'ère des mammifères. Nous sommes à l'âge des arthropodes (les « pieds articulés » littéralement parlant → arachnides, crustacés, myriapodes et insectes). Ils nous surelassent, quel que soit le critère considéré nombre d'espèces, nombre d'individus, potentiel évolutif futur. Près de 80 % des espèces actuellement connues sont des arthropodes, dont une vaste majorité d'insectes ». À cela il faut rajouter que le regard porté sur l'animal en règle général est un regard humain. Il est en cela faux, car jamais il ne se place dans une perspective de regard animal et an-historique du monde. « Deux dangers menacent l'Homme qui observe les animaux : le premier serait de croire que les animaux sont des hommes. Et le deuxième, de croire que les hommes sont des animaux » (« les animaux humanisés » de Boris Cyrulnik). Pour ceux que ce sujet intéresse, je conseille l'ouvrage « *Si les lions pouvaient parler - Essai sur la condition animale* » aux éditions : Quarto-Gallimard. Ce livre est une compilation étonnante de divers textes anciens ou récents sur le sujet qui montre la lente transformation de notre approche scientifique et idéologique en ce qui concerne le fait de penser le monde animal comme référent au monde socialisé des hommes.

107. Les vers, les insectes, les poissons, les reptiles, les oiseaux, les mammifères, etc. (dans l'ordre ici donné ou dans le désordre → lire encore ici « la vie est belle » de S. Jay Gould)

« adaptation ». Quel est le mot juste ? Pour l'homme on pourrait dire « exploitation absolue ». En fait l'extension d'un territoire ou sa sauvegarde par diffusion géographique est un critère de survie par « dispersion » intentionnelle de sa faiblesse ¹⁰⁸.

À l'intérieur d'un groupe donné cette fois, le rapport dominant/dominé intervient encore puissamment. La quête de nourriture est ici aussi l'enjeu, et donc la « force vive » de l'être est en jeu, le territoire vital, la relation fondamentale au biotope, aux règles du groupe social (ou de la rencontre sociale, lors des accouplements par exemple), la réserve potentielle de nourriture, la force d'imposer finalement à la vie le potentiel optimum de reproduction de ce type d'être.

Dominant/Dominé : les hommes se placent, dans cette lutte, au sommet d'une pyramide qu'ils croient avoir depuis les Lumières eux même réinventée. Entre eux, et quoi que veuille en dire des notions comme « démocratie », « liberté », « égalité » ¹⁰⁹, « fraternité » ou « intelligence »... rien n'a vraiment changé sinon que l'extension humaine est devenue exponentielle par domination, transformation (ablation) et destruction du milieu lui-même. L'effet d'engrenage civilisateur, dans les sociétés humaines occidentales, à la base européennes, n'a jamais voulu reconnaître, sans doute à cause de leur caractère typiquement hégémonique, l'approche du naturel dans ce qu'il possède de synergie constructive. Cet être « dominant », l'Homme, est en fait devenu l'épidémie désolante du monde terrestre, très loin du fonctionnement de lois claires des simples forces guerrières (nomades ou même sédentaires).

Dans le monde des arts martiaux humains, l'expérimentation perpétuelle et pratique de cette étude de la relation dominant/dominé à petite échelle, devrait mettre en avant une réelle spécialisation de ce thème. Mais l'inadéquation avec nos temps sociaux (à part comme dérivatif) et cette pluralité des formes de dominance jette un doute sur la

108. L'Europe ainsi a travers les siècles a retourné la problématique de faiblesse de ses approvisionnements comparativement à l'explosion démographique de sa population en puisant ses ressources directement en dehors de ses propres territoires. Le colonialisme n'avait pas d'autre but : l'exploitation à outrance de ressources territoriales, humaines ou matérielles extérieures à son périmètre. Comme le dit Clive Ponting : « Si l'Europe réussit à sortir victorieuse de cette longue lutte pour survivre [...] c'est surtout parce qu'elle transforma ses relations avec le reste du monde et notamment parce qu'elle parvint à contrôler une part de plus en plus grande des ressources de la planète ».

109. « L'égalité n'est pas une vérité au sens classique, c'est un principe moderne dont nous nous sommes persuadés mutuellement... » (S. Gacinski)

capacité que peuvent avoir ces arts pour répondre pertinemment à une telle question. Sauf peut-être au niveau sociologique et urbain (lire l'article de P. Delmas à ce propos dans « *Aïkido fondamental* » de C. Tissier).

La réponse n'est donc pas claire.

Mais en tout état de cause l'Homme est partout, partout dans le monde. Ainsi serait-il le Roi du monde puisqu'il est présent sur la surface de tout le globe terrestre, terre, mer et air ? Mais en quoi cependant cela le différencierait-il de l'amibe ou des bactéries¹¹⁰ présentes cette fois de façon dominante en terme de biomasse¹¹¹ dans tous les milieux à la fois : dans la haute atmosphère comme dans l'entrelacs des forêts lointaines ou au tréfonds des abysses océanes.

Ce sont bien certainement des extrêmes (simplifiées ici dans leurs termes) mais cela montre bien à quel point la question de la dominance reste vaine, ou tout du moins inadaptée. Il n'y a en effet pour toute réponse qu'une « photographie » du monde, d'un monde subjectif, et non d'un monde qu'on puisse établir comme référent des autres. De même, il serait loisible de prendre comme point de référence le temps : mais alors, le triops, petit crustacé des milieux humides ou inondables, long de quelques centimètres, mais vieux de plus de deux cent cinquante millions d'années (= 250 000 millénaires, deux millions cinq cent mille siècles, 5 millions de générations d'hommes successifs : le Permien), et qu'on trouve aussi bien en Camargue, en Russie, en Afrique ou en Asie encore de nos jours, pourrait bien remporter la palme.

On s'aperçoit alors que le raisonnement interrogateur du « plus fort » ou de la « pratique dominante » ou, pour dire enfin mieux : « capable d'approcher un caractère d'infailibilité en matière de domination et donc de survie » est pratiquement infini. En cet infini, on retrouve la troisième condition de la définition précédente de l'aïkido : la « spiritualité ». Ce qui veut dire, en clair, que cette troisième composante, la « spiritualité », à moins à faire avec une forme de

110. Bactéries ou algues ? puisque c'est dans l'ordre de ce microscopique principalement que se perdent les classifications humaines entre organisme animal et végétal ou plantes (l'agent du paludisme ou encore l'agent de la maladie du sommeil par exemple sont apparentés à la famille des algues (article de Lisa Garnier dans Sciences et Vie HS n° 213). Ce qui reviendrait à dire que notre question du « roi du monde » est encore une fois particulièrement stupide ou déplacée puisque, entre autre, on ne tient pas compte des relations d'interdépendance entre les espèces ou même d'interdépendance avec leur biotope (leur milieu nécessaire d'existence). Je ne veux pas par là clore cette question, ce que je ressens, c'est qu'elle ne sera jamais close justement, tant que nous considérerons que seul un ordre vertical (ou pyramidal) détermine le monde qui nous baigne et que cet ordre nous donne des « droits ».

111. « La plus belle histoire des animaux » → voir bibliographie.

religiosité qu'avec, tout simplement l'éthique¹¹² ou la philosophie en général, ce que l'on refuse de dire le plus souvent par méconnaissance de l'une comme de l'autre, et par peur de dire finalement n'importe quoi, d'ouvrir « la porte au cancre »... ce cancre qui se pavane toujours par nous au-devant du monde.

Reste encore la réponse classique : « le plus fort, c'est celui qui peut gagner contre le plus grand nombre de compétiteurs possibles ». L'argument ne tient pas non plus et pour les mêmes raisons : un combattant absolument fantastique comme Mike Tyson est effectivement et pour un temps progressif donné l'un des meilleurs exemples de cette formulation. Et alors ? Est-il pour cela l'homme le plus fort du monde ? Son manager doit trouver pour qu'il puisse monter sur le ring un adversaire à SA mesure d'un moment et d'un lieu, un adversaire qui veuille bien, en plus, jauger sa puissance de domination à la mesure de la sienne, et surtout dans les règles définies du noble art. Le titre (que lui d'ailleurs ne revendique pas) lui échappe ici. Le seul mot compétition (« rival ») limite d'ailleurs la portée de son sens sélectif par son caractère indéfiniment ponctuel même si ce caractère est répétitif.

Faut-il donc être « multicarte » ? Mais comment être multicarte et à la fois spécialiste ? Assez multicarte pour dominer quelque milieu qui soit, et assez spécialiste pour ne pas échouer dans chaque type de cette dominance multiforme ? Il y a là un sacré paradoxe qui ne peut être résolu que par le sacrifice de l'individu au nombre (insectes, hommes) ou des mutations perpétuelles (bactéries et virus) ! C'est donc dans un contexte, un cadre, un environnement bien particulier qu'on peut seulement être « quelque chose de dominant », mais cela ne cerne pas mieux le problème de la « volonté de domination personnelle ou universelle ».

Une troisième réponse accourt à notre esprit. Elle est inverse apparemment aux premières : « l'être dominant serait celui à qui on ne pourrait pas faire faire ce qu'il ne veut pas¹¹³ ».

Bien, très bien : entre ici une nouvelle notion qui veut montrer qu'il existe quelque part une possibilité claire de choix, de volonté (consciente ou

112. Sur l'éthique : lire l'extraordinaire ouvrage du philosophe espagnol José Antonio Marina : « Une éthique pour naufragés » (voir bibliographie).

113. On pourrait rapprocher cette phrase de ce que J.A. Marina appelle « se reconnaître comme auteur », c'est-à-dire passer au delà « de la cabale du hasard et du déterminisme » (internes ou externes), ce qu'il assimile à l'une des tâches principales et volontaires de l'éthique. Cette voie qu'ouvre J.A. Marina, à mon sens, ne remet pas en cause ce qui va être écrit ici par la suite, au contraire puisqu'il y a corrélation entre une volonté d'éthique et l'aikido, dans la mesure où l'aikido est également source de libération par rapport à ces cabales (et non pas source de préhension sur ces cabales, ce qui fait toute la différence).

inconsciente). Par là se tient ainsi et a priori la différenciation Homme/Animal-Végétal/Être Inanimé. Trêve de balivernes ! Qui choisit quoi ? Qui décide de quoi ? À partir d'où, jusqu'où et surtout : comment ¹¹⁴ ? D'où vient notre « espace d'activité ? De réflexion ? De pulsions ? D'actions ? Comment s'est-il développé cet espace ? Votre corps, votre sexe, votre religion (ou votre athéisme, ou votre a-religiosité peu importe), votre langue, votre « humanité », vos goûts, vous les avez choisis, vous ? Depuis quand ? Comment et jusqu'où le pouvez-vous penser ¹¹⁵ ?

Il me fut dit un jour par un augure (Shinto) : « L'homme croit décider d'échapper à son destin, il croit arriver à forger seul son destin... Cela aussi, le croire, fait partie de son destin ». Tout tourne en rond dans ces mots-là... ¹¹⁶

Liberté de choix, non-liberté ou subjectivité de choix, destin-hasard-prémonition dans lequel le sujet se faufile avec adresse ou aveuglement ; ou destinées écrites et choisie ou non, vécue en tout état de cause inconsciemment ? « Hegel aura prévenu ses auditeurs : « la réflexion philosophique n'a d'autre but que d'éliminer le hasard » (cité par

114. Le dernier article du mensuel Sciences et Vie (n° 1002 de mars 2001, p102 à 108 : « Ces parasites qui nous manipulent ») nous donne un joli résumé des recherches actuelles sur l'influence de l'action (volontaire ou innée) en matière de parasitage bactériologique inter-espèces dans les écosystèmes. Il y est explicité comment les parasites envahissent les cerveaux ou la physiologie nerveuse d'hôtes ciblés, (parfois plusieurs en chaîne) et transforment ainsi, on ne sait trop comment à l'heure actuelle, le comportement fondamental de ces hôtes, de façon à permettre la survie et surtout la reproduction du parasite. On peut ainsi, et sur un autre plan, mettre en illustration ces découvertes à cette question du « comment choisit-on ce que l'on fait ? ». On comprend par cet exemple combien il reste de chemin à faire pour comprendre toutes les implications secondaires et surprenantes liées à des choix de vies ou de survies possibles. Ceci à rajouter à ce dossier comme tout ce qui peut influencer le pulsionnel, voir les décisions humaines en général (phéromones par exemple ou encore : pollution, affections physiques ou mentales, température, lunaison, groupe sanguin et rhésus, nourriture, etc.).

115. Je me souviens qu'au Japon il est quelques gens forts discrets qui savent prédire dans les étoiles de nos vies (« Sanmegaku », « Yamabushi », « prêtres Shinto », etc.) la probabilité assez précise du jour de la mort de chacun d'entre nous (il est très rare qu'ils s'accordent pourtant à dévoiler ce terrible secret, ou ses arcanes, et pour cause). Cela donne à réfléchir sur notre « mission » sur terre, sur nos moyens d'en manœuvrer le poste de pilotage de façon « consciente » ou « volontaire ». À propos d'un savoir sur la date de notre mort, et sans doute par esprit de temporisation, de précaution presque, B. Shree Rajneesh est lui d'un avis plus nuancé, il avertit de ce risque de se croire « missionné » d'ailleurs puisqu'il dit : «... si vous croyez par exemple que vous allez mourir à une date fixée, TOUT devient un rêve. Mais rien n'est déterminé, rien n'est fixé. Personne ne s'intéresse aussi intensément à vous. Votre existence, le moment où vous allez mourir, n'ont absolument aucun intérêt pour l'univers. Ne croyez pas que vous avez assez d'importance pour que l'univers tout entier se préoccupe de fixer le jour de votre mort [...] non ! Vous n'êtes pas le CENTRE. Cela ne fait aucune différence pour l'univers si vous existez ou si vous n'existez pas. [...] C'est une erreur qui se crée dès l'enfance et que vous gardez inconsciemment ».

Michael Drosnin, journaliste, pense qu'il existe un autre terme dans cette nouvelle alternative : « c'est que tous nos futurs possibles ont été prévus et que c'est nous qui choisissons parmi eux ». Nous retrouvons ici un phénomène quantique : celui qui dit qu'une particule peut se trouver au même moment en plusieurs endroits différents.

S. Agacinski). La philosophie ici non plus n'est donc pas d'un grand secours, sinon celui du questionnement et de la réflexion. En fait je laisserai le dernier mot à Giorgio Israël, qui écrit magnifiquement dans « chaos et déterminisme » : « La liberté est une impossibilité à démêler l'enchevêtrement inextricable des causes, elle est le reflet illusoire de la complexité ».

Il est bon d'entendre cela qui remet l'Homme et sa vanité terrible à sa place.

De la même façon et en pratique d'aïkido, peut-on penser que l'on choisit souvent, sur les tatamis, les conditions de pratiques, de mouvements, d'attaque, de vitesses et d'espaces tout à la fois, leurs causalités d'existence ?

Le sujet prête donc et pour le moins à confusion. Ici aussi je crois, c'est plus une affaire de sens de vision que de vérité. Effectivement : avec quels yeux regardons-nous donc le monde ?

Plus tard interviendra une réponse à la problématique de la suprématie encore différente mais sans doute plus étayée malgré son caractère circulaire : « L'art dominant est celui qui réduit la force à sa

116. De la même façon, on considère dans ces techniques que différentes énergies circulent et nous traversent, à la manière d'ondes, au sein de notre existence. Par des périodes courtes ou longues, successives et déterminées, chacun de nous reçoit donc des opportunités énergétiques particulières de fonctionnement (ou d'aide à certains types de fonctionnements). Bien entendu ces énergies s'activent en nous sans que le profane n'en comprenne ni les fondements, ni les causes ni les effets ou les ramifications. Ces énergies d'opportunités sont diverses et se croisent sans cesse : (potentiel inhibiteur de vie →) énergies de conflit, d'accident, de maladie, d'échec social, d'échec dans le travail, ou (au contraire potentiel activateur de vie →) énergies de santé, de réussite professionnelle ou financière, d'activisme dynamique, de croisement social, de créativité, etc.

Ces potentiels vont donc venir activer, diriger, coordonner ou renforcer des tendances vitales qui se superposent à nos décisions journalières. Ainsi nous ne pourrions jamais comprendre les causes de nos chances ou de nos malchances sans comprendre ces variations d'énergie. Nous ne pourrions pas saisir les valeurs de ces croisements du « destin », bien que ces tendances éminemment fortes, qui nous enferment sur une route ou une autre, déterminent le parcours de nos vies respectives (on peut parler et de la même façon de la vie d'un pays (naissance d'une constitution), de la vie d'une société (naissance-créeation de celle-ci) ou de tout phénomène inclut dans un processus de temps).

Chacun de nous étant sur des phases différentes, des fréquences différentes, des amplitudes différentes, une longueur différente, avec un contexte externe différent (un milieu donc : historiques, géographiques, etc.), les croisements d'ondes de chacun vont ainsi se mêler à celle d'autrui, à celle du milieu, s'additionner ou se soustraire, s'accroître ou s'affaiblir, faire « groupe de force » éventuellement, pour donner des résultats que le porteur d'onde établit comme de la chance, de la volonté ou par exemple de la force en soi.

Il y a pourtant et d'après ces techniques, superposées à un potentiel vital et origine de chacun, une « confortation » ou un affaiblissement de périodes, de directions. Ces « confortations » ou ces affaiblissements sont ainsi (et d'après ces techniques de savoir) éminemment directeurs, voire même déterministes et bien sûr « au pire » : fatals.

place : une place de pure fonctionnalité mécanique similaire à l'agilité, la souplesse ou même la patience, la malignité ou la ruse, ni plus, ni moins ». Comment, en effet, poser comme base de réflexion une condition purement mécanique qui n'est qu'un élément parmi d'autre d'une immense base de données, données pratiquement inépuisables et interdépendantes, élément qui est lui-même uniquement stable par paramétrage, jugement de valeurs, ou jugements de moyennes ? C'est quasiment impossible puisque cette condition est dépendante de son contexte, ou de ses propres références tautologiques. Que l'on change en effet seulement l'un de ses paramètres et la condition s'évacue d'elle-même, ou se transforme en faiblesse (l'atmosphère générale de la terre se réchauffe de quelques degrés centigrades et des biosystèmes se mettent à se dérégler, à muter, voir disparaissent par pans entiers (le pic thermique de 1998 du phénomène El Nino ¹¹⁷ en fut récemment le meilleur exemple)... Qu'une bactérie (ou pire, puisque c'est d'actualité : qu'une protéine → EBS ¹¹⁸...), comme le dit Boris Cyrulnik, cible pernicieusement un organe comme le cerveau humain et l'homme, en tant qu'espèce, risque sa survie et avec lui la survie de toute notion de « civilisation »). De même, l'homme le plus fort sur un ring sera peut-être stupidement « abattu » par un monde externe à sa pratique, un monde tout à fait « faible » a priori. Un monde féminin par exemple, dénué de force pourtant, empli de charmes et de sensualité transformatrice mais invisible ¹¹⁹.

Ce monde de faiblesse féminine sera à même (on le voit dans cet exemple), après une « capture », par « émotion », de le submerger, de le digérer, voir même de le rejeter, de le faire chanter, de le rendre fou de

117. El Nino est le phénomène d'apparition annuel de courants d'eaux chaudes (période de Noël d'où le nom d'El Nino : « le petit garçon ») dans l'Est de l'Océan Pacifique sur une surface équivalente à une fois et demie la surface du Canada, et dont le pic de chaleur eut lieu en 1998 (+5 °C par rapport à la normale, en surface), perturbant de façon considérable l'équilibre climatique, de l'Amérique du Sud jusqu'en Alaska particulièrement. El Nino perturbe également les températures mondiales et surtout les modes climatiques classiques sur l'ensemble de la planète (typhons, pluies torrentielles, sécheresses, etc.) et remet en cause les écosystèmes dans leur ensemble (récoltes dramatiquement bouleversées, famines, perturbations économiques, biosystèmes mutilés, en disparitions ou en mutations...). L'antithèse de El Nino s'appelle « La Nina » qui, tous les 4-5 ans est à l'inverse une eau anormalement froide au large de l'Amérique du Sud (entraînant cette fois un hiver plus froid au Canada et un climat plus sec et plus chaud aux États-Unis).

118. E.B.S. = Encéphalite Bovine Spongéiforme, qu'on a appelé « la maladie de la vache folle ». Dans les temps anciens (connue depuis l'antiquité) on l'appelait « tremblante du mouton » puisqu'elle atteignait principalement l'espèce ovine. Cette version mutante des protéines du prion (présents dans le corps des mammifères) a sauté aujourd'hui les barrières des espèces pour venir se transmettre directement à l'homme, provoquant globalement les mêmes symptômes que la maladie d'Alzheimer.

douleur, ou de le faire mettre en prison : l'homme le plus fort n'est pas à même de contrôler cette situation puisque rien n'entre alors dans le réel contexte présent de son activation de force ou de domination. Surtout, le plus souvent justement, cette « domination » et cette « force » mise en œuvre sont les reflets de « trous » dans son expérience émotionnelle... passée. Contrairement à l'Orient, on commence seulement à savoir aujourd'hui en Occident que nos faiblesses (et donc nos malheurs le plus souvent) aux divers charmes de la socialisation, relèvent le plus souvent de refoulements puissants, symptomatiques, dont les causes (et non les déclencheurs qui sont eux bien actuels) relèvent principalement des périodes de l'enfance ou de l'adolescence pendant lesquelles nos émotions ont été si souvent déniées ou contrôlées autoritairement par les adultes. C'est de ces « trous », de ces puits affectifs bouchés, enfouis et enterrés désormais, mais toujours brûlants au tréfonds de notre personnalité, que s'active une véritable faiblesse de la force, une faiblesse de la volonté (ou de l'effort d'être soi) ou une véritable faiblesse de l'intelligence.

Or ces faiblesses ne sont devenues des malheurs que parce qu'elles nous rappellent sans cesse : ce que nous avons été obligés de devenir pour satisfaire des besoins ou des absences qui n'étaient fondamentalement pas les nôtres. Nous sommes si malheureux en fait de n'avoir pas pu devenir, depuis « un autrefois » souvent indéterminé, autre chose que les fantômes de nous-même dans beaucoup de points de notre affectivité profonde. Et donc, bien malgré nous, d'être devenus ainsi, directement, les acteurs kafkaïens et entreprenants, répétiteurs, et donc promoteurs, d'un milieu sclérosant (destructeur ou inhibiteur).

Les exemples ne manquent pas : les réactions à ces faiblesses peuvent ainsi nous faire devenir inversement froids au monde, froids à la souffrance d'autrui, insensibles à nos propres douleurs, dominateurs, inaffectifs, inhumains, impitoyables ; donc apparemment, terriblement, génialement, « FORTS », alors que... alors que ces forces-là sont tout sauf représentatives d'une « Puissance ».

Toute la dimension cosmologico-philosophique de l'aïkido s'est construite la plupart du temps dans les niches de sens de ces creux de raisonnements, de ces types de regards, de questionnements blancs ou d'affirmations vaines, telles que celles que nous avons reprises ici. Ce ne sera jamais la force, autre qu'en tant qu'énergie

119. C. Tissier le disait très judicieusement dans son interview à ATM de 1995 : « Mike Tyson a été mis au tapis deux fois – par deux femmes ». Il a été depuis mis au tapis en tant que boxeur et sur un ring. La première fois, c'était à Tokyo il y a quelques années par exemple et à la stupéfaction générale.

« mécanique/mécanisée/mécanisante », conditionnelle, formatrice certes, mais absolument relative, qui sera le moteur de travail, ou d'entraînement (ni de leurs corollaires : enseignement, partage de connaissance, etc.). La « rage de vaincre », « la rage de détruire », ce que l'on nomme souvent en boxe : « la haine¹²⁰ », ne rendra pas de meilleurs services en aikido, nous le verrons plus loin. Il y a ici une différenciation indispensable à effectuer entre la violence et la colère, entre l'agressivité et la sauvegarde d'intégrité, entre le mot d'ordre et le mot de respect.

L'équilibre est facile à rompre, un mot malencontreux justement, un geste maladroit peut y suffire. Kenji Tokitsu dans « *La voie du karaté* » dit très bien : « A l'ombre de la victoire absolue réside la défaite absolue. Et la défaite absolue comprend la victoire absolue ».

En aikido, celui qui s'obstine dans cette voie commune de la force gymnique à tout prix¹²¹, se dirige donc droit dans une impasse, une aporie, un mur final, un embourbement qui va le limiter complètement aux balbutiements mécaniques des techniques, à l'isolement de l'âge qui passe, l'étroitesse de vision, la solitude, en fait, du « *lonesome cow-boy* » blasé et sarcastique, voire à l'aveuglement infini (sans reparler ici de la raideur inhérente à cette forme de pratique).

Il y a donc, peu à peu, un détachement à opérer sur soi, une libération des affects de sa propre violence à effectuer pour l'être de l'aikido s'il

120. Voir sur le sujet de la haine viscérale le film récent : « *American History X* » qui décortique avec la froideur du scalpel d'un chirurgien le concept de la haine personnelle d'un leader skinhead (âmes sensibles s'abstenir). On y perçoit bien les ramifications familiales, sociales, culturelles et psychopathologiques d'un phénomène de haine poussé à son extrême (ce qui se passa récemment au Rwanda pourrait, cette fois à grande échelle, faire ici un autre exemple). En cela la haine du boxeur devrait rester très différente et encadrée puisqu'elle pose sa ligne de mire sur un affect virtuel en représentation (l'autre combattant sur le ring) au sein d'une praxis du combat réglementé. On s'aperçoit pourtant que le phénomène des banlieues en France, par exemple, a facilement récupéré le cadre limitatif du ring ou de « la salle » pour le transposer sur un plan d'activation de haine tout à fait « pragmatique », et ce, directement sur le terrain social. D'une pratique réellement sacrée, humainement religieuse, d'une sorte de spirituelle « machine à laver la haine », la boxe thai par exemple, devient ainsi un moyen de suprématie personnel ou grégaire (phénomène de meute) dirigé, un outil de développement et de sectarisme de la haine alors qu'il aurait dû devenir un outil de désamorçage et de dissolution de la haine justement. Cela sans doute si la boxe thai ne s'était pas rendue aux valeurs du fameux « domaine public » des nouvelles lois de la cité (cité des banlieues apatrides cette fois, « socialement et soudainement disjonctée » au monde bourgeois de cette fin de XX^e siècle, et non entité philosophique de la cité grecque antique ici). Les enseignants de boxe thai (on retrouve un peu la même chose au Japon pour cette discipline : boxe thai ↔ *yakuza*) ont montré ici leur incapacité à savoir donner, par leur laxisme un peu facile, un statut autre que celui d'un pauvre statut politique d'enviement social typiquement réactionnaire. Pour rejoindre le sujet de notre ouvrage, on comprend alors que le sens qu'on doit donner au fondement d'un enseignement n'est ni vain à exprimer ni surtout contingent (il n'est pas « sans importance »). Il est au contraire l'une des plus déterminante responsabilité de l'être enseignant, bien avant même sa capacité technique d'enseignement. « Ce que tu enseignes en premier lieu, c'est ta façon d'être dans le monde » m'a dit un jour un maître japonais de *shodō* (calligraphie).

veut « s'en sortir ». Il y a ici une attitude de déblocage des émotions présentes ou passées à activer, d'évacuation de sa propre agressivité à découvrir par la pratique dans tout ce qu'elle a de fondamental, de camouflé et de terriblement, historiquement, socialement... intérieur.

Il est dit souvent par les observateurs de la nature sur le terrain que dans le monde animal par exemple : ce n'est pas l'animal « le plus fort » qui domine, c'est le plus motivé¹²². La problématique dominant/dominé relève plus de « être » que de « faire », en son point d'induction. Ainsi dans les arts martiaux, on peut remarquer que, le plus souvent, la personnalité de chaque pratiquant est souvent plus « dominante » que sa technique. En ce sens, la pratique vient confirmer et même démontrer le sens de l'aïkido, le sens qu'avait essayé d'imprimer Ô Sensei (le Fondateur) à cet art, à savoir ce concept philosophique : on ne fait pas de l'aïkido, on devient, un jour, à force de pratique obstinée et détachée, personnellement, soi, de l'aïkido.

Et la Dominance de l'aïkido au sein de la grande famille des arts martiaux ?

Je crois que le concept de domination est absolument contraire à celui d'Aïki. Et s'il y a « volonté » de survivre pour celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*), cette survie ne passe que par la survie de son agresseur, ou plutôt pour reprendre le thème général de ce livre : « celle du porteur d'agressivité » (dans le même sens que « porteur de virus », c'est de contamination situationnelle dont il est question). Pénaliser un tant soit peu « l'agresseur » est donc une forme d'échec de la pratique, puisqu'une forme d'échec de l'écoute corporelle.

L'être de l'aïkido en ce sens ressemble plus à un artisan médecin qu'à un guerrier. Il est celui qui refuse de « passer par-dessus » ou qui refuse de rejeter, il est celui qui accompagne autrui, donne sa confiance, l'écoute et le tranquillise¹²³. Certes il se doit par instant d'être distant, directif, voir abrupt ou même, au pire, empli d'une colère lucide (comme s'il guidait, arrêtaït ou arrachait d'une main ferme, avec une urgence impérative, le voyageur dans un passage difficile ou dangereux... parce que ce voyageur dort, parce que ce passager s'illusionne, ou devient dangereux pour lui-même ou autrui).

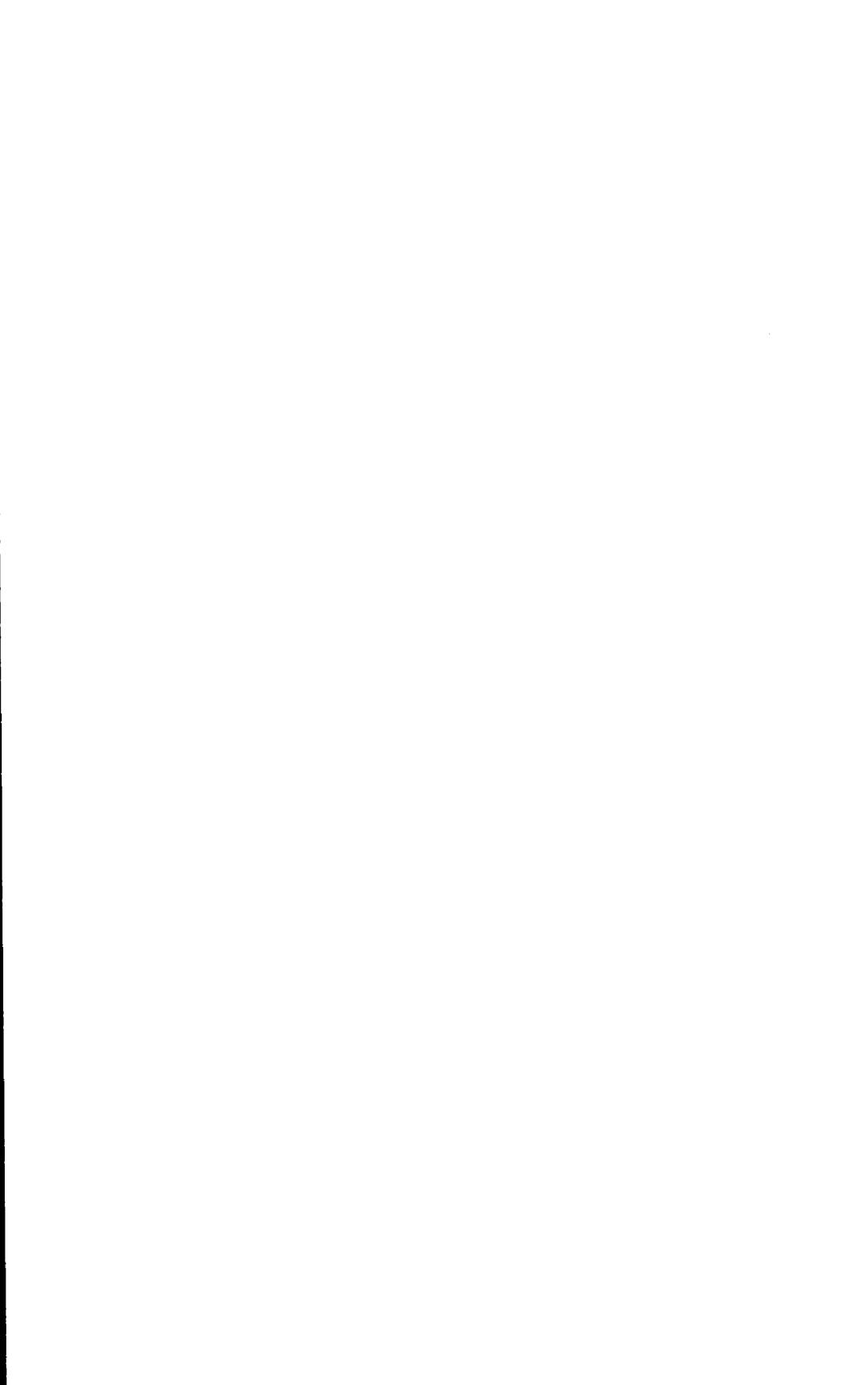
121. Hormis le passage, peut-être, d'invalidation pratique des « rêves de puissance » que l'on effectue généralement jusqu'au 3^e - 4^e dan, afin de pouvoir « mettre sur la table sa propre énergie » et savoir par la suite gérer de manière physique sa propre limite, savoir pertinemment ou non la franchir.

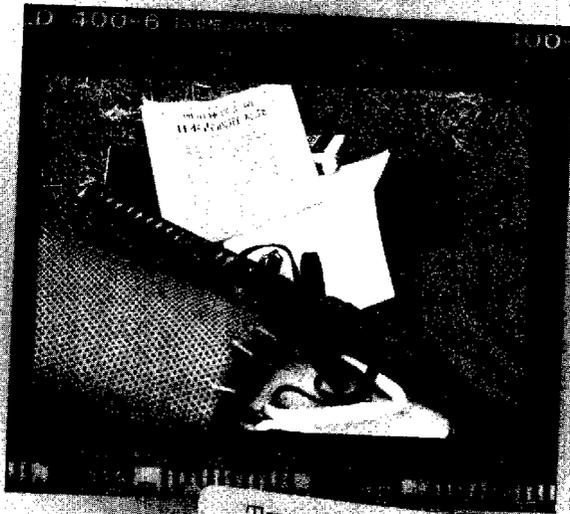
122. Si ce thème ne se tenait pas en bordure de notre texte et trop long à fouiller, il serait fort intéressant en ce point d'étudier de plus près ce concept pluriel au niveau du sens d' « être motivé ».

« La norme est un abus de pouvoir. Mais le délire est un abus de liberté » rappelle Boris Cyrulnik. Mais fermeté n'est pas ici force, arrêt n'est pas ici blocage et passage de puissance n'est pas ici viol. La norme d'ailleurs ne peut être qu'évolutive comme le rappelle Michel Serres : « La vraie norme se grave sur le sable ou dans l'eau ! figez-la, et elle s'écrit comme un nom sur une tombe : lorsqu'elle meurt. Voilà le visage mortuaire, défini enfin et définitivement » (« A visage différent », 1997 chez Hermann). Rappelons-nous des mots de Ô Sensei qui disait : « Selon les circonstances, vos mouvements doivent être DURS comme du diamant, SOUPLES comme les branches d'un saule, FLUIDES comme de l'eau ou VIDES comme l'espace ». S'il y a forme en aikido, elle est là dans cet éventail de capacités, entre faiblesse et force, ou au-delà de la faiblesse et de la force, jamais dans l'un seul de ces topiques. Comme dans toutes les confrontations en arts martiaux, comme dans tous les actes de notre vie d'ailleurs.

En ce sens aussi l'être de l'aïkido ressemble au médecin qui soigne : il n'est ni « l'être passif » qui ignore tout de ce qui ne le touche pas directement, ni « l'être des lamentations » qui compatit, ni « l'être rempart hérissé de pieux » qui dissuade, ni en poussant plus loin l'image : « l'être guerrier tartare » dévastateur qui ordonne, ravage et détruit. Il serait en quelque sorte l'artisan d'une activation mystérieuse, presque « secrète », ou du moins d'un « don » ou d'une « technique » incompréhensible au profane. Il est l'artisan de « sortilèges », de « sorts ». Il est le thaumaturge, le magicien : c'est le « Mage » des temps anciens, le « chaman » des sociétés traditionnelles. Il est en fait le « sorcier » visiteur. Il est celui qui est appelé aussi le « consultant », le « passeur », « le guide ». Il est en effet celui qui est appelé, par toutes ces dénominations : « l'Enfant de la Lune »... c'est-à-dire pour en parler plus concrètement : le « bateleur », la carte numéro 1 du jeu de tarot : le créateur. Ce bateleur, rappelons-le, est bien, comme l'être de l'aïkido, le tenant des 4 objets magiques qui sont : le cœur (la coupe), le corps (le bâton), l'esprit (l'épée) et l'imagination (les deniers). Il est en fait celui qui induit de l'humain au monde à travers sa puissance personnelle d'action et son écoute de ce monde.

123. « La bête tue le différent alors que l'homme le tolère, le protège, le sauve et finit par cultiver sa différence » (Michel Serres, « A visage différent », 1997 chez Hermann).





Trame
de tissage

*Il y a ici intention de trame humaine et non seulement
intention de trame japonaise ou autre...*

17

BRASES

JAPONISME ET TRAMES DE TISSAGE

« L'aikido-ka est comme un joueur d'orgue, tout son corps doit être impliqué dans la musique qu'il joue : les mains, les pieds, son assise, ses yeux, ses oreilles, son souffle. Et l'orgue lui-même, instrument technique de son art, est impliqué dans cette musique de façon à la fois complexe et simple ; complexe par ses registres multiples, ses différents circuits d'énergie, de vibration... et simple par son principe qui est juste le principe du vent qui s'engouffre entre deux montagnes... »

(maître Yamaguchi, au café Dahlia, printemps 92)

Peu importe ici les diagrammes, la géographie mystique ou non que l'on peut essayer d'imprimer sur ce devenir de l'aikido. Il va de soi par exemple que Ô Sensei, le fondateur, a établi, lui, sa spiritualité sur un écheveau typiquement asiatique et japonais¹²⁴.

On retrouve donc dans cette globalisation cosmologique de l'aikido japonais, à ce niveau, toute une construction : Créations de mandalas par exemple, et très succinctement ici de chants mystiques : « A-O-U-E-I », « A-U-M », « TA-KA-A-MA-HA-RA », etc.¹²⁵ On retrouve toute une construction donc de symbolisations sonores ou intellectualisées des mouvements, d'un sens cohérent et profond de l'Aïki, ou construction de cloisonnements spirituels, culturels et bien sûr historiques (« AUM » par exemple est connu en Inde depuis des millénaires (pas la secte japonaise du même nom qui « terrorisa » le Japon des années quatre-vingt-dix (le gaz Sarin dans le métro de Tokyo, les extorsions de fonds,

124. Que l'on ne me fasse pas dire ici ce que je ne dis pas : à savoir que je ne place pas un jugement de valeur, au contraire. Pour reprendre un exemple classique : l'électricité, comme la vue ou les chiffres ne peuvent être ramenés à un terme de « possession culturelle ». Comme il est évident qu'une base 10 de calcul et sa divulgation culturelle découle au départ du fait que tous les hommes ont dix doigts.

125. « A-O-U-E-I », le Dieu et Déesse à la fois de l'origine du monde : « A = L'étincelle qui part de rien - O = La noblesse de l'union du ciel et de la terre - U = La naissance par sédimentation - E = L'origine par germination, placenta originel - I = L'énergie créatrice des accouplements », « A-U-M » (de même : « Vénération-Accord-Consentement »), « TA-KA-A-MA-HA-RA » (« Tension créatrice-Tension des flux-Etendue de l'univers-Microcosme-Energie-Circulation de l'énergie »). Pour plus d'information lire : « L'essence de l'aikido. L'enseignement spirituel de Morihei Ueshiba » de lui-même traduit par Josette Nickels-Grolier et présenté par John Stevens et Kisshômaru Ueshiba.

meurtres etc.), mais le concept religieux, l'expression du son « AAA-UUU-MMM » par exemple), construction de la structuration d'une idée globalisante du monde, de la classification ou identifications analogiques des constituants de ce monde perçu, etc. qui justifient, et authentifient à la fois, la pratique en l'anoblissant (sans la typer pourtant de façon tyrannique cette fois, mais de façon ouverte/secrète). Et cela même si l'étudiant ne peut en saisir que petit à petit (voir jamais pour beaucoup) les subtilités, la signification ou la profondeur intuitive.

Il y a ici intention de trame humaine et non seulement intention de trame japonaise ou autre. C'est d'expression humaine, d'une sorte d'extériorisation de sentiment humain, dont il faudrait parler, d'induction spontanée et finalement universelle dans le champ humain, justement : d'un constat inhérent à l'humain dans son humanité. Il y a en fait un constat éthique à poser indépendamment du mode d'expression. Cela en effet n'est pas forcément et surtout au début si important qu'il n'y paraît de poser son entraînement sur une trame connue ou non, compréhensible ou non. Celle-ci, comme une onde, possède d'ailleurs son amplitude ondulatoire et historique suivant le niveau d'enseignement prodigué : elle aura donc au cours de son histoire des périodes de despiritualisation forcées et au contraire des périodes d'anarchies mystiques, techniques, périodes ponctuées par l'émergence de « guides », *sensei* (maîtres) plus ou moins géniaux remettant toujours la voie elle-même sur sa route ou sur une autre moins heureuse, établissant ainsi une moyenne stable de nivellement, de damage. L'erreur est ici aussi source, indirectement, de différentes vérités. Mais là n'est pas le propos, ce qui doit compter, c'est justement non la trame mais le tissage réellement obtenu, à savoir l'entraînement lui-même et ses effets. Ce qui est important c'est ce passage incessant, par milliers, par million, de la navette des mouvements entre la trame des exercices.

« À chaque poussée du pied on meut les fils par milliers
 Les navettes vont et viennent
 Les fils glissent invisibles
 Chaque coup les lie par milliers »

(Goethe, « Faust » I.)

La trame restera toujours pratiquement invisible sur et une fois le tissage en route. C'est le tissage qui va la recouvrir en la suivant malgré

lui, en lui échappant même parfois (il est important de le savoir → tissages des larges obi japonais (large bande de tissus de plusieurs mètres servant de ceinture), parfois complètement « désordonnés » par un mélange de fils de différentes compositions, mais donnant ainsi par ce courant « d'avant-garde » vie au obi fini, porté, et finalement au kimono classique qu'il surnote). De la sorte, la seule chose vraiment importante tout au long de la pratique, c'est ce que nous allons appeler ici « LA DÉCISION », décision de passage au sein d'entrelacs d'une trame donnée.

Pour ce qui concerne l'aïkido, cette trame est simplifiée à l'extrême. Comme le dit très bien John Stevens sous la direction éclairée de Kisshōmaru Ueshiba, cette trame en aïkido comprend un entrelacs de six fils maîtres :

- *Shihō-nage* (projection dans les huit directions)
- *Irimi-nage* (projection en entrant soi-même)
- *Kaiten* (retournement de situation)
- *Kokyū-hō* (énergie du souffle, de la persévérance)
- *Osae-waza* (techniques d'immobilisation)
- *Ushiro-waza* (techniques arrières)

Chacun de ces fils conducteurs se décomposent ensuite en une petite série de mouvements se combinant les uns aux autres, se combinant avec différentes formes d'attaques, comme un simple jeu de Mécano ou de Lego (plus de 2 500 formes dit-on...). Il n'y a pas en fait, à la base, pléthore de techniques, ce qui serait bien inutile d'ailleurs puisqu'un paramétrage subtil des données d'un mouvement peut permettre une infinie réactivité combinatoire de celui-ci en chaque instant de son aventure, et cela bien au-delà de ces deux mille cinq cents formes. Il n'y a donc, comme l'avaient déjà remarqués à l'époque les élèves de Ô Sensei (M^{lle} Takako Kunigoshi essayant à l'époque de dessiner un inventaire des techniques de Ô Sensei (le Fondateur) « croquant » sur un bloc-notes ses gestes, ses techniques, ses cours. En vain car cela ne s'arrêtait jamais de changer : elle dut abandonner), pas de raison d'élaborer un encyclopédisme des techniques de l'aïkido (en tant que « collection » quantitative de techniques) car ce sont les paramètres qui créent les mouvements et non celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) lui-même.

« L'encyclopédisme » en aïkido, sorte de « d'âge des lumières » de l'aïkido, à rapprocher des tentatives du Larousse à « couper » par sa façon de gérer le dictionnaire qu'il a construit, les mots français de leurs racines, est donc trop souvent une forme d'orgueil maladif de « collectionneur

de formes », sans qu'il y ait compréhension d'un fond (à ne pas confondre avec un « collectif de formes » conjugable ou combinatoire (→ Kisshōmaru Ueshiba), comme le rappelle Deleuze sans prendre pour référence l'aïkido). Ce peut être également une facilité d'enseignant (il est plus difficile d'enseigner un fond qu'une forme), voire un trucage d'enseignant, une habile manière de générer un besoin de savoir chez les élèves, une façon peu claire de « dealer » de l'accoutumance artificielle dans un but démagogique, là où il faudrait générer chez les étudiants un véritable besoin de ressentir le « *ai* », la concordance, le « *ki* » (l'induction de « l'énergie » (la foudre, d'où vient-elle, la foudre ? Où va-t-elle ?) et des forces) et le « *dô* », l'art, la voie, (étymologiquement parlant : le « *dô* » = « trouver son chemin en marchant, la tête dressée au dessus des hautes herbes » (J.-C. Martin), au sein d'une multitude de formes d'applications à caractère pédagogique. Ainsi, dans le cadre d'une inventivité pédagogique toute louable, un enseignant pourrait se servir d'une trame à caractère « technico-encyclopédique » pour gérer plus « cartésiennement » sa propre méthode d'enseignement.

D'où la remarque qu'il est utile de dire ici : ce n'est pas l'encyclopédisme, ni forcément le savoir, qui fait un bon aikidoka ou un bon *sensei* comme on aurait tendance à le penser. À l'inverse, si l'enseignant ne trompe pas ses élèves, l'encyclopédisme peut devenir pourtant, avec de grandes précautions d'utilisation, un assez bon outil structurel, pédagogique et créateur. Il n'est cependant pas une panacée. En tout état de cause il devra être abandonné un jour, une fois son expérience plurielle réalisée, chez chaque pratiquant : il suffit de le savoir, il est nécessaire de le savoir.

Pour en revenir à notre trame, on remarquera ici une caractéristique très particulière de cette trame en six fils : sa classification n'apparaît pas du tout cartésienne ni logique d'après les critères de pensée française ou occidentale. En effet les six fils de cette trame ne partent pas d'un point central référentiel de raisonnement, d'un système arborescent, d'une base de réflexion ; Ils ne possèdent pas non plus en commun un ordre de préséance évident. Ainsi : pourquoi avoir placé les techniques arrières dans ce panel alors que ce sont des attaques ? Pourquoi avoir placé les techniques d'immobilisation après celles de projection alors que par exemple le mouvement I-Kyo est traduit souvent par « Premier principe » ? etc. Nous savons que l'ordre de pensée japonais est très éloigné de nos ordres logiques habituels, mais bon...

En fait, tant que l'on a pas compris ou ressenti que cette trame à six fils conducteurs va simplement permettre de répondre à une « situation historique » de l'Homme, ancien ou moderne peu importe, c'est-à-dire de circonscrire une réponse à une problématique des circonstances, et par là favoriser la « décision de se mettre à tisser », rien ne ressort de ce désordre apparent des fils que des « alibis » analogiques douteux même s'ils paraissent en pratique opérants. Mais si cette dimension très importante, chaotique et bouillonnante du désordre de la trame n'est pas captée, est détournée pour revenir sur un ordre soi disant « réorganisé », l'acte de tissage sera balbutiant tout au long de la pratique, désespérément creux « de quelque chose », une sorte de gymnastique sans chaos créateur. Dans ce cas, aussi parfaite soit la technique, la pratique restera éternellement soit frustrante, soit orgueilleuse. Un peu comme si la navette passait bien dans la trame mais pas dans les fils « moteurs de formes », ou pas dans le sens d'un tissage (ou pas à chaque fois), en oubliant même certains fils, ou en cassant sans cesse son propre fils pour se rassurer de ne pas voir filer la navette sans consentement.

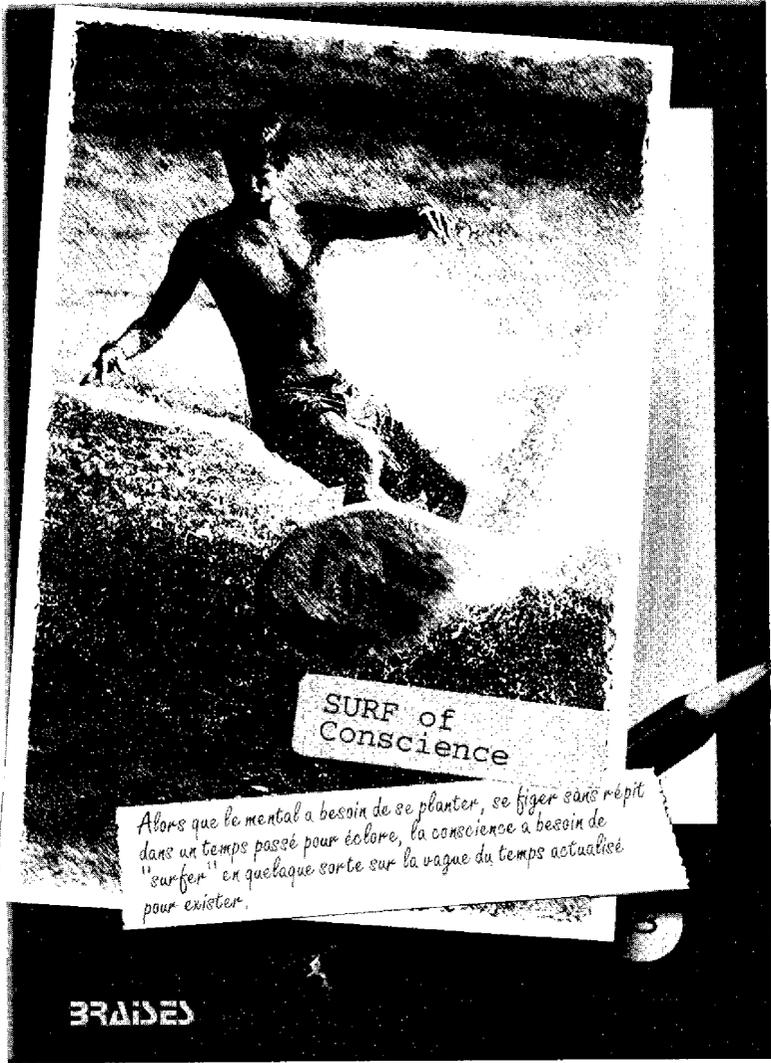
Ce chaos apparent de l'organigramme des techniques est le seul reste de la « possibilité de questionnement », de doute et de désir qui permet à l'étudiant de ne pas tout comprendre. C'est la clef du secret d'une certaine forme de genèse à partir de ce « bouillon primordial ». Ce n'est en effet ici moins le secret qui est important que la manière qu'à l'aïkido de se cacher en révélant ce secret (lire la nouvelle d'E. Poe : « la lettre volée »). C'est dans le cadre de cette signification qu'il est si important de conserver ce chaos du sens¹²⁶. Car c'est ici, caché dans le vide apparent de ce chaos mais bien devant nous que se tient le pivot du sens donné à la pratique. Quant à cette prise de décision, il s'agit vraiment d'une démarche pure de philosophie active (et non pas dans ce cas précis d'une lubie « d'intellectuel asthénique et dérangé de la ciboule », ou par

126. Pourquoi ? parce que ce « trou » du chaos va tenir lieu de place possible au propos ou à la pratique du fondement de l'art. C'est donc précisément là, en cet endroit laissé « vide » que pourra venir se positionner « le sens de ce que l'on fait et pourquoi ». Et c'est cela que va donner l'enseignant à ses élèves : de la raison d'être et de la raison de faire. C'est en cet endroit et par l'utilisation de ces deux raisons que l'enseignant « devient de l'aïkido », ou « fait devenir l'aïkido chez les pratiquants », comme l'exprimait Ō Sensei (le fondateur). Dans les faits et bien que le terme et l'idée rebutent, c'est bien au cœur de l'aspect politique des arts martiaux que l'on pénètre par cette porte apparemment vide, par ces vides existants entre les fils de la trame. Ce vide, il faut le dire ici, arrange en fait tout le monde (surtout les opportunistes) et permet à chacun de dire que, puisque c'est vide en cet endroit il n'y a rien. Ou même bien sûr que ce vide n'existe même pas. Ce qu'on dit ou pense rarement par contre : c'est que ce vide a une fonction : celle d'être rempli par une vision du monde, celle de l'enseignant ou du maître, puis peu à peu celle de l'élève...

compensation, d'une révélation satorique *new-age*). Cette « DÉCISION », ainsi, pourra être prise lorsque, et lorsque seulement, les fils de la trame pourront être reconnus, repérés et répétés.

Ce pourquoi on n'entend traduire que le pratiquant qui vient de passer son *shô-dan* est le « VRAI » débutant : il s'est enfin approché de la trame, prêt de la toucher, il va enfin pouvoir commencer à appréhender l'aïkido. Il va commencer enfin à tisser : il sait chûter, il sait bouger, il sait ce qu'est un partenaire, le tapis, etc., il connaît maintenant le « métier à tisser », il peut donc « travailler, tisser, avancer, enfin avancer par lui-même un peu plus chaque jour et faire « passer et repasser la navette » dans la chaîne des mouvements. En ce sens il est fort possible que le *shôdan* soit effectivement le plus important de tous les grades en *budô* (voie martiale).





SURF of
Conscience

Alors que le mental a besoin de se planter, se figer sans répit
dans un temps passé pour évoluer, la conscience a besoin de
"surfer" en quelque sorte sur la vague du temps actualisé
pour exister.

BRIDES

LA DÉCISION, LE MENTAL ET LA CONSCIENCE

*« L'univers « phénoménal » n'est qu'une simple
Création mentale du Tout sujette aux lois des choses
créées. »*

(« Étude sur la philosophie hermétique »)

Nous avons écrit : « Circonscrire une réponse à une problématique des circonstances, et par là favoriser la « décision de se mettre à tisser ». Soit, mais qu'entend-on plus exactement, théoriquement ou pratiquement, par cette « DÉCISION », comment pourrait-on comprendre un tel processus décisionnel de mise en forme, de tissage, de mise pratique de la concordance ?

Cette « décision » vient prendre forme par un enchaînement de cause à effet, enchaînement qui vient ici répondre à cette question : « comment devenir¹²⁷, se réduire, s'adapter donc au monde problématique ? »

Car au point de départ de cet enchaînement il y a forcément une problématique de puissance d'adaptation à « un » monde qui demande (des) réponse (s) à DES mondes, qui demandent des ALLIANCES (l'attaque par exemple). Cette voie est assez proche des tendances actuelles de la notion biologique de force active par laquelle on remarque que la force absolue de vie d'un élément biologique vivant est une force de déterritorialisation permanente (les exemples de la psychiatrie moderne ne manquent pas non plus pour confirmer cette direction). L'être survivant est celui qui sait se déterritorialiser, ne plus dépendre d'un seul milieu mais se fondre dans des contextes multi-factoriels.

Pénétrons si vous le permettez, l'espace d'un ou deux petits chapitres dans les mondes théoriques possibles du mental et de la décision (j'avoue que cela peut rebuter certains, qu'ils me pardonnent alors un style maladroit et ampoulé) :

127. Devenir : dans son sens ancien signifiait : « être engagé dans un processus qui aboutit à un changement d'état. Ici, « devenir au monde » signifie trouver l'état d'adéquation idéal d'approche au monde.

Rengaine : de prime abord et puisque nous avons été formés, nous, homo sapiens, avec une enveloppe cérébrale externe très « développée » (le « neo-cortex »... qui est « d'autant plus développé que l'espèce est capable d'adaptations originales au milieu », H. Laborit), la première réponse, la plus immédiate à toute problématique en fait, sera soit purement animale et réflexe, on parle alors de « cortex reptilien » ou « paléo-cortex »¹²⁸ ; voire une couche active elle aussi mais intermédiaire, et qui correspond à la couche « mammifère » du cerveau (« Cortex »¹²⁹)... Henry Plée dans ses chroniques en parla aussi, des relations entre les trois « cerveaux » de l'Homme, en montrant que l'apprentissage véritable dans les arts de guerre ou de survie ne pouvait se faire que sur la souche inférieure du cerveau si cet apprentissage voulait demeurer un gage d'action le plus efficace possible¹³⁰. Certes, mais laissons ce dragon ancestral et reptilien, qui est en nous tous, dans son rôle de noyau central physiologique particulière de « survie » et participant indirectement du mental lui aussi. Laissons également nombre de nos connaissances actuelles au repos. Parlons du « Mental » d'une toute autre façon et nous

128. C'est le « noyau » du cerveau : « Cette structure est toujours présente dans le cerveau humain dont elle constitue l'acquisition phylogénétiquement la plus ancienne » (H. Laborit).

129. Soit plus complexe et cette fois d'ordre totalement combinatoire : mentale (le « néo-cortex » par lequel nous avons commencé ici).

130. « Au point de vue vitesse d'exécution le plus rapide est le reptilien, le mammifère est trois fois plus lent et le supérieur est dix fois plus lent que le mammifère, c'est-à-dire trente fois plus lent que le cerveau de survie, le reptilien ». « Tu comprends mieux, je pense, rajoute-il, pourquoi l'enseignement martial de base est le "vide mental" ou le "non-mental", ce qui permet au reptilien et éventuellement au mammifère de s'exprimer sans être ralenti par le cerveau "intelligent" ». « Quoi de neuf sous le soleil ? » aurait écrit ici Michel Serres : car effectivement, ce dont ne parle pas Henry Plée c'est d'un cerveau « relationnel », cette « intelligence du cœur » si bien définie par Isabelle Filiozat dans son livre du même nom (voir bibliographie) ou « l'intelligence intra-inter personnelle » de Howard Gardner, ou encore comme l'avait nommée le premier Daniel Goleman « l'intelligence émotionnelle » (voir bibliographie). C'est-à-dire « qu'il faudrait, à ce schéma évolutif, ajouter un quatrième cerveau : celui qui se structure dans le vide entre deux personnes » (Boris Cyrulnik). Ajouter un 4^e cerveau synergique, certes, voire beaucoup d'autres puisque l'on ne se place plus effectivement sur un niveau purement biologique ou verbalo-logico-mathématique de type occidental : 7 types différents pour Howard Gardner par exemple. Cet « entre deux personnes » loge aussi une forme intelligente entre soi et le monde, une réelle structure mouvante de pensée appartenant aux êtres. Comme le rajoute cet auteur : « Ces quatre cerveaux donnent accès à autant de mondes différents, tous nécessaires pour comprendre un seul être vivant ». Le « *ma-ai* » japonais (littéralement : « espace de réunion »), l'idée de « contact » en aikido trouvent dans l'idée de ce 4^e cerveau leurs concrétisations conceptuelles occidentalises. Ce qui signifie que ce « contact », qu'on nomme aussi « *sen no sen* » (sabre dans le sabre), se doit d'être un contact intelligent, porteur d'intelligence pour mieux dire, et non une simple force mécanique, fut-elle une force souple « à tête chercheuse ». Le contact n'est donc pas la manifestation d'une force d'opposition réactive d'équilibre — on m'appuie vers le bas donc j'appuie vers le haut — mais doit devenir grâce à l'entraînement une manifestation intelligente et la plus fine possible de la gestion du *ma-ai* (sans remuer un peu de son propre passé ou l'image que l'on a de soi-même et que chacun a verrouillée dans son corps, son cœur et sa technique, je reconnais qu'il s'agit là (et souvent) de quelque chose de difficile à comprendre et à mettre en œuvre).

verrons que nous retrouvons d'une autre façon aussi le sens des propos d'Henry Plée¹³¹.

Le mot « mental » utilisé ci-avant signifie que, soudain (mais comme d'habitude finalement si l'on y prête attention), une entité qui croit se nommer « JE » intervient. Ce « JE », nous allons en parler, se voit « missionner » (représentation), dirons-nous, par le mental, les pensées, pour : « INTERVENIR ».

En aikido cette intervention de la décision (ce que nous appelons aussi « l'intention ») sera sans doute (et si tout se passe bien, ce qui est assez rare il faut le reconnaître malheureusement) la SEULE et UNIQUE intervention du mental.

Qu'est-ce que « l'intervention » du mental ? C'est en gros l'intervention du « JE » : « JE » pense que... « JE » dis que... « JE » crois que... « JE » veux... « JE » ne veux pas... Moi, « JE » fais ceci ou « JE » fais cela », etc. Son utilisation devrait rester limitative et ainsi paradoxalement optimum en aikido, limitative presque à l'excès s'il le faut. Ce besoin de limiter volontairement l'activité du mental par cette unique « autorisation » d'intervention, vient de la nécessité d'empêcher le mental de parasiter, de détruire l'apprentissage et tout l'ensemble de la construction de paramétrage de la concordance.

Donc, au commencement, « la-chose-qui-se-dit-JE-dans-la-tête-de-

131. Reprenons là une structure plus orientale (Quoique... puisque Jacques Rivière en 1924, dans sa correspondance à Antonin Artaud, disait déjà : « dès que vous acceptez le plan du mental, vous acceptez tous les troubles et surtout tous les relâchements de l'esprit », ce qui montre que, s'il y a ici structure effectivement, il n'y a pas forcément orientalisme dirigé), plus orientale donc car plus proche en tant que point origine de notre pratique et très ancienne du dévoilement de la personnalité humaine. Elle fut très bien développée par les commentaires (entre autre) de Bhagwan Shree Rajneesh dans les années soixante-dix sur les plus anciens textes sacrés de l'Inde. Nous reprendrons donc ici le voyage de ses analyses sur les dialogues entre Shiva et Devi, le jeu des questions et des réponses entre l'homme et la femme, de l'union entre le corps et le spirituel. Nous assumons dans le passage qui suit ce parti pris développeur, dans la mesure où cette notion de « Mental » qu'il commente si bien intéresse notre propos et donne, si l'on peut dire un « poids de genèse » à notre réflexion, un « poids » ou plutôt une découverte d'émergence qui n'est sûrement pas étranger historiquement parlant à la naissance même de l'aikido. Il y a ici une nouvelle boucle intéressante. Il faudrait ici également souligner le fait que notre texte utilise des dénominations qui pourraient être autres ou changeantes. Par exemple dans le Kibalion, livre phare ésotérique des sept lois de la table d'émeraude et de la pensée hermétique (Hermès) issue du culte de Thôt (Isis) de l'ancienne Égypte, on s'aperçoit de l'utilisation de dénominations étonnement semblables, entre autre de « mental », de « Je », etc. en les plaçant sur les mêmes types de concepts mais dans un cadre cette fois « masculin féminin » de la pensée, ou sur d'autres plans d'études ou de révélation (Le « JE » est alors l'aspect de l'Être : le « MOI » est l'aspect du devenir... *). Chaque conceptualisation par des mots est ainsi forcément incomplète ou « rapatriement d'image ». Nous pensons seulement que celle qui suit, reprenant le schéma de Bhagwan Shree Rajneesh est plus pertinente, plus actualisée à notre propos. Elle ne vise ni à remettre en cause la psychanalyse par exemple, ni les enseignements d'Hermès Trismégiste (pour prendre deux extrêmes).

chacun », va décider, afin de participer à un effort de consolidation de cette « adaptation » (visant un surcroît de domination de SON être sur « son » monde), de s'engager dans une voie, ici l'aïkido. Pourquoi l'aïkido par exemple, sinon parce qu'au départ cette voie paraît appropriée au but du mental et au contexte auquel son être porteur croit être confronté ?¹³² Le mental parie ainsi pour son propre compte (c'est le « coup » du joueur de poker en quelque sorte) puisque son but n'est autre sans cesse que de chercher de nouvelles voies de domination et de survie non seulement pour lui-même, mais aussi des voies de domination sur l'être qui le nourrit, et également sur un entourage de cet être (un entourage le plus étendu possible en fait).

Passé un certain temps de pratique de l'aïkido cependant (1^{er} dan, 2^e dan, 3^e dan ou plus parfois pour ceux « qui n'ont pas encore ressenti » la malignité de soi-même (tout viendra un jour), le « JE » se trouve piégé par la pratique elle-même. Une pratique de l'aïkido qui n'a non pas fortifié la présence et les actions du « JE » mais au contraire les a mis sur un plan d'égalité avec ce qu'on nomme généralement en aikido : notre centre. Ce centre étant lié, lui, à notre système nerveux fondamental, voir aussi à notre « intuition » ou notre « relation à l'autre (ici le 4^e cerveau, le « cerveau relationnel » dégage son existence). On pourra admettre ici pour simplifier qu'il s'agit du fameux « Hara » (le « ventre », région située sous le nombril), c'est-à-dire notre « réflexion corporelle et énergétique au monde », un pur centre d'intuition en action¹³³.

En gros : le corps apprend enfin, par la pratique et les exercices, par la pratique du danger, qu'il a lui aussi, finalement, un pouvoir de décisions et de sensations qui sont tout à fait autonomes et opérantes.

Le corps, par la découverte de cette pertinence, peut se « décoller » du « JE », et cela en tant que « nouveau personnage de l'être ».

L'être à cet instant de « dérapage » devient donc réellement double :

- Un être physique dont les mouvements du corps sont comme la représentation en actes d'un nouveau mode de prise de CONSCIENCE instantanée du monde.

132. Est-ce là la fameuse « complémentarité nécessaire » dont on nous a parlé tout à l'heure ?

133. Et ici je voudrais ne pas faire de « répartition sexuée » ou recréer une échelle de « valeur » sur cette notion « d'intuition » au niveau des « tâches, fonctions, attributions, attributs, etc. » de l'intelligence (comme le dit M. Leboeuf : « la pensée classique désignait pourtant l'intuition comme étant « un mode de connaissance ». Elle nous explique que c'est Hegel sur les pas de Malebranche et de Rousseau qui lança le pavé dans la mare en donnant indirectement un mode de fonctionnement de non-connaissance (d'ordre féminine) à l'intuition sous le prétexte d'une méconnaissance latente d'elle-même (« ce qui ne parvient pas à l'être pour soi » → « la plante » : Bravo Kant !).

- Un être « JE » (celui qui pense et juge) dont la parole est une représentation panique (affolement perpétuel) et l'agent d'une tentative sans cesse renouvelée de domination et de contrôle à la fois sur l'être porteur du « JE » et sur le monde qui l'entoure. Ici c'est d'une prise purement MENTALE et historique du monde dont il s'agit.

La différence entre le « mental » et la « conscience », c'est que le mental calcule, planifie, structure de façon abstraite et apparemment logique, donne des « on devrait », « il faudrait », « on ne peut pas ». Il juge, pose des points de valeurs et de références obligés, dirige par tout cela et « se joue de », et parle, parle surtout le plus possible afin de tout pouvoir « capter » dans son univers, le maximum de monde, de mondes ; lorsque la conscience fait simplement état de présence, par acte, mais sans grands discours ni démonstrations.

On retrouve ici et dans l'échelle de temps ce qu'on appelle « l'instant » en arts martiaux puisqu'on devine aisément que le mental ne peut s'ajuster dans ses différentes stratégies que sur des périodes de temps virtuellement stables : sur un passé (expérience, imaginaire, histoire) et sur un futur hypothétique qui en est déduit. La conscience émerge, elle, d'un présent lui-même en continuel renouvellement (expérimentation, sensation, devenir). Alors qu'elle a besoin d'avancer sans répit dans un temps actualisé, « vivant », mouvant, pour éclore, qu'elle a besoin de « surfer » en quelque sorte sur la vague du temps pour exister ¹³⁴, le mental, lui, a besoin absolument de manipuler du temps, même le temps des autres s'il le faut, de gérer le temps qui va passer... pour se sentir vivre d'une façon qui se veut justement éternelle...

Donc, dans un deuxième temps (le premier temps était, rappelons-le, le temps d'un apprentissage mécanique), la pratique physique de l'aïkido permet à l'être dans sa globalité devenue duelle, de pouvoir un jour « décoller » le « réel du présent » de ce que le « JE » voulait régir : l'être porteur et son monde justement. Mais ce « réel du présent » n'est à ce moment-là encore qu'un très petit réel puisqu'il n'est qu'une succession d'instant de lucidité du corps, une succession d'étincelles de conscience, un clignotement aléatoire de feux follets d'autonomie.

Sur cette période qui peut finalement durer, cette succession d'instant

134. La conscience de l'être et d'autrui, on s'en aperçoit ici, est donc et de façon très pratique, l'entité à abattre pour le mental.

heureux est confrontée à une permutation continue de fortification réactive et grandissante de l'ambition et de l'orgueil, deux matérialisations phénoménales directes et claires du mental. Cependant, il ne s'agit pas ici d'une compétition entre la conscience et le mental, pas du tout (la conscience ne se pose pas comme « rivale »), mais d'une forme de parcours parallèle, structurel, complexe et mouvant qui peut s'organiser l'un par rapport à l'autre sous diverses modalités ou en cascades. Dans ce sens et c'est sans doute vrai : « L'action d'un effecteur n'est généralement qu'un facteur d'un effecteur plus complexe, et ainsi de suite », rappelle Henri Laborit.

Par inquiétude générique, le mental s'auto-génère justement en permanence et essaye par là de toujours se développer davantage, de débouter, de faire déborder toujours davantage le « temps de l'instant » de toute forme de conscience quelle qu'elle soit.

Celle-ci, la conscience, inversement, latente à cette structure fondamentale de l'être en rapport avec l'instant renouvelé sans cesse, ne participe pas de cette lutte en réagissant et s'opposant au mental. Au contraire. Alors que l'on pourrait penser qu'il va y avoir lutte pour une certaine forme de suprématie, allez savoir pourquoi, la conscience cède toujours le terrain, abandonne et s'enfonce dans le silence (cœur de toute gnose comme le rappelle J. Lacarrière). Le surfer se met à « (se) réfléchir » (mental) ; par ce processus il va se mettre à dérapier cette fois négativement dans le temps, l'instant lui échappe : la vague de temps passe soudain sous sa planche, le déborde, le geste du surfer s'éteint, la planche ralentit. Dans une course à l'agonie, elle s'enfonce dans l'eau en entraînant son équilibriste : tout est à recommencer, sur une prochaine vague, pour la conscience.

Le mental, lui, par ce décalage, s'est ainsi donné la possibilité de prendre de l'avance, de reprendre le contrôle du monde ou de le faire croire : il peut enfin et à nouveau penser et faire penser, juger et faire juger, gérer et faire gérer : donc se sentir vivre !

Pourtant, et il faudrait le savoir : si un éclair de conscience a pu émerger dans un instant donné. Il peut très bien lui arriver de « faire éblouissement » à nouveau, n'importe quand, au point de faire basculer l'être vers ce point particulier, par lequel celui-ci s'aperçoit que finalement, il peut très bien choisir entre la conscience et le mental comme, premièrement, option d'action et, deuxièmement, comme option de vie.

En gros et pour reprendre le même exemple : le surfer se dit à ce

moment : « mais quoi, je suis venu pour faire du surf (vivre) ou pour penser à mes pauvres problèmes existentiels (ressasser) ? »

C'est ici qu'intervient la troisième partie de « LA DÉCISION » pour ceux qui ont pu, déjà, réussir à accumuler ces charges d'équilibre. Il y a ici un choix à effectuer :

A. Soit laisser la conscience agir, pleine et entière dans ses droits (et reléguer le mental dans l'antichambre des petits opportunistes sociaux et politiquement humains)

B. Soit laisser le mental régir, plein et entier dans ses ruses (pour laisser la conscience se noyer dans les oubliettes du rêve, du folklore ou de la mystico-tautologie)

Concrètement, dans le premier cas (A), on commence à vouloir faire de l'*ai-ki-dô* une pratique, de la concordance une voie, de la concordance un principe effectif de sa propre évolution.

Dans le deuxième cas (B) on s'enfoncé peu à peu dans l'image seule qu'on a de soi et d'autrui (et dans les jugements de valeur démagogiques posés en vérités absolues car démontrables : « Ah Descartes, Descartes rigoriste ! Ah sérieux, sérieux rigoriste ! »).

Si l'on poursuit sur cet élan, on en vient rapidement à se demander, un peu comme Arletti dans le pont du Nord si l'Homme, fondamentalement, a ou peut bien avoir une g... de « concordance » ? » Nous sommes ici, par ce questionnement, en phase décisionnelle et finale à la fois : Car c'est une vision ouverte et tout à fait nouvelle du monde que va apporter cette notion, ce concept de « concordance » (vision que le mental s'était bien gardé de nous faire découvrir et cela à son seul profit). « Paix à son âme », sourit-on, mais tout cela n'est pas aussi simple car notre mental a une telle faculté de récupération et de retournement (auto-régénération) qu'il n'a, soyez-en sûr et regardez autour de vous sur les tatamis (et en dehors) pour vous en persuader, pratiquement jamais dit son dernier mot¹³⁵.

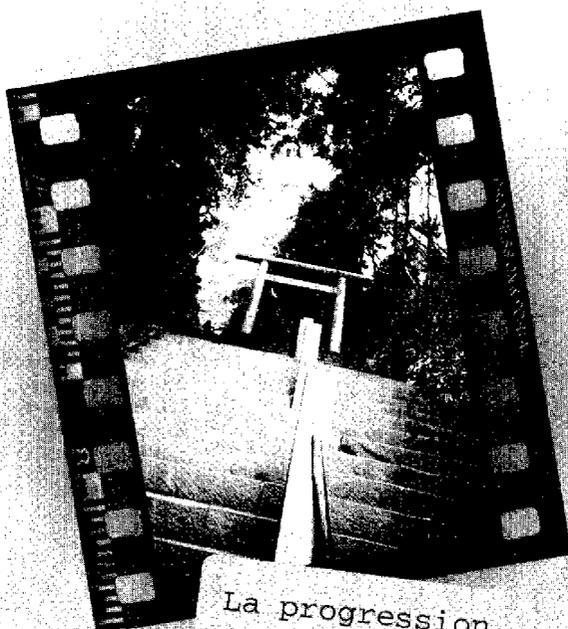
« CONCORDANCE », c'est-à-dire « mise en cœur » par la pratique continue, l'exercice quotidien, de l'être au monde, de ce renvoi ensuite du monde à l'être. C'est ce que Morihei Ueshiba appelait poétiquement « l'écho de la montagne », ce que John Stevens traduit par : « être capable de comprendre et de s'harmoniser avec tout ce qui est offert, sans conditions ni idées préconçues » et ce dont Tamura Sensei (maître) parle

135. Il fonctionne en effet comme une sorte de « Pompier de l'âme » qui serait, sans qu'on s'en rende compte, le pyromane professionnel des feux qu'il dit « découvrir et vouloir éteindre » (il existe d'ailleurs un proverbe japonais d'où est tirée cette image : « méfie-toi toujours du pompier qui découvre tant d'incendies ! »).

encore lorsqu'il se remémore le souvenir des paroles de Ô Sensei (le Fondateur) dans l'article du magazine Karaté de février 2000 : « *Yamabiko* » : l'écho, la voie de l'écho¹³⁶.

136. Ici, une remarque d'importance : si lors de ces différentes phases de découvertes, l'être cherche bien une mise en concordance volontaire, il arrive un moment où c'est le contraire qui se passe : grâce à l'entraînement, c'est la concordance qui vient à l'être. C'est peut-être à ce niveau que l'on peut reconnaître les dérives, les charlatans, les « incapables du moment Aiki ». De même : cet « écho » n'est qu'une mise en résonance, pas une volonté de résonner (/raisonner). Si nous raisonnons dans le présent de l'écriture de ce traité, c'est parce que nous cherchons à nous mettre en résonance avec à la fois la partition des mots (donc le mental inhérent à ceux-ci) et la partition de l'éclosion de la vérité immanente à la vie (donc au sens le plus profondément humain qu'il soit : la conscience).





La progression

Il y a donc en ce point sommet et apparemment idéal de la pratique un portail. Ce portail, c'est en fait la grande porte spirituelle de l'Homme en marche.

19

BRIDES

L'ÉVEIL

« L'éveil », cela signifie s'arrêter soudain et d'un coup ouvrir les yeux.

Nous touchons la quatrième phase de notre fameuse « DÉCISION » :

- Passé le cap de la décision POUR la concordance, la conscience se trouve prête, assez libre pour pouvoir composer aussi AVEC le mental.

- Le mental n'est plus en mesure d'occuper tout l'espace scriptable de l'être, de le figer complètement. En effet, si la lumière de la conscience n'a pas réussi à tout illuminer au point de brûler définitivement le mental ou du moins sa capacité à « fasciser » le monde, elle est capable par l'intermédiaire de cette décision (qui est reconnaissance et mise en simple exergue pour le moment) de vivre pleinement et de façon autonome au sein de l'espace de l'être et de ses actes.

- Le mental poursuit donc ses conquêtes et ses ruses, certes, mais plus le temps va passer (et il passe de plus en plus puisqu'il devient de plus en plus présent et de moins en moins passé ou futur), moins le mental parvient à accrocher l'être à son déterminisme propre et à ses raisonnements (à part peut-être et encore par l'intermédiaire de la « parole à autrui » qui s'avère pourtant de plus en plus hétérogène à celui qui parle d'ailleurs : « JE » continue de parler, certes, le mental continue de vouloir y imprimer sa marque, certes, mais il est alors démasqué, de telle sorte à chaque mot qui est érécté, qu'il ne parvient plus à faire croire à la conscience ou à l'être qu'il peut réellement gérer les situations. En quelque sorte le mental devient le « crétin de service », incontournable peut-être encore, mais sûrement plus aussi « mussolinien » qu'il ne l'était auparavant).

- Ce long glissement du mental sur la pente de l'abandon et de la conscience signe en théorie sa perte. Lorsqu'il aura été abandonné de façon complète par l'être, lorsque ce type de mental humain aura disparu (plus aucune activité, d'une façon graduelle ou brusque, peut importe ici), l'être atteindra ce qu'on appelle en Français l'extase, la plénitude, la félicité ou la béatitude, en orient l'illumination ou le Nirvana¹³⁷ et au Japon le fameux Satori.

C'est-à-dire ... « L'ÉVEIL » !... ou encore pour ne pas paraître trop présomptueux : « UN ÉVEIL ».

Pourquoi vaut-il mieux dire ici « Un » éveil ? Parce que, comme le dit très bien R.J. Thibaud : « L'état de Bouddha n'aboutit pas à une situation inerte et vide, mais conduit à chaque étape à un nouveau stade de fonctionnement plus global que le précédent, à la manière de la hiérarchie symbolique que nous connaissons dans notre monde ». Nous revenons ici sur « la roue de la fortune » dont nous aurions pu parler à propos du bateleur et du jeu de tarot¹³⁸.

L'être éveillé est donc toujours là, mais il atteint un état de plus en plus globalisant du monde, étant dans lequel il est aussi de plus en plus sublimé¹³⁹ (au lieu de se refermer, pour les Hommes, sur cette idée fixe de se croire seulement ou de se construire en tant que quelque chose ou quelqu'un). Il y a donc en ce point « sommet » et apparemment idéal de la pratique un portail (qui s'ouvre sans aucun doute avec un peu plus d'effort) et que nous n'ouvrirons pas dans ce livre. Ce portail, c'est en fait la grande porte spirituelle de l'homme en marche. C'est la porte qui mène enfin cet « Enfant de la Lune », que nous sommes tous, vers le chemin de « la grande Unité des univers » de Ô Sensei (le Fondateur). Le thème de ce portail n'est pas de notre propos aujourd'hui, sinon parce qu'il représente en tant qu'achèvement/passage de la première étape de l'entraînement ici abordée. Ni notre époque matérialiste, ni la captation générale de l'aïkido par des couches réflexives de type plébéien/démocratique ou typiquement matérialiste/démagogique d'ailleurs ne se prête vraiment à son ouverture. Ce portail, c'est en

137. « Nirvana » = l'Esprit, différencié dans le monde terrestre, et apparemment dans lui seul pour les bouddhistes, du « Sangsara » qui est la Matière.

138. Aussi bien dans ce livre que pour Ô Sensei autrefois, il est établi ici comme postulat de départ, pour la réflexion générique de l'aïkido, que la position humaine (comme toute position d'existence) est une position intermédiaire, une position de recherche au sein de l'univers. Nous n'allons pas ici essayer de préciser ou de justifier ce postulat, d'une part parce que sa démonstration serait trop longue par rapport à notre propos, d'autre part parce qu'elle n'influence pas le sens de la pratique en aikido ni ce que nous disons de son essence au niveau humain. Enfin, parce que dans toutes les observations des mondes naturels (animaux par exemple) voir même dans les explications des sciences ésotériques ou religieuses de l'humanité, l'échelle historique du sens des mutations de ces êtres ou de leurs activités par rapport à leur milieu permet de saisir cette constante de recherche et d'adaptation avec une relative évidence.

139. Tous les pratiquants d'aïkido finissent un jour par connaître l'anecdote sublimale de l'une des aventures du fondateur en Mongolie pendant la guerre. Pour ceux qui l'ignorent, je vais rappeler ici ses propos : « Un jour nous fûmes piégés dans une vallée et les balles sifflaient autour de nous. Par miracle, je pouvais sentir la direction des projectiles, des rayons de lumière indiquaient le chemin de leur trajectoire... » (traduction par John Stevens). Cette description sûrement fort fidèle, bien que trop succincte, est à rapprocher de celle-ci, tout à fait européenne cette fois : « Un officier devait conquérir avec ses quelques hommes un champ découvert balayé par quatre mitrailleuses ennemies. Il savait qu'en donnant le signal d'avancer il déclencherait sa propre

quelque sorte le « *shōdan* » du sage (sa « ceinture noire »), si l'on peut dire. Mais, à ce sage qui a quand même, tant bien que mal, réussi à gravir la montagne, il restera à acquérir... une vraie conscience... puis... un véritable pouvoir de transformation (un « étant » de l'Amour ?), avant de... ? Ce premier portail, je souhaite que le petit sage de l'aïkido le trouve donc un jour devant lui, et surtout qu'il puisse enfin le pousser. C'est ainsi peut-être lui qui écrira un autre livre sur son ouverture et le paysage qu'il empruntera puis découvrira en le franchissant ¹⁴⁰. Seulement voilà : si, par un retournement formidable (et possible jusqu'à la limite) de stratégie et de tactique, le mental parvenait à inverser la courbe de glissement vers le trou noir de la conscience. Par exemple en faisant croire à l'être que : « non, tout ça ce sont des billevesées : cet être à qui il parle et fait dire « JE », est bien quelqu'un, quelqu'un qui pense et voit et juge et peut décider « en son âme et conscience », non de non ! », si le mental parvient à cela, à inverser le processus avant cette réalisation, au point de pouvoir faire abandonner, en un instant même ponctuel, fugitif, la décision de l'être, alors cela aurait pour effet d'anéantir tous ces « efforts », toute cette émergence, tout ce développement de présence et d'écho dans l'instant. Et cela aurait

mise à mort et celle des autres. Il sentait un poids énorme sur ses épaules qui s'alourdissaient quand l'heure du signal approchait. Soudain, une joie immense l'avait envahi : « j'avais une vision quadruplée, je me rendais compte de chaque endroit d'où pouvait venir une balle, et du geste à commander pour l'éviter. Mon esprit allait dix fois plus vite et plus sûrement que d'habitude, et j'avais un sentiment de joie intense, le sentiment de me tenir au-dessus de moi-même [...] ». Cet extrait du livre de P. Janet (« *De l'angoisse à l'extase* », CNRS, 1975) montre ici deux choses très claires : d'une part que cette expérience dite mystique participe « d'autres choses », du domaine neuro-psychologique par exemple, ici en l'occurrence le fait que « c'est une immense angoisse qui provoque brutalement le passage à l'extase » (les récits sur cette aventure de Ô Sensei en disent beaucoup moins que ce récit de l'officier. Le fondateur reste un héros, lui. Toute cette partie obscure du « non-raconté » (l'angoisse par exemple) si l'on écoute bien tout ce qui se rapporte à lui est soigneusement écarté, consciemment ou inconsciemment « oublié ») : d'autre part que le lien entre l'aventure de Ô Sensei, le fondateur et celle-ci dépasse les frontières géographiques ou catégorielles pour se fondre dans une relation par laquelle l'homme peut entrer en relation avec le monde de différentes façons. (sublimale par exemple) Cela certes n'explique pas les mécanismes de l'extase en elle-même, cependant cette comparaison permet de découvrir une première ébauche de passerelle entre un monde d'investigation enfin raisonnée et un monde de monstration mystique complètement brouillon-brouillé.

140 Pour ceux qui sont plus pressés et qui veulent « comprendre » pour pouvoir un jour « reconnaître » ce qui permettra peut-être un autre jour de « franchir », je recommande le très beau livre de Thibaud auquel je suis redevable d'un aperçu syncrétique, sur le sujet de la réincarnation, fort intéressant.

Nous nous en tiendrons donc à cet aspect basique de notre réflexion sur l'essence de l'aïkido. Nous répétons qu'il est question ici, dans ce livre, d'une première étape initiatique, celle des bases de l'aïkido en tant que sens de progression humain et seulement de cela. Elle reste ainsi une démarche profondément matérialiste malgré un côté qui pourrait paraître à certains un peu étheré. En effet, il s'agit de parler de l'essence des bases de l'entraînement et de lui seul : en ce sens, nous restons essentiellement des montagnards. Pour le reste, la poursuite de l'escalade dans les nuages...

surtout pour effet, infailliblement, de relancer (toujours à temps pour le mental) la « machine à construire et à résoudre les problèmes » ou pour reprendre notre exemple : « la machine à allumer et éteindre les incendies », à relancer enfin sa propre machine autocratique.

Voilà pourquoi, déjà, l'entraînement doit se poursuivre toute une vie : pour assurer à la conscience des possibilités toujours renouvelées ou meilleures d'émergences, des chances de ne pas s'éteindre au fil du temps tant que sa stabilité d'existence régulière n'est pas organisée dans l'être de l'aïkido. Sans aggraver notre cas, on peut dire qu'en ce sens aussi l'entraînement est une forme de prière¹⁴¹.

Le mental, lui, n'a pas besoin de ce type de « création de chance » car dans nos sociétés il est toujours assuré de trouver pitance fabuleusement variée et donc survie, ou plutôt même « bombance » : « Matérialité est sa pâture... » aurait écrit Voltaire autrefois.

Avant d'en arriver là, aux félicités, à la grande félicité, il y a du chemin à faire, une vie n'y suffirait pas. De plus il n'est pas dit qu'au même titre qu'un lutteur de Sumo japonais peut facilement redégringoler dans la hiérarchie de son rang, une rechute ici également ne soit pas toujours à redouter.

À ce propos, chose curieuse malgré le caractère extrêmement religieux de la vie de Morihei Ueshiba, on se garde bien de dire qu'après tout, Ô Sensei (le Fondateur) avait atteint le Satori¹⁴²... Kisshômaru son fils lui-même, ainsi que nombre de Japonais que j'ai pu côtoyer et qui furent peu ou prou proches de Ô Sensei, ont toujours vigoureusement esquivé dans les termes cette idée trop dangereuse de béatification par les hommes. « Illumination » oui, le fondateur lui-même en parlait ; « béatification », non, on ne mélange pas tout et n'importe quoi. Et si par exemple l'un des anciens *uchi-deshi* de Ô Sensei (le Fondateur) n'hésite pas à dire que celui-ci « avait eu la révélation » on s'aperçoit assez vite que le mot révélation par son flou ne nous apporte de toutes manières pas matière à épiloguer. Il y a là un nœud de sens, une proportionnalité qui nous dépasse dans les

141. Je parle ici du mental et de la conscience. Je pourrais aussi parler d'une autre forme de conscience liée à l'entraînement qui est la conscience purement corporelle, énergétique, elle aussi active grâce à l'entraînement. Le fameux *ki* personnel, si l'on peut dire, cette énergie vitale et d'échange avec le monde elle aussi, par exemple, est très différente dans son intensité et sa profondeur lorsque l'on s'entraîne régulièrement et lorsque l'on s'entraîne ponctuellement, voire lorsque l'on ne s'entraîne pas du tout. Le « centre monte et descend à proportion de mon entraînement » me plaisais-je à dire avec surprise au Japon. La capacité à soigner de façon naturelle, par imposition des mains par exemple pour ceux qui ont cette révélation, dépend également très souvent de ce *ki*, de cette énergie vitale et donc de l'entraînement et surtout de sa qualité.

142. Le nuage d'or, un grand éveil, oui, mais pas le satori tel qu'il peut se définir de façon religieuse.

concepts, la réalité passée et les mots. Tout se trouve définitivement ailleurs, en nous, en nous seulement, en nous désespérément. On confond ici plusieurs notions en oubliant de nous rappeler que le « satori » n'est qu'une progression vers un autre état, il n'est pas encore et forcément disparition magique, soudaine et sulfureuse de l'être dans le grand « Un », ou « dispense administrative » de réincarnation. On ne peut donc pas dire avec légèreté : « il a atteint (ou non) « Le » Satori. De plus, on confond l'idée de « réalisation » et l'idée de « prise en charge ». En ce sens Ô Sensei (le Fondateur) n'est pas un Christ, ni un Bouddha : il n'a pas pris en charge notre malheur, rien, pas le plus petit pouce de malheur : c'est une sorte de héros concepteur de bonheur, certes, mais pas un martyr¹⁴³. Morihei Ueshiba est mort « normalement » pourrait-on dire. Il n'est d'ailleurs pas non plus prophète (les temps ont changé sans doute...). Malgré l'histoire de sa vie qui tend souvent à démontrer l'inverse, son image ressemblera donc, pour nous, plus à Ulysse le navigateur qu'à Socrate le « témoin des dieux » ou l'envoyé du ciel, rédempteur des Hommes. Ceci est un fait notable pour ce que cela engendre. Cette énigme (« détournement » serait un mot sans doute trop fort ici) fondamentale et significative du monde de l'aïkido présente un inconvénient majeur et un avantage indéniable. Les adroites esquives de Kisshômaru Ueshiba son fils quand à ce thème laissent à penser que cette façon de laisser s'épuiser la rumeur à sa source était délibérée et d'une grande sagesse pour ces deux raisons justement. Cela rappelle cet adage des Soufis qui dit : « si tu atteins l'illumination, n'en parle pas, à personne, ne dis rien, ne change rien à ta vie car tu serais aussitôt mis à mort par les Hommes (B. Shree Rajneesh), et si tu ne l'atteins pas ne dis rien non plus, danse, travaille et prie seulement tout au long de ta vie ». En effet on peut dire aisément que, puisque l'on refuse d'admettre que Ô Sensei (maître) a atteint le Satori :

Inconvénient : l'aïkido et tout son processus de développement spirituel reste orphelin de son propre but (sauf bien sûr si l'on considère que « le but c'est simplement d'avoir un but ». Oh ! Mental ! Attention : tu cherches à nous piéger de bien sournoise et tordue façon !). Puisque

143. Petite histoire : Selon la légende, lorsque Bouddha atteignit les portes du Paradis, le gardien lui ouvrit les portes toutes grandes mais Bouddha refusa d'entrer. Le gardien lui demanda :

- Pourquoi n'entres-tu pas ? nous t'attendons depuis des millénaires. Chaque jour le bruit court que Bouddha arrive. Le ciel tout entier t'attend. Entre ! Sois le bienvenu !

Et Bouddha de répondre :

- Je ne peux pas entrer avant que tout le monde soit entré. J'attendrai. Tant qu'il restera un seul être humain hors du Paradis, je ne pourrai pas y entrer.

(B. Shree Rajneesh)

le fondateur lui-même n'est pas, malgré son impressionnante spiritualité, parvenu à « digérer » ce but « ultime » (la haute « porte » au « sommet » de la montagne) qui était « le détachement par le « vide/ou/plein » de la concordance », lui, ce sens de la concordance, est toujours resté entièrement obstrué à celui, vous, moi... qui cherchons. Le fait que le sens de la concordance soit un sens plein est un inconvénient puisqu'il paraît d'autant inabordable et abstrait : c'est décourageant !

Avantage : l'aïkido n'est pas devenu une religion ni une secte (même si on peut deviner en toute époque et lieu certains cultes de la personnalité très approchant d'un tel phénomène). Dehors gentiment donc les illuminés de la harpe cosmique et de l'idéalisation super-volante : on n'a pas vraiment besoin de parler dans le détail d'ésotérisme, de philosophie, de l'Homme et de la vie... C'est donc plus simple et ça ne perturbe pas l'ordre public. Du coup : « Vive l'amical du sport zen international « aikido » et en avant la musique » : Pierre de Coubertin en eut été fort aise, et TF1 l'est aussi.

Que dire de cela ? Premièrement que cet état d'orphelin, à la base de la création de l'aïkido, ne remet absolument pas en cause le concept que nous venons de mettre en évidence. En effet, il s'avère plutôt clair que tout ce processus est intimement lié avec l'Histoire générique de chacun (« l'Histoire » du corps, du cœur, de l'âme), intimement lié avec l'histoire des contextes généraux dans lesquels il est inclus.

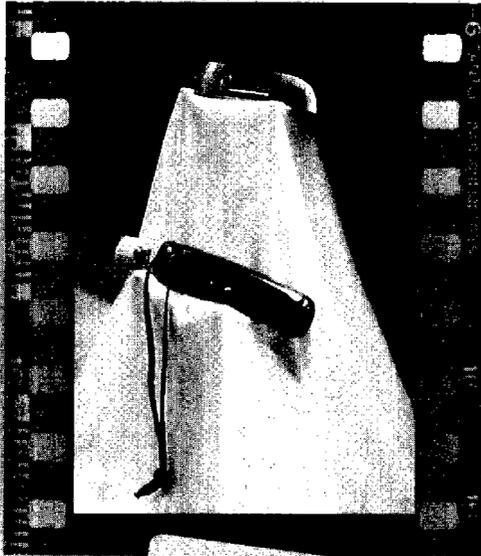
De la même façon qu'un lion pourrait s'entêter à brouter les basses branches des arbres en levant haut la tête pour devenir une girafe, on pourrait dire que tout processus de transformation dépend bien évidemment des conditions de départ et d'arrivée déjà, des conditions, des techniques mises en œuvre pour y accéder d'autre part, et enfin d'un vecteur temps indispensable (que ceci ne devienne pas une excuse pour les paresseux). Bref et pour radoter : le but n'est rien, seul le chemin pour commencer à atteindre compte. Mais il ne s'agit pas de devenir à tout pris autre chose que ce que l'on est, bien au contraire : il s'agit justement de vouloir faire enfin devenir ce qui fut toujours en nous et de le développer (la « DÉCISION », l'horizontalité du monde, « faire rhizome », comme le disait Deleuze), de le mettre « en aventure d'expérience lucide » avec le monde à 100 %, et ce, sans se cacher les yeux ni jouer, ou SE jouer la comédie (la « CONSCIENCE », où serait-elle alors ?).

Le lion reste donc un lion mais un lion particulier, associatif au monde, ni plus seulement lion ni plus seulement autre chose, créatif

malgré lui, catalyseur et alliance de tous les flux d'énergies qui le traversent ou qu'il traverse. Lui n'en retire rien sinon une paix phénoménale et tout à fait positive (« heiwa » en japonais, de la « paix » au niveau créatif) pendant tout ce long temps d'escalade. Le monde qui le côtoie, sans s'en rendre compte souvent, en retire beaucoup par contre, plus, souvent, qu'il ne l'imagine lui-même. Car une graine d'intégrité est alors semée, prête à germer, à grandir, et pour longtemps je crois...

CHAPITRE IV

LA PRATIQUE MARTIALE



Où se tient
le danger ?

Lorsque l'on parle de "martialité", il s'agit bien
d'un concept à caractère polémologique.

20

LA MARTIALITÉ DE L'AÏKIDO

*« Tai-A, le sabre unique et merveilleux de la légende, est le sabre mythique qui confère la vie à toute chose, à la fois moi et autre, protagoniste et antagoniste, ami et ennemi » (Kisshōmaru Ueshiba).
Question : « pourquoi ? »*

« La vérité est toujours là, déjà là »

(B. Shree Rajneesh)

Premièrement, posons en préambule contradictoire, malgré ce que nous voulons exposer, une « règle » d'apprentissage fondamentale : l'aïkido étant un art martial, il va de soi¹⁴⁴, c'est même impératif pour l'aïkido et pour des raisons purement mentales d'ailleurs, qu'on ne peut soustraire de sa pratique un travail réel du danger et des rapports de forces. Ainsi et surtout il est impératif de souvent revenir sur une pratique forte et contraignante par laquelle on s'oblige dans un cadre étriqué, comme on oblige le partenaire, à aller vers un point d'échec, de confrontation directe, vers un point d'entraînement par lequel on entre « en situation d'impasse ». Christian Tissier a souvent cette expression imagée : « se charbonner », ce qui ne signifie pas se battre, cela signifie : « aller au charbon », ne pas hésiter à se salir, à peiner, à chercher la difficulté, à transpirer, à rager dans sa peine d'échec. Et cela pour éviter de pratiquer comme si cette pratique se résumait à une simple et géniale nébuleuse mystique, abstraite ou éthérée. Ainsi, bien que tel ne soit pas le but général ni le propos de l'aïkido, ceci fait pourtant partie intégrante de l'APPRENTISSAGE de cet art que d'en heurter sans cesse et volontairement les limites.

Deuxièmement : on ne peut parler de martialité qu'à condition qu'il existe un engagement juste dans l'attaque, proportionnellement au risque couru, et donc un élan donateur calculé lui aussi au plus juste

144. Cela ne va pas autant de soi qu'il n'y paraît en fait si l'on se réfère au Tai-Chi-Chuan qui est un art martial à part entière (le sens chinois ne laisse pas de doute) et dont l'entraînement ne passe pas par ces strates de « danger » tout en étant contrairement à ce qu'on en pense potentiellement très efficace en combat réel.

(tant dans ses conséquences que dans son suivi). De même que les chutes, le suivi d'un mouvement, et bien que cela soit excessivement difficile et long à apprendre ou à enseigner, l'art de l'attaque juste¹⁴⁵ est donc à mon avis une priorité, une réelle nécessité. Une attaque doit être prospective sans être dirigiste, franche, claire, souple, très vivante dans son rythme et ses temps et enfin relativement neutre (à fin d'entraînement). Une attaque n'est donc pas un sous-produit du « *dô* » (la voie), comme on le devine souvent à s'entraîner avec les pratiquants, mais son actualisation première, bien avant les mouvements eux-mêmes. Les attaques sont des éléments qui doivent être par essence dépersonnalisées (froides bien qu'attentionnées, nous y reviendrons), mais des éléments fabuleusement expressifs et primordiaux de l'art.

Ceci étant posé : Où est la martialité en elle-même dans tout ce que nous venons de dire dans les précédents chapitres ? Revenons-y : elle se caractérise justement par sa construction en forme de strates et de croisements et non pas par des hypothèses exhaustives et généralisables. Ainsi c'est bien le niveau de conscience de celui (ou celle) qui va vouloir analyser la martialité, sur un temps précis et circonstanciel, qui vient directement figer par une image intellectuelle une feuille-strate ou un point-croisement. Or on pense généralement l'exact contraire : Martialité est souvent assimilée à l'approche mentale d'un combat, même à l'entraînement, donc à une attaque ou une défense. Car, après tout, lorsque l'on parle de « Martialité » : il s'agit bien d'un concept à caractère polémologique. Pourtant il s'avère assez judicieux de se souvenir des paroles de Ô Sensei (le fondateur) à ce propos : « Le *budô* (la martialité) n'est pas dépendant de formes mais de circonstances ». Ainsi, si les formes, techniques ou mentales, peuvent dans le cadre d'un apprentissage, venir structurer une pratique, la forme en aikido n'est ni le but ni même le moyen réel de s'engager vers une quelconque martialité (même pragmatique) autre que celle « en jeu » sur le tapis.

En ce sens, toute martialité pensée comme telle, c'est-à-dire comme référent effectif à une pratique de guerre, de combat au corps ou de guérilla (urbaine par exemple, ou révolutionnaire), est soit vraisemblablement inadaptée dans le temps, soit toujours, éternellement et lamentablement, incomplète. Le développement de cette incomplétude chronique est d'ailleurs (ne nous cachons pas les yeux), exploitée volontairement par beaucoup, car plus elle est dite « vraie », et

145. « Juste » dans le sens de « honnête », qui permet un travail, une progression, une mise en place probe d'une pratique claire, à la fois sans tricher et sans se leurrer.

plus les élèves devront se « raccrocher » à leur enseignant ou son « groupe » pour pouvoir vivre leur art dit « martial ». Comme un enfant auquel on donnerait un ensemble de lois dépendantes non de son propre pouvoir d'agir et d'autonomie, de réflexion et d'expérience mais de la bonne volonté « sacralisatrice » de ses parents. Ce type d'attachement se transforme très vite en aliénation, plus ou moins douce ou dure suivant la personnalité de l'enseignant mais garde son caractère exclusivement aliénant de « dressage », donc castrateur de vie et de libre arbitre à moyen et long terme. En ce sens, les « règles à respecter » en aikido m'ont toujours semblé douteuses lorsqu'elle apparaissaient comme une imposition directe ou indirecte de maître, ou du « sergent de ville » du dojo qui se montre comme son représentant (personnage « amusant (!) » qu'on retrouve absolument partout dans tous les dojos par lesquels je suis passé. Même à grande échelle puisqu'il s'agit alors du prototype même de celui qui veut toujours tout légiférer, codifier et réglementer. J'y reviendrai).

S'il est logique qu'il y ai induction d'un cadre, d'une « coque »¹⁴⁶, d'un lieu de travail par le maître afin qu'il puisse assumer le lieu de sa maîtrise, lieu de passage vers un savoir en évolution, balisage de piste lui aussi, j'ai toujours senti, pour reprendre d'ancien propos de Mathias Kodai dans son livre « Freud apolitique » : que « l'imposition d'une conception du monde ne pouvait avoir qu'une fonction de méconnaissance ». Ainsi les lieux de maîtrise ne me furent jamais vraiment sympathiques tant qu'ils cherchaient à imposer directement, indirectement ou parfois même sournoisement une conception du monde, un moule dans lequel il fallait se couler et surtout se figer (ou se refroidir) pour pouvoir accéder au savoir de cette conception.

La martialité en ces extrémités de « référent effectif à une pratique de guerre » se transforme donc presque fatalement (c'est le cas de le dire) en « projet de désolation », en raideur sèche : il est, ce projet : « mort » du pratiquant lui-même, bien qu'on reproche à ce pratiquant, par là même, et de plus en plus, de n'être pas assez « martial », assez « fort », donc structuré « comme il faudrait » (la structure de qui ? La sienne ou celle qui lui est imposée ? Vous comprenez que la boucle ici encore se boucle comme un serpent qui se mord la queue). Si, par contre, c'est la circonstance qui fait comme en aikido, base à la martialité, tout change. Si c'est non pas une imposition, mais la traçabilité d'une cartographie du monde du maître qui se fait base d'enseignement, là aussi tout

146. La « boîte de l'expérience » disions-nous dans un précédent chapitre.

change : L'entraînement tout d'abord n'est plus une quête de la performance exemplaire, mais un apprentissage à long terme du mouvement des êtres. Souplesse, timing, voyage : Apprentissage en aikido du placement de ceux-ci respectivement, apprentissage de canalisation des forces en présence, apprentissage de déplacement des corps les uns par rapport aux autres, et apprentissage d'une véritable aptitude physique concourante, apprentissage enfin vers des qualités claires et intuitives d'aptitude des corps à la concordance : expérimentation continue.

Cette concordance des dynamiques « agressives » par un « guidage » ne se résume plus alors aux cas par cas de figures hypothétisées et stéréotypées, origines, mais se place dans une perspective purement globalisante par laquelle des familles de circonstances viennent faire références à des directions, des intensités de forces ou des intentions mécaniques de réactions¹⁴⁷. Et ceci, précisons-le bien, sans parler (bien que nous le pourrions), ni de cosmos, ni d'ésotérisme, ni de philosophie, puisque nous parlons ici par exemple d'une saisie « *gyaku-ammi* » en « *katatedori* », d'une attaque en « *tsuki* », « *shômen* », « *yokomen* » ou d'une saisie arrière.

On « éveille » donc et ainsi le corps dans ses potentialités, lentement, avec prévenance, avec naturalité. C'est-à-dire qu'on met par la pratique et à la disposition du corps un cadre de travail physique et relationnel qui le réveille, l'assouplit, le dénoue, le potentialise et l'épanouit. Et c'est celui-ci, ce corps et non l'enseignant, ce corps, qui devient éducateur en s'appuyant sur cette trame-expérience, cet enchevêtrement de strates et de croisements circonstanciels. Sans que l'être porteur ne sache dans un premier temps cette « éducation », ne contrôle cette « éducation », ne la remarque même. C'est ce corps qui va venir éduquer l'être par l'intermédiaire d'un contexte de travail, et non l'être qui impose seulement l'éducation de son corps.

Il est donc passablement faux, a priori et à mon humble avis, de poser la martialité immédiate comme critère de vérité en *budô* (il est bien écrit « *budô* » et non « *bu-jutsu* »). Elle n'est, cette martialité, qu'une

147. « Mécanique » est ici à prendre avec circonscription : on parle souvent de travail sur l'action et leur réaction dans le monde des arts martiaux. Oui, certes... mais rien n'est aussi simplet : il faudrait plutôt parler des actions et réactions entremêlées, croisées, se superposant ou s'équilibrant, passant à des vitesses totalement différentes, en rotation ou en translation ou les deux à la fois, s'additionnant, se divisant, se propageant l'une à travers l'autre, se fracassant ou faisant mine de se fracasser, se sacrifiant même, etc. Que l'on soit bien clair : Il s'agit plus de mécanique d'horlogerie ici que de mécanique de laminoir.

composante ponctuelle de travail, rien de plus (mais rien de moins non plus, bien évidemment). Ce qui ne signifie pas que l'on dénie à l'être de l'aïkido la capacité de décider à un moment ou à un autre d'être fort sur une entrée, une position, sur un geste « d'arrêt » ou de « pression opposante » (entrée sur une attaque *yokomen* par exemple). Il peut en effet y avoir dérivation brutale par renvoi, dans la mesure où ce renvoi sera constructif d'une nouvelle dynamique. Cette construction est généralement nécessitée par un débordement trop puissant, ou trop rapide, de l'agresseur, donc souvent une mauvaise gestion de la situation. Ce qui signifie que plus notre aïkido est un aikido de barrage et d'arrêt et moins l'être de l'aïkido est disponible dans la réalité de ses placements, et cela quelle que soit la vitesse de ses mouvements. De même pour ses appuis sur le sol : plus les appuis sont forts et fixes, moins la disponibilité du corps se fait sentir. Toute la puissance du mouvement est alors automatiquement renvoyée par le haut du corps et l'on travaille avec les épaules, les bras et les mains presque uniquement. D'où un aikido raté, raide, noué, monolithique ou nerveux-musculeux : « tiré/arraché/poussé/tordu/agrippé » qui ne correspond à rien que de la gymnastique préhistorique¹⁴⁸.

148. Il y a ici un réel critère d'appréciation de son propre niveau par rapport à un partenaire ou un entraînement (stage par exemple ou le niveau d'un dojo en général par rapport à soi) dans le cadre de la pratique, critère que l'on peut retenir et silencieusement appliquer pour comprendre comment l'on se situe par rapport à sa propre progression et le milieu dans lequel on s'entraîne. Ainsi, si tout vous semble facile dans vos mouvements, il est aisé de constater que c'est :

- Soit parce que votre niveau est passé au-delà de celui de vos partenaires, du dojo, et que vous « piafonnez ».

- Soit parce que vous avez réussi à imposer une image de votre aikido suffisamment charismatique (c'est souvent le cas des enseignants) pour brider la liberté d'action naturelle de vos partenaires (ou de vos élèves) et leur imposer une forme de servilité inconsciente établie dans la façon d'attaquer, de suivre ou de chuter.

- Soit parce que vous ne vous concentrez pas assez sur l'entraînement (vous « papillonnez » !).

- Soit parce que les autres pratiquants ne vous « donnent » rien (ou n'ont jamais appris à « donner »). Vous travaillez alors avec du bois sec ou « pourri », un pur et dur orgueil en acte de tyrannie ou un pur et mol orgueil en déclin. Ils ne vous apportent alors aucune matière de travail dans le cadre de votre entraînement, même si techniquement ils paraissent très supérieurs. Là encore ce n'est plus de l'entraînement, c'est un pur rabâchage.

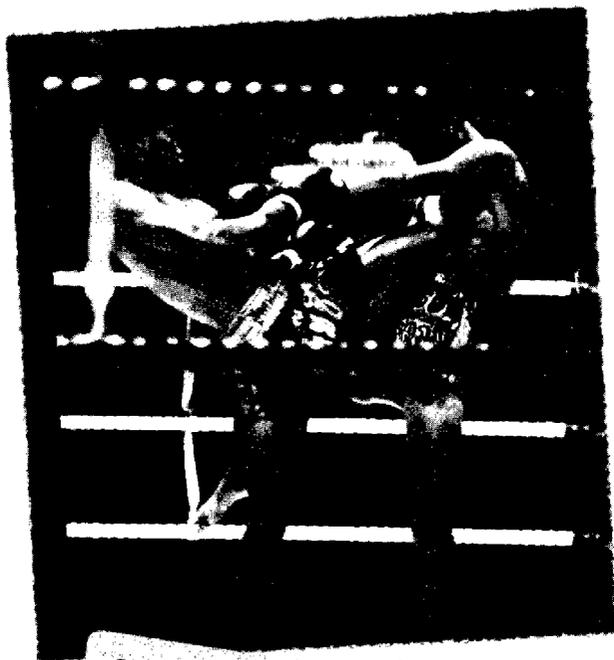
Dans tous ces cas une prise de conscience honnête et une remise en question évidente semble vraiment nécessaire, voir indispensable car la progression est stoppée, ou pire : vous régressez. Pire : vous stoppez la progression d'autrui ou la faite régresser. Or, comme vous finirez par vous habituer à ces formes de régression et que, finalement, vous savourerez cette facilité, vous ferez (vous faites peut-être déjà) sans en avoir conscience, dériver sans cesse le sens de l'entraînement et de l'aïkido vers un aikido de routine où l'effort qui consiste à se donner de la peine « sourde et tenace » est évanoui dans le confort de cette « demi-pratique », cette petite satisfaction de soi et de son petit ego à l'aspiration personnelle de tranquillité, ce que j'appelle au risque de choquer beaucoup de pratiquants : de « l'aïkido masturbatoire ».

Il y a là une grave aporie quand bien même vous seriez très bon techniquement (c'est pire encore dans le cas contraire bien évidemment). En ce point vient se loger la souffrance d'une certaine tristesse ou au contraire d'une certaine maladresse. Krishnamurti le dit assez bien lorsqu'il écrit

En ce qui concerne cette martialité, on devine aussi une chose étrange et ponctuelle elle aussi : le rapport que beaucoup de pratiquants et beaucoup d'enseignants ont avec les coups portés pendant les mouvements (*atemi*) ou les armes. Il y a en effet un « danger de plus » ou encore « une efficacité de plus » pense le commun, fussent-ils, ces *atemi*, non portés et fussent-elles, ces armes, en bois.

que « c'est l'aspiration à une réalisation personnelle qui suscite les conflits et la souffrance ». Au risque de se faire des « ennemis », il faudrait faire comprendre à tous, petits et grands, faibles et forts, jeunes et vieux, débutants et vétérans, que l'aïkido est amour, certes, mais assurément pas onanisme !





le ... DANGER

21

Serait-il parfait dans ses mouvements que l'oubli du danger deviendra peu à peu un zombi de l'Aïkido, un être qui vit de formes sans que ces formes ne prennent jamais sens palpable de devenir au monde.

BRAISES

LA MARTIALITÉ DES COUPS

« Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est de vivre à propos. »

(Michel de Montaigne, Essais III)

« Le terme « art martial » pour ce qui concerne l'Aïki-JUTSU évoque, pour ce qui concerne le mot « art », un ensemble de moyens, et pour le mot « martial » ce qui est le but de cet art. Le sens va... des moyens vers un but.

Le terme « art martial » pour ce qui concerne l'Aïki-DÔ évoque, pour ce qui concerne le mot « art », une activité de création, et pour le mot « martial » ce qui est l'origine de cet art. Le sens va cette fois... de l'origine vers la création »¹⁴⁹.

(Reprise d'une discussion avec Hamuda Tabti, février 2000, après un entraînement à Vincennes au Cercle C. Tissier)

Il faudrait donc être clair et concis par rapport à ces thèmes, clair parce que, comme le dit Jean Baudriard, il faudrait « lutter contre l'obscénité vivipare de la confusion des idées » :

Les *atemi* en aikido, pour celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*), n'existent pas pour être portés (Si « l'attaquant » (*uke*) veut frapper et surtout le peut sans se mettre en défaut, après tout libre à lui par contre !). S'ils l'étaient les mouvements s'arrêteraient de suite. S'ils ne pouvaient pas être portés à cause du « trop bon suivi » de l'attaquant, alors pourquoi les avoir inclus ou gardé dans les mouvements ?

Mettons de côté les attaques en coups de poing ou coups de pied de uke (celui qui attaque), et qui sont également des atemi. En effet, ceux-là sont dans leur intention rien de moins qu'un acte destructif¹⁵⁰.

149. Ainsi un même terme : « Art Martial » par exemple, dans chacun de ses topiques, est utilisé en partant de deux sens diamétralement opposés, et dans des directions de déploiement elles aussi également inverses. Il n'y a donc pas antagonisme ni même similitude mais parallélisme d'approche très large et à la fois très différent entre le *JUTSU* (la technique vraie de guerre) et le *DÔ* (la technique de guerre rendue art vrai).

Par évidence, celui qui ignore ou méprend cette ambiguïté de langage, comment pourrait-il avoir une vision claire de son activité, que ce soit l'aikido ou un autre « Art » ? Comment choisir clairement une forme de pratique entre ces deux approches de travail, s'il ne voit pas la différence entre l'une et l'autre ?

Les *atemi* des mouvements d'aïkido ont un « RÔLE ». C'est-à-dire « qu'ils servent à... ». Les *atemi* ne sont plus en aïkido, même en intention, des éléments de destruction. Ils sont par eux-mêmes générateurs de temps ou de réactions et non le contraire. Ils sont à l'aïkido ce que le médiateur est à la guitare, ce que le rythme est au rock and roll ou ce que clown est au cirque :

- Soit un élément de personnalisation (passer d'un son souple à un son dur à la guitare en prenant soudain un médiateur).
- Soit un élément de structure (concordance d'un caractère musical sur un rythme : rock and roll par exemple).
- Soit un élément brouilleur de données, un temporisateur (au cirque : le numéro de clown, pendant l'installation des cages aux lions sur la piste).

Si maintenant *atemi* est réellement donné, réellement pensé : tout

150. Il apparaît d'ailleurs que les gens d'aïkido ont beaucoup de mal à travailler ce genre d'attaques.

Pourtant, dans leur sens, elles ne sont que des prolongations des techniques de saisie. Ainsi une attaque en Chudan Tsuki (coup de poing porté au buste) possède pratiquement les mêmes caractéristiques qu'une attaque en katate dori (saisie du poignet du partenaire). Seul le fait que la saisie, par essence, mobilise l'attaquant autant que l'attaqué donne une différence entre les deux. Un pratiquant de kung-fu (boxe chinoise), ou même un pratiquant de boxe en général, le dira toujours, il est rare qu'une attaque soit unique et seule (un poing suit l'autre, un déplacement l'autre, etc.). Mais dans la perspective du combat typiquement japonais, l'histoire de ce pays a toujours démontré une fascination pour ce que l'on pourrait appeler : « le seul et unique coup décisif ». Ainsi du combat au sabre, du combat à main nue ou avec toute arme. On retrouve ce phénomène dans la façon qu'on les apprentis-tueurs de la mafia japonaise de liquider au couteau un ennemi : un coup unique, souvent sans surprise ou le tueur s'investit à 100 % en se jetant sur sa cible, de loin, de face et lame bien visible en avant. Comme les Grecs anciens, comme les chrétiens par la suite, les Japonais n'aiment pas les longs combats d'endurance, les ruses et les fuites et contre-fuites en contre-attaque. Ils aiment un acte ponctuel, éclatant et fini. Ainsi une attaque par coup de poing doit être ainsi propre, unique et finie... donc parfaite. Là est le sumum de l'art de tuer au Japon. L'attaque en coup de poing de l'aïkido moderne ou même du Karaté traditionnel reprend cette imagerie (même si la compétition en Karaté ou en Judo a forcément dénaturé cet éclat du « ponctuel sublime ». Quoi que... puisque c'est alors le temps minimum qu'il faudra pour vaincre qui reprend le rôle du « coup décisif »).

C'est donc une attaque très difficile que celle-là car elle se doit d'être parfaite pour justifier l'éclat de sa réussite (ou de son échec pourquoi pas ?). Or on ne travaille pas beaucoup ce genre de mouvement en aïkido.

L'entraînement de karaté traditionnel et « décisif » n'apporte pas grand secours non plus au pratiquant d'aïkido à part un sens éminent d'une forme « juste » (la différence de conception des deux arts entre vite en contradiction, surtout au début de l'apprentissage). On peut donc légitimement esquisser ici une porte de travail à ouvrir vers un étrange inconnu de l'Aïki. (peu de *sensei* à ma connaissance ont eu le courage de rencontrer un pratiquant de haut niveau en karaté ou en boxe, ou en kung-fu en « essayant » leur aïkido, et surtout ont réussi à mettre en pratique le sens même de l'Aïki devant un tel attaquant). À moins de se recentrer sur un sens plus général, ce que pensait vraisemblablement Ô Sensei (le fondateur), et considérer que le sens de l'entraînement finira par émousser tant ce manque apparent qu'il n'aura plus d'existence à un moment donné de la vie de chacun de nous lorsque nous aurons « compris » enfin ce qu'était l'aïkido. Voilà pourquoi nous parlerons ici d'*atemi* (de coups) mais seulement de ceux dont use celui qui est attaqué.

change au niveau du registre de la concordance psychologique et rien ne va plus : il y a processus de destruction (même partielle), donc le mouvement de concordance est brisé avec le partenaire. L'aïkido n'a plus sa raison d'être, il est devenu en un instant un simple et inutile outil de formatage brisant, de destruction ou de crainte, voir de détournement (comme le dit M. Le Dœuf : « quant un conflit se tient dans un lieu structuré de telle ou telle manière, [...] il est inévitable que cela détermine l'issue du débat. »). D'où le fait que ce reproche fait souvent par des pratiquants de karaté quant à l'utilisation effective ou non des *atemi*, de leur efficacité ou non en aikido, perd de sa valeur en tant que questionnement¹⁵¹.

De la même façon il apparaît que Ô Sensei (le Fondateur) n'a jamais privilégié les coups de pieds. Le port du *hakama* (pantalon noir et large des pratiquants d'aïkido) est l'axiome de cette attitude puisqu'il s'agit à la base d'un pantalon de cavalerie (cavalerie pour l'aisance de déplacement qu'apporte son jambage : il fallait bien passer une jambe de chaque côté de la selle. Les *hakama* classiques au Japon ne sont pas des pantalons mais des jupes). Le *hakama* en aikido subsiste surtout pour « cacher » le port de jambe, le travail des jambes. Le secret de l'Aïki repose-t-il donc sur un travail de jambes ?

Quiconque a fait un peu de boxe thaï, de boxe française ou de karaté par exemple, comprend les sous-entendus de placements qu'impose ce « *mu* » (« vide ») de « l'aïkido art sans coups de pieds » ici aussi : une grande responsabilisation des déplacements. Le travail des techniques en aikido, la façon de bouger par rapport à son partenaire ne peut s'effectuer correctement que si les placements permettent de ne plus focaliser ses craintes sur un travail d'une partie du corps (quelle qu'elle soit) toujours actualisable de son partenaire (pas le contraire), ou sur un coup de pied « possible ».

Ainsi, la possibilité du coup de pied n'est pas la cause du placement : c'est le placement qui doit devenir cause de non-possibilité du coup de pied. C'est l'une des particularités de l'aïkido mais cette particularité ne devrait jamais devenir une faiblesse. Le secret est donc bien là : les pieds sont pour l'être de l'aïkido ce que les mains sont aux pianistes : elles ne font pas de bruit mais elles jouent. Le *hakama* est, en ce sens, le gardien de ce secret fondamental de l'Aïki.

151. Par contre et là il n'y a pas de doute : tant que les êtres de l'aïkido ne connaîtront pas les implications techniques ou physiologiques des *atemi*, il paraît insensé de croire qu'ils sauront utiliser à bon escient les différents rôles que peuvent prendre ces *atemi* au sein des mouvements.

Comme le disait souvent Yamaguchi Sensei (maître) : « Dans le travail d'un mouvement, tout doit travailler de la dernière phalange du petit orteil jusqu'à la pointe du dernier des cheveux ; tout et à tout instant, même si apparemment le partenaire ne le remarque pas ». Si la source est dans les pieds, le fleuve, lui, est dans l'émergence du corps.

« Même si on ne le remarque pas »... le message avait été bien enregistré : un sous-entendu au mouvement, un coup de pieds, de genoux par exemple non donné, non même esquissé, n'est pas son effacement, c'est sa sublimation : On peut encore, toujours, presque à n'importe quel instant. Oui, on peut lancer un pied, frapper, c'est en soi, dans le mouvement, dans les points d'appuis mouvants qu'il est inscrit. Mais si l'intention est actualisable, l'intention n'est que rarement actualisée parce que ce n'est pas vraiment nécessaire pour le bon déroulement du mouvement. Source ou geysir au départ, le fleuve ne change pas son cours pour autant.

L'*atemi*, c'est cela : un panel du possible aussi pour l'un comme pour l'autre et à tout instant. Et si les pieds par exemple dans une expression d'*atemi* ne peuvent pas s'actualiser parce que la technique de placement respectif en empêche le plus souvent la maturation primaire ou terminale, il ne faudrait pas se soustraire à ce genre d'étude sous prétexte qu'on en fait pas cas de forme en aikido. Ne pas donc supprimer l'effet sans peser le poids des relations de causes possibles que pourrait fournir cet effet.

En clair, étudier le placement ce n'est pas apprendre à se placer où il faudrait sans savoir pourquoi, c'est par contre apprendre à sentir le partenaire dans son propre placement, placement qui pourrait devenir à tout instant, et pour lui seul, favorable ou non. En bref : « ne pas montrer son cul, en riant, au tigre qui sort de la cage ». De la même façon on entend souvent dans les dojos penser, dire ou répéter que l'*atemi* est, ou peut devenir, une « sanction » pour le partenaire (l'attaquant) s'il ne « suit » pas, voir une « punition » par rapport à une « mauvaise » attitude. C'est une grave erreur de terminologie et de sens, et pour trois raisons principales :

- Le mot sanction signifierait qu'il y a jugement instantané et clairement décidé (de façon très pragmatique) de la façon dont le mouvement de l'attaquant (*uke*) doit s'articuler à celui de l'attaqué (*shite*), puis pénalisation cette fois de toute attitude ou déplacement différente à celles que *shite* veut imposer. Bref : où est la concordance même au niveau intentionnel là-dedans, expliquez-moi !

- Le mot sanction signifierait que le monde est un monde duel formé de deux composantes d'intentions : « récompenses » (« je te laisse la vie sauve, ne te plains pas de tes petites blessures, merci... ») ou de « punitions » (« fais ce que j'ai jugé bon pour toi ou... »). Même au niveau d'une maîtrise réflexe quelconque, cette idée reste là, aveuglement conditionnante et c'est tout¹⁵².

- Enfin parce que la notion morale de sanction veut se croire la seule expression possible du réel, de l'humain, du visible, du tangible. Elle est l'expression d'un système dualiste, qui simplifie à outrance les difficultés. Or : ce n'est pas ce que l'on croit apprendre, en aikido, que l'on apprend réellement. C'est autre chose, ou du moins ça devrait l'être, dans une autre dimension, sans s'en rendre compte bien souvent : un autre rapport au monde, un rapport d'interdépendance, donc loin de ce type de système dualiste, aussi bien au niveau physique, qu'au niveau affectif. C'est en effet à l'intérieur de l'entraînement qu'on apprend, au sein de chaque mouvement. Ce n'est pas le mouvement, pas cette facette extérieure de la forme d'un mouvement qui nous apporte un savoir, c'est la sécurité qu'il apporte en tant que forme standardisée et pure qui permet de travailler, en son sein, l'éclosion d'une autre approche de la vie (croire que la forme figée est une finalité en soi est ainsi une erreur, si l'on ne s'en tient qu'à cet aspect extérieur d'un mouvement dit « efficace »). L'apprentissage du mouvement n'est qu'une coque que l'on remplit de décisions, de manières, d'entraînement, de recherches et finalement de soi, un soi en pur devenir qui fera un jour sauter la coque elle-même des mouvements, comme un marron trop mûr fait éclater la sienne, comme l'oisillon fait éclater la coquille de son œuf pour sortir au jour.

Il n'y a donc pas sanction, il y a recherche intuitive de sens au sein d'une dangerosité (sanction n'étant jamais un sens mais un arrêt, un arrêté, un jugement). De la sorte, le mot et l'idée de « SANCTION » devrait être remplacé dans nos mentalités par la notion hautement plus constructive de « DANGER », voire à la limite et dans le même ordre d'idée par le mot « CONTRAINTE ». Destituons donc les juges.

152. Sans commentaire autre que celui très clair qu'en donnent Darnet et Tordjman :

« Que ce soit pour éduquer des chiens policiers à l'attaque ou faire exécuter des tours à des animaux de cirque, l'homme a fait depuis longtemps l'expérience de l'apprentissage dirigé sur des animaux. Quelles que soient les performances auxquelles il est parvenu, l'homme n'a jamais procédé autrement que par conditionnement : en associant chaque action qu'on veut obtenir de l'animal à une récompense. [...] Le dressage est donc bien loin de l'apprentissage tel qu'il se déroule dans la nature. En présence des adultes de son espèce, le jeune apprend en observant, en imitant, en jouant, mais certainement pas en obéissant à un quelconque dressage. » (« La communication animale »).

Un aikido de débutant est effectivement nécessaire en tant que structure pour l'apprentissage, c'est-à-dire un aikido simplifié, binaire dirons-nous, volontairement artificiel : un aikido de « KATA » comme le disent les maîtres japonais. Mais passé le 1^{er} dan (la ceinture noire), devrait commencer lentement une vie dans le cadre de cette coque primaire et dure d'entraînement technique du débutant, devrait commencer une nouvelle forme d'entraînement au sein des mouvements semi-dirigés de l'entraînement : il s'agit d'un entraînement dans l'entraînement... donc invisible de l'extérieur, sauf pour les yeux avertis des *sensei* (les maîtres). C'est un entraînement, un travail (un « WAZA » cette fois), qui cherche une voie de sens et surtout d'expansion vers sa liberté d'action. Bien sûr cela se fera très lentement, avec peine, avec des doutes et avec des rechutes périodiques vers l'incompréhension, des affaiblissements physiques terribles à supporter, des hésitations, des maladresses. Cet aikido de débutant sera donc l'outil d'une éclosion magnifique, un outil et non pas un but en soi.

Par contre, celui qui se plaît à regarder les mouvements de l'aikido comme l'éternelle répétition de cet entraînement de débutant jusqu'à la perfection deviendra, certes, un grand spécialiste de l'artificiel, mais sera obligé d'ériger à l'inverse et malheureusement des lois binaires pour protéger cette artificialité et les paramètres qui dépendent d'elle. Serait-il parfait dans ses mouvements qu'il deviendra ainsi peu à peu un zombi de l'aikido, un être qui vit de formes sans que ces formes ne prennent jamais sens palpable de devenir du monde et au monde.

Il y a très certainement ici, assurément voudrais-je dire, un jeu ambigu en aikido : à l'intérieur du cadre de son entraînement formel, un autre entraînement devrait se développer, lutin cette fois, celui de la liberté de mouvement (nous en reparlerons). Cela fonctionne un peu comme dans un jeu de poupées russes emboîtées les unes dans les autres : extérieurement on ne devine qu'une forme entière alors qu'en son sein même se joue tout un dédoublement, un panel de travail de sensations (on retrouve ici l'idée de magma : inerte par son apparence extérieure lente et calme et bouillonnant par son énergie interne imprévisible). Ainsi un débutant qui fait du formel n'est que formalisme tandis qu'un ancien qui fait du formel, souvent travaille dans les faits d'autres sensations et cela, je le répète : DANS le sein de cette forme. Il ne s'agit donc pas de dire qu'il faut abandonner ou négliger ce qu'on nomme abusivement les bases. Il s'agit de les transcender de l'intérieur. Tout en travaillant donc une forme figée, il serait bon de faire émerger en son

sein même et sans en changer le principe de forme, un autre mouvement, celui-là tout en sensation.

La forme devient donc une simple « peau » au vrai mouvement lorsque tous pensent en fait que ce contenant en est l'essence. J'ai cependant dit que ce jeu était ambigu, car seul le partenaire peut ressentir ce « travail dans le travail » comme étant crédible, hormis celui qui le met en jeu. Ambigu parce que cette pratique du dédoublement de la forme ne doit pas devenir ni une excuse, ni un prétexte, à figer la technique sur un perpétuel ennui (ou au contraire faire n'importe quoi).

Donc : cette éternelle répétition d'un entraînement de débutant, ad eternam, si l'on peut dire (et mis à part cet artifice très intéressant d'entraînement en fusion dont nous venons de parler, voire un retour aux bases très constructif par ce moyen : je pense aux cours du matin de l'Aïkikai par exemple), ne peut que dessécher peu à peu la vie dans l'esprit des pratiquants, dans le DÔ (la voie). Sauf de le rendre lui-même extrêmement vivant, et à condition que le partenaire puisse suivre. MAIS ATTENTION : par « entraînement de débutant », je parle de la « façon d'enseigner à des débutants », je ne parle pas des mouvements liés à ce type d'entraînement.

Pour en revenir à ce que nous disions : Jamais un *atemi* ne devrait être vécu, au sein des mouvements d'aïkido, comme une sanction ni dans les faits ni dans l'intention, seulement comme un danger potentiel et actif. De même l'*atemi* en aikido n'a pas de raison d'être donné réellement si c'est avec une intention de destruction partielle ou totale. Et il n'y a pas à s'en sentir gêné ou à en avoir honte comme bien souvent (rétention ne signifiant pas abstention). Ce qui ne veut pas dire inversement qu'un *Atemi* n'est qu'un petit geste de forme, comme ça, en passant, il doit conserver son sens profond au niveau intentionnel en pénétrant la sphère réactionante du partenaire (le danger se doit d'être à double sens).

Il a été démontré par les biologistes que dans le monde animal encore, la notion de gratification était éminemment liée à la notion de dominance. Ainsi l'usage, même pensé, de cette notion de « punition » (ou de « sanction » qui ne sont que le même revers de la gratification) témoigne d'une utilisation sociale camouflée de la volonté de domination. En cela l'être de l'aïkido est en opposition avec l'objet de sa pratique. Ce nœud du sens vient, sans que le pratiquant ne puisse s'en

rendre compte par lui-même (généralement), « fermer » son avenir et surtout fermer le discours qu'il peut avoir sur l'aïkido, donc le sens de l'aïkido lui-même. Toute sanction ou gratification impose un jugement personnel. Le danger non. Tout jugement impose un système de valeurs personnel. Le danger non. Il y a là dans cette idée de sanction « par volonté de défense de soi, de « nous », et au départ, fermeture au monde et non-ouverture (Cet « à l'abri du danger » très voltairien dont parlait autrefois très justement C. Tissier dans une interview à ATM en 1995 n'était pas un vain mot). Dans cette idée de sanction, il y a volonté de prise sur un territoire. Et cela même si un semblable type de jugement est partagé par un grand nombre. Cette communion des valeurs partagées est d'ailleurs gage de sa survie → le système de domination devient alors opérant sur la masse comme critère social, une pyramide structurée qui légifère chaque détail de la pratique est alors mise en place avec ses lois et ses opérateurs qui retrouvent dans cette nouvelle gratification promotionnelle une position qui ne dépend plus de leur aïkido mais de la structure imposée, c'est-à-dire leur capacité à alimenter le système et les lois sans fins de la gratification. Tout ensuite consiste à maintenir à tout prix le système de domination par l'intermédiaire de ces structures de contrôles externes les plus « barrées » possibles → lois d'états, structuration de l'enseignement, échelles de bonifications, progression technique « reconnaissable et reconnaissante », pédagogie raisonnée, consensus politiques et autres. Ainsi, il n'est pas légitime pour ce qui concerne le « ai » de *ai-ki-dô*, de chercher à « tirer la couverture » à soi, comme on dit, ou bien encore de prendre en quelque sorte ses élèves en otage de sa volonté de les dominer. À ce jour et vu de l'extérieur, tous les problèmes de fédérations, de *sensei* (maîtres), et de groupement à travers le monde, viennent émerger à la base de cette problématique humaine. Mais la formation d'un « groupe » ne doit pas, forcément et toujours, être vu comme une scission, c'est plutôt, et le plus souvent, une simple variation. C'est en effet, le plus fréquemment, la lutte pour une suprématie qui est une rare, et non la lutte pour la survie.

Ainsi on s'aperçoit qu'à partir d'une toute petite notion de gratification, à partir d'un minuscule choix politique d'intérêt de l'utilisation de cette notion philosophique de « sanction/gratification », qu'au sein de la conceptualisation de l'aïkido pratiqué, va émerger, dans les faits tout un type de construction, de structure socialisée de l'aïkido. Ne Christianisons donc pas l'aïkido par exemple, il n'en a nul besoin. Ne légiférons pas forcément l'aïkido non plus. Les mêmes petites causes

engendrant souvent les mêmes effets : une réflexion de la pratique va générer une réflexion similaire (mais démultipliée cette fois) des structures supportant cette pratique, et donc à partir de ces processus de domination, engendrer inévitablement des regroupements colonialistes, et par là même des dualités graves, alors qu'elle vise l'union. Ce n'est pas grave : les scissions seront alors évincées ou absorbées par la force même, le poids des groupes, le « travail » de l'Histoire en fait. La sueur et la peine ne sont pas souvent ici en jeu, ni le rapprochement des êtres les uns vers les autres, mais ce qui se joue, c'est la confrontation avec le monde de l'autre et la cohésion sécuritaire vis-à-vis de cette confrontation. Le *sensei* (maître) perd ici sa vraie place : les élèves se mettent à désirer de la confrontation plutôt que l'étude. Comme me le disait récemment Pascal Durchon : « ce qu'on aime alors, c'est batailler avec les autres, pas le maître ». Or, la vraie place du maître, où est-elle ? Que borne-t-elle le plus souvent sinon une méconnaissance de soi (la cage est ouverte, ouverte depuis notre naissance, mais nous ne le voyons pas) ?

Pourtant si le maître a la lucidité nécessaire pour casser le rôle propre que chacun lui assigne sans cesse par ignorance de lui-même, et au risque pour lui de court-circuiter la jouissance facile qui découle de ce rôle, on peut penser que son vrai rôle est enfin trouvé et qu'une nouvelle forme de jouissance, beaucoup moins perverse celle-là, va pouvoir émerger : celle qui découle de la découverte effective par chacun de nous, de... nous-même.

À l'Aïkikaiï les étrangers qui restaient assez longtemps pour cela étaient toujours frappés par cette faculté qu'avaient les maîtres à fuir un jour, ou à briser d'un coup, une attention béate, désirante, que ceux-ci, immanquablement projetaient finalement vers eux.

Fuir ?

« Fuir » : « Sur les lignes de fuites il ne peut plus y avoir qu'une chose, l'expérimentation-vie. [...] La grande erreur, la seule erreur, serait de croire qu'une ligne de fuite consiste à fuir la vie... [...] Mais fuir au contraire c'est produire du réel, créer de la vie, trouver une arme ». Deleuze dit encore : « Fuir, ce n'est pas renoncer aux actions, rien n'est plus actif qu'une fuite. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau. George Jackson écrit de sa prison : « Il se peut que je fuie, mais tout au long de ma fuite je cherche une arme. [...] Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie ».

Le Japon est ainsi un étrange pays où les sentiments sont souvent du

non-dit, les attentions de la non-attention, mais une cartographie en effet est là et bien là. Ainsi dans le cinéma japonais : le plus grand amour est souvent celui qui ne s'exprime pas directement, il se veut en extension de fuite par rapport à lui-même, c'est dans son impossibilité claire de non-réalisation qu'il se développe et prend sa place de pure création humaine. Cet amour agit donc comme s'il se méfiait des faux pouvoirs de dominations qu'il peut engendrer par l'expression, il s'arroge le droit d'être sur une ligne de fuite qui le sublime et l'engendre, plus fort qu'il n'aurait jamais pu être sans cela.

Ce que le maître protège au Japon en se mettant toujours ainsi en retrait du rôle qu'autrui veut lui attribuer, ce n'est pas alors lui-même, c'est bien autrui. Il est fantastique de penser que la découverte d'une nouvelle forme de maîtrise, non plus construite sur une ignorance encouragée, mais pivotant sans cesse autour de son rôle maïeutique (accoucheur) peut exister, existe chez les maîtres, leur permettant ainsi de ne pas tomber eux-mêmes dans un rôle d'imposture. L'image du bateleur revient ici en force parce que celui-ci ressemble à celui-là : si le bateleur joue de ses tours, il ne se pose jamais en maître d'un savoir basé sur l'ignorance que chacun a de lui-même, il n'en a d'ailleurs pas le temps, il révèle un décalage dans l'étant : du sourire, de la joie et de la curiosité, rarement du rêve au sens de « rêve de jouissance ». Le bateleur est donc bien, comme le « maître clair », un médecin qui ne cherche qu'à faire révéler à autrui sa propre liberté d'être sain, et non par priorité un savoir de domination, fut-il technique. Le savoir prend en fait le rôle d'outil de création d'un espace de révélation, au lieu d'être un moyen de domination fantasmatique.

Le « bon » maître est celui, à mes yeux, qui a compris et qui met en pratique cette différence. Nous sommes très loin d'une simple problématique de sanction/gratification. Celle-là même par son mélange de morale casuiste, d'esprit révolutionnaire, de code Napoléon légiférateur et de cartésianisme simplet, montre un paysage de l'aïkido contemporain sans grandes ambiguïtés dans cette problématique... problématique totalement « pauvre » dans son fond. Cela finalement fonctionne, certes, mais les bases sont faussées : la jouissance est l'enjeu, pas la révélation des êtres par eux-mêmes. Le système est donc bancal et misérable, bien qu'il se targue de se vouloir le plus logique et le plus démocratique (voire « juste ») possible. C'est exactement cette même tautologie qui se répète indéfiniment en France dans son processus historique depuis cent ans dans le social, dans l'éducation par exemple,

dans le monde médical de même. C'est peut-être un reste des Lumières, qui ne fait que créer des zones d'ombres de plus en plus grandes, là où la puissance de ses rayons voudrait au contraire éclairer l'ensemble du monde. Mais que faire pour s'en sortir ?

Premièrement, et pour parler de lignes d'ouvertures puisque tel est le but de cet ouvrage, certaines directions de travail devraient pouvoir nous aider, posons ainsi :

- qu'un mouvement d'aïkido quel qu'il soit n'a pas besoin pour fonctionner de cette notion de sanction (la notion de DANGER suffit amplement).
- qu'un mouvement d'aïkido, quel qu'il soit, n'a pas besoin pour fonctionner de cette notion de gratification (les « dan »... ces foutus dan !).
- qu'un mouvement d'aïkido quel qu'il soit à par contre besoin pour fonctionner de cette notion de détachement de l'affect, pour créer de l'ouverture.

Le bon-heur en aïkido ne peut venir que du sourire complice de l'agresseur se relevant d'une chute, ayant perdu, comme par miracle, son agressivité et saisissant dans un flou inconscient, et soudainement, à la fois la libération de lui-même et son implication dans sa présence au monde¹⁵³.

Il n'y a plus là gratification ni d'un côté, ni de l'autre, il y a jeu (au risque de choquer), jeu éminemment sérieux d'ouvertures, de changement de cap. « Éminemment sérieux » parce que ce jeu implique une sûreté de l'intention, et une grande capacité technique de placement à pouvoir rester intègre, à se libérer de l'emprise agressive du partenaire, tout en restant présent dans le cadre de la technique. Il n'y a donc pas ici théâtralité, mais lucidité de l'instant à capter des opportunités de déclenchement libérateur de cette agressivité.

Pour en arriver là, il faudrait de la pratique et encore de la pratique et encore

153. « Autant lui pincer le nez par malice comme à un enfant (Terry Dobson), lui ragaillardir par « inadvertance » les « choses de la vie » (pardon Mesdames, merci Endo Sensei (maitre), lui marcher délicatement sur le pied (Yamaguchi Sensei (maitre), lui donner un poignet aussi doux et apparemment frêle que celui d'un bébé à saisir (Kisshōmaru Ueshiba), lui serrer la main amicalement en lui souhaitant le bonjour lorsqu'il vient vous saisir (Masuda Sensei [maitre]), le coller au mur en riant (Miyamoto Sensei [maitre]), lui montrer le ciel étoilé d'un air stupéfait (Watanabe Sensei [maitre]), ou lui tordre une oreille « à la Napoléon » pour le réveiller de son apathie de monolithe explosant (Masuda Sensei [maitre]). Le résultat de cette intention est plus « martial » dans le sens aïkido (oh combien !) qu'un *atemi* même si cela paraît moins élégant, moins visible. Et si le geste n'est pas là encore une fois, l'intention du geste devrait être celle-là dans le cœur du pratiquant d'Aïki à chaque instant de sa pratique. »

de la pratique... Pour que le pratiquant en vienne à être capable un jour de pouvoir presque librement construire du temps dans le temps, de l'espace par le placement, et à l'endroit même de la dangerosité exacerbée par autrui.

Dans un rôle beaucoup plus large, à long terme, ce plaisir ici décrit est juste un partage « entre deux » qui va dans l'instant suivant s'évanouir et s'épanouir en autre chose. Il n'y a plus de jugement d'autrui mais mise en avant de celui-ci vers son chemin, son chemin « à lui », sa vie propre en fait, son bonheur personnel, une certaine créativité¹⁵⁴. C'est ici et très exactement ce que font ressentir les *sensei* (maître) de l'Aïkikai aux étudiants qui pratiquent là-bas pendant des années, c'est également ce qu'avait pu faire ressentir à l'époque C. Tissier à de nombreux élèves lorsqu'il revint du Japon pour enseigner en France : là est l'une des facettes les plus difficiles à appréhender et aussi à accepter pour nous du rôle de la maîtrise.

Ainsi les Japonais de l'Aïkikai paraissent hésitants en politique, hésitant au jugement, froid à la relation, on les prend pour des gens qui « ne comprennent pas », un peu « buté », qui ne font pas d'efforts pour comprendre, non, décidément, la réalité des choses¹⁵⁵. Mais qui, finalement ne comprend pas quoi ? Est-ce le *sensei* (maître) qui offre sans cesse de nouvelles opportunités méticuleuses sur des plans de travail, de passages¹⁵⁶ et de variations, des échanges entre ces plans, ou l'élève qui ne les capte pas, qui en imagine d'autres dans un ailleurs imaginaire ? Cette appréciation trop facile du Japon contemporain¹⁵⁷ ou même ancien me surprend parfois. Je me souviens de ce qu'écrivait le père André L'Hénoret dans son livre témoignage de sa vie ouvrière au Japon (« Le clou qui dépasse, récit du Japon d'en bas » chez La

154. C'est rarement « sur le coup », mais souvent longtemps après qu'on comprend cela.

155. Il est intéressant de souligner ce que dit Clive Ponting dans son livre : « Entre 1820 et 1930 [...] l'expansion de l'Europe aboutit à un affrontement complexe de cultures. Seules les sociétés développées, établies depuis longtemps et culturellement stables comme l'Inde et la Chine survécurent, même si elles finirent par succomber plus ou moins devant la puissance politique, militaire et économique de l'Europe. Seul, le Japon parvint à conserver son indépendance politique et économique. ». N'est-ce pas cette ténacité d'indépendance native de la culture japonaise qui est interprétée abusivement et volontairement comme une « incompréhension » de la part de l'occident en général ? Le schéma colonialiste ne procédait d'ailleurs pas autrement... et en toute bonne conscience.

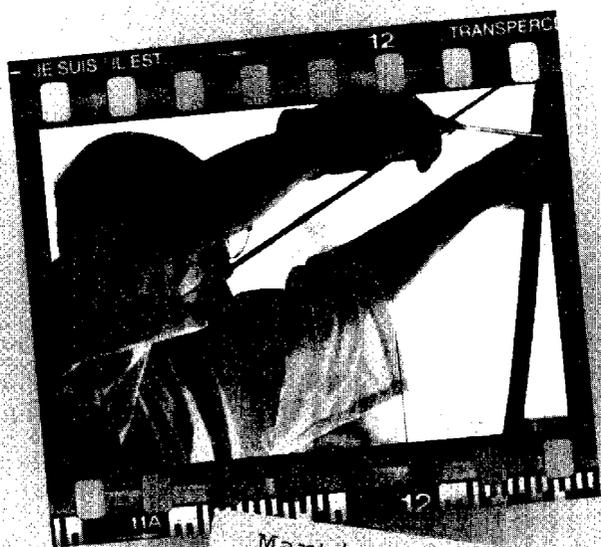
156. Des passages très souvent indirects d'ailleurs, des passages « provoquants » comme je les appelle.

157. Il est clair, c'est vrai et il faut le dire, que les choses ne sont pas si simples : le Japon, la direction de l'Aïkikai a énormément de mal à anticiper les situations politiques en Europe par exemple. Car dans le sens « Occident → Japon » aussi le brouillage de l'information est multiforme, la levée de véritables et immenses rideaux de boucliers d'intérêts également, et le temps japonais de la réflexion très « orientale », c'est-à-dire continue sur une idée fixe et global de la durée, quoi qu'il arrive.

Découverte/poche, 1997) : «... ce qui frappe le plus, c'est l'énergie du peuple japonais, le sens de l'organisation, du travail en groupe, l'ardeur à la tâche, le sens du détail, l'amour de l'ouvrage bien fait, le besoin d'apprendre, d'assimiler et de perfectionner ce qui existe, la vitalité et la créativité des femmes. Il faut ajouter une liberté de ton, une indépendance d'esprit qui se manifeste bien plus dans les petites entreprises que dans les grandes. ». Qui mieux que lui a pu ainsi décrire en deux-trois phrases un monde étonnement attachant et si éloigné de ce que l'on en croit souvent ?

L'aïkido est ouverture contrairement à ce que l'on dit. Il a besoin, comme nous, d'espace pour laisser éructer ouvertement de la domination, certes, mais ceci afin de mieux laisser imploser la principale des dominations : celle de l'ignorance. La position de Maîtrise doit donc demeurer une position de catalyseur, de passeur elle aussi, non plus « passeur d'orage » mais plutôt une position de « passeur d'horizon »... Utopie idéologique cette fois ? Oui, si l'on pense à une réalisation aussi parfaite et étendue qu'elle serait réalisable tout le temps, en tout lieu ou en toutes circonstances. Mais comme le disait Henry Laborit «... Cela veut dire aussi que toute action fondée sur l'utopie a plus de chance de se révéler efficace que la reproduction balistique des comportements anciens ».

Pour en revenir aux *atemi*, on relève le même type de relation à l'autre : L'*atemi*, comme l'un des supports au mouvement, est lui aussi dans son intention réellement aboutissante, un catalyseur en aikido, généralement catalyseur de relief au mouvement, catalyseur de structuration du mouvement, ou bien et surtout, en premier lieu : un véritable catalyseur physique de temps, d'espace, et donc à son tour et à son niveau ponctuel : de liberté en devenir. Mais attention, car, toujours comme le disait Henri Laborit : « Au lieu de « liberté, égalité, fraternité », trilogie aussi fautive qu'irréalisable, [...] ne vaudrait-il pas mieux apprendre « Conscience, connaissance, imagination » ? ». L'*atemi* en son rôle de révélateur d'un devenir de liberté n'est pas la liberté, il est la « monstration » ponctuelle d'un arrêt sur image des consciences de la liberté de placement.



Martialité
des armes

"Je suis coupé, je suis transpercé, je suis mort".
"Il est coupé, il est transpercé, il est mort".

22

BRIDES

LA MARTIALITÉ DES ARMES

« C'est encore une fois Basho qui a eu le dernier mot. Passant, sa besace de pèlerin sur l'épaule, par le lieu d'un carnage célèbre, il a écrit :

*L'herbe flétrie d'été
C'est bien tout ce qui reste
Du rêve des guerriers... »*

*Nicolas Bouvier, Chroniques japonaises,
Au sud de Samani, p. 241.*

Pour revenir sur le deuxième point ; l'entraînement avec armes : Y a-t-il donc une autre façon de s'entraîner avec un tanto (couteau) en bois par exemple ? Quel lien tresser entre une pratique à mains nue et une pratique avec armes ?

Plutôt qu'un « danger de plus », nous dirons ici que l'arme en impose par... son côté vraiment martial : pragmatique et grammatical par son sens (ça coupe, ça transperce, ça tue) et imaginaire à la fois (« Je suis coupé, je suis transpercé, je suis mort ; il est coupé, il est transpercé, il est mort »). Il ne faut donc « pas se tromper » dans les techniques, « il faudrait être enfin « efficace », on ne « triche » pas avec un boken (sabre de bois), avec une lame », etc.

Toute une symbolique du vrai et du sens se met soudain en place lorsque le pratiquant a une arme en main (comme un Jo (bâton), voir un semblant (comme un Bokken (sabre en bois) : le regard change, les mains et les pieds se cabrent, les impacts se font plus « vrais », on crie enfin comme un terrible guerrier... On triche pourtant pour « toucher », « tuer » en fait comme dans un combat d'enfants¹⁵⁸, on « désarme », n'est-ce pas ?

Mais qui s'est jamais battu réellement au couteau, à la machette, à la hache, à la barre à mine ou à la lance justement ? Tout ça, c'est de l'imaginaire de violence, de l'imaginaire de puissance et de résolution des conflits, qui se résume à enfin devenir fort grâce à l'objet totem qui tue, qui impose : du rituel fantasmatique. Parce qu'un combat au

couteau, oh non, ça ne se passe pas comme ça : on n'y voit presque rien, c'est toujours trop tard : lorsque le sang coule, qu'on s'écroule lentement, c'est alors que l'on comprend qu'il y avait un couteau. Et si on le comprend avant, alors, l'attention est tellement obnubilée par celui-là que c'est encore trop tard pour faire quelque chose : le « trop tôt » devient un « trop tard ». L'instant est là, mais nous, nous ne sommes pas dans l'instant. C'est comme si le couteau imaginaire renforçait l'attention par son irréalité quand le couteau réel sape et vide celle-ci par son image.

Alors quoi ! ? Qu'est-ce qu'on peut travailler avec ce couteau en bois qui simule celui de fer, quel simulacre de danse protohistorique et violente ? Justement une liaison de corps à corps particulière, des placements particuliers, un espace-temps particulier, un rythme particulier : de l'aïkido de concordance plus compliqué quoi ! Pas du self défense. Rien n'a changé, l'entraînement a seulement évolué vers une nouvelle source de paramètres, de danger, source à la fois plus claire mais aussi plus perturbante (localiser les déclencheurs...). Ce n'est absolument pas une « évolution » vers une autre façon de s'entraîner, c'est une façon de compliquer la pratique.

Ainsi la « touchette » ne fait pas vraiment partie de l'entraînement outre mesure, car le but ici non plus n'est pas d'être efficace à l'entraînement, pas du tout. Le but, consiste à être là, présent, consiste à faire apprendre au corps de nouveaux « flottements/frottements » d'ampleur, d'intensité qui, un jour donneront une attitude, une aptitude et des opportunités nouvelles de concordance avant une attaque, pendant une attaque, et après une attaque : un ma-ai (espace de rencontre) d'action intuitif.

Le travail avec armes est un travail de concentration, de placement, de précision et d'intensité. Il permet également de déployer davantage le corps et les déplacements, de prendre en compte le déploiement d'une dangerosité différemment concrète, matérialisée. Il permet de se former au *ma-ai* comme nous venons de le dire, car avec une arme celui-ci est différent. C'est un travail de confiance et non de dualité. Il permet d'aller

158. En fait, loin d'être un combat enfantin, cette forme de combat vient de sources extrêmement profondes et anciennes. Comme l'écrit Boris Cyrulnik à propos de la chasse et l'acte de tuer par exemple : « L'harmonisation du groupe met en scène une représentation de victoire sur le gibier qui impulse une intense sensation d'existence pour le chasseur et pour sa collectivité. Tout se passe comme si les premiers chasseurs disaient : « La mort des autres nous donne vie ». Tuer devient alors un événement, peut-être fondateur de l'humanité. ». L'in vraisemblable tuerie qui préside depuis des siècles à l'expansion humaine montre que ces fondations pratiquement pré-historiques de ce mode de penser l'acte de donner la mort ne furent sans doute jamais dépassées dans les faits par la civilisation humaine. Pourquoi ?

plus loin dans la profondeur de l'apprentissage, et non pas plus avant dans la valeur du guerrier. Il n'est pas gage d'efficacité supplémentaire, mais gage de sérieux, encore, dans la volonté de l'entraînement.

Assez joué à Zorro ou à Goldorak donc...



C'est lorsque l'on place l'Aikido sur le terrain de la domination du partenaire en fait que l'Aikido en tant que principe ne fonctionne plus.

23

LA MARTIALITÉ

« Penser que l'aikido rendra les enfants plus sûrs d'eux et plus fort, c'est faire injure tant aux enfants qu'à l'aikido »

(Kisshômaru Ueshiba, « L'esprit de l'aikido »)

« L'efficacité ? un simple stylo-bille bien employé suffit à être efficace... »

(Propos de Yamaguchi Sensei rapporté par J.-C. Driot)

On confond trop souvent, dans la théorie comme dans la pratique, la lenteur et l'efficacité, la douceur et la faiblesse, la souplesse et la mollesse, la provocation et le don de soi, le sens de ce que l'on fait et le but que l'on veut atteindre. « Aussi longtemps qu'il est compris et accepté que les guerriers doivent faire la part du vrai et du faux, et qu'ils s'efforcent de faire le vrai et d'éviter le faux, la voie des guerriers est vivante. Dans le Bushido Shoshinshu, le code d'honneur du Bushi, du guerrier, il est dit encore que : « Le faucon, même s'il est affamé, ne mange pas de grains ; le guerrier, lui, même s'il n'a pas diné, mâchonne un cure-dent ».

Il y a donc là une interprétation à la fois toute générale et aussi toute spécifique de la martialité, de son utilisation.

La vraie problématique de la martialité est une problématique du regard, de la vision : « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que le développement d'une situation conflictuelle ? » (et non comment se protéger de telle ou telle attaque) :

Citons ici Alain Bombard, Naufragé volontaire, dans son ouvrage « entre deux eaux », extrait du 11 novembre, à propos d'un espadon qui cherche à attaquer son esquif de caoutchouc :

« Je m'aperçus qu'il avait peur... peut-être autant que moi.

Tout être vivant possède une défense, et ce qui effraye l'assaillant, c'est d'en ignorer la nature. »

Dans les faits la martialité, en tant que critère de référence d'un travail sur le *budô* (la voie du guerrier), ne concerne que le commencement de l'art, ses « babillages ». Ou encore, des cas exclusivement ponctuels (puisque la martialité, ou ce qu'on en dit, est l'élément le plus facilement exploitable par un enseignement, directement visualisable, valorisant même pour l'enseignant, qui trouve enfin un « rôle », paraissant (malheureusement !) toujours pragmatique et appropriée à l'élève débutant → voir le travail au couteau par exemple).

Il est clair en ce point du discours qu'il faille indubitablement parler de l'actuel « retour » de la violence « crue » et socialisée (récupérée en fait par des groupes ou peuples humains à fin de coalition) dans notre entourage ou en de nombreux points du monde. Cette violence sociale ou culturelle est souvent perçue comme « aveugle » envers les individus que nous tendons à être. Elle l'est, telle dans le cas de cet ami pratiquant d'aïkido qui se fit surprendre et attaquer à Paris au détour d'un porche par trois malfrats armés de battes de base-ball : Après enquête de la police, il y avait eu erreur sur la personne ! Lui n'avait pas compris, pratiquant d'aïkido, il avait quand même sauvé sa vie en se jetant désespérément dans le tourbillon des coups. Il s'était pourtant écroulé très vite sous ceux-ci. Les trois hommes s'étaient acharnés alors sur lui à coup de batte jusqu'à ce qu'ils lâchent cette victime pour une raison inconnue. Il mit un an à s'en remettre, cassé, choqué, détruit, handicapé désormais, sans doute à vie... et tout cela pour rien, par erreur puisque c'était quelqu'un d'autre qui était visé. Le destin en fait, un sale destin en vérité s'était porté à sa rencontre. À l'époque je crois pourtant qu'il devait déjà être 2^e ou 3^e dan¹⁵⁹. Toute une violence historique et mondiale, centrée sur ce cas, vient ici faire paradigme clair. Pourtant ce sont les exemples de violences dirigées (apparemment pertinemment cette fois) qui pourraient ici aussi venir faire exemples : violence dans les cités, violences raciales, violences sociales, violences de propos, incompréhensions des couples, violences faites aux enfants... meurtres, viols, etc.

« Que l'on reste lucide... » et je pense ici aux discussions

159. La tendance à la mondialisation écartèle ainsi la pauvreté (financière, intellectuelle, culturelle, etc.) et le désir entre de telles extrémités que la violence semble faire foyer là où on l'attendait le moins, dans les cités, par exemple, ou dans les actes courants de la vie quotidienne (prendre le métro, s'arrêter à un feu rouge, etc. Je pourrais citer tant d'exemples proches de moi. Le Japon en cela est un pays tranquille, ordonné et parfaitement totalitaire en apparence). Elle finit par nous toucher finalement en ces points d'effondrement du réel bien avant que les images médiatiques de misère et de génocides dans le « tiers-monde » ne nous aient acculées devant nos réelles responsabilités d'Homme.

presqu'étranges que nous avons parfois avec Yamaguchi Sensei au sortir de ses entraînements par lesquelles, presqu'invariablement, il étalait avec brio devant nos pensées étroites, et toutes axées sur nos incompréhensions du monde, un véritable panorama de causes à effet entre tout et presque rien, entre le détail et le général, entre l'avant et l'après, le beau et le vrai, la géographie et l'histoire, la désertification de la Californie et le communisme en question dans le Japon moderne, la planification de production en nourritures pour l'Homme sur la planète terre, l'écoute d'un cours de piano et la dernière bactérie japonaise tueuse (O-15¹⁶⁰ du cresson)... Que sais-je encore ?

Pendant quelques années, alors je travaillais à ce moment-là en restaurant, maître Yamaguchi, par exemple, me parlait de « service », de « client », de façon de travailler en restauration, de barmans, de plats et de boissons, de cuisine épicée, d'assiettes de hors-d'œuvre et de bouillons de légumes. Et à l'époque je dois dire que je ne comprenais pas pourquoi il ne me parlait pas plutôt d'aïkido.

Cela dura longtemps jusqu'au jour où je compris qu'il me parlait d'aïkido à travers ses réflexions sur mon métier, sur le travail « méditatif » et « actif » de l'homme en train de concocter ou de servir du bouillon de légumes. La pertinence de son discours concordant à mon expérience était effectivement amusante. Cette façon qu'il avait de transposer, de faire image « à ma mesure » était si prodigieusement vivante et à la fois si incongrue dans son approche du discours qu'il y avait toujours un temps relativement long avant que ces images ne viennent se « coller », se recalcr à ma pratique. Je crois qu'alors mon cœur était encore barré et que seule ma tête voulait chercher à comprendre.

Sur le tapis de même, maître Yamaguchi n'était pas un maître qui parlait beaucoup ni un joyeux luron, malgré son visage souvent radieux et son rire envoûtant, mais d'un coup, alors qu'il passait derrière vous, il jetait un œil sur votre mouvement et disait en l'air sans vous regarder vraiment : « comme un dauphin, un dauphin qui émerge et replonge, de tout son corps, de toute son énergie et pourtant sans effort apparent ni pour lui ni pour la vague... » Il prenait un partenaire non loin et dans un coin du tapis se mettait à devenir dauphin sur un *kokyū-nage* (projection « dans le sens du vent »), le projetait deux trois fois en riant (bien sûr) et repartait ailleurs sans un mot de plus.

160. On l'appelle « ZERO ICHI GO » en japonais. prémice d'épidémie redouté au Japon dans les années quatre-vingt. Nous avons « la vache folle ». les Japonais ont le « cresson fou ».

Ce qui m'a toujours frappé dans ces panoramas d'images, c'est qu'il y avait en Yamaguchi Sensei (maître) une véritable « Vision du monde » et que cette vision correspondait non pas à une « Explication » mais à une sorte « d'Introduction des croisements » vivants les uns dans les autres, lui compris, nous compris, comme si pour lui tout était finalement de la pure « transposition active d'énergie ». Ce « Tout » était de l'aïkido et lui, Yamaguchi Sensei, n'existait qu'en tant que potentiel anonyme et concrétisé temporairement au sein de ce tout-là.

« Anonyme » mais « concrétisé » ? « Concrétisé » par quoi ? Par soi, un vrai soi !

La violence n'est-elle pas fondamentalement en nous ? En nous surtout alors, dans notre façon de vivre et de nous comporter vis-à-vis du monde, de « passer » dans ce monde ? Violence passive ou active, catalysatrice ou provocatrice ? Peut-être là d'ailleurs où on l'attend le moins : Tabac : Fumer n'est-il pas une violence contre du « temps de l'acte humain » qui veut s'actualiser mais ne le peut pas ? Tabac : lent suicide du temps du vouloir : ronger son frein ! B. Shree Rajneesh disait : «... la vie est un débordement, l'amour le sera aussi. Alors vous ne pouvez plus vous contrôler. Alors vous débordez de partout. Vous remplissez toutes les dimensions. Le mental sent le danger, alors, il préfère ne pas vivre. [...] Mais ce contrôle n'est possible que si vous vivez au minimum (dans un minimum) de vos capacités » (*Sensei* [maître] fumait beaucoup... aurait-il voulu aller plus loin avec nous, plus vite, plus profondément ?).

Dans l'absolu manger¹⁶¹, mâcher, déchiqueter avec les dents n'est-il pas un acte, culturel ou non, de violence inouïe, l'un des derniers par lequel l'Homme ne parvient que très difficilement à se débarrasser d'une violence à la fois animale, et hautement symbolique (et pour cause !) ¹⁶².

Le coup de feu claqué, puis un autre : Mon fils de trois ans qui s'insurge devant un bison qui s'abat dans l'écran de télévision ne connaît pas l'histoire de Buffalo Bill. Il prend même les bisons pour des vaches. Mais que voit-il ? Il ne voit sans doute que la blessure de sa propre condition d'Homme à assister à la douleur transposée de la « bête », à la violence vécue, à ne pas pouvoir gérer une telle constatation de « désolation » (interdépendance). Pourquoi cette violence ? Pas la mort, mais la douleur de la mort donnée sans qu'on en comprenne les raisons est déjà en lui. Comme l'explicite Henri Labori : « La douleur de sa perte

161. « L'éthologie permet de comprendre que, dès les premières semaines, manger cesse d'être une interaction pour devenir une relation » (Boris Cyrulnik). Cela explique facilement que l'acte de manger est un acte à la base hautement culturel.

(de la perte d'un être) est ressentie comme une amputation de notre moi, c'est-à-dire comme la suppression brutale et définitive de l'activité nerveuse que nous tenions de lui ». Le bison qui s'écroule, c'est une partie du gamin effaré, affolé, qui s'écroule avec lui, une partie de sa construction élémentaire d'être vivant (il va falloir qu'il s'y habitue¹⁶³...). Mais lui, bien que ce soit une partie de lui, il ne peut saisir la raison de cette disparition, et souffre de cette fausse gratuité du malheur.

Pourquoi l'Homme a-t-il gardé ses ongles alors qu'il a perdu presque tous ses poils¹⁶⁴ ?

Sans pousser plus avant dans les exemples : N'y a-t-il pas ainsi tentatives de détournement de notre violence de vivre en beaucoup de nos gestes quotidiens, en beaucoup de « fuites en avant » du corps, et de la pensée enserrée de social et d'histoire (dormir pour certains, se goinfrer pour d'autres ; plaisanter pour certains, politiser, ou se syndicaliser pour d'autres) ?

Nos cages nous entourent, nous encerclent, nous isolent. L'obésité, l'obésité du discours même, qu'est-ce que c'est souvent, sinon l'expression d'une violence généralement inconsciente contre soi, contre le genre humain inclus en soi, dans la maladresse de ce genre à inventer des alliances de devenir viables avec les éléments du monde qui l'entourent et le forment ?

Et la violence sauvage et crue, disproportionnée, cette violence d'autrui en certains lieux et temps ?

162. A ce titre, la macrobiotique, qu'est-ce sinon une tentative d'intégration des dents et des entrailles de l'Homme dans une perception globalement pacifique du monde ? Il s'agit véritablement ici d'essai de transformation du relationnel au monde.

Dans le même ordre d'idée, des études américaines n'ont-elles pas démontré que le choix d'un système alimentaire influait sur les actes sociaux de notre vie, le développement de la délinquance par exemple ? pouvaient même désamorcer une délinquance à sa racine ? que la relation entre la douceur suave et perverse de certains plats ou certaines boissons et leur accoutumance dans le jeune âge pouvaient provoquer favorablement l'apparition de narcoses indélébiles, l'alcoolisme par exemple, ou du moins renforcer son installation « naturelle » chez les hommes ?

On pourrait aussi reprendre pour ce qui concerne l'acte de tuer et celui de manger les propos de Boris Cyrulnik (voir précédente note) A rapprocher de ce qu'il dit encore : « Là où l'animal attrape une proie, l'homme donne la mort. Il n'y a pas d'acte plus humain que celui de tuer, car les hommes tuent toujours deux fois, dans le réel et dans la représentation » (lire pour étoffer cette réflexion et ce propos « *L'ensorcellement du monde* » d'où sont tirés ces passages).

163. Aurais-je dû l'habituer ? l'emmener à la chasse, ou mieux encore à l'abattoir du coin ?

164. Après tout la peau a trouvé alliance avec le vêtement pour perdre le poil, comme les mamelons des seins d'une femme ont trouvé alliance avec les lèvres du bébé pour inventer de l'affectif (« *Mille plateaux* » de Deleuze et Guattari ; même si cet ouvrage paraît ardu : à lire et à relire). Pourquoi les ongles n'ont toujours pas trouvé d'alliance avec le monde, n'ont jamais rien inventé d'autre que la griffe (la seule tentative que l'on pourrait évoquer est l'alliance avec la peinture, le vernis à ongle, je crois, à moins qu'il ne s'agisse au contraire alors ici d'une sublimation guerrière de la griffe) ?

Le paratonnerre dont nous parlions en début de cet ouvrage, ou son « circuit », pourrait bien fondre un jour devant la décharge soudaine d'une telle violence exacerbée. Cela ne remettrait pourtant pas en question, fondamentalement, le thème de ce livre d'une part, qui est « aikido = intention, braise, écoute, placement, guidage, passage, vigilance... », le concept de concordance de l'autre, ni aucun pratiquant dans sa valeur de vie ou sa valeur de pratiquant.

L'aïkido en tant que technique m'a rarement servi de façon pratique (et de même pour la majorité des êtres de l'aïkido) pour me défendre en « prouvant » son efficacité. Physiquement et jusqu'à présent, cela a presque toujours été inutile (à part lorsque je m'occupais de sécurité en discothèque, à l'armée, voire en de rares cas dans la vie mouvementée que nous menons). Tout un transfert civilisateur est venu ici placer l'agressivité ailleurs, vers un contact conflictuel (business, économie, culture, etc.) qui ne met plus notre vie en jeu directement, du moins dans nos pays exploités du tier-monde. Mais, mis à part cela, tout combat réel laisse le plus souvent un tel sentiment de vide, de décalage, d'inadéquation, et d'inassouvissement une fois terminé qu'il prouve davantage l'inaptitude à avoir pu éviter l'affrontement que l'aptitude à avoir décousu ce problème. La violence reste le plus souvent en cela une dramatique activation d'échec.

De plus, la tension amenant au combat peut être le plus souvent évitée par peu de chose finalement : un mot, une attitude, une écoute. Seule l'emprise de la politique, du « territoire », de la vanité, de la peur, de la colère, de l'alcool ou des drogues peut encore et de nos jours présenter un réel danger. Mais ces déclencheurs de violences dissimulent la face cachée d'un immense iceberg : le réel malaise à être soi.

Il est assez effarant de constater, en fait, que le terme même « d'efficacité », en ce qui concerne l'aïkido, s'avère, à un certain niveau et assez vite, tout à fait désuet et inadapté au contenu de cet art. On peut en effet se poser la question : si ce n'est pas l'efficacité qui est recherchée mais une concorde (« ai »), une concorde tonique (« ki »)¹⁶⁵, pourquoi un terme d'efficacité pourrait-il ici faire butoir au raisonnement ?

Lors d'un combat réel, et à la grande différence de toute manifestation sportive ou compétitive d'art martiaux, c'est moins un cadre technique qui compte que des intentions tumultueuses, émotives, les motivations des belligérants dans des contextes généralement déséquilibrés¹⁶⁶ et

¹⁶⁵. Une concorde qui aboutit ensuite, un jour et peu à peu, sur un réel sentiment d'Amour « Universel » chez le pratiquant, donc de détachement des affects et la création dans sa technique d'une sorte de « compassion physique réellement active de passage ».

confus. La technique de guerre vient toujours « en plus » de l'intention de la guerre, jamais en tant que fondement de l'intention ou d'un cadre « régulier » (fut-il exacerbé). Or, dans un combat réel, les techniques d'Aïki ne sont pas « réfléchies sur... », elles sont « actualisées au sein de l'intention violente donnée par l'agresseur ». L'efficacité de l'aïkido se trouve dans la capacité de la technique à supprimer cette sensation de confusion qui émane d'un rapport de guerre en progression (et qui devient vite un rapport en escalade). *uke*, celui qui attaque et ensuite subit le mouvement, doit être placé tout au long du mouvement en dehors de ce mode de confusion¹⁶⁷. Il doit être certain de pouvoir « revenir » et réussir, sitôt la première attaque échouée, sur son mode « d'assiégeant ou d'assaillant » par lequel il croit possible de retourner la situation. Malgré cela, il ne contrôle que sa capacité à « y croire » et à « s'y engager », puisque son énergie agressive essaye de capter un objet qui lui échappera à proportion de ce qu'il veut en saisir. C'est en ce sens que la confusion dans un mouvement est ennemi de la notion d'Aïki : car la confusion ne permet pas à *uke* de sentir où placer, avec confiance en lui-même, son caractère d'attaquant. Ce qui veut dire que le pratiquant (*tori*) doit s'efforcer de donner une ligne de conduite claire à sa façon de guider le partenaire pour l'aider à croire en ce qu'il fait.

« L'adversaire » n'est pas un adversaire pour le corps de l'aïkido-ka, il est le support actif d'un mouvement. Il n'y a effectivement pas à être efficace, pas à vaincre en ce sens, sinon on ne peut plus faire d'Aïki puisqu'il n'y a plus de support (on se met à tirer, pousser, arracher, tordre, etc. → la confusion revient).

La preuve, c'est que le résultat d'une mise à l'épreuve de l'aïkido sur le terrain n'est pas un résultat de domination mais un résultat neutre de... réconciliation (pourquoi ne pas y croire ? essayez : ça marche ! c'en est même impressionnant). Il n'y a donc pas de marche de podium à gravir pour un « champion » d'aïkido : il y a une violence à dissiper, une confusion conflictuelle à

166. « Vivre dans le monde de la peur contraint à agir, alors que vivre dans le monde de l'angoisse contraint à comprendre et à parler. L'homme et l'animal connaissent la peur qui pousse à l'acte. Et l'homme connaît l'angoisse qui contraint à la culture. Ce serait tout bénéfice si un autre groupe humain n'avait pas inventé un autre monde de représentations, tranquillisant pour lui mais effrayant pour nous. Les guerres deviennent alors un processus logique, car le monde des représentations des autres constitue un monde menaçant, qui nous effraie » (Boris Cyrulnik).

167. Il est intéressant de constater à ce propos que lorsqu'on passait dans les mains de maître Yamaguchi par exemple on était complètement « perdu » mais jamais rien ne semblait confus : en clair on était perdu avec une extrême lucidité tant physique qu'intellectuelle. Il serait ainsi inapproprié de croire que le fait de supprimer la confusion d'agir signifie rigidifier la pratique ou cadrer les mouvements de façon intangible (ne pas mélanger ainsi un travail de sensation, de circonstance, de confusion ou de « *damashi* » (de tromperie).

circonscrire. L'efficacité, s'il n'y a pas blessure, s'il y a « sécurité », c'est peut-être ainsi et parfois « perdre en quelque sorte ce « combat », mais atteindre à la clarté. En tout cas ce n'est sûrement pas le gagner, ce combat, puisque ce « combat » ne concerne tori que s'il s'y engage, que si le combat vient s'engager en lui sur un mode de rivalité et de confusion des forces (au sein d'un type de « combat » voulu en escalade par autrui).

C'est lorsque l'on place l'aïkido sur le terrain de la domination du partenaire en fait que l'aïkido en tant que principe ne fonctionne plus, a le plus de problème, ne peut plus fonctionner « naturellement », et fait donc apparaître une problématique confuse effectivement dramatique, un péril... « d'efficacité » ou de « non-efficacité » comme on le décrit toujours¹⁶⁸ ! Voilà sans doute la plus grande contradiction d'apparence en fait de l'aïkido : un aikido fort, sportif, de domination ne peut pas être de l'Aïki et a vraiment besoin d'être efficace, d'être offensif, de dominer le combat pour vaincre, pour prouver par « A + B » (Il prouve un instant l'acte de domination, certes, mais ne débloque rien, au contraire, il enferme davantage les violences au sein des deux êtres). Tandis qu'un aikido interne, tonique et souple de passage ne peut fonctionner, lui, que sur le support du partenaire. Il n'a plus en cela à se préoccuper directement d'efficacité car le but est ailleurs, sur un autre plan, toujours. Il n'a rien à « prouver », il a à réconcilier des trajectoires (même sans y

168. Une nuit au Japon, peu avant la fermeture de l'un des restaurants dans lequel je travaillais, nous avons dû « sortir » une bande de quatre ou cinq vieux maçons passablement éméchés et gueularde qui s'étaient glissés là sans que le personnel ne puisse les empêcher de rentrer. Je me suis fait bloquer par le dernier maçon japonais après avoir réussi à sortir les autres presque en douceur. Bloqué par un dernier maçon complètement saoul et qui plus est... dans le sas du restaurant, avec un collègue qui m'aidait à le « porter » hors du restaurant puisqu'il ne voulait pas bouger.

Nous étions donc coincés tous trois dans une surface d'environ un mètre par un mètre cinquante, bloqués par deux lourdes portes (une à chaque bout, qui ne pouvaient s'ouvrir simultanément bien sûr) avec la mission délicate de continuer à sortir le pépé ivre (il faut dire ici que pour sortir ses copains et pour le mener, lui, au sas cela avait déjà été un exploit). Or le pépé n'était pas du tout, mais alors pas du tout d'accord, était très en colère et le criait bien fort avec des tournures de phrases si aimables qu'il n'était alors pas vraiment utile de parler japonais pour comprendre qu'il nous voulait un bien fou.

L'homme que j'appelle ici un « pépé » n'était pas si vieux en fait, il devait avoir environ 50 ans et n'était pas très grand. Mis à part une haleine à faire fuir un convoi ambulancier de distillateurs d'eau de vie, il avait la particularité d'avoir quelques dents en moins, un visage renfrogné, un nez comme une pomme de terre oubliée par le temps et qui disait bonjour à ses deux oreilles à la fois mais pas à la même oreille en haut qu'en bas ; il avait la particularité d'avoir des avant-bras comme mes cuisses et d'avoir un caractère, vraiment, de cochon. Il avait également une autre particularité qu'il nous conta plus tard (une fois dehors et en criant encore bien fort) : il avait été champion du Japon en judo dans les années héroïques et même directeur de je ne sais plus quel dojo, paraît-il célèbre, avant d'être à la retraite et de faire le maçon pour « garder la forme », surtout la forme financière.

Bref il s'arc-bouta à mon collègue japonais en l'écrasant contre la porte et me saisit les deux poignets de toutes ses forces. Il avait une telle puissance dans l'étau incroyable de ses mains que

réfléchir, la technique devenue « nature du pratiquant », est donc indispensable en tant que support), ou découvrir « des issues » à la dynamique du « combat », sans entrer dans le cadre même de la confusion du combat. C'est ici que se tient le nœud de toute la polémique entre les « écoles », entre les « *sensei* (maîtres) » de ceci ou de cela et entre leurs élèves. Ici et pas ailleurs : dans le point du sens vers lequel on veut diriger la technique : domination, pression, ou invention, écoute, et pareillement dans l'intention de l'entraînement et l'intention de l'art.

C'est aussi en ce point que butent toujours de si nombreux débutants à cet art de l'aïkido pour qui, et c'est bien normal tant qu'on a pas l'acquis technique minimum, il est difficile de mettre en pratique, ou de ressentir, l'idée d'une telle réflexion inventive de la concordance et de la continuité en aïkido (alors que la poursuite d'une idée de domination, elle, si simplette, est tout à fait fonctionnelle en son premier degré puisqu'elle reprend et semble développer, même parfois épanouir, les schémas éducationnels classiques, communs, ordinaires, du papa et de la maman, du « je suis le plus grand, donc je dois gagner, donc tu obéis »). Ce butoir paraît évident bien que personne n'en parle jamais. « Évident » car toute notre vie sociale, du moins dans les mondes occidentalisés, fonctionne sur des modes de domination et cela depuis des millénaires. Nous avons été éduqués comme des dominateurs (un dominateur dominé étant un esclave, lui-même étant un dominateur « raté » mais « utile », donc récupéré).

je crus que les miennes allaient « tomber par terre » comme deux kakis trop mûrs. Je ne les sentais même plus. Il dit alors : « vous voulez me sortir ? Essayez pour voir. allez : vas-y toi le grand couillon d'étranger, tu crois qu'j'ai peur ? Qu'est ce que vous pouvez faire contre moi ? Hein ? J'en ai vu d'autres... » Et effectivement nous ne pouvions rien faire. Seulement lui non plus et ça il n'y avait pas pensé. Il est resté un moment à m'écrabouiller les poignets jusqu'à ce que je comprenne qu'effectivement, dans ce local si étroit il était impossible de trouver une dynamique qui puisse faire « passer » où que ce soit tant d'énergie... à moins de le « sécher » sur place (coup de tête, de genou, etc.), mais ce n'était pas facile non plus car sa saisie n'était pas seulement fortissime, elle me « prenait » tout le corps dans cet espace (en ce sens c'était vraiment une très bonne saisie).

L'histoire se termina bien pourtant, puisqu'en le félicitant pour sa force prodigieuse et presque surnaturelle sans en paraître affecté, tout en lui montrant donc que la douleur était supportable et que, de toute façon, la sortie : c'était « par là » et qu'il ne pourrait plus rentrer de toute façon dans le restaurant puisqu'on fermait, il accepta finalement de me relâcher, d'épargner aussi mon collègue de l'asphyxie et de nous raconter sa vie de vétéran judo-ka en en rigolant presque avec ses copains maçons... et finalement en nous « tenant la jambe » jusqu'à cinq heures du matin. J'appris beaucoup ce jour-là : d'une part que l'aïkido a besoin d'un minimum d'espace pour fonctionner de façon technique (en gros : plus on a de place et plus c'est facile (je dis bien : « plus facile », je n'ai pas dit : « moins dangereux », car dans notre exemple vécu, c'était très difficile mais pas très dangereux). D'autre part que ce « de façon technique », « purement technique », n'est pas toujours le plus important en soi. De plus qu'on peut tout perdre d'un « combat » et ne pas pour autant être dominé. Enfin qu'on peut perdre un combat tout en « réalisant » un autre plan, plan souvent plus important que le but du combat lui-même bien qu'il ne le paraissait pas au départ (ou même qu'il était totalement éclipsé par le combat lui-même).

C'est donc aux « anciens » de peu à peu insuffler de bonnes capacités techniques et surtout de sensation corporelles pour donner cette chance à chaque pratiquant de découvrir, et faire éclore peu à peu par l'expérience, « un entraînement dans l'entraînement » (le magma, j'y reviens), une telle idée générale, un tel sens nécessaire et indispensable à l'art que nous pratiquons (je connais beaucoup « d'anciens » qui pratiquent et perpétuent « *ad eternam* » cet aikido de débutant simplifié (questions sensations) comme un art martial à part entière sans saisir le moins du monde ce que je viens de dire. Cela fait beaucoup de mal à l'aïkido ; il serait préférable qu'ils s'ouvrent aux élèves et au monde pour désactiver cette transmission vénéneuse...).

En tout état de cause, nous ne sommes que rarement confrontés à ce type de cas pratique et cru de la violence, même si nous sommes confrontés en permanence à leurs transferts indirects sur d'autres supports. Sans même souvent nous en rendre compte de façon lucide : « travailler » en société, par exemple, et non plus directement en aikido cette fois, c'est sans cesse être en situation de conflit, en confrontations avec des rapports de forces, des rapports relationnels ambigus ou des rapports divers de dominations (financiers, juridiques, structurels, etc.). Ici aussi il peut y avoir aikido : comment décrire cette opération pourtant ? Actuellement Directeur de société, je me plais à dire que je suis, depuis que je fus nommé à ce poste, et sans parler des rapports de ma société au monde vicié qui la cerne, en randori journalier avec une petite centaine de personne. Et cela du matin au soir. C'est souvent épuisant. L'écoute alors est difficile, l'art est difficile. Et je ne crois pas être le seul à penser cela. Mis à part certains plans d'activation, et d'échelle bien sûr, je ne vois pas beaucoup de différence, au niveau du croisement de certaines énergies humaines, par rapport à ce que nous faisons sur le tapis¹⁶⁹.

Parfois, je me demande si les enseignants d'arts martiaux qui font leur argent comptant de « l'efficacité pratique » ne sont pas à la base les êtres les plus anxieux qui soient finalement, ceux qui redoutent ou ont redouté le plus la mort, la douleur ou la « confrontation avec les instants de contact » dans ce qu'ils ont d'aveugle, dangereux, d'incertains et d'injustes, finalement, à la conscience. Ils ne cherchent pas à « rester en vie ». Ils cherchent à se frotter avec de la petite mort, celle de l'autre bien sûr (vaincre). À se frotter, lorsqu'ils devraient pénétrer au-dedans du problème, ils cherchent à répéter de la provocation à la vie, de peur de ne pas pouvoir la voir et ainsi « l'attraper », de peur de ne pas pouvoir supporter la mort vivante en eux¹⁷⁰.

Mais ils voudraient la voir et surtout de leurs yeux bien en retrait. Enfin, et comme nous le disions dans un précédent chapitre : la voir de l'extérieur, donc croire l'appréhender, la contrôler, cette mort de l'instant et de lui, d'elle, de soi. C'est pour croire, comme un alchimiste fou du moyen âge qui voudrait réellement transformer le plomb en or, qu'ils tiennent enfin leur vie entre leurs propres mains en voyant le plomb, qu'ils vont pouvoir décider, décider du moment du changement en or. Cette construction de l'esprit ne peut se passer de ce désir de domination, puisque saisir sa vie de cette façon n'est possible qu'au travers l'idée conceptuelle de la confrontation, et donc la « saisie » symbolique et confuse de la vie d'autrui. Dans cette démarche tout à fait « archaïque » en effet, l'état de guerre « exutoire » et apparemment jouissive est en nous. Mais son carcan de refoulements répétitifs aussi, avec les malheurs qu'il entraîne. Je plains ces « gens d'armes » qui n'ont pas trouvé de paix en leur vie personnelle déjà », même si je ressens encore par ma jeunesse tant de similitude parfois à leur curie d'affects réactifs souvent mal exprimés, face aux événements extérieurs qui fondent sur nous en tout instant.

Ômote/ura : Direct/indirect ou intérieur/extérieur, par où commencer en effet ?

169. À l'extrême pourtant, qui serait assez « kamikaze » pour aller jauger son aikido de façon volontaire et pratique (au plus pur) dans les lieux les plus couramment mal famés de la planète ou en situation guerrière de tension ou de risques physiques permanents comme dans certaines régions du monde (Caucase, Sri Lanka, Indonésie, Cachemire, Colombie, Afrique de l'Ouest, certains « quartiers chauds » de France, ou des États-Unis, Tibet, Algérie, etc. : Vous avez le choix ces derniers temps). Ce serait pourtant honnête, ou du moins non, ce ne serait pas honnête car vous n'auriez rien à y faire de façon naturelle, mais ce serait au moins « aller jusqu'au bout de ce type de voyage vers la violence authentiquement active, vers le malheur exagéré, authentique lui aussi (tant n'en sont d'ailleurs jamais revenus...) ». Et celui-là qui fut là-bas : qu'aurait-il à dire de son expérience extrême au retour ? Il y aurait de grands silences je crois, et peut-être pour longtemps, parce qu'il est bien difficile de dire ces moments si intenses et si incertains où l'on risque sa peau ou la peau des autres... et bien difficile d'entendre des gens parler avec tant de passion « d'efficacité » lorsqu'on a été tout au bout de l'enfer de soi et d'autrui (génocide au Rwanda, guerre en Chéchénie, en Indonésie, déchirements serbo-croates, etc.). Ici encore d'autres plans viendront faire taches au discours. Et certainement plus des plans « d'efficacité », comme le mot est entendu par le commun, mais sans doute des plans de pure « aberration » pour notre petit monde aseptisé, en fait des plans émotionnels intenses, proches d'une extrapolation délirante, et enfin réels de ceux de notre enfance.

170. Il existe en corrélation avec ce phénomène une très ancienne technique de méditation sur la douleur. B. Shree Rajneesh en parle, le rappelle : « Fermez les yeux ; observez la douleur. Quand la douleur pénètre en vous, pénétrez à sa suite. Utilisez la douleur pour vous concentrer, et observez-la. Pour atteindre la pureté intérieure. » Si vous pouvez observer la douleur, sans vous identifier, sans ressentir que l'aiguille vous pique, mais plutôt qu'elle pique votre corps, vous parviendrez à la pureté intérieure ; l'innocence vous sera révélée. Pour la première fois, vous prendrez conscience que vous n'êtes pas votre corps. Et dès ce moment, votre vie sera transformée parce que votre vie toute entière est orientée vers votre corps. [...] Le centre est différent : il n'est plus dans votre corps. Il est dans la conscience ».

Le seul bénéfice à la martialité que nous retiendrons donc ici sera : « MARTIALITE = RESTER DANS DE LA VIE mais EN DEHORS DE LA CONFUSION ». C'est bien là le moins que l'on puisse lui demander d'honnête¹⁷¹.

La martialité est ici entraînement à la circonstance. Elle est ainsi exploitation réalisée au cas par cas de la circonstance martiale et non « de la martialité » par elle-même¹⁷². Le challenge de la martialité en aikido est donc qu'on le veuille ou non dans cet « ailleurs ». Il est dans cette vision de braise dont nous venons de parler, une vision qui « en impose » sur le monde, donc sur les circonstances de la violence aussi. Pourtant « en imposer sur le monde » ne signifie pas « imposer AU monde ». C'est une vision de rassemblement et non de dictat, une vision de co-incidence et non de condescendance. Cela ne signifie ni son invulnérabilité ni sa faiblesse, cela signifie sa grandeur et puissance humaine.

Personne ne dit donc ici qu'il faudrait oublier la martialité, la peur ou le désir de vivre, l'aptitude à gérer des situations de conflit. Ce que l'on devrait dire, c'est que la martialité en tant que « technique de combat » ne concerne qu'une (ou des) balise(s) de la voie et non la voie elle-même. Il y a là suite de points éparés, étoilés et clignotants dans l'espace là où l'on décrit généralement le poids d'une construction séculaire sur un plan fixe. C'est un peu comme si l'on reprochait la légèreté de quelqu'un en lui assignant son manque de profondeur : quelle personne lucide pourrait comparer un poids ou un volume à une distance ? De même il faudrait voir la martialité sous son aspect d'engendrement aléatoire

171. En ce sens ignorer par désir de l'impressionnant un mouvement comme le « *irimi-nage ômote* » (projection en liant les deux centres attaquant/attaqué puis subitement en effectuant une cisaille de cette unité) est une grande lacune. Par sa simplicité déconcertante, *irimi* est le mouvement le plus fabuleux qui soit en aikido, au titre de l'efficacité par exemple. Penser que *irimi-nage* est toujours au plus haut point *irimi-nage ura* (indirect), comme cette dérivation s'est vu effectuer peu à peu en France, est symptôme de ce que nous venons de dire : l'aikido ne doit pas rester en l'extérieur mais DANS les phénomènes qu'il tend à traverser. Le mouvement dit « *ura* » (indirect) est une simple version de pivot du sens d'un mouvement et non un principe origine de base en soi (le principe est originel, mais pas le mouvement devenu indirect).

172. Pour ne pas mourir à une attaque individuelle, et de façon purement pragmatique, je crois que d'autres disciplines s'avèrent beaucoup plus efficaces à court terme (nous avons parlé du *tai-jitsu*, de la boxe thaï...). Car en considérant qu'il faille en aikido déjà trois ans pour devenir *shôdan*, et encore quelques années pour devenir 3^e ou 4^e dan... Sans assurance d'ailleurs de pouvoir se comparer à Nico (« LE » héros cinématographique virtuel de l'aikido) ou à Takeda Sensei avant longtemps : le challenge de la self défense en aikido paraît bien loin de ce qu'il devrait être. Sauf si on le comprend comme un « long terme », c'est-à-dire sur un espace et un temps différent de celui du ponctuel, voire comme un moyen d'éducation et de création qui va apporter du placement et de la vision, une intuition de la perception des situations conflictuelles, fine et acérée peu à peu au fil des ans.

mais coordonné de circonstances, et non sous un aspect de principe d'assurance tout risque.

Donc, même si la martialité est effectivement une balise fondatrice de l'aïkido, voir un jalonnage plus ou moins complet, ce n'est pas le but de cet art dit « martial » de donner directement des réponses pragmatiques à des problèmes ponctuellement polémologiques. Et cela bien qu'à terme ce type de réponse soit aussi possible. Au contraire, le but réellement envisageable de l'aïkido sera de donner une « potentialité vitale » épanouie (et pratique) à son pratiquant dans laquelle entrerait, au mieux de leur expression, des capacités très actives de « lucidité », « d'adaptation », de « placement », de « vigilance », de « alliance » et donc de « devenir » au monde, tant physiques, psychologiques, que sociales ou autres. La réussite de cet épanouissement de l'être serait alors un bien meilleur critère de jugement de l'efficacité de l'aïkido que tout autre.

Qu'êtes-vous devenu, qu'allez-vous devenir grâce à l'aïkido ? Voilà le véritable challenge de sa martialité.

Ce résultat d'épanouissement n'est pas un rêve : c'est ce vers quoi devrait tendre et s'activer de façon vitale l'entraînement régulier du pratiquant. Bien sûr il y a comme partout ce qu'on appelle des « nerveux », des « tornades » comme nous les nommions au Japon (Chiba Sensei, Shibata Sensei ou Yokota Sensei, dont j'ai parlé dans une note précédente, furent ou sont de ce courant à l'Aïkikai) et plaise à Dieu que l'aïkido tourbillonne aussi parfois sur ses lignes comme une tempête glacée d'hiver, cela réveille les endormis. Mais que l'on ne s'y méprenne point, car au-delà de ces formes : l'aïkido doit être formateur d'un déploiement d'existentialité, d'un potentiel d'attitudes intuitives et ouvertes, et surtout d'une éclosion physique d'échangeur. Ce potentiel d'échange pourra ainsi faire face à une situation intolérable, martiale a priori (mais pas nécessairement), existentielle elle aussi, morale et physique à la fois, la situation qui consiste à vouloir continuer de vivre ou/et de faire vivre malgré la « volonté » de négation de notre existence ou de notre intégrité par cet individu, ou cette meute, qui nous « attaque ».

C'est d'un déploiement très particulier vers lequel nous sommes entraînés ici : une « martialité » proprement existentielle et tout à fait générale. Cette martialité est le réel fondement indestructible de l'aïkido,

bien que personne n'en parle jamais. Cette essence de l'art ne se limite pas à des techniques gymniques ou à un but pragmatique de techniques guerrières mais dirige réellement et peu à peu (ou : « devrait diriger ») le pratiquant vers une disponibilité, une libération vitale que j'appelle ici philosophie corporelle, c'est-à-dire une démarche de recentrage relationnel, des options de vie générale, un véritable « re-paramétrage psychomoteur de l'être en questionnement », qui viendront faire réponse aux contradictions apparentes, et aux obstacles apparents, de nos vies humaines.

CHAPITRE V

L'EXPÉRIMENTATION

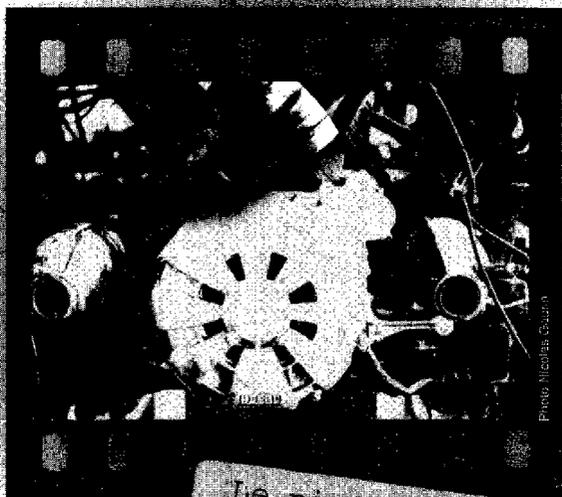


Photo Nicolas Gaudin

Le pied sur la technique

*La technique en tant que forme figée n'est qu'un support
intermédiaire sur lequel on peut en quelque sorte "appuyer
ses pieds" et commencer par là à entrer dans un autre challenge.*

24

AIKIDO ET PHILOSOPHIE DE SOCRATE

Qu'est-ce qu'une situation historique intenable :
 « Nous devons nous entraîner pour prévenir la guerre, pour protéger l'environnement, et pour servir la société. »

(Morihei Ueshiba d'après John Stevens).

On se rapproche dans ce que nous venons de dire et de façon étonnante de la définition de la philosophie définie par feu François Châtelet : «... L'acte de philosopher apparaît bien comme une réponse, la réponse à une situation historique intenable, celle où triomphent, dérisoirement et dans le désordre, l'ignorance, le mensonge, l'injustice et la violence ». Le Dalaï Lama n'exprimait pas autre chose lorsqu'il disait lors d'un colloque (reprit et traduit chez « J'ai lu » en 1999 dans l'ouvrage intitulé « The good Heart » à Londres : « La tolérance, dans son sens véritable, devient une réponse délibérée de votre part à une situation qui, normalement, appellerait une forte réponse émotionnelle négative, comme la colère ou la haine ». D'où notre postulat : l'aïkido à la base est une forme de « philosophie », certes, cependant une philosophie corporelle et non du tout intellectuelle ou métaphysique comme on veut nous le faire croire trop souvent.

Une philosophie corporelle ?

« Corporelle » : c'est-à-dire que le mental ne devrait pas vraiment parler seul au nom de l'aïkido. Pour reprendre notre cher Platon à brûle pour point, voici le discours type (classique, o combien !) de l'acte philosophique pris en flagrant délit de concordance : «... ce que je ne savais pas, je ne croyais pas non plus le savoir » (dans « l'Apologie de Socrate »). Bref : une seule solution : faire « parler » l'autre, d'où en aikido : lui faire développer son attaque, le laisser réagir, le laisser s'empêtrer dans cette volonté de détruire qui le submerge, le laisser s'exprimer entièrement dans sa violence, son agressivité, librement, presque fortuitement. Il y a ici expression de libération et non de calcul. Large ambition, vaine assurément, surtout en occident où l'on papote

beaucoup de ce que l'on fait ou de ce « que l'on devrait faire », au lieu de transpirer, et faire transpirer la vérité des concepts. Vaine également lorsqu'on se fait attaquer au détour d'une rue déserte, en pleine nuit, par surprise, par trois costauds haineux armés de battes de base ball, de lames de rasoir ou de poings américains.

Vaines ? Ce qui serait vain, ce serait de croire que l'esprit peut contrôler toujours l'événement. Ce serait de croire que le discours peut faire fuir le doute. Ce serait de croire qu'il y a échec s'il n'y a pas le résultat annoncé.

Lorsque l'on parle de « philosophie corporelle », qu'est-ce que cela sous-entend ? Y a-t-il une différence fondamentale entre le tennis, par exemple, et l'aïkido, un autre art martial et l'aïkido ou toute activité sportive et corporelle génératrice d'un « calage » du corps dans le polémologique social ou artistique (arts martiaux = ART... de la martialité → relire le début de notre page intitulée « Martialité des coups », p. 193) ? Il est clair qu'a priori il y a peu de différence, ou du moins que cette différence, aussi fondamentale soit elle, est surtout peu visible. Toute activité physique d'effort est ainsi un acte d'épuisement de la violence interne à chacun par exemple, d'épuisement du stress, de rééquilibrage biologique. De là sans doute les dérives faciles à deviner, à imaginer, à découvrir pour l'aïkido :

- « Sportivons l'aïkido ! ».
- Ou au contraire : « ésotérisons l'aïkido ! ».
- Une autre dérive : « baba-poétisons l'aïkido ! ».
- Ou à l'inverse amusons-nous là très sérieusement : « martialisons l'aïkido ! ».

Bref, des « dérives », j'en passe et la liste n'est pas exhaustive. Au Japon on appellerait cela aussi des *ryû*, c'est-à-dire des « écoles ». Elles seraient d'ailleurs reconnues comme telles. Eh oui ! noble traitement lexicologique, s'il en est, et belle courtoisie culturelle dans les appellations... Mais de *l'ai-ki-dô*... peu de traces. Reste que tout ça, eh bien, c'est du corps en mouvement, alors n'est-ce pas suffisant, après tout, puisque le corps va éduquer petit à petit l'âme ?

Tant que la pratique n'est que l'expression d'un résultat, elle n'est qu'une expression de volonté de domination.

Pour que « l'âme », pour que l'art, pour qu'un acte soit autonomisée, libérée réellement, il faudrait parvenir à un passage transformateur à l'intérieur même du voyageur, pas de l'extérieur et dans une forme figée. Croire que la forme changera de toute façon le fond, vieille ritournelle des moralistes, ne résout pas le problème de la domination. Il ne peut, au

mieux, qu'activer un désir de révolte (problème de la révolution : la potiche sera remplacée alors par une autre) ou de pétrification. La forme ne change pas forcément le fond, ni l'inverse d'ailleurs, c'est le contexte de la forme qui peut le changer, sa structure complexe d'alliance avec le milieu. Comme le dit Boris Cyrulnik : «...on peut dire que la structure sociale programmée organise des expressions variables selon les pressions du milieu. ». Ce n'est donc pas seulement un problème de forme et de fond mais plutôt un problème d'actualisation permanente, d'alliance interactives entre les comportements et le contexte, le milieu dans lesquels ceux-ci s'épanouissent.

La technique référencée ici en tant que mouvement « x » ou « y » est donc une bonne chose en tant qu'outil, si elle est capable par la suite de s'adapter à la circonstance, de façon à donner au corps non un formatage fixe et réflexe, mais un sens de l'actualisation du mouvement ponctuel. Il y a ici une quadruple articulation à trouver, à découvrir : celle qui va lier le mouvement... avec le sens du mouvement... avec le placement autonome du corps... avec l'intention du pratiquant et... avec les circonstances. Le mouvement doit un jour ou l'autre, par le travail de sens « de l'intérieur », devenir vie. Ce n'est donc pas une question de forme ou de fond mais de vie, vie dans ses formes et dans ses fondements. Il y a, à la fois effectivement, tuteurs de formes et tuteurs de fonds, mais le mouvement est vie, non les tuteurs.

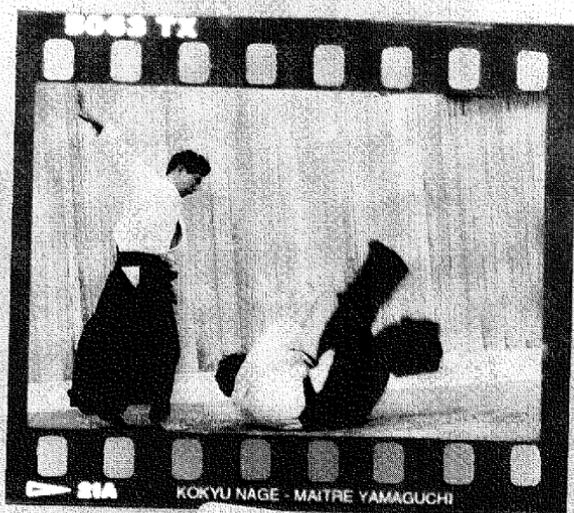
La construction n'est ni du fond ni de la forme, elle est au delà, elle sera dans l'architecture proprement créative du mouvement, de chaque mouvement en chaque instant. C'est le sens du travail qui est lui-même de l'apprentissage de circonstance (contexte, milieu). La technique en tant que forme figée n'est qu'un support intermédiaire, sur lequel on peut en quelque sorte « appuyer ses pieds », et commencer par là à entrer dans un autre challenge (à retrouver certes le plus souvent possible pour éviter de faire n'importe quoi. Par exemple : À moins de ne pas avoir le choix, on ne peut couper une branche avec un tournevis). La technique, c'est donc un outil et non pas la forme elle-même.

Le pratiquant ne devrait pas attendre de la technique « prototype » une révélation, il devrait par contre s'impliquer, s'immiscer DANS la technique pour découvrir un panel de circonstance par l'intermédiaire de cette technique (devenir peu à peu, soi, du magma en mouvement). C'est cela, cette approche qui devrait venir un jour changer le pratiquant.

Sinon, c'est simple, le pratiquant ne change jamais, il arrive, il apprend des techniques, il devient habile, puis il devient vieux, puis il se lasse, puis il ne bouge plus d'un acquis qu'il ressasse sans fin, puis il ne devient

pas autre chose qu'un bloc « immuable », qui vit ses mouvements à travers un modèle d'aïkido toujours extérieur à lui-même : des formes abstraites et figées aux noms trop connus de *ikkyô*, *shihô-nage*, *ten-shin-nage*, etc.

Le charpentier vautré sur son transat dirait alors : « tournevis, scie, marteau, etc... Bah oui, j'ai à la maison, je sais qu'on peut visser, scier et enfoncer des clous avec... Oui, bien sûr que je sais faire... mais... mais comment pouvez-vous oser me demander de charpenter encore, puisque j'ai déjà tous les outils ? ».



L'efficacité

Maitre Yamaguchi insistait toujours sur les genoux. Il faisait un grand geste de la main, de bas en haut et vers l'avant, comme mimant une lame de sabre fauchant l'herbe avec puissance.

25

L'EFFICACITÉ

Glisser à travers l'océan en plein jour.
 Entourer une province pour sauver l'autre.
 Emprunter un sabre pour tuer l'ennemi.
 Épuiser l'ennemi sans effort.
 Plonger à l'intérieur du feu pour commettre un vol.
 Feinter à l'Est, frapper à l'Ouest.
 Créer quelque chose à partir de rien.
 Franchir un col dans l'obscurité.
 Surveiller le feu depuis l'autre rive.
 Dissimuler un sabre derrière un sourire.
 Faire tomber un arbre pour en sauver un autre.
 Tenir le mouton chemin faisant.
 Battre l'herbe pour effrayer les serpents.
 Emprunter un cadavre pour rapporter un esprit.
 Dresser le tigre à quitter les montagnes.
 Si vous voulez faire des prisonniers, n'acculez pas
 vos adversaires.
 Jetez un carreau émaillé pour rapporter un jade.
 Pour capturer les brigands, capturez leur roi.
 Retirer le bois sous la marmite.
 Remuer l'eau pour attraper les poissons.
 La cigale dorée abandonne sa carapace.
 Fermer les portes pour capturer les bandits.
 Se faire des alliés à distance, attaquer à proximité.
 Demander un droit de passage pour attaquer le voisin.
 Voler une poutre pour remplacer un pilier.
 Désigner l'un pour piéger l'autre.
 Feindre l'ignorance en gardant toute sa raison.
 Laissez-les grimper sur le toit puis enlevez l'échelle.
 Faire fleurir les arbres.
 Transformer l'invité en hôte.
 Comploter avec beauté.
 Comploter au moyen d'un château vide.
 Comploter avec des agents doubles.
 Comploter en s'infligeant des blessures volontaires.
 Comploter en cercles continus.
 IL est préférable de fuir.

(« Les trente-Six stratégies », auteur inconnu
 cité par T. Cleary dans « La voie du Samounai »)

Bref : « La seule constante de la guerre est le changement constant » (Sun Tzu par B.H. Liddell Hart). Pour être efficace et réussir dans la vie, voilà un panel mnémotechnique assez exhaustif, clair et réaliste. On retrouve bonant-malant et fondamentalement toutes ces techniques dans la pratique de l'aïkido, dans son entraînement même. Pourtant, comme nous l'avons vu, l'aïkido n'est pas un art de « vaincre à tout prix ». Mieux encore, on peut dire je crois que l'aïkido est l'antithèse de cet archétype : il représente un développement culturel élevé par lequel l'Homme, comme l'écrit J. A. Marina à propos de l'esthétisme poétique, loin de prendre « un élan sentimental, prend la décision de choisir un style et de transformer la réalité en inventant – en découvrant- ce libre choix qu'est la beauté » (la « beauté » en occurrence d'esthétisme poétique, la « concordance de passage » en occurrence d'aïkido). À la base, devoir faire mal pour pouvoir réussir un mouvement devient alors rapidement une preuve d'échec du mouvement, du passage, et non pas une preuve de réussite de l'efficacité de l'aïkido ».

Parlons de lui justement : pas du héros hollywoodien qui casse et brise et tord et tue... mais du corps : Vitesse et Force : les conditions du mouvement seront-elles là comme l'esprit dans le guéridon ?

Au titre de l'efficacité, car bien entendu « martialité » est toujours lié avec le terme « efficacité », que dire sinon que les tenants du « tout sportif », du tout « cassant », de la « championite » ou du « tout martial » n'ont jamais réussi à démontrer que le geste d'entraînement rapide, puissant, destructeur et démonstratif était garant d'une bonne « mise en vectorisation » nerveuse et musculaire des pratiques de la voie.

Au contraire, et pour revenir à notre propos, l'entraînement, ce que j'appelle souvent en riant « l'entraînement caméléon » s'avère plus performant : l'entraînement caméléon (« sans fil à la patte », c'est-à-dire non entravé par des préjugés), se caractérise par la volonté d'adapter d'instant en instant son mouvement et les déplacements de ses organes moteurs aux réelles exigences de l'exploitation d'une forme de géographie circonstancielle de concordance. Regardons le caméléon, sa façon d'avancer sur une branche, de changer de couleur, de déplacer son regard, sa façon foudroyante de lancer sa langue sur une proie elle-même prête à s'envoler, etc. Il faut revisiter nos modèles...

L'autre exemple du Tai-Ji-Quan (ou Tai-Chi-Chuan, gymnastique chinoise très lente et coulée, en fait un art martial à part entière) participe également de cette forme d'activation du corps. Ces types de pratiques d'entraînement qui peuvent être à la fois toniques mais

relativement « douces » semblent bien mieux, ou bien plus souvent, réussir en ce domaine d'une « mise en vectorisation » nerveuse et musculaire des pratiques de la concordance.

Ensuite, il ne s'agit que de travailler la densité, de densifier réellement et au plus haut point cette douceur pour la faire devenir « force vivante en soi ». En cela douceur perd son caractère de faiblesse. Voyez les *uchi-deshi* japonais (élèves-maitres), contrairement à ce qu'on pense généralement en France, soit par lassitude, soit par propension pédagogique ou dérivative (historique bien souvent) : le mouvement naturel modelé par un assidu travail d'intentions, creuse de raisonnement (travail d'intention = « s'entraîner sans réfléchir, encore et encore, sans arrêt, le plus honnêtement possible, avec pureté, jusqu'à en perdre le goût » par exemple), est toujours plus performant qu'un acquis encyclopédique raisonné, prétendu logique et intelligible (ou didactique), qui veut régenter un ensemble physique de formes hautement structurées (gymniques : ces pieds ici, cette main-là, etc.). Il est de même plus performant qu'un entraînement à la douleur, qu'un aikido du « ça passe ou ça casse » (les bras par exemple). Car alors, dans ces cas d'aikido « efficaces », efficacité pensée et volontaire, la peur et la raideur viennent faire barrage au corps, les formes se figent peu à peu, deviennent souvent mortes, même dans le cas où elles seraient étonnamment dynamiques. Le mouvement meurt, le voyage se fait aporie. L'être de l'aikido, raidi par les ans, déclame alors : « Je suis très fort mais je suis devenu raide... n'y a-t-il pas moyen d'échapper à cette raideur ? » Michel Serres écrivait en 1995 : «... D'où le bâton de pèlerin. Quand la tête démontre l'impossibilité du mouvement et de la marche, il arrive que les jambes, aussitôt, se lancent, à leur aise, par les chemins et les voies. »

Pourquoi dire pour reprendre notre propos que : «... dans ces cas d'aikido « efficace », la raideur vient faire barrage au corps, les formes se figent peu à peu, deviennent souvent mortes (font « cimetière », comme je l'ai dit parfois dans mes cours : « Je vous en prie : ne devenez pas les fossoyeurs de l'aikido, les zombis de l'Aiki ! »), même dans le cas où elles seraient étonnamment dynamiques » ? Parce qu'une forme structurelle « formatée » est un pivot de la pensée qui ne peut justement pas dépendre DES circonstances mais seulement d'UN TYPE de circonstance déjà lui aussi modélisé, figé, d'un acte historique fixé une bonne fois pour toute en fait, et à jamais. Que ce pivot donc se fasse origine et le mouvement se fait menhir de pierre, ou se fait bois mort, sec et pelé. Détruire les causes de la raideur des épaules par exemple

(mauvais placements, mauvaise attitude corporelle), devrait ainsi devenir la principale priorité de tout pratiquant (enseignant) d'aïkido qui se respecte. Cette raideur-là et pas une autre. Il s'affaiblira, certes cet apprenti, de la sorte pendant un temps, il sera la risée de lui-même et des autres... mais après ce temps, une fois cette étape passée... quel bonheur par cette voie de recherche dans la pratique !

Mais qui sait qu'il travaille principalement avec les épaules, ou que telle partie du corps est bloquée ou qu'il travaille dans des directions fausses ?

Je me souviens d'un cours donné un jour d'été à Paris où j'avais demandé aux élèves présents de faire *kokyû-hô* (mini sumo à genoux, en tenant les deux poignets du partenaire) en saisissant sans aucune force dans les mains (tout en fermant quand même les doigts) et dans les bras tout en se concentrant sur le buste et le visage qu'il fallait juste rendre intègres et sécurisés par cette saisie. Personne ne réussit à se libérer de sa force jusqu'au point 0, à jouer le jeu jusqu'au bout de façon claire. Soit les pratiquants se ramollissaient comme de la guimauve en plein soleil, perdant ainsi le sens même de la saisie et toute structure corporelle, soit ils trichaient en souriant pour paraître décontractés tout en se raidissant. Mais tout le monde disait pourtant, au fur et à mesure que je passais : « Je ne mets aucune force, c'est sûr... » Puis, lorsque je le faisais avec eux : «... ah... pourquoi je me sens raide tout d'un coup ? avant que tu ne passes, je n'étais pas raide comme ça ! »

Je ne réfute pas ici la pédagogie nécessaire à l'enseignement, je ne réfute pas ici un historique d'expérimentation presque toujours nécessaire de la force par et pour la force. La piste que j'essaie maladroitement de faire émerger ici c'est la piste du travail personnel à long terme, celle par laquelle, justement, un sens pourrait émerger d'un acquis technique « brûlant à cœur » et non brûlant tout sur son passage. Il y a là réellement des pistes à prendre, à découvrir. Par exemple :

- Celle qui demande : « Suivre un enseignement, est-ce seulement « suivre » ou est-ce aussi s'assumer en tant qu'être demandeur, devancer, précéder l'enseignement et l'enseignant dans ses désirs de transmission ? »

- Celle qui demande : « S'entraîner, est-ce partir en acte de guerre ? Est-ce vouloir détruire ou obliger autrui à supporter l'insupportable d'une main mise sur son intégrité ? Est-ce forcer des « passages » ou est-ce ouvrir des « passages » ?

- Celle qui demande : « Un mouvement d'aïkido, est-ce un mouvement

visant la blessure de l'autre s'il ne chute pas ou un mouvement visant une technique intelligemment construite qui induit une dynamique de « couloirs » dans lesquels le partenaire peut laisser s'engouffrer librement son intention agressive sans être dangereux ? »

- Celle qui demande : « Une attaque en aikido, est-ce une vision de l'esprit de guerre en acte ou est-ce un thème de vie à travailler ? Est-ce un viol ou est-ce un acte de tendresse ? »

- Etc.

Cet ensemble de questions et de pistes concernant la martialité en tant que telle signifie qu'il faudrait envisager de travailler d'une façon « différente » pour pouvoir faire apprendre au corps le besoin d'une « souplesse » (nous ne parlons pas ici forcément (seulement) d'une souplesse statiquement corporelle et articulaire mais d'une souplesse « dynamique » des mouvements, des mentalités elles-mêmes) indispensable à l'étude des circonstances¹⁷⁴. Changer nos idées sur notre pratique ? Certainement oui. Absolument oui. Ce qui est clair, c'est qu'on ne pourra pas travailler vite et fort, donc, tant que la géographie volumétrique du mouvement (de l'attaque, du suivi des intentions, des chutes par exemple) ne s'y prêtera pas, ou que des raideurs physiques tarauderont la technique. C'est impossible de progresser dans ces conditions. Mais pourtant c'est le plus souvent dans ces failles de la méconnaissance de la dynamique, ou d'attaques, ou de techniques fausses, que viennent s'immiscer en fait le discours de cette fameuse « efficacité » préhistorique de « l'aïkido de casse » en tant que loi (et je dis cela au risque, sans doute, de choquer beaucoup de pratiquants enlisés dans cette forme de penser l'aïkido, mais que faire ? il faut ici vraiment « épouiller » les mentalités de cette parasitose à la pratique).

Nous connaissons tous les axiomes simplistes de cette démarche, nous en connaissons les rictus :

- Ce que tu fais, ça ne marche pas puisque je peux choisir de ne pas bouger, de te bloquer, choisir de ne pas chuter quand je le veux. Vas-y, essaye, ça ne me fait rien...

¹⁷⁴ Lors d'un stage de Frank Noël à Paris je fus ainsi surpris de constater que si nombre de stagiaires imitaient bien les formes techniques souples de Frank, le contenu même des mouvements restait basé sur des rapports physiques tendus par du conflictuel (en gros, ce : « il faut réussir à montrer au partenaire qu'on peut faire la technique »). Et, en effet, un état d'esprit à faire « passer » au sein de la pratique est nécessaire à l'enseignement et non seulement un simple état technique de la pratique. Le social en chacun de nous est indubitablement lié à la forme d'apprentissage, mais aussi à la forme des fondements de l'apprentissage, ce que beaucoup d'enseignants ne voient pas ou même refusent d'admettre (lire nos notes n° 90 et 96 à ce propos).

- Essaye à l'inverse de résister à mon mouvement si tu le peux. Attends, *nikyo* (torsion du poignet-coude en « Z ») : Tu as mal ? Tu frappes ? Tu gémis ? Ca marche, hein ?

- Tu t'es fait mal ? Tu vois : c'est de ta faute, tu n'avais qu'à faire attention, toi... tu n'avais qu'à chuter !

Et ce corollaire final :

- Tu vois c'est donc cet aikido de douleur qui est bien le meilleur ! (→ il est à proprement parlé : « ir-résistible »).

Autant aller se réfugier dans une nouvelle grotte de Lascaux et retourner à l'âge de pierre, tailler des silex, pisser sur l'humanité, et partir avec un épieu et quelques provisions à la recherche d'un mammouth congelé du côté du Nord. Au moins, cela présentera un intérêt ethno-archéologique de recherche. Nous sommes bien loin et ici, en effet, de l'aikido créatif et révélé de Ô Sensei (le Fondateur).

En cela, tout aikido « cassant du partenaire » est un leurre puisqu'il se construit sur un paramétrage déjà décidé, déjà formaté à l'avance. Il n'y a ici aucune invention, rien, que de la pétrification dans le corps et dans l'esprit. L'aikido « cassant » donnera par la suite un aikido de réflexes nerveux (Randori forcé, triche à outrance, refus, blocages, domination, angulosité exagérée, etc.) et non un aikido de passage intuitif. Le réflexe, en ce sens, n'est pas une « intuition du corps » comme on pourrait le croire, le réflexe est réponse mécanique à des impulsions corporelles perçues en fonction d'un dressage (j'y reviens ici). L'intuition est par contre anticipation et organisation personnelle indirecte (par expérimentation personnelle, un « Kan » entraîné pourrions-nous dire) des impulsions même, ce qui fait toute la différence : Dans le premier cas le pratiquant est toujours en retard malgré sa rapidité, dans le deuxième il se donne la chance d'être en avance malgré son apparente « lenteur ».

Il ne devrait donc jamais s'agir en fait de vouloir blesser le partenaire, au contraire. L'intention même de blessure, de coup, d'arm-lock, de torsion de poignet, d'étranglement, de projection « Rambo-tisée » (« Ranbo » en japonais → brutal), etc. met un terme à l'acte d'Aiki, au lent apprentissage de la souplesse et de l'intuition. Il faudrait que chaque pratiquant finisse par comprendre cela¹⁷⁵. S'il y a douleur voulue du poignet d'*uke*, ou pire même blessure, cela signifie que celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) ne maîtrise pas la technique, cela ne signifie pas qu'il est efficace ou que « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) est « nul ». La douleur d'*uke* sur un mouvement n'est qu'un constat d'échec en aikido : un constat d'impuissance, contrairement à ce que pense la majorité des pratiquants.

Cependant il est vrai qu'en aikido il existe de « fausses douleurs » : les techniques de *sankyô*, *nikkyô*, *yonkyô*, etc. sur les poignets ou les coudes utilisent ainsi ces passages douloureux. Que sont ces « fausses douleurs » ? Ce sont des douleurs de passage elle-même. C'est-à-dire des douleurs qui ne subsistent pas, tout à fait ponctuelles, des douleurs « tampon » qui viennent ponctuer le mouvement, très proches en cela des *atemi* (des coups). Elles ne sont pas à confondre avec des douleurs profondes ou des blessures à proprement parler. Elles sont elles aussi des outils précis de travail, de ciselage de la technique. Elles ne sont pas là pour aller au-delà du possible, au-delà de la matière mécanique du corps du partenaire¹⁷⁶. On peut s'apercevoir de la sorte et avec le temps que ces points deviennent de moins en moins utiles à activer au fil d'un placement de plus en plus fin de la technique. *Nikyô* ne consiste pas à faire geindre le partenaire sous la douleur de son bras tordu jusqu'à ce qu'il frappe à n'en plus pouvoir de sa main libre au sol. Il ne devrait même pas avoir à frapper : c'est la douleur de tension passagère et légère de son bras qui introduit pour lui un placement corporel nécessaire et indispensable : tant à la survie de son intégrité dynamique (intégrité de son centre et non intégrité de son corps) qu'à la bonne poursuite du mouvement de celui qui est attaqué (*shite*). Cet échange est mutuellement volontaire. La douleur borne son placement, elle verrouille sa charpente articulaire globale (non pas une articulation ponctuelle), pour l'empêcher d'aller, structurellement parlant, où il ne peut pas être sans se départir de cette intégrité, et non l'obliger à aller où celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) veut le faire aller. À l'inverse c'est le partenaire qui poussera sur son propre poignet malgré la douleur pour empêcher le reste de son corps de se mal placer ou celui qui fait le mouvement de « lui rentrer dedans » de façon irréversible (→ désengagement du danger par sacrifice d'un point).

175. Bien sûr que *Kote-gaeshi* est un mouvement de renvoi du poignet (de retour du poignet et non de retournement du poignet pour être exact), mais le poignet est ici outil de prolongement du corps, il n'est pas but en soi, pas du tout. Il est l'outil, le relais délicat de passage du corps du partenaire vers ce renvoi de son avance dans le mouvement. Le poignet est ici un point levier à ménager et non à détruire, sinon, à force de détruire, de handicaper ou de pétrifier (habitude de la blessure, de la douleur) ces points pivots finissent par disparaître en tant que tel et le corps finit par se figer dans une force monolithique et morte.

Apparté : un mouvement comme *Kote-gaeshi* peut se faire sur un doigt, l'index ou le médium, sans effort, ou sans risque vers le coude. Il peut également se faire uniquement « dans les directions ». Pourquoi chercher à faire tant et plus (sinon pour apprendre des limites) ? méditons...

176. Le mouvement de « *San-Kyo* » par exemple n'est pas un mouvement de torsion douloureux du poignet. Il est une mise en tension de la chaîne cinématique articulaire et donc anatomique qui part des doigts pour se finir au niveau des chevilles en passant par toute la charpente corporelle, ce qui est très différent. Ce n'est pas la douleur qui fait bouger le partenaire mais cet enchaînement de tensions continues qui tend son corps comme on le ferait d'un arc.

Au mieux et par exemple : une technique comme *yonkyô* (utilisation du poignet du partenaire comme d'un manche de fouet, l'une des techniques qui peut être vraiment douloureuse en l'aïkido) n'a pas dans les faits besoin de douleur volontaire au poignet pour fonctionner si *yonkyô* est bien fait dans ses directions d'entreprise. Un mouvement comme *yonkyô* passe dans sa direction parabolique par le centre du partenaire pour aller s'effondrer dans le tapis, il ne doit pas s'arrêter au point interne du poignet mais diffuser la direction de cette douleur vers les pieds du partenaire (le point devient alors volume immense de tout le corps. Cette dispersion signe la non-réalisation de la douleur).

La douleur en aïkido est ainsi inexistante en tant que volonté de faire mal pour le mal pour ceux qui comprennent le sens de cet art¹⁷⁷, car elle est soit borne entre deux états de passage, soit paroi rocheuse de ce passage, et non fracassement sur la paroi ; ou non plus avalanche provoquée.

Une roche ainsi, et en tant que telle, en tant que matière, n'est jamais un danger en soi, elle n'est pas non plus une douleur si on l'effleure, si on la touche, ou même si on s'appuie dessus. Forcer par contre quelqu'un à se taper la tête, le poignet ou le coude sur une roche est dangereux et douloureux. Voilà la différence entre la « roche guide », et la « roche tueuse ».

Ainsi il faudrait déjà apprendre à bouger, à se placer avant de penser à « l'efficacité » : Sinon, c'est du « n'importe quoi », du « chien fou », du « bata-bata » (→ le vol de pigeon affolé...), comme le disait Yamaguchi Sensei (maître), de l'immaturation absolue dans la pratique comme le disent nombre d'autres maîtres japonais que j'ai connu¹⁷⁸, ou même de la pure inquisition sadique.

Et, s'il est vrai qu'il faille endurcir le corps et canaliser les émotions face à la douleur par la pratique, il est faux de penser que la douleur (quelle qu'elle soit) soit nécessaire, en tant que but, pour passer un mouvement. Car alors la douleur ne fait que montrer la propre incapacité du pratiquant à faire de l'*ai-ki*, voir à mettre en œuvre son

177. Il est bon ici de comprendre qu'on peut aussi travailler l'inverse : faire mal pour faire mal, chercher à endurcir le corps. En ce cas, la seule condition nécessaire serait de dire qu'il doit y avoir consensus, acceptation commune, idée par cela d'aller vers les limites pour apprendre à connaître ces limites. ; pas pour connaître l'aïkido → sinon c'est soit de la pure domination fascisante, soit de l'Aiki-Jutsu.

178. N'ayant pas réussi à l'inviter ce jour-là, j'eus quand même le privilège de voir juste à côté de moi s'entraîner Chiba Sensei (maître) au Hombu Dôjô (le dojo central, le siège d'une association, ici à Shinjuku (Tokyo), c'est impressionnant de vie, de densité, de concentration. La roche est à la fois vive et lente, dense et compacte mais elle n'est pas roche qui percute et qui détruit. Par sa façon de se placer sans cesse dans le défilé des mouvements, elle ne laisse pas passer l'erreur, et cela malgré sa douceur, sa lenteur apparente, voilà son secret terrible de roche.

imagination créatrice. Ainsi puisque le *sensei* (le maître), l'enseignant, demande de faire tel et tel mouvement et qu'il est difficile de changer sans cesse ce qui est demandé, afin de pouvoir travailler quand même, l'une des plus grandes qualités d'un pratiquant est celle de l'honnêteté qui le pousse non pas à bloquer des mouvements mais à recréer les conditions de paramétrage réelles d'une attaque, du mouvement et de son suivi de ce mouvement. Voilà l'une des premières tâches du pratiquant : essayer de comprendre et d'activer une lucidité de réaction du suivi de la martialité dans sa pratique. En clair :

- Comprendre comment adapter les vitesses à une certaine forme de pratique sans que ces paramétrages ne modifient les conditions d'un mouvement.

- Comprendre comment adapter les forces en action par rapport à une certaine forme d'étude et non pas par rapport à une « réalité » imaginaire de la martialité du cinéma typé hollywoodien.

- Comprendre que tout acte vivant possède son rythme et que ce rythme est à découvrir dans chaque mouvement avant la force, pour que la puissance (et non la force) vienne un jour se placer elle aussi dans ces rythmes (le joueur de piano ne fait pas autre chose).

- Comprendre qu'un véritable combat est toujours, comme le dit très bien Kirishima Kazuhiro, le lutteur de Sumô (la lutte japonaise), dans sa biographie (p 31) : « un combat livré au bord du gouffre » et que ce gouffre qu'on retrouve à chaque instant dans le cadre de l'entraînement ne peut être passé en fanfaronnant, même s'il paraît ne pas être un combat (→ Concentration ! → Détachement ! → Concentration ! → détachement ! → etc.).

Il faudrait réapprendre ainsi la naturalité mécanique du corps, de ses déplacements, de la notion de poids, de la notion de changements d'appuis, de la notion d'attaque et de présence, de l'anatomie mécanique et neutre des articulations anatomiques, de leurs prolongements angulaires, de leurs actions de rotations ou d'extension dans les déplacements, et non pas apprendre à contre-carrer ces mêmes articulations et les mouvements qui en découlent dans leurs variations infinies. Il faudrait réapprendre à marcher, à utiliser les genoux par exemple : maître Yamaguchi insistait toujours sur cela : les genoux, il faisait un grand geste de la main, de bas en haut et vers l'avant, à mi-jambe, comme en mimant une lame de sabre fauchant l'herbe avec puissance¹⁷⁹, comme en mimant une vague déferlant sur la plage ; ces genoux qui doivent être l'élément le plus souple et les plus incisifs du

corps au sein de l'action, l'élément vraiment déterminant et essentiel d'une technique réussie.

Alors aux « redresseurs de tort », ces « casseurs de bras », ces « je vais te faire planer », ces « crie pitié ! Tape ! Tape ! Pour montrer ton allégeance ou je continue » et à tous les partisans de la « tyrannie de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) », il faudrait ici répondre par ces pensées :

→ À celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) : « Oui, il y a douleur insupportable sous l'action de ton mouvement, et après ? L'aïkido, c'est cela et c'est tout ? Est-ce même cela, franchement ? Excuse-moi, tu es trop fort pour moi et je suis incapable de comprendre ta volonté de destruction. Si nous faisons un Aïki plus actif, plus constructif, moins primaire, il y a peut-être quelque chose d'autre à trouver... Entrons en complicité d'étude, recommençons sur de nouvelles bases de réflexions parce que ça, là, ce que tu dis être de l'aïkido, ça ne va pas nous mener à bon port... »

→ À l'attaquant (*uke*) : « Non, je ne cherche pas à te faire mal. Tu ne chutes pas, dommage... Mais quelle importance pour moi, après tout, tu es passé, pourquoi revenir là-dessus ? Et puis, de toute façon, nous travaillons lentement et l'attaque était décidée, donc ni de ton ressort ni du mien. Et si tu attaquais maintenant de façon un peu plus vivante et moins dangereuse pour toi-même ? Non, non, pas plus vite ni plus fort : mieux ! C'est vrai que la dynamique n'est pas encore là. Reviens souvent, nous finirons par trouver au fil des ans de la densité et je t'en promets de ce dynamisme éreintant auquel tu sembles aspirer dans notre travail... »

Soyons sérieux, cette confusion entre « être efficace » et « être invisiblement redoutable » est la plus grande erreur qu'on puisse relever dans la conception de l'aïkido chez nombre de pratiquants.

Je me souviens ainsi lors de mon passage de 3^e dan à Paris il y a bien longtemps, qu'un pratiquant passait, lui, à l'époque son 4^e dan. Je ne me souviens plus de son nom mais il avait montré lors de son propre passage une telle volonté de destruction vis-à-vis de ses partenaires que

179. Voir le film « *Soleil rouge* » avec T. Mifune et A. Delon. On y découvre à la fin du film la représentation d'un des grands mythes formateur du Japon : le sabre du dieu impétueux Susanoo qui faucha l'herbe haute afin de le protéger lorsqu'il fut encerclé par les flammes allumées par des paysans. Dans sa version originale, le sabre s'appelle « Kusanagi no tsurugi », le sabre faucheur d'herbe. Susanoo le trouva dans la queue d'un dragon à huit têtes. Ce sabre divin fut conservé jusqu'en 1945 au temple Atsuka à Nagoya où il disparut pendant les bombardements américains, dit-on. Par cette légende, ce sabre a rejoint les deux autres bijoux impériaux avec le miroir sacré (*yata no kagami*) et les bijoux magiques (*magatama* ou *mitama* : les pierres de l'esprit en forme de crocs (essence, activité, création, sagesse)).

toutes les personnes présentes en étaient restées stupéfaites. Au début, c'est vrai, impressionnés par tant de dynamisme et de force, tant de hargne, une sorte d'admiration était venue saluer le début de sa prestation : des « Hoo ! » et des « Haa ! ». Puis au fil des partenaires qu'il blessait l'un après l'autre, l'admiration se transforma en stupeur, puis en désapprobation indignée : « Quoi c'est ça l'aïkido d'un 4^e dan ? Du « Hulk » en furie ? C'est cet acte de barbarie haineux et tyrannique, complètement disproportionné à un sens véritablement humain ? » Et pourtant sa démonstration était extraordinaire de force, de dynamisme et de rapidité. Il était maître d'un jeu alors, s'était entraîné pour l'être assurément, c'était sans aucun doute vrai (muscultation à outrance, Jogging, pratique forcée, etc.). Mais ce jeu n'était-il pas ainsi truqué ? S'il avait eu confiance en l'aïkido, aurait-il ainsi eu tant de haine inconsciente pour ses partenaires ? pour l'aïkido ? pour ce qu'il faisait lui-même finalement ?¹⁸⁰

D'ailleurs, et pour revenir à notre propos, on peut travailler très doucement au niveau d'une vitesse apparente, mais par contre très rapidement au niveau des placements. Là, « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) peut, s'il est disponible, ce qui n'est malheureusement pas souvent le cas, ressentir cette autre dimension des « vitesses ». Ce ne sera donc pas la vitesse ou la force elle-même qui pourront venir directement référencer, étayer la martialité mais une « capacité de gestion » des vitesses, de la souplesse et des visions d'un placement sans cesse actualisé, ce qui est très, mais vraiment très, différent.

Ainsi travailler à la volée sans rien ressentir d'autre que son propre mouvement, ses propres sensations et/ou conclusions (ou bien échecs) de mouvement (« vite, je tourne, je projette, j'immobilise, je bloque, je recommence, etc. »), revient à une vaste entreprise de destruction de la sensation, et cela même s'il y a quelqu'un d'autre en face de soi. Le miroir de l'autre est brisé (et non crevé, traversé) dès le départ du mouvement et pour cause : je lui renie, à cet autre, le droit de vivre différemment de ce que je veux qu'il subisse : tout est déjà prévu, calculé, emballé dès l'attaque : technique de *shihônage*, de *kotegaeshi* ou autre... Hop ! Hop ! Il n'y a pas de commencement, à la limite des « entrées » mais surtout,

180. Vu de ce point de panorama, l'aïkido n'est pas pour chacun d'entre nous, autre chose que ce que, finalement, le pratiquant que nous sommes en fait. Ainsi, l'INTENTION de l'entraînement n'est pas seulement un concept, c'est réellement ce qui va donner sa personnalité et sa pertinence à cet entraînement. Ce n'est pas le *sensei* (ou alors indirectement), ni le partenaire qui donne le réel sérieux ou le plaisir de l'effort de ce « travail », c'est notre INTENTION toute personnelle.

surtout : il n'y a que des fins, des fins, des fins : immobilisation ou projection. Ainsi dès le début d'un mouvement, le pratiquant pense au résultat qu'il veut imprimer au mouvement. Il n'est pas dans le lieu du placement, mais dans un lieu imaginaire d'un effet concluant de ce qu'il croit être le « passage à l'acte » avant que celui-ci ne soit même abordé. Comment pourrait-il ressentir une sensation, faire ouverture, faire passer l'autre ? Il n'est qu'un pianiste qui joue avec des moufles polaires, voir avec des crochets de ninja en ferraille à la place des mains. Lui, il est déjà de l'autre côté du miroir dans son imagination volontariste, seul, virtuellement seul alors qu'il dit faire de l'aïkido, de la concordance, de l'encordage... Il n'est assurément plus « passeur », il est réalisateur de film en trois « D » et spectateur unique de son propre film. Il vit ses mouvements dans la virtualité de ce qu'il doit « finir » et non dans l'instant de leur réalisation en tant que passage. Il n'y a plus ici de l'instant, il n'y a que « les cinq dernières minutes ». On regarde le film non pour son déroulement méthodologique mais pour cette fin qu'on veut connaître afin d'être rassuré.

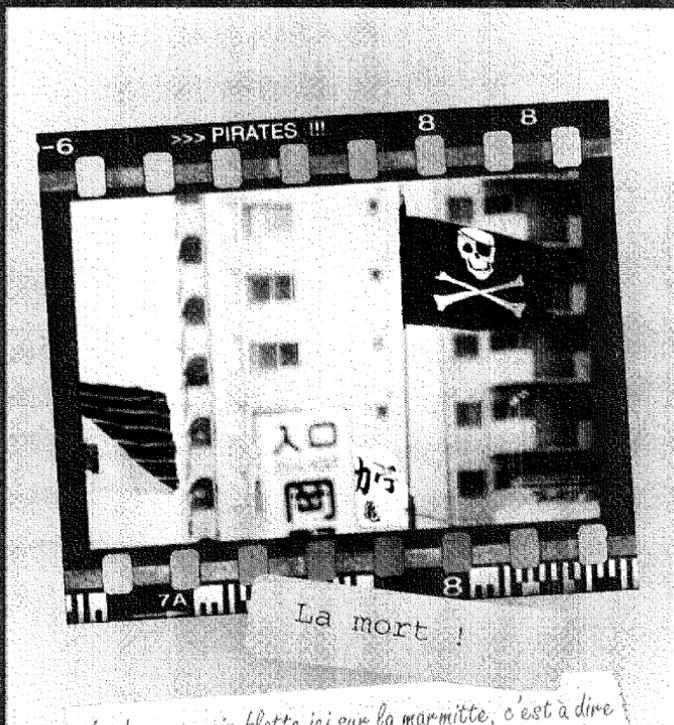
On est loin ici de « l'efficacité » si l'on se place d'un point de vue aikido ou de la vie. Car, comme le dit J. Lacarrière : « La seule efficacité est celle qui consiste à donner un sens à notre vie ». On est loin aussi de l'amour (sinon de l'amour de soi). On est loin aussi de la concordance sinon de la concordance avec soi-même, c'est à dire que ce n'est justement pas encore de l'aïkido et pourtant déjà plus de la concordance (après vingt ou trente ans de pratique assidue, parfois plus, « médaillé de Dans, de stages, de titres et autres faits d'armes exceptionnels » comme un ancien combattant d'okinawa (grande île tout au Sud du Japon et annexé autrefois par celui-ci, où eurent lieu de terribles combats pendant la dernière guerre), on pourrait se poser des questions¹⁸¹.

Mais enfin... bon... après tout, qui nous a jamais fait ressentir ce que pouvait être « La Légende du Grand aikido » ? N'est-ce pas une légende d'ailleurs que tous ces « ai » et tous ces « ki » et toute cette « Voie » (« dô ») qui ressemble plus aux vestiges de la voie Appia qu'à une autoroute de l'information ? Assurément non, ce n'est pas une légende, et chacun de nous en se libérant de son orgueil d'être ceci ou cela, pourrait le découvrir peu à peu, avec les efforts d'ouverture adéquats et nécessaires. Jigoro Kano (le fondateur du Judo) lui-même et en son

181. Cette histoire ressemble un peu à l'histoire de ces soldats japonais restés tapis sur leurs îles dans la forêt vierge après la fin de la guerre de 40 et qu'on retrouve ahuris (ou gardiens d'un trésor de guerre hypothétique), toujours tapis dans les profondes forêts des îles du pacifique (Le soldat Hiro Onoda découvert en 1974 en pleine jungle Philippine, un autre découvert dix ans plus tard par des chercheurs d'or sur l'île de Mindanao), sans qu'ils sachent ou refusant d'accepter que la guerre était finie depuis près de... quarante ans !

temps, eut les mêmes problèmes avec ses propres élèves. On sait ensuite ce que le Judo est devenu de formalisme et de compétition¹⁸². N'imitons pas forcément les ratés de l'art.

182. Dérivatif rituel de la violence, certes, et c'est tout à son honneur, mais seulement dérivatif, pas libérateur. Sauf pour ceux qui sont en « tête d'affiches » et qui n'ont ainsi plus rien à « prouver » d'un passé devenu glorieux, devenu dominateur dans leur art et donc exemple personifié. Ou ceux qui ont « passé le cap » et s'enfoncent peu à peu, vers un judo récréatif et transpiratoire, faisant émergence, ici encore du centre, du « Hara » (le ventre) et non de l'acte multi-compétitif lui-même.



Le drapeau noir flotte ici sur la marmite, c'est à dire que le "challenge de la vie prise" devient l'unique loi devant le monde.

26

LA MORT

« Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler »

Quinault. Atys.

Qui peut dire qu'il pratique dans cet état d'esprit souverain où : il n'a effectivement plus rien à dissimuler ? « *Ura wa nai* » dit-on en japonais, c'est-à-dire que cet homme ou cette femme n'a pas d'arrière-pensées, pas de but dissimulé, indirectes cette fois encore, qu'il n'y a pas de « coulisse » dans la direction apparemment ouverte de sa personnalité. Mais faut-il ou non rester pur à ce point ? Le peut-on même ?

Dans le cadre de la pratique, certainement. Et pourtant, curieusement, l'être de l'aïkido laisse planer un doute puisque l'assaillant va venir se perdre, se perd en « passant au travers » de lui sans jamais, à aucun instant ni comprendre, ni savoir ou saisir surtout ce qu'il l'attend. En toute logique cependant l'être de l'aïkido ne le sait pas non plus, ce qu'il va faire ou ne pas faire, tout va se décider dans l'acte. Cet instant de l'acte est un instant « de mort » pour tous deux, exactement le même que celui où tout équilibre bascule, où tout peut basculer : vivre encore ou se perdre, inspirer ou perdre conscience, entrer en « *irimi* » (placement du centre) discret... ou prendre le rétroviseur de l'autobus en pleine figure, alors qu'on l'attend, en rêvant, au bord de la station.

La limite ?

Oui : « à la limite », à l'extrême limite de ce point de déséquilibre, « à la limite » va venir ou non s'articuler un mouvement, la vie finalement en continuité ou la mort en fermé de rideau. Et l'importance ne se joue pas là comme certains le croient sur le problème d'une « vraie » mort, d'une mort-punition ou d'une mort « qui fait terme à... ». Car il s'agit ici pour le *budōka* d'une mort sans nom et sans goût, sans valeur en fait, complètement anonyme et absolument NEUTRE, dénuée de sens moral sinon dénuée de choix. Cette mort, c'est avant tout la mort d'un instant, la mort du temps, du temps qui continue de passer, donc mort du

temps pensé comme unique preuve d'existence par chacun d'entre nous.

Comme dans le monde humain le plus commun qui soit, lorsqu'un pratiquant d'arts martiaux parle de la mort, c'est en fait le plus souvent et de manière tout à fait détournée mais flagrante de SA vie dont il parle. Parce que la vie, il sait ce que c'est dans ses basculements incessants, il s'imagine savoir puisqu'il vit cela quotidiennement au sein de ses exercices. Il côtoie la mort sans cesse, du moins il le dit, il le croit, il le ressent et l'imagine. Alors sa propre mort anticipée revêt l'uniforme que sa vie a endossé dans sa personnalité. Sylviane Gacinski dit à ce propos : « L'anticipation de la mort, que nous ne pouvons pas ne pas penser, a deux effets possibles : la mélancolie, qui nous retire d'avance tout présent, et, à l'inverse, l'amour des choses ou des êtres finis, d'autant plus intense qu'il est désespéré ». Sont-ce là, ce « retraitement du présent » et cet « Amour » (cette fois bel et bien avec des guillemets), les challenges des arts martiaux ?

Je pense entre autre en écrivant cela à cet adversaire que rencontra un jour Mike Tyson et qui s'écroula K.O. au premier round devant des millions de téléspectateurs en essayant de se dégager d'une mauvaise échauffourée. Cependant, en repassant la bande vidéo au ralenti, tous les journalistes s'aperçurent qu'il n'avait même pas été touché. K.O. réel mais imaginaire, si bien imaginé qu'il était donc devenu réel, la mort personnifiée par les propres angoisses de la vie. Mélancolie ? Désespérance ? il s'agissait cette fois d'autre chose : une « mort » actualisée.

La mort se pare ainsi, telle une maîtresse virtuelle qui pose son bras sur le nôtre pour nous suivre au bal des vies, des valeurs que chacun met dans son temps, dans SA vie justement. Tourbillon des apparences, trouble de l'illusion, magnifique imposture. Ici également la personnalité de chacun va venir dessiner un « axe » dansant (axe : terme qu'on aime en aikido parce qu'il rassure les foules, nous y reviendrons : virtuel concrétisé là encore, clair, positif enfin !) et cet axe va venir diriger la pratique de la vie.

Qu'en résulte-t-il pour nous ici ?

Lors du décès de maître Osawa (père), de celui de maître Yamaguchi ou plus récemment encore de celui de Kisshômaru Ueshiba, en découvrant les visages accablés des survivants que nous étions, je me suis rappelé de cette phrase étrange : « lorsque tu pleures quelqu'un, sans le savoir, c'est toi, ta propre mort avant tout que tu pleures... » Oui, ce que l'on pleure c'est soi, c'est l'abandon, la perte d'une partie active de notre « JE », l'errance de la

pensée devant le phénomène, devant la vie aussi. Il ne viendrait à personne l'idée de penser qu'alors on souffre parce que l'on a été jugé et puni. La mort ne peut être logiquement perçue de cette façon-là sauf dans certaines traditions religieuses comme la tradition judéo-chrétienne où l'on a jugé bon de faire croire à une notion de faute primordiale qu'il fallait d'une façon ou d'une autre expier, payer littéralement par de la mort « de quelque chose en nous ou en autrui ». Mais si tel est le cas, alors la mort devient un axe si important de la vie qu'elle devient étalon négatif de la vie, le bandeau rouge sur les yeux du condamné.

En aikido c'est exactement la même chose : tant que la mort sera considérée consciemment et inconsciemment comme le thème fondamental ou la condition essentielle d'exécution d'un mouvement, l'origine (self défense) ou l'aboutissement (punir/démontrer/persuader) d'un « départ à l'acte », alors la notion de concordance de l'Aïki sera faussée au niveau vital de son exécution. Le drapeau noir flotte ici sur la marmite, c'est-à-dire que « le challenge de la vie prise » devient l'unique loi devant le monde. En cela l'aïkido en occident, passé le folklore des moines de Shaolin (les moines guerriers de l'ancienne Chine) et du « petit scarabée » à qui le vieux maître aveugle enseigne la paix de l'âme dans l'usage de la main de fer, a beaucoup de problème pour passer le cap d'une approche réellement anti-conflictuelle de sa théorie, et surtout de sa pratique. Prendre quelque chose, le centre du partenaire sur la technique de *kokyū-hō* (la « technique du souffle ») par exemple oui, mais qu'en faire après de ce centre ? Prendre, pénétrer dans le vital d'autrui oui, mais pourquoi alors ne pas faire passer, guider ce vital dans un autre plan, dans un autre espace, vers un nouveau paysage ?

En occident l'échec, quel qu'il soit, est vu comme l'effet d'une cause qui ne peut être que sanction. En Orient, l'échec est vu comme un aléa de la vie parmi d'autres aléas. L'échec est lui aussi passage et non résultat. En Occident la mort, à de rares exceptions (grand âge, très longue maladie, etc.) est vu comme l'effet d'une cause qui ne peut être qu'une forme d'échec en soi. En orient, la mort est vue comme un autre aléa, indubitable cette fois, de l'expérience sans cesse renouvelée de la vie.

Cela ne retire en rien le degré de la souffrance dans les deux cas. Cependant le poids de ces deux attitudes est très différent. Par conséquent, le poids de la vie lié à ces attitudes est complètement différent lui aussi : en orient le tapis de la vie, multiforme et multifonctions, doit se dérouler par-devant soi, en occident le fardeau de

la vie, plein dès le départ par une faute originelle et irréversible surtout, doit toujours être tiré à soi comme un boulet. Cette différence d'attitude engendre en aikido de grandes différences de résultat, voire même de grandes différences de compréhension ou d'appréciations :

En Occident l'idée d'une mort « pédagogique », c'est-à-dire qui veut éduquer le pratiquant (il ne faut pas échouer, il ne faut pas mourir car ce serait alors la condamnation suprême de l'acte de se défendre, le plus grand témoignage d'échec possible, etc.) est largement majoritaire dans les milieux des arts martiaux. Ce que les pratiquants ignorent souvent eux-mêmes c'est que cette forme de penser la mort ne vient pas des arts martiaux, elle n'a même rien à voir d'une façon philosophique ou historique avec les arts martiaux : elle vient de notre éducation.

Dire, maintenant gentiment et a contrario : « petit scarabée, ne crains pas la mort, ne la vénère pas non plus, elle n'est rien et tu n'es rien pour elle. Vis l'instant qui se présente comme s'il allait toujours être le dernier de ta vie, et ta vie ainsi sera toujours droite... » n'arrangerait certainement pas les choses si le dit « petit scarabée » avait comme moi par exemple quarante ans : c'est trop tard¹⁸³.

Pourtant et c'est là que l'on rejoint le but de ce livre, il y a ici un entraînement à mettre en place dans le cadre de sa pratique d'aikido. Cet entraînement, c'est l'entraînement de l'instant du corps et de « l'âme », de « l'être en nous qui s'ignore » : le non-savoir de l'instant, le non-contrôle jusqu'au point limite de basculement, de l'instant, de la révélation d'un véritable savoir. Deleuze écrivant : « De même vous ne savez pas ce que peut un corps, de même qu'il y a beaucoup de choses dans le corps que vous ne connaissez pas, qui dépassent votre connaissance, de même il y a dans l'âme beaucoup de choses qui dépassent votre conscience ». Activer petit à petit cette conscience, la faire petit à petit sortir de soi, c'est vraiment faire acte d'aikido !

À Paris, en passant dans la rue l'autre jour j'ai vu une affiche de théâtre sur une colonne Vendôme. C'était une affiche pour « L'Amante Anglaise », qui, à part sa présentation rédactionnelle, ne reprenait que la photo de Marguerite Duras dans un effet légèrement « passé ». Oui c'est cela aussi la mort : le seul être qui ne saura jamais comment son histoire, l'histoire demeure, c'est celui qui est mort. La mort est dans le plan du réel, et pourtant, par définition, pure inconscience¹⁸⁴.

183. N'avez-vous jamais remarqué que l'enfant, lui, s'il peut souffrir d'une idée de perte dans son monde, n'a pas peur à proprement parler de sa mort, il a peur des loups sous son lit, de la mort de Godzilla à la télévison, des crocodiles dans une flaque d'eau, de la directrice d'école dans le square mais pas de sa propre mort.

Le travail de l'aïkido sur la mort est donc avant tout un travail sur le « JE », sur cet être « qui se dit « JE » mais qui n'est pas nous » (je ne sais plus qui a déjà énoncé cette phrase, ce : « un être qui se dit « JE » mais qui n'est pas nous »...). Il s'agit de martialité en son point essentiel. Il ne s'agit pas de détruire le « JE », il s'agit de chercher par épuisement du « JE » cet autre qui est en nous et qui, lui, est concerné par toutes les sortes de mort ou de vie en tant qu'événements. Ainsi « l'idée de la mort » dans le cadre de la pratique ne devrait pas être une idée abstraite qui donnerait du poids à notre volonté de survivre ou notre volonté de justifier notre forme de pratique. Elle doit au contraire, cette « idée de la mort » devenir peu à peu une pratique elle-même à l'intérieur de la pratique : il faudrait que le pratiquant mette en action, de façon permanente, l'activation de chaque instant non pas « comme si » la mort pouvait... Mais en laissant la mort s'insinuer dans la pratique de chaque instant, en laissant ces instants allés à la limite de la crise temporelle du « JE ».

En clair il faudrait inclure la mort au programme de l'entraînement. Elle n'est pas la belle accompagnatrice de bal, la maîtresse virtuelle au grand décolleté et aux longues jambes fines mais... la musique du bal, le rythme du bal, le bruit des pas sur le plancher, quelque chose de bien concret qui n'est pas utilisé pour justifier les actes humains mais qui vit en chaque instant, comme une onde de basculement incessante, sur laquelle il faudrait danser, il faudrait frémir, non de peur ou de plaisir mais frémir comme de l'eau qui va bouillir, cet état des « petite bulles pareilles à des yeux de poisson qui vont flotter à la surface de l'eau » (« Le livre du thé » par Okakura Kakuzo), pas encore mais presque... pas encore mais... bientôt, là... tout de suite.

Dire cela n'est pas prôner la tristesse, le noir ni le deuil, détrôner la vie matérielle et ses impératifs. Il ne s'agit pas soudain de devenir « sérieux », ascète renfermé sur lui-même comme une huître, et de supprimer à jamais le sourire. Au contraire, c'est parce que l'on a la possibilité d'inclure en notre pratique une notion de mort de l'instant et de la faire

184. Le *Bardo Thodol*, ou livre des morts des Tibétains, à ce titre, est un livre ambigu : il apprend au mort à vivre sa mort et à échapper à ses pièges par l'intermédiaire d'un lecteur vivant, un religieux en général, qui l'aide au chevet de son corps mort. Le *Bardo Thodol* apprend de même au vivant à anticiper par la connaissance et la méditation ces mêmes pièges qu'il rencontrera « le grand jour ». Mais le grand jour... ce sera dans un monde d'inconscience que se produira l'événement. C'est-à-dire que notre « JE » ne sera plus « JE » mais un autre « quelque chose de nous » absent au monde de la conscience, cette inconscience même. L'inconscience se refait être. Ainsi dans le *Bardo Thodol* il n'est pas dit comment échapper à la puissance du « JE » ; il est seulement dit que le « JE » mourra finalement, indubitablement et qu'alors... « ce sera très dur » comme l'aurait dit Coluche.

Petite histoire d'enfant : « Papa, dis-moi : grand-mère, combien de temps elle restera morte ? »

vivre, que cette mort va nous emporter, que l'idée de mort devient réellement constructive, que l'idée de faute s'en trouve éliminée et avec elles toute cette foutue problématique d'échec. Vous vouliez des résultats ? En voilà déjà un : le sourire revient !

La conscience ne peut éclore que de l'inconscience. Là encore il y a libération de l'être et soudain une ouverture extraordinaire sur le monde : plus de crainte, plus de peur, la mort au bout du chemin... Peut-être et après ? La problématique de la mort au sein de la pratique de l'aïkido devient donc : « Comment activer en nous une certaine conscience en ce lieu, en cet acte, incluse pourtant dans le plan de la contingence humaine ? » Sommes-nous prêts pour tant de bouleversement dans l'idée que nous nous faisons de nous-même (« JE ») au travers cette image de la mort ? Je sais en tout cas par expérience que l'aïkido ne s'arrête pas à une simple problématique de : « je dois me défendre bien pour pouvoir survivre », ce n'est pas là ni mon but, ni le fondement de ma pratique sur ou en dehors du tapis, et encore moins dans le cadre de l'enseignement ou dans le cadre d'un entraînement Aïki de concordance. De plus et toujours par expérience, en combat de rue, la notion de mort, pour le *budôka* surtout (*budôka* = le pratiquant d'art martiaux), est toujours présente avant ou après, rarement pendant la bagarre comme dans l'exemple que nous avons cité un peu plus haut¹⁸⁵.

L'aïkido au niveau de sa base de fondement ne doit s'établir ni dans son entraînement ni dans ses structures d'enseignement comme un plagia facile d'une morale personnelle ou communautaire. L'aïkido est avant tout didactisme de la conscience du monde. « Le contraire d'une morale de salut, c'est d'enseigner à l'âme à vivre sa vie, non pas à la sauver », écrivait Deleuze. En ce sens l'aïkido ne doit pas être enseigné comme un sophisme habile et surtout, point qui nous touche ici de plein fouet pour ce qui concerne l'aïkido français encore moins comme une casuistique¹⁸⁶ habilement transposée sur ce nouveau support de travail de « l'âme » et du corps qu'est l'aïkido.

185. Cet aspect d'actualisation physique et mentale de la mort au sein d'un combat arrive plus fortement qu'on ne l'imagine pour ceux qui approchent un jour ou l'autre cet état limite du combat. J'ai ainsi un ami architecte qui, lorsqu'il était jeune et qu'il faisait ses études à Chicago, s'est fait cerner tard dans la nuit dans une ruelle par un gang de malfaiteurs motorisés. Son seul souvenir : c'est d'être tombé « dans les pommes » au moment où ces derniers commençaient à l'attraper par le col. Il reprit conscience peu après, indemne, sans une égratignure et en plus on ne lui avait rien dérobé (!).

186. Casuistique : Mot emprunté à l'espagnol « casuista » dérivé du latin casus (« cas de conscience »). Ce mot péjoratif désigne une tendance qu'à un casuiste à justifier des faiblesses ou des erreurs de pensée par une argumentation raisonnée de caractère moraliste (et le plus souvent chrétien). La casuistique est donc une forme de fermeture de la pensée qui tend à raisonner par de l'a priori de connaissance ce qui ne l'est pas ou ne parvient pas à être connu justement.

En revanche, on peut dire, je crois, qu'un regard philosophique est indispensable. Car il met en route, pratiquement parlant, une tentative de passage à du « vivable », à du « responsable », à du « Je regarde... », une tentative de réaction à la pétrification de la pensée, une mise en doute, sans cesse, du pouvoir de ces « colosses aux pieds d'argile » qui nous gouvernent et qui ne sont pas des Hommes mais principalement leur production mentale.

Une forme de pensée peut intéresser notre propos ici, c'est ce qu'on appelle la non-pensée justement : La non-pensée que l'on apparente souvent à la non-philosophie, ce que Deleuze appelait « l'ombre du « peuple à venir », est une forme de pensée qui n'est pas actualisable ou plutôt qui, lorsqu'elle s'actualise, disparaît en tant que telle ou fait disparaître l'actualisation de ce qui l'a engendré.

« Penser à ne pas penser
C'est penser à quelque chose
Parviendrez-vous à ne pas penser
Même à ne pas penser »

Poème cité par T. Cleary dans « *La voie du Samourai* »

Cela veut dire quoi en clair ?

En aikido, lorsque vous parvenez à tout retirer au mental, naît la non-pensée.

Chacun de nous en lisant ces lignes fait un lien de suite avec bouddhisme Zen. Pourtant, et même si la corrélation est flagrante, ce n'est pas d'elle que je réclame la non-pensée. En fait le bouddhisme Zen est à mes yeux une toute petite partie « éclosante » de cette forme de pensée, souvent un résultat spécifique, associatif et religieux (casuistique donc lui aussi) et pas forcément une forme de pensée originelle par elle-même au niveau historique. B. Shree Rajneesh explicite ce point en disant : «... vous appréciez le maître, vous vous sentez bien, vous êtes en train de penser, « le maître doit être content en ce moment ». Et puis brusquement, il saisit son bâton et se met à vous battre [...] et vous ne comprenez pas. Le mental s'arrête ; il y a une pause. Si vous comprenez la technique, vous pouvez atteindre votre soi. [...] Comment peut-on atteindre l'état de Bouddha parce qu'on vous frappe ou qu'on vous jette par la fenêtre ? Même si on vous tuait, vous ne comprendriez pas, vous

ne pourriez pas atteindre l'état de Bouddha. Mais si vous comprenez le mécanisme de cette technique, alors, il vous est facile de comprendre ces histoires. [...] Le Zen est fondé sur la quatrième technique de Shiva¹⁸⁷.

En aikido on entend souvent cette phrase, feu maître Osawa en faisait son bréviaire : « il faudrait polir le miroir, il faudrait éliminer encore la poussière, polissez le miroir... » du corps, de la pensée, de la personnalité, de l'âme, etc.

Pardonnez mon hérésie mais cela n'a jamais expliqué comment passer à travers, comment enfin ne plus être tributaire du miroir.

Je repense à cette fable bouddhiste ancienne et irrévérencieuse (citée encore par B. Shree Rajneesh) dans laquelle on demande aux moines d'un temple d'écrire un poème afin que l'on puisse désigner un successeur au vieux patriarche. L'un d'entre eux, le plus respectable, le plus lettré et le plus légitime donc écrit avec grandiloquence quelque chose comme cela à propos de la poussière du miroir de l'âme qu'il faudrait nettoyer et polir pour atteindre l'illumination. La nuit venue, il dépose hypocritement le poème dans la chambre du maître alors que celui-ci dort, et attend le lendemain. À la lecture du poème, le maître déclare que celui qui l'avait écrit avait atteint l'illumination. Tous les moines se réjouirent car tous connaissaient l'auteur du poème. Mais le soir, un moine, assistant cuisinier illettré qu'avait modestement accepté le patriarche douze ans plus tôt dans son monastère, à la surprise des moines venu prendre le thé dans sa cuisine, se mit à rire pour la première fois en douze années de labeur, en entendant la rumeur et le poème de « l'illuminé ». Le moine-cuisinier accepte alors, par gageure, sur la demande des moines présents, de griffonner sur le mur de sa cuisine sa réponse : « il n'y a pas de mental, il n'y a pas de miroir. Alors où la poussière peut-elle s'accumuler ? »

Le lendemain, une grande agitation étreint la petite communauté qui avait eu vent de la réaction de l'ignorant. Le patriarche part en grandes

187. Suite du texte original : concentration/méditation sur l'instant d'arrêt intermédiaire entre l'inspiration et l'expiration (« pause » dit Rajneesh qui compare celle-ci à l'instant, la seconde fatale où vous voyez une voiture vous foncer dessus, juste avant d'être renversé : cette « pause », cet instant (à étendre, à trouver ou retrouver) c'est le véritable état de soi) Voilà donc cette 4^e technique : « Ou, quand l'air est complètement expiré et que la respiration s'arrête d'elle-même, ou quand l'air est complètement inspiré et que la respiration s'arrête — pendant cette pause universelle, le moi s'évanouit. Cette expérience est difficile uniquement pour l'impur ». Il est malheureux qu'il nous faille importer le Zen du Japon, parce que nous avons perdu nos traditions ; nous ne le connaissons plus. [...] Quand l'esprit est pur, il n'y a pas de désir, pas de souhait, pas de motivation ; vous n'allez nulle part, vous êtes simplement ici et maintenant, tel un étang tranquille — sans même une ride. Alors, la respiration s'arrête automatiquement. Elle n'est plus nécessaire. Sur cette voie, votre moi s'évanouit et vous atteignez le soi, la Quintessence ».

pompes dans la cuisine, lit les quelques lignes inscrites sur le mur et déclare brutalement au cuisinier : « Tu t'es trompé, ignare, retourne à tes travaux » et le patriarche regagne ses appartements.

Mais la nuit venue, le patriarche se lève en silence, vient voir le moine cuisinier et lui dit : « Tu ne t'es pas trompé mais il m'était impossible de le dire devant ces idiots. Ce sont des idiots cultivés, mais quand même des idiots. Et si je leur dis que j'ai décidé que ce serait toi mon successeur, ils te tueront. Il vaut mieux fuir. C'est toi mon successeur mais ne le dis à personne. Je le savais depuis ton arrivée au monastère. L'Aura était là. Et ces douze années de silence ont vidé totalement ton mental. L'Aura est à son apogée maintenant. Elle respandit maintenant, mais fuis, car ils te tueront [...] »

Crever même le miroir ? Comment concilier les contraires, atteindre enfin la non pensée ?

Pour une raison simple cela deviendra un jour nécessaire à chacun de nous : la non pensée est simplement l'apothéose de l'ouverture, du non-dit, du non-faire¹⁸⁸, elle est la connaissance qui rejoint la pensée brute sans la contrarier, mais en lui donnant du « cœur ouvert » pour raison de survivre. Le non-faire n'est pas du « laisser-faire », il est au contraire le pendant du « faire ». C'est-à-dire non pas le « faire » mais ce qui le déclenche, au même titre que le non-dire déclenche le « dire »¹⁸⁹, le silence, le son, etc. La non-pensée est la pensée constructive de la philosophie comme l'a très bien dit Deleuze. Celle-là ne peut s'appuyer que sur celle-ci. Ce que je nomme ici la non-pensée est la « compréhension non-philosophique » du monde, la modestie absolue. Elle est celle qui dit entre ses lignes : « je ne sais pas, mais y a-t-il... ? ». Elle ne réfute pas la pensée philosophique, elle permet de donner à celle-ci une infinitude dans son champ fluide d'exploration. Ainsi, contrairement à la pensée scientifique qui n'aime pas savoir qu'une non-science est nécessaire à son extension¹⁹⁰, la pensée philosophique peut grâce à la non-pensée ne pas « boucler » sa pensée dans un cadre étroit, voir empêcher indirectement de le murer de façon arbitraire et subjective. A contrario, la non-pensée s'appuie sur la philosophie pour vivre elle aussi, car la philosophie cautionne au besoin la « face humaine et sociale » de sa pensée (en en prenant le relais si nécessaire). La non-

188. « Le Grand Chemin est en réalité le Non-Chemin » disait Morihei Ueshiba (traduction de John Stevens).

189. « L'art de la paix, c'est remplir ce qui est vide » disait Morihei Ueshiba (traduction de John Stevens).

190. La non-science par exemple, ce serait une vue de-fragmentée du monde, une vision globale, une vision d'ensemble du monde et de son étude.

pensée dit-on au Japon, c'est le « risque zéro », en fait l'écho d'un « et après... » qui n'en finirait pas de répondre aux questionnements des Hommes jusqu'à l'épuisement de la dernière des dernières de leurs questions. La non-pensée est cette faculté de devenir du non-être parce que le non-penseur sait qu'il ne peut pas être ici sous la coupe d'un lieu de domination interne ni même externe : il laisse donc la non-pensée s'immiscer dans son discours brouillé et celle-ci s'occupe juste de faire circuler son énergie « entre des trames d'influences » sans être dominé ou dominateur¹⁹¹. Le non-être est en cela un « échangeur ».

Qui croirait cela possible de nos jours n'est-ce pas ?

La non-pensée est donc du non-dit, un discours sans ou dans le discours, voire un catalyseur de résultat inverse d'un discours. C'est pour cela qu'il est très difficile de jouer avec la non-pensée. Par intuition, elle fait peur, on retrouve ici les sorts du magicien, le chaman et ses potions vomitives. On retrouve notre bateleur. Odeur de souffre trop déroutante, tenante d'une vérité inintelligible et ancestrale, voulue périmée en notre époque de bombe atomique et de voiture à l'hydrogène. Périmée, certes, inconsciente le plus souvent, certainement, mais qui fonctionne encore et pourtant redoutablement bien, partout dans le monde, puisque la non-pensée est humaine aussi, on ne le peut plus.

Sur le tapis, la pensée brute (disons ici une forme de pensée presque animale) et la non-pensée ont souvent l'exact et même aspect vu de l'extérieur. Pourtant, dans un cas, l'ours des Carpathes laboure le tatamis de ses griffes, quant le non-penseur laisse surfer son « âme endolorie d'humanité » au fil des événements avec une fausse apathie. « Fausse apathie » parce qu'il y a là aussi du répondant, une fabuleuse tonicité en attente, en regard, en action, mais il n'y a plus ni jugement conscient ou inconscient, ni peine insurmontable, ni plaisir de domination sur l'acte.

L'être laisse sa vie crever la tempête comme le moine a laissé la sienne crever le miroir : avec un suivi conscient de ses propres réactions (« vous

191. « [...] l'influence caractérise tout organisme, quelles que soient sa forme et sa complexité. Un homme sans influence n'apprendrait rien de l'humanité. Il resterait à l'état de promesse et n'en tiendrait aucune. Cet homme virtuel existe : c'est l'enfant abandonné. Tous les organismes sont poreux, même au niveau biologique élémentaire, c'est l'échange avec le monde extérieur qui leur permet de vivre, de se développer et de tenter de devenir eux-mêmes » (Boris Cyrulnik). Plus loin, le même éthologue nous livre ce que cet « être dans ou au sein de l'influence » apporte. Il parle alors d'ensorcellement, c'est-à-dire d'une liaison relationnelle presque interdépendante : « La fonction de l'ensorcellement, c'est de nous fondre, de nous faire éprouver le délice d'être-avec, fusionnée, dans le monde d'un autre, créant ainsi le sentiment d'existence, de plénitude comme dans l'amour ». Pour y revenir en ce point très important, c'est ce que j'appellais précédemment « devenir, se réduire au monde ».

êtes conscient lorsque vous êtes « inclusivement » conscient » dit B. Shree Rajneesh), au lieu de laisser sa tempête essayer de le submerger. Le moine en fit autant qui, à force de suer sang et eau en frottant comme une ménagère folle, tout au long de sa vie, ce foutu miroir, l'use à le rendre fin comme papier à cigarettes ; ou las de le polir si bien et de s'apercevoir qu'il ne fait que mieux encore se réfléchir dedans, finit un jour par passer à travers en se penchant une dernière fois sur lui, ou en voulant se fracasser la tête dedans sans plus le pouvoir.

Le non-penseur est un naufragé volontaire en quelque sorte, un Alain Bombard en puissance : il expérimente, toujours et encore plus il expérimente ; il donne sans cesse, pour rien apparemment, pour expérimenter encore et encore. Le résultat ? Il l'ignore bien souvent lui-même dans son sens social de « récupération ». Il sait qu'il y a là aussi du non-résultat, c'est-à-dire un résultat indépendant de sa volonté sinon de son action. C'est l'expérimentation qui fait l'intérêt de la non-pensée, pas vraiment un résultat déjà prévisible a priori. — Pourquoi ? — Pour expérimenter et puis bien sûr : faire expérimenter ! — L'enfant sauvage n'est pas conscient de son état de méconnaissance, n'est pas conscient qu'il ne deviendra jamais un homme, le non-penseur si. — Il ne se révolte pas contre cet état ? — Non, puisqu'il est connaissant du chaos de sa méconnaissance. — Pourquoi ne met-il pas cette connaissance au service de la libération de son état ? — Parce qu'il est libéré de cet état, il ne le subit pas, il le précède sans cesse.

L'expérimentation est le témoignage de son passage sur terre. Lui aussi, de cette façon il est cause, cause de la découverte d'un savoir sur la vérité, la vérité « d'être au monde » (j'ai transposé ici une très belle phrase de Mathias Kodai, dans son fantastique ouvrage : « Freud apolitique », chez Point hors ligne, 1984, p. 119 à propos de Socrate...).

Le chat domestique rejoint le non-penseur et vice versa : sans abandonner son état de chasseur dont il ne pourra jamais se libérer, celui-ci devient l'être chaud qui, roulé en boule dans un des fauteuils de la vie, se lève et s'étire quand on vient à lui, va faire son tour et revient dans le même fauteuil s'asseoir avec tous, miauler un peu, ronronner beaucoup et finalement apporter un peu de sa chaleur douce au monde sec des Hommes avec lesquels, pourtant, il a choisi de vivre. Lui, il n'est rien, tout le monde se l'accorde, tout le monde le croit, juste un chat, le chat « de la maison ». Pourtant c'est parce qu'il est là, le non-homme, que tout change et devient humain même quand ce n'est plus possible de

l'être, même quand on a envie « de tout foutre en l'air ». Le « choisi » devient alors celui qui choisi, indirectement certes. On vient à lui en dernier recours, pour un moment, oh juste « comme ça » : on le caresse donc, lui qui n'aime pas trop ça ; on lui parle, lui qui ne parle guère ; on le fait ronronner, lui qui ne peut pas parler ; on lui balance éventuellement un coup de pieds « dans l'cul » amical quand il gêne et qu'on veut s'asseoir dans « son » fauteuil, quand il devient « collant », quand il se frotte par trop au monde endolori des Hommes, lui qui voulait aussi juste un peu de pitance ou un peu d'amour...

Les chats ainsi ont-ils leurs identités de non-chats eux aussi ?

Cette non-pensée est donc un peu toutes les formes de pensée à la fois, avec en plus de cette capacité à avoir absorbé ces différentes formes de pensée, la particularité de s'être détaché des questionnements, sans cesser pourtant d'en expérimenter les phénomènes. La mort, toute notion de mort, revêt ici un caractère souvent mal compris d'acceptation. En fait il s'agit moins d'acceptation, que d'émergence de la conscience. Il s'agit « de préméditation de la mort - comme le disait Montaigne dans ses essais (essai I) - en tant que préméditation de la liberté ». Il n'y a pas pour la non-pensée de limite à repousser de façon artificielle dans la mesure où toute limite est vécue comme subjective aux valeurs de « sauvetage » de la mort qu'on peut leur attribuer. B. Shree Rajneesh disait : « Quand on s'est pénétré de la certitude de la mort, la peur disparaît. Si la mort doit être, la peur disparaît. Si l'on peut faire quelque chose, si l'on croit que l'on peut faire quelque chose, la peur persiste. Si on ne peut rien faire, si on est déjà dans la mort, il est absolument certain que la peur disparaîtra ».

La mort, la blessure ou la douleur, de même, sont vécues comme des « contre-temps », du temps qui marche « à reculons », des « pertes », à la fois déjà là et pas encore là, où à la fois « ici » et pas « ici », dans tous les sens en fait à la fois et par-ci par-là, un « devoir de servir », du temps inversé (Diogène de Sinope et les stoïques, leur conception naturaliste du monde ne sont pas loin non plus. Ce qui les différencie de la non-pensée, c'est que celle-ci ne cherche pas à ignorer la douleur ou à borner un monde topique, physique ou matériel. C. Millot rappelle que les stoïciens enseignaient que : « il n'est de réponse juste à l'affreuse nécessité que de la vouloir »).

C'est le côté subjectif de la pensée, quelle qu'elle soit, qui a perdu pour la non-pensée une valeur qu'elle n'a au demeurant jamais eu sinon dans

l'esprit du social. Cela va loin, très loin, au-delà du discours et au-delà des concepts cette fois peut-être, vers le gouffre de pensées que l'Homme a toujours tenté d'éviter au fil de son élévation historique vers notre civilisation : cela va vers la mort à long terme de la pensée en tant que pensée purement et seulement matérialiste.

Lors d'un entraînement, la non-pensée ne se manifeste que rarement sauf peut-être dans le cas d'un entraînement de fond, en résistance, sans sourire, sans plaisir, sans réflexion, sans plainte ni craintes et entièrement polarisé sur le travail de pétrissage des techniques : un entraînement « automatique » du genre ...J'attaque, je chute, je me relève, j'attaque... j'attaque... j'attaque... — j'entre, je fais le mouvement, je projette, je suis, je sollicite, j'entre... j'entre, j'entre... — j'attaque, je chute, je me relève, j'attaque... etc. sans fin que le salut de fin de cours.

Cette forme d'entraînement est courante à l'Aïkikai où l'on ne change pas de partenaire pendant une heure, ou on ne parle pas beaucoup non plus en s'entraînant. Si l'accord de ce type d'entraînement est commun, et le niveau physique et technique similaire ou concordant entre les deux partenaires, ce type d'entraînement est celui qui est le plus extraordinaire qui soit quant à l'expérience unique qu'il apporte. À partir d'un certain moment, on finit par se détacher psychologiquement de soi-même, comme si le « JE » n'avait plus à exister. Comme si plus rien n'existait d'ailleurs qu'une grande composante dynamique de mouvement effectivement universelle. Le corps devient ainsi une sorte de grosse locomotive impersonnelle en action, indestructible, complètement énergétique, traçant sa route à travers le paysage des mouvements, comme prise d'un élan laborieux, bienheureux, fort et doux (« crever la tempête en zig-zaguant, saoul avec de l'eau, avec tant d'eau, ivre comme le bateau de Rimbaud »).

Le retour de la pensée brute, animale, est proche ? », pensez-vous...

Proche, certes, incluse peut-être, mais pas semblable, car la conscience demeure, s'en trouve même absolument aiguisée à un point impressionnant. C'est là toute la différence avec la pensée brute. Je ne sais plus dans quel livre je lus un jour : « l'innocence mais pas l'ignorance » voilà pour conclure ce que peut devenir la non-pensée.

Il n'y a pas de hiérarchie verticale (ou pyramidale) dans une énumération possible des différents modes de pensée. On se rend compte en effet que ceux-ci tournent en rond de l'un à l'autre en chacun de nous depuis notre naissance et de même vraisemblablement depuis la naissance de l'humanité jusqu'à ce jour.

En aikido et suivant les temps, les lieux ou les Hommes, la façon de

poser un discours, une parole, un mouvement, un enseignement, se retrouve sur des strates d'un même processus : chaque mode de pensée libère un comportement à la mesure de ses possibilités (exemples ici de formes de pensées : la pensée brute, la pensée commune, la pensée sophistique, la pensée casuistique, la pensée artistique, la pensée scientifique, la pensée philosophique, la non pensée...).

Où se situe l'aïkido actuel, sur cette sorte d'anneau de Moëbius des modes de pensées que nous venons d'énumérer, par exemple ?

Il est certain que l'aïkido en France est devenu une affaire sérieuse, une affaire aussi qui se prend au sérieux. Le nombre de pratiquant est là pour le démontrer, l'aïkido passe à la télévision, court parfois sur les lèvres... Les questions souvent posées sur les grades, le sens de la voie, de l'aïkido, la technique, etc. également. L'entrain et l'application à vouloir pratiquer sur le tapis de même. Pourtant et de mon avis personnel, je ne pense pas que la France, sur le sujet du sens à donner à l'entraînement ou celui à donner à l'aïkido, soit très bien placée pour donner des leçons, dans la mesure où elle n'a pas dépassé l'approche casuistique ou brute du problème quand le Japon a déjà et de longue date survolé tous ces états et essaye avec une diplomatie teintée de prudence chaotique (zig-zag → le sujet étant vaste et épineux y a-t-il une autre approche possible ?) de les faire découvrir à ceux qui pénètrent sa sphère de connaissance.

Il est fort probable que la France, l'aïkido français, par l'intermédiaire de quelques êtres « phares », ou les réflexions profondes ou techniques sur cet art que certains ont permis ou permettent directement ou indirectement de déployer par rapport à l'acte d'entraînement (par rapport à l'acte portail de vivre cet entraînement), est par contre à même de venir enrichir l'aïkido mondial par une vision beaucoup plus lucide d'un travail-avenir de l'aïkido dans ses rapports au monde. Mais ce n'est pas évident, ce n'est pas du tout cuit : comme le dit Jan Patocka : « Le choix fondamental, vivre ou ne pas vivre, comporte le poids, il est cette charge qui se manifeste par la suite plus concrètement dans le caractère non libre, dans la difficulté du travail ».

Mais il y aurait encore et certainement beaucoup à dire à ce sujet...

Ce qu'il faudrait retenir : c'est qu'il y a un challenge à relever dans le cadre de notre pratique et que ce challenge n'est pas, comme on nous le fait croire de savoir qui est le meilleur ou non, qui est le plus fort ou non, sur telle ou telle voie, dans telle ou telle structure. Le véritable challenge

consiste à savoir comment faire parcourir, par l'intermédiaire de la pratique, à nos élèves, telle ou telle forme de pensée/acte, afin qu'ils progressent sur cette voie. Comme l'a dit C. Tissier un jour, l'Europe ainsi que les États-Unis sur le plan de l'extension, comme le Japon sur un plan originel de concrétisation, ont un rôle important à jouer dans l'avenir de l'aïkido : « notre job, c'est de garder le rêve magique du Japon et de ses grands maîtres intacts. Le job du Hombu Dôjô (le dojo central), c'est de concrétiser ce rêve » (ATM, 1995). Je me permettrai de rajouter seulement qu'il ne s'agit peut-être pas de développer seulement une forme de rêve. Le Japon grâce à son histoire culturelle, avec ses fonctionnements fondamentalement différents des nôtres, doit être plutôt vu comme un champ actif de racines à notre approche (racines liées, rhizome → voir la pensée « Deleuzienne » → culture → cultivateurs).

Comme mon ami Pascal Durchon l'a évoqué lors d'une discussion à ce propos : « Un renvoi de l'aïkido international « sur le Japon » est même louable. »

Peut-être ?

Peut-être...

Cette forme d'enrichissement de l'aïkido Japonais par des relais extra-insulaires permettrait en effet une écriture présente, mieux « actualisable », de l'aïkido dans son ensemble, évitant ainsi au Japon de s'enfoncer toujours d'avantage dans le traditionalisme, et ses tendances mortifère ou fascisante, souvent uniquement tournées vers la concrétion (comme le rappelle Thomas Cleary dans « la voie du Samouraï » : «... huit siècles de loi martiale oblige »). Cela aussi, effectivement, doit être dit.

Il y a là un challenge d'écriture : d'écriture du « présent de l'aïkido ». On sait d'ailleurs et par expérience historique que la culture Japonaise a une faculté extraordinaire de « digestion » des apports étrangers à son pays (à condition bien sûr que ces apports lui paraissent une évolution). On peut le remarquer dans des exemples nombreux à travers le temps. Nous n'en citerons que trois : la poterie d'abord importée de Chine puis exportée, réintroduite plus tard en son pays d'origine ; les automobiles prélevées dans le vivier européen ou américain (Renault 4 CV, Ford Mustang, Lotus Elan par exemple) puis copiées, retravaillées dans leur concept (→ Hino 4 CV (sous licence), Toyota Corola puis Celica, Mazda E5), exportées enfin à travers le monde dans des formes similaires ou améliorées avec la renommée qu'on sait ; la cuisine dite « japonaise » de « *Teppan-yaki* » (la cuisine que le chef fait devant le client sur une tôle

chaude), en fait une adaptation japonaise de la tôle à hamburger américaine, revue, enrichie superbement par la culture culinaire nipponne et réexporté dans nos pays, méconnaissable dans sa finitude au point qu'on la croit typiquement japonaise, etc. Ce qui frappe à chaque fois c'est cette capacité qu'à la culture japonaise à bonifier en les « digérant » ces acquis extérieurs au point de les transcender pratiquement en de nouveaux produits, ou au minimum en leur donnant un nouveau statut, une nouvelle identité.

Pour ce qui concerne la vision qu'on pourrait avoir du « Japon », il ne s'agit pas forcément d'une illusion à entretenir, pas d'un « rêve », on se tromperait (je le pense vraiment) à le croire de façon figée. Ce qui laisse à penser au rêve, à l'illusion inabordable pour ce qui concerne le Japon, et mis à part le problème de distance, réside uniquement, comme la pratique d'ailleurs, sur un problème d'investissement personnel. Le Japon est un pays insulaire, donc fuyant, un pays insulaire, donc méfiant, un pays insulaire donc secret au plus profond de ses racines. C'est un pays entier, une pensée elle aussi entière... et pourtant un pays simple à la fois, presque théâtral. Dans cet entrelacs de racines je dis ici que ce pays est entier, bien sûr, mais cela signifie que pour la pensée insulaire japonaise en général, encerclement de l'océan et des mers oblige, le reste du monde est une sorte de roue dont le Japon serait indirectement le moyeu, la scène (la fameuse (fumeuse) « Grande Origine »).

La grande différence entre le Japon et la France par exemple c'est que l'activation de la culture japonaise pour ses habitants et dans leur relation au monde part d'un affect (kimochi) pour déboucher sur un acte, une pensée. L'affect est presque toujours premier (même s'il est nullissime d'ailleurs). En France c'est le contraire, l'activation de la culture française, européenne pour ses habitants et dans leur relation au monde part plutôt d'une pensée (raisonnement premier) pour essayer de recréer ou retomber sur de l'affect (kimochi). Le raisonnement est alors premier (même s'il est nullissime lui aussi d'ailleurs).

Cette particularité de différence vient non seulement de la culture en acte dans le langage par exemple mais aussi de l'éducation : en France et dès les débuts de la vie on essaie de « casser » l'être pour le formater dans des droits et des devoirs (l'école actuelle et l'éducation parentale des petits enfants nous en montrent bien le meilleur exemple : « ici ! », « viens ! », « fais attention ! », « assieds-toi ! », « arrête ! », « tiens-toi tranquille ! », « tais-toi ! », « mange ! »). Par la suite, le droit fait place à

la libéralité mais c'est trop tard : la base de vie de l'enfant est figée sur le « il faut » et sur le « il ne faut pas ». La raison qui en découle ne viendra que rarement donner de la liberté aux sentiments d'intuition.

Tandis qu'au Japon, pays insulaire, minuscule, de plus habitable sur une petite partie de son territoire, et donc obligé de faire en sorte que les habitants, depuis si longtemps superposés les uns sur les autres en état de « guerre civile » permanente (moins maintenant), se « supportent » entre eux, l'éducation en bas âge (jusqu'à six ans environ) quoi qu'on en dise, laisse émerger une liberté presque anarchique du « kimochi enfantin » (« *kimochi* » = « *ki* » l'énergie + « *mochi* » de « tenir en soi » = les sentiments, l'humeur...), l'affect enfantin de façon ouverte (« Les enfants entre 0 et 6 ans sont insupportables et personne ne les reprend ? » pense-t-on en bon français moyen). Ce « paradis » restera pourtant aux enfants qui deviendront grands : ils seront, à la base de leur personnalité, guidés par leur « *kimochi* » avant d'être dirigés par des lois. La confiance fondamentale restera. Et cela même si par la suite ce « *kimochi* » est réellement brisé par formatage de la technique du « le clou qui dépasse des autres, on lui tape dessus ». La base, elle, du « *kimochi* », de l'intuition vitale, reste dans le clou, enfoncé ou non, pour toujours...¹⁹²

Ainsi, au Japon, tout y est à portée de la main, mais rien n'y semble jamais visible ni donc accessible parce qu'aucune borne ne fait passage raisonné ; comme aucune adresse ni aucun plan de carte de visite clair ne viennent diriger le voyageur perdu dans les ruelles de Tokyo. C'est le « *kimochi* de trouver » (« *kimochi* » : ici la volonté, le désir profond, presque viscéral/vital) qui fait trouver une personne et non l'itinéraire géographique et raisonnable de son adressage.

Il y a du « décodage » dans l'air à effectuer (Roland Barthes, qui se refuse « d'écrire » vraiment sur le Japon, qui veut seulement décoder des « signes »...) et rien n'est donné pour rien, comme ça, parce qu'on le veut. Ce décodage est lui-même apprentissage à une nouvelle cartographie : apprentissage à l'étude, au travail permettant de « saisir » des propositions d'apprentissage ou de relations, et non de s'emparer d'un droit de savoir. Il y a là de la place pour tous.

192. Bien sûr les croisements ici ne sont pas aussi simples que ce que je décris en ces quelques lignes mais à la base, je ne crois pas me tromper de beaucoup en écrivant cela.

Il ne s'agit pas ici d'un jugement de valeur il s'agit d'une comparaison de processus. Ainsi, autre exemple différent que nous allons donner ici pour expliciter ce type de comparaison : les pays anglo-saxons fonctionnent sur le schéma : « existence du droit pour déboucher sur l'existence de l'originalité » (Buffalo Bill ; ou le gazon anglais), lorsque les pays européens fonctionnent sur le schéma inverse : « l'existence de l'originalité définit l'existence du droit » (révolution française ; ou la philosophie allemande).

Et aussi du pain sur la planche ¹⁹³. Un travail, un investissement laborieux à mettre en branle. La route en plus n'en finit pas de virevolter : Japon : près ? loin ? de l'imaginaire ? du rêve ? de la réalité ? Cette voie semble ainsi bien mystérieuse à celui qui s'attacherait uniquement au paysage sans poser les pieds par terre.

Car oui : la voie, le « DÔ », d'après moi, ressemble plus dans ses innombrables contradictions apparentes à un anneau de Möebius nacré, qui décompose/recompose la lumière suivant son éclairage, qu'à une route goudronnée parée de ses belles lignes blanches (code international oblige), s'enfonçant toute droite, et à perte de vue, dans la campagne déserte.

193. Comme me l'avait dit jadis un vieux jardinier picard appelé Sainto (aujourd'hui décédé) lorsque j'allais, petit, me crotter les bottes dans son potager : « il est plus facile de s'extasier sur le paysage comme un touriste que d'aller tirer les bonnes carottes dans le jardin... »



La "natation-do"

La différence entre l'Aikido et le tennis ou la natation réside uniquement dans l'intention de l'acte, l'intention de l'entraînement.

27

BRIDES

S'ENTRAÎNER

« Ne pas s'égarer, ne pas douter, ne pas surprendre, ne pas rivaliser ¹⁹⁴ sont les quatre piliers de l'entraînement à l'aïkido. »

(Maitre Endo dans son dojo de Saku au Japon, stage de mai 2000)

Votre sueur devrait couler en profusion du plus profond de votre être.

(Maitre Noriaki Inoue)

Le gouffre donc entre l'aïkido et le tennis ou la natation réside uniquement au cœur de l'intention de l'acte, l'intention de l'entraînement : en clair on s'entraîne au tennis pour devenir bon au tennis, ou en meilleure forme, ou pour éliminer un stress, éliminer par l'effort ou le plaisir, voir par un acte de socialisation active, éviter une pathologie de dégradation physique, sociale ou mentale, peut-être même les trois à la fois. Et c'est sensiblement la même chose pour le piano (jusqu'à un certain degré, c'est vrai), la natation ou toute autre activité similaire.

Par contre, et si l'on creuse le problème, on s'entraîne en aïkido pour une toute autre raison, ou du moins on le devrait : pour changer l'homme et ses rapports à cette situation intenable qu'est toujours finalement la sienne : le conflit avec la vie, avec le bonheur. Peut-on dire ici sans risquer d'effaroucher les idéalistes : pour changer l'homme et ses rapports à cette situation intenable qu'est toujours finalement la vraie « martialité » de l'acte de vivre, et cela quel que soit le contexte.

L'entraînement n'est donc pas le but, en tant qu'enregistrement de connaissances. Pas « d'encyclopédisme », bien que le premier et indispensable but de l'entraînement soit effectivement comme le disent les Japonais : l'entraînement lui-même et lui seul !

Pourquoi disent-ils cela ?

Parce que grâce à cet entraînement, une lente escalade va venir éduquer l'être puis, de l'expérience grandissante de celui-ci, cet entraînement lui-

194. « Mayowanai, utawanaï, odorokanai, arisoanai »

même et l'être de nouveau par liaison directe avec sa propre ascension, et l'entraînement encore, et l'être, et l'entraînement, et l'être, et l'entraînement, etc. Pour former encore ici une sorte de « ruban de Möbius » uni-plan mais réversible à l'infini : « l'être de l'entraînement ».

Voilà notre « être de l'aïkido » devenu soudain le « montagnard », finalement, de l'entraînement, le montagnard têtue de la concordance. « Têtue » parce qu'un entraînement qui ne serait pas obstiné ne serait pas un entraînement, ce serait une promenade (ce qui peut être agréable aussi bien sûr mais c'est une démarche qui sort de notre propos : je n'écris pas vraiment ici un guide touristique).

À ce stade, il est vrai aussi de dire que l'entraînement, donc le partenaire, sa façon de se comporter, est presque plus important que l'enseignant lui-même. Raison qui pousserait à dire qu'à long terme, le fait de changer constamment de partenaire lors d'une séance d'entraînement peut empêcher l'aïkido de devenir profond, même si c'est une forme de jeu qui peut parfois être bénéfique par son côté ludique. Le fait de changer souvent de partenaire a simplement l'avantage considérable pour l'enseignant de faire croire à ses élèves que le changement (donc l'absence de ténacité obtuse dans une démarche : « la quantité est égale finalement à la qualité ») est l'une des clefs de l'efficacité : « il faudrait apprendre beaucoup pour devenir un peu » alors que cet enseignant devrait plutôt faire comprendre qu'il « faut apprendre bien pour devenir beaucoup ». De même, faire changer souvent de partenaire peut donner aux élèves une impression que l'enseignant leur apprend ce « beaucoup ».

Pourquoi ?

Eh bien parce que le fait de changer continuellement de partenaire ne permet pas aux nouveaux partenaires de trouver un « accord de concordance » viable de suite, et quand cette viabilité commence à se faire, il est trop tard : on change de partenaire à nouveau. Le « sensei (maître) » corrige donc « à l'avance » et en fait un manque de concordance en déclarant à tort que c'est le mouvement qui est mal fait ou mal compris et qu'il faut faire comme-ci ou comme-ça. L'élève, lui, ne comprend jamais cette nuance de dérapage et le professeur, il faudrait le dire, souvent pas davantage. Tous les deux, inconsciemment, jouent à se faire corriger ou à corriger une cause par son effet, par du résultat. L'élève tourne en rond dans sa progression et le professeur tourne en rond dans son enseignement : ils ne parviennent ni l'un ni l'autre à se dégager d'un pur rapport erroné de superficialités en cascades

(entropie) : l'élève dans son impression de sauter toujours par l'intermédiaire du « savoir » de son professeur de connaissances supérieures en connaissances supérieures supplémentaires, et le professeur dans son impression de « tenir » ses élèves par sa supériorité de jugement et l'incapacité de ses élèves à sortir de cette causalité qu'il a lui-même créée. B. Shree Rajneesh dit à ce propos : « Le bon professeur n'est pas celui qui donne la solution avant même qu'on se mette à la chercher ; c'est celui qui vous indique la méthode pour la trouver ».

En France le changement systématique de partenaire à chaque mouvement est devenu une tradition. Il faudrait, autant qu'on le peut puisque cette tradition est ancrée « dans les mœurs », en venir à s'élever contre cette pratique même si sa mise en place est compréhensible et logique. Deux facteurs ont influencé les professeurs dans cette voie : le fait que la profondeur de l'entraînement n'est pas claire à acquérir au début de la pratique et le fait que les pratiquants ne doivent a priori « pas lâcher » le « club » ou se lasser (par exemple quand ils travaillent avec un partenaire ne correspondant pas à leur « désir » ou quand le brassage d'élèves n'est pas assez important). Cette pratique introduit un « aikido de passage » qui déresponsabilise les pratiquants : en s'entraînant avec leur partenaire, ils ne sont « pas là » psychologiquement parlant, leur esprit est en vacance. Ils sont ailleurs, soit déjà en train de penser au partenaire suivant, soit en train de continuer psychologiquement à s'entraîner avec un partenaire précédent, rarement « présent » comme il se devrait.

De même lorsqu'un enseignant bride ou castre les mouvements de ses élèves à l'entraînement par des remarques négatives ou moqueuses dans leur formulation, il y a là un phénomène triste de détournement de la voie. Il est un fait qu'au Japon par exemple, ces phénomènes de détournement sont plus rares. À moins de tomber sur des *sensei* orgueilleux ou des sectarismes de groupes (et il y en a, l'un et l'autre, par essence, du fait des cloisonnements sociaux particuliers au Japon).

En effet il existe au Japon une sorte de laxisme étonnant quand à l'enseignement des formes.

Pour des Français orthodoxes et cartésiens à souhait comme nous, ce manque apparent de rigueur est rarement perçu comme une faculté très positive, ni même simplement comme une haute forme d'enseignement, mais comme une défection de la capacité d'enseignement du *sensei* lui-même, ou une remise en cause très sévère des principes d'enseignement du Japon en général. Les comparaisons comme je l'ai montré précédemment sont pourtant difficiles à faire.

L'aïkido s'exporte donc bien, mais pas sa culture interne, sans doute trop longue et difficile à pénétrer pour les étrangers que nous sommes. On s'approprie l'aïkido mais ni son concept fondamental, ni sa profondeur d'enseignement. Pourtant tel devrait être le cas : il s'agit bien pour l'enseignant de se garder de tomber dans le piège qui consisterait à enseigner des méthodes, des techniques, à expliquer à ses élèves, « Ad Eternam », où ils doivent mettre leurs pieds ou pas, etc. Krishnamurti écrit : « La mise en application d'une méthode est l'indice d'une paresse d'esprit chez l'éducateur ». Enseignement, éducation, ou invention, il faudrait donc choisir en connaissance de cause. Au contraire, l'enseignant s'évertuera plutôt à transmettre un désir de s'engager dans l'action, de persévérer dans la concentration, de grandir dans ses attitudes, de devenir dans la voie, et hors d'elle parallèlement, voir de « perdre » ses élèves dans un entraînement qui voudra briser en eux les « petites habitudes confortables de l'orgueil ». Un enseignant n'est pas là pour montrer qu'il sait plus de chose que ses élèves, n'est pas là pour se satisfaire d'une « plénitude » relative de son savoir, il est là pour apprendre à ses élèves comment eux aussi peuvent se mettre à apprendre. D'ailleurs et comme le disait Henri Laborit : « Un enseignant satisfait de ce qu'il sait devrait être mis à la retraite » et je rajouterais : « ou bien à la garderie ».

Concept fondamental et méthodologie d'enseignement... L'un vit-il sans l'autre et vice versa ?

Il est très curieux ainsi de constater au Japon qu'alors qu'il est demandé aux élèves et dans un long premier temps une imitation des mouvements du maître, le but réel de cette imitation n'est justement pas de continuer à faire éternellement... de l'imitation ! Le but de cette imitation première se caractérise, pour le maître, par une demande de captation du sens général de ses mouvements, d'une approche de la voie (le « DÔ »), du sens superficiel « de ce que l'on fait » et non pas captation particulière du sens fondamental et surtout personnel des mouvements. Il n'y a pas, ainsi et seulement, formatage du fond par formatage de la forme, il y a expression libre dans un CADRE de pratique.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu à l'issue d'un stage de tel maître japonais venu en France de la part de certains stagiaires : « je ne viendrai plus à ses stages : je n'ai rien appris de nouveau, aucune technique nouvelle en tout cas, et il n'a montré que des choses que je connaissais déjà... »

Alors : Connaître ?



Le chemin de
la connaissance

... de cascades en cascades

28

BRUNNEN

CONNAISSANCE

Toute forme qui émerge du magma terrestre attire la foudre. Tout individu qui sort de la masse vivante stimule les prédateurs. Toute idée qui sort du ron-ron intellectuel suscite la colère des imprecateurs. Mais, quand tous les individus se protègent et rentrent dans le rang, l'espèce entière s'adapte et cesse d'évoluer. À l'inverse, lorsqu'un individu tente l'exploration de nouvelles formes du vivant, il prend un risque individuel qui peut faciliter l'évolution du groupe.

(Boris Cyrulnik, « L'ensorcellement du monde »)

L'aïkido ne devrait pas avoir à fonctionner ainsi sur le schéma d'un système capitaliste : « j'achète donc on me doit ce que j'ai voulu en achetant ». Il ne devrait pas non plus fonctionner sous l'égide d'un système anarchique du genre : « Je viens parce que c'est moi qui l'ai voulu, alors laissez-moi faire ce que je veux... ».

Il devrait fonctionner sous l'égide d'un système autonomiste : « la liberté qu'on me donne en m'offrant la possibilité de m'entraîner, de telle et telle façon, finit par responsabiliser mon vécu du choix de l'acte ». C'est vrai : cela paraît tout de suite beaucoup plus compliqué. Pourtant là se tient l'un des secrets de l'apprentissage de l'Aïki¹⁹⁵.

De la même façon, « J'achète donc je décide » est finalement une réflexion digne d'un collectionneur de techniques mais sûrement pas de quelqu'un qui a compris ce qu'était l'aïkido. Car ce qu'on ne dit pas, c'est que le propre d'une collection, c'est d'être un ensemble d'objets détachés non de leur thème commun mais de leur fonctionnalité et utilité

195. En cela il faudrait distinguer :

1. L'élevage qui est quelque chose comme : « j'ai le choix parce que je sais où est la limite du bien et du mal » (je peux choisir le mal, ce n'est pas ici le problème puisqu'il suffit alors que je fasse croire avec intelligence que je fais le bien).
2. L'anarchie qui est quelque chose comme : « j'ai le choix parce que je fais exactement ce que je veux au moment où je le veux et à l'endroit où je le veux » (ce que je crois vouloir pourtant le plus souvent, surtout si l'adressage « objet » du vouloir est erroné).
3. L'autonomie qui est quelque chose comme : « j'ai le choix parce que je sais voir, ressentir, reconnaître des choix possibles dans une démarche et dans leurs implications diverses, implications que je décide d'essayer d'activer ou non ».

particulières. Cet aveugle collectionneur fait donc bien de l'aïkido, personne ne pourrait lui retirer ce privilège, mais de l'aïkido mort, au niveau de la pratique s'entend, alors qu'il pense justement qu'en apprenant toujours plus, son aïkido se valorise à la mesure de cette compilation et devient de plus en plus « performant » (répondant quantitativement, comme une tautologie, à un nombre croissant de situations → « Combien de sorte de « Koshinage » savez-vous faire ? » (« Koshinage » : projection de hanche par glissement de deux plans parallèles antagonistes (haut/bas par exemple). Pour lui, son aïkido apparaît « vivant » puisque cumulable, donc apparemment, sûrement, indubitablement : « juste » et « justifié ». Les passages de grades ou les cours donnés par des novices ou des orgueilleux sont trop souvent une mise en application de ces principes maladifs : de la forme, toujours plus de formes, et non pas du fond.

Voilà donc la « collectionnrite », à la fois maladie et à la fois drogue du collectionneur d'aïkido. Nous retrouvons ici, dans cette affection caractéristique du pratiquant pragmatique, l'un des cas de perte typique de la voie par absence d'utilisation ou d'entretien de celle-ci (mais comment pourrait-on l'emprunter lorsqu'on ne sait pas où trouver d'autres pistes que des routes toutes tracées sur lesquelles on a appris à circuler ?). Des pistes, des signes, c'est par la recherche des signes que se fera le renouveau de la voie.

De cela, il n'y a pas lieu de s'inquiéter plus qu'il ne le faut. En effet, on remarque facilement que sur des périodes moyennes (15-20ans) ou des périodes longues de temps humain (au-delà d'une génération), voir même des périodes longues à l'échelle de l'humanité (au-delà de 2000-3000 ans), émergent des cycles inévitables de délabrement, ou de disparition d'une « voie », puis de redécouvertes de celle-ci (souvent améliorée même à ces occasions de redécouvertes), puis à nouveau de stabilisations, ou de précipitations/réinventions successives.

Pour donner une idée, une image plus juste de « la voie », en tant que géographie d'un parcours de générations de pratiquants en générations de pratiquants, on pourrait la comparer à un ruisseau qui naît sur un sommet (le sommet qu'on dit source : « Le Fondateur »), qui dévale le sol, forêts, rocaïlles, dévers et failles, s'accumule dans de petits bassins, passe par-dessus, reprend un chemin différent, se jette de marches en marches, de cascades en cascades, file dans les canyons comme un torrent qu'il est devenu, s'attarde en de petits étangs ou de grands lacs, ou s'apaise en serpentant nonchalamment comme un cours d'eau sur

une plaine uniforme, plus tard prend de la force, mêle ses eaux à celles d'un confluent, deux, reprend puissance de fleuve au passage des villes des Hommes, et étend finalement son delta et ses marais d'alluvions à l'approche de l'océan, dans lequel il se jette, oui, dans le grand monde, l'immensité, l'oubli par « sur-diffusion »... jusqu'au soleil, l'évaporation, le regroupement, jusqu'à ce que le cycle recommence et que la source se remette à suinter, à jaillir vers un autre sommet, ailleurs : une nouvelle source, un nouveau « Fondateur ».

Il est amusant de constater que ce phénomène de cycles ondulatoire haut et bas de la connaissance, et du parcours d'une voie, se produit de la même exacte façon au Japon. Contrairement à ce qu'on imagine justement, puisque ce pays est considéré à juste titre comme le « pays-source », le géniteur figé de notre art. Tout le monde ne veut voir que le lieu « source » sans comprendre que, sans l'eau débouchante, la source n'est résolument plus rien. Il est évident, alors, qu'on ne saisit pas en occident combien le Japon est en plein écoulement, en plein élan créatif (Osawa Sensei, Yasuno Sensei, Yokota Sensei, Miyamoto Sensei, Seki Sensei... par exemple et puisque ce sont les jeunes *sensei* que j'ai connu principalement), en pleine mouvance lui aussi dans cet ordre des cycles de questionnements, et de risque de dérives, de la voie des arts martiaux. On peut le remarquer à la découverte des cours donnés au dernier congrès de la fédération internationale d'aïkido à Tokyo (an 2000). Pratiquement tous les cours des jeunes *sensei* 7^e dan montraient, à la fois, une forte personnalisation de leur aïkido, malgré un respect réel et brillant des fondamentaux. Et de plus, ce qui était très remarquable, on pouvait constater chez eux une créativité très motivante. Ces maîtres, promoteurs de l'aïkido présent, mais surtout futur, démontraient alors pleinement cette idée d'un écoulement très vivant de cette source. Cette notion de « source active » invalide à elle seule un aïkido qu'on voudrait prôner comme étant « traditionnel », voire « authentique ».

Car c'est la pratique qui doit être authentique, c'est ce que va chercher le sens de la pratique dans l'histoire qui doit rester authentique. Et non un mode de pensées, ou un mode opératoire, obsolètes. Même si la tentation est grande, l'aïkido ne doit pas être enseigné comme on enseigne aujourd'hui le latin, ou le grec ancien. L'aïkido n'est pas une langue morte. Intimement, l'aïkido doit exhiler de soi comme un art vivant, dans notre relation à notre partenaire, à notre enseignant, à ses structures, au monde finalement. Et cet art, bien qu'en pleine évolution, continue de puiser son sens, et sa culture, dans le passé, tout comme le

français continue de puiser, non seulement sa langue mais également sa culture dans le passé du latin et du grec. Cependant cette influence directe, si elle invalide cette fois un aikido qui serait coupé de ses racines, ne doit pas devenir un enterrement de première classe des valeurs extrêmement actives de son évolution. Et cela tant au Japon, qu'en France (... que dans le monde). Sinon, à défaut de devenir un sport olympique, ce qu'il risque à l'autre extrême, comme l'écrivait si pertinemment le fils du fondateur Kisshômaru Ueshiba¹⁹⁶, l'aikido deviendra peu à peu une simple bizarrerie folklorique.

Un aikido dit « traditionnel », est donc pour moi, soit un aikido de musée, soit une curiosité historique. Inversement, un aikido compétitif est un aikido typiquement réactionnaire, rétrograde, et donc absurde à notre époque. Un aikido actuel serait par contre, et d'après moi, un aikido fondamentalement RELATIONNEL.

Sans vouloir recréer un amical dualisme Japon/France inhérent à notre approche, en France par exemple, on regarde le Japon avec des yeux à la fois d'envieux et des yeux de taxidermiste. On pense même, je ne l'invente pas, que « l'aikido français » est plus à même de répondre à une ambition de vérité que l'aikido d'où que ce soit, Japon compris. La source est imaginée comme tarie, alors qu'elle pourrait bouillonner de limpidité suivant l'angle par lequel on la regarde. C'est ce mot coagulant de « vérité » qui fait obstacle à l'idée d'une source vive : au-delà de ce désir de « vérité point source » il est dommage qu'on ne pense pas assez à voir l'écoulement, un écoulement pluridisciplinaire de passage, qui n'est ni géographique, ni historique, mais bel et bien et toujours actuel.

Les éléments de cet écoulement purs ne sont pas ainsi, et seulement, japonais mais disséminés dans les formes d'enseignements, ou l'activité positive, des quelques maîtres, dignes de cette appellation, qui ont ainsi loisir d'offrir au désir de tous des opportunités de travail de cet écoulement.

Ce qu'il faudrait saisir comme piste en ce point c'est que, si le maître offre une ligne de travail, c'est l'élève qui travaille en profitant de cette offre (directement ou indirectement d'ailleurs), en se mettant en concordance avec cette offre. Sans concordance ici encore, l'offre reste lettre morte, la source se tarit effectivement, et cela indépendamment du Japon ou du maître lui-même.

196. « *L'esprit de l'aikido* » par Kisshômaru Ueshiba, traduction de Josette Nickels-Grolier, chez Budo Édition, p. 23.

Je disais récemment lors d'un cours d'aikido aux élèves présents sur le tapis : « Je vous donne des indices, des indices de travail, mais si vous n'apprenez pas à vous concentrer dans votre regard, si vous n'apprenez pas, déjà, à regarder, à essayer de capter ces indices, d'évacuer des acquis désormais pétrifiés, comment pourriez-vous choisir ensuite et inclure dans votre pratique et au besoin ces indices de travail pour progresser sur votre voie ? ».

Il ne s'agit pas de voir ici de « nouvelles choses » mais, comme le dit Jan Patocka à propos de l'Homme libre, de voir les choses « d'une manière nouvelle ». Il ne s'agit pas d'imiter ou pire de continuer de travailler « comme à l'habitude », il s'agit de capter, au sein de la démonstration des mouvements et de leur passage d'intention, par quoi de nouvelles pistes de travail pourraient peut-être être exploitables au sein des mouvements travaillés.

Si, après capture de ces indices, vous décidez, ou ressentez, que cette piste n'est pas exploitable justement ou actuellement pour vous, et que vous en trouviez d'autres, au moins aussi viables ou appropriés, pourquoi pas ? Mais si vous êtes incapable de saisir ces chances de travail, incapable d'en déceler les ouvertures, comment pourriez-vous vous dire à même d'effectuer un choix présent ou même futur ?

Il faudrait voir pour saisir, saisir pour essayer, essayer et essayer encore et encore pour pouvoir faire, pour savoir qu'on peut finalement faire. Le fait même que des indices soient émis, en dehors des sentiers battus, ne montre-t-il pas qu'il y a toujours matière à l'apprentissage, élargissement d'un paysage et donc découverte par l'enseignant que le paysage pratiqué est par trop « fermé » ? »

Lors d'un stage avec un enseignant différent, Lors d'un cours avec un enseignant différent, c'est ce sens de l'indice qu'il faudrait capter. Il ne s'agit pas alors de travailler dans le fond ces indices mais déjà, dans un premier temps, de les voir, de les comprendre dans leurs directions et de les inclure lors de ce cours dans sa propre réflexion corporelle d'apprentissage, comme des pistes à « essayer » pour pouvoir ensuite les travailler dans leur fond au Dojo « régulier » du pratiquant.

Il est certain que l'enseignant est toujours en décalage par rapport à ses élèves. Il n'est pas possible pour ceux-ci, en 1 heure, en 1 an, en 10 ans, de rattraper et d'ainsi égaler l'enseignant dans son expérience personnelle de sa pratique, d'actualiser en temps réel ces indices qui ne sont qu'effet d'une expérience plus profonde ou plus large (ou différente). De plus,

dix ans plus tard, l'enseignant, le même enseignant, aura déjà dix ans d'expérience de pratique « en plus ». Et, jusqu'à la disparition de celui-ci, subsistera ce décalage. Après cette disparition, de même, les indices assimilés resteront, mais pas forcément leurs effets. En cela, un jour l'élève, ou l'élève de l'élève, ou l'élève de l'élève de l'élève, etc., pour le bonheur de tous, dépassera et dépersonnalisera/repersonnalisera en absolu la pratique du maître, et pourra ainsi découvrir de nouveaux indices de travail, pour lui et pour autrui. Et ainsi de suite... mais dans un sens cohérent (voir le passage sur le chaos), une ligne constructive et non destructrice.

L'élève qui devient enseignant, mais qui ne parvient pas à dépasser cet état de conformité in-inventif par rapport au terrain de la circonstance, comment pourrait-il se faire appeler un jour « sensei », « maître », c'est-à-dire comme réel « passeur » ?

L'enseignant le plus « rachitique » est pourtant un bon enseignant puisque, sans le savoir bien souvent lui-même, il donne aussi des routes à la réflexion de son « art ». Une route, une anti-piste donc, voire une impasse de la piste donnée, ou encore une piste sans issue, inachevée ou barrée, enseignée malgré tout, doit finir par s'afficher en nous comme une voie sans issue louable, et cela par son caractère révélateur d'un pur formatage : Impasse apparemment ouverte : « on ne sort pas de l'autoroute ». Ou par son caractère révélateur d'une pure aporie : Impasse fermée : voie sans issue, il n'y aura plus de progression à un moment, plus de libération mais un arrêt, une obstination de fracassement, voire un sans cesse : « retour en arrière/retour en avant » sur une limite, par effet de butoir technique. Le « mur » indique alors qu'il y a « quelque chose derrière... » à l'élève, lui indique qu'il y a « quelque chose » à surmonter. La voie sans issue permet donc contradictoirement une possibilité d'ouverture sur un ailleurs, sur une fuite par débordement de ce qui s'est accumulé dans l'impasse.

Ainsi, comment un élève qui ne repère pas ces dirigismes ou ces « murs » de la pratique, qui n'en dépasse pas le stade touristique, pourrait-il comprendre l'impasse ? La justesse d'ouverture ainsi de ces indices de travail, de passage, a son importance, pas le fait qu'ils soient « bons » ou « mauvais »¹⁹⁷.

L'autonomie que devrait faire émerger l'enseignant chez ses élèves est

197. C'est vrai que « sur le coup », lors d'un stage par exemple qui ne répond pas à une « attente » de passage ou d'indice, le pratiquant bascule dans des jugements souvent hâtifs.

ici en jeu. Parce que l'enseignant lucide comprend que ce ne sont que des indices et non des vérités. De même, l'élève lucide est celui qui parvient à dépasser le cadre d'un « jugement » sur le professeur pour déboucher sur un paysage d'apprentissage actif vers le voyage de cet « art » commun (ça, c'est une autre paire de manche...). Dans ce sens, tout jugement quel qu'il soit est lui aussi un passage entre des plans internes/externes. Pour les passages de grade également et à plusieurs niveaux. Il n'y a donc pas effectivement à polémiquer sur la valeur d'un jugement, il y a à comprendre pour tous qu'un jugement est un goulet d'ouverture possible qui n'est pas un terme à sens unique, sa difficulté pas non plus impasse, on ne devrait pas le voir comme un terme « aboutissant », mais comme une enfilade multisens ouverte « sur autre chose », un « terrain », un autre horizon ou façon de voir un autre horizon (ou le même mais étendu ailleurs).

Le « maître » éclôt ainsi (dans son rôle) à partir du borborygme tumultueux de la confusion d'enseigner.

Il est celui qui a dépassé le marais de la connaissance pour appeler l'autre à en faire autant. Mais pas l'enseignant (la définition en vient un peu plus loin dans le texte) qui, lui, fait patauger l'élève dans sa propre « ignorance » (différence ici entre « maïeutique de la domination » pour l'enseignement et « maïeutique des passages » pour la maîtrise (maïeutique = accouchement). En cela, de même, le « sergent de ville » du tapis dont nous avons déjà parlé, celui ¹⁹⁸ qui veut toujours tout « router », gérer, régimenter dans le jugement n'est rien par rapport à un « Aiki » de passage. Il est en dehors des circuits de la pratique de l'indice. Il est en dehors du travail à effectuer sur soi et sur autrui. Sans le savoir, il est de la sorte l'être le plus inachevé qui soit (W. Dyer dit : « Mettez-vous dans la tête qu'il ne vous incombe pas de rendre les autres heureux. C'est à eux que cette tâche appartient »). Cet être mal heureux (en 2 mots merci) « patauge » et se plaît à patauger dans les sables mouvants de la dominance. Il est celui qu'on ne peut pas aider à « passer » puisqu'il tente toujours de se débattre, d'organiser dans sa tête, dans son mental, et aussi « pour les autres », des passages « clairs », qui ne sont en fait que des « Disneyland », ou des délires d'ordre (parfois dangereux pour autrui d'ailleurs), de son propre « désir » imaginaire et personnel (celui qui sent

198. ou sergent de ville « au féminin », puisque la gente féminine aime bien tenir ce rôle qui la rassure, elle qu'on tient le plus souvent en place de réserve, donc d'insécurité passive sur un territoire imaginaire fixe (comme le petit poisson blanc à rayures noires des milieux coralliens appelé « sergent major » qui demeure en un repli rocheux choisi comme « territoire » et le défend contre tous sans s'en éloigner jamais).

le passage se refuser à lui, sans comprendre qu'il n'a qu'à passer à l'acte de passage, comment pourrait-il faire autre chose que l'imaginer ou le symboliser tout en le refoulant ?). Il y a là fermeture, parc, et non ouverture, paysage. Le « sergent de ville du tapis » est celui qui veut parquer la pratique, et l'enseignement, et non pas celui qui ouvre des voies, des indices et de nouvelles pistes d'invention et de travail. Il y a effectivement, ici, acte de parking sur des aires d'autoroutes, et non voyage par sa façon d'être directif. Il est, sommes toutes, le gardien d'un zoo, marchand de cartes postales, et non le pisteur de fauves, ou de girafes, qui a ouvert, qui s'essaye de transporter sur le terrain, dans le paysage originel les prisonniers et d'ouvrir leurs cages ; ou même celui qui essaye « d'aller vers un passage possible « vers (direction) et pour (intention)... ».

Chacun a en lui cette tendance « gardien de zoo », elle peut être utilisée de façon passive au niveau administratif, logistique, fédératif ; sûrement pas dans le cadre de la pratique active du passage. Il faudrait en être conscient et peu à peu, avec l'expérience, la bien distinguer dans ses volontés de grand ordonnateur de l'aïkido et de sa dynamique, la digérer et la faire disparaître pour ce qui concerne tant l'enseignement, que l'entraînement sur le tapis. « Refuser d'endosser le comportement d'autrui est le pas définitif à sauter », écrit Dyer. La pureté vivante de la voie est à ce prix. En cela le dojo est un lieu sacré, le tatami est un lieu sacré : il est cet espace replié-dépliable du passage, par lequel la pratique doit se mettre en route, pas une frontière à péage avec papiers d'identités, fouilles et back-chich affectif. C'est pour cette raison, entre autres, qu'on salue le tapis, l'enseignant, l'espace privilégié et neutre du passage vivant à ouvrir (« ouvrir une voie » en langue de montagnard → prière → investissement libre d'accord, et de passage, avec la montagne).

Au travail libre de l'indice, des « prises » sur la falaise (humer le vent, pouvoir jauger et choisir un accès, tâter la pierre, les « fissures », se lancer...), au travail libre des pistes, donc...

Ainsi des « propos indices » de Yoshinori Kono, directeur du Shoseikan Dôjô à Tama, qu'on retrouve traduits en Français jusque dans les colonnes du très sérieux Courrier International d'avril 1999 en France sous le titre « Les gestes étranges du vieux samouraï » et en sous-titre : « Après un siècle de modernisation, les sports de combat sont aujourd'hui dans l'impasse. Pour les réinventer, celui-ci a étudié les techniques anciennes. Il expose ses pensées dans un entretien croisé avec l'anthropologue Keiji Ueshima ». Par exemple il y dit : « Le célèbre

escrimeur Shusaku Chiba (1794-1855) a répandu la pratique des combats fictifs en armure (le kendo), car il s'était aperçu que, lorsqu'on se bornait à répéter les *kata* (forme fixée d'un enchaînement de mouvements), les progrès étaient limités. Mais cet entraînement s'est à son tour figé, conduisant les arts martiaux actuels à une impasse ». Ou encore : « L'université (comme la salle d'entraînement), devrait être le lieu où exercer sa capacité à poser les problèmes et non sa capacité à les résoudre. Les réponses importent peu, l'essentiel est de savoir construire les questions. Aujourd'hui, les étudiants en sont incapables ».

Et les enseignants ?



Vivre
Faire vivre

*C'est le caractère de la plante qui détermine l'expression
du caractère calligraphique de "Sensei" le Maître.
La plante a poussé là avant, elle connaît le terrain, le climat,
les batineuses, les dangers et les moments de soleil.*

29

BRIDE

ENSEIGNER : VIVRE ! FAIRE VIVRE

*Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aille à la mer !*

*Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai*

*Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.*

Arthur Rimbaud, Le bateau ivre (extrait)

Et la majorité de nos enseignants... en sont ils capables, de lâcher aujourd'hui, sans qu'il coule lamentablement, le bateau frêle de l'Aïki, comme un papillon de mai sur la flache noire et froide du matérialisme actuel ?... de poser des questions, loin de l'orgueil de ces drapeaux et de ces flammes, loin des yeux horribles des pontons, fixes et ressassés, des lieux communs de la morale ? « Le problème est l'éducation de l'éducateur » (Krishnamurti). Comment, effectivement, faire voguer le navire, le bateau ivre, toutes voiles dehors, si on le laisse amarré à un ponton fixe ? Oui, des bouées flottantes, désignant les écueils, sont nécessaires. Oui, des pontons d'attente, ou de repos, sont nécessaires. Oui des amarres ont à servir, des phares à diriger, ou éloigner des cotes. Mais tout cela est accessoire de navigation, et non navigation en soi.

Comme pour ce présent essai en fait : peu importe si tout ce qui est dit là est juste ou non (il est sans doute ici des fadaïses monstrueuses), qui est ce Directeur ou cet anthropologue inconnu en France. Ce qui importe c'est qu'un message, une bouteille à la mer ici encore, parle à

travers ces témoignages anonymes. Un message qui dit que l'art continue d'être, de se vouloir étonnement vivant (naviguant) à sa source de questionnement même, et que nous sommes nous-même, au sein de ce questionnement, des acteurs de ce questionnement en marche.

Leurs propos (ceux de Yoshinori Kono et de Keiji Ueshima), s'ils ne sont pas empruntés des référents habituels à ce genre d'exercice, sont d'une grande importance, et pour nous, une grande leçon de tolérance. Pour nous, qui essayons, depuis la création de l'aïkido en France par exemple, de vouloir régimenter à tout prix sa distribution, son « développement », et surtout sa pratique, au nom d'une vox populi qui ressemble un peu trop, dans ses propos, aux souffreteuses « Opinions » de l'antiquité (Œdipe Roi, de Sophocle, n'est-ce pas, vous connaissez l'histoire...).

Sans vouloir faire ici la publicité d'une personne en particulier, quelle qu'elle soit en fait, peut-être devrait-on hisser le grand foc dans notre nuit et faire plus confiance à ces phares, à ces coups de vents dans les voiles, libérateurs, dont je parlais auparavant ; ne pas niveler par le bas une offre de pratique qui ne demande qu'à s'épanouir par l'ouverture de la voie, par quelques « guides » connaissant bien les configurations plurielles de notre pratique... et notre intention volontaire de travailler sur nous-même.

Aux résultats des courses, curieusement, les peuples qui ont prospéré sur l'acquis de la philosophie ou celui de la raison sont souvent ceux qui sont les moins philosophes. On observe toujours une lente dégradation, lente déperdition de la sagesse. Cette sagesse que Michel Serres avait défini en un terme qui me marqua alors profondément, lors de sa conférence de Tokyo, comme étant « l'aune de mesure ». Cette aune, en effet, supporte mal les voyages, les passages au travers les générations d'Hommes successifs qui, malgré leurs idéaux, sont restés des Hommes qu'on dira ici englués dans le *Vulgum Pecus*, dans le frelatage. De plus la sagesse supporte mal l'incompréhension des « Superbes », et supporte mal, de même, les regroupements des « factions ». Là se noie, s'est noyé et se noiera encore l'aïkido dans sa sagesse, l'aïkido dans son génie. L'aïkido, oui, certainement, mais pas son cours, pas sa voie, pas son « DÔ » si l'on y consent.

Enseigner : vivre ! faire vivre ! Quel est donc le rôle d'un enseignant, d'un maître ? Les mots en ces sens ne manquent pas, même dans le désordre comme ici :

- Censeur de « cens » ↔ déclarer solennellement, celui qui blâme, qui déclare le rang de chacun.
- Recteur de « rector » (« roi ») ↔ qui régit, le guide, le chef.
- Instructeur de « structure » ↔ structurer, celui qui met en structure.
- Enseignant de « seing » ↔ le sceau, le signal, le signe de ralliement (l'enseigne à l'armée). L'enseignant est celui qui rallie à un savoir.
- Moniteur de « ment » ↔ le mental, celui qui montre.
- Précepteur de « captus » ↔ prendre, chasser, capter, celui qui donne les préceptes, celui qui est chargé de donner des règles, des commandements.
- Professeur de « fari » ↔ prae-fari, devant reconnaître, proposer d'avance, déclamer, celui qui (s')offre au-devant de...
- Répétiteur de « panne » ↔ la plume, l'aile → chercher à atteindre ; offrir à celui qui réclame, c'est celui qui fait répéter, qui actualise la demande.
- Initiateur de « initium » ↔ le commencement, aller : j'irai. C'est celui qui fait... aller.
- Maître d'étude de « grand » et de « presser » ↔ s'appuyer sur un grand, attachement au grand. C'est celui qui soutient l'étude.
- Entraîneur de « traire » ↔ en train, en humeur d'agir, tirer après soi, faire acquérir une habitude. C'est celui qui emmène à sa suite, voire de force.
- Dresseur de « roi » ↔ diriger, donner une direction, mettre debout, celui qui fait lever.
- Directeur de « rect » ↔ donner le droit, les règles, celui qui guide.
- Ordonnateur de « ourdir » ↔ commencer à tisser, mettre en ordre, celui qui met en œuvre.

- Commandeur de « main » ↔ mission, celui qui missionne, qui prend en main.
- Formateur de « morphé » ↔ la forme, le moule, mouler, celui qui donne les dimensions à...
- Gourou de « guru » (hindi) ↔ « barus » et « gravis » (latin) ↔ le lourd, le grave → le vénérable, celui qui est le maître à penser.
- Maître de « magnus » ↔ « mais » (seul exemple restant de ce mot en français : « n'en pouvoir mais »), le plus, le grand, le magnifique (Charlemagne ↔ Charles le Grand) ↔ « mestre » ↔ le chef, le maître de la maison (anciennement « dominus » ↔ dominical) → concurrent du « magister » latin (magistral) ↔ le maître : c'est celui qui a autorité, le précepteur, celui qui est expert aussi, ou qui a été « reçu » dans son corps de métier.

Etc. Que chacun choisisse alors son titre, qu'il s'amuse à cela, par affinité de caractère ou par désir de l'ordre. Quel mot employer donc ? Comment nommer son enseignant ? Est-ce un enseignant ou un maître ? un entraîneur ou un gourou ?

Peut-on se déclarer « maître » ? se vouloir « maître » ? vouloir même le devenir ? Expert, certainement... maître, je ne sais pas.

« Le vouloir » ?... on finit par le devenir en tout cas.

En japonais les choses sont cette fois plus simple. Un « *sensei* », c'est seulement quelqu'un qui « était là avant », celui qui a de l'expérience dans un domaine. C'est le caractère de la plante qui détermine l'expression de ce caractère de façon étymologique (Martin). La plante a poussé là avant, elle connaît le terrain, le climat, les butineuses, les dangers et les moments de soleil. N'importe qui peut devenir *sensei* et dans n'importe quel domaine. C'est un peu le « Doctore » italien (« Docteur »), ou le « chevalier » d'autant. Mais en France, « maître », c'est, hou là là, c'est si haut !

Le maître pourtant est celui qui fait vivre les jeunes que nous sommes, c'est celui qui a l'autorité de l'ancien, c'est le magnifique, celui qui a réussi le plus souvent. « Réussir » ? Peu importe : Il est le patriarche de son savoir, celui qui va faire vivre ce savoir en nous, qui va le faire passer. Ainsi le maître n'est pas un nouveau Dieu, un nouveau demi-Dieu, un

nouvel héros, ni même un nouveau ou un ancien champion. Il est plutôt « l'Homme qui nous fera Homme à sa suite ». Il est le passeur de savoir, il est le passeur de temps, celui qui tend le bâton de relais entre les générations qui se succèdent. Il est celui qui fait se poursuivre la course, qui la fait s'éclorre, et non pas celui qui l'arrête par sa puissance de domination.

Devenons peu à peu des maîtres... Cherchons nos élèves... et dans toutes les directions... d'autres qui deviendront eux aussi des maîtres grâce à nous. Mais tout cela demande un grand remue-ménage de nos petites habitudes, de nos petits comforts, de nos petits égoïsmes. Et cela dans les deux sens d'ailleurs : comme le disait Antonin Artaud : « Nous avons moins besoin d'adeptes actifs que d'adeptes bouleversés¹⁹⁹ » (« L'ombilic des Limbes », 1956). Vivre, faire vivre : « la vie est de brûler les questions », disait aussi Artaud. Que de temps, que de ténacité, que de bouleversements en effet, de constructions et de déconstructions, de sacrifices aussi, de voyages, et de surprises vacillantes ou affolantes, au bord du « gouffre de nos âmes » pour y parvenir²⁰⁰. Devenir un magma en marche n'est pas simple...

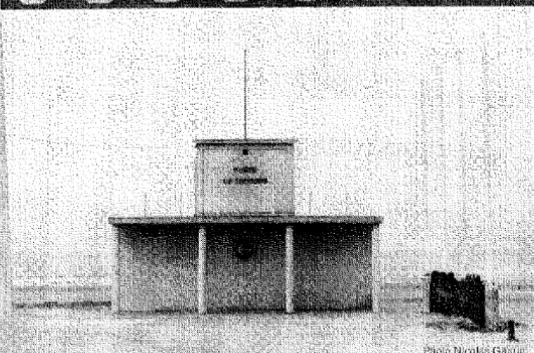
199. « Bouleversé », étymologie : boule qui verse, avec cette idée de basculement, de retournement.

200. « Je suis un abîme complet » disait encore A. Artaud, y a-t-il plus grande ouverture possible ?

CHAPITRE VI

LE CONTEXTE

JUL 30 POSTE DE SECOURS 30Aide ? F58



30 → 30A

Poste
de secours

*L'être de l'Aikido est celui qui aide
et non pas celui qui secourt.*

30

BRANDS

LA SAGESSE EN AÏKIDO

*« Jour d'une puissance et ne pas s'en prévaloir,
voilà le commencement de la sagesse. »*

(Michel Serres, « Le tiers-instruit »)

*« Être affranchi de la peur est le commencement de
la sagesse »*

(Krishnamurti, « De l'éducation »)

Aïkido et sagesse : « pas de craintes ni de peurs ». Les deux mots remontent tous deux au français du ^x siècle : Le premier, « craindre », vient de « criembre », puis « crendre », trembler, pour donner le tremblement de la peur, redouter, croisement par le gaulois avec l'irlandais « crith » : frisson, ce qui donne « l'humble respect » au sens religieux, ou « respect sacré », ou plus simplement la manifestation d'une « frayeur » dans le langage courant, d'un effroi. Le second, « peur », vient du latin « pavor/pavoris », être frappé (origine : « battre la terre pour l'aplanir » (pavement), être saisi : atteindre en fait à l'émotion de l'effroi. Sur des bases différentes, dans les deux cas on arrive à cette notion d'effroi²⁰¹.

Aïkido et sagesse : « pas d'effroi ».

« Effroi » : le mot cette fois vient du mot franc « fridu » : la paix (qui donna en allemand « friede »). L'effroi, anciennement dit l'effroïement, est « ce qui fait sortir de la paix », « ce qui trouble ». On retrouve ici « l'inquiétude » : de « in-coi », « in-quiet », ce qui ne peut être (« in... ») en repos (« quiet »), ce qui est donc troublé, instable, en agitation dans son sens ancien. Ce qui est sous l'emprise de la crainte et qui tremble (au sens d'aujourd'hui).

201. Pour Boris Cyrulnik, la crainte se différencie de la peur : « Le gabarit sensoriel, modèle qui permet de reproduire des pièces à l'identique, provoque dès qu'il est perçu une modification physiologique qui entraîne la réponse comportementale adaptée, toujours la même. Le déterminisme de la peur, qui fonctionne comme une clef dans sa serrure, n'empêche pas la lente acquisition de la crainte qui nécessite une mémoire des événements imprégnés dans l'organisme. L'être vivant peut alors attribuer à ce qu'il perçoit un sentiment de crainte, intermédiaire entre la peur et l'angoisse ».

Aïkido et sagesse : « Pas de craintes ni de peurs, pas d'effroi ni de tremblement ».

Voilà donc à notre sens, et à défaut de définition exhaustive du juste (à ne pas confondre ici avec le sagace), l'une des conditions circulaires, et sine qua none, la plus simple mais aussi la plus indispensable et nécessaire pour qu'un Homme puisse prétendre à un état de sagesse, quel qu'il soit. Tout d'abord : ne plus avoir peur, ne plus avoir peur de rien. L'effroi n'atteint pas le sage. Il reste en paix avec le monde. Quoiqu'il arrive, le sage reste limpide. Comme le dit R.J. Thibaud : La sagesse doit révéler « la grande conscience » qui précédera elle-même la Transformation spirituelle de l'Homme vers la Lumière.

Mais effroi de quoi ? Ici encore c'est une étape, une première et souvent lointaine étape : Peur du désordre déjà, mais aussi peur de soi (de ce que l'on fait ou ce que l'on ne fait pas, peut faire ou ne peut pas faire, est ou n'est pas, etc.), peur de l'autre, peur de ce qui peut arriver, peur de la mort, peur du vrai, peur de la liberté, peur des mots et surtout, surtout : peur de l'amour²⁰².

En fait on pourrait dire que moins un être a peur et plus il y a risque qu'il soit... Inconscient. À moins que cette absence de peur soit un effet de réelle conscience au contraire. Conscience « détachée » pour le sage cette fois, conscience « engagée », par contre, pour un « Atila ».

Ainsi, moins l'Homme aura peur et plus il aura la possibilité en son temps d'être sage (Michel Serres dit à ce propos du temps « différent » du sage : « jeune ou vieux, le sage accède à l'âge mûr »). Le sage ne se place donc pas dans l'ordre social ou temporel comme « au-dessus de, avant ou après... » mais sur un trajet parallèle au monde, détaché mais accompagnateur. En Japonais on dirait que le sage n'est « *senpai* » de personne (« *senpai* » = celui qui guide, qui montre le chemin), parce qu'il est « *senpai* » de tous... » le déjà ancien à côté de tous, en paix avec tous.

Il est celui qui aide et non pas celui qui secourt²⁰³. Pour prendre une image simple : si quelqu'un qui est en train de nager dans un lac au bas d'un ponton crie à l'aide, appelé en perdant pieds : « je n'arrive pas à nager, aidez-moi... », celui qui aide est celui qui par des mots ou en se

202. Je voudrais ici dire comme me l'a rappelé très justement Gérard Catan qu'Atila non plus n'avait peur de rien. « Ne plus avoir peur » est donc une condition nécessaire et indispensable de la sagesse et non sa définition. Le trouble en effet peut venir d'ailleurs.

203. « Le sens premier d'Ahimsà (non-violence), c'est « ne blesse pas ». Ce qui est primordial, ce n'est pas de faire le bien, c'est de cesser de blesser, d'ajouter à la souffrance. Faire plaisir aux autres n'est pas Ahimsà. [...] La seule aide qui en vaille la peine, c'est celle qui libère du besoin d'être aidé dans le futur. Des aides répétées ne sont pas du tout une aide. Ne parlez pas d'aider quelqu'un si vous n'êtes pas en mesure de le mettre à l'abri de tout besoin d'aide. » (« Je suis » de Sri Nisargadatta Maharaj).

mettant à l'eau lui-même viendra accompagner l'être en difficulté en nageant avec lui, le soutenant au départ, lui tenant le bras, le relâchant peu à peu, jusqu'à ce que celui-ci puisse s'en sortir seul. Tandis que celui qui secourt est celui qui s'allonge sur le ponton, agrippe, d'un geste brusque et urgent, l'être en difficulté par un bras, et l'arrache à l'eau pour le remettre à pieds secs. Dans le cas de l'aide il y a développement de la difficulté pour réaliser sa résolution : « pouvoir nager » ; et dans le cas du secours il y a extraction du problème sans résolution de son fond : « décidément pas pouvoir nager »²⁰⁴.

De cette infime différence entre « folie imbécile », « sagesse profonde » et « bravoure provocante » découle la suspicion tout à fait légitime des peuples à propos des « sages ». Le problème, c'est ce que va entraîner cette suspicion : le désir de l'ordre.

Mais qu'est-ce que l'ordre ? Fondamentalement parlant, l'ordre est une « Bastille d'illusions reconnues » qu'on pourrait appeler autrement « Mémoire réactionante ». Retour à la case départ en effet : l'ordre est par essence un besoin impératif du mental à vouloir créer entre des événements des liens de continuité. Le Docteur Wayne W. Dyer écrivait en 1986 que « la culpabilité est axée sur le passé et l'inquiétude sur l'avenir ». Le mental, c'est ce qui se trouve entre ces deux mondes-là, ce qui les articule dans leur linéarité pour en recréer un troisième (relire le passage consacré au mental pour le comprendre). Spinoza disait dans ses « Éthiques » (I, Appendice) : « Comme ceux qui ne comprennent pas la nature des choses sont incapables de rien affirmer sur elles, mais les imaginent seulement et prennent l'imagination pour l'entendement, ils croient donc fermement qu'il y a de l'ordre dans les choses, ignorant qu'ils sont et de la nature des choses et de la leur propre. Lorsque les choses sont disposées de façon que la représentation par les sens nous permette de les imaginer facilement, nous disons qu'elles sont bien ordonnées. Dans le cas contraire nous disons qu'elles sont ou mal ordonnées ou confuses. Comme les choses que nous pouvons imaginer facilement nous sont plus agréables que les autres, les hommes préfèrent donc l'ordre à la confusion, comme si, en dehors de l'imagination, l'ordre était quelque chose dans la nature. »

- Oui, allez-vous me dire, mais par quelle entité remplacer l'ordre pour s'en débarrasser ?

204. Ce qui ne signifie pas que secourir n'est pas parfois nécessaire, cela signifie que la lucidité de l'acte est nécessaire pour aider avec propos et donc avec sagesse le monde qui passe en criant sans cesse « à l'aide ». La peur en ce sens est un affect troublant dans la mesure où elle est transférée des peurs les unes dans les autres, cause fondamentale d'entropie humaine.

- Par le respect, par un œil attentif au monde, on remplace l'ordre illusoire du rien par le respect attentionné de tout.

Et le respect, cette fois, qu'est-ce ? Le mot « respect » en français vient d'une très ancienne racine indo-européenne « spek- » (oui, vous venez de penser à juste titre au mot : « spectacle ») qui avait pour signification « contempler, observer ». Le mot « respect » remonte au XIII^e siècle et a signifié à son origine : « prendre en attention, en égard », puis le sens a pris celui de « redevance » (« égard » ↔ « redevoir » à moins que ce ne soit : « égard » ↔ « répit pour devoir », « donner du temps pour permettre de rendre »), pour finalement vouloir signifier dès le XVI^e siècle et jusqu'à nos jours : « prendre en considération ». De là l'analyse étymologique devient vraiment intéressante car le mot « considérer », lui, découlerait d'une expression de marin ou d'augure : « considerare » en latin (de « sideralis » = « qui concerne les astres ») c'est-à-dire : « voir, examiner avec attention » ou peut-être : « être vu, être examiné avec attention ». Ce mot « considerare » est lui-même formateur du mot « desirerare » ou « cesser de voir » → « constater l'absence de... » ↔ « chercher » ↔ le « désirer » actuel. Nous oserons donc une interprétation du mot « respect », assez audacieuses sans doute :

1. « Le respect consiste à engendrer une ouverture à l'exploration du monde la plus attentionnée possible. L'engendrement de cette ouverture devant permettre l'anticipation, la préparation à la venue en son temps de... paix (absence d'effroi, dans un premier temps) et d'authenticité chez l'Homme ».

2. « Sans ce respect, cet Homme, à la mesure inversement proportionnelle à son aveuglement, ne cesserait de désirer toujours et encore plus pour tenter d'exorciser ses malheurs, ne réussissant finalement qu'à sombrer dans des désirs de plus en plus accoutumant. »

Voilà en 2 phrases, c'est vrai peut-être difficiles à appréhender, un retour inattendu sur le sens même de l'Aïki : l'ouverture. Il y a des coïncidences, des hasards, qui n'en peuvent pas être. Le respect, le respect des choses, des êtres et du monde possède donc en lui une notion d'émergence, notion de création d'une attention particulière (« considération »). Il y a ici engendrement d'une forme très évoluée de gentillesse, de noblesse comme le disait aussi Michel Serre lors de sa conférence de Tokyo. Il y a là une notion de devenir humain, d'intention de re-naissance²⁰⁵.

Pourtant aussitôt qu'on prononce le mot « gentillesse » que se passe-t-il ? Chacun d'entre nous se met à sourire. N'ai-je pas ainsi entendu

rapporter une fois cette phrase fabuleuse : « Au lieu de faire semblant d'être méchant, fais donc semblant d'être gentil ». N'aurait-elle pas pu être dite plutôt d'une autre façon et avec un autre sens ? Par exemple : « Au lieu de faire semblant d'être méchant, essaye seulement d'être gentil ». Elle est fabuleuse pourtant, cette première phrase parce qu'elle déplace un problème sans vouloir absolument le résoudre. Elle donne la clef de l'ordre, là où l'effort du respect aurait pu suffire pour déconstruire/reconstruire. Elle a tendance à donner une réponse là où il aurait fallu faire absolument se poser des questions, de l'écoute vraie. Le « répit pour devoir » (respect) est une création de temps. Celui-ci tempore, valorise même, en tant qu'ouverture de passage, de l'affect en émergence. Elle tend les fils (on parle « d'élastiques » en psychologie) des questionnements de l'être vers leur limite avec douceur : « viens à moi, dit-elle, le temps est venu de ressortir de toi-même... » (→ généralement avec cette prévenance mais pas forcément).

Être « gentil », être « méchant », la noblesse de la gentillesse est ici non pas mollesse mais devient, pour le sage, fil du rasoir de la lucidité crue, presque froide. La gentillesse ne pardonne pas, ne juge pas, elle écoute réellement, elle accompagne, elle active en fait les affects, elle peut réactiver des émotions très anciennes, faire tomber les déclencheurs du malheur, puisqu'ils n'étaient que de vulgaires épouvantails. Elle peut extraire donc les causes. C'est en cela que la gentillesse fait peur, horriblement peur à beaucoup. La gentillesse peut se permettre par sa douceur apparente (sincère ou non puisqu'elle peut être « outil ») de trancher la racine du semblant dans ce que semblant à de « désir de l'ordre » (car l'ordre, ce « désir de l'ordre », de formes, est si souvent un pauvre écran de camouflage...). Reste alors l'être nu et cette nudité paraît effrayante bien qu'elle soit libération. La gentillesse est en ce sens-là un essai de mise en relation dans un premier temps, puis de tri, et enfin d'abandon des apparences par un respect paradoxal du « global d'autrui ». Cet autrui par lequel le sens de la pensée authentique fait « fuite en avant », mais sournoise, dans les décors de sa théâtralité, fuite ignorée le plus souvent de celui-là (« fuite » n'est pas l'acte de « s'échapper » ici, mais l'acte d'échapper au soi « vrai » par l'intermédiaire et à travers l'éventail du soi « joué » socialement).

« Gentillesse, Accompagnement : Passages... Ici encore ». De cette

205. Rappelons-nous ici la fleur de prunier, symbole de l'aikido pour Ô Sensei (le Fondateur), symbole au Japon de la renaissance justement. La fleur de prunier symbolise, concrétise l'idée de retour à l'origine, à une forme de genèse, la « gonia » grecque, qui finalement renouvelle la notion de l'engendrement, de la renaissance.

façon on s'aperçoit de l'ondulation permanente (et croisée) de l'ordre et du mental en écho de l'ondulation du respect et de la conscience dans l'espace de la vie.

Le sage serait en quelque sorte celui qui sait faire décroiser ces croisements en lui-même et en l'autre par du « redevoir », dénouer ces « nœuds » de fixation, faits de « théâtralité sociale/lignes de fuites » par de « la considération », et montrer un chemin à la paix ponctuelle, là et par où on ne l'attendait pas, finalement... par de la gentillesse. Cette gentillesse est souvent comprise « après coup » d'ailleurs, puisque, si elle est au départ ouverture douce, elle « découvre » de suite par l'intermédiaire de cette douceur, ou de ses moyens propres d'immixtion dans le réel, un passage complètement « affolant », « panique », des « vérités » → dans l'eau trouble et profonde (à moins qu'un crocodile nage perfidement vers vous, ce qui nécessiterait effectivement un secours), on n'est pas secouru, on est à peine soutenu, le rideau des apparences doit tomber de lui-même.

On pense qu'il faudra quand même résoudre le problème soi-même :

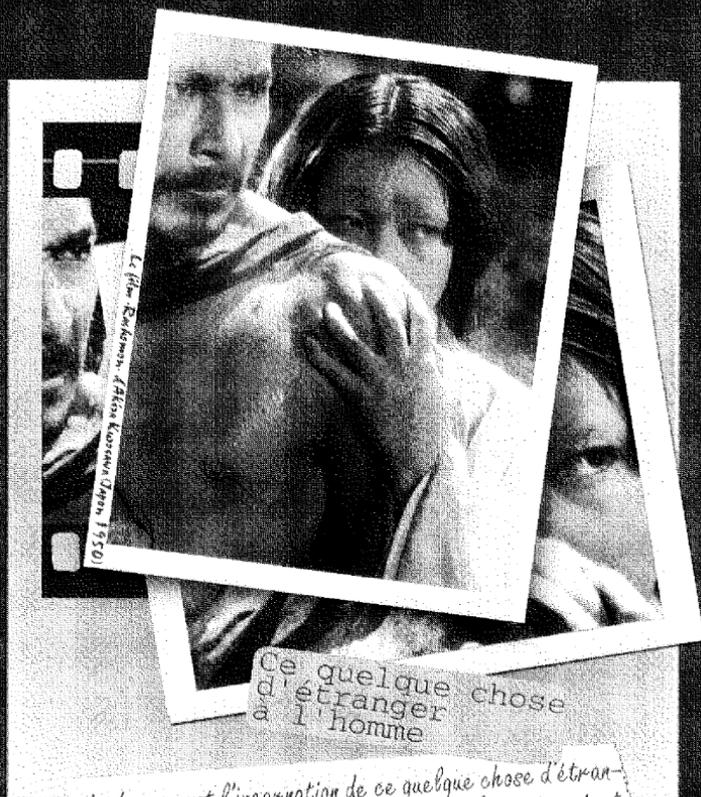
« Au secours !... Nager ? Il faut vraiment nager ? Moi ? Non !... Mais je ne peux pas je vous dis ! Mais... Ahh, qu'est-ce que vous attendez ? Qu'est-ce que vous foutez ? Vous êtes dingue ! Non ! Mais... mais... mais vous vous mettez à l'eau maintenant ? Oooh ! je me noie ! Ahrg ! Mais non, restez sur la berge, imbécile ! Glou-Glou ! Je ne peux pas, je vous dis ! Sortez-moi plutôt de là non de Dieu !... » crie éperdument celui qui prend soudain conscience, le mot ici n'est pas gratuit, de sa réalité vaine de demandeur de vie sociale dans la détresse solitaire, dont il est lui-même la cause. À moins du « cas crocodile », la gentillesse dira « non » alors au secours. Mais ce « Non ! » s'il vise le secours, ne vise pas l'aide, il vise directement la paresse elle-même de l'être en danger qui se plie à sa propre loi de l'effroi, et donc à l'idée d'un secours externe qui semble tout simplifier : « Sauvez-moi ! » exige-t-il, et la gentillesse de répondre : « J'arrive à vous, sortons-en ensemble... je viens à vous si vous le voulez tant ».

La seule problématique pour la gentillesse est celle qui consiste à ne pas couler ou se laisser couler pas le demandeur qui se noie (c'est le coup « classique » : l'accidenté est sauvé mais le sauveteur est mort). La gentillesse exige donc une technique et l'aide sera proportionnelle à la puissance de cette technique.

« Piste un peu extrême vous semble-t-il ?

ne vous y trompez pas, car cette piste-là n'est pas que théorique : elle

est par son approche l'un des piliers de l'aïkido et mieux : l'un des fondements applicable assez facilement par le pratiquant sincère dans le cadre de la vie de tous les jours, et des rapports sociaux ou relationnels en général. Il est l'un des moyens d'extirper, avec à-propos, le discours couramment frelaté de tout être qui nous parle, et de faire agir enfin cet être comme un être intègre, par la mise en valeur de l'unique réalité du sens de ses actes (et non de son discours).



Ce quelque chose
d'étranger
à l'homme

La femme est l'incarnation de ce quelque chose d'étranger à l'homme, et ce "quelque chose", il peut pourtant l'aimer à la folie, en devenir même esclave.

31

SAGESSE ET DICTATURE

L'art de la paix n'est pas facile. C'est un combat sans merci, une lutte contre les désirs maléfiques et toutes les faussetés qui les accompagnent.

(Moribei Ueshiba traduit par John Stevens)

« La vérité, c'est ce que les gens croient. »

(Coluche)

C'est la pensée collective qui crée ce qu'elle observe.

(Boris Cyrulnik)

L'aïkido ne devrait pas devenir « l'art d'empêcher son partenaire de faire des mouvements ». Le seul objectif vraiment nécessaire en aïkido, une fois assimilé les bases, consiste en fait davantage à faire « travailler », « passer » l'autre que de chercher à « se travailler soi » (en se servant de son partenaire comme d'un tuteur à ses propres fantasmes par exemple). De là une grande quantité de méprises dans un sens comme dans l'autre (méprise de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) ou/et de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) : on devient tour à tour soit un « enseignant à l'entraînement »²⁰⁶ ; soit un « Roi des empêcheurs de mouvement », un champion des truquiste en quelque sorte pour soi-disant « faire travailler le partenaire ». En fait et le plus souvent : parce qu'on ne veut pas se donner trop de peine : on « s'économise » dans son entraînement comme un cancre s'économise d'apprendre, assis contre le radiateur au fond d'une classe.

On pense ainsi trop souvent qu'il s'agit soit de montrer un chemin juste, soit de le dissimuler faussement (exemple : « tu n'es pas encore 8'

206. J'ai moi-même parfois ce terrible défaut de vouloir aider trop souvent mon partenaire, par mon incapacité à supporter (manque de patience, je suis encore trop jeune sans doute) qu'il ne s'entête sur ce que je ressens être une « fausse piste » pourtant nécessaire à son propre apprentissage.

dan pour vouloir faire ça, que je sache ! »), dans le même but, pourtant sous-entendu, le faire découvrir par l'autre. On devient un « missionnaire » de l'aïkido, du Japon, ou au pire du combat de rue. Avilissement de la pratique... Dans un cas comme dans l'autre, on reprend en fait le rôle dont nous avons déjà parlé, ce rôle stéréotypé de « parent » : on récompense ou on punit, avec les mêmes résultats d'ailleurs : l'enfant, l'élève, finit par s'enorgueillir comme un ballon de baudruche, dans le cas du système des récompenses, ou finit par se renfermer sur une forme paranoïaque de l'apprentissage compétitif, dans le cas du système de punitions (réprimandes, plaisanteries, échec, rabaissement, etc.). Il finit par se mépriser lui-même, mépriser le monde et autrui, ce qui ne donne guère un meilleur résultat. « L'enfant est aisément vulnérable à l'idée pernicieuse selon laquelle ce sont les échecs qui sont l'étalon de la valeur personnelle. [...] Mesurer sa valeur à l'aune de l'échec et du succès, c'est se condamner fatalement à se considérer comme peu de chose », disait W. Dyer. Il répétait : « le succès ne fait que confirmer nos superstitions. [...] Et craindre l'échec, c'est à la fois avoir peur de l'inconnu et avoir peur de la désapprobation qui pénalise ceux qui ne font pas de leur mieux ». En tout état de cause, tout est fait dans le cadre de ces formes d'entraînement pour éteindre chez l'élève les envies de découverte et d'autonomie au sein des mouvements, ou même toute possibilité de ré-inventer SON aïkido à sa mesure, à la mesure de son corps (aide ↔ passage → résoudre le problème soi-même).

Il suffit de voir l'entraînement féminin pour comprendre cette aberration d'attitude du « modèle paternel ». Cet entraînement n'est toujours qu'une pâle copie de ce que font les hommes. Et pour cause : très peu d'enseignants émulent l'autonomie de la concordance. Trop d'enseignants comprennent mal, ou reconnaissent mal, paradoxalement, que les femmes ont un avantage certain sur eux : une sensibilité physique plus développée due à une capacité physique « moindre » (en moyenne) au niveau musculaire et osseux) et une activité significative « étrangement différente », lourde finalement d'histoire humaine. Rappelons-nous que le fondateur du Judo moderne Jigoro Kano rappelait souvent à ses élèves : « Pour comprendre le Judo, il faudrait que vous regardiez les femmes s'entraîner ». Cette sensibilité, ce « *kokoro* », ce « cœur », dérange, aussi bien celui qui la perçoit que celui qui la vit.

B. Shree Rajneesh disait que « La sensibilité s'accompagne toujours de souffrances. Mais ces souffrances ne sont rien comparées au bonheur que vous apporte la sensibilité »²⁰⁷.

La femme est l'incarnation de ce quelque chose d'étranger à l'homme (qu'il se refuse aussi), au mâle. Et ce « quelque chose », le mâle peut pourtant l'aimer à la folie, en devenir fou donc, et même esclave. Peut-être, comme le disait Lou Andréa-Salomé, ce qui inspire à l'homme son meilleur, son plus fort amour de la femme, « c'est qu'elle est devenu pour lui, en quelque sorte, l'incarnation de ce dont lui-même est né [...] - il aime en elle ce qui, en chacun des cas, maintient en la femme une identité plus vague et garde même à son corps une plus grande douceur de ligne, à sa voix l'accent de la jeunesse : l'héritage qui passe d'humain à humain — et pour les êtres humains, l'éternelle maternité, l'éternelle enfance, présente en tout ce qui est ». Reconnaître cela, pour un homme, c'est soit merveilleux, soit terrible, et, socialement parlant, le plus grand plaisir, ou la plus grande terreur au monde peut-être, qu'un homme puisse se faire. On tâche de toute manière très vite d'éliminer cette constatation de dépendance humaine (et en partie imaginaire) chez le petit garçon autant que chez la petite fille. En vain : ce qui est sorti artificiellement par la porte de l'éducation rentrera par la fenêtre naturelle des affects plus tard, alors souvent retourné sous forme de malaise existentiel ou relationnel. « L'ordre familial ne fait que traduire que le père n'est pas le géniteur, et que la mère reste contaminer la femme pour le petit homme ; le reste s'ensuit », disait Lacan.

Les femmes développent en fait, de par la confrontation de leur différence sexuée à ce social masculinisé de notre civilisation, une capacité de la concordance de façon beaucoup plus indispensable que pour les hommes. Et cela bien avant même qu'elles ne débute l'aïkido. Elles ont de plus, comme le dit Gérard Leleu, un rôle important dans tout groupe social : « la cohésion du groupe est assurée par la répartition des femmes ». Ce rôle de coagulation joue à plein dans le milieu des arts martiaux aussi (bien qu'on en dévisage que rarement la valeur du fait de la masculinité apparemment « fermée », propre à ce type d'activité). La « faiblesse » représentative de la femme est pourtant, ici, gage de cohésion sur deux plans :

- La « femme terrassant le lion » (jeu de tarot ici encore puisque telle est alors, dans ce jeu, la représentation de la force) est ici « oubliée » en

207. On confond souvent sensibilité et sensiblerie. La sensibilité est vue comme une faiblesse, surtout dans le milieu réactionnaire des arts martiaux. Pourtant c'est uniquement par une sensibilité exacerbée que l'intuition peut se déployer, s'activer et donc le mouvement vrai naître dans un espace hors du temps, concordant à une situation, adéquate. C'est en cela qu'on dit dans les milieux martiaux que le mouvement divin (*kami-waza*) est instantané, qu'il échappe à toute notion de temps. Le temps n'existe plus pour celui qui est confronté au combat.

apparence, mais présente en tant que représentation d'une non-masculinité « étrangement indispensable » pour les « mâles » en activité de « masculinité forte » (démonstrable). Il y a là un « regard de la faiblesse » subi (souvent indirect), propre à avaliser et à proportionnaliser ce discours même de la force.

- L'attrait sexué d'un regard féminin donne un aval à l'image du pouvoir des mâles dans le groupe²⁰⁸. Bien que les femmes n'en soient pas dupes, ces rôles leur sont pourtant reniés ouvertement, officiellement et volontairement par le monde des hommes. Le « modèle historique » japonais allait ainsi et par exemple très loin : l'éducation féminine était une éducation basée le plus souvent sur le silence dans les couches nobiliaires de la société : « L'essentiel est de garder ses paroles dans son cœur et de ne pas montrer ce que l'on pense réellement » écrivait Madame Atsumi à sa propre fille au temps des Samouraï (Hideko Fukumoto & Catherine Pigeaire). Dans les couches populaires, la femme n'a même pas de statut autre que celui d'une procréatrice « animale » (pardon mesdames) ou d'une « laborieuse », déconnectée de toute notion de pouvoir (à part pour les grandes courtisanes ou les femmes de très haut rang).

Ce « reniement » de puissance dominatrice signe ici à merveille, comme une outrance, l'importance indirecte du rôle féminin dans les sociétés masculines : « A celle qui n'a aucun droit on en vient à tout devoir » écrivait ainsi C. Millot.

On retrouve cette notion de faiblesse « essentielle au monde des hommes » dans le Japon ancien encore, comme le dit très bien Ruth Benedict : « Des employés étaient maintenus en permanence aux frontières des fiefs pour empêcher « les femmes de sortir et les fusils de rentrer ». Mais que se passe-t-il au niveau de la pratique elle-même : tant d'enseignants, principalement des hommes bien sûr, commencent bien entendu l'apprentissage par un nivellement martial (→ « jutsu »). Il y a là refus ouvert de la puissance féminine en tant qu'acte de guerre personnalisé : « à la guerre c'est le modèle "mâle" qui est "l'indispensable à l'initiation" ».

L'homosexualité, « l'efféminisme » peut d'ailleurs tenir ici le même « mauvais » rôle²⁰⁹. Bien que dans l'ancien Japon, l'homosexualité ne fut jamais un gage de faiblesse mais au contraire un signe d'activation guerrière très vivace (les témoignages des jésuites en « mission » dans le

208. La pratique elle-même est, comme toute pratique physique pratiquée en commun, mais avec sans doute plus de subtilités en aikido, tout à fait liée avec des affects sexuels assez flagrants. Vous avez le bonheur d'avoir échappé ici à un chapitre qui aurait pu s'intituler : « La sensualité et les croisements d'énergie sexués en aikido ».

Japon du XVI^e siècle en font suffisamment d'éloges surprises et de témoignages inquiets pour le comprendre), très créatif, dans le monde des hommes et de la guerre dans ses rapports avec l'honneur, le groupe viril des guerriers et ses codes fondamentaux liées à la valeur même de la mort (Mishima au Japon en ayant été le paragon contemporain).

Ce que désigne donc le rejet de la féminité dans le monde des arts martiaux actuels est ici encore un leurre de forme éducationnel, et non une donnée de base claire et fondatrice de la martialité.

D'ailleurs, la « folle », le « PD » (je vous passe ici les autres sobriquets imaginés) est bien souvent l'homme qui veut devenir ce qui affole le plus l'homme en tant qu'homme : une femme, c'est-à-dire en fait non la femelle du genre humain, mais la puissance de sa féminité²¹⁰.

La puissance de la féminité donc, retournée contre le pratiquant mâle et en lui-même, et donc absorbé et renvoyée en tant que forme de-

209. Curieusement puisque, par exemple les Amazones furent les plus impitoyables guerrières du monde antique (le nom du fleuve « Amazone » est le résultat de l'activation de ces craintes à travers les siècles), ou du moins les plus craintes (nos restes de machismes fondamentaux de sont-ils pas un reste de protection vis à vis d'un modèle social matriarcale par trop étrange pour ce que l'homme croit actuellement de son rôle social ? (les animaux, eux par contre, n'en font pas une maladie, chez les éléphants ou même chez les primates en général par exemple). Puisque dans la Grèce antique encore ce type d'affect relationnel entre hommes cette fois, était, à cette époque, gage au contraire de cohésion militaire, gage de bravoure et de cohésion dans la formulation affective de cette bravoure.

On retrouve le même phénomène en France à la Renaissance avec les « mignons » d'Henry derrière lesquels, sous des aspects efféminés et précieux, se cachaient les plus redoutables querelleurs et breuteurs du royaume de France : «... leurs façons de faire qui estoient badines et hautaines, que pour leurs fards et accoustrements effeminés et impudiques... nous raconté Pierre de l'Estoile dans son journal (tome II) : [...] leurs exercices estoient de jouer, blasphémer, sauter, danser, voler, quereller et paillarder, et suivre le Roy partout et en toute compagnie... » Pierre retranscrit d'ailleurs en 1578 les 24 sonnets courtisans de A. Jamin (« qui en fit présent au Roy le 10^e Aoust 1578, qui en fit cas et le serra lui mesme en son cabinet. ») à la mémoire des trois mignons, sans ambiguïté pour leur vaillance querelleuse et « forcenée », dont nous citerons ici un extrait dépeignant leur code de vie (Sonnet III)

«... Mourir de maladie est une couardise,
Et plus encor mourir en une barbe grise ;
Le sang est le signal d'un cœur victorieux,
La paresse du lit appartient au vulgaire ;
Des hommes martiaux le sang est l'ordinaire ;
Héculé tout sanglant s'assit entre les Dieux. »

De même à notre époque ce qu'on nomme « l'homosexualité virile » (Football, Rugby, et de nombreux sports en général (souvent des sports d'équipe il est vrai), assure pareillement ce rôle parfait de cohésion « entre hommes » (coupe du Monde, coupe d'Europe : même combat → on embrasse la tête de B... qui a sauvé la France). Le centre de recherche du Pentagone lui-même défraya dans les années 80 la chronique en publiant un rapport hautement sulfureux préconisant sur ces mêmes supports de réflexions l'introduction d'homosexuels dans les corps d'armée comme gage de cohésion militaire.

210. Ou puissance maternelle souvent ↔ « aimer obsessionnellement » (Sade), « refouler jusqu'à la perversion » (Mishima), (Lacan disant : «... si l'homme veut la femme, il ne l'atteint qu'à échouer dans le champ de la perversion »), ou « abhorrer manifestement » (M. Dupont...) n'étant sans doute possible que dans l'entrelacement des strates de réaction d'une même cause.

masculinisée de l'homme « voulant terrasser le lion » à son tour. Il y a effectivement « trahison » en la matière puisque tentative d'appropriation sur-sociale.

L'homme qui se dit « viril », lui le mâle, le décideur, le champion, le guerrier, se laissera prendre, par sa répulsion, à cette faiblesse inverse, et dans ces filets stratégiques émotionnels, sans le savoir. Le rejet qu'il émettra envers « l'homme-femme », traître à son genre, comme l'attrait qu'il éprouve envers la « femme-fille-mère authentique péril », en sont les indices d'angoisse, les symptômes flagrants d'une « étrangeté de fond » (refusée) de cette différence qui le mine, et le crée à la fois, de l'intérieur. Le lion, ainsi, se laissera-t-il moins bien terrasser à cet artifice en voulant le réduire à du pur négatif ?

Ce nivellement « masculinisateur », pour y revenir²¹¹, calqué pour tous les débutants quels qu'ils soient sur le modèle symbolique et typiquement mâle de « la bataille paléolithique pour la survie (en fait pour la domination) » casse « en la femme » toute notion de concordance dans son aikido. Ici s'active le théorème un peu désuet : « La fonction crée l'organe, la tâche crée le mental » (G. Leleu, « La mâle peur »). En bref : on désapprend sur ces deux plans du corps et du mental, aux femmes (comme aux hommes d'ailleurs), leur concordance naturelle, leur sensibilité, pour leur inculquer un aikido de performance typée « balance tout » pour lequel elles n'ont pratiquement aucune chance d'épanouissement, sinon que de batailler de façon rude, et de façon inappropriée, avec leurs homologues masculins justement sur ce plan type, ou devenir des « pervenches » de la forme socialisée de l'aikido, des « gardiennes du feu »²¹² (refoulement).

Cela ou autre chose : Cohésion ici encore oblige : là de nouveau, la boucle se boucle : la cause est éclipsée pour la mise en avant d'un effet figé (déclencheur) qu'on ne peut plus ainsi travailler. Cette « sensibilité perdue » est pourtant et culturellement parlant d'un raffinement grandiose : « Et nous ne manquerions pas, surtout, de rendre hommage au Taoïsme pour l'influence qu'il a eu dans la formation du caractère des Célestes, à qui il a donné une certaine capacité de retenue et de raffinement aussi « chaude que le jade » (O. Kakuzo). Cette capacité de RETENUE, de ponctuation et de discrétion dans nos élans, est d'ailleurs

211. Et sans se pencher plus avant sur ces distinctions : « femme-femme », « femme-homme », « homme-femme » et « homme-homme » (on pourrait d'ailleurs ici parler non en puissance deux mais en puissance « Y ». Exemple : un « Homme-homme-femme-homme » [puissance 4], etc.)

212. « La femme ne peut pas pisser sur le feu sans se griller le sexe » : qu'on me reprenne si je me trompe mais n'est-ce pas Freud qui a inventé cette idée fantasmatique et embarrassante ? »

l'une des pierres angulaire de la pensée contemporaine de Michel Serres, vu comme sortie apaisante à notre civilisation matérialiste, preuve s'il en est que le sujet n'est pas seulement archéologique ni seulement orientaliste mais bel et bien actuel (attention : « retenue » n'est pas ici signe d'empêchement, ni de refoulement, mais de circonspection).

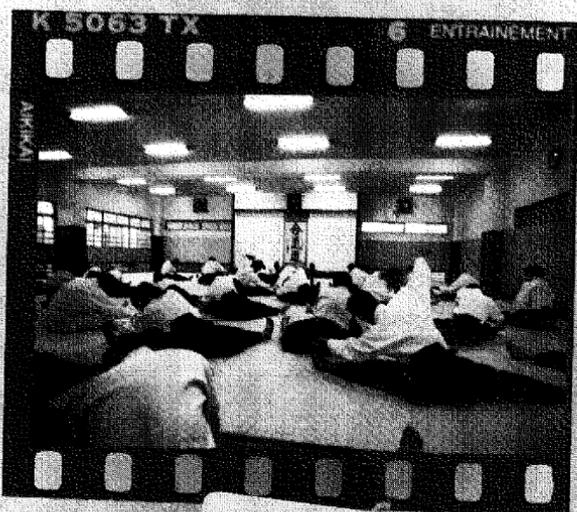
L'aïkido est donc au jour d'aujourd'hui hautement masculinisé, quoiqu'on en dise et quoique pourraient d'ailleurs en dire beaucoup de femmes prises dans cette ligne compétitive²¹³, sans qu'elles n'en aient elles-mêmes conscience (→ femmes-hommes : « femmes-viriles » (au féminin cette fois : un comble pour le maître mot des mâles, mâle que nous voudrions exhiber dans toute sa superbe exclusive !). Il y a pourtant tant à découvrir, pour elles comme pour nous, dans cette retenue active de la sensibilité... Nous l'avons déjà dit : on ne peut imaginer les drames inconscients de blocages aberrants que peuvent susciter chez les élèves, suivant leurs degrés de perception, ces méthodes de la récompense ou de la punition, de la masculinité, ou de la recherche d'ordre, ou de performances. Le mot « drame », les mots employés ici, ne sont pas trop fort. On castre en fait directement la notion même d'AÏKI, de concordance donc, alors qu'on semble la prôner ouvertement et même l'ordonner : une véritable « prêtrise » de l'aïkido se fait jour ici, avec toute sa connotation de fermetures insipides et viles.

Prêtrise : quel paradoxe de contradiction étonnant... !

De même, par ces moyens on reproduit dans ce cadre de l'apprentissage de l'aïkido, cadre pourtant autonomiste par vocation, les stéréotypes sociaux (nous parlions des rapports dénaturés parents/enfants, femmes/hommes, mais ce pourrait être chef/soldat ou un autre rapport : plus religieux, voire même un rapport indirectement carcéral) dignes des pires films d'avant guerre, du Japon réactionnaire « sermonateur-extrémiste », ou d'un « Va-t-y quand » (avec jeu de mot) pur et dur cérébral.

Quel progrès ! Quel retour au bourbier historico-humain !

213. Sur le tapis et proportionnellement parlant, les femmes sont beaucoup plus agressives, mettent beaucoup plus de force que les hommes dans leur pratique, comme si elles voulaient toujours « surpasser » leur soi-disant handicap, « surpasser même les forces de leur partenaire. Ceci est un signe, un symptôme de ce malaise dont nous venons de parler.



L'entraînement

Cela signifie que l'entraînement est, au sein de chaque mouvement, une préparation, un engagement aux voyages et un voyage en lui-même.

32

INSCRIPTION LIÉE

« Peut-être découvrirons-nous qu'avant de restaurer la pureté des rivières, il convient de retrouver l'esprit qui jadis les habitait. Ce n'est pas une image. Je veux dire que dans certains lieux pollués, rien -littéralement rien- ne poussera tant que ne sera pas ressuscité l'esprit des lieux. »

(Norman Mailer)

« Le pouvoir est l'ombre de l'amour ».

(Carl Gustave Jung d'après Soliman le Magnifique)

Plutôt que de penser à « donner de soi » et donc de « se donner », l'idée d'un contrôle à réaliser en aikido est courante, elle devient même trop souvent le but de l'entraînement ou le but en soi du mouvement : « arriver à se contrôler dans un premier temps, puis à contrôler le partenaire, ses gestes, ses déplacements, son attaque ou ses réactions ». Pourtant l'étymologie du mot devrait avertir le plus chevronné de ces sévères « poinçonneur des Lilas » : Le mot « contrôle » vient de l'expression « contre-rolle » le rôle étant autrefois un parchemin, un manuscrit (rouleau) d'écriture. « Contre-roller » signifiait alors rapporter ce « rôle » et en copier le texte sur un autre rôle, un autre rouleau, en copie ou en faux. Il s'agissait de créer un registre en double pour vérifier le premier au besoin. Il ne s'agit plus en contrôlant donc, de conduire une écriture, mais plutôt d'imposer une copie d'écriture décalquée, détournée sur un deuxième support. On dérive le mouvement du partenaire en le contrôlant, on l'inscrit en double dans son support de trajectoires ou d'intentions. Il y a là aussi un paradoxe, une contradiction de fond dans les mots actuellement employés :

- Comment oser clamer l'utilisation soi-disant « harmonique » d'une énergie, d'une force ou d'une direction si celle-ci est volontairement et à l'origine déparamétrée et reconditionnée pour faciliter un transfert de maîtrise, une capture de l'autre ? (capture ↔ prédateur).

- Comment oser clamer l'utilisation soi-disant « harmonique » d'une

énergie, d'une force ou d'une direction si on divise cette écriture en son original et une copie de confirmation, visant à la confrontation d'exactitude de cette première ? (spontanéité ↔ décalage).

À moins effectivement que l'on pense toute cette analyse tirée par les cheveux, trop rigoriste sur les termes théoriques de la pratique et des enseignements, il s'avérera nécessaire de trouver un autre terme en remplacement du mot « contrôle » : Ce mot sera simplement le pendant du mot « contrôle » : ce sera « En-rôler » (nous verrons plus loin son pendant moderne), recruter à sa cause, c'est-à-dire littéralement : « inscrire sur le roule, sur le rouleau, sur le rôle, sur le manuscrit », c'est-à-dire permettre à l'écriture de suivre son mouvement sur le rouleau originel sans lui imposer cette fois un détournement de support ou un dédoublement. Il s'agit d'un ACCOMPAGNEMENT ici encore : laisser l'écriture « s'enrouler sur le rôle » et non le transférer sur un autre rouleau, un autre registre.

Le travail sur les mots de la pratique et de l'enseignement est difficile. C'est sans doute le plus difficile. Car il est dur d'échapper au consensus sur les mots qui ont pris valeur dans l'inconscient collectif. Pourtant, en aikido on ne contrôle pas le partenaire, on essaye de l'enrôler, de l'accompagner, et donc, nous y venons : de le GUIDER dans sa propre mécanique, mécanique elle aussi, et sur un autre plan, au demeurant inconsciente lors de son attaque (inconsciente ou non raisonnée, en tout cas pour les besoins de répétition de l'entraînement).

Il y a donc INSCRIPTION EN SUITE de ce que l'attaquant a commencé seul. Il y a « GUIDE²¹⁴ » (et le mot, moderne cette fois, n'est pas trop fort ici non plus, ni la « dépollution » qu'il entraîne, il est en fait parfaitement adéquat), inscription qui se fait un moment à deux, au moment de la rencontre, pour s'éteindre à la fin du mouvement, ailleurs, par équilibre zéro des forces d'écriture²¹⁵. L'être de l'aïkido guide donc de façon pratique la violence de son partenaire. Il NEUTRALISE (il rend neutre déjà, il dégage une volonté, sans la juger, sans y participer). Il

214. Le mot « Guider » dont le sens initial est « d'accompagner en désignant un chemin », s'est peu à peu spécialisé à travers le mot « guide » en qualifiant d'une manière nominale un objet devenu « un principe directeur ». Le « guide » (un être au départ) est issu du francique « witan » qui signifiait « montrer une direction à suivre ». Lorsque le mot « enrôler » s'est perdu dans notre langage contemporain, le mot « guider », « guide », non loin de celui de « passeur » d'ailleurs, fera avantageusement le pendant à ce satané mot « contrôle » sans rien perdre pourtant du sens profond de ce que nous venons de dire ni gêner l'enseignement de la concordance. À noter : la traduction du livre de K. Ueshiba, « *L'esprit de l'aïkido* », emploie le terme de « CONDUIRE » en place de celui de guider, ce qui me paraît tout aussi justifiée de la part des traducteurs.

215. Ou peut-être poursuite ou reprise d'écriture par l'attaquant si l'extinction, l'épuisement du mouvement ne fut pas effectif, si « le zéro force/volonté de détruire » ne fut pas atteint, si le passage n'est pas « suffisant ».

neutralise les opportunités de cette violence, les débordements de cette violence. Il ne décide pas du sort de cette violence, mais lui désigne des places de passages possibles (ex : couloir d'avalanches). Il ne contrôle pas : il voit, il montre, il accompagne et ouvre des voies : il guide !

Il y a cette anecdote citée dans le livre des « Élèves de maître Ueshiba d'avant-guerre » où maître Mochizuki, rentrant d'une longue campagne en Europe avait déclaré à Ô Sensei : « [...] j'ai beau retourner le problème dans tous les sens, je suis obligé de conclure que les techniques du Daito-ryû jûjutsu (l'ancêtre de l'aïkido d'aujourd'hui) ne suffisent pas dans toutes les situations. Les lutteurs ne sont pas perturbés par les chutes et roulent après avoir été projetés. Ils reviennent immédiatement à la charge et utilisent des techniques de corps à corps. Quant à la boxe française, elle va bien au-delà des simples techniques de pieds et de main du karaté. Je suis sûr qu'à l'avenir l'aïkido va se répandre dans le monde entier, mais si c'est le cas, il devra élargir son éventail technique pour être capable de répondre avec succès à n'importe quelle attaque ».

Ce à quoi Ô Sensei avait répondu : « Tu ne parles que de gagner ou de perdre ».

Mochizuki insista : « Mais il faudrait être fort et gagner. Maintenant que l'aïkido est connu dans le monde entier, il faudrait qu'il soit théoriquement et techniquement capable d'affronter n'importe quel défi ».

Ce à quoi Ô Sensei répondit : « Toute ta façon de penser est faussée. Bien sûr qu'il ne faut pas être faible, mais ce n'est qu'un aspect du problème. Ne comprends-tu pas que nous ne sommes plus à une époque où nous pouvons seulement même parler de victoire ou de défaite ? Nous sommes entrés dans un siècle de « concordance », tu n'arrives pas à comprendre ça ? » et Mochizuki Sensei de préciser : « Vous auriez dû voir ses yeux pendant qu'il parlait ! ²¹⁶ »

Ainsi : oui le partenaire se relève, oui le partenaire roule. Oui, c'est vrai qu'on ne le détruit pas. Oui l'aïkido n'apparaît pas techniquement complet en ce sens du « *jutsu* » (de la technique guerrière). Oui l'être de l'aïkido n'est pas à même d'affronter tous les défis. Mais sont-ce là les préoccupations de l'aïkido ? Tout pratiquant qui voudrait remettre en place ou combler ces soi-disant lacunes serait dans le même cas que Mochizuki Sensei à ce moment-là : sa façon de penser serait faussée, ou

216. J'ai remplacé volontairement le mot « amour » par le mot « concordance » dans cette traduction. À mon sens cette traduction subjective peut donner un éclairage nouveau aux propos de Ô Sensei et remet à mon humble avis sa pensée au plus juste d'un sens compréhensible par rapport à notre texte → Traduction → passage → piste.

plus exactement, fût-il un très bon technicien justement, il n'aurait pas encore saisi à bras le corps ce concept de l'Aïki.

Ce concept de la concordance, pour reprendre les exemples ci-dessus dirait à ceux-là :

- Le partenaire se relève ? C'est normal pour l'être de l'aïkido qui vient de le projeter : il n'y a pas d'ennemi à abattre mais une énergie à « faire passer ». Dans ce sens, on peut effectivement dire : « Soyez reconnaissant d'éprouver de la colère, d'avoir un sexe, d'être avide. Soyez-en reconnaissant parce que ce sont les sources cachées de l'énergie. [...] Quel que soit ce que vous considérez comme votre ennemi [...] c'est parce que vous les considérez comme tels qu'ils sont vos ennemis. Acceptez-les plutôt comme des dons divins. Soyez reconnaissant de les éprouver » (B. Shree Rajneesh). L'être de l'aïkido est le « Passeur d'Orage »...

- Le partenaire roule ? C'est une bonne chose, nous serions désolés qu'il se blesse inutilement puisque lui-même n'est visée en aucune mesure. Il n'est, lui, qu'un support trop souvent inconscient d'un affect agressif. Qu'il roule donc, qu'il se relève vite pour que nous puissions aller parler de tout cela devant une bonne bière... au café du coin... à moins qu'il ne préfère effectivement ré-attaquer ?

- On ne détruit pas ? Non, bien sûr : construisons plutôt...

- L'aïkido n'apparaît pas techniquement complet ? La technique doit être au service de la raison d'être de l'aïkido, ou de son concept, pas au service d'une ambition personnelle. Dans le cas de l'aïkido, la technique est au service du but de l'apprentissage, qui est l'activation de plus en plus permanente de la concordance chez l'être de l'aïkido, et cela sur et en dehors du tapis. Cette technique d'apprentissage est complète, en ce sens, par son infinité de variations et d'applications. C'est trop souvent parce qu'on en connaît mal l'usage qu'on la juge incomplète, pas parce qu'elle l'est. « Les yeux ne sont pas juges », disait B. Shree Rajneesh. À ce titre, le seul travail d'une technique comme Ikyo pendant des heures de suite, par exemple, suffirait à assigner cette complétude en l'aïkido.

- L'être de l'aïkido n'est pas à même de relever tous les défis ? Tous les défis ? Quels défis ? De quoi parle-t-on ? Il ne pratique pas dans ce but compétitif, l'être de l'aïkido, de toute façon. Son seul défi est un défi pour lui-même : comment arrivera-t-il à transformer son ennemi en une personne débarrassée de sa haine ou de son agressivité, son partenaire en support de progression mutuel, dans cette recherche et dans cet entraînement de la concordance ? Un ennemi en connaissance ?

Là encore il y a bien utilisation de l'écriture mais sur SON vrai support.

C'est-à-dire que le conditionnement de l'écriture ne demande pas le changement du support. Il y a donc passage de l'énergie au travers de la main de l'être de l'aïkido, mais pas arrêt de celle-ci, pas de capture avec renvoi, pas de rétention puisqu'il n'y a pas de transformation autre que celle qui consiste à changer un texte situationnel au sein de ses propres réactions et non, comme dans le cadre d'un « contrôle », un texte situationnel dans une autre dimension réactionnelle (car déparamétré donc... transformée).

Pourquoi ici faire un rapprochement entre la pratique de l'aïkido et l'écriture sinon parce qu'on y retrouve de grandes similitudes²¹⁷. Il y a là aussi, dans cette homologie, un point clef de la compréhension de l'aïkido : De même que tous les gens d'une même certaine langue peuvent s'écrire entre eux et se comprendre avec des styles d'écritures manuscrites pourtant fort différentes, il est CERTAIN qu'il doit y avoir possibilité pour des aikidokas (pratiquants) de différents styles de pratiquer ensemble et de se respecter.

Ce qui est en jeu dans l'acte d'écrire, ce n'est pas le style, qui est personnalisation inconsciente et historique de l'écriture, ni l'orthographe vraiment. Ce qui est en jeu, c'est le maintien du sens, afin de pouvoir conserver vivante l'expression fondamentale, et la moins approximative possible, de ce que l'on veut transmettre : du texte et donc de son sens. De même, ce qui est en jeu dans l'aïkido, ce n'est pas le style qui est personnalisation de la technique, ce qui est en jeu, c'est le maintien du sens, afin de pouvoir conserver vivante l'expression fondamentale du génie de l'aïkido, et faire encore évoluer si possible son concept fantastique de concordance. Mais il faudrait savoir que, tant qu'il restera un STYLE, l'aïkido ne sera pas encore complet, pas abouti. Ainsi, le problème du style n'est pas obstacle à l'aïkido, mais gradation de l'aïkido, car, comme le dit Zeami : « Ce que j'appelle le merveilleux, c'est une apparence dépourvue de forme. C'est dans l'absence de forme

217. On pourrait par exemple prendre l'image de la construction d'un bâtiment : Lors, si par exemple vous décidez de construire un immeuble. A partir d'un cahier des charges forcément technique (géologique, cadastral, préfectoral, architectural) le 1^{er} dan (ceinture noire) serait le moment où les fondations (niveau inférieur) et la charpente métallique (niveau supérieur) de la construction seraient terminées. Les 2^e, 3^e et 4^e dan, les étapes au cours desquelles on arrive à aménager cette structure avec des planchers, des plafonds, des murs, des escaliers, des ascenseurs, une plomberie, l'électricité et enfin un habillage général permettant bientôt la mise en location des appartements de l'immeuble. Lorsque des locataires viendront habiter dans les différents appartements de votre immeuble sera le temps pour vous d'être 5^e dan... et vous serez *sensei* (maître) en quelque sorte lorsque vos locataires, prenant exemples concrets et appuyés sur la réussite de LEUR location et donc INDIRECTEMENT de votre construction, pourront se décider à construire eux-mêmes leur propre maison ou leur propre immeuble.

que réside le merveilleux. [...] Quand vous aurez développé au mieux vos facultés, que vous serez devenu l'adresse en personne et que vous aurez pénétré dans la sphère de l'aisance (inhérente) au degré de maturité, l'effet que vous produirez au spectateur en vous élevant, indifféremment de la technique de votre interprétation, jusqu'au degré de la non-conscience et du style absolu, serait sans doute assez proche du merveilleux. D'une façon générale, la maturité dans la manière du charme subtil pourrait bien définir un style assez proche du merveilleux. Examinez attentivement (ce problème) dans votre esprit » (→ « La tradition secrète du Nô » de Zeami).

C'est, de même, à terme, un aikido dépourvu de forme qui sera un aikido du merveilleux.

Pratiquement, je doute que cette « absence de forme » soit très compréhensible à un esprit occidental. « Les hommes qui travaillent ne peuvent rêver et la sagesse vient des rêves. Mon peuple ne travaillera jamais », disait l'Indien de l'Ouest des États-Unis Smohalla (cité par F. Favre). L'extraordinaire déploiement du rêve ici nous manque, à nous, occidentaux, pour dévisager des issues à nos doutes. Mais il y a travail et travail : celui qui fait baisser le front, et celui qui fait lever celui-ci. « Absence de forme » : c'est du « travail », de la chair qui se fait rêve, et ce rêve concrétise alors la chair elle-même en merveilleux : orgasme particulière de la vie explosant en chaîne comme une réaction atomique. Mon peuple à moi, celui-là, travaillera toujours, travaillera pour rêver cette fois, pour dénicher, dans le réel, ce merveilleux de l'absence de forme. Smohalla pourtant avait raison : nous serons sages, parce que nous saurons que travailler c'est d'abord ne pas se prendre au sérieux ; c'est rester un enfant de la terre, un infime atome de travail, vibrant d'énergie formatrice.

Absence de forme ? Elle signifie uniquement, cette absence, qu'après une graduelle et finalement très forte personnalisation de son aikido, l'être de l'aïkido devra perdre petit à petit tout ce directivisme inconscient de l'apparence qui naquit par facilité d'adaptation, tout ce matricage volontaire de l'apparence qui naquit par adéquation de l'orgueil personnel, et des capacités physiques du corps. C'est l'apparence, ce qui est visible, qui deviendra alors dépourvue de forme et non le fond de l'action. À mesure que l'apparence des mouvements perd ses formes, en fait, la substance des mouvements, elle, ce qui reste souvent invisible (le placement par exemple) gagne d'autant en

puissance de sens. « L'absence de formes », c'est l'expression des bases à l'état pur, des bases absolument cristallisées, pures comme la pureté structurale d'un diamant, comparé à celle un morceau de plâtre.

Il ne faut donc pas confondre ni mélanger les sens très précieux de mots comme : « l'apparence », « la forme », « le style », « la maturité » et « le fond », « la substance essentielle », « le merveilleux » d'un aikido. Cette maturité, par exemple, dont parle Zéami ne peut émerger que d'une sphère d'aisance, d'une sphère de concorde, d'une réconciliation avec le monde de soi et le monde tout court. Il n'y a pas de peur. Là se situe un terreau de responsabilité autonomiste, une base saine de détachement actif, indispensable à la réalisation²¹⁸ sincère. L'une dépend de l'autre.

Pour revenir au mot contrôle, il faudrait se dire que je ne cherche pas la « petite bête » en écrivant tout cela. Ce que je cherche à exprimer ici, c'est la gêne que je ressens chaque fois qu'un enseignant emploie le mot « contrôle », ou incite ses élèves à « contrôler à tout prix ». Même s'il est des êtres par essence dominateur, même si la facilité du concept de contrôle semble fonctionner aussi, je pense vraiment que cette notion de contrôle coercitif est en contradiction avec l'esprit fondamental de l'aïkido. C'est AU SEIN du mouvement du partenaire et de SES intentions qu'il faudrait travailler l'écriture gestuelle de l'aïkido, et non en créant une écriture parallèle à ceux-ci, parallélisme décisionnel, mental, physique, ou sur-rajouté à eux, en force ou en subtilité. Car contrôler le partenaire revient à créer une situation de maîtrise « par-dessus » le support de la dynamique, par-dessus la réactivité du partenaire. Enrôler, guider le partenaire, par contre, revient à créer une situation de canalisation au sein de la dynamique de SA réactivité. Dans le premier cas, on fait de l'aïkido comme un pilon pesant qui imprime une forme au métal rougi en le forgeant (« forger » ne signifiant pas forcément avec violence, comme nous venons de le voir avec l'histoire de la punition et de la récompense, qui sont deux facettes d'un même forçement). Dans le deuxième cas on fait de l'aïkido comme le marin qui essaye, avec son expérience, et le bateau qu'il a construit (son corps, ses capacités physiques), de traverser un océan nord sans sombrer dans la tempête. Dans ce deuxième cas, il faudrait être clair : quels sont les atouts du marin ? L'expérience, la technique, la préparation et la prévoyance, la

218. B. Shree Rajneesh parle de « découverte » et non de « réalisation » : « ce n'est pas une réalisation, c'est une découverte. Ce que vous cherchez est caché, et caché dans les choses les plus infimes ».

provocation de la chance, la capacité d'anticipation, la connaissance du possible, l'intuition, la sensibilité, le courage, la condition physique, le travail, le timing... La liste certes n'est vraisemblablement pas exhaustive, mais on y remarque une chose : elle correspond en fait aux qualités qu'un entraînement devrait être à même de développer en aikido au fil du temps : de la puissance. Par contre, tout ce qui entrave ou pourrait entraver ces qualités pourrait être considéré comme contraire au but recherché.

Que dire alors de ces « contrôles » continuel qu'on impose aux élèves, ainsi que de l'enseignement tel qu'il est dispensé, ou du partenariat « dirigé/dirigiste » qui tendrait finalement à castrer l'autonomie du pratiquant ? Là se joue vraisemblablement l'avenir de l'aikido sur sa qualité politique universaliste et essentielle. Là se joue aussi le renforcement, ou le risque de perte irrémédiable, de son essence à long terme. Ne devenons donc pas les « fossoyeur » du génie de l'aikido en prônant à tout prix efficacité à court terme, pragmatisme martialiste du cas par cas, ou inversement une mystique philosophique (gestuelle ou sportive d'ailleurs) complètement dénaturée ou trompeuse, voire une lamentable parodie d'aikido essoufflé comme on en voit parfois lors des passages de grades (souvent, trop souvent le magma est bien loin, ou... bien froid, bien dur, bien noir, et bien éteint).

L'image de « l'apprenti aikidoka », comparée avec le marin qui s'apprête à traverser les océans, ou au montagnard ouvrant une voie, ne s'arrête pas à une intention ou à une aventure. L'entraînement n'est pas constitué que de l'une de ces facettes. Il ne doit se limiter ni seulement à une préparation de voyage, ni seulement à ce voyage lui-même. En effet, il doit être sans cesse les deux à la fois, surtout à partir du 1^{er} dan.

Cela veut dire quoi ? Cela signifie que l'entraînement doit se concentrer, comme on le dit au Japon, sur sa fonction d'entraînement. Cela signifie que l'entraînement est, au sein de chaque nouveau mouvement, esquisse de mouvement, ou répétition des conditions des mouvements, à chaque fois, une préparation/engagement aux voyages et un voyage lui-même. En clair c'est vous qui décidez de cet engagement et de ce type de voyage, vous et vous seul. Ainsi au pire l'enseignant comme le pratiquant aura, dans son approche, une intention personnelle et multiforme de respect, qu'on peut prendre le risque de vouloir préciser ici :

- « D'abord, il faudrait que l'enseignant fasse « aimer » l'aikido ». Cette phrase de maître Tamura résume, à elle seule, la légèreté d'une intention

qui, par son point véritablement origine, pourrait avoir pourtant un poids dans le présent, et pour l'avenir de l'aïkido (un poids... « entre », ici aussi donc).

Il faudrait aussi se forcer, en tant qu'enseignant, en tant que pratiquant également, pour s'insurger contre soi-même, pour se préserver des risques :

- ne pas faire : « comme si » (pourquoi ne pas vivre le mouvement présent ?).

- ne pas se dire ou dire : « imaginez... » (y a-t-il quelque chose à imaginer ? rien, tout est là, déjà, maintenant et au moment où on le fait. Non ?)

- ne pas se dire ou dire : « et si... » (autre situation, autres paramètres, autre mouvement : y a-t-il un exemple ou un modèle de formes stéréotypées à chercher ? ne sont-ce pas tout au plus des analogies homocinétiques à faire travailler ?).

- ne pas se dire ou dire : « par exemple... » (y a-t-il un exemple possible, y a-t-il d'autre condition justificatrice ? ou alors ne faudrait-il pas les vivre, ces justifications, dans leurs essences complexes au lieu de les transposer dans un discours stéréotypé ou celui d'un « rêve-éveillé » ?)

- ne pas considérer l'échec ou la réussite d'un mouvement comme une preuve de crédibilité (dans sa relativité absolue de l'entraînement, du combat même, ne faudrait-il pas regarder plus loin que le bout de son nez : où est la réussite ou l'échec, et par rapport à quel but ?).

- ne jamais attribuer à autrui la responsabilité d'un « mauvais entraînement » ou d'un entraînement décevant (est-ce que seule notre intention d'entraînement inadaptée à notre recherche n'est pas responsable de cette déception ?).

- ne jamais tricher volontairement afin de réussir une technique.

- ne jamais tricher afin de faire échouer une technique.

- ne pas croire : « qu'il y aura une autre chance » (y a-t-il jamais d'autre chance en *budô* (arts martiaux) ? un autre temps, similaire, peut-être, mais le semblable réexiste-t-il ? y a-t-il jamais réussite ou échec ? Est-ce que la blessure ou la mort ne sont pas, finalement, que des « aléas » extrêmes (aléa éducateur dans le cadre du *budô*).

Car tous ces « ne pas », ici nombreux, doivent être vus comme des pancartes de dangers possibles sur le chemin, et non comme des ordres négatifs émanant d'une forme d'autorité.

Ce sont quelques règles simples de voyage, un code d'HONNÊTETÉ en fait, d'hygiène mentale presque, d'honnêteté vis-à-vis de soi-même, vis-à-

vis du partenaire, de ses élèves ou à l'inverse de l'enseignant (et cette hygiène, nous en avons vraiment besoin dans notre civilisation malade). On essaye par là de capter à chaque mouvement, en chaque partie de mouvement l'essence de cet ensemble : « mouvement-intention-dynamique » pour le « travailler », pour le vivre et pour le faire vivre au mieux : Expérience. D'un côté donc il y a des forces de morts en action (« évitement », « contrôle », « blocages », « nervosité », tricherie », « rachitisme », etc.) et de l'autre des forces de vie en épanouissement (« acceptation », « enrôlement », « concordance », « tonicité-calme », « don de soi », « déploiement », etc.). Tout cela paraît très idéalisé et romantique. En fait, c'est ici et d'une façon tout à fait terre à terre que se joue en grande partie LA DÉCISION de tissage dont nous parlions précédemment, et l'engendrement de ses effets. N'importe qui peut, à n'importe quel moment s'il le désire vraiment et honnêtement, faire « basculer » littéralement l'INTENTION de son aikido vers cette première forme de pratique (mort/obscurité) ou cette deuxième (vie/lumière). De même : n'importe qui peut, à n'importe quel moment s'il le désire vraiment et honnêtement, faire « basculer » littéralement son aikido vers un tel type d'avenir pour l'aikido en général (« d'avenir?... de « devenir » dirait Deleuze) ou cet autre. Et donc : n'importe qui, par l'entraînement et de la sorte, peut, à n'importe quel moment, s'il le désire vraiment et honnêtement, se « laisser basculer » vers tel type de forces de mort, ou tel type de force de vie. C'est un choix, un libre choix de chaque instant pour tous les pratiquants, quel que soit leur niveau, leur âge ou leur condition physique.

Dans un tel cas de basculement technique vers les forces de vie, toute la personnalité de l'être de l'aikido s'en trouvera profondément allégée, modifiée, et son aikido et sa vie complètement irradiés de l'intérieur par un nouveau comportement mutuel avec le monde. Le cercle n'est plus vu comme encerclant mais comme noyau ouvert sur l'extérieur (le collier « Bi » chinois dont nous parlions à propos du ciel, de sa représentation et du chaos → cercle intérieur, ou extérieur, ou les deux à la fois ?)

Les questions qui se répétaient sans cesse dans sa tête se désagrègeront d'elle-même pour ne laisser de place à aucune certitude, mais à un immense « paysage »; techniquement clair et vivant, si l'on peut dire, prêt à se remplir d'une profondeur tout à fait anonyme mais tout à fait infinie. C'est alors un sentiment étrange que les événements glissent sur lui comme l'eau sur un poisson, une impression de liberté qui l'accompagne dans et hors les entraînements. Mais rien ne se verra de

tout cela en extérieur, rien de différenciera vraiment cet être de l'aïkido des autres. Ou plutôt presque rien : il semblera seulement un peu vide, trop réceptif, éberlué par le monde, maladroit peut-être dans son approche raisonnée ou dans ses mouvements, hésitant peut-être, mais naturellement et éminemment présent au sein de ceux-ci, au sein d'une certaine aura « d'aisance à être ». Rien de bien plus et pourtant quelque chose de si extraordinaire déjà...

De quoi rendre jaloux en fait... Attention, alors, au rôle involontaire de bouc émissaire : Le fantasme peut revenir ici en force, à partir du lieu même pourtant de son éviction.

L'inscription de la sagesse dans l'acte doit devenir ici un gage d'éviction, non seulement de notre fantasme (personnel, interne), mais aussi, et bien entendu de son retour toujours probable dans le milieu qui nous entoure (fantasme du groupe cette fois, et donc : externe).



Zori

*Les ailes pour s'envoler,
les pieds pour faire un pas ...*

33

L'APPRENTISSAGE

« Le génie n'est que le fruit de la persévérance. »

(Kirishima Kazuhiro, lutteur de Sumô)

Comment parvenir à ce résultat ?

On m'a dit un jour : « je n'aime pas employer le terme « travail » en parlant de l'aikido ». Pourtant, c'est le terme approprié, sans doute le plus approprié qui soit. Non pas, effectivement (et de là vient cette réticence), dans le sens d'une action productive, capitalisable, exécutive, besogneuse ou même laborieuse, mais plutôt dans son sens de physique énergétique par lequel on le définit par le produit de sa force multiplié par le déplacement de son point d'application. Pour reprendre un sens cette fois plus littéraire on pourrait également choisir le sens du travail d'une femme à l'accouchement (« elle est en travail... »), ce qui nous rapprocherait de la dimension philosophique/maïeutique du mot « travail ». Seul le caractère douloureux de ce type de travail pourrait nous décourager un peu dans son analogie avec ce que nous désirions exprimer ici. Mais en fait cette image Naissance/mort reste passionnante à ne pas écarter par crainte, puisque soudain à travers ce mot et sa « douleur du passage » qui l'accompagne, il est possible de parler justement d'un entraînement en aikido qui serait un « travail » de ce type : « accouchons du mouvement de notre partenaire au travers de notre Aiki en laissant agir son écriture gestuelle comme Socrate accouchait d'un philosophe en laissant s'exprimer un paysan ». Il y a bien là produit d'une force par un déplacement.

Le mot « travail » d'ailleurs et son histoire sont passionnants : Ce mot vient lui aussi d'une vieille origine indo-européenne « *pag...* » ou *pak...* » qui signifiait « s'enfoncer dans » (des racines dans le sol par exemple), « fixer ». Cette origine « *pak* » donna « *pais* », « *pax* » en latin et la famille du mot « paix » en français. De « paix », on passe, toujours au temps des romains, à « pelle », « *palla* » qui donna chez nous le mot « palette ».

C'est alors un assemblage de poutres et de planches destinées à immobiliser les chevaux ou même les gros animaux pour les ferrer ou les soigner (on les met « en paix »). On les fixe dans une forme de paix physique en les immobilisant. Le « *palla* » est ainsi un instrument lourd, constitué de poutres, « Poutre » se dit alors « *trabs*, « *trabis* » qui nous donna « une travée ». D'un autre côté, un autre instrument, moins réjouissant celui-là se nommait « *tripalium* », c'était alors un instrument de torture à trois pals. « Tripaliare » signifiait alors « torturer » et cette notion de « tourmenter/souffrir » se déplaça en s'associant avec celle de « travée » vers l'idée de « se donner de la peine » ou : « travailler ». Ce mot « travail »²¹⁹ remplaça alors en français le mot « ouvrier » qui, lui, de son côté, engendra le mot « œuvre ».

Ainsi donc tout se simplifie : lorsque l'on dit « travailler », en aikido, cela signifie, lorsque l'on monte sur le tapis, qu'il faudrait « se donner de la peine » (« aller au charbon », nous y revenons). Il ne s'agit pas « d'être bon », « d'être fort », « d'être le meilleur », il s'agit de se concentrer et de « faire son possible pour « ferrer » ce que l'on sait de la technique de l'aïkido, ou des indices dont nous parlions précédemment, sur la dynamique du partenaire ». C'est d'une forme de concentration dont il s'agit avant tout, d'une forme, oui, d'étude et de méditation, d'activation de puissance en mouvement, on y revient. Et l'on comprend alors que ce travail véritable de « PÉTRISSAGE » de la technique et du partenaire est difficile à réaliser si l'on change à tout bout de champs de partenaire au cours de l'entraînement comme on le fait en France. Car alors ce que l'on travaille, ce n'est pas la capacité de « construire une pratique de travail avec toutes les souffrances qu'impose ce pétrissage » mais la faculté de varier des partenaires ou de « sauter » de l'un à l'autre avec une très faible responsabilisation du « travail » dont nous parlons. Certes, cette façon de changer sans cesse de partenaire favorise et développe, j'y reviens, pardonnez-moi, une grande capacité d'adaptation superficielle, mais le caractère humain étant ainsi fait, c'est sur la durée, non pas d'un mouvement mais d'un entraînement, que se pose le problème de l'adaptation aux dynamiques et non sur la quantité de partenaires abordés.

« Sauter » sans cesse d'un partenaire à l'autre favorise ainsi également l'anticipation salvatrice qui éclipse le présent du mouvement : on sait effectivement mieux temporiser, retenir au besoin le partenaire, passer

219. Chose étonnante par rapport à ce que nous en disions précédemment : le mot anglais « travel » qui signifie « voyage » vient exactement de la même racine, du même mot « travail » et de son sens : « se donner de la peine ».

au suivant, comme dans la chanson de Jacques Brel : « ... Au suivant... Au suivant, etc. », le supporter avec condescendance en fait là où cette « souffrance de l'effort long » est le seul progrès de remise en question du corps possible. On favorise donc le progrès de forme sur le progrès de fond ; le calcul du mental sur l'apparition de la conscience ; l'orgueil à court terme sur la ténacité à long terme ; l'élitisme et la combativité (ou inversement la paresse passée maître) sur l'anonymat salvateur et l'effort (ou inversement la responsabilisation).

Pourquoi ne pas inlassablement le répéter ici comme d'une ritournelle : l'aïkido ne devient pas en pratiquant par habitude, sauf si cette habitude consiste à toujours « se donner plus de peine » par habitude justement. L'aïkido ne se pratique pas en rêvant. Il n'est pas efficace « nulle part » ou dans un « ailleurs » ou « en d'autres circonstances », mais ici et maintenant, là, sur le tapis, avec lui, ce partenaire présent, lui et pas un autre, cet autre surtout qu'on imaginerait volontiers en dehors du tapis. L'aïkido ne se pratique pas en pensant « qu'on va être efficace un jour²²⁰ », mais en se donnant la peine d'essayer de l'être à chaque instant dans le cadre de cette pratique, de son concept, de son déroulement, de sa fonctionnalité de concordance (*ai*), de sa fonctionnalité d'assemblage de nos forces au sein des forces du partenaire ou des circonstances (*ki*) et dans le cadre de la fonctionnalité de cette voie d'apprentissage civilisatrice et humaine (*dō*)²²¹.

Et n'allons pas confondre ici le fait d'être sérieux et le fait « de se prendre au sérieux ». Car dans le premier cas, l'étalon du sérieux n'est qu'un trou noir actif, extrêmement multiforme, énergétique et impossible à définir dans une normalité autre que ponctuelle (« Il n'est possible de s'occuper des choses sérieuses que si l'on comprend les choses amusantes », disait Winston Churchill) ; et dans l'autre, cette fois, une vulgaire pantalonnade qui montre non le sérieux de soi mais l'orgueil de ne pas pouvoir rester dans un autre monde que celui des apparences.

220. Cette « idée d'être efficace » est en soi un défi à l'idée d'efficacité, drôle de renversement.

221. Juste une petite apartée à propos du « DŌ » : Le « dō » vient du *Tao* ; et, comme le dit très bien O. Kakuzo : « ... le Taoïsme, tout comme son prédecesseur légitime le Zennisme, représente l'effort individualiste de l'esprit chinois méridional en opposition avec le communisme de la Chine septentrionale qui a son expression dans le Confucianisme. [...] Ce n'est qu'après la désagrégation de la dynastie Chow et la formation d'innombrables royaumes indépendants que le taoïsme put s'épanouir dans sa luxuriance de libre pensée. Laotse (Lao-Tseu) et Sōshi, qui furent les plus grands représentants de l'école nouvelle, étaient tous les deux du Sud. [...] La puissance active du Taoïsme se manifeste durant la dynastie Shin, qui est l'époque de l'unification chinoise et d'où vient le mot Chine ». Il y a donc une adéquation assez surprenante avec « l'Esprit français » et toute notion de « dō » en ce plan. C'est là peut-être et à la base que se tient le succès de notre art de l'aïkido en France.

Mais revenons à nos moutons en transhumance : L'idée de « se donner de la peine » n'est pas, elle, liée à l'idée de performance. Le mot « performance » donne la mesure, d'ailleurs, de cette différence : il vient de l'ancien français « par former », « parformer », qui signifiait « accomplir », descendant lui-même du mot « forme ». Or en aikido, s'il y a bien sûr une trame technique, un panel de mouvements classifiés, il n'y a rien à accomplir pourtant dans l'ordre de la concordance en tant que forme : il n'y a qu'à être et à faire devenir.

Ainsi, par ce vice de compréhension, il y a eu confusion pour beaucoup entre « l'esprit de l'effort » et « l'esprit de compétition ». On retrouve cette tendance dans l'aikido actuel européen (et également au Japon parfois, il faut le dire) dans sa façon d'aborder le sens de l'aikido.

Nous rappelons-nous à ce propos que le mot « compétition » est étroitement lié au concept de la jalousie (encore) ? le mot « compétition » vient de « competere » qui signifiait « rivaliser ». Ce mot lui-même signifie « jalouser celui de la rive d'en face (le fameux « rival ») et qui vient prendre de l'eau sur l'autre rive de MA rivière », ou encore : « essayer de s'approprier l'eau d'une rive ».

Ce phénomène de confusion entre « se donner de la peine » et l'idée d'une « performance à accomplir » est moins liée, certainement, à un manque de compréhension de l'aikido qu'à la contamination du sens de l'aikido par la « doxa » des mots, par les siècles des lumières entre autres (XIX^e - XX^e), par le système social « moderne » qui en découle et par le besoin qu'à toujours l'esprit de poser un but résultatif à toute action entreprise pour se rassurer de la mort. De cette façon, et effectivement, toute notion de passage se voit ponctuée par une prise de sanction, le mot « sanction » étant pris ici dans son sens ancien « d'approbation exécutoire ». C'est la sanction qui libère petit à petit les passages. Ce système est un système certes hautement sécurisé, mais par là même très coercitif dans son essence.

Le Japon pour cette raison se différencie souvent de cette idée, par son approche personnelle de la notion de passage : si en Occident on se réfère toujours au sens d'un pas, puis d'un autre pas, et encore un autre, et ainsi de suite, pour établir le sens d'un passage, en Orient, le sens du passage ne se veut pas ainsi déterministe et se réfère plutôt à ce « ça et là ». « Passer » : vient pourtant de l'adverbe « passim » en latin (ou à son origine « passus » et « pandere ») qui signifiait chez nous aussi et au départ : « déployer », « écarter » (... les ailes pour s'envoler, les pieds pour faire un pas, par exemple, etc..).

Un destin humain se joue dans cette différence de validation du sens du mot « passage ».

- Soit en Occident celui de l'être humain qui regarde ses propres pas, se retourne sans cesse sur sa trace dans la neige de la raison, se retourne sans cesse sur sa propre progression.

- Soit en Orient celui de cet autre être humain qui marche pour déployer son horizon sans se soucier de ses pas précédents dans l'humus de la méconnaissance rétro-active, et qui déploie sa marche.

Dans son essence, le système japonais du concept de passage est beaucoup plus latitudinaire, mais il est également tout à fait apte à laisser émerger du génie combinatoire et culturel, là où le génie ne serait jamais passé en occident à cause de la normalisation rigoriste à outrance que le système social occidental européen du passage impose²²².

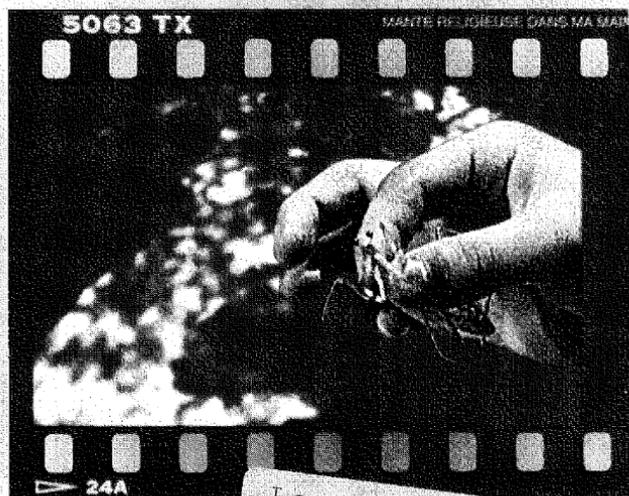
Il est vrai de dire ici que rien jusqu'à présent ne nous avait habitué à voir les choses sous cet angle²²³, sauf peut-être et justement ceux qui allongèrent par leur éclairée présence la liste du « cercle des philosophes disparus » (ou encore parmi nous), de tous pays et de l'antiquité très lointaine à nos jours.

222. En étant sévère et sans doute un peu subjectif, le Japon permet une élévation anonyme lorsque la France introduit à mes yeux et à l'heure actuelle un élitisme de caste (et cette fois sûrement pas dans le sens de « confrérie » mais dans le sens matérialiste de « groupement d'intérêts ». Fabuleux retournement de situation ici.

223. Cependant, il y a là une différence d'appréciation très importante entre notre culture judéo-chrétienne puriste au point que nous ne nous en rendons même plus compte, et la culture orientale, japonaise tout du moins, fut-elle souvent trop paternaliste (« Pan-Asia » par exemple), mais par ce fait, aussi tournée toujours vers l'avant, l'extension, le déploiement et la propagation : « Sanction » ou « rémission » d'un côté effectivement (christianisme colonial), « Déterlement » ou « sacrifice » de l'autre (expansion intuitive).

CHAPITRE VII

S'ENTRAÎNER, S'ENTRAIDER



Le regard de
la mante relig.

Se retrouver seul en face d'une mante religieuse
apprend en ce sens beaucoup sur l'acte d'attaque
et de saisi en Aikido.

34

BRIDES

VOIR ET REGARDER

*« La mouche noire sur la pierre noire dans la nuit
noire, seul l'innommé la voit. »*

(Dicton arabe rapporté par J. P. Chabrier)

*L'aïkido : une vision particulière et non pas une vue
de l'esprit.*

Au niveau du regard et pour ce qui concerne la technique il existe deux grands courants en aikido : celui où l'on apprend aux élèves à regarder le partenaire et celui où l'on apprend aux élèves qu'il ne faut pas regarder le partenaire. Mais n'y a-t-il rien d'autre à chercher qu'une « solution des apparences » ?

À moto par exemple, si l'on veut faire demi tour au ralenti sans poser les pieds au sol, il faut regarder sans hésiter l'endroit où l'on veut aller. On ne s'occupe ni vraiment de la moto ni des directions qu'elle peut prendre. Je ne sais pas qu'Ô Sensei ait jamais fait de motocyclette, mais c'est un indice précieux pour nous aikidokas. On pourrait ainsi croire que les partisans du « non-regard » l'emportent. Pourtant, que regarde vraiment le motard sinon le centre gyroscopique du mouvement. C'est dire que le point centre de la dynamique des forces, fixe ou même en mouvement, entraîne par l'intermédiaire du regard la moto et son pilote. Il n'y a là rien d'extraordinaire : le regard entraîne la tête, qui, en tant que balancier du corps, entraîne celui-ci... puis celui-ci la moto.

Autre exemple : cet insecte, fabuleux carnassier, apparenté pourtant à l'ordre des sauterelles, dont la tradition disait qu'il pouvait indiquer le chemin à un enfant perdu dans les bois, celui que l'on nomme dans les campagnes le « Prie-Dieu », à cause de ses pattes repliées en avant dans une attitude dévote : la mante religieuse. Il est intéressant, à son propos, de suivre un court moment les expériences de H. Mittelstaedt dans « The capture in Mantids » (1957), dans lequel ce chercheur a étudié la télotaxie chez les mantes religieuses. C'est-à-dire l'enchaînement relationnel entre la direction du regard (la mante est en effet l'un des seuls insectes, sinon le seul, à posséder un regard directif), les positions

des différentes parties du corps et les informations sensorielles qui découlent de ces positions, ainsi que le traitement de ces informations contextuelles activées (ou artificiellement gênées) sur des mantes religieuses, par rapport à leurs techniques de cadrage et de frappes vers une proie. Il s'est ainsi aperçu que : « La mante religieuse frappe dans la direction où elle croit avoir tourné la tête. L'information concernant la position effective de sa tête, information contenue dans les organes du cou, n'est pas transmise à l'appareil de localisation mais à un centre moteur inférieur qui a pour tâche de rendre la position normale de la tête (position 0) et l'angle dont elle tourne indépendant de la charge mécanique de la musculature du cou. »

En clair le corps de la mante s'organise par rapport au regard pour équilibrer toutes les forces mécaniques du corps dans le but de donner à la tête une position de « gyroscope stable » dans l'espace et au sein de l'intention. Ce n'est donc pas le sol qui fait référent principal dans l'espace mais la position de la tête par rapport à la pose du regard et de son point cible.

En aikido et bien que nous ne soyons pas des mantes religieuses, on peut tenter le même type d'expérience : par le regard se met alors indirectement en action le corps, dans une tentative de stabilisation de la tête. Le corps va s'articuler autour du regard et de ses points visuels de fixation. C'est toujours ainsi ce centre de l'action fixé en tant que « point-cible » qu'il conviendra de regarder même si les apparences ou l'action désignent un autre « point » plus logique ou raisonnable (le sol par exemple). Ce « REGARD FLUCTUANT DU CENTRE DE L'ACTION » est à la fois très précis dans sa direction, qui change sans cesse, et très flou dans son accroche (qui doit permettre de changer en un instant d'objet, de « cible » justement, sans fixation).

En effet, et à la différence de la mante, ce « point-cible » est en grande partie virtuel dans le sens où il change presque constamment de point-objet²²⁴ : ainsi, pour « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*), par exemple, le « point-cible » peut être le but de l'attaque au départ d'un mouvement, devenir une pure direction dans l'espace d'un instant (entrée de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*), venir se recentrer sur le corps, dans son entier, de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*), passer sur un détail de sa main, de son regard, se

224. Il n'y a donc pas incompatibilité avec le fait qu'on doit toujours, comme l'a écrit le fondateur de l'aïkido, penser que l'adversaire n'est pas forcément unique. (→ « vigilance, fermer les angles » : 2^e principe de l'entraînement en aikido énoncé par Ô Senseï en 1935 : lire « *L'esprit de l'aïkido* » par son fils Kisshômaru Ueshiba aux éditions Budo Éditions).

poser au sol, un mur, revenir sur son propre pied pour finir vers celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*), dans sa globalité, lors de la chute.

On comprend ainsi que ce regard nécessaire en aikido ressemble à un faisceau laser qui reste semblable dans sa définition quel que soit l'objet atteint. À la différence près que, se rajoutant à cette notion de précision, le regard de l'être de l'aikido va posséder au mieux et en même temps les caractéristiques d'une antenne parabolique, ou celle d'un objectif de photographie à très grand angle (« Fish-Eye » si possible). L'angle de visée du « point-cible » est donc double : 360 degrés et 0,00... 1 degré.

Le regard de cet « objectif-zoom » trop parfait, « rêve de l'œil parfait » sans doute de tout photographe amateur, de ce faisceau polyvalent à la fois parabole large et à la fois faisceau fin, ne peut donc, par ce trop grand écart de caractéristique, qu'être un regard « à basculement continu », ou bien un regard flou dans toute sa plage angulaire. De plus ce regard est continuellement en phase de mise au point automatique, ce qui n'arrange rien.

Il est ce mot classique des arts martiaux japonais qui dit « qu'on devrait voir le partenaire comme on regarde une montagne au loin ». Voilà la raison de ce « flou ». Il ne signifie nullement que le regard est perdu dans ses repères, qu'il ne tient pas compte du partenaire. Cela signifie qu'il est en fait « étrangement actif ».

Par contre et j'y reviens, la direction de ce regard aux caractéristiques étonnantes n'est pas hasardeuse, ni forcément habituelle ou laissée au hasard, elle ne doit absolument pas l'être. Aussi bien pour celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) que pour « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*). La direction du regard de l'être de l'aikido au sein d'un mouvement, au sein de tout mouvement, doit toujours être le centre gyroscopique lui aussi de ce mouvement, centre qui, comme nous venons de le voir, change constamment d'objet et de place²²⁵. De plus il faudrait davantage « voir » que « regarder » ce « point-cible », considérer

225. Une illustration souvent mal comprise de ce phénomène se trouve être *Nikyō* de forme négative (*ura*) sur *tsutadori-menuchi* par exemple au moment du changement de plan (intérieur/extérieur) juste après le *tenkan*, ou tout mouvement dans lequel la direction de la tête peut être amenée à « sortir » ou se détourner complètement du centre dynamique du mouvement (voire du partenaire) afin d'échapper à un risque direct (d'*atemi* de la main presque libre d'*uke* en l'occurrence). Mais dans ce cas « l'exception » confirme ici la règle puisqu'elle permet par ce placement très curieux de la tête de dégager naturellement son propre corps d'un agencement relationnel dangereux, tout en tirant le partenaire, le mettant dans l'impossibilité d'activer sa dangerosité par manque d'appuis. Sur la même attaque mais sur un mouvement en *shibō-nage* par contre le mouvement de la tête suit très exactement et à l'extrême le centre d'activation dynamique du mouvement. Qu'on ne se méprenne donc pas sur le sens de ce qui vient d'être écrit.

sans cesse du regard ce centre/point en mouvement, centre parfois formel (tête, pieds, mains, corps, etc.), parfois virtuel (l'endroit-centre ou, en puissance, potentiellement donc, doit passer l'action par exemple), ou parfois réactif (*atemi*).

Cependant et bien qu'il soit effectivement difficile de « donner de la conscience au regard »²²⁶, il faudrait bien comprendre en quoi et pourquoi le regard, sa direction surtout, est important : Comme pour la mante, dans le cadre d'un mouvement corporel, le regard sert, de façon pratique, de déclencheur à toute la charpente mécanique du corps. En effet, le regard organise par sa direction le placement indirect mais précis de la tête, qui, elle-même, va venir grâce à ce placement prendre la direction actualisée ou anticipatoire de son propre équilibre, et donc à la fois de l'équilibre corporel du centre de gravité, au titre de balancier général du corps, mais aussi de l'organisation synergétique de cette charpente.

En ce deuxième sens, le placement de la tête sous l'impact direct de la direction du regard permet au cou, aux épaules, colonne, hanches et membres de générer une composition naturellement ordonnée avec la direction du mouvement malgré les contradictions de changements de directions ou d'intensité inhérente à toute martialité (coordination haut/bas, droite/gauche avant/arrière et rotation/appels, etc.). De cette façon, les points de tensions, les points de concentration des forces se trouvent directement évacués vers des éléments mobiles de cette charpente osseuse. Il ne sont pas concentrés sur des éléments incapables d'en assurer la dispersion (je pense entre autre à une chute sur *irimi-nage* (cisaillement vers l'arrière), qui peut dans le cas d'un regard « perdu » soit concentrer toute l'énergie de projection sur la colonne vertébrale (les lombaires entre autres, incapables de répartir assez rapidement en torsion arrière cette énergie vers le sol, ou dans le cas d'un regard « actif vers le partenaire » faire passer cette énergie directement sur les jambes et les genoux et permettre ainsi un repliement naturel du corps qui dispersera facilement cette énergie).

En aikido donc, ce vers quoi je vais tendre mon regard va non seulement me permettre d'aller ou je dois, mais aussi permettre à mon corps de se structurer naturellement pour suivre sans contradiction cette dynamique. C'est dans le travail de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*),

226. Le plus difficile c'est lorsque l'on « passe au milieu », que l'on est appelé par un *sensei* (maître) lors d'une démonstration d'un nouveau mouvement devant tous les pratiquants → regard des autres = « perdition ». Cette préhension de la concentration par le *sensei* (maître) est ici symptôme d'un trou noir ici aussi.

par exemple, que ce double phénomène de placement va revêtir toute son importance. Il ne s'agira plus ainsi de savoir « comment suivre ? », « comment chuter ? », etc. mais de savoir « comment regarder ? », pour que le corps suive sans effort et sans maniérisme aberrant la dynamique martiale du mouvement. Exemple : Lorsque, plus jeune, j'avais commencé la boxe thaï, on m'avait répété si souvent : « regarde là... la poitrine du partenaire, pas ailleurs, pas le visage. C'est de ce point-là que tu pourras tout voir, en organisant ton corps... »

L'enseignant se trouve alors dégagé d'une explication d'attitude ou de placement, de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*), de ce « soyez attaquant comme ci, ou comme ça » qui ne mène qu'à des positions de corps tout à fait artificielles et contradictoires en terme de structure corporelle dynamique (→ aberrations). Exemples que comprendrons les pratiquants s'il sont lucides : je vais en avant en regardant par terre après un Tenkan (changement de direction par rapport à un axe d'attaque) de celui qui est attaqué, je chute (*irimi-nage* (projection par cisaillement) en fixant le vide du plafond, je pivote (*Kote-kaeshi* (renvoi du poignet) en regardant par dessus ma main retournée, etc. Toutes ces attitudes d'aberration de la direction du regard mettent en contradiction le mouvement du corps d'*uke* et celui de « l'attaqué » et fait le mouvement (*shite*), ce qui signifie qu'à cause de ce coup d'œil d'*uke* qui manque son objet, la concordance ne sera pas une condition rendue nécessaire par le travail de « l'attaquant », par ce travail de « partenaire/ennemi ».

L'aïkido perd alors sa valeur fondamentale, et il faudrait le dire aussi ludique, parce que le travail d'*uke* devient ici un travail assez ridicule de « zombi » soit agard, soit de « zombi » acrobate.

La question qu'il faudrait se poser, à chaque instant, l'effort de concentration à mettre en place de façon continue au sein des mouvements²²⁷ est simple à comprendre et à mettre en œuvre de façon pratique : « Où se trouve, à cet instant où je fais, le centre-pivot de l'action, ce « point-cible » de la dynamique du mouvement ? ». La mante, elle, ne se pose pas de questions, elle ne réfléchit pas, elle regarde la grosse bête que vous êtes, et, même de deux mètres de distance, vous saute en voletant au visage comme un mini hélicoptère de combat dans un vrai « présent de l'action ».

227. Avez-vous déjà été « regardé » ou même été « attaqué » par une mante religieuse ? Moi si et plusieurs fois et je vous assure bien que c'est impressionnant alors que la bestiole mesure à peine plus de 5 ou 6 centimètres bien souvent.

Car le regard, c'est du temps aussi, ou du moins de la temporalité. S. Gacinski le dit bien dans une image facile à comprendre : « Celui qui suit des yeux le vol d'une mouette au-dessus de la mer adopte la temporalité de ce vol. son temps devient le temps de la mouette ». Concordance !

En bref et de façon pratique il faudra regarder où se dirige l'acte dynamique, où se trouvera le centre-danger mobile du mouvement, pas ailleurs, pour être « dans le temps »²²⁸. Ensuite, poser son pied ici ou là, avancer ou non le corps, descendre ou non ses hanches, n'est plus un problème de décision, ou de bien ou de mal, mais une affaire de sensation envers les circonstances, et bien sûr affaire de forme physique.

Au Japon je n'ai presque jamais entendu qu'il fallait suivre un mouvement comme ci ou comme cela. Certains *sensei* (maître), lorsqu'ils passent derrière vous, disent de leurs yeux : « Concentre-toi, pourquoi me regarder, ce n'est pas avec moi que tu pratiques ! ». En France par contre, on entend beaucoup qu'il faut suivre un mouvement comme ci ou comme cela, que c'est l'unique et « vraie » façon (!). On entend même « qu'il ne faut pas suivre avec une forme de corps comme ceci ou cela ». Mais attendez : la forme de corps de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) est ce qu'elle est, pourquoi celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) n'est pas parvenu à la canaliser d'une façon situationnelle viable ?

C'est une intention de suivre qu'il faudrait enseigner, pas la façon de suivre, encore moins une attitude gymnique unilatéralement établie. C'est de même une dangerosité à appréhender qu'il faudrait enseigner, des attaques claires et vivantes, pas la fuite du corps dans les mouvements avants ou arrière. Les « fesses en arrière », le « cul de plomb », étant la principale tare qu'un pratiquant puisse mettre en œuvre dans le cadre de sa martialité, phénomène courant pourtant (au Japon aussi il y a des spécialistes du « cul de plomb »).

Tout part des jambes, des genoux. Les muscles fessiers, les muscles des cuisses et du bas de jambes sont ici les plus sollicités. Cette tonicité « dans le bas » est indispensable. C'est la seule solution pour donner « du Hara » (du « ventre »), pour mettre son ventre en avant, de façon vivante,

²²⁸. En rugby par exemple c'est la même chose : comment jouer si on ne regarde pas l'évolution du ballon, si l'on ne perçoit pas sa dynamique en continu changement par rapport au déplacement de la défense adverse et de la ligne d'attaque, ses changements de mains, ses changements de rebonds aléatoires ? Les photos reportages montrent bien lors des prises de vue « en action » le regard « extériorisé » de tous les joueurs vers le ballon et tous les corps qui s'articulent à cette direction elle-même mouvante, elle-même cible et par là même élan.

pour être là, présent et plein dans l'action (et non pas creux, en arrière de celle-ci) sans prendre de risques inutiles²²⁹.

Voir ici jusqu'ou aller dans l'enseignement, savoir être patient, donner des indices d'exploration et non des ordres, s'attendre à ce que les balbutiements des élèves soient nécessaires, soient longs, ne pas se décourager devant l'incompréhension des âmes et des corps, insister, répéter, encore et encore le dire, montrer, ne pas se lasser de montrer... C'est vrai, rien n'est facile en la demeure. Mais le résultat ne saurait, lui tromper : les chutes non plus, ni la disponibilité réelle, mentale et physique, des pratiquants. Plus cette disponibilité est là, vivante et plus le sens de l'apprentissage est juste. A contrario : moins la disponibilité se manifeste et moins l'enseignement fait circuler des informations justes.

Dans le cas d'un mouvement rapide il n'y a pas de problème majeur : tout passe, mal ou bien mais ça passe, en force s'il le faut. C'est quand on commence à travailler lentement que tout se désorganise et où « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) est maître d'un atout truqué : il peut s'arrêter de bouger à n'importe quel moment s'il refuse de « jouer le jeu », s'il refuse en fait et en partie son rôle d'ATTAQUANT.

Il faudrait être clair à ce sujet : si un mouvement passe mal ou pas du tout, il ne faudrait jamais que ce soit parce que « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) confonde vitesse et efficacité. Il faudrait au contraire qu'il comprenne que les paramétrages des mouvements à vitesse lente doivent être exactement du même type qu'à vitesse rapide. Sinon effectivement la pratique devient du « soft-catch ». L'attaquant (*uke*) a donc ce rôle éminemment important de celui qui joue le jeu de construction du mouvement quel qu'en soit sa vitesse. Il se dit peut-être en fait et en lui-même : « je ne veux pas chuter, je ne chuterai pas, je ne chute pas, pas encore, pas encore... ». Mais il finit par chuter lorsque son corps et son regard n'ont plus d'autre solution dans la naturalité et l'équilibre du mouvement ; alors que « ne plus vouloir

229. Truc : arrêtez de vous entraîner une semaine, revenez sur le tapis, prenez alors le plus difficile partenaire qui soit, forcez la cadence jusqu'à la limite, pendant une heure et après un très bon échauffement : « Le lendemain, où avez-vous des courbatures ? »

Vous saurez ainsi quels muscles travaillent dans votre aikido. Vous saurez de même si vous travaillez avec les épaules, si même vous avez effectivement des courbatures, indice d'une intoxication générale de ce corps physiologique que vous tentez d'exploiter (alimentation, narcotiques, stress, travail optimum du corps... vous tenez ici une nouvelle piste, et non la moindre, de votre santé en aikido. Pas de fuite ici non plus : votre santé est du ressort de votre responsabilité, disons... allez... à au moins 50 % « Votre corps est une énorme ville de 70 millions de cellules ; il y a en vous 70 millions d'habitants et la ville toute entière fonctionne silencieusement, doucement, à toutes les secondes » (B. Shree Rajneesh).

chuter » relèverait d'un artificiel volontaire et flagrant. Ne plus chuter alors revient dans un discours à de la « mauvaise foi ». Si l'attaquant (*uke*) passe sur ce registre, effectivement les mouvements ne passent plus, le feeling ne passe plus et la praxie de musculation reprend ses droits.

S'il ne joue pas ce rôle de constructeur événementiel : il triche. Il devient l'emmerdeur de service qui fait malheureusement régresser tout le monde : littéralement, nous l'avons vu, un passeur, certes, mais dans le sens « trafiquant » d'un pauvre voyou, un voyou malheureusement pour tous « trafiquant d'un produit de merde ».

À ce titre, 3 exemples inverses :

- Un *atemi* à vitesse réelle ou à vitesse lente est le même *atemi* : pourquoi produit-il un effet de tout le corps à vitesse rapide et plus du tout d'effet pour « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) à vitesse lente, ou encore un effet de rapidité complètement disproportionné ?

Sujet de réflexion : Vitesse rapide ↔ Vitesse lente ?

- Lorsque l'on travaille lentement, le regard est généralement beaucoup plus fiable dans ses directions qu'à vitesse rapide où, nous l'avons vu, il « dégénère » pour devenir abstrait !

Sujet de réflexion : Vitesse lente ↔ Vitesse rapide ?

- Un travail d'étude à vitesse lente est juste un ralentissement presque cinématographique d'une technique, cela ne change rien aux intensités de travail. Mais comment à l'inverse travailler « vite » si le partenaire n'est pas capable, lui-même, de donner à vitesse rapide des intensités efficiente de sa martialité, qui oblige à une concordance elle aussi rapide par moment ?

Sujet de réflexion : Quelle vitesse pour quel aïkido ?

Dans ces trois exemples différents il n'y a pas de concordance, ici non plus, entre travail lent et travail rapide. Le sens du travail, mais aussi le sens de l'aïkido, s'en trouve modifié, nié dans son essence. Dans ce cas il est probable que celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) dise à « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) : « mais il ne faut pas suivre comme ça, voilà la vraie forme de corps à mettre en œuvre... »

« Vraie » ? Pourtant il eut suffit de faire comprendre à « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) qu'il y avait un décalage entre sa façon de suivre et ce qu'il faudrait parce qu'il ne tient pas en compte la vitesse d'application, des circonstances, parce que son intention de construction est fautive en fait dans son intention.

Se retrouver dans la nature seul en face d'une mante religieuse apprend

en ce sens beaucoup sur l'acte d'attaque et de suivi dans l'Aïki : quelle attaquante (*uke*) !

Malheureusement il reste peu de mantes religieuses dans nos campagnes françaises... un peu plus au Japon puisque j'en rencontrais de toutes sortes et de toutes tailles, chaque été, autour de notre maison.

Cette concordance nécessaire des vitesses, et des actes de réaction, doit permettre de pouvoir petit à petit accélérer les vitesses et les intensités de travail. Il n'y a pas là de pédagogie pour devenir meilleur gymnaste. C'est de présence active dont il s'agit le plus fréquemment, et non de qualité gymnique d'une attitude de corps ou de volonté prédéterminée.

Il n'y a pas de mouvement figé à apprendre pour « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*), il n'y a que des intentions à activer et donc, au plus, des capacités d'intentionnalité à mettre en œuvre ou à créer (par du travail technique, certes, et de la volonté, surtout au début). Même les chutes devraient s'apprendre en pratiquant, pas en s'exerçant aux chutes. Il n'y a pas tant d'artificialité à construire, fut-ce et soit disant pour le bénéfice des mouvements, mais beaucoup de naturalité, en apparence naïve, à redécouvrir (là aussi le tigre a soudain pu sortir de sa cage et doit découvrir un monde ouvert : il renaît, certes, mais c'est bien un tigre, toutes moustaches dehors). J'ai dit « en apparence » car cette naïveté est tout à fait guerrière dans l'intention pour « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*). C'est seulement le fait de vouloir évaluer chaque instant comme une situation nouvelle qui donne cette naïveté nécessaire, pas l'intention d'avancer dans le mouvement qui est, lui, acte de risque objectivé (la mante ne saute vraisemblablement sur vous qu'au moment du basculement entre son « besoin de ne pas bouger », une « possibilité de tailler la route manu militari », ou un « sus à l'ennemi vaille que vaille » qui s'impose à elle²³⁰).

Rappelons que le mot « naïf » vient de « natif » venant lui-même du mot « naître » en latin (« *nascere* »). Il y a dans ce mot « Naïf » le sens d'une crédulité, de croire, c'est-à-dire une propension à ne pas cesser de croire, une véritable propension à « faire confiance ». Chaque instant du naïf est un instant de découverte nouvelle, de liberté nouvelle (il vient, il arrive, il est là, il fait ça, l'angle d'approche se rétrécit, il... je m'élançai).

230. Cet instant de basculement est celui que décrit très bien Henri Ellenberger en parlant d'espace vital de survie : « Même au fond de son enclos, l'animal est trop rapproché de l'homme pour pouvoir faire usage de la « distance de fuite » qui lui rendrait la sécurité, tandis que la présence des barreaux l'empêche de faire usage de la « distance critique » en attaquant. » (*Jardin zoologique et hôpital psychiatrique*) chez Desclée de Brouwer)

Il faudrait que « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) n'oublie jamais ce sens de son rôle : rester naïf dans sa façon d'aborder le suivi d'un mouvement à chaque étape de ce mouvement (et même « s'il sait »). « L'attaquant » doit renaître à chaque instant du mouvement → passage ! Mais cet « attaquant » ne doit pas confondre ici non plus crédulité et imbécillité. Être crédule c'est accepter ici de faire le vide de savoir passé, pour aller de l'avant dans le mouvement ; être imbécile ce serait essayer de jouer le jeu de celui qui ne sait rien du tout à rien, ni avant, ni pendant ni après, et qui veut en plus montrer qu'il sait.

La direction des regards, la direction et l'intensité des intentions (ce regard de braise de la mante, « amusé », énigmatique et froid, perçant l'armure des apparences), et non la forme de corps, fait généralement et finalement toute la différence²³¹.

Il faut remarquer en ce point, et contrairement à ce qu'on s'évertue de nous faire croire, qu'une réelle évolution de l'aïkido s'effectue dans le temps (voir le passage sur la « source »). Il n'est que de regarder les photographies anciennes de Kisshômaru Ueshiba dans son livre sur les principes techniques de l'aïkido (1963 pour la version anglaise par exemple) pour noter qu'en seulement vingt ou trente ans les techniques, sinon leur sens, ont non seulement évolué, mais se sont littéralement transformées. Ainsi, et c'est un fait facilement vérifiable, si l'on prend référence de ces documents, ce regard particulier de la mante tel que nous en avons parlé fut rarement présent, autrefois les attitudes de corps des uke de même étaient désuètes et les positions relatives des partenaires encore très artificielles. Pour moi qui eus le privilège de côtoyer Le précédent Dôshû à ses cours du matin pendant de nombreuses années, le paradoxe est encore plus flagrant. Et pour le travail des uke de même. Par exemple la chute sur irimi-nage est une chute qui ne cesse d'évoluer au cours des ans, même à l'Aïkikai. Entre la chute sur irimi photographiée dans les années soixante, et celle d'il y a vingt ans, également pratiquée par les uchi-deshi, il y a un gouffre (uchi-deshi : Elèves-maîtres → voir les photos du uke de Kisshômaru Ueshiba sur le mouvement irimi-nage dans son livre « L'esprit de l'aïkido » p 80 (je crois y reconnaître l'actuel maître Miyamoto) pour comprendre cette évolution incroyable). Ainsi entre les photos de 1960 et celles de 1984, pour un même mouvement et un même enseignant, il y a autant de différence qu'entre une machine à calculer des années vingt et un ordinateur portable récent. Pour reprendre cette comparaison : les chutes aujourd'hui à l'Aïkikai correspondent donc sans doute à un ordinateur dernière génération ? Et les nôtres ? Et nos références ?

231. Cependant il est bien entendu ici que : « Si le regard précède l'intention, un regard sans intention physique n'est lui et cette fois que vide, attente passive, inutilité aberrante ».

À l'heure actuelle, sur *irimi-nage* par exemple (projection par cisaillement), lorsque je suis « l'attaquant » (*uke*), je devrais, sur un mouvement négatif par exemple, aussitôt que je me relève après le pivot de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) (si je me suis écroulé, ce qui ne devrait pas être le cas en général), essayer de voir dans mon champ de vision mon partenaire, de le regarder, et non pas tourner la tête de l'autre côté ou fixer le plafond en attendant le déluge comme il semble « naturel » de le faire (entre nous, un ivrogne, alors, ne se pose pas de question : il jette un œil et vous fonce dessus !). Ce simple détail permet de ne pas se préoccuper de la chute et évite que le poids de la projection se reporte sur les cervicales ou les lombaires car le corps, mon cou, mes épaules, ma colonne et mes hanches s'alignent de façon automatique sur l'intensité et la direction de projection, mes jambes partent à la mesure des intensités de forces et je reste conscient de tout ce qui se passe. Crédulité est ici sauvetage de la technique (puisqu'elle induit sa nécessité physiologique) et de soi.

Que rêver de mieux ? Je ne fournis pas d'efforts particuliers, je n'ai pas peur, mon corps se place seul et bien, sans l'intervention toujours trop lente de la raison. Mon partenaire de plus me sent présent, volontaire malgré ma décontraction, et je suis en sécurité quelle que soit l'intensité du mouvement du partenaire !

Il ne faudrait pas laisser la réflexion de l'entraînement buter à l'excès sur des formes corporelles formatées en « faisant l'attaquant » : il faudrait regarder le partenaire au plus juste possible, dans un regard désintéressé de son cas, mais actif sur sa dangerosité (car ça, cette dangerosité, ça me concerne : on peut alors parler de « vision éminemment pénétrante »). C'est ce regard qui est directeur de corporalité. La contradiction des directions du corps de « l'attaquant », et son manque de disponibilité face au mouvement, se fera ainsi d'autant plus flagrante que le regard sera absent. A un point qui pourrait devenir complètement handicapant pour lui. Même s'il essaye d'avoir une forme de suivi « dans la norme » au niveau des attitudes et de la tonicité il n'est même pas dans son propre mouvement. Il est alors et en effet, ni en avance, ni mort, ni en retard, sans regard, il est « à côté de la plaque », comme on dit.

Dès le début de l'apprentissage en aikido, cette notion du « regard fluctuant vers le centre de l'action » est à même de pouvoir donner à tout débutant un équilibre corporel et une assurance très importante

qu'aucune raideur d'attitude encyclopédique (pour tel mouvement il faudrait suivre comme ci, pour tel autre comme cela, etc.) ne pourrait surpasser. De plus rien ne vient ici saper ou retarder la progression de son étude par des blocages anxieux. Il suffit de regarder un cours d'aïkido ou un passage de grade pour comprendre combien ces blocages sont courants même chez les « anciens » : on a l'impression qu'ils ne progressent plus, que le temps s'est arrêté pour eux, plus aucune joie, ou disponibilité même, n'irradie de leurs mouvements rouillés. Ce phénomène est lié à ce que nous venons d'expliquer : le regard est mort... Donc le corps s'étirole, les mouvements du corps meurent peu à peu, s'éteignent comme des mécaniques oxydées, ne restent bien souvent que des automatismes grinçants, dans leur base circonstancielle, dans leur sens eux aussi : La mante, de fausse vieillesse, n'a pas mué, elle s'est desséchée sur place, enserrée et étouffée dans le carcan de sa propre carapace, devenue trop petite et trop dure.

Comme je me souviens des sourires et du plaisir de ces anciens de l'Aïkikaï, aux cours du matin avec l'ancien Doshu (ou avec son fils par exemple), des « pépés » sans doute pas très fameux toujours dans leurs mouvements techniques ou leurs attitudes, mais desquels se dégagait une « vie », un regard de vie si pétillant comme du champagne qu'il était plaisant d'en absorber sa part pendant une heure d'affilée, malgré l'ennui de la limitation physique de l'exercice, ou l'orgueil exacerbé de leur « expérience » (Osawa Sensei (maître) était familier de ce regard, de ces attitudes d'attentes comme me le rappelait Christian Tissier récemment).

C'est cette lueur dans la direction du regard qui fait l'être de l'aïkido, une lueur qui ne doit pas se faire voir de façon évidente²³². Elle est, cette lueur, celle qu'on ressent toujours au sein de la concordance. Tous les grands maîtres ont cette lueur de braise qu'on croit endormie, dans la direction polyvalente de leur regard. Il suffit qu'un souffle de vie alors, d'où qu'il vienne, effleure ce regard pour qu'il se mette à rayonner de lumière et feule en rougeoyant, tel un mythologique buisson ardent aux milles yeux de tigres.

L'avons-nous ?

Toute la codification du travail de « Pattaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*), donc est certes importante à connaître afin de pouvoir

232. Martialité : l'homme a l'air indifférent, à l'air de ne pas vous regarder, de ne pas vous voir, il est un peu « mimique » (clown sérieux, clown triste ou clown gai allons-nous dire ici, mais son regard est présent, réflexif, acéré, directif et pourtant doux à la fois → «... la poitrine, regarde la poitrine... »).

un tant soit peu « formater » les corps vers une sécurisation optimum des attitudes. Mais cette codification est nulle, voir même créatrice d'artificiel et de robotisation, sans la direction juste du regard. Sylvaine Trinh nous le rappelle encore ici : « Savoir, transmettre, connaître, apprendre à connaître, à utiliser ce que l'on sait sont déterminants, bien plus que le comment faire, c'est-à-dire l'industriel ». Car c'est pour « l'attaquant », le regard et lui seul qui, dans le feu de l'action, peut avoir l'instantanéité de commande à sa disposition pour placer les axes du corps, et non le mental ou l'intention du mental, qui a besoin d'un historique organisable du corps pour agir. Le corps n'a pas à être forcément dans une « bonne » ou une « mauvaise » position, il a par contre à être le prolongement du regard et cela seul suffit à lui donner une présence, naturelle et disponible, même si sa position, son attitude dynamique « fausse » (parce que figée) doit, par l'intermédiaire, et au fil des entraînements, se placer, devenir vivante (hanches basses, hanches hautes, ici ou là, pied en avant ou pas, en l'air ou pas, ouvert ou fermé, poids du corps, intention suivie, etc.)

Par rapport à cette codification artificielle des attitudes et des réactions (« qu'il faudrait avoir par rapport à tel ou tel mouvement ») prônée par nombre de professeurs, il faudrait bien mettre une alarme à des tentatives de codification trop catégoriques : le danger, c'est que des enseignants enseignent d'abord à leurs élèves « un aikido de connivence » qui les arrange. C'est qu'ils enseignent d'abord à leurs élèves les façons de suivre un mouvement qui leur permettront « d'utiliser » les mêmes élèves pour parfaire leurs démonstrations de savoir, de les « manier » plus aisément. Ou du moins de les manier en conformité avec leur propre approche des problèmes dynamiques.

Si le sens de l'aikido était enseigné convenablement, la vérité exhaustive d'une forme aurait moins d'importance, et l'enchaînement logique des attitudes serait moins un problème... ce serait alors une opportunité à composer. La raison est donc à mettre en repos, comme la logique, comme la catégorisation, ou la codification de cas de plus en plus complexes et complexant, qui tuent la notion de circonstance, et le bonheur absolu de vivre en elle.

En bref : « réfléchir et commander, même à son propre corps, c'est toujours un peu trop tard », par contre « apprendre à voir et à regarder un « point-cible », en permanence, c'est se libérer du mouvement » (non pas

« fuir » ici bien sûr, les fesses en arrière comme un crabe qui veut courir éperdument à la mer en abandonnant tout sur place). Il n'y a plus en cela, et comme nous venons de le remarquer, de codifications souvent de plus en plus complexes et indispensables à connaître pour l'élève (ou très peu en fait : des bases simples sans plus). Et plus d'inquiétude à avoir pour le professeur quant à sa capacité de correction et d'émulation. Il peut alors se concentrer sur des « panels d'exercice », des directions de travail pédagogiques, des indices de fonctionnement des mouvements ou des corps, et non plus sur une tortueuse arborescence « efficace » et « logique » de codifications à élaborer, un combinat de cause à effets qui ressemble à une véritable « usine à gaz » de techniques entremêlées, ou de « postures mannequins » complètement artificielles : ces : « ce mouvement c'est ça et pas autre chose ! », ces mouvements A, B, C2, 3D4 etc.

On pourrait aussi parler pour « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*), d'un « regard de contact » (*sen no sen* : « ligne dans ligne ») qui est un regard transposé. Il n'est pas soudain le regard sans les yeux, mais au contraire le regard instantané « du toucher ». Cependant il est très risqué de croire, et de travailler, comme si la direction des yeux n'avait qu'un rôle mineur dans le suivi corporel entre partenaires. Il est certes des exercices où fermer les yeux, et travailler « aveugle » dans une technique, peut faire ressentir à un être de l'aïkido (celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) ou « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) des forces, des intensités, des vitesses, des déploiements ou leurs contradiction dynamiques (je pense entre autre à des mouvement de *kokyû* (de souffle, de vent). Mais en ce cas, on vient activer le regard dans les pores de la peau comme si le corps dans son entier n'était plus qu'un œil d'abeille géant, volumétriquement multiple, étendu en trois dimensions et scrutateur à 360°. La direction du regard ne change pas d'intention, c'est uniquement la composition mécanique de l'organe de vision qui change. Cet organe sensoriel, transposé, doit toujours diriger son intention de voir vers le « point-cible » de la dynamique du mouvement, vers les forces et à la fois vers les failles. C'est le cas particulièrement des mouvements imperceptibles comme dans ceux de *kokyû-hô* à genoux par exemple (exercice de mini-sûmo en face à face et à genoux sans déplacement avec saisie des deux poignets). Il n'y a plus ici de notion de visible ou d'invisible mais d'alliance : « Quand deux manifestations du *ki* (énergies) se combinent le résultat est *kokyû* » (maître Rinjiro Shirata), ou l'œil, trop près d'un tableau d'action

méticuleusement confus, d'un champ visuel tronqué et par trop peu dynamique, parasité par les organes du toucher justement ou les tensions musculaires, à du mal à « percevoir ». Dans ce cas c'est vrai l'aveugle voit souvent mieux que le voyant. À condition que cet aveugle dirige ses sens vers le même « point-cible » avec une capacité d'absorption (de ces informations exacerbées) : le centre multiforme « de la faille dans la montagne » (dans le cas de *kokyū-bō* à genoux par exemple qui est en fait un exercice, un entraînement de recherche à partir d'une saisie à deux mains, sans déplacement ou presque, le cercle d'action étant ici limité au triangle de surface « genou-genou-pieds » au lieu de faire 4 mètre 55 de diamètre comme dans le Sūmo). Sans cela, « l'aveugle » est dans le même état que notre acteur « attaquant » (*uke*) de *irimi* (projection par cisaillement) qui fixait le plafond du dojo ou le monde extérieur pendant sa chute : il est non seulement aveugle, mais en plus paralytique dans son corps, donc tendu, figé, bois mort : rien ne passera qu'en force... ou « par surprise ».

Il y a ici, dans ce « regard du toucher », comme dans le « regard » actif que nous avons voulu définir, une transposition de sensation et non un remplacement d'intention (déploiement d'une direction et non remplacement d'un sens). Le regard se fait alors neutre lui aussi, sans jugement de valeur, mais actif et intentionnellement dirigé vers un centre mouvant de l'action d'où va découler l'esprit des mouvements. Les mains ici, comme elles le devraient d'ailleurs toujours, sont davantage des « antennes » souples, que des leviers de charpentiers pour reprendre l'image des insectes²³³.

Si ce que j'écris ici paraît un peu abstrait, vous pouvez facilement en comprendre le sens en essayant de le mettre en pratique : sincèrement, essayez.

En effet : car sans rien changer de sa propre technique, le seul changement d'intention du regard, de tentative de globalisation du regard par rapport au partenaire et par rapport au mouvement, transforme la manière de suivre un mouvement du tout au tout, dans le

233. « Quand l'énergie est à son paroxysme, écrit Kirishima le lutteur de Sumō dans sa biographie, le corps de l'adversaire paraît tout petit. La durée du "Shikiri" (période qui précède le combat et pendant laquelle les lutteurs viennent sur le dōhyō [le cercle] s'observer mutuellement), ce rituel de préparation au combat, semble étrangement courte. Si, pendant ces préparatifs, on a conscience en fixant l'autre de vouloir le dominer ou que l'on se sent troubler par son regard, l'état spirituel n'est pas satisfaisant. Quand on se trouve au summum de sa force spirituelle, on ne fait que contempler l'adversaire en enveloppant du regard l'ensemble de son corps. À celui qui parvient à l'absorber en soi globalement, dans tout son être, comme faisant partie de soi-même, la victoire est acquise d'avance à cet instant précis. » Crever le miroir de soi-même par le regard aussi...

travail de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) par exemple si l'intention est là. Seule la concentration est nécessaire, la concentration mais pas la tension. C'est la raison pour laquelle on préfère ne pas se soucier généralement de tout cela : se concentrer, savoir se concentrer, voilà bien ici la première des difficultés. C'est autrement difficile que de devenir « bon » en aikido. Mais attention : « regarder » veut réellement dire « regarder », « voir » veut réellement dire « voir ». Il ne s'agit pas ici de « voir pour... », de « faire semblant de regarder » non plus, de « jouer à regarder », de fuir non plus le regard de l'autre, en lançant la tête à droite ou à gauche avec les yeux révulsés comme je l'ai déjà vu faire, ni de fixer son regard sur des points par paliers saccadés comme si l'on était un automate « à la Métropolis » ou de se croire soudain acteur de kabuki dansant (ou alors faites-le par jeu de rôle mais alors avec conscience et surtout une grande dérision « professionnelle » de vous-même). Non, c'est d'un regard clair, tout à fait normal et naturel, avec les yeux, dont je parle ici.

N'importe qui peut essayer, du débutant à l'ancien, sans effort autre qu'un effort d'intention particulière et d'insistance, chacun peut y trouver par sa propre expérience la preuve de ce que j'avance. De plus vous vous apercevrez ainsi d'une grande différence d'attention envers le partenaire, et de concentration pour vous-même, tout à fait plaisante car ne nécessitant pas un effort physique démesuré.

Seulement voilà, cette forme de pratique réclame une continuité dans l'intention, à laquelle il est souvent difficile de s'astreindre sans obstination. Il faudrait donc « se donner de la peine » ici encore, s'obliger en quelque sorte à vouloir regarder avec ce « faisceau/parabole » scrutateur de dynamiques. Et puis, comme je l'ai dit ci-dessus, il faudrait regarder : « pour de vrai », pas pour faire plaisir à une forme quelle qu'elle soit.

À condition d'éviter les déformations de ce qui est remarqué ci-dessus, il y a ici, en cette technique essentielle du regard, effectivement, une « prise de conscience sur l'événement » tout à fait intéressante et sans doute à un endroit où on l'attendait le moins.

L'être de l'aïkido travaille donc non pas sur le partenaire mais sur son intention agressive. Il travaille « sur » le combat, « dans » le combat. Il prend le pouvoir sur cet événement, non pas par l'identification de son corps à une défense ou à une contre-attaque, mais par l'intention du regard dans sa globalité à vouloir pénétrer, ou faire pénétrer, le centre

mouvant de cet événement, à faire développer presque à outrance la dynamique de ce centre. Cet aspect de la pratique est ainsi très important et n'est pas à négliger lors de l'enseignement : la direction du regard au sein des mouvements, surtout pour le travail de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*). Il peut même, comme nous l'avons vu, être salutaire lorsqu'un enseignant veut corriger une attitude de corps inappropriée au corps lui-même, au mouvement ou au but de l'Aiki, un blocage ou même une fausse incompréhension, et cela chez un débutant ou non. Il ne s'agit plus pour l'enseignant de dire alors : « faites comme ci, comme ça, le pied ici, le corps comme ça, avec une attitude d'attaquant qui veut faire ci ou ça, la jambe tendue, la main vivante, etc. », mais tout simplement de faire prendre conscience au pratiquant que la direction de son regard est fautive et que la simple correction de ce regard permettra, sans qu'il ait à se soucier d'une forme académique, à son corps de se placer corrélativement à la dynamique abordée (pour les mouvements, les chutes, etc.).

À ce principe qu'on pourrait ériger en loi fondamentale, si nous étions rigoristes, il faudrait rajouter que si le regard (et sa direction surtout) doit suivre comme un point laser le « point-cible », centre dansant de l'action, l'action de l'être de l'aikido elle-même est dépendante, bien évidemment, des intentions d'attaque et, simultanément, des réactions de protections, ou de contre-attaque du corps de l'attaquant. C'est seulement dans le cadre actif de ces conditions (et paradoxalement d'apparences chaotiques et aléatoires) qu'un mouvement, lors d'un entraînement, peut devenir un travail juste et sensé. C'est par là même dans le cadre actif de ces conditions que « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) en tant qu'attaquant trouvera la voie claire et vivante de son rôle au sein de l'entraînement. Ensuite, sa résistance, sa capacité et sa condition physique pourront valider ou non cette justesse et sa mesure au moment critique de l'action. Mais il est clair qu'il ne faut pas confondre compréhension interne d'un mouvement dans une attitude physiquement claire, fondamentale et juste, avec une performance de « piste » (bon ou mauvais cirque) comme on le voit trop souvent.

Est-ce une tautologie ridicule de clamer l'essence perdue d'un art extraordinaire par sa profondeur, son étendue et sa lucidité ? Est-ce une maladresse, enfin, que d'essayer d'en sauver à ce jour le génie ?

Regardons, analysons bien clairement notre entraînement, à chaque instant, regardons les autres s'entraîner quand on est malade, blessé²³⁴.

Pour cela il faudrait déjà être conscient de ce qu'on regarde. Pour y parvenir une attitude simple existe : lorsqu'on se sent mal à l'aise dans un mouvement, dans une chute, il suffit de se dire : et si je regardais l'autre ? si je regardais le centre actif de la dynamique ?... et le faire : tout changera alors !

Regardons de même comment nos élèves s'entraînent, attaquent, concentrons-nous avec attention et une certaine émotion de découverte toujours renouvelée sur « ce regard sur nos partenaires », sur notre propre travail de concordance. Et, avec sérieux et joie, sans croire pour autant qu'il s'agisse ici seulement d'une attitude à avoir ou d'une forme à montrer, nous nous apercevrons ensuite que ce qui est écrit au fil de ces lignes n'est pas seulement une lapalissade...

234. « Voir, regarder, c'est apprendre » disent les Japonais encore aujourd'hui. Dans les temps anciens ils faisaient payer aussi cher les élèves qui voulaient s'entraîner que ceux qui voulaient regarder.

"Deguchi" : la
sortie ...



*"Que vois-tu maintenant par la fenêtre ?"
demanda le Maître après tant d'années*

BRIDES

35

LA ROUE DE LA LOI

« Et Mahavir, Bouddha, Krishna disaient, « Il n'y a rien de nouveau. Le monde est vieux. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. vous avez déjà goûté à tous les plaisirs, et vous continuez à les goûter. La roue tourne. Les choses se ressemblent. Allez au delà, sortez de la roue ».

(B. Shree Rajneesh)

« La liberté consiste à choisir en toute conscience. Mais notre choix n'est pas illimité, nous ne pouvons l'effectuer que parmi notre répertoire des possibles ». Cette phrase de Boris Cyrulnik donne, à mon sens, poids à cet essai. Il ne consiste pas en effet à décréter qu'il faudrait faire ceci ou cela, qu'il faudrait révolutionner notre pratique ou qu'on a « le choix » et que ceux qui ne choisissent pas sont dans l'erreur, mais à ouvrir une fenêtre, si possible nouvelle, au regard que nous pouvons porter sur notre possibilité de choix de notre pratique, de dire : « il y a d'autres solutions, il est possible de... ».

Me revient à ce propos un vieux dicton chinois (sans conclusion, à vous de la découvrir...) qui disait à peu près ceci : Après de longues années d'entraînement à huit clos : « Que vois-tu par la fenêtre ? » demanda le maître séparément à chacun de ses élèves en ouvrant enfin la fenêtre du dojo :

Lan : — je découvre un monde effrayant puisque sans routes ni chemins

Lin : — je découvre un paysage étonnant, inconnu de libertés nouvelles

Et pourtant c'était l'exact même paysage.

En miroir à cette petite histoire, je poserais un autre proverbe chinois qui dit : « porte à tes lèvres seulement la coupe d'eau que tu peux porter ». Pour l'être de l'aikido en effet, il ne s'agit pas de devenir un super-héros, mais de créer de l'épanouissement de l'instant. Ce n'est pas magique, mais ça devrait le devenir. Si l'entraînement est correct, cela le

deviendra d'une façon « involontaire » mais presque certaine. Vous serez ainsi un jour vous aussi littéralement « sur un nuage d'or » (n'y restez pas trop, conseil d'ami). Il y a là « un voyage dans la folie à conquérir » aurait dit Boris : une folie de croire en la souffrance en tant qu'effets circulaires, et non de croire dans les symptômes de la folie en tant que cause, folie qui rattrapera la vie pour devenir elle-même de la vie en rendant la souffrance réellement constructive²³⁵, réellement inventive. Pour cela il faudrait non pas seulement choisir, il faudrait dans un premier temps savoir si « on a des choix possibles » et surtout lesquels ? Peut-être s'agit-il aussi, pour ceux qui enseignent, de donner des choix au lieu de donner un simple (ou complexe) répertoire des techniques. Et finalement chercher et faire chercher des choix. L'aïkido est un art par excellence où ces choix sont vastes et prometteurs, il faudrait les actualiser peu à peu. Ce n'est pas facile assurément mais c'est le sens de la voie.

Histoire de macaques : Pourquoi continuer à manger des patates ensablées lorsqu'on peut les passer sous l'eau²³⁶ ?

Ce livre est peut-être là comme d'autres livres pour essayer d'ouvrir les fenêtres, montrer qu'il est possible d'inventer le lavage des patates, possible de laver des patates dans l'eau douce ou dans l'eau de mer (du goût, du goût, trouvons du goût !). Par des choix personnels et/ou communautaires, ouvrir la possibilité de compréhension à certains de ces choix, ouvrir un sens du voyage intérieur... Ce geste du choix, que chacun de nous va faire, est un geste éminemment créateur, immanent en chacun d'entre nous. Il ne nécessite pourtant de faire que ce qui est à la portée de celui qui s'engage sur cette voie. C'est de découverte dont on peut parler effectivement : découverte de l'invention de soi par son propre aïkido (« découverte de l'invention » : ce n'est pas une tautologie ici). Certains peuvent beaucoup dans ce domaine, d'autres peuvent moins, et comme on pourrait le dire, les plus forts, physiquement ou moralement, ne sont pas forcément les plus gâtés en ce domaine puisqu'ils sont, se veulent, dominants par « habitude » culturelle ou

235. Boris Cyrulnik : « L'homme lobotomisé demeure immobile, alors qu'il a tout pour marcher. Il n'enchaîne pas deux mots alors qu'il a tout pour parler. Il vit assis, immuable, sans passé, sans projet, sans angoisse, sans ennui, et pourtant personne ne parle de bonheur. La clinique des lobotomies nous conduit à un douloureux paradoxe de la condition humaine : sans angoisse et sans souffrance, l'existence perdrait son goût ». On peut dire je crois que le problème de la souffrance ne consiste pas à envisager sa suppression mais à actualiser son existence sur d'autres plans d'actualisation. Ce que sait faire l'aïkido par exemple et ce pourquoi on doit se méfier absolument du fameux « nuage (d'or ?) » dont nous venons aussi de parler.

236. Reprise de ce phénomène extraordinaire d'une préculture en transmission entre les générations de macaques japonais de l'île de Koshima.

éducationnelle. Mais tous peuvent prendre la route de la voie. Rien ne les en empêche que les blocages dont nous avons parlé ou qu'ils ont dans un cœur meurtri par les expériences fâcheuses. Le sens de l'aïkido est en effet et de cette façon tout à fait pratique et universel (→ Ô Sensei [le Fondateur]). « Universel veut dire : ce qui, unique, verse pourtant dans tous les sens », comme le rappelle Michel Serres.

*Même si ce livre, par maladresse évidente, trop dense et redondant, fut ardu pour vous à lire, comme je le crois, sera difficile à mettre en pratique, comme je le sais, tout ceci n'est pas de la théorie vaine comme le penseront certains, n'est pas de la littérature, pseudo-philosophique, du « bla-bla » ou de « l'intellectualisme ». Tout ceci est applicable et possible avec de la ténacité honnête, à chaque entraînement. Il ne suffit pour y parvenir... que de commencer à essayer de le faire*²³⁷.

Curieusement les résultats seront indirects, décalés dans le temps, ils ne se feront pas jour pendant un long temps. Ou du moins le pratiquant n'en verra les effets que d'une façon rétroactive, en y réfléchissant un jour, plus tard. Comme pour ce livre d'ailleurs. C'est en années que se comptent les progrès, et plus le temps passe et plus les progrès sont infimes mais difficiles à faire. C'est l'entraînement continu, cette recherche persévérante d'un sens dans les mouvements, d'une relation avec les partenaires qui dégagera petit à petit l'idée concrète d'une possibilité de la concordance. Il faut donc faire confiance, non pas forcément en « son » enseignant (ne tirez pas sur le rôle de pianiste que je tiens ici en disant cela, merci) ou ses partenaires ou en ce livre, mais faire confiance en l'aïkido lui-même. Ici encore ce ne sera au début qu'une étincelle de concordance, puis une autre, puis il y en aura de plus en plus, puis une flammèche, une flamme de concordance pour enfin, un jour, devenir à elle seule une matière mouvante et incandescente d'entraînement. En effet, lorsqu'on aura, dans son corps, compris son fonctionnement, l'idée de concordance deviendra alors le combustible conceptuel de l'entraînement (braise à cœur, magma vivant en fusion, en déplacement).

Qu'en résultera-t-il ? Viendra, grâce aux progrès de la concordance, tout un lot de qualités humaines : du cœur par exemple, le « *kokoro* » japonais (le « cœur »), si difficile à saisir dans son sens social, et du « *ki* », ce fameux « *ki* » (énergie) venant se former en tant que paramétrage inducteur d'énergie, dans notre corps, dans nos échanges. Viendra de la

²³⁷ On peut apprendre à nager sur le bord de la piscine mais si l'on veut nager, ne faut-il pas se décider à entrer dans l'eau ?

modestie aussi (dans des refus pourquoi pas ?), ainsi que la justesse de vue. On pourra remettre alors en cause les voies de paramétrage occidentalisées qui voulaient transposer « à la française » ces obscures notions poétiques de l'Aïki de Ô Sensei (le Fondateur) qui n'en ont pas forcément besoin. C'est de traductions éclairées qu'ont besoin les essences de cette poésie, et non d'aveugles adaptations transformatrices ou cartésiennes.

Par exemple le principe du placement, ou celui d'extension, de déploiement, principes techniques s'ils en sont, sont devenus en adaptation française quelque chose comme : le principe des « vitesses » et des « accélérations ». Pourtant la vitesse d'un mouvement ne vient pas d'une accélération, comme on le croit souvent, mais au contraire d'un positionnement entre deux positions extrêmes de déséquilibre dynamique : « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) entrant soudain dans un « trou », un décalage vide. Le trou ? Quel trou ? En fait la « mort » d'un déplacement prévisible de celui qui est attaqué. Les apparences sont ici trompeuses : la vitesse d'un mouvement n'est pas un critère de réussite, ni même si « l'attaquant » se fait « éjecter » manu militari dans une chute absolument spectaculaire. Ce n'est pas un critère parce qu'il existe des mouvements dans lesquels les vitesses de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) et celle de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) sont inversement proportionnelles, voire contradictoires, ce qui crée non de la vitesse, mais une impression de vitesse (voir la photo du *kokyûnage* de Yamaguchi Sensei de ce livre [p.232]).

De même, il est rare que la vitesse d'un mouvement soit linéaire, sauf lorsque l'on travaille sa « forme », son approche ou sa coordination. L'accélération de tout mouvement est induite par la construction d'un « trou d'opportunité » ressemblant à un trou noir dans l'espace-temps. En ce sens la vitesse ne devrait pas devenir accélération mais « abandon » pour celui qui est attaqué. À moins qu'elle devienne non pas une accélération ici encore mais un « appel », voire une « absorption ». Un appel étant une désynchronisation des temps dans un sens comme dans l'autre (en plus ou en moins, le temps ainsi peut basculer et repartir « à l'envers »), tandis qu'une accélération est une précipitation forcée de la vitesse sur une unique direction de mouvement (voir le passage dans ce texte sur le mot : « contrôle »).

Ce n'est donc pas vraiment de la « vitesse » qu'il faudrait travailler mais de la disponibilité envers l'instant (du placement). Il faudrait donc travailler avec ardeur les déplacements, même antagonistes. Ce n'est

donc pas vraiment des « accélérations » qu'il faudrait travailler mais des constructions d'opportunité (des rythmes, des appels). Oui, il faudrait donc travailler avec ardeur et avant tout des rythmes. Ce n'est donc pas vraiment des « vitesses » ou des « accélérations » qu'il faudrait travailler mais des échelles de puissances (des gradations de puissance dans un temps organisé pour elles). Il faudrait donc travailler avec ardeur des intensités. En fait, tout cela ressemble étonnement à de la musique.

Il s'agit donc moins d'aller vite et de se précipiter ou précipiter le partenaire dans une espèce de « grand huit » musclé dont il sort à moitié K.O. (ou tout le moins sens dessous-dessus), mais plus de trouver l'expression à la fois de ce travail d'attente active du partenaire, mêlée de ce travail de composition déployante du mouvement par rapport à cette « attente ». Tout doit s'agrandir, se déployer majestueusement, puis rétrécir soudain comme un flocon de neige qui se pose sur une tôle ensoleillée, partir en avant pour revenir sur l'arrière, éclater vers le ciel en myriade infinie et dans l'instant suivant s'abattre sans rémission comme une montagne qui s'écroule. Rien n'est prévu, rien ne se laisse prévoir, tout est acceptation, et dans celle-là un nouveau monde est en train de sans cesse se reconstruire pour ne jamais aboutir par lui-même à rien d'explicable ou de fini. De cette façon, toute « vitesse » et toute « accélération » deviennent des éléments mineurs de la technique (sauf si un but de domination en découle bien entendu dans les mouvements).

Ainsi il peut effectivement y avoir vitesse et accélération dans un mouvement bien que vitesse et accélération ne soient pas des critères de réussites techniques d'un mouvement ou des points réellement important, à court ou à long terme, de cette technique. De toute façon si l'un ou l'autre des partenaires se sent à un moment ou à un autre poussé ou tiré (et non pas aspiré naturellement) ou sent que de façon artificielle il tire ou pousse avec les bras d'une façon musculaire, il peut être presque certain que le mouvement fut un... véritable raté.

Ce type de remise en question devrait balayer chez les chercheurs d'Aïki bien des artifices techniques, ou des ardeurs d'enseignement parasites ou superflues, qui pourraient à la longue se révéler être des points de fixation et donc inversement de blocages chez les élèves.

Pour cela, connaître le sens de ce que l'on fait, dit, ou montre, est primordial, surtout pour ceux qui enseignent. Savoir quand on triche ou pas est également nécessaire pour rester lucide sur soi et sur autrui. Ces connaissances évitent « d'inventer » dans la transmission du savoir, d'un

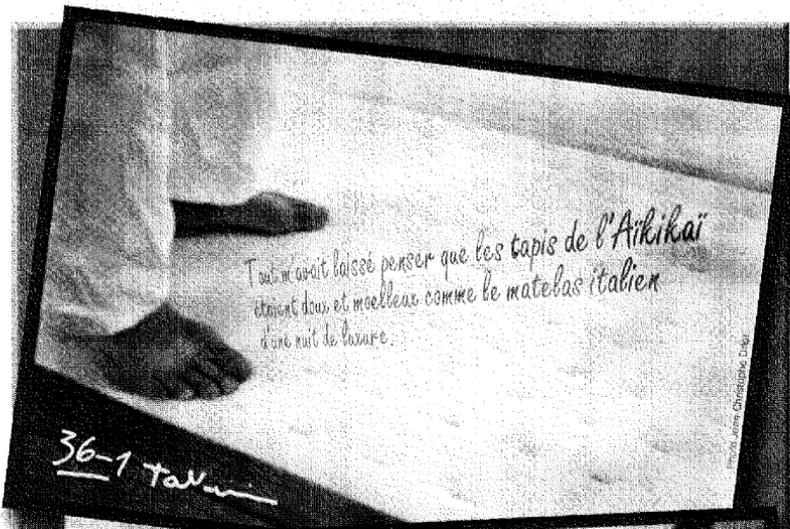
enseignant à ses successeurs. Cela évite un surcodage étouffant techniquement là où tout est complet et ouvert déjà depuis longtemps dans la primordialité de chaque technique (par exemple en n'enseignant pas à tricher mieux qu'autrui, ou à limiter son aikido par protection de « la fourberie » malhonnête des partenaires → vitesses lentes, travail en forces, pieds soudés au sol, etc.)²³⁸.

Reste donc à vraiment bien « savoir, connaître, apprendre à connaître, à utiliser ce que l'on sait » (Sylvaine Trinh à propos des modèles japonais) de la technique pour bien enseigner la technique dans un éventail le plus complet possible, d'où la nécessité d'être un bon technicien pour enseigner. On ne peut pas tricher non plus sur ce point, on ne peut pas se contenter d'un « à peu près », ni d'un imaginaire personnel de satisfaction. C'est en effet à l'intérieur de ces techniques de bases (en gros ce qu'on demande « aux examens »), que survit le sens « biblique » de l'aïkido (bien que je n'aime pas ce mot). Et ces techniques de base, leur apprentissage, dure tout le temps de l'apprentissage, tout le temps d'une vie. Il faudrait ne jamais se croire « arrivé » en aikido pour ce qui concerne les techniques de base, leurs combinaisons, leurs extensions...²³⁹

L'INTENTION et non la forme seule est sans doute l'ultime recours à la vérité. Tout « bornage », en lui-même, ne peut remplacer le chemin, ni surtout la volonté d'aller sur le chemin ainsi borné ou montré. La mante religieuse nous donne, elle aussi, des pistes à explorer.

238. Il faudrait saisir ici que les élèves enregistrent d'abord dans leur façon de voir ou de faire de l'aïkido les défauts de leur professeur avant de comprendre ses qualités et de comprendre enfin que ces qualités, eux ne les possèdent pas, pas encore (ou même ne posséderont jamais les mêmes). Entre temps pourtant, ils ont déjà commencé à enseigner à leur tour, avant même de se « connaître »...

239. Qui donc se satisferait de faire *ikkyô* à chaque entraînement pendant une heure d'affilée (« *ikkyô* » = contrôle du partenaire par l'intermédiaire de son couteau), à part sans doute quelques privilégiés ayant le bagage technique pour en élargir le sens. Et cela même en sachant qu'à l'intérieur de chaque mouvement tout l'aïkido se trouve totalement réuni dans son essence ? Pourtant, que l'on fasse *ikkyô* ou un autre mouvement, tout est semblable dans le fond.



Tout m'avait laissé penser que les tapis de l'Aikikai
étaient doux et moelleux comme le matelas italien
d'une nuit de lavare.

36-1 Tatami

photo Christophe Duf



Tatamis
à L'Aikikai

36-2

photo Jean Christophe Duf

LES DAN, LE DÉsir D'ARRIVER À VOIR, À ÊTRE VU

Ce qui nous trompe le mieux révèle ce qu'on désire le plus.

(Boris Cyrulnik)

« Les hommes craignent ce qu'ils désirent le plus »

L'examen des dan en ce point doit donc être compris comme une façon de démontrer notre capacité à faire rejaillir au fil du 1^{er}, puis du 2^e, 3^e et 4^e dan, dans cette progression lente et méticuleuse, cette mise en application des sens du « dictionnaires grammatical » des techniques demandées. Et cela tant pour *tori* (celui qui fait), que pour *uke* (celui qui attaque et chute).

À la différence de la boxe où il faut démontrer à chaque nouveau combat ses propres capacités à gérer une situation de conflit nouvelle, pour pouvoir continuer à combattre, à progresser en fait, il ne devrait jamais s'agir de démontrer lors des passages de grades, en aikido, un pouvoir de vaincre le partenaire, ou d'être fort sur des techniques ou des positions pétrifiées (la tonicité est ici une notion bien différente, de même que la propreté des mouvements, ou la clarté de ceux-ci), ni même de démontrer un savoir encyclopédique de l'Aïki, ou une martialité théâtrale de brute.

Même en incluant un niveau technique à exprimer, il s'agit d'une progression de sens et non de résultats. La maturité du candidat comme celui des juges se tiendra là.

À ce propos, comme lors de l'entraînement, le problème du jugement se pose ici d'une façon délicate. Comment juger (oser juger...) une compréhension de l'aïkido ?

Sans doute une orientation trop technique et aveuglement opportuniste de ce jugement sera vouée à un échec (dans le temps), dans la mesure où un étalonnage non plus circonstanciel mais complètement robotisé des techniques viendra obligatoirement éliminer la possibilité

future d'élargissement du panorama de la technique du pratiquant elle-même, et surtout celle de ses sensations (racines de plénitude, pourquoi les vouloir couper ?).

On en a pour exemple la catastrophique déchéance (déchéance relative, ne crachons pas dans la soupe) du judo à travers le monde en moins d'un siècle d'histoire comparativement à l'art qu'avait essayé de prôner son fondateur Jigoro Kano. Déchéance qu'on pourrait avec la même lucidité qualifier de « réussite exemplaire » au niveau commercial ou sportif cette fois (de ce point de vue, on devine les enjeux d'une forme de pratique, ou d'une autre également, par rapport à toute activité humaine prise dans son temps social ou économique).

Sans doute une orientation trop lyrique et aveuglement nobiliaire de ce jugement sera elle aussi vouée à l'échec (dans le temps) dans la mesure où un étalonnage non plus pragmatique mais théâtralisé des techniques viendra obligatoirement éliminer les conditions mécaniques réellement nécessaires aux mouvements, et donc le monde de leurs sensations authentique. On en a pour exemple la catastrophique déchéance du karaté de démonstration²⁴⁰ à travers le monde qui a transformé désormais en danse sur fond musical, et en moins d'un siècle d'histoire, l'art qu'avait essayé de prôner ses fondateurs. Déchéance qu'on pourrait avec la même lucidité qualifier de « réussite exemplaire » au niveau esthétique (penser aussi au rapport existant entre Capoeira brésilienne et brake-danse new-yorkais).

Sans doute une orientation trop pure et aveuglement intègre de ce jugement sera de même vouée à l'échec dans la mesure où un étalonnage non plus socialisable mais idéalisé de l'aïkido viendra obligatoirement limiter par trop les conditions sociologiques réellement nécessaires à la diffusion de la technique elle-même. Et aussi remettre en cause toute notion de lucidité et de réflexion, aisément remplacée alors par des dérives élitistes parfois complètement an-historiques ou a-sociales, voir même dangereuses pour l'intégrité des êtres. On en a pour exemple la catastrophique déchéance des techniques du bouddhisme tibétain, qui a transformé désormais sa Sainteté le Dalai-Lama en émigré pontife et planétaire « rock and roll/peace and love », qui prêche le désarmement dans un monde désertifié d'auditeurs, déchéance qu'on pourrait pourtant qualifier de « réussite exemplaire », au niveau cette fois purement éthique et médiatique.

240. Karaté de démonstration à la différence du karaté en général. Puisque, malgré ses compétitions et ses nombreuses formes d'écoles, ses *ryū* en japonais, la pratique continue de prospérer avec fierté et surtout sur différents plans qui finalement, sans trop entrer directement en confrontation, permettent un large panel sustantif à la pratique.

Extraits de la déclaration du Dalai-Lama lors du 35^e anniversaire du soulèvement tibétain avouant l'échec de 14 années de lutte pacifique : « J'avais espéré que mon approche modérée aurait permis de mener à bien les négociations dans un climat de confiances mutuelles. Or, le gouvernement chinois a rejeté toutes mes propositions, (...). Je dois reconnaître que ma proposition n'a entraîné aucun progrès et a causé une grande désillusion. »

En aikido, le passage de grade étant le seul passage objectif d'appréciation officialisé d'un pratiquant ou d'un professeur (mis à part les B.E. d'enseignant par exemple), on comprend pourquoi ce n'est plus malheureusement, chez nous, d'un « passage » dont on va parler mais d'un « examen ». En fait, et du moins en France, il s'agit désormais d'un examen de KATA à deux (enfin... en théorie). À ce titre, maître Endo lors d'un récent stage à Paris (octobre 2000) précisa ainsi qu'il voyait deux aikido dans la pratique, l'aikido de *kata* et l'aikido de *waza* : le mot *kata* est à rapporter au sens d'un « format », d'une « matrice », c'est-à-dire d'une « forme génératrice », à la fois « moule » et « support », tandis que le mot *waza* se rapporte plutôt à la notion « d'acte de travail », de « tour de main », « d'art » à proprement parler. Plus généralement, on prend comme traduction pour le mot « *kata* » une « forme de base » et pour le mot « *waza* » une « application ». Ces deux traductions sont très proches de celles que nous venons d'émettre, sinon que celle-là qui est généralement employée (« forme de base » et « application ») fait passer le *waza* pour une simple version élargie, stylistique du *kata*, une simple extension un peu folklorique en fait. Mais le « FORMAT » (le *kata*) ne s'étend pas par un « TRAVAIL » (le *waza*), vers un « ART ». Il vit réellement en tant que MATRICE dans la mesure où ce sont les paramètres essentiels de cette matrice qui sont inclus dans les conditions de fonctionnement du travail (du *waza*). « FORMAT » et « ART » (*kata* et *waza*) sont pourtant, c'est vrai et c'est souvent difficile à comprendre, indépendants et liés à la fois, un peu comme une mère et son enfant au bout d'un temps²⁴¹. Mais il faut comprendre que c'est le *kata* qui est finalement au service du *waza* et non le contraire. Le *kata* permet la genèse du *waza* qui dépendra toujours, lui et dans ses origines, du sens du *kata*. Pour employer des mots peut-être un peu fort : il n'y a pas « extension stylistique » du *kata* vers le *waza* mais stérilité, avortement ou don de naissance, d'éducation et de vie de la part du *kata* vers le *waza*.

241. Il serait un peu simpliste de limiter la pratique à ces deux plans car il en est bien d'autres visibles ou invisibles, actifs ou retroactifs, etc.

D'après les paroles récentes de maître Endo, l'aïkido des passages de grades, dès lors et à l'heure d'aujourd'hui, se doit d'être défini principalement par un aikido de *kata* et déborder le moins possible de ce contexte quasi « biblique ». C'est ainsi la direction que semble vouloir prendre à ce jour la structure officielle des passages d'examens en France (il est dommage alors qu'on ne comprenne pas que la propreté des mouvements, leur clarté, l'attention au partenaire ou le rythme de démonstration devrait primer dans le jugement sur la « préhension » de ce partenaire, l'efficacité à tout prix, le rentre-dedans ou la vitesse d'exécution).

Mais que veut-on y juger, qu'ausculte-t-on chez le pratiquant ce jour-là : quelles qualités et quelles « compréhension » physiques de quel sens ?

Le SENS, ce sens, c'est pourtant vraisemblablement le véritable critère, au-delà des formes, au-delà des écoles ou des *sensei* (maître). Imaginons ici, à titre de réflexion, de nouvelles pistes, point trop totalitaire ni « lobotomisantes » (le *kata* peut être vu comme matriciel, c'est-à-dire comme générateur au niveau structurel et non seulement comme forme carcérale → voir le passage précédent sur l'ambiguïté d'un double jeu de la pratique) :

Jusqu'au 1^{er} dan, il est évident que c'est d'alphabétisation dont on parle. Il s'agit pour le pratiquant de montrer qu'il engrange peu à peu, corporellement et intellectuellement, une série de mouvements, d'attitudes et de placements de base sur des attaques simples. Et cela encore une fois, tant pour le travail de « *tori* », celui qui fait le mouvement que pour le travail de « *uke* », celui qui attaque et doit chuter.

Lors du « passage » au *shôdan* (ceinture noire 1^{er} dan), c'est une sorte de dictée complète des difficultés des techniques de bases qu'on demande, souvent agrémenté d'un court résumé (le fameux *randori*²⁴² (jeu libre...)). Un *shôdan*, c'est quelqu'un qui va commencer l'apprentissage des profondeurs de l'art. Il doit être prêt à cela, prêt à tenir le coup, prêt à tenir la route. Et donc il doit montrer sa capacité à avoir, déjà, la possibilité de faire travailler les autres sur des bases de mouvements saines en toute sécurité, tant pour lui-même que pour autrui. Il doit donc avoir en second lieu une contenance, une présence, une attitude corporelle rigoureuse et une assurance technique claire sur le tapis.

242. Ce résumé n'a pas à être un examen lui-même mais un passage qui montre de la liberté dans le sens de la technique et non encore une fois de la préhension sur le partenaire. J'ai vu ainsi au Japon des *randori* apparemment « raté » (enserrement du candidat par les attaquants en final) qui montraient pourtant une grande capacité de vision et de déplacement. De fait les candidats ne furent pas recalés pour cet échec très relatif.

Entre le 2^e dan et le 4^e dan, la différence, hormis les placements plus exacts et l'habileté technique maîtrisée, se fera au niveau de ce rejaillissement : est-ce que l'élève a réussi, jusqu'où a-t-il réussi à faire ressortir de ce sens des techniques qu'il vient de montrer, avec sa propre capacité physique et son niveau, avec son partenaire, ce sens de la concordance, cette clarté et cette sensibilité qui émergent peu à peu de son aikido ? C'est là que commence l'écriture proprement dite : Il s'agit donc enfin de rédaction, de dissertation, d'exercices de style et peu à peu de composition.

En général on peut considérer sans trop se tromper que le 2^e dan est une confirmation du 1^{er} dan, avec une progression de la puissance générale des mouvements et de leurs précisions. Le 2^e dan est une assise du 1^{er} dan.

Le 3^e dan est une préparation au 4^e, une sorte de répétition dans laquelle se fait jour une maturité apte à engager le pratiquant vers un 4^e dan réussi, vers un futur enseignement réussi. Le travail de « uke », le travail du partenaire-attaquant, qui doit suivre correctement et chuter parfaitement, finit par devenir ici déterminant (à ce titre le travail des uke que j'eus l'occasion de voir lors de passages de grade à Paris était vraiment navrant : pas d'attaques, pas de vision, pas de suivi du mouvement, les fesses en arrière, les épaules bloquées, des chutes catastrophes, les sauts de cabris ou à l'inverse les « lancés de sac à pomme de terre », etc. (Comment peut-on dignement se réjouir d'être 3^e dan lorsque l'on est pas capable de chuter ou de suivre un mouvement ne serait-ce qu'un minimum absolument nécessaire ?).

Quant au 4^e dan, c'est un grade important, puisqu'il débouche ensuite sur une personnalisation, voir un enseignement, comme je viens de le dire : on découvre enfin « de l'Aïki » et « du *dô* » du pratiquant. Il y a donc là à démontrer plusieurs points essentiels : d'une part une maîtrise technique, d'autre part de la vigueur dans sa pratique, puis une maturation fine de celle-ci, enfin une certaine forme, et finesse, de personnalisation dans ses mouvements, qui commencent à faire corps avec le pratiquant, et avec sa relation à ses partenaires. En ce point le candidat doit être capable d'attaquer correctement, de suivre intelligemment n'importe quel mouvement, et capable de chuter à propos dans n'importe quelle circonstance ou presque.

Au-delà du 4^e dan, et de ce que je peux en savoir pour l'avoir remarqué, c'est vraiment de pure maturité dont il faudra parler, et non plus d'examen, de maturité du sens de la technique (personnalisation) et de

la concordance (écriture) et non plus d'un panel grammatical ou syntaxique (qui reste actif en devenant véritablement cadre de la pratique). On demandera donc de façon indirecte (puisqu'en théorie il n'y a plus à proprement parlé d'examen), une démonstration permanente d'écriture et non plus une démonstration de règles d'écritures («... vous avez ainsi appris pendant vingt ou trente années... et bien maintenant, n'hésitez plus : écrivez ! » dirait ici la fourmi à la cigale). L'être de l'aïkido se fait (peu à peu, là encore) écrivain : il trace enfin, non plus des lettres côte à côte, non plus des mots côtes à côtes, des phrases éparses ou des éclairs de textes aussi géniaux soient-ils, mais « du texte signifiant », « de l'écriture vivante », de la vie en mouvement.

De là, un jour, naît le romancier, le *sensei*, celui qui retourne à l'essentiel, écrit trois-quatre mots, et qui par ces simples trois-quatre mots, si évidents à lire, rejoint l'origine du sens de l'écriture d'avec la Maîtrise de plus en plus parfaite, de plus en plus inconsciente de la technique de l'écriture.

Nous venons de retracer par comparaison avec l'image de l'écriture un processus de progression « prototype » en aikido, car il reste peu d'illettré en notre pays, vous-même lisez ce livre : cette image « apprentissage de l'écriture/apprentissage de l'aïkido » est donc compréhensible par la majorité. Il suffira peut-être, il faudrait en avoir le courage, se remémorer sa propre enfance, ces mêmes passages sur les bancs de l'école auprès de professeurs grammairiens acariâtres, ou de vieilles institutrices rabâcheuses, qui nous ont fait passer nous aussi par ces mêmes différentes étapes. Tous ces professeurs, toutes ces demoiselles à lunettes, avaient des styles d'enseignement différents, des références différentes, des talents différents... Pourtant, et grâce à eux, nous savons tous lire et écrire de la même façon compréhensible (du moins je l'espère).

Cette démarche de clarification ne cherche pas à résoudre la problématique du jugement (fédératif ou autre) lors des passages de grades. On pourrait supprimer carrément les grades, voir les donner à la pure ancienneté (comme les pilotes d'avion, : à l'heure « de vol »), inventer de nouveaux critères. Sans doute aucun système ne sera jamais bon, juste ou parfait. L'histoire démontre d'ailleurs assez bien ces impasses diverses, puisque c'est le concept lui-même de « grade » à attribuer qui est faux à la base. Il n'est qu'un pis-aller de carotte pour les ânes que nous sommes tous, un pis-aller de carotte à nos propres fainéantises (d'entraînement, intellectuelles, morales, de volonté, d'efforts, etc.).

Ce que nous cherchons ici, c'est à donner un canevas de réflexion quant à la façon de poser un tel jugement. Mais attention : on confond trop souvent la trame et le canevas. La trame c'est l'ensemble de fils (dans la largeur d'un tissu) qui permet de créer la toile (le canevas). Si la trame en aikido, c'est la technique, où est le canevas ?

Le canevas est, lui-même constitué à partir de cette trame technique, le réel support au jugement. Un canevas est en effet la toile sur laquelle la broderie (le jugement) pourra être supportée. Il y a finalement un assemblage structurel que l'on peut décrire comme : des fils, une trame, la toile ou canevas, et enfin la broderie. Ramené au jugement on retrouve : des placements, une technique, un scénario ou un sens, et enfin un jugement. Dans les faits, la trame (la technique), seule, ne peut permettre facilement une broderie (un jugement). Il y manquera toujours quelque chose, un lien fini de la trame en quelque sorte (la vision de la concordance par exemple ici). De la même façon, broder sans trame, juger sans avoir de technique, revient à faire de la dentelle, c'est-à-dire justement revient à construire une broderie « vide » par laquelle les manques, les trous, signent des effets (on retrouve ici de façon surprenante le rôle du gardien de zoo ou celui du sergent de ville. Exemple : — pourquoi ? — parce que ! — mais, n'est-ce pas faux ? — si je dis que c'est comme ça, alors c'est comme ça ! c'est la loi et la loi, c'est moi !).

Il est clair que peu de candidats peuvent saisir le sens de ces grades de dan (d'autant d'ailleurs que cette notion, cette dénomination « d'examen » sera utilisée). Ce pourquoi la tendance actuelle veut faire croire, à tous, que seul un schème technique, clair et précis, justifie les jugements donnés (la trame et non le canevas !). Le canevas du jugement devrait donc être, logiquement, au-dessus des problèmes de trame technique, contrairement à ce que beaucoup peuvent penser. Car il est la fondation même du jugement : ce canevas, « émergence de l'écriture ou émergence de l'aïkido au fil du temps », permet facilement de savoir en quoi le jugement pourra se mettre en place, sans être remis en cause et surtout : sans porter atteinte à l'intégrité de ceux qui se prêtent à son appel, sans forcément parvenir à une réussite immédiate. Il a le bonheur de remettre la valeur des candidats à leur place, qui ne devrait pas être une place concurrentielle d'une part, ni une place institutrice d'orgueil, de vanité, ou même de domination (« La domination c'est le refus de la tendresse » comme le dit G. Leleu, jolie boucle avec ce que nous disions précédemment. La tendresse envers autrui, mais surtout ici la tendresse envers le désir d'être quelque chose qu'on est pas, afin de diminuer son importance, ou au

contraire asseoir naturellement cette importance²⁴³).

En fait, il faudrait peut-être éliminer la notion d'EXAMEN au bénéfice de la notion de PASSAGE pour ce qui concerne l'obtention des grades. Ce n'est pas d'un tour de passe-passe linguistique dont il s'agit : cela éviterait la notion de compétition qui se développe peu à peu, cette « avidité au grade » avant l'intérêt de l'étude, ou celle de « mérite » presque politico-institutionnel, financier ou « copain-copain » comme on le devine trop souvent (surtout à haut niveau). De plus cette approche de ces « passages » permettrait également de remettre à sa juste place des notions de techniques qui veulent se figer dans un état de jugement dictatorial chez certain, par réaction contre le laxisme évident d'autres intérêts de groupes. Il est en effet tellement plus facile de penser à rédiger une sorte de muselière technique, et contractuelle figée, pour chaque mouvement au sein d'un EXAMEN de dan, plutôt que de mettre en place un cahier des charges général de sens, permettant une approche plus contextuelle du jugement, lors d'un PASSAGE de dan. Or, qu'est-ce qu'il doit s'agir de connaître ? S'agit-il de savoir faire un nombre impressionnant de techniques, de mettre son pied ici ou là sur tel ou tel mouvement, d'être « efficace » ou rapide et impressionnant lors d'un passage déparamétré de réelle liberté ? Ou plutôt de bien connaître les principes de fond composants la raison d'être des mouvements de base d'aïkido, appelés ci-dessus par facilité le « dictionnaire grammatical, de rédaction et de syntaxe de l'aïkido » ? Je pose ici la question...

De même pour le travail des armes, est-ce indispensable d'en user de façon si contractuelle lors des passages de grade ? Déjà que les chutes posent apparemment problèmes...

Après tout, c'est sans doute vrai : le jugement, la critique sont faciles si l'art, l'organisation, l'élévation, agir, « dresser la tête au dessus des hautes herbes », est difficile (« La critique est aisée, mais agir exige des efforts, exige que l'on prenne des risques, exige que l'on change » (W. Dyer).

Alors pourquoi compliquer les choses. De fait, demander simplement à quelqu'un de faire des techniques de base comme *ikkyô*, *irimi* ou *Shihônage* (voir lexique...) montre grandement son niveau de placement,

243. Le passage de grade prend ici son importance : il permet de passer un cap et de s'appuyer sur ce cap pour progresser, naviguer davantage. Ce n'est plus ainsi l'avant-passage qui est important, mais l'après passage. Au mieux et au lieu de valoriser l'orgueil, l'assurance que donne un grade devient ainsi libérateur, elle remet à flot dans le doute d'un nouveau cap à atteindre, elle permet un élan, un nouvel océan et donc une reconstruction salutaire de l'espoir. Au pire, cet effet est inverse : le grade pétrifie davantage l'espoir, comme le cas d'un navire s'engageant dans les récifs se voit prêt à un échouage plutôt qu'à un coulage. L'orgueil d'être échoué sera le prix de la réussite, non pas à être passé mais à être encore là, éternellement là désormais et c'est tout.

ses niveaux de maîtrises ; il est si difficile de tricher sur de telles bases. Mais recaler alors le candidat à un dan sur quelques mouvements, sur peu de mouvements finalement : « au revoir, merci, ce sera pour une autre fois, il faut encore travailler... », le pourrait-on décevoir ?

Au Japon j'avais remarqué, lors des nombreux passages de grade auxquels j'ai pu assister ou participer, qu'à grade égal, plus un candidat était mauvais ou orgueilleux, plus son passage durait longtemps. Passé la panoplie des techniques de bases, à mesure que le candidat s'embourbait dans son passage, ce passage s'allongeait comme pour n'en plus finir. Pas de long discours : le pauvre hère finissait, littéralement sur les genoux, par comprendre de lui même qu'il n'était pas encore prêt tant il finissait par souffrir de cette éternité diaboliquement difficile du passage... sans débouché apparent. Cruauté ? grande finesse et profondeur psychologique plutôt... et dans tous les sens.

Sans parler forcément de passage de grade mais avec la même approche : subir *ikkyō* n'est-il pas très révélateur du niveau du partenaire ? Voilà l'un des sens de la voie qu'il serait intéressant peut-être d'approfondir. D'ailleurs et à ce propos il est bon et très important de savoir que lorsque la facilité des mouvements est compromise, voire corrompue, par exemple si l'on a un partenaire de forte expérience, de forte corpulence, très gradé ou de grande capacité physique, voir un « tricheur-né », seules des techniques de base actualisées à ces circonstances défavorisantes, des techniques de bases dans ce qu'elles ont de plus « abécédaires » et de plus fin, pourront permettre, sans remise en question fondamentale de la pratique, un entraînement satisfaisant. Même si cette prestation paraît réfléchie, pénible, voire hasardeuse de l'extérieur.

De même lors d'un entraînement avec un débutant par exemple. Ainsi il n'est pas du tout louable de jeter à bas la finesse des « *kata* », les formes de base, ni surtout ceux qui les enseignent avec patience et renoncement. Car elles seules d'une part permettent de garder un sens de progression unique à travers le temps pour tous, et d'autre part car, comme le rappelait maître Endo récemment, elles seules ont la faculté de créer, même artificiellement, du *ai* entre deux partenaires qui fondamentalement parlant n'ont aucun lien de concordance possible à mettre en œuvre de façon autre. Dans le désaccord, seul un mouvement de base actualisé peut recréer factoriellement²⁴⁴ de l'aïkido.

En ce sens l'aïkido, *kata* ou *waza* peu importe, n'est ni de la danse ni du « *show-time* », ni un tour de force de foire ou de festival, mais l'expression d'un acquis technique le plus irréprochable possible au service d'une

244. De l'ordre des permutations possibles suivant les données de départ (l'attaque, le placement du partenaire par exemple).

liberté d'action paradoxalement volontaire, tonique, mais impérativement autonome. L'INTENTION CLAIRE comme je l'ai dit précédemment, cette volonté de faire bien, de voir bien, si difficile à mettre en œuvre, est donc bien l'ultime recours à la vérité. Ainsi de l'attaque, comme le soulignait Bernard Palmier lors d'un stage l'année dernière à Paris : l'attaque doit essayer de rester une vraie intention d'attaque²⁴⁵, même si ses conditions de réalisations ne paraissent plus vraiment possibles (intention d'attaque, ou ensuite et, le cas échéant, une intention de protection potentielle. Si l'attaque est arrêtée ou se fige un instant dans un mouvement, l'intention de cette attaque, dans le cadre de l'entraînement, même avec les nouvelles conditions de cet arrêt, doit poursuivre son vécu).

Aux jeux olympiques de Séoul, si je me souviens bien, Yamashita le judoka a gagné en final des lourds sa médaille d'or en montant sur le tapis avec un pied fracturé. Il a dit lui-même, longtemps plus tard à la télévision japonaise, quelque chose comme : «... j'ai voulu alors arrêter ma participation à la finale mais il restait 1 % de chance de parvenir à finir cet ultime combat... j'ai réfléchi mais il fallait essayer de gagner avec ce 1 % là, alors je me suis présenté quand même et j'ai gagné. ».

Le travail de « suivi » de « l'attaquant », celui qui subit le mouvement, se situe en cette place : dans cette intention de faire, de poursuivre, de ne pas imposer par la force des directions mais de donner par les directions mises en œuvre (dans les intentions) un sens global à la pratique de celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*). Ce pourquoi il est aberrant d'employer, celui qui subit le mouvement travaillant à vitesse lente, toute son énergie pour bloquer ou pour détourner un partenaire de son mouvement. À vitesse réelle, ou sur un changement de rythme ou de

245. En ce sens, lorsque l'on est « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) et que l'on attaque il n'est pas souhaitable de regarder la cible dans les yeux ou de regarder même son visage (on ne voit pas les pieds !). Il est intéressant de constater que cette seule différence ici encore dans le regard change du tout au tout l'attaque dans son intensité, même à vitesse lente.

Où regarder alors ? Dans un premier temps d'apprentissage : un peu en dessous en fait du visage du partenaire (Aïte), vers le cou ou même vers la poitrine, au travers du sternum au mieux comme le font les boxeurs. Il y a alors un détachement qui s'opère entre l'image de la « cible » (pardonnez l'expression) et la « cible » elle-même. Ce détachement signe la réussite créative de l'attaque, le placement de celle-ci et son adaptativité globalisante (on voit enfin « tout » de l'autre).

Par la suite, même en regardant le visage ou les yeux, à condition de garder bien sûr ce détachement, les résultats seront similaires. On obtient alors le même type de regard extrêmement froid, de la mante religieuse tout en laissant une liberté d'action extraordinairement souple au corps dans son attaque : la « cible » devient neutre, ni à abattre ni à épargner mais propre à faire agir quoiqu'elle fasse. On ne regarde plus : on voit. Un peu comme pour le regard nocturne des humains, l'œil est utilisé sur la périphérie de la pupille et non dans un acte de focalisation central.

placement, jamais cet « attaquant », ne parviendrait le moins du monde à mettre en œuvre de telles possibilités de blocage et pour une simple raison : il n'aurait pas la possibilité de prendre des appuis suffisamment forts pour agripper, contrecarrer ainsi, réellement, son partenaire, ou l'empêcher de lui taper dessus. À moins d'une vivacité de réaction soudaine et inverse, mais à vitesse réelle ce n'est guère, sinon jamais, un handicap en général. Cet attaquant « obtus » et « pauvre », triche donc en « jouant » sur l'entraînement honnête de son partenaire, ou le manque de lucidité ou d'expérience de son partenaire. Il est le joueur de poker qui apprend non à jouer au poker mais qui apprend à tricher le mieux possible au poker (Le « Ai », la concordance, est détruite peu à peu ici dans un rapport de force sadomasochiste qui vient empêcher tout jeu clair possible sinon un jeu à deux tricheurs. C'est celui qui saura le mieux tricher qui... gagne effectivement ici. L'aïkido signe ici sa perte. Si, des deux côtés, cette action éducative de « la triche » est volontaire, connivence, alors ce peut être parfois un travail amusant, parfois instructif. Si, par contre ce type d'exercice devient une habitude de travail ou même un jeu de dupes, alors l'Aïki sera de plus en plus difficile à trouver pour ces pratiquants qui se cantonneront dans l'escalade de cette forme de compétition : « le plus tricheur joue, gagne et montre » (on devine ici l'enseignement qui découlera de cette pratique).

De la même façon, l'idée d'une conscience à l'enseignement ou à l'entraînement est très difficile à mettre en place : Si la conception d'un mouvement part d'une erreur de jugement ou de paramétrage, même simple, le pratiquant va devoir camoufler cette erreur par une nouvelle erreur, rendre la première valide par le recouvrement d'une deuxième qui l'équilibre. Puis de la même façon par une troisième, quatrième, cinquième jusqu'à ce que le poisson soit noyé complètement (entropie là aussi). Ces erreurs succédantes vont seulement essayer d'accréditer cette erreur première. Au bout du compte plus rien n'est juste sinon le montage du mouvement de façon purement didactique. Le sens est perdu et pourtant le sens de l'erreur se fait « croyance juste » au plus haut point. Elle se fait même persuasion. Seule cette première erreur ne pourra jamais se justifier. Mais si celle-ci n'est pas perçue... Tout le monde a tort alors, sauf celui pourtant qui a fait cette erreur primordiale. Il est donc clair en ce point que le rejaillissement d'une « faute » sur autrui ne résout pas le problème de son propre aikido. Au contraire, cette « faute » permet au pratiquant de croire qu'il a raison. Elle permet au trafiquant qu'il est de ne pas faire chercher plus en aval

son erreur (la vraie problématique du trafiquant : masquer l'origine ou la destination de sa m...), et finalement de conforter sa capacité à truquer les paramètres de bases : « C'est l'autre ! C'est toi ! Tu bouges mal ! C'est pas comme ça ! ».

Mais alors, s'entraîner avec honnêteté, qu'est-ce que cela signifie ?

Lors de ses cours, Masuda Sensei, à l'Aïkikaiï, répétait : « « Kokoro » (le cœur) : les formes se ressemblent, qu'elles soient authentiques ou fausses... Soyez intelligent, vif (il employait le mot « smart » en anglais dans son discours japonais) dans votre pratique. Ne vous laissez pas abuser. N'oubliez pas de « le vivre », de « le faire vivre », votre aikido... »

Le visible en aikido (les formes) n'est pas ce qu'il faudrait imiter, c'est l'invisible souvent (le fond, le sens d'un mouvement, d'un entraînement ou d'un enseignement) qu'il faudrait essayer de comprendre, de capter et de reproduire. Mais cet « invisible » reste bien ce qui ne se voit pas, alors ? « Indices... » C'est en cette place que vient jaillir le rôle éminent de l'enseignant, du *sensei* (du maître), ici seulement, dans ce rôle de visionnaire averti du sens, de l'essence de l'aïkido. Il est, celui-là, le montagnard qui connaît, la roche, les saisons, les dangers, le climat et l'histoire des pierres, de l'eau et du paysage.

S'entraîner devrait être fondamentalement une CONNIVENCE et non un duel. Car oui : il s'agit d'une COMPLICITÉ... à l'étude. L'aïkido, ce n'est pas du tout du théâtre²⁴⁶, l'aïkido, c'est du jeu²⁴⁷ de rôle. C'est-à-dire qu'à la différence du théâtre « la scène-terrain » est mouvante, les conditions de réalisation du « jeu » sont mouvantes, les circonstances sont mouvantes, le « texte » est mouvant, les personnages eux-mêmes sont définis dans des rôles (celui qui est attaqué et fait le mouvement (*shite*) et « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (« l'attaquant », (*uke*) (→ les bleus et les rouges en boxe)... mais pas dans des situations fixées par un scénario. Il n'y a qu'une série de synopsis ponctuels et successifs, toujours changeants au fil du cours (techniques de *ikkyô*, *irimi*, etc.). Curieusement : Vouloir arrêter ces synopsis²⁴⁸ (« arrêter » ici dans le sens d'« assujettir » ou de « tenir fixé »), vouloir les éliminer dans leurs ouvertures, c'est vouloir tuer l'aïki.

Dans le « jeu de rôle », chacun est libre de jouer ou de ne pas jouer.

246. Théâtre = cette « fameuse catharsis aristotélicienne des passions » comme Jean Baudriard le définit si bien.

247. « La graisse permet de stocker l'énergie, l'homéothermie a rendu possible la stabilité interne de la température, le sommeil à rêve confère l'aptitude à apprendre par imprégnation, et le jeu permet l'exploration d'un monde intersensoriel » (Boris Cyrulnik).

248. Synopses : ici des schémas de travail.

Seule « de la vie » de chacun dépend de cette liberté d'agir consciencieusement ou non. Dans le cadre de cette connivence, il se passe du travail et non de la lutte. Il y a là connivence à vouloir chercher des limites, de la compréhension, du pouvoir du corps, de la résistance physique aussi et surtout de la souplesse physique (éminemment liée à la souplesse intellectuelle). S'entraîner, c'est avant tout s'entraider, jouer à quelque chose : rechercher en permanence un sens édificateur, déployant, à ce que l'on fait, à ce que le corps ressent, va pouvoir ensuite et un jour ressentir ou faire ressentir. S'entraîner c'est développer chez le partenaire cette connivence du jeu et de ces souplesses.

Et que l'on aille pas croire ici que le terme de « jeu » ne soit pas sérieux. Je crois au contraire qu'il n'y a pas plus sérieux que cela au monde : alors que j'étais Directeur de restaurant au Japon, j'ai joué un jour, et sans le vouloir, à la suite d'une altercation violente dans ma cuisine de restaurant, avec le couteau à désosser d'un cuisinier qui voulait me virer de sa cuisine et qui me fonda dessus comme un taureau espagnol. Je dois dire que tout s'est bien terminé dans un *irimi* (cisaillement des directions) tout à fait sincère, mais lent et cotonneux au possible d'après moi, doux et aimable, bien que nous frôlâmes l'incident diplomatique puisque le visage du cuisinier passa tout près du grill à poissons avant d'atterrir dans le bac de plonge (heureusement vide) et la main au couteau non loin de mon bras et du bac à friture (la place était là encore limitée). Ce mouvement de concorde nous mit d'accord sur le rôle que pouvait avoir un couteau à désosser la viande dans une cuisine de restaurant, le sérieux du jeu de la vie des partenaires que nous étions dans notre travail, et le dénouement amical de cette divergence au sein de notre collaboration. Il n'y eut pas de chute, plus de cri, presque pas de bruit et beaucoup d'invisible. Bref, il n'y eut pas de St-Barthélemie, mais une sorte de bien vigoureuse embrassade, digne de l'époque « belle » de notre Henry le quatrième et qui laissa pantois les autres cuisiniers présents, qui s'étaient précipités pour essayer de nous séparer.

La puissance ? La puissance en aikido est bien ce qui vient « en plus » et naturellement lorsque le mouvement est concordant. La puissance en aikido n'est pas une autorité (de domination). Cette puissance est une intention de vouloir faire déborder la concordance, avec ses propres capacités physiques, en accord avec celle du partenaire.

Sun Tzu écrivait il y a de cela vingt-cinq siècles : « Prévoir une victoire que le premier venu peut prévoir n'est pas le comble de l'habileté ». La puissance ne devrait pas se limiter à faire en effet des mouvements

d'aïkido en force, de force sur un partenaire, (même si les mouvements de bric et de broc fonctionnent... aussi... surtout sur plus faible que soi).

Ainsi, la puissance (comme la vitesse précédemment) n'est pas viable dans notre jeu tant que ses conditions d'exploitations ne sont pas viables non plus et simultanément pour les deux partenaires. Pour atteindre à la puissance authentique donc, il faut « ramer » longtemps sur les bases, sur le sens des mouvements, et saisir peu à peu s'il est possible ou non avec le partenaire de tel ou tel instant, d'augmenter en intensité l'entraînement sans tricher ou le faire tricher.

C'est ce « SANS TRICHER » qui est ici hautement difficile. Il signifie qu'il n'y a pas volonté propre du pratiquant à faire forcément ceci ou cela qu'il a pensé (surtout « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*). Il a à donner une forme réfléchie à sa dynamique : une forme martiale, d'intention, oui, une attitude, un placement mais pas une forme « d'école » ou une forme d'épaules « figée-forte », ou de pieds « enterrés », « bétonnés » dans la puissance du non-déplacement lui-même, soi disant efficace, ce qui en fait serait faiblesse). Il signifie que le corps doit bouger sans mental, libre d'intentions préconçues, même s'il est astreint à une forme d'apprentissage. Il signifie avouons-le ici : le contraire de ce que nous faisons avec plaisir et orgueil le plus souvent.

Trouver l'expression réellement possible et authentiques de ces intensités est l'une des tâches les plus délicate qui soit en aïkido. C'est une tâche profondément invisible et ingrate au début. Pourtant c'est la seule qui puisse assurer la pureté de l'intention, de la relation entre partenaires et le bonheur de l'apprentissage non fictif des mouvements et du « grand Aïki ». C'est cette tâche en perpétuelle découverte qui rendra l'aïkido martial et non le fait d'une martialité posée comme base de départ, point origine ou hypothèse primordiale d'un jugement. Là de plus se joue réellement la raideur ou non des mouvements, ce qu'on ignore le plus souvent (à ceux, heureux hommes s'il en est, qui se posent enfin la question : « pourquoi suis-je donc si raide dans mes mouvements ? » voici une réponse).

« Planter »

Pour les néophytes : on emploie cette expression dans le sens littéral d'écrabouiller l'autre dans le tapis au sein d'un cadre d'entraînement, d'assommer le partenaire dans le tatami, voir de tout faire pour essayer

de le surprendre ou même de le blesser dans le contexte soudainement guerrier d'une technique. Dans les faits, il s'agit d'essayer de l'empêcher de contrôler sa survie en tant qu'être indépendant : le maître du mouvement devient alors « celui qui plante l'autre ».

Essayer de « planter » son partenaire dans le tapis est donc une noble tâche d'expérimentation, à condition que les deux partenaires soient à même de saisir cette opportunité comme une opportunité de travail. Sinon, c'est de la démagogie, voire de la tyrannie sadique et enfantine à sens unique (« Le tyran impose sa subjectivité comme objectivité — ce qui est proprement la définition philosophique de la terreur — il est devenu un monstre », rappelle Simone Goyard-Fabre dans son introduction aux « Discours de la servitude volontaire » de La Boétie). Là aussi, dans cette intention de planter « honnêtement » son partenaire, il y faut de la concordance d'intention, et surtout de réception.

Un plantage, comme un accident de voiture, doit se faire à deux (bonheur à deux dans le premier cas, mal-heur à deux dans l'autre) et ne doit pas devenir non plus un exercice « plaisant » à caractère sadomasochiste.

Le véritable accident, assez rare en aikido, souvent issu d'une maladresse ou d'une inattention, voire, lorsque l'on est projeté, d'un événement fortuit (un pied qui glisse, qui se prend dans un vêtement, un « carambolage » avec d'autres partenaires, ...), reste le témoignage d'une limite qui a été mal jaugée, d'une condition physique mal perçue ou d'une faute d'inattention. C'est pourtant un échec à deux là encore. Mis à part le problème de confiance, c'est l'une des raisons, je crois, pour laquelle les *sensei* (maître) de l'Aïkikaï ne prennent pas facilement des têtes inconnues comme partenaires au milieu du tapis : ils se méfient sans doute inconsciemment des apparences de chacun et considèrent qu'il serait de leur responsabilité s'il arrivait « quelque chose ».

Là, crédulité et confiance en ce jeu se décroisent, pour créer de la prudence. Toute autre approche n'est que fuite en arrière ou fuite en avant, « cognage de tête », cette fois volontaire, contre les murs de la méconnaissance, même si elle paraît plus martiale, plus didactique ou plus logique cette approche.

De la même façon, comprendre l'aïkido sur des vidéos, sur des photos est possible, mais comprendre de l'intérieur (expérimentation) le sens de ces instants coupés du monde, figés sur un support externe, est-ce raisonnablement possible ? (raison entre d'autres pour laquelle il y a peu de photos d'aïkido dans cet essai). Regarder une vidéo, un film de tel ou tel *sensei* (maître) est instructif, c'est un « pense-bête », un mémo

primaire et non pas primordial : « ça aussi, c'est du possible », dit l'image mais surtout elle ne dit pas « comment c'est possible ni pourquoi ». Changera-t-on son aikido en fonction de cette compréhension des apparences ? Peut-on même envisager de pouvoir changer son aikido à partir de ce qui ne fut ressenti que par les yeux et une compréhension d'apparence, en premier plan de surcroît, fut-ce extraordinaire ?

J'aime beaucoup les pratiquants qui se réclament ouvertement de tel ou tel maître japonais jusqu'au moment où je les vois enseigner le contraire de ce qu'ils disent avoir inclus de « bien » en eux de ce maître là. Erreur fatale au jeu de la « compréhension » : cela arrive plus souvent qu'on ne le croit. Et plus le maître est grandissime et plus l'incompréhension de fait est visible. Visibles, mais pas pour tous apparemment, puisque tout le monde imite à son tour l'élève « révélé » et non plus le maître. J'eus au Japon la même expérience d'un sensei (maître) formidable, entouré de quelques fidèles qui détournaient bougrement son sens Aïki par incompréhension plate ou ultra-rigoriste de leur façon de penser l'apprentissage idéal. Dommage...

Méfions-nous en premier lieu de nous-même, de nos « opinions », méfions-nous des « disciples » que nous sommes, méfions-nous des modes et des explications évidentes, de ces formes logiques qui se satisfont d'une apparence simpliste ressemblant à des articles de presse des journaux du Dimanche. « Tout ce qui débilite stérilise, disait Michel Serres [...]. Résistez non seulement aux drogues narcotiques mais surtout à la chimie sociale, de loin la plus forte et donc la pire : aux médias, aux modes convenues »

Même un ralenti dans une vidéo n'est pas aussi explicite qu'on le croit. On peut lui faire dire presque n'importe quoi à ce ralenti. Je me souviens ainsi d'une vidéo de Kisshōmaru Ueshiba où, dans un passage célèbre, la caméra filmait uniquement et en gros plan ses pieds en trains de « glisser » (Tsugi-Ashi) sur le tapis de l'Aïkikai pendant qu'il faisait ses mouvements. À l'époque où je vis cette scène (dans les années soixante-dix je crois), tout me laissait à penser que les tapis de l'Aïkikai étaient doux et moelleux comme le matelas italien d'une nuit de luxe.

Choc : en arrivant au Japon je découvrais les mêmes tapis, blanc certes, recouverts de coton blanc, certes, mais en paille compactée, très dure, et au revêtement de coton rugueux comme de la corde de chanvre à bateau. Au bout de quelques semaines cependant (c'était en hiver), je trouvais que ces tapis glissaient effectivement beaucoup trop. L'année suivante en été par contre, je m'aperçus qu'ils devenaient presque collants sous les pieds du fait de l'humidité estivale (100 % pour 35 °C), lourd comme un

terrain gras d'hippodrome. Finalement je compris que ces tapis avaient toutes ces particularités à la fois, mais seulement : « suivant les circonstances ». Ils permettent un travail rapide en hiver, un travail lent en été, ils permettent un travail précis par leur tenue, de bons appuis par leur dureté (des appuis sains, merci les genoux), de bons agrippements des orteils, par leur douceur relative une bonne sensation du sol, et de bonnes chutes par leurs rudesses (on ne chute pas sur, et pour, « n'importe quoi », et on ne « claque » pas ses chutes n'importe comment non plus).

Où vont donc se nicher nos fantasmes picturaux... ? Ne faudrait-il pas plus souvent travailler sur la douceur évidente cette fois d'un parquet ?

Méfions-nous de nous-même en premier lieu, et de nos certitudes déjà : le plus important ne se voit pas.

Alors, authentique, mon aikido ?

Et, en effet, on peut se poser cette question qui moi-même m'a hantée longtemps : « Où se trouve effectivement le juste dans mon aikido ou celui d'un autre, dans ce vécu ? Où se trouve la justesse de mon cœur dans le sens de ce que je fais ? »



Poupées russes

... travailler EN ces structures du waza, comme dans un jeu de poupées russes, un jeu de waza emboîtés les uns dans les autres au sein de la structure de chaque mouvement.

37

LE MALADE IMAGINAIRE

« Le temps de l'amitié est oriental. La faute de l'Orient serait peut-être d'avoir surestimé l'Occident et ses syncopes. »

(Jean Cocteau.)

« Malgré son dynamisme, ses démonstrations de force, de vitesse, d'assurance et d'habileté permanente, malgré cette espèce de challenge compétiteur entre les obédiences d'élèves et les « maîtres » de différents styles, notre aikido est un aikido triste, asthénique, rachitique, maladif et creux » par rapport à l'aikido de Ô Sensei (le Fondateur). Grâce au décolllement géographique que figurait mon retour au pays, ce fut un des premiers sentiments que j'eus en revenant en France. Et cela bien loin de ce que criait l'évidence de l'art : « Soyez inventifs, refusez l'habitude, cassez même les habitudes, prenez soin de votre partenaire, vivez vos mouvements... » (cours de Philippe Goutard en novembre 1999 à Paris).

- Notre aikido est triste et fadasse parce que nous sommes des gens tristes : nous marchons effectivement sur le « *dô* » de l'Aïki (la voie), mais ce sens fondamental (pourtant clair et vérifiable avec des efforts) de la concordance nous est étranger. Nous nous entraînons ainsi, pendant des années, avec des substrats, des placebos (la sportivité de l'aikido par exemple, la jouissance de domination, ou la mystique au contraire). Substrats artificiels de la pensée, données par des enseignants eux-mêmes rongés par du social à outrance (business, positionnement égotique en combat permanent contre des statuts éthiques fuyant, etc.), ou de l'antisocial névrotique (ou psychotique → inclassabilité).

Or ce social de premier degré l'emporte toujours sur l'art de révélation ou celui de création, d'invention permanente des mouvements. Ce social, cette « Doxa » (l'opinion), ou ces dérèglements, dont nous parlons, tue le sens de la créativité parce qu'elle n'en connaît pas la teneur. Plutôt que de reconnaître sa propre carence, elle préfère remplacer la créativité par ce qu'elle connaît : des « bruits de couloirs » qui se voudraient soi-disant génériques, une domination facile donc, rentable enfin, égotiste certainement. Les élèves, certes, s'habituent facilement à cette nouvelle

cosmologie genre « paquet Bonux qui lave plus blanc », mais ne s'en satisfont jamais au fond de leur cœur, malgré leur ardeur à apprendre pour certains (il faudrait parfois souffler sur la braise pour voir qu'elle était bien là, encore vivante et en feu). Leur tristesse chronique vient de là. L'anneau de Mœubius dont nous avons parlé précédemment est ici cassé, reprend sa forme de ruban quelconque de papier à inscription purement binaire (zéro/un, blanc/noir, face A/face B, etc.).

- Notre aikido est athénique parce que nous ne comprenons pas réellement le sens de « se donner de la peine » lors des entraînements, parce que nous ne sommes jamais assez patients, parce que nous ne sommes pas concentrés le moins du monde sur notre « travail », sur notre partenaire, et parce que, finalement, nous ne donnons pas assez de nous-même à nos partenaires ou à notre enseignant. Nous confondons « bouger beaucoup » et « bouger bien », « transpiration » et « concentration », « efficacité » et « vigilance », « gymnastique aérienne » et « présence souple et légère ». Il suffirait de penser toujours qu'on fait de l'aïkido avec un enfant de trois ans, même avec un partenaire maousse costaud de cent vingt kilos : avec un enfant de trois ans, vous ne pourriez alors pas faire de cette façon-là, vous feriez bougrement attention.

- Notre aikido est rachitique, parce que nous en déprécions le panache par une réaction de protectionisme personnelle, qui réduit les mouvements de la technique à une sphère de travail « petite », « miniature », ultra-condensée et dirigiste, certes très forte, mais qui devient ainsi un trou malheureusement plombé, intraversable pour l'autre. Cet aikido de fourmilion²⁴⁹, que le montreur d'acte bien entendu désire montrer comme étant « hors du temps », et qui veut pétrifier la forme de l'espace sur un point centre aboutissant uniquement sur l'acteur qu'il est lui-même, devient ainsi un lieu-piège, un lieu-terminus de mort.

« C'est lui aussi un lieu d'engouffrement », direz-vous peut-être ? Certes, mais c'est aussi et surtout un lieu centripète d'anti-déploiement absolu. Un comble en fait pour un acte qui se voudrait acte d'Aïki.

- Notre aikido est maladif parce qu'au lieu de vouloir nous équilibrer et nous faire retrouver une forme de corps et de réactions appropriés, il est enseigné de telle façon que l'orgueil de chacun est exacerbé au point de devenir un critère de référence et de réussite, de preuve justificatrice

²⁴⁹ Insecte de la famille des neuroptères dont la larve (~1mm) très agressive confectionne un piège en forme d'entonnoir dans le sable. Cette larve, sans sortir de son trou, terrée au fond de l'entonnoir, happe et broie de ses mandibules hyper-puissantes et du fond de ce cône les victimes (le plus souvent des fourmis) dégringolant des parois devenues instables.

en quelque sorte. Cette maladie est contagieuse, même ponctuellement. Le problème de cette démarche, de la preuve par l'orgueil, c'est que ce n'est pas une démarche assez qualitative, assez pointue dans sa structure, pour faire percement à ce gonflement de l'ego, comme on le fait d'un abcès, comme cela se passe relativement souvent au Japon, du moins à l'Aïkikaiï et sur un long terme, pour ce que j'en ai vu, et ce que j'en ai dit auparavant.

Ceci est une problématique culturelle difficile à résoudre pour des enseignants qui n'ont pas pénétré l'aïkido suffisamment dans ses sens essentiels. L'œil du maître, sa capacité non à juger, mais à donner des traces, des pistes personnalisées et viables, crédibles, à ses élèves, au sein de leur pratique, est ici nécessaire et même indispensable.

Alors : que faire sinon travailler et retravailler sans cesse les bases de constructions techniques dans leurs implications, la structure même des mouvements dans leur profondeur. Puis travailler EN ces structures du *waza*, comme un jeu de poupées russes, un jeu de *waza* emboîtés les uns dans les autres au sein de la structure de chaque mouvement. Les travailler sans que personne ne s'en aperçoive. Retrouver en elles, dans cet esprit de concorde, le sens de ce que l'on fait, le pourquoi de l'entraînement et les raisons de sa méthode ? Il faudrait faire ainsi plus attention au partenaire, le regarder enfin, ce qui ne veut pas dire seulement être doux, cela veut dire se concentrer sur lui, sur lui, sur lui... Pas sur nous-même ou « ce qu'on veut absolument montrer ou faire ».

Je suis très reconnaissant à Pascal Durchon, à ce propos, de m'avoir rappelé, avec véhémence et très récemment, que le partenaire devrait plutôt devenir SUJET du mouvement et non OBJET du mouvement. Phénomène qu'on pourrait avec tant de bonheur appliquer dans une discussion, tous les rapports humains, et la vie de tous les jours en fait, pour améliorer notre « placement » au monde. Question latente à la pratique finalement, à chaque moment, à chaque instant de celle-ci : « Et mon partenaire à moi, aujourd'hui, maintenant, est-il « sujet » ou « objet » ? Et mon enseignant de même : est-il « sujet » ou « objet » ? »

- Mise à part l'exécrable attitude de corps du « cul en arrière²⁵⁰ » qui détermine infailliblement le caractère à la fois misérablement creux et raide de nos mouvements, notre aikido plus généralement est creux

250. Beaucoup de pratiquants s'entraînent avec un hara creux parce que tout simplement leur bassin est basculé vers l'arrière, ce qui entraîne une sorte de « cul de plomb », une faiblesse et une raideur terrible dans les jambes et donc à l'inverse une propension à travailler, sans qu'ils s'en rendent compte eux-mêmes, avec les épaules en créant involontairement un vide inerte juste devant le *ma.u.* toute la mécanique corporelle devenant ainsi bloquée ou indisponible.

parce que le « *kokoro* », le cœur, n'est plus là. Car depuis notre naissance ce cœur a été bien trop malmené : il a été rabaissé, il a été enfoui, il a été détruit, formaté, saucissonné, compressé, trompé ou transpercé... et donc il s'est petit à petit éteint comme une braise qu'on étouffe. Nous sommes de grands spécialistes de l'aïkido, certes, mais nous ne savons pas véritablement « rendre grâce » à l'émotion ou à la jouissance, la nôtre ou celle de l'autre, l'émotion ou la jouissance de la vie (je pense, cela va vous surprendre, à un mouvement comme *ikkyô* par exemple dans lequel tant se résume de nos rapports au monde). Nous ne savons pas véritablement « rendre grâce » à nos partenaires, à nos *sensei*, à l'histoire de l'aïkido, à nos Sempai (nos « anciens »), ou à ces rares maîtres qui ne cherchent pas une domination de fait, mais de réelles voies de déblocages de nos états affectifs élémentaires.

Les refoulements de la vie, notre histoire de même, personnelle, commune, communautaire ou nationale, nous ont dissuadé, nous ont désappris à aimer, à remercier, à prier (oui : demander) et à donner ou recevoir positivement de la confiance. Les transferts alors, que nous mettons en place sans cesse et à répétition sur des modèles « frelatés par défaut », nous ont dissuadé presque définitivement de faire « *mokuso* » (méditer, pénétrer en soi et dans les profondeurs du monde), d'être assez tenace et sincère pour s'entraîner avec modestie, altruisme, patience, lucidité, efforts et surtout avec notre chaleur. Tout cela nous empêche de laisser s'exprimer notre « *kokoro* » (« l'intelligence du cœur » comme l'a appelé en français Isabelle Filliozat (voir bibliographie).

« Prier » : le mot fait peur aujourd'hui. Pourtant il signifiait à l'origine « demander » (racine indo-européenne : « prek... »). Nous ne savons plus effectivement nous demander à nous-même ou à autrui quoi que ce soit. Ni l'effort, ni la patience du temps à « travailler » ou ni même la tolérance. Nous ne savons plus qu'ordonner ou juger en pensant que cela réduit nos « manques » (Freud a bien fini par s'immiscer encore dans notre texte...). Réduire, réduire, réduire... certes, mais le concentré de manque, et d'émotions contre-carrées, n'en est que plus fort, plus tenace et sera d'autant plus tenace et « tâchant » qu'on tentera de l'enfermer, comme dans une cage, de plus en plus artificiellement dans son être porteur.

« On aimerait opposer à l'économie générale du temps la valeur du temps lui-même, c'est-à-dire d'un temps qu'on accepte de dépenser, de laisser, de perdre » (S. Agacinski). Cette phrase donne bien dans son dernier livre : « Le passeur de

temps », cette notion d'un rapport perturbé que nous avons aujourd'hui avec le temps, rapport qui était beaucoup plus affectif chez nos anciens. « Prier », c'est du temps passer à ne rien faire ici. Le croyez-vous ? Si vous en êtes persuadés, c'est sans doute que le temps n'est qu'une valeur économiquement chiffrée pour vous, et non un outil de passage : vous ratez le temps en voulant le précéder.

Vouloir courir plus vite que le train... Qui sont les dieux aujourd'hui sur terre ? Voilà la question que pose, entre autre, le « kokoro », le cœur. Cherchez le Demiurge et vous trouverez du mental, rarement du cœur. Car le cœur, lui, n'a pas besoin de se dire comme « Grand Architecte » d'une origine ou d'une autre.

Méditation, demander, manque, prier... Ah oui : Prier !

Pascal Durchon me rappelant les paroles de Sartre : « Condamné à être libre », évoquant nos croisements de solitudes, passant du « misogi » (purification) au « kimusubi » (nouer les énergies), rejaillissant dans un discours insatiable et encyclopédique vers l'apprentissage de la vie, les balbutiements de cet apprentissage, l'étude et le travail, les portes qu'entrouvrent les maîtres, celles que décidément « on ne passe pas », pas encore, un jour peut-être, à moins qu'il ne soit alors trop tard ; les Dans (examens) libérateurs de vérité ou de pétrification ; ces êtres perdus dans le monde qui ne sont que décors lorsqu'on se demande où sont leurs âmes, leur singularité dans la pluralité qu'ils veulent exposer ; et puis Pascal Durchon butant sur l'âge et ses ancêtres, des « Guerriers »... pour dire ; et cet âge terrible qui hiérarchise et qui nivelle, qui se veut garant d'une maturité ou d'un statut, d'une irréprochabilité, leurre grossier ; et puis Pascal vibrant tel un bourdon, lourd d'un concentré de pollen constitué de mots ensorcelés de dialectique, zigzaguant avec une vitesse folle dans une envolée de concepts ici irréprochables autour des intouchables, ces « philosophes » comme moi, ces complexés complets pour lui... complexés d'absolu, du total, de la totalité donc de l'impalpable, ces discursés complexés fous de la différence, complexe personnel et complexe de complication : embrassant tous les systèmes et pourtant embarrassé par un sentiment d'infériorité face à ces systèmes ; Pascal zigzaguant toujours avec la même folle vitesse autour des discursés... Comme moi qui écris ce livre en parlant de concordance, concordance, concordance, dans un monologue expérimental et maladroitement, paradoxalement, discordant : Ah malheur ! Ah piège de la raison ! Oh rage ! Oh désespoir : Voilà ce qui détruit tout ! Voilà ce qui dénie ! Pascal qui rappelle qu'il ne faut pas oublier le concept du « fraternel ». Les frères du destin ou ceux du festin ? Ces frères qu'on a détestés et puis qu'on a aimés, qui nous sauvent aussi parce qu'ils nous ressemblent tant : n'ont-ils pas les mêmes frayeurs ? Oui, ceux du festin assurément, ce festin qui a lieu autour du totem pour sceller leur pacte freudien ; et puis les concepts de la protection de soi, du grand

« jardin secret » voltairien qui est « à cultiver », de la confrontation de la morale... d'avec le chaos : Oups ! de la sublime origine de la matrice communément humaine, sublimement et terriblement humaine...

Oh comme je l'entends encore, cette étonnante prière de Pascal qui, dans son génie du discours, prie plus à lui tout seul, dans cette longue et extraordinaire tirade, que le plus génial prier de Notre-Dame. Alors oui, je le lui accorde, je savoure pertinemment ses mots : il est « loin de l'extraordinaire et près de l'ordinaire-extra » de ces doutes qui agrippent l'humanité avec la même ténacité depuis sa genèse...

Mais à sa différence, puisque lui, effectivement, est « en recherche » dans une pureté d'approche louable, et tant pis pour le mot « différence » ou le mot « pureté », le monde occidental ne sait plus depuis longtemps que l'entraînement en aikido est une forme de méditation plurielle²⁵¹ en action, et que le sens de l'Aïki peut réellement nous faire progresser en tant que « corps humain », en tant qu'être humain donc, sur ces mêmes lignes de fuites, d'études. Cette forme n'est ni religieuse ni vaine, elle est humaine, elle est quête de l'autre et donc avant tout quête de soi.

Par rapport à l'aïkido de Ô Sensei (le Fondateur), notre aikido est un aikido triste, athénique, maladif et creux parce que, tout simplement, nous avons peur de ce que nous pouvons découvrir de nous-même, parce que nous n'avons plus confiance, ni en lui, ni en nous. C'est plus facile comme ça : cette peur nous protège de nous-même en quelque sorte.

Cette « entrave » dans le social actuel, dans nos éducations troublées, nous ne comprenons pas assez souvent que l'aïkido, par son type d'entraînement et son essence de principe, peut nous en libérer. Et qu'il suffit pour cela de donner beaucoup de soi à l'échange, au regard que l'on peut porter à l'autre (à cette requête à l'autre, sans recherche dirigée de plus-value surtout).

251. Complètement multi-plans.



Trou noir
ou
tromperie ?

*Un trou noir est bien plus : la mort instantanée d'une positivité
pouvant tout absorber ... quand la tromperie ne fait que se
servir d'une apparence de plein pour son objet.*

38

BRIDES

L'AÏKIDO ET SON THÉÂTRE

Selon un vieux conte japonais, un jour, un samouraï belliqueux somma un maître zen de lui expliquer ce qu'était le paradis et l'enfer. Le moine lui répondit avec mépris :

- Tu n'es qu'un rustre, je n'ai pas de temps à perdre avec des gens de ton espèce.

Se Sentant insulté, le samouraï devint furieux, tira son épée et cria :

- Je pourrais te tuer pour ton impertinence !

- Voilà ce qu'est l'enfer, répliqua le moine calmement.

Surpris par ces paroles, le samouraï se calma, rengaina son épée, salua le maître et le remercia de l'avoir éclairé.

- Et voilà le paradi, ajouta celui-ci. »

(« Le samouraï est dans le pouvoir, le moine est dans la puissance » conclue Isabelle Filliozat qui reprit cette histoire zen japonaise dans son livre : « L'intelligence du cœur »)

« Ce n'est pas l'homme qui existe, c'est l'humanité »

(Boris Cyrulnik)

« *Damashi* » (tromperie, tricherie en japonais)/Ruses/présence virtuelle ». Voir le film : « *Jackie Brown* » de Tarantino ; il y a là la ruse, puis la ruse de la ruse puis enfin la ruse de la ruse de la ruse. C'est un bon exemple de ce qu'un esprit humain (en l'occurrence une femme) peut arriver, avec une intelligence redoutable, à créer comme « *damashi* » (aussi un bon exemple de « la femme terrassant le lion »).

Ping-Pong : je vais engager... je vais engager à droite mais mon adversaire sent que je vais à droite, donc je fais semblant d'aller à droite mais en fait je vais à gauche. Moi, je sais qu'il sait que je vais aller en principe à droite, j'ai compris ça. Mais comme il peut aussi penser que je vise à droite pour aller à gauche, et qu'il doit savoir qu'en allant à gauche je pensais aller à droite, vais-je effectivement plus vers la droite ou plus vers la gauche ? Et si de plus je

« coupais » ma balle, il ne pourrait plus savoir ce que je sais qu'il croit savoir de ce que je sais qu'il attend de la direction que je vais donner à ma balle : droite ou gauche. Mais comme il peut deviner que j'ai compris qu'il sait que je sais qu'il va savoir que je vais couper ma balle pour pouvoir mieux aller à gauche...²⁵²

Un soir au Japon, au Saku-Dojo (la salle d'entraînement de Endo sensei (maître) sis en la ville de Saku), il fut une discussion mémorable autour du thème de « *damashi* ». Envers et contre tous puisque c'était là une grande discussion de groupe, j'essayais de soutenir l'existence du concept malsain de « *damashi* » en aikido. Seul Endo Sensei, je crois, comprit avec lucidité l'embarras dans lequel je mettais tous les pratiquants présents ce soir-là. Il réfuta lui-même mes arguments dans une parabole adroite, par laquelle il disait que : non, une différence existait entre le « *damashi* » et le « juste de l'absence » qui pouvait être vu comme un « *damashi* » par des novices, bien que n'en étant pas un.

Je mis sans doute plus d'une année à revoir ma « copie » pour comprendre que Endo Sensei avait raison de détourner mon attention de ce concept qui était trop visible pour être honnête, et que le « *damashi* » dont je parlais n'était alors qu'une tactique commune, lorsque l'être de l'aïkido pouvait bien plus par un entraînement sain de l'absence.

En aikido et pour le pratiquant qui se veut juste : s'entraîner consiste aussi à repousser les extrêmes qui ne sont jamais infinis. Il permet par sa pratique d'agrandir/contracter à volonté l'espace situé entre ces extrêmes (et non pas comme dans l'histoire de la flèche diviser l'espace en parties de plus en plus petites par le centre de ce qui reste à parcourir).

Le « *damashi* » à tous les niveaux, « *damashi* » de soi-même également, reste souvent, effectivement et malheureusement, un moyen privilégié pour y parvenir. S'entraîner consiste pourtant à agrandir ce point qui devient peu à peu (et soudain) panorama ensoleillé, puis torrent qui dévale, et finalement vitesse entre le haut et le bas, entre la droite et la gauche, entre l'avant et l'après, entre être là et ne plus y être, et donc effondrement de temps. Ainsi se forme ce « trou noir » personnifié par l'exécutant en acte. Il y a quelque part vraiment un effondrement du monde volontaire et physique à activer en nous. Mais l'activation de ce « trou noir », lui, n'est pas « une simple ruse de Sioux très perfectionnée ». C'est autre chose. Un trou noir est bien plus : une « étoile effondrée », une mort de « l'instant étoile », la mort instantanée

²⁵². C'est un peu l'histoire de la flèche de Zenon, je crois, qui n'arrive jamais, puisqu'elle a toujours à effectuer la moitié du chemin qu'il lui reste à parcourir pour atteindre son but.

d'une positivité qui fait devenir ainsi un éclosionnement d'une ultra-ouverture pouvant tout absorber... quand le « *damashi* » ne fait que se servir d'une apparence de plein pour son objet. Le concept de « *damashi* », ainsi, fait trop facilement « long feu ». Le « *damashi* » (la tromperie) n'est que calcul, conscient ou même inconscient, il n'est qu'un court terme.

Le « juste » est ouverture, vide et plein à la fois de la conscience, ce qu'on appelle plénitude.

En écrivant cela je pense particulièrement au précédent Doshu, Kisshōmaru Ueshiba, et à ses cours du matin que j'ai suivi pendant plusieurs années. Je me souviens encore de cette sensation, lorsqu'on lui servait de partenaire et alors que tous ses mouvements, tellement codifiés qu'on aurait pu, eux et vraiment, les qualifier de « bibliques », étaient prévisibles, je me souviens donc de cette sensation qu'on attaquait en *shōmen* (attaque frontale de bas en haut) sur *irimi* par exemple (cisaillement), une apparence fébrile... devenant soudainement une sorte de fantôme au moment du contact, un petit homme vide. Pris par l'élan, aspiré dans son mouvement, on ne ressentait presque rien, jusqu'au moment où sa main, suspendue là, en plein espace, immobile presque, vous arrivait en pleine figure comme si l'on se cognait soudain à une porte battante qu'on croyait ouverte et fixe, comme à une poutre trop basse contre laquelle la tête se fracasse lorsque l'on court vers une « sortie » et tandis que le corps, lui, continue son élan.

Pendant tout le temps du mouvement, bien qu'il ait été au cœur de l'action, ce petit homme, sauf par instant, on ne l'avait pas vu : il s'était comme évanoui du champ d'action. Cela me rappelle un passage du livre de François Laruelle aussi dans lequel il explique que Nietzsche pense ce type de « surface » fantomatique, comme une « positivité active affirmative ». Il la compare en effet à une « surface à 1-côté où l'intérieur et l'extérieur sont la même surface et le même côté » (→ anneau de Möbius : nous le retrouvons ici sous une autre forme !). Il appelle cela la « surface topologique de l'être » et la décrit comme : «... surface révolté, en permanente volte (-face) stratégique, qui fait qu'elle n'est jamais là où vous croyez l'identifier, toujours ailleurs, toujours venant à vous comme déjà derrière vous, à-venir comme passée, apparence qui toujours luit dans votre dos »²⁵³.

Je me souviens aussi des « colères » froides de Kisshōmaru Ueshiba lorsqu'un *uchi-deshi* (un élève-maitre) l'attaquait avec des égards superflus, voir l'attaquait à côté, armait son coup ou ralentissait son attaque. Il l'arrêtait alors d'un geste persifleur avec un murmure souvent

incompréhensible qui pourrait se traduire par : « tu n'es pas digne de la perfection de l'aïkido, tu truques pour m'aider ; retourne méditer... pas de « *damashi* chez moi ». Le *deshi* (l'élève) allait se rasseoir en silence, et Dôshû en choisissait un autre, jusqu'à ce qu'un véritable attaquant l'attaque. Je l'ai vu ainsi changer un matin trois fois de partenaires devant tout le monde, sans avoir même esquissé un mouvement, et sans expression aucune, sinon un agacement silencieux mais certain. Lorsque le « trou noir » peut ainsi passer en l'instant dans la configuration « étoile rayonnante » et vice versa, sans qu'on sache duquel jamais il s'agit, alors la configuration technique de l'aïkido est sans doute trouvée et le merveilleux dont parlait Zeami très proche.

Ce n'est pas être iconolâtre que de parler de cela. Il n'y avait pas de « magie » ou « d'illusion » dans l'aïkido du précédent Doshu, ce qu'il y avait, c'était de la concordance et du placement. On retrouve ces deux qualités chez son fils, l'actuel Doshu, qui sous une forme apparemment vive et dynamique, apparemment assez neutre, laisse les mouvements de son attaquant se déployer avec une douceur tonique et fantastique, et de même chez beaucoup de *sensei* que j'ai pu connaître là-bas.

Ensuite... autour de ce pivot commun de sens, chacun a son style d'écriture.

Pour ce qui concerne Ô Sensei par contre je pense pour ce que j'ai pu en savoir au Japon, qu'il est vrai de dire que c'était un homme aux qualités particulièrement exceptionnelles, un homme comme on n'en rencontre sans doute peu au cours d'une vie, de ces géants d'un domaine technique très particulier, qui finissent par étudier si profondément leur art, par extrapoler et approfondir leur art au point de le faire fuser (chose rare), de le transformer en un soleil novateur pour son entourage, en trésor historique et civilisateur, abordable de plus pour l'ensemble de l'humanité. Nous n'arriverons sans doute pas jusque-là. Quelle importance ? Les temps changent, les êtres aussi. À nous de savoir patiemment attendre de façon active ce qui viendra de notre entraînement en Aïki, en nous, ou en d'autres, grâce à nous. En ce sens

253. On ne peut mieux trouver qu'en ce point un lien vraiment très fort entre l'Orient et l'Occident, entre un aikido en acte physique (Ô Sensei (le Fondateur), et un aikido de la pensée, de l'écriture (Nietzsche).

Il est vrai que Nietzsche est pour nous tous un philosophe « sulfureux », « maudit », souvent même inabordable, qu'il fut sujet de plus et dans un passé récent aux pires interprétations de « premier degré » (l'Histoire a montré là une lassitude à gérer la lucidité des hommes fort symptomatique). Il ne faudrait cependant pas ici confondre l'interprétation qu'on a pu faire de son œuvre d'avec ce qu'elle a de si originale et si profonde. Ici également un devoir d'Aïki est impératif, un devoir d'étude (le livre de Laruelle en ce sens remet pas mal de choses au point, et, pour ceux que le sujet intéresse, raison de sa présence dans notre bibliographie).

on peut maintenant devenir iconoclaste et monter sur le tapis, se taire enfin sur cette racine du sens, se taire pendant l'entraînement. On peut paraître peut-être un peu froid alors : quelle importance pour commencer vraiment à s'entraîner, à se concentrer. On peut ainsi ne plus avoir honte de ce silence en soi et se rassembler, pousser l'autre doucement vers ses limites, se concentrer sur le partenaire, sur le travail et cette peine qu'on va pouvoir se donner, et donner aux autres. Il est grand temps aussi de respirer, de transpirer, d'être fier, non de soi cette fois, ou de « son » aikido, de son apparence en mouvement ou de son appartenance à tel ou tel *sensei*, à telle école ou à tel groupe, mais fier de participer à une grande tâche, une tâche de longue haleine : trouver et démontrer la concordance, la développer en soi et chez autrui. Cette aventure humaine ne dure-t-elle pas depuis mille ans et plus ?

Il n'y a pas de quoi pourtant pavoiser d'orgueil à cette idée en pensant qu'on va devenir un être à part : tout le monde peut y parvenir, ce n'est qu'une question de temps, ce n'est qu'une question d'entraînement et surtout de travail, de compréhension et de volonté. On ne peut y parvenir qu'en décidant d'essayer de faire sans cesse un peu plus d'efforts dans ces différentes directions. C'est une question d'enseignement et de choix réel de sa pratique. Sans se prendre ni pour King-Kong au pays des hommes, ni pour des mousquetaires (Samourai) ivres et orgueilleux, beuglants dans la taverne du monde, ni cette fois pour des apôtres, transcendants d'une nouvelle religion, aidons-nous donc sur les chemins de passage possibles les uns et les autres...

« Il y a plus de différences entre un cheval de course et un cheval de labour... qu'entre un cheval de labour et un bœuf », cette petite phrase de Félix Guatari et Gilles Deleuze exprime bien la différence qu'il peut y avoir entre un aikido de « *damashi* » et un aikido « d'ouverture », entre un aikido vicié, pollué, et un aikido relativement pur²⁵⁴, quel qu'en soit sa « forme », son style, ou son « école »²⁵⁵.

254. Le champ d'expérimentation de l'aikido présente un avantage considérable en la matière : il peut être, pendant le temps de l'entraînement, « déconnecté » d'une réalité de calcul personnel ou social, voir même d'une notion de « *damashi* » réelle. Il y a donc possibilité accrue, dans ce champ de l'entraînement, de pouvoir se soustraire à un intérêt personnel qui se veut de plus en plus arriviste, vicié ou même pervers à notre époque. Le cadre du dojo est l'expression de ce champ. Le mot même de *dō-jō* (le lieu de la voie) ne devrait donc pas usurper, en ce sens, son aura prestigieuse... ni décevoir les soins que les pratiquants doivent lui promulguer, dans cette position particulière qu'il représente, dirons-nous avec le plus grand sérieux, le sens concret « d'un espace expérimental de... Salubrité Publique ». Comme je l'ai entendu une fois : « L'aikido devrait être remboursé par la sécurité sociale ».

255. Merci à vous Endo Sensei.



"Bon voyage"
"Bon entraînement"

*Il y a donc un travail de conscience à remettre
en oeuvre, il y a un voyage à entreprendre.*

39

BRAISES

CONCLUSION : NE RATONS PAS LE TRAIN

« Quelle est la différence entre un pigeon ? »

(Coluche)

Un jour, on demanda au Molah Nasreddin ce qui avait le plus de valeur, la lune ou le soleil. « La lune bien sûr », répondit-il. « Et pourquoi donc, grand Mollah ? — parce qu'elle brille la nuit, lorsque nous avons le plus besoin de lumière. »

(tiré de l'ouvrage : « Facteur 4, Un rapport au club de Rome » de E.U. von Weizsäcker, A.B. Lovins et L.H. Lovins)

« On trouve ce qui est quand le désir de comparer disparaît, et vivre avec ce qui est apporte la paix intérieure » (Bruce Lee). À rapprocher de : « Cézane n'a pas vraiment peint des pommes, mais le poids de l'espace sur cette forme ronde » (Pablo Picasso). Et de : « Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort » (Paul Valéry).

La contradiction, les contradictions, sont la source de la relativité. La relativité est source de déploiement. Le concept de DÉPLOIEMENT c'est le propos réel de l'aïkido. C'est surtout la non-chalance laxiste, ou au contraire l'assurance d'un jugement de valeur, qui sont les ennemis de l'homme, et non pas ses contradictions de forme.

Suivant le lieu le contexte de vie, et la personnalité de chacun, l'aïkido peut sans doute, de la même façon, prendre différentes formes, s'écrire avec plus ou moins de virulence, d'authenticité, de pureté, d'imagination, de logique ou de panache. Mais ce sens de la CONCORDANCE, ce sens du DÉPLOIEMENT, devrait demeurer et jalonner de façon complètement flottante et flamboyante le voyage de sa véritable ESSENCE (même « au coup par coup », même en zig-zag²⁵⁶, même invisible). Cette essence, à cette échelle et à ce titre de concept actualisable, réalisable relativement facilement, à ce titre « d'étalon

flottant », restera sans doute immuable pour les temps futurs, et pour ceux qui voudront de façon sincère l'expérimenter.

Il n'est pas dit ici que ce concept soit pourtant tout en aikido ni dans la vie d'ailleurs. Il n'est pas dit non plus ici qu'il soit si facile en fait à mettre en œuvre si l'on va jusqu'au bout de son raisonnement²⁵⁷. Je pense en fait qu'il n'est que le démarrage technique d'une révélation de chacun d'entre nous, vraisemblablement une voie d'apprentissage et d'état primaires constructifs (des fondations, jusqu'au quatrième ou 5^e dan), peut-être un premier symptôme de « guérison » des êtres uniques et solitaires que nous sommes tous ici bas.

Ensuite ? Eh bien ce concept, qu'il soit ou non un jour annonciateur de ce « nuage d'or » dont parlait Ô Sensei, devrait s'élargir jusqu'à venir inonder l'être dans ses fondements. Nous rejoindrons peut-être alors, et alors seulement, la voie de Ô Sensei dans sa quête d'absolu et d'Amour universel. En tout cas espérons-le, sans verser dans un idéalisme spirituel ou romanesque que je réfute ici. Ne nous leurrions pas, et surtout n'attelons pas la charrue avant les bœufs : tant que cette véritable intention de l'Aïki n'est pas vivante en nos pieds qui devraient être, eux, bien ancrés dans le tatami²⁵⁸ et donc dans la terre, il n'y aura rien à comprendre avec sa tête ou à expliquer avec de jolis mots sinon de réelles méthodes d'approches et de travail. Par contre, il y aura beaucoup d'efforts à faire pour vouloir découvrir (puis casser impitoyablement) cet orgueil personnel, et souvent misérable, qui « passe » quand même à travers notre ignorance, et veut régir en dictateur notre pratique et nos paroles, par l'extrapolation de nos fantasmes de jouissance, voir l'extrapolation du monde qui nous entoure avec les mêmes éléments. Il y aura beaucoup d'efforts à faire avec notre corps et avec notre esprit pour faire passer la création de concordance au rang de nos vécus et de nos expériences, malgré ces paramètres de « volonté » interne (ou même externe : le jugement de soi ou d'autrui : vouloir bien..., vouloir mal...), au départ certes précurseur, mais très vite étioyant si l'on n'y prend garde.

« Ayant renoncé au jugement de vérité, le sage épouse la congruence (« qui « concorde » (ici encore !) : s'étant affranchi de tout jugement catégorique, il juge « au gré ». Au gré — c'est tout. Il n'y a même pas à distinguer si c'est au gré du monde ou de soi », dit François Julien en

256. « Comme un vol d'abeille » ainsi que je l'avais écrit dans mon rapport de 4^e dan à l'Aïkikai

257. Les hésitations ou les contradictions de cet essai en font la preuve, l'extension possible du concept à une problématique de guerre réelle en sont de même un symptôme.

258. « Les orteils comme des serres de faucon, les genoux comme des bambous dans le vent », dit-on, ce qui donne des hanches plongées dans l'instant mais libres dans le jeu des distances.

parlant de cet « autre de la philosophie » qu'est le sage. Shin Jin Mei ne disait pas autre chose en fait : « Il suffit qu'il n'y ait ni amour ni haine pour que la compréhension apparaisse, spontanément claire, comme la lumière du jour dans une caverne ». On rapportera, avec un intérêt accru donc, les paroles très similaires de Ô Sensei : « Toutes les fois que vous considérez ce qui est « bien » et « mal » chez les autres, vous ouvrez dans votre cœur la porte à la méchanceté ».

J'espère ainsi que ce livre, malgré les tares inconsciemment subjectives du langage qui le porte, n'ouvrira pas cette brèche davantage mais y portera, à son humble mesure, pansement. Il ne parle ainsi (enfin le moins possible j'espère) ni de « bien » ni de « mal » ; il parle de « passages », de « gradations » et d'actualisation de ces formes de « passages » possibles, car réellement expérimentées, et donc réellement expérimentales. Le choix de l'expérimentation est donc toujours nôtre... L'entraînement, l'enseignement, ces intentions de travail et de vie, la coloration de la vie des pratiquants eux-mêmes par imprégnation de ce concept novateur (car très concret) de concordance dans l'histoire récente de l'humanité n'ont pour unique base que cette idée : que l'homme, à travers l'utilisation juste de cette codification alphabétique de techniques de l'aïkido (par exemple), autour de ce pivot central d'un sens, et sous condition d'un effort de remise en question personnelle et quasi journalier dans sa pratique, peut enfin essayer de trouver, et de construire, de façon concrète, à sa mesure, et par un travail en profondeur sur autrui et sur lui-même, une immense capacité à « faire évoluer », « faire passer » certaines libertés, sans que ces libertés soient celles qui continuent d'écraser le monde (liberté et non pas anarchie). Et cela, je le répète, en dehors des sentiers battus d'un idéalisme romantique qui serait illusoire²⁵⁹, en dehors des malfaçons intentionnelles, bêtises, tricherie, fourberies et impasses relatives des jugements de valeurs.

André Malraux disait du XXI^e siècle qu'il sera spirituel ou ne sera pas. Le vocabulaire employé ici est adéquat, sans nul doute, mais trompeur, trop connotatif par rapport à ce que je crois qu'il signifie. Car c'est du déploiement des codes de ce que nous avons nommé la cinquième dimension dont il parle et non assurément de religion. Le XXI^e siècle, passé l'illusion des lumières, les exigences du productivisme totalitaire

²⁵⁹. Le romantisme n'est pas toujours illusoire dans toutes ses formes. En effet, comme l'a dit Henri Ellenberger à propos de la séparation idéologique du monde des Hommes d'avec celui de la nature : « Le romantisme allemand est, en occident, le seul mouvement où l'on retrouve un reflet de la vision orientale du monde et de la nature animée ».

et du capitalisme (ou du socialisme) fou, sera vraisemblablement un siècle d'émergence des concordances. Si tel est le cas, il sera celui de la redécouverte, peu à peu ou par éclairs, des éléments constitutifs des « milieux entre les extrêmes ». Donc et paradoxalement il sera un siècle de grands tourments. « Au cours de la courte période à venir, [...], tous les aspects des affaires humaines – religieux, et idéologiques, politiques et économiques, sociaux et culturels, nationaux et internationaux, individuels et collectifs, matériels et spirituels, etc. – vont converger. Cette période sera la plus confuse, compliquée et condensée, qu'aura jamais traversé l'humanité » a prédit Michio Kushi²⁶⁰. Pourra-t-on un jour lui donner raison ? allez savoir, mais il est clair que toute recherche de concordance en vue d'une évolution par un « passage », telle que celle que nous avons décrit ici pour l'aïkido, participe de ces mêmes confusions, complications et condensations. CONFUSION car ce qui est perçu lors d'un passage n'est que rarement ce qui sera découvert après le passage²⁶¹. COMPLICATION car la gestion d'un état de déséquilibre aigu libère la passion extrême des peurs ancestrales, justement dans ce qu'elles ont de plus violemment égotiste et réactionnaire. CONDENSATION enfin, parce que cet instant d'une convergence de basculement regroupe, au sein de son minuscule temps d'action, une masse d'énergies accumulées phénoménale.

Curieusement, le danger pour l'aïkido, pour l'enseignant d'aïkido, se retrouve dans cette même confrontation à ces trois schèmes²⁶²...

Voyage...

Différentes formes de souffrances, en effet, naissent toujours de ces trois problématiques (confusion, complexité et condensation). Cependant un équilibre, ou du moins ses bourgeons, très lentement, pourrait faire émergence, de toute notre boue historique (ou très rapidement parfois, au moment où on l'attend le moins, sur un mot, presque soudainement, par un formidable déblocage affectif).

L'aïkido ici tient sa place à plusieurs niveaux comme nous l'avons vu, et non des moindres. Cet art de l'aïkido n'est ni une nouvelle secte, ni une nouvelle religion, ni une nouvelle philosophie. Cet art est l'acte sain de construction humaine par excellence dans un domaine thématique : celui de la confrontation²⁶³, qui permet une extrapolation pratique sur

260. L'auteur fait figurer le transfert vers 2100, date à laquelle « l'axe terrestre Nord-Sud pointera presque exactement vers Polaris de la Petite Ours »

261. Un passage toujours multi-plan, toujours débouchant vers une nouvelle variété de paysages, si paysages il reste...

262. « Schème » : ici, structure d'une conduite opératoire : schème d'action.

l'acte de vivre dans son ensemble. Et donc un acte de construction physique qui permet, en premier lieu, un passage de cette « angoisse de la souffrance » vers un point de détachement²⁶⁴. Pour découvrir par la suite un autre état relationnel combinatoire au corps et à la conscience, tout à fait inventif à la souffrance elle-même : celui de la régénérescence.

Il y a donc ici matière d'un travail très important pour chacun, entre autres sur nos motivations apparentes, ces « réacteurs²⁶⁵ » sociaux évidemment répétitifs, ces « réacteurs » psychologiques et collectifs aussi. On croit trop souvent que ces réacteurs sont des « effets de puissance » alors qu'ils ne sont que « symptômes de faiblesse » (« la maison est ici bâtie sur du sable », comme me le disait, il y a peu, le journaliste Denis Thomas). Le travail de l'aïkido vient s'opérer, à mon avis, et de façon non exhaustive bien sûr, sur les six tares principales de notre civilisation (les réacteurs), que fustige Clive Ponting, comme d'autres chercheurs : « l'esprit de thésaurisation, le goût de la concurrence, l'avidité, l'égoïsme, l'imprévoyance ainsi que la pure et simple cupidité ».

« Quel rapport avec le travail sur le tapis, avec les mouvements, avec des mouvements comme *ikkyô* ou comme *shihônage* ? » s'exclameront de connivence les deux petits singes²⁶⁶.

Indirectement et par étapes, un aïkido sain, par sa pratique assidue sur un long terme et pratiqué avec confiance bien sûr, vient ou devrait venir mettre en place chez le pratiquant une « remise en vision », une véritable conscience de ses propres modes de fonctionnement (biologiques,

263. Ou celui de l'agression ou celui de la violence ou celui de la préhension, peu importe comme on nommera ce thème ici.

264. Cet aspect est très important à comprendre car c'est bien, le plus souvent, l'angoisse de la souffrance qui nous enlise dans des décisions en cascade provoquant finalement... une souffrance plus grande encore que celle à laquelle on voudrait échapper.

265. « Réacteur » : pris dans son sens révolutionnaire (1794) désignait un partisan d'une politique de réaction conservatrice face au changement. Le mot réaction vient en effet du sens latin de réagir → re-agir. « pousser encore et à nouveau ». Par définition, une « réaction » est une réponse à une action contraire tendant à l'annuler. Le réacteur est ici une vision de ce qui est provoqué de façon répétitive par des déclencheurs apparents (ou des épouvantails ou des catalyseur : vocabulaire au choix) pour tenter de compenser (ou d'annuler), indirectement, les causes d'un phénomène qu'on veut ainsi éluder. Au niveau psychologique, l'inconvénient du réacteur se tient dans le fait que le noyau de la cause se ferme, se durcit et s'enfonce dans le refoulement à mesure que les déclencheurs et les réacteurs, eux, s'ouvrent, s'activent et se déploient au monde. Le glissement des sociétés vers la manipulation de l'économie de marché ou de la mondialisation en sont les exemples à grande échelle.

266. Les trois petits singes : celui qui se cache les yeux, celui qui se bouche les oreilles et celui qui s'empêche de parler. Métaphore pour désigner celui qui ne veut rien savoir. On dit généralement : « faire les trois petits singes ».

physiques, psychologiques, nerveux, moteurs, nutritionnels, relationnels, sociaux, etc.). L'aïkido vient générer de nouvelles approches de son rapport au monde, approches d'échanges qui le dirigent finalement vers de véritables choix éthiques. Des choix éthiques puisque ce sont fondamentalement des choix humains.

Ainsi et par exemple, passé la longue démonstration technique de l'étude « facteur 4 » (Produire autant avec 4 fois moins de ressources [voir notre bibliographie]), c'est la conclusion de ce rapport au club de Rome qui nous donne raison de prendre la position que nous avons ici²⁶⁷. Notre interdépendance au monde, aux écosystèmes, à l'histoire aussi (la nôtre, personnelle, également, ce qu'on oublie souvent), nous donne ainsi une base légitime à ce type de réflexion.

Exemple : il est clair que chacun peut penser qu'autour de nous la biodiversité n'est pas indispensable, qu'il est naturel que l'homme, par son extension incontrôlable (sa « déshumanisation radicale » comme l'appelait Kisshômaru Ueshiba, fils du fondateur de l'aïkido) extorque ses ressources, avec un gaspillage monumental, dans les forces vives de la terre ou dans celles d'autrui²⁶⁸. Pourtant, pour quiconque réfléchit, la double question de l'activité humaine est toujours de la sorte celle-ci dans ses derniers ressorts : « qui sommes-nous devenus, et vers quoi tendons-nous ? ». Il y a donc un travail de conscience à remettre en œuvre, un voyage à entreprendre dans le tréfonds de nos émotions. Il me paraît évident de dire que l'aïkido est un travail extrêmement actif sur ces plans puisqu'il n'est pas seulement une réflexion théorique, mais

267. Une position éthique, généralisatrice, de l'aïkido est à rapprocher ici d'une position éthique vis-à-vis des standards de l'économie mondiale, donc de notre mode de fonctionnement en temps qu'être humain dans le monde. Cette capacité de remettre en cause nos outils de réflexion ou de sensibilité, voir ceux de nos priorités économiques réelles en l'occurrence (économie théorique à laquelle nous adhérons tous comme des « lobotomisés ») est flagrante lorsqu'on rapproche les propos anciens de Ô Sensei des propos récents de E.U.von Weizsäcker, A.B. Lovins et L.H. Lovins par exemple dans lesquels il suffit de remplacer le mot « économie » par le mot « aïkido ». Essayez, c'est édifiant :

«... dans notre quête d'un PNB toujours plus grand, il est facile d'oublier les buts que les outils économiques devaient servir à atteindre. Les discours officiels sur les buts de notre économie continueront de remplacer les vraies valeurs par des slogans vides, à moins que nous nous rappelions, selon les mots de Donella Meadows, que : « Une société soutenable (on parle aussi de développement soutenable, c'est-à-dire un développement auto-régénérateur) rechercherait un développement qualitatif et non une expansion quantitative. Elle considérerait la croissance matérielle comme un moyen et non comme un droit perpétuel. Elle ne serait ni pour ni contre la croissance. Au lieu de cela, elle distinguerait plusieurs sortes de croissance et d'objectifs à la croissance. Avant de se décider pour tel ou tel type de croissance, elle se demanderait quel en serait le but, à qui elle profiterait, ce qu'il en coûterait et combien de temps elle durerait, et si elle serait compatible avec les limites de la planète. » [...] Pour guérir notre société, établir la justice et soigner la terre, nous devons repenser notre relation à la nature et à nos enfants, repenser nos capacités et nos objectifs. » (« Facteur 4 », p 314).

représente une réelle mise en application, à petite échelle dans un premier temps, et dans de bonnes conditions pratiques de mouvements, de ces questions.

Je souhaite en tout cas que ce type de travail fasse récurrence pour chacun d'entre nous. Parce qu'un challenge nouveau émerge aujourd'hui de notre vécu, et donc du monde qui nous nourrit et que nous continuons d'intoxiquer à titre personnel et de façon dramatique désormais : le challenge d'intégrités mutuellement reconnues, évolutives et responsables envers cet engrenage insensé de destruction que nous avons élaboré et dans lequel nous sommes pris. Ici aussi le dessein de Ô Sensei prend forme.

Lorsque, en effet, la lucidité émerge, la double question précédente devient, ou devrait devenir, pour chacun de nous, et vis-à-vis de cette soif de domination généralisée : « Pourquoi en être arrivé là et surtout : comment s'en sortir ? ».

Cela signifie qu'il y a un challenge « d'intégrités humaines quasiment organiques » à découvrir à travers la pratique de l'aïkido. Il faut comprendre par « intégrités organiques » qu'il s'agit non pas des classiques (et souvent antédiluviens) outils de prépondérance, de supériorité, de sectarismes, de colonialisme ou de suprématie, mais bien d'instruments d'équilibre, d'acceptation de soi, de circonspection, de sagesse retrouvée, et, conjointement, d'instruments créatifs d'adaptation globale, actualisés à autrui : des alliances retrouvées avec le monde en quelque sorte. Il ne s'agit pas de prôner un ordre soi-disant harmonique, artificiel ou naturel, plus qu'un autre.

Il ne s'agit pas du tout de prôner la faiblesse inhérente à un laissé aller de la jouissance ou du stoïcisme. Il s'agit de prendre conscience que l'Homme peut choisir, comme il choisit la libération de sa pratique de

268 Il est aussi loisible de penser que le pouvoir adaptatif et régénérant du vivant permettra toujours une continuation ou une mutation appropriée de celui-ci. Il est loisible de penser que la période humaine, si courte encore dans l'ordre de l'univers (- 3 millions d'années depuis Lucy), sera pourtant plus brève que celle de l'ère des dinosaures qui ne dura elle-même que 150 millions d'années et qu'il faille donc, comme un maraud, « en profiter » avant d'autres. Devenir l'agresseur avant d'être agressé devient ainsi une sorte de loi qui ravage toute vie sur son passage. Les extinctions animales ou la destruction à grande envergure de ce que l'on nomme les « productions primaires » (énergie biologique de base formée par les photosynthétiseurs : les plantes, les arbres et les herbes) par exemple atteignent en l'espace de mille ans des records dramatiques. Mais, comme le dit Philippe Bouchet, professeur au muséum national d'histoire naturelle de Paris : « ce qui doit nous inquiéter, ce n'est pas de perdre telle ou telle espèce, c'est l'uniformisation du monde ». Surtout si cette uniformisation débouche sur un paysage quasi-désertique pour des milliers d'années (lire l'édifiant ouvrage de Clive Ponting : « *Le viol de la terre* » à propos de l'histoire de l'activité humaine en corrélation avec la modification des milieux).

L'Aïki petit à petit, sinon son destin, du moins son écoute à ce destin. Il s'agit de prendre conscience que l'Homme peut choisir, comme il choisit sa façon de ressentir et de penser sa pratique de l'Aïki petit à petit, sa façon de ressentir et de penser cette écoute au monde.

Il peut ainsi choisir sa vision du monde, et donc effectivement le monde qui dès lors le fera survivre (lui ou ses descendants). La douleur du regard surviendra alors sans doute et c'est bien comme cela. Puisqu'il s'agit finalement de mettre en rôle cet indéniable avantage d'une vision globale du monde dans l'ordre de notre vécu. Et qui dit « globale » dit « tout », même ce qui peut faire mal. C'est d'ailleurs la seule façon de se débarrasser d'une souffrance sans la refouler du pied sous le tapis de nos illusions : la regarder en face... la voir, presque'halluciné, enfin expectorer²⁶⁹ de soi.

Mais s'il y a effectivement quelque chose à casser en nous, ce n'est généralement pas nous-même, ni ce qui déclenche aujourd'hui le jeu social et notre « rôle » dans la société, mais l'image que nous avons de nous-même : car nous sommes souvent beaucoup mieux que ce que nous croyons. Nous sommes beaucoup mieux que ce que nous jouons. Nous l'avons été autrefois, ce « mieux ». Vous en rappelez-vous ? D'ailleurs, nous le sommes encore parfois, par bribe, lorsque nous nous sentons en sécurité totale, en symbiose (amoureux, créatifs, passionnés...). Mais c'est si rare : puisque « On » a tout fait pour nous désapprendre cette sécurité, « On » a tout fait pour faire taire ce « mieux » également.

Ce « On », qui est-ce ?

Ce « On », c'est nous aussi, un jour, à notre tour : avec nos conjoints, avec nos enfants, avec nos collègues de bureau, avec nos voisins, avec nos partenaires, avec nos élèves... La « réussite » relative de ce « On » est totale puisque la domination (et la « Victoire » toujours ponctuelle) règne en maîtresse absolue, en maîtresse tautologique²⁷⁰, comme une égérie perverse et rabâchante, semant son lot d'affres et de tourment.

Quelques questions simples, quelques questions-images, pour échapper à cette égérie sordide : « Suis-je un gardien de zoo ? », « suis-je un dompteur ? », « suis-je un chasseur ? », « suis-je un visiteur ? », « où sont les cages ? », « suis-je moi-même un tigre en cage, ou celui qui voit le tigre et se moque ? », « comment passer d'une cage à l'autre ? », « quel est mon zoo personnel ? », « suis-je seulement l'un de ces prisonniers, l'un de ces visiteurs, ou l'un des promoteurs de ce lieu ? », « suis-je moi

269. « Expectorer » : exprimer du fond du cœur.

270. « Tautologique » : répétition inutile de la même idée sous d'autres formes ou énonciations.

aussi le reflet de ces trois mêmes réalités ? », « suis-je seulement l'un de ceux-là vraiment, moi aussi et à chaque instant ? », « ne suis-je pas, fondamentalement, mieux que cela ? ».

Car oui, et bien que cela soit difficile, l'aïkido consiste à faire retrouver la confiance en ce mieux-là. Ceux qui poursuivent l'entraînement le savent intuitivement : l'aïkido consiste à épurer nos relations au monde, et à épurer notre devenir.

Au sens figuré²⁷¹ : l'aïkido consiste à penser déjà la disparition des barreaux pour autrui... et donc corrélativement la disparition des barreaux pour soi.

C'est pour cela que l'aïkido ne peut être qu'un long terme.

L'Homme se place ainsi, non pas au sommet d'une pyramide de la vie comme il le croit, mais simplement à la pointe de ce que sont devenues nos doubles questions précédentes : une unique question finalement, réflexive et essentielle : « Comment dès lors envisager quotidiennement, avec bonheur, notre placement au Monde ? ».

Suis-je parvenu à vous faire pénétrer ce sens de l'aïkido dès lors ?

La piste, en fait, part de là : placement au monde... placement en situation dynamique... placement au partenaire... placement à l'acte destructif... étude des placements... de tous les types de placements viables, en nous tous, à chaque instant passé, présent et à venir.

Vous saisissez alors aisément pourquoi l'aïkido, par ses modèles de travail, figure une mise en scène débloquante, étonnamment inventive, crédible et réaliste, de l'intégrité humaine en action.

²⁷¹. Ce sens que je dis « figuré » est aussi bien réel et concret puisqu'il reprend le thème général du passeur d'orage tel que nous l'avons découvert.

BIBLIOGRAPHIE

ARTS MARTIAUX

- Abécédaire des arts martiaux*, Alain Stoll, L'Atelier de l'Archer.
- Aikido and Chinese martial art*, T. Sugawara & Lujian Xing, Sugawara martial art institut
- Aikido : Étude en images*, Kisshōmaru Ueshiba, traduction en français par Budo Éditions sous le titre de « La pratique de l'aïkido »
- Aikido et Aikibudo*, S. Mairet et P. Puech, dossier spécial du magazine « Karaté-Bushido », juillet 1999, Européenne de magazines
- Aikido, Enseignements du fondateur*, Morihei Ueshiba, Guy Trédaniel Éditeur
- Aikido Fondamental* (tomes 1, 2, 3 et 4, plus *Aikido Initiation*), Christian Tissier, Sedirep
- Aikido, Fragments de dialogue à deux inconnues*, Frank Noël, Éditeur : F. Noël
- Budo, les enseignements du fondateur de l'aïkido*, John Stevens et Walter V., Budo Éditions
- Code d'honneur du samouraï*, traduction du *Bushido Shoshinshu* de Taïra Shigetstuke par Thomas Cleary en anglais et par Silvain Chupin en français, Édition du Rocher
- Histoire de l'aïkido en France*, Michel Hamon, Guy Trédaniel Éditeur
- L'esprit de l'aïkido*, Kisshōmaru Ueshiba, Budo Éditions
- L'essence de l'aïkido, l'enseignement spirituel du fondateur de l'aïkido*, John Stevens (à partir de textes de Ō Sensei), Budo Éditions
- La pratique de l'aïkido*, Kisshōmaru Ueshiba, Budo Éditions
- La voie du karaté*, Kenji Tokitsu, Le Seuil
- Le Kinomichi, du mouvement à la création, Rencontre avec Masamichi Noro*, R. Murcia, Dervy
- Le sabre et la vie*, Claude Durix, Guy Trédaniel Éditeur
- Les maîtres de l'aïkido, élèves de maître Ueshiba Période d'avant-guerre*, interviews recueillies par Stanley A. Pranin, Guy Trédaniel Éditeur
- Les trois maîtres du Budo*, John Stevens, Budo Éditions
- Mémoires d'un lutteur de Sumô*, Kazuhiro Kirishima, Picquier
- Métamorphose de la violence par l'aïkido de Sumikiri*, J.-D. Cauhépe et A. Kuang, Guy Trédaniel Éditeur
- Réflexions sur l'aïkido*, J.-G. Greslé, Guy Trédaniel Éditeur
- Takemusu aikido*, Morihiro Saïto, Budô Concept
- Techniques de budo en aikido -- Budo Renshu*, Morihei Ueshiba, Guy Trédaniel Éditeur
- Témoignages sur l'aïkido*, réunis par R. Strozzi Heckler, traduit par Jean-Gabriel Greslé, Guy Trédaniel Éditeur
- Traité des cinq roues*, Miyamoto Musashi, Albin Michel
- Zen et arts martiaux*, Taisen Deshimaru, Seghers

DICTIONNAIRES

Dictionnaire des grandes philosophies, sous la direction de L. Jerphaghon, Privat

Dictionnaire des idées non reçues, François Favre, Bordas

Mémento des Kanji utilisés dans la langue japonaise, J.-C. Martin, Imprimerie de la bourse (3^e édition)

JAPON

Anthologie de la poésie japonaise classique, G. Rondeau, Gallimard-Poésie

Avec les sages du Japon, Paul Arnold, Fayard

Chronique japonaise, Nicolas Bouvier, Payot

Conte de Yamato, traduit par René Sieffert, POF

Dans le bain japonais, revue générale des publications françaises et étrangères (Critique n° 428
Janvier-février 1983)

Esquisses japonaises, Lafcadio Hearn (traduit de l'anglais par M. Logé), Mercure de France

Femmes et Samouraï, H. Fukumoto & C. Pigeaire,

Hideyoshi, Bâtitteur du Japon moderne, Danielle Elisseeff, Fayard

Il n'y a pas de modèle japonais, Sylvaine Trinh, Odile Jacob

Le clou qui dépasse, André L'Hénoret, J'ai lu

L'empire des signes, Roland Barthes, Flammarion-Champs

L'Europe au prisme du Japon, Jacques Proust, Albin Michel

L'extraordinaire voyage du samouraï Hasekura, Shisaku Endo, Buchet & Chastel

La révolution d'un seul brin de paille, Masanobu Kukuoka, Guy Trédaniel

La voie du samouraï, pratique de la stratégie au Japon, Thomas Cleary, Le Seuil Point-Sagesse

Le chrysanthème et le sabre, Ruth Benedict, Picquier-Poche

Le Japon, L. Frédérique, Robert Laffont

Le livre du thé, Okakura Kakuzo, Dervy-L'Être et l'esprit

Le maître de thé, Yasushi Inoue, Stock

La tradition secrète du Nô, Zéami et René Sieffert, Gallimard-Unesco

Mystère de la sagesse immobile du maître Takuan, Takuan présenté par Maryse et Masumi Shibata,
Albin Michel

Un japonais à Paris, Akio Suzuki, Belfond

Un monde de paix, M. Kushi & A. Jack, Guy Tredaniel

Vie du Thé, esprit du Thé, J.-C. Godefroy, Fondation Urasenke

Zen et samouraï, Suzuki Shozan traduit par M. & M. Shibata, Albin Michel

LITTÉRATURE

- Eros*, Lou Andréa-Salomé, Éditions de Minuit
Gide Genet Mishima, Catherine Millot, Gallimard
Journal d'un inconnu, Jean Cocteau, Grasset
Le maître de Santiago, Henry de Montherlan, Folio
Nouvelles extraordinaires, Edgar Allan Poe, Garnier Flammarion-Texte Intégral
Registre-journal du règne de Henri III, Pierre de l'Estoile, Droz-Textes littéraires français
Une petite robe de fête, C. Bobin, Gallimard

ORIENT

- Hara, architecture du milieu-juste*, J.-M. Cauhépé & A. Kuang, Guy Trédaniel
L'art de la guerre, Sun Tzu, Flammarion-Champs
Philosophes taoïstes, Lao-Tseu, Tchoung-Tseu, Lie-Tseu, présenté et traduits par L. Kia-Hwai et
 B. Grynepas, Gallimard-La Pléiade

PHILOSOPHIE

- Dialogue*, G. Deleuze & C. Parnet, Flammarion
Discours de la servitude volontaire, Etienne de la Boétie, Flammarion
Eclaircissements, Michel Serres, Flammarion-Champs
Essais hérétiques, Jan Patocka, Verdier
Le contrat naturel, Michel Serres, Flammarion-Champs
Le passeur de temps, Sylviane Agacinski, Seuil-Libraire du XX^e siècle
Le sexe du savoir, Michèle Le Dœuf, Flammarion-Champs
Le tiers-instruit, Michel Serres, F. Bourin
Les deux sources de la morale et de la religion, Henri Bergson, PUF
Les stratégies fatales, Jean Baudrillard, Livre de poche
Mille plateaux, capitalisme et schizophrénie, G. Deleuze & F. Guattari, Éditions de minuit
Montaigne. Œuvres complètes, Michel de Montaigne, Gallimard-Pleiade
Nietzsche contre Heidegger, François Laruelle, Payot-Traces
Nouvelles du Monde, Michel Serres, Flammarion
Platon, François Chatelet, Folio-Essai
Statues, Michel Serres, F. Bourin
Théorie de la contradiction, Alain Badiou, Maspéro
Un sage est sans idée, François Julien, Seuil-L'ordre philosophique
Une éthique pour naufragés, José Antonio Marina, Desclée de Brouwer

SCIENCES

Chaos et déterminisme, Sous la direction de A. Dahan, par Dalmedico, J.-L. Chabert et K. Chemla,

Seuil-Points Sciences

Eloge de la fuite, Henri Laborit, Robert Laffont

L'agressivité détournée, Henri Laborit, 10/18

La communication animale, Vincent Darnet et Nathalie Tordjman, Presses Pocket-Explora

La naissance du sens, Boris Cyrulnik, Hachette-littérature

La nouvelle grille, Henri Laborit, Gallimard-Ideé

La plus belle histoire des animaux, P. Picq, J.-P. Digard, B. Cyrulnik, K.L. Matignon, Seuil

La vie est belle, Stephen Jay Gould, Seuil-Point Sciences

L'ensorcellement du monde, Boris Cyrulnik, Odile Jacob

Les fondements de l'Ethologie, Konrad Lorenz, Flammarion

Les lois du Chaos, Ilya Prigogine, Flammarion

L'homme, le singe et l'oiseau, Remy Chauvin, Odile Jacob

Mémoire de singe et paroles d'homme, Boris Cyrulnik, Hachette-Pluriel

Prey capture in Mandids, recente advances in invertebrate physiology, H. Mittelstaedt, University of

Oregon

Fabre, l'homme qui aimait les insectes, Yves Dalange, Babel

Si les lions pouvaient parler, Compilation, Quarto-Gallimard

SOCIÉTÉ

Démasquer le réel, Serge Leclair, Point

Facteur 4, Rapport au club de Rome, U. von Weisäcker, B. Lovins, L. Hunter Lovins (traduit par Pierre Bertrand), Terre vivante

Freud et le désir du psychanalyste, Serge Cottet, Navarin

Introduction à la macrobiotique, Jacques Mittler, Dangles

La face cachée des nombres, Camille Creusot, Dervy

La liberté en amour, Charles Fourier, Gallimard-Ideé

La mâle peur, Gérard Leleu, J'ai lu

La pierre philosophale, F. David Peat, Éditions du rocher

La violence et le sacré, René Girard, Bernard Grasset-Pluriel

La violence fondamentale, Jean Bergeret, Dunod

Le mythe de la psychanalyse, James Hillman, Imago

Les hexagons, Alain Schifres, Livre de poche

Le viol de la terre, Clive Ponting (traduit par J. Rosenthal), Nil Éditions

Libido illimited, Freud Apolitique, Mathias Kodaï, Point Hors ligne

L'intelligence du cœur, Isabelle Filliozat, Marabout

- L'intelligence émotionnelle*, Daniel Goleman, J'ai lu « Psychologie »
Malicorne, Hubert Reeves, Seuil
Névroses et troubles psychosomatiques, M. dongier, Dessart & Mardaga
Psychologie de l'inconscient, C. G. Jung, Livre de poche (référence)
Rappelé à la vie, Dr Anthony J. Sattilaro, Calmann-Lévy
Rompre les charmes, Serge Leclair, Inter Édition
Télévision, Jacques Lacan, Seuil-Le champs freudien
Vos zones erronées, Wayne W. Dyer, Sand

SPIRITUALITÉ

- Bardo-Thodol*, A. Govinda, Albin Michel
Ces nombres qui ont créé l'univers, André Nataf, First éditions
De l'éducation, Krishnamurti, Delachaux et Niestlé
Encyclopédie des symboles, sous la direction de Michel Cazenavela, Le livre de poche-pochothèque
Esotérismes d'ailleurs, Pierre Riffart, Laffont-Bouquin
Graine de conscience, Sri Nisargadatta Maharraj, Les deux Océans
Je suis, Sri Nisargadatta Maharaj, Les deux Océans
L'aube du Tantra, Chögyam Trungpa, Albin Michel
L'ésotérisme, Pierre A. Riffart, Robert Laffont-Bouquin
La face cachée des nombres, Camille Creusot, Dervy
La mouche du coche, J-M. Terdjman, Les deux Océans
Le Bardo-Thodol et les spiritualités occidentales, Robert-Jacques Thibaud, Dervy
Le grand livre de la Cabale magique, Haziël, Éditions Bussière
Le Kibalion, par trois initiés, traduit de l'anglais par A. Durville, Éditions Volume
Le livre des secrets, Bhagwan Shree Rajneesh, Albin Michel
Le livre du dedans, Djalâl-ud-Din Rûmi, Albin Michel
Le tarot bohémien, la symbolique des imagiers du Moyen Age, Jean de Bréville, De Bressac
Le Tarot mythique, nouvelle approche du Tarot divinatoire, J. Sharman-Burk et L. Greene, Solar
Les gnostiques, Jacque Lacarrière, Gallimard-Ideé
Les limites de la pensée, J. Krishnamurti et D. Bohn, Stock
Les Tarots, C. Gebelin
Les Tarots, connaissance et interprétation, chez Atlas
Ombres et lumières du Tarot, Carole Sédillot, Tchou
Tarot Idéographique du Québec, interprété et commenté par Y. Paquin, De Mortagne

Il est clair que, pour ne pas alourdir davantage cette bibliographie, je n'ai pas mentionné tous les ouvrages ou les œuvres d'auteurs dits

« classiques » ni d'autres ouvrages plus généraux (... jusqu'aux différents dictionnaires du Robert (pourquoi pas ?), qui ont pourtant pu participer ou influencer, directement ou indirectement, l'écriture de cet essai.

GLOSSAIRE

Aïki (lien de concordance, croisement actif) : diminutif dans le texte de « aikido », ou encore expression de la notion technique d'un instant de « fusion des concordances »

Aïki-jutsu (technique guerrière de l'aïki) : Ce sont souvent des formes techniques communes aux anciennes trames de *jū-jutsu* visant la destruction de l'adversaire ou sa défaite.

Aïkidoka (pratiquant d'aikido) : La particule « ka » rappelle l'ordre d'une appartenance à la famille de l'aikido en l'occurrence (judoka → judo, etc.).

Aïkikai (regroupement de l'aikido) : Littéralement le « regroupement de l'aikido ». Centre mondial de l'aikido établi à Tokyo. C'est aujourd'hui un immeuble de trois étages avec l'accueil au R.d.C, la salle des débutants au premier, la salle des entraînements réguliers (à partir du 1^{er} Kyu) au second et la petite salle des cours privés au troisième avec les vestiaires personnels (remise pour les « Gi », les kimonos d'entraînement, dans la remise sous toit : demi-étage supplémentaire à celui-ci).

Aïte (La main réciproque (le partenaire) : Les deux caractères de « Aïte » rendent l'idée très claire d'une « action à renvoyer ». le premier « Ai » est le même que le « Su » de Sumô (« Ensemble/Réciproque/Jaeger ») tandis que le second « Te » est le caractère de la main, symbole ici de l'humainement possible « envers... et en fonction de... ».

Aphrodite (Née de l'écume, Venus) : Fille de Zeus et de Dioné (l'une des Océanide), Aphrodite est la déesse de l'Amour et de la fécondité. elle est née de l'écume de sang de l'émasculatation d'Uranus. Son pouvoir sensuel n'est pas seulement positif mais également corrupteur. Elle est ainsi à l'origine de la guerre de Troie puisqu'elle aida Paris à enlever Hélène (celle qu'on appelait « la plus belle des mortelles »). Elle fut également la maîtresse d'Ares (Mars pour les romains), le cruel dieu de la guerre, c'est de son union avec lui qu'elle engendre Harmonie...

Arigato Gozaimashita (Domo...) (Tous mes remerciements (Avec la plus grande et « responsable » innocence → au Japon...) : Notion de gratitude, d'obligation (de dette surtout qu'on aura du mal à rembourser : « qu'il est difficile de tant recevoir » comme le dit très bien Ruth Benedict) et de reconnaissance d'un bienfait obtenu.

Arm-lock (Blocage de bras) : Mot anglais reprenant l'idée de manipuler le coude dans le sens inverse de son sens d'utilisation naturel afin de contrôler ou blesser le partenaire.

Atemi (coup) : le coup porté, de poing, de pied, avec n'importe quelle partie du corps en fait.

Bata-Bata (se débattre dans le vent) : Deux notions ici, celle d'un battement d'ailes ; et celle d'éléments associés physiquement mais indépendants dans des intentions qui se

débatent un peu « n'importe comment ».

Bokken (sabre de bois) : le sabre d'entraînement en bois dur qui reprend poids, formes et sens d'un sabre. On dit aussi « *boku-tô* », c'est-à-dire cette fois : « sabre de frappe ».

Bu-jutsu (La technique de guerre) : La technique réelle, technique de vaillance externe, de guerre, destinée uniquement à tuer ou à vaincre.

Budo (La voie du guerrier) : La voie créative du guerrier, qui en fait émet une idée de vaillance interne : les caractères montrent le chemin de la lance associée aux pieds sûrs avançant dans le sol du chemin.

Capoiera (Terrain en friche) : Art martial brésilien importé par les esclaves noirs angolais introduits de force à Bahia au XVII^e siècle et pratiqué souvent à cette époque dans les terrains déboisés en friche (capoeira signifie aussi en portugais : « terrain pour les poules »). À l'origine l'un des seuls droits qu'avaient ces esclaves était le droit de danser. Ils dansèrent donc... en incluant dans leurs danses leur art martial africain d'origine. Plus tard, lorsque les colons s'aperçurent de la supercherie, ils interdirent la capoiera (300 coups de fouets, mort, exil ou section des tendons étaient les peines prévues). C'était cependant trop tard car la capoiera s'était répandue jusque dans les milieux révolutionnaires, chez les malandrins ou même dans les rangs policiers. Cet art réapparut dans les années 1930 puis encore dans les années 1960 (le break danse New

Yorkais en est un transfuge). L'art se pratique en musique sous le rythme du berimbo (calebasse transformée en cithare) et le pandeiro (tambourin à crécelles) et ressemble à une danse acrobatique basse (on se cachait dans les hautes herbes pour pouvoir « danser ») dans laquelle la position de garde est à la fois coulée, souple et très mobile et les coups de pieds nombreux (dans le temps on le pratiquait avec un rasoir en main ou en coinçant celui-ci entre les orteils).

Damashi (Tromperie) : La tromperie dans le sens de vouloir tromper quelqu'un, tromper ou tricher pour gagner quelque chose de lui.

Dan (marche, degré) : Les grades à partir de la ceinture noire. Il y en a théoriquement dix en aikido. On devient réellement « Shihan » (l'expert rituel, l'enseignant, l'exemple, la « bannière de l'Empereur ») à partir du 5^e dan. Littéralement le caractère du dan a la connotation d'un travail de battage d'une plante à grain, de degré de battage suivant lequel on récolte de plus en plus son essence et ses fibres.

Dojo (la place de la voie) : Salle d'entraînement, littéralement : la place d'expression de la voie.

Dôshû (Le maître de la voie) : C'est le plus haut poste d'un dojo. Au niveau de l'Aïkikai par exemple, *Dôshû* a pour rôle de veiller à la bonne continuation de l'art dans son institution.

Doxa (Opinion) : Pour le philosophe : c'est l'opinion dans ce qu'elle a de commun,

donc de non fondé par le vrai mais par les « oui-dire » du peuple. Elle est donc un stéréotype social, une habitude de pensée sans référent valide autre que celui du nombre ou celui de l'habitude.

Fish-Eye (œil de poisson) : Objectif photographique de si grand angle (360° pour certains) que l'image en est déformée : partiellement ou complètement ronde, comme la vision supposée d'un œil de poisson ou la vision à travers une lentille de verre pleine et bombée.

Gyaku-hanmi (Moitié inverse) : Garde inverse (les deux pratiquants présentent la particularité au moment du contact d'être dans des positions de corps inversées (face à face, l'un pied avant droit, l'autre pied avant gauche : garde inverse en boxe).

Hara (Le ventre) : Le centre, littéralement : « l'abdomen », l'un des points moteur de rayonnement de l'énergie humaine en Orient, etc.

Heiwa (la paix) : le « calme du lotus qui flotte doucement sur l'étang ».

Hokkaido (Île Nord du Japon) : Le chef-lieu de cette grande île est Sapporo et son climat rude. Cette partie du Nord du Japon fut le dernier refuge du peuple Ainu (aujourd'hui pratiquement disparu) et ne fut colonisée à leurs dépens qu'au début du XX^e siècle. Pénible colonisation en vérité, tant pour les colonisateurs que pour les colonisés : C'est toujours une province peu riche et peu dynamique tant au niveau industriel que démographique. Les

investisseurs n'ont jamais été au rendez-vous, les talents ni les touristes non plus, et les Russes jamais été très coopératifs ou « dans le temps » au point de devenir de véritables échangeurs (matières premières par exemple). Quant aux Ainu, mis à part les ours qui étaient leur animal totem, on peut dire qu'ils ont, eux, vraiment tout perdu.

Hombu (Bureau central) : Le « Hombu » est pour chaque structure ou groupement organisé le « Head office » anglo-saxon et pour les Français ce que l'on nomme : le « siège ». Ainsi lorsqu'on parle du « Hombu Dôjô » et qu'on ne précise pas duquel il s'agit, on ne peut pas savoir s'il s'agit de l'Aïkikai ou non, si on ne connaît pas le contexte de ce qui est dit (puisque'il y a d'autres Hombu Dôjô d'aïkido au Japon et même à travers le monde).

Ikkyô (Premier principe) : C'est « LE » mouvement d'Aïki par excellence, celui dont le fondateur disait qu'il fallait l'étudier sa vie entière. Pour les profanes : ce mouvement est un mouvement qui consiste à contrôler la mécanique structurelle des déplacements du corps du partenaire par l'intermédiaire de deux points clefs servant de points relais : le coude et le poignet, le troisième point d'appui étant indirect cette fois : celui de ses hanches. Ce triangle d'action dynamique entraîne un manœuvre global du partenaire.

Irimi-nage (projection en entrée) : Technique qui consiste à entrer/faire entrer le partenaire dans son propre centre afin de lui faire perdre par contingence ses repères d'équilibre et sa différenciation individuelle et agressive.

Jo (bâton court) : Le bâton de bois lisse qui fait environ un mètre trente.

Jûjutsu (technique guerrière de la souplesse) : Ancêtre du judo.

Kaiten-nage (projection par retournement) : Projection par retournement ou enroulement de situation.

Kata (format, matrice) : Forme structurelle codifiée et générique d'un mouvement ou d'un enchaînement de mouvements qu'on pratique généralement sans partenaires dans des enchaînements standardisés.

Katate-dori (saisie d'un poignet) : En général prise d'un seul poignet avec une seule main (cette forme d'attaque représente la meilleure approche à une attaque en *tsuki* puisqu'elle en reprend les mêmes directions et intensité avec une meilleure malléabilité de réaction de la part de celui qui exécute le mouvement).

Ki (énergie interne ou globale) : Énergie fondamentale de l'être humain ou de tout objet. Le sens de ce mot est très difficile à cerner, car il revêt en Orient beaucoup de sens complémentaires et souvent contradictoires suivant le contexte. Littéralement c'est le caractère du riz travaillé au point qu'il s'en dégage de la chaleur, de la vapeur. Pour ceux qui veulent plus de précision relire le chapitre sur le « *ki* » de C. Tissier dans son premier ouvrage : « *aïkido fondamental* » (1979, chez Sédirep), chapitre qui donne avec une parfaite concision un aperçu interne des principaux sens japonais du « *ki* ».

Kiaï (Rencontre des énergies) : Il est généralement le cri, le mouvement physique ou l'énergie manifestée dans le réel d'une intention volontaire. En fait il est cet instant suprême pendant lequel une décharge d'énergie dynamique rencontre d'autres énergies en présence et s'associe à elles pour les annihiler (l'éternuement est une forme de *kiaï* par exemple).

Kokoro (le cœur) : le cœur est ici le cœur moral, spirituel et affectif. C'est un mot de très grande importance au Japon et en orient en général, souvent utilisé parmi les mots typiquement « *Aiki* » ou dans tous les domaines du « faire » (artisanat, services, etc.). Il est actuellement redécouvert en tant que concept par les nouvelles psychologies occidentales (ce sont les chercheurs anglo-saxons qui en ont retrouvé indirectement la formulation, puis les éthologistes). On le nomme alors « l'intelligence affective » ou l'intelligence « intra-inter personnelle ». Des ponts ont ainsi été émis entre la science occidentale et les anciens savoirs spirituels orientaux (chakras, flux d'énergies, etc.).

Kokyû-hô (Vers le souffle) : Mouvement qu'on décrit comme étant un mouvement de souffle, c'est-à-dire si simple et global qu'il ne se peut se décrire comme une forme purement mécanique. Ce sont des mouvements d'échanges dans lesquels la force physique et musculaire est remplacée par une recherche des points d'activation les plus faibles et précis possibles de la technique et donc par du placement idéal.

Kotegaeshi (retournement du poignet) : Mouvement d'agrandissement généralement latéral ou vertical du mouvement du poignet du partenaire avec extension et renvoi final vers le coude qui étend le partenaire à outrance dans ses points d'appuis et le projette.

Lascaux (nom de lieu) : Grotte découverte en Dordogne en 1940 par un chien et qui présente à ce jour encore l'un des plus bel ensemble de fresques préhistorique d'Europe.

Mokuso (méditer) : Contemplation, recueillement, c'est l'acte volontaire et spirituel de méditation.

Mu-kamae (sans garde) : Le sens de « *MU* » est littéralement : le « rien », ce qui reste lorsque le feu a ravagé une grange de foin. Le terme de « *kamae* » désigne une position de garde. « *Mu-kamae* » est donc une garde sans position résultante. Remarque : « *Mu* » est aussi une autre manière d'écrire le caractère de la guerre « *bu* ».

Nikyô (Deuxième principe) : Base de mouvement en *ikkyô* avec ensuite changement de main sur un retour d'intention du partenaire et utilisation du repli du poignet et du coude pour retrouver une position Epau-Coude-Poignet en « *Z* » qui permettra un usage plus souple et moins « tendu » qu'en *Ikyo*.

Ninja (agent secret) : expert dans l'art du « *shinobi* », ou du « *ninpo* », c'est-à-dire : homme de main hautement spécialisé dans le meurtre, l'espionnage, le camouflage, le sabotage et les coups de main à caractères confidentiels, meurtriers et périlleux.

O Negai Shimasu (je vous fais requête) : De « *Negau* » : « vouloir ». Cette expression, très courante au Japon, signifie que l'on requiert un service. C'est aussi une façon humble de prier quelqu'un. C'est le contexte et le ton qui fera ici la différence. Ainsi, au début de chaque cours au Hombu Dôjô, il est fréquent d'entendre après la démonstration du premier mouvement du maître qui fait classe de très puissants « *O Negai Shimasu !* » puisque chacun essaye d'inviter « son » partenaire d'une heure, en montrant sa détermination à vouloir « travailler » avec lui. Idéalement parlant : Il s'agit alors aussi d'une forme d'engagement moral qui dit : « Je voudrais travailler avec vous, en échange je tiendrais mon rang de demandeur et vous ferai travailler du mieux possible ».

Ô Sensei (patriarche) : Le « maître-roi », celui qui a acquis le statut d'intermédiaire entre le ciel et la terre (le roi du ciel étant l'empereur). C'est comme cela que l'on nomme couramment Morihei Ueshiba, le Fondateur de l'aikido, par exemple.

Ômote (Face) : Ce « *ômote* » qui est « face » est le revers de « *ura* » qui est, lui, « pile ». On retrouve aussi dans ces sens ce qui est sur la face avant (« *ômote* ») et sur la face arrière (« *ura* »), ce qui est direct (« *ômote* ») et ce qui est indirect (« *ura* »).

Osae-waza (Technique d'immobilisation) : Regroupés en 5 techniques de bases, les « *osae-waza* » en aikido sont presque uniquement des mouvements qui s'articulent autour « des points relais des bras, coudes et poignets » dans leurs formes de bases afin de pouvoir diriger en fait et par eux tout le corps du partenaire.

Randori (désordre efficace) : Mouvements, dont la teneur est libre, à effectuer sur un ou plusieurs attaquant dont on ne connaît pas non plus les intentions. Je n'en suis pas certain mais je crois que « Ran » se rapporte au désordre (le « Ran » du film de Kurosawa), tandis que « Dori » signifie « prendre son parti d'être efficace » (à vérifier). Dans « L'abécédaire des arts martiaux » de A. Stoll, le « Randori » est décrit comme un exercice d'actualisation de l'éventail technique d'un pratiquant.

Ryû (école) : École dans le sens de « courant de savoir » et « manière » surtout.

Sankyô (Troisième principe) : Base de mouvement en *ikkyô* avec ensuite changement de main sur un retour d'intention du partenaire et utilisation du tranchant de la main du partenaire en sens inverse de torsion de son sens d'utilisation naturel afin de tendre cette chaîne cinématique et faire bouger ainsi le partenaire.

Sarin (Gaz toxique) : Gaz toxique assez simple qui peut être utilisé comme arme chimique. Il se nomme l'acide méthane-phosphonique. Son ingestion bloque l'activité métabolique des enzymes permettant la transmission des ordres et informations passant par les fibres nerveuses et motrices des êtres vivants, ce qui conduit rapidement à la paralysie générale et peu après à la mort. Ce gaz fut utilisé dans les années quatre-vingt-dix, dans un attentat dans une station du métro de Tokyo (non loin de Ginza, le cœur de Tokyo ; j'étais pas loin...) et fabriqué secrètement de façon presqu'industrielle par la secte « AUM »

qu'on soupçonnait alors de vouloir répandre ses stocks sur les grands centres urbains du Japon et du monde pour « hâter sa fin » promise par son gourou Asahara Shoko (!).

Senpai (l'ancien) : Le prédécesseur, celui qui vous a pris sous son aile ou simplement « celui qui « était déjà là avant ». Les « *senpai* » sont d'après le sens imagé des deux caractères qui compose le terme : les compagnons de route de notre vie. Toute personne qui a commencé avant soi une activité que l'on va pratiquer est ainsi possesseur du titre de « *senpai* ». Au Japon cette expression revêt aussi un sens de « tuteur de la pratique ». Le « *senpai* » est celui qui supervisera de loin ou de près, par des conseils souvent d'expérience, la pratique.

Sensei (maître) : littéralement celui qui était là avant : la plante qui avait poussé là avant (les deux caractères composant ce terme ont pour base le caractère de la plante). Ce terme honorifique est employé aussi bien pour un peintre, un médecin, un homme de bien ou un maître en arts martiaux.

Shihô-nage (Projection dans les huit directions) : Technique qui consiste à retourner sur lui-même l'axe du bras du partenaire en suivant le grand plan médian du contact latéral commun avec lui.

Shite (l'acteur) : L'acteur, « celui qui fait, celui qui agit », terme choisi dans ce texte pour désigner celui qui « subit » l'attaque de départ de « l'attaquant » (*uke*) et donc celui qui va « faire le mouvement ».

Shō-dan (ceinture noire 1^{er} dan) : Premier grade après l'apprentissage des techniques de bases : c'est la fameuse ceinture noire : c'est en fait l'état de celui qui, ayant acquis les principes de base, est « nouveau, creux, mais structuré » un peu comme une charpente métallique qui attend son habillage, et peut donc commencer à étudier la voie.

Shōmen (Face avant) : Coup tranchant de face avec la main ou une arme, en avançant généralement sur un pas vers le partenaire, de haut en bas.

Sumi-Otoshi (Mettre dans le coin) : Mouvement qui sépare généralement le haut et le bas, la droite de la gauche ou l'avant de l'arrière d'une dynamique en partant dans un sens avec une partie du corps tandis que l'autre part dans l'autre et dans des temps complètement « asynchrone ». Le partenaire est alors et soudain dépourvu de point de repère stable et d'appuis, ce qui permet de créer un « trou » de partage dans lequel il va venir sans grand effort s'effondrer.

Sumō (Lutte) : Les deux caractères qui composent ce mot signifient « Ensemble » (« Su » → « Sou » : l'œil qui jauge du haut de l'arbre) et « Frapper/Arracher/Se débattre » (« Mo → Boku »). C'est la lutte japonaise avec ses énormes lutteurs aux capacités physiques non seulement étonnantes au niveau de la masse mais aussi au niveau de la souplesse, de la vitesse et de l'intelligence corporelle et instantanée du combat. Cette lutte consiste à sortir son adversaire d'un cercle de 4,55 m de diamètre ou de lui faire toucher terre avec une autre partie de son corps que ses pieds.

Tai chi (La boxe du grand faite) : la « gymnastique » chinoise du Nord (dynastie Song) qui est un Kung-Fu interne lent orienté vers la santé, la recherche d'énergie individuelle (« Qi »), la « respiration » du corps et la paix de soi par l'équilibre des énergies. Le Tai-chi-chuan ou « Tai Ji Quan », se pratique généralement en groupe mais le plus souvent sans partenaires directs, par des enchaînements codifiés de mouvement. On l'apparente généralement avec de la gymnastique mais est réellement un art martial noble et efficace.

Tai-jutsu (Technique guerrière du corps) : Base de ce qu'on nomme les anciennes techniques du *jūjutsu* et du *ninpō*, ou les vieilles techniques de combats restées plus ou moins secrètes des anciennes confréries guerrières japonaises (Ninja).

Tanto (le poignard) : Il était utilisé par les femmes pour le suicide rituel (enfoncé dans la gorge). On l'utilise en bois en aikido pour figurer de façon pratique une attaque au couteau. Il reste l'arme blanche par excellence, discret, mais hautement symbolique du Japon traditionnel et aussi moderne (arme privilégiée des Yakuza*, vestige du sabre japonais dans sa signification symbolique).

Télotaxie (L'objet lointain fait bouger) : C'est par exemple, pour donner une image connue (et en gros) le phénomène qui fait diriger tous les actes conscients et inconscients d'un chauffeur de taxi-libre vers un passant qui le hèle au loin ; avec tout ce que cela comprend de complexité biologique,

mécanique et circonstancielle combinés pour parvenir à un résultat de prise en charge.

Tenkan (Point intermédiaire) : Conversion de l'angle (en général à 90° ou 180°) de la direction du corps sur le pivot de pied avant par rapport à la direction du corps du partenaire, et par définition le point le passage d'une direction à une autre.

Tsuki (Piqué) : De « tsuku », « arriver », « pointer » : coup piqué au corps (coup de poing, de pieds, de bâton, de couteau, etc.).

Uchi-deshi (ou : deshi) (Élève-maître) : Littéralement le « petit frère ». Autrefois, c'était celui qui suivait son maître avec exclusivité. Il avait pour tâche, en échange de cet enseignement, cette éducation à l'art, de le servir. Aujourd'hui, c'est souvent un jeune salarié d'un Dojo que les *sensei* forment sur tous les plans et de manière très intensive afin de le faire devenir au bout généralement une petite dizaine d'années un maître ou tout le moins un Shihan (expert) prêt à répandre la voie.

Uke (le partenaire) : de « ukeru » (recevoir), celui qui attaque et qui va ensuite « subir » le mouvement.

Ura (Pile) : Ce « ura » qui est « Pile » est le revers de « *ômete* » qui est, lui, « Face ». On retrouve aussi dans ces sens ce qui est sur la face avant (« *ômete* ») et sur la face arrière (« *ura* »), ce qui est direct (« *ômete* ») et ce qui est indirect (« *ura* »).

Ushiro-waza (Technique arrière) : Ensembles de techniques et d'attaques dans

lesquelles « l'attaquant », celui qui subit le mouvement (*uke*) se retrouve involontairement derrière son partenaire (on dit au Sumô qu'un lutteur pris de dos dans le cercle est « fini »). Toutes les techniques en « *ushiro-waza* » se déclinent donc ensuite à partir de cette particularité, de façon directe ou indirecte.

Voie Appia : Antique voie romaine qui reliait Rome à Brindisi et dont il reste des vestiges encore praticables à la sortie de Rome.

Vulgum Pecus (La foule-troupeau) : C'est le commun des mortels (ou si l'on veut être ici sarcastique : le mortel du commun).

Yakuza (Coquin, malfrat) : La mafia japonaise. Elle joue un rôle régulateur des pègres étrangères (élimination « régulière » de la pègre chinoise, association d'intérêts avec la pègre russe, etc.) et de l'économie insulaire directe ou parallèle du Japon. Son action vire parfois au « social-réactionnaire » : « Pour l'ordre, dans la rue, ce sont les chefs de bande qui font le ménage » (propos de R. Miyawaki, ancien chef de la police d'Osaka rapportés par Olivier Weber). Elle fonctionne selon ses propres codes sociaux, héritages exacerbés d'une certaine idée réactionnante de la chevalerie du récent Moyen Age japonais, des mauvais garçons (ordre hyper-hiérarchisé, bas-fonds, corporation des bateliers, bandits d'honneur, code du corps (tatouages, doigts coupés, aspect vestimentaire), du langage, politique du racket) du XVIII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et du business international actuel.

Yokomen (coté de la face) : Coup tranchant de côté avec la main ou une arme,

en avançant généralement sur un pas vers le partenaire, de haut en bas, mais en biais.

Yonkyô (quatrième principe) : Base de mouvement en Ikkyo avec ensuite changement de main sur un retour d'intention du partenaire et utilisation de son bras comme d'une « liane » (liaison poignet-tête) par l'intermédiaire du manchon arrière du poignet afin d'avoir un lent mouvement de « fouet » sur l'ensemble du corps du partenaire (onde haut-bas en cascade vers le sol), le privant ainsi de l'intérêt de ses appuis.

REMERCIEMENTS

POUR LA DOCUMENTATION

Photo n° 02 :

Carte du Bateleur (fin du xx^e siècle, tarot de Nicolas Conver), prêtée par P. Gaurin.

Photo n° 04 :

Cirque géologique (Mont Blanc) par E. Decima.

Photo n° 07 :

montage de la ceuillette à partir d'un poster de la Japan Railways.

Photo n° 09 :

Tournage de Cinéma par D. Meunier.

Photo n° 11 :

Portrait de Ô Sensei par T. Dobson.

Photo n° 14 :

Montage sur J. Bond à partir d'un ancien document (1963) EON Prod. Ltd – United Artists.

Photo n° 23 :

Trois soldats par N. Gaurin.

Photo n° 24 :

Moteur arrière Ferrari par N. Gaurin.

Photo n° 28 :

Cascade (Alpes françaises) par E. Décima.

Photo n° 30 :

Poste de secours par N. Gaurin.

Photo n° 31 :

Couple tiré du film Rashomon (1950), de A. Kurosawa.

Photo n° 33 :

Zori par N. Gaurin.

Photos n° 36 :

Tatamis de l'Aikikai par J.-C. Driot.

Les autres documents sont tirés des sources personnelles de l'auteur.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Remerciements</i>	7
<i>Préface</i>	11
<i>Avant-propos</i>	13
1. Lire, écrire	17
2. Quelle originalité en aikido ?	25
3. Ouvrir les portes	33
CHAPITRE I : LE SENS FONDAMENTAL	
4. De l'aïkido à la masse	45
5. Paramétrage, hypothèses et théorèmes	51
6. L'attaque, cette inconnue	65
7. La tête et les jambes : apprendre	73
8. L'aïkido, qu'est-ce que c'est ?	79
CHAPITRE II : DE L'HISTOIRE AU SENS	
9. Comme d'un jeu, revenons-y à cette histoire :	87
10. Alors : « concordance » ?	99
11. Le passeur d'orage	117
12. Le tigre... et la fermière	123
13. Voyage au pays des Hommes ?	135
CHAPITRE III : LA THÉORIE	
14. La mise à plat	143
15. Japonisme et trames de tissage	157
16. La décision, le mental et la conscience	165
17. L'éveil	175

CHAPITRE IV : LA PRATIQUE MARTIALE

18. La martialité de l'aïkido	185
19. La martialité des coups	193
20. La martialité des armes	207
21. La martialité	211

CHAPITRE V : L'EXPÉRIMENTATION

20. Aïkido et philosophie de Socrate	227
21. La mort	247
20. S'entraîner	267
21. Connaissance	273
20. Enseigner : Vivre ! Faire Vivre	283

CHAPITRE VI : LE CONTEXTE

21. La sagesse en aïkido	291
21. Sagesse et dictature	299
20. Inscription liée	307
21. L'apprentissage	319

CHAPITRE VII : S'ENTRAÎNER, S'ENTRAIDER

20. Voir et regarder	327
21. La roue de la Loi	347
20. Les dan, le désir d'arriver à voir, à être vu	355
21. Le malade imaginaire	373
20. L'aïkido et son théâtre	381
21. Conclusion : ne ratons pas le train	387

<i>Bibliographie</i>	397
<i>Glossaire</i>	403

Éditeur :

BUDO ÉDITIONS

77123 Noisy-sur-École, France

Imprimeur :

NOUVELLE IMPRIMERIE LABALLERY

58500 Clamecy, France

Numéro d'impression : 109006

Dépôt légal : novembre 2001